

ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

MM. Le baron KERVYN DE LETTENHOVE, Président.
GACHARD, Secrétaire et Trésorier.
ALPHONSE WAUTERS.
STANISLAS BORMANS.
EDMOND POULET.
CHARLES PIOT.
LÉOPOLD DEVILLERS.
GILLIODTS-VAN SEVEREN, Membre suppléant

**RELATIONS POLITIQUES
DES
PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE.**

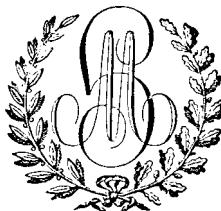
RELATIONS POLITIQUES
DES
PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE,
SOUS LE RÈGNE DE PHILIPPE II,

PUBLIÉES PAR
M. LE BARON KERVYN DE LETTENHOVE,
PRÉSIDENT DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

—
TOME I^{er}.

DEPUIS L'ABDICTION DE CHARLES-QUINT JUSQU'AU DÉPART
DE PHILIPPE II POUR L'ESPAGNE.

(25 octobre 1555 — 24 août 1559.)



BRUXELLES,
F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADEMIE ROYALE DE BELGIQUE.

—
1882

INTRODUCTION.

Depuis quelques années, il n'est point de sources historiques qui aient été étudiées avec plus de soin que les correspondances diplomatiques, et la publication des *Calendars* du *Record-Office* a révélé toute l'importance de celles des ambassadeurs et des nombreux agents que l'Angleterre entretenait au XVI^e siècle. Si elles sont moins impartiales que les relations italiennes, si l'ardeur des luttes religieuses s'y joint à l'active préoccupation des intérêts politiques, elles offrent au plus haut degré la sûreté et l'abondance des informations. Il n'était aucun secret qui ne pût être pénétré, n'importe à quel prix ; il n'était aucun fait digne d'attention, dont on ne fût, à l'heure même, instruit à Londres.

En mettant en regard de ces documents les dépêches des ambassadeurs espagnols qui étaient transmises d'Angleterre à Bruxelles et surtout les lettres des envoyés belges qui résidèrent sur les bords de la Tamise, on obtient le tableau complet des relations qui existèrent entre Élisabeth et les chefs du Gouvernement ou de la Révolution dans les Pays-Bas, pendant la période la plus agitée de l'histoire moderne.

Telle est la tâche que nous avons entreprise.

Les communes flamandes avaient imposé à leurs comtes le maintien de leur étroite alliance avec les Anglais. Il en fut de même sous les princes français, issus de Philippe de Valois, qui leur succédèrent ; et rien n'était

plus célèbre que ce que l'on appelait : l'antique amitié de l'Angleterre et de la maison de Bourgogne. « Ce mutuel et naturel entrecours, disait Élisabeth, a en plusieurs âges tellement continué qu'à grande peine le semblable se trouvera en aucun autre pays de la Chrestienté, au grand honneur des princes et au très-grand contentement de leurs peuples ; et elle ajoutait que telle était l'union entre ces deux peuples » qu'ils ont toujours esté, par commun langage, accomparés au mary et à la femme¹.

John Mason représentait l'Angleterre à Bruxelles au moment où Charles-Quint laissa, d'une main défaillante, retomber sur son fils le fardeau trop pesant du pouvoir ; et le premier document que nous publions offre le récit de la cérémonie solennelle où le glorieux empereur donna l'exemple bien rare d'une renonciation volontaire aux grandeurs péniblement acquises par le travail de toute sa vie.

On trouvait chez l'ambassadeur anglais les qualités qui distingueront ses successeurs. Il servit sous quatre règnes et avait coutume de dire que pour réussir il n'avait jamais perdu de vue quatre choses : s'assurer l'amitié des hommes de loi les plus instruits et celle des favoris les plus habiles, parler peu et écrire encore moins, de plus se rendre utile à tous les partis de telle sorte qu'il n'y en eût aucun qui ne le considérât comme dévoué à ses intérêts. Pendant ses nombreux voyages il était parvenu à acquérir l'activité de l'Italien, le flegme de l'Espagnol, la tenue noble et élégante du Français, le caractère résolu de l'Allemand, l'esprit fécond en ressources du Hollandais : ce fut ainsi que, comprenant mieux ce qui était propre à chaque pays, il put servir plus efficacement le sien².

A Bruxelles, la mission de Mason ne présentait guère de difficultés. Il fallait toutefois calmer la reine Marie qui, dans son triste veuvage, prenait peu de part à l'élévation du roi d'Espagne, et nous voyons que, dès le mois

¹ Déclaration du 1^{er} octobre 1585.

² Lloyd, cité par Tytler, t. I, p. 285.

de janvier 1556, l'ambassadeur l'assurait que le roi ne mettait l'ordre dans ses affaires qu'afin de pouvoir goûter avec moins d'inquiétude et un repos plus complet le bonheur de la revoir¹. « La bonne volonté et un grand » désir, ajoutait-il quelques jours après, ne lui manquent point. Vous le « posséderez, car personne plus que lui n'a de motifs de se hâter². » Presque toutes ses lettres entretenaient les mêmes espérances; mais chacune aussi alléguait quelque cause de retard. La reine se désolait de plus en plus, et Charles-Quint, avant de quitter les Pays-Bas, crut devoir lui écrire lui-même qu'assurément, vers la fin du mois de juin, son fils aurait pu la rejoindre³.

La situation de l'Angleterre, troublée par des complots toujours renassants, réclamait la présence de Philippe II. Lord Paget lui avait été envoyé pour presser son arrivée, mais sans résultat; et le Conseil d'Angleterre lui écrivait que les semences de la sédition et de l'hérésie étaient répandues de toutes parts, même par les vagabonds, les histrions et les joueurs de flûte⁴. Les conspirateurs voulaient, disait-on, placer sur le trône le comte de Devonshire, que concernent plusieurs de nos documents⁵, mais il mourut en exil d'une fièvre prise sur les lagunes de Venise. Mason était déjà retourné à Londres.

Dix-sept mois s'écoulèrent depuis l'abdication de Charles-Quint avant que Philippe II revît son infortunée compagne; et s'il se décida à traverser la mer, ce fut moins pour céder à ses instances que pour l'entraîner avec lui dans la guerre qu'il allait entreprendre contre le roi de France Henri II.

Philippe II n'eut pas trop à se plaindre de l'accueil qu'il reçut et s'efforça

¹ Lettre de Mason, du 25 janvier 1556, p. 45.

² Lettre de Mason, du 5 février 1556, p. 44.

³ Lettre de Charles-Quint, du 10 mai 1556, p. 58.

⁴ Lettre du Conseil d'Angleterre, du 7 mai 1556, p. 57.

⁵ Lettres du comte de Devonshire, pp. 9, 10, 21, 27, 28, 54, 41.

de plaisir aux Anglais. Etant entré dans l'église de Cantorbéry avec ses éperons, il paya gracieusement l'amende en gratifiant un jeune écolier de bon nombre de pièces d'or. Il fit son entrée à Londres à cheval à côté de la reine qu'on portait en litière¹. Les fêtes de Pâques se célébrèrent à Greenwich: on fit battre des chiens contre des ours et des taureaux, et en même temps des singes attachés sur des chevaux réjouirent l'assemblée par leurs joyeux ébats². Une femme était heureuse entre toutes : c'était la reine d'Angleterre.

Cependant Philippe ne perdait pas de vue le but principal de son voyage. Comme l'écrivait Courteville, il besognait *tempre et tard* avec les conseillers anglais³. Ceux-ci multipliaient les objections et demandaient que l'on consultât le Parlement; mais enfin ils céderent, et l'alliance agressive du roi d'Espagne et de la reine d'Angleterre contre la France fut conclue. « Je » prévoyais cette guerre, répondit Henri II au héraut d'armes qui la lui annonça ; c'est le gage de la soumission de la reine d'Angleterre aux volontés de son mari⁴ ».

Philippe était arrivé le 18 mars en Angleterre; il remonta sur son navire le 3 juillet. Les adieux de la reine à l'époux qui la délaissait furent déchirants; elle ne devait plus le revoir.

La victoire de Saint-Quentin marqua la campagne contre la France; le comte de Pembroke y prit part avec sept ou huit mille Anglais⁵.

Ici se place une mission de Christophe d'Assonleville, qui est à la fois chargé d'inviter les Écossais à cesser leurs hostilités contre les Anglais et d'exhorter les Anglais, si ces hostilités persistent, à ne pas exiger qu'en vertu des traités d'alliance le roi déclare aux Écossais une guerre, dont

¹ Lettre de Courteville, du 25 mars 1557, p. 60.

² Lettres de Courteville, du 12 et du 28 avril 1557, pp. 65 et 68.

³ Lettre de Courteville, du 28 avril 1557, p. 68.

⁴ Grég. Leti, I. XII.

⁵ Sur cette campagne, voyez pp. 82, 85, 86, 88.

souffriraient considérablement les intérêts du commerce et de la navigation des Pays-Bas¹.

L'Angleterre se reposait sur les succès de la saison précédente, quand la surprise de Calais par le duc de Guise (6 janvier 1558) vint y semer la stupeur et provoquer des murmures qui remontèrent jusqu'à la reine, plus vivement encore jusqu'au roi. Et toutefois Philippe n'avait rien à se reprocher. Il n'avait cessé de recommander que l'on gardât Calais avec soin²; il avait, au premier avis de l'entreprise des Français, ordonné au duc Philibert de Savoie de prendre les armes pour s'y opposer³; et on l'avait vu, dès que la perte de Calais fut accomplie, presser inutilement les conseillers de la reine Marie de tenter un grand effort pour reconquérir la vieille forteresse si intimement liée aux plus glorieux souvenirs de leurs ancêtres⁴.

Une seule pensée apporte à la reine Marie quelque soulagement au milieu de cette épreuve si cruelle et si inattendue. Elle se figure qu'elle donnera un fils au roi, un héritier à la couronne. Elle espère que cette nouvelle ramènera le roi près d'elle⁵; mais bientôt elle retombe dans sa mélancolie⁶. Le roi ne vient point; il écrit seulement au cardinal Pole qu'il a appris cette nouvelle avec beaucoup de joie⁷; il se borne à charger le comte de Feria d'aller en son nom féliciter la reine; mais celui-ci a de plus pour mission secrète de presser les armements des Anglais et de faire en sorte qu'ils débarquent sur la plage de Dunkerque menacée par une invasion probable des Français⁸.

¹ Voyez pp. 89, 95, 96, 101, 103, 104, 106, 108, 114, 155, 164, 174, 254 (septembre 1557-août 1558).

² Lettre du roi, du 2 janvier 1558, p. 116.

³ Lettre du duc Philibert de Savoie, du 16 janvier 1558, p. 117.

⁴ Lettre du roi, du 21 janvier 1558, p. 119.

⁵ Lettre du comte de Feria au roi, du 10 mars 1558, p. 153.

⁶ Lettre du comte de Feria au roi, du 22 février 1558, p. 142.

⁷ Lettre du roi, du 21 janvier 1558, p. 120.

⁸ Instruction donnée au comte de Feria, 28 janvier 1558, p. 121.

Gomez Suarez de Figueroa, comte, puis duc de Feria, était l'un des seigneurs espagnols que le roi avait gardés près de lui lorsqu'en 1554 il vint épouser la reine Marie et auxquels il donna le conseil « de vivre de tout » point à l'angloise¹. Le comte de Feria se conforma si bien à cet avis qu'il rechercha et obtint la main de lady Jane Dormer, l'une des dames attachées à la cour de la reine, et qu'à ce titre il noua d'intimes relations avec la noblesse anglaise. Il était, au témoignage de Cabrera, doué d'une figure distinguée, d'une tournure noble, d'un jugement solide, courageux, généreux, libéral au delà de toute expression, entouré du respect et de l'estime de tous². Un témoin, assurément impartial, Michel Suriano, rapporte, dans la relation vénitienne de 1559, qu'il se signalait par sa grâce et sa courtoisie³. À la fois prudent et énergique, perspicace dans ses prévisions, perséverant dans sa conduite, il occupera dans les annales de la diplomatie espagnole en Angleterre un rang où personne ne lui succédera. Les lettres du comte de Feria, fort nombreuses dans ce volume, offrent, presque toutes, une importance qui les rend dignes d'être étudiées avec soin.

La première lettre du comte de Feria est du 2 février 1558. Il rapporte combien l'autorité de la reine Marie est affaiblie. Les partisans des nouvelles doctrines relèvent la tête. Depuis la perte de Calais, on ne voit plus dans les églises la plupart de ceux qui, par soumission et par crainte, y avaient reparu⁴. « Tout est ici passion et confusion, » ajoute-t-il dans une autre lettre⁵.

La tentative que Philippe redoutait, lorsqu'il réclamait l'appui des Anglais, ne s'effectua que pendant l'été de 1558. Le maréchal de Termes s'empara de Gravelines et de Dunkerque, et l'inquiétude du roi fut un moment très-

¹ Lettre de Noailles au roi de France. Recueil de Vertot, t. III.

² Cabrera, cité par M. Gachard, *Corresp. de Philippe II*, t. I, p. LXIV.

³ Michel Suriano, cité par M. Gachard, *Corresp. de Philippe II*, t. I, p. LVII.

⁴ Lettre du comte de Feria, du 2 février 1558, p. 127.

⁵ Lettre du comte de Feria, du 12 février 1558, p. 154.

vive¹; mais dès le 14 juillet il ajoutait de sa main à une lettre adressée au comte de Feria : « Le comte d'Egmont s'est bien conduit et a mis les » Français en déroute. » *Bien lo ha hecho el Conde d'Egmont, pues a rotto los Franceses*².

Un jour viendra où ce souvenir sera oublié et où le comte d'Egmont montera sur l'échafaud au milieu de ces hallebardiers qui avaient applaudi à son courage sur les champs de bataille de Saint-Quentin et de Gravelines.

Philippe II, fatigué de la guerre qui épuisait ses ressources, ouvrit pour la paix des négociations où ses ambassadeurs siégeaient à côté de ceux de la reine d'Angleterre, défendant avec le même zèle ses intérêts que ceux du roi leur maître. Nous publions, sur les conférences qui eurent lieu à Cercamp, de nombreux documents où la conduite loyale de Philippe II vis-à-vis des Anglais se trouve mise en pleine lumière³.

En Angleterre on aspire aussi à la paix; mais l'orgueil national ne peut se résoudre à l'abandon de Calais. Le pays est pauvre, ruiné par la disette, épuisé par les maladies. Le peuple murmure hautement.

En même temps, l'espoir de maternité que la reine Marie caressait avec tant d'ardeur comme sa suprême consolation, s'est évanoui. Elle attend vainement une réponse du roi aux lettres où elle le rappelle près d'elle; sa mélancolie est profonde. Elle est souffrante et faible; ses nuits sont sans sommeil⁴. Une fièvre ardente épouse ses forces⁵. On dira plus tard que la froideur du roi a conduit la pauvre princesse à la tombe⁶.

¹ Lettre du roi, du 8 juillet 1558, p. 227.

² Lettre du roi, du 14 juillet 1558, p. 251.

³ Lettres de Wotton, du 26 septembre, 22 et 29 octobre, 4, 17 et 18 novembre, 1^{er} et 12 décembre 1558, pp. 241, 244, 245, 256, 260, 261, 270, 287, 289, 319, 350.

⁴ Lettre du comte de Feria, du 1^{er} mai 1558, p. 179.

⁵ Lettre du comte de Feria, du 18 mai 1558, p. 191.

⁶ Lettre de l'évêque d'Aquila, mars 1559, p. 464.

Triste et trop manifeste symptôme! L'ambassadeur du roi d'Espagne, en lui annonçant que l'état de Marie s'aggrave, lui demande s'il ne convient pas qu'il rende visite à Élisabeth¹. Le roi lui répond affirmativement : « Cela me semble bien entendu, écrit-il à Feria, pour les motifs que vous m'avez indiqués². » Et il ajoute dans une autre lettre : « Je me réjouis d'apprendre que vous irez voir Madame Élisabeth; et, quand vous l'aurez vue, je serai heureux de savoir ce qui aura été fait avec elle³. »

Le 23 juin 1558, le comte de Feria annonce au roi qu'il a vu la princesse Élisabeth. Il n'a qu'à se féliciter de cette entrevue, mais il rendra lui-même compte au roi de ce qui s'y est passé⁴.

En effet, le comte de Feria retourne aux Pays-Bas ; il porte au roi certaines communications sur lesquelles un silence complet s'est fait dans l'histoire ; mais il est aisé d'en deviner le but. Il importe que Marie choisisse sa sœur pour son héritière ; le résultat sera d'assurer au roi d'Espagne la gratitude d'Élisabeth, soit que dès ce moment (ce qui n'est pas complètement invraisemblable) il ait projeté de l'épouser⁵, soit qu'il ne s'agisse que d'un grand intérêt politique.

Cependant la maladie de la reine d'Angleterre est grave, beaucoup plus grave que ne le déclarent les médecins⁶. Elle envoie au roi un anneau comme le legs d'une mourante et le témoignage de la plus tendre fidélité⁷. Elle se soumet à toutes ses volontés ; car, pour lui complaire et lui obéir, elle désigne pour son héritière une princesse qu'elle n'avait jamais voulu

¹ Lettre du comte de Feria, du 18 mai 1558, p. 191.

² Lettre du roi, du 27 mai 1558, p. 198.

³ Lettre du roi, du 27 mai 1558, p. 202.

⁴ Lettre du comte de Feria, du 23 juin 1558, p. 225.

⁵ La reine Marie, selon Élisabeth, était vivement préoccupée de la pensée que Philippe II attendait sa mort pour épouser sa sœur. Lettre du comte de Feria, du 14 décembre 1558, p. 540.

⁶ Lettre d'Assonleville, du 6 novembre 1558, p. 273.

⁷ Lettre de Gresham, du 23 octobre 1558, p. 258.

reconnaître pour sa sœur, déclarant que sa conscience ne lui permettait pas d'oublier comment elle était née¹.

Le 7 novembre 1558, Christophe d'Assonleville écrit de Londres que la reine dont on attend la mort chaque jour, a envoyé deux de ses conseillers annoncer à Élisabeth qu'elle lui laissera sa succession, mais à deux condition : la première de maintenir la religion catholique, la seconde de payer ses dettes².

C'est encore à Christophe d'Assonleville que nous emprunterons une lettre du 13 novembre 1558, l'une des plus intéressantes de ce recueil. Selon l'ordre exprès du roi transmis à Don Alonzo de Cordova, attendu qu'un office d'amitié et de courtoisie ne doit pas être exhibé après coup, il s'est acheminé vers la princesse Élisabeth ; il lui a rappelé que par le passé le roi d'Espagne lui avait toujours porté bonne et sincère affection et qu'il la lui montrerait de plus en plus à l'avenir jusqu'à ce point que si la reine venait à mourir, il était résolu à la soutenir et à l'assister afin qu'elle recueillit la succession du royaume d'Angleterre. Élisabeth, à ce discours, montra « bon visage ». Elle répondit qu'en son grand besoin, c'est-à-dire dans sa prison, elle avait éprouvé la faveur et la clémence du roi, qu'elle avait été bien heureuse alors d'avoir un tel seigneur et frère, et que pour cette cause elle se considérait comme perpétuellement tenue et obligée vis-à-vis de lui. Puis elle raconta que la reine avait reconnu son droit, « ayant traité quelque chose avec elle qu'elle avait promis » ; que du reste, « en quelque état qu'il plût à Dieu de la placer, » elle vouloit du tout en tout « soy conformer au vouloir de Sa Majesté. » — « Aultrement seroie, ajoutait-elle, la plus ingrate personne qui fût onques. » Christophe d'Assonleville résumait cet entretien en disant qu'il avait trouvé Élisabeth entièrement à la dévotion du roi³. Nous verrons bientôt comment elle tint les promesses

¹ Strype's Memorials, t. VI.

² Lettre d'Assonleville, du 7 novembre 1558, p. 276.

³ Lettre d'Assonleville, du 14 novembre 1558, p. 282.

qu'elle avait faites à la reine Marie et quelle fut sa gratitude vis-à-vis de Philippe II.

Dès le 22 octobre, Philippe II avait ordonné au comte de Feria de retourner en Angleterre¹; mais il n'arriva à Londres que le 9 novembre. La reine, abandonnée de tous ses médecins anglais et espagnols, n'ayant auprès d'elle qu'un médecin italien qu'on soupçonna plus tard de l'avoir empoisonnée², s'affaiblissait d'heure en heure. Un dernier sourire se dessina sur ses lèvres, quand Feria lui parla de son époux; mais elle n'eut pas la force de lire la lettre que celui-ci lui adressait pour expliquer quelles affaires graves entre toutes le retenaient aux Pays-Bas³.

Feria, passant de la couche funèbre de la reine à la salle où étaient réunis les membres du Conseil, y remarqua la présence de Mason que nous avons vu ambassadeur à Bruxelles et qui en ce moment passait pour l'un des plus intimes confidents d'Élisabeth. Ce fut un motif de plus pour que le comte de Feria prit la parole, affirmant bien haut que le roi ressentait une extrême satisfaction de savoir que la princesse Élisabeth succéderait à sa sœur et qu'il avait reçu la charge de la servir, en tout ce qui dépendrait du roi, afin qu'elle montât sur le trône.

Le lendemain, le comte de Feria alla porter lui-même ces protestations de zèle et de dévouement à Élisabeth; mais cette fois l'accueil de la princesse ne fut ni aussi gracieux, ni aussi satisfaisant que celui qu'avait reçu Christophe d'Assonleville. En réponse aux instructions secrètes écrites de la main de Philippe II, que portait le comte de Feria, elle parla moins de sa gratitude et fit même allusion à la rumeur populaire qu'une partie du trésor d'Angleterre avait servi à payer les armements entrepris aux Pays-

¹ Lettre du roi, du 22 octobre 1558, p. 255.

² Lettres du roi, du 9 et du 28 décembre 1558 et du 28 janvier 1559, pp. 529, 557 et 412; lettre du comte de Feria, du 14 décembre 1558, p. 544.

³ Lettre du comte de Feria, du 14 novembre 1558, p. 279. Cf. la lettre du roi, du 22 octobre 1558, p. 255.

Bas contre les Français. En vain le comte de Feria cherchait-il à la persuader qu'elle devait tout à l'appui du roi : elle répliqua qu'elle se reposait avant tout sur l'affection du peuple anglais; et comme l'ambassadeur espagnol, pour la flatter, ajoutait que Philippe avait été de tout temps épris de ses charmes et que, si elle maintenait la religion catholique, il serait sans doute disposé à rechercher sa main, elle répondit, non sans quelque aigreur, que la reine Marie, en épousant un prince étranger, avait perdu une partie de l'affection de ses sujets. Tel fut le résultat de cet entretien que le comte de Feria, en rendant compte à son maître, ne lui cacha point qu'Élisabeth était entourée de personnages aussi favorables à l'hérésie qu'hostiles au roi, et qu'elle-même, associant la vanité à la finesse, ne tarderait point à marcher sur les traces de son père le roi Henri VIII¹.

Le 17 novembre, vers six heures du matin, Marie Tudor rendit le dernier soupir, et, quand le jour se leva, on entendit se mêler au glas des cloches de Westminster les cris d'allégresse qui saluaient le nouveau règne².

On montre encore aujourd'hui dans l'une des avenues du manoir d'Hatsfield les débris ou plutôt la poussière d'un géant décapité de ces magnifiques ombrages. Sous cet arbre, aujourd'hui frappé par la marche des siècles, non loin du parterre où elle avait planté de sa main quatre mûriers dont les derniers jets verdoient encore, Élisabeth, étendue sur l'herbe, reçut l'anneau d'or que Throckmorton avait arraché du doigt de la reine mourante. Assonneville fut un des premiers à saluer la nouvelle reine d'Angleterre. Feria se fit excuser en alléguant sa douleur³.

Le 25 novembre, Élisabeth arrive aux portes de la cité de Londres près du marché de Smithfield et se loge dans un ancien monastère de Chartreux : ce qui sans doute dut paraître d'un assez mauvais augure. Son premier

¹ Lettre du comte de Feria, du 14 novembre 1538, p. 280.

² Discours de la mort de la reine d'Angleterre, p. 511.

³ Lettre du comte de Feria, du 24 novembre 1538, p. 296.

soin est d'ordonner la restauration du tombeau de Henri VIII. Le peuple se porte en foule au-devant d'elle, et, parmi ceux qui l'accablent le plus vivement, on remarque bon nombre de personnes poursuivies sous le règne précédent pour hérésie et pour trahison¹. Elle continue à assister à la messe et aux vêpres; mais on rapporte qu'elle se propose de revenir à tout ce qu'avait établi son père².

La proclamation par laquelle Élisabeth, seule héritière par les droits du sang et la légitime succession, réclamait la fidélité de la nation anglaise, avait été rédigée par William Cecil, qui, sous le titre de secrétaire du Conseil, devait être le plus influent de ses ministres. Élisabeth, en lui confiant cette charge importante, lui avait adressé quelques paroles qui nous ont été conservées : « En vous appelant à siéger dans mon Conseil » Privé, j'attends de vous que vous consaciez toutes vos peines à ce qui » me touche, moi et mon royaume. J'ai de vous cette opinion que vous ne » vous laisserez pas corrompre par des présents et que vous resterez fidèle » à l'État. Je désire que, sans tenir compte de ma volonté particulière, vous » me donnez toujours le conseil que vous jugerez le meilleur; et si vous » connaissez quelque chose qui ne puisse être communiqué que sous le » sceau du secret, vous ne l'exposerez qu'à moi seule, et je vous assure que » je saurai garder le silence³. »

Cecil était né d'une famille obscure; mais on lui fit plus tard une brillante généalogie, et il paraît même qu'on modifia l'orthographe de son nom afin de permettre à quelques flatteurs de le rattacher à la *gens Cecilia* de Rome. Il avait été, quoique laïque, recteur d'une paroisse, était redevenu zélé catholique sous la reine Marie, puis il se montra, sous la reine Élisabeth, protestant plus fervent encore. Selon le récit de Noailles, l'intérêt était la règle de ses apostasies.

¹ Lettre du comte de Fer'a, du 25 novembre 1558, p. 506.

² Discours de la mort de la reine d'Angleterre, p. 515.

³ FROUDE, *Hist. of England*, t. VII.

Le comte de Feria disait de lui, avant qu'il exerçât le pouvoir, qu'il était homme entendu et vertueux pour un hérétique¹, et quelques mois après, tout en l'appelant un mauvais hérétique, il signalait son intelligence, *muy buen entendimento*². Plus tard un autre envoyé de Philippe II le flétrira comme guidé par l'astuce, porté à la fausseté et au mensonge et plein d'artifice³. Ce n'est pas aux ambassadeurs espagnols qu'il faut demander un jugement impartial sur Cecil; mais un protestant célèbre, Languet, ne s'exprime pas moins sévèrement et l'appelle: *Senem astutum et longo rerum usu edoctum*⁴. Il aimait les lettres et les arts. Il portait toujours sur lui le traité *de officiis*, de Cicéron, et ce fut pour lui que Danet traduisit les Mémoires de Commines. Jamais homme ne fut plus actif et n'écrivit davantage; car ses lettres et ses notes ont laissé dans les archives anglaises d'innombrables matériaux pour l'étude approfondie de l'histoire. Dans sa politique vis-à-vis de ses adversaires, Cecil suivait des règles toutes différentes. Il avait coutume de dire que, de même que la prudence est supérieure à tous les obstacles, la temporisation fait réussir tout ce que la précipitation compromet inévitablement. Selon lui, la lenteur était la voie la plus rapide vers le succès; mais il ne négligeait rien pour le préparer. Un vaste système d'espionnage lui révélait les secrets de toutes les cours de l'Europe, et son habileté n'était jamais en défaut. Élisabeth prétendait qu'avec sa bourse (dont elle se servait peu) et la tête de Cecil (à laquelle elle recourait sans cesse), il n'était rien qu'elle ne pût faire. Cecil, disait-elle, c'est mon esprit, et, dans ses heures d'épanchement, elle l'appelait en plaisantant : *Sir Spirite*⁵.

¹ Lettre du comte de Feria, du 14 novembre 1558, p. 282.

² Lettre du comte de Feria, du 19 mars 1559, p. 476.

Ailleurs le comte de Feria s'exprime en ces termes : El Sieel, que es tan pestilencial vellaco, como Vuestra Magestad avia entendido. Lettre du 11 avril 1559, p. 494.

³ Relation de D. Guerau de Espès. Teulet, t. V.

⁴ Languet, lettre du 10 mai 1575.

⁵ Wright, *Elizabeth and her times*, t. II.

Le 22 novembre, Élisabeth avait annoncé son avénement à Philippe II¹, et peu de jours après elle envoyait vers lui Lord Cobham², qui se rendit d'abord à Cercamp et ne parut à Bruxelles que vers la fin de l'année³.

Avec lord Cobham arrivait, à la cour de Philippe II, le docteur Wotton, doyen de Cantorbéry, qui avait pris une part considérable aux conférences de Cercamp et qui, dans son discours, rappela que le roi d'Espagne et la reine d'Angleterre avaient de nombreuses revendications à exercer contre la France, Philippe pour la Bourgogne, Élisabeth pour la Guyenne et la Normandie⁴.

Le Docteur Wotton avait une grande réputation de savoir et d'éloquence. Fort jeune encore, il avait pris le bonnet de docteur à l'Université d'Oxford, et Henri VIII l'avait envoyé en légation près de Charles-Quint. Il paraissait si humble et si doux qu'on croyait qu'il ne pouvait rien refuser ; mais, dès qu'il prenait la parole, ses arguments semblaient empreints d'une telle force qu'on jugeait qu'il ne pouvait rien accorder⁵. Le comte de Feria avait engagé Philippe II à s'attacher le Docteur Wotton par une bonne pension⁶.

Ce sera un agent anglais plus obscur qui rendra compte de l'imposante cérémonie des obsèques de Charles-Quint, où le prince d'Orange frappa trois fois de l'épée le cercueil de l'illustre empereur en disant : « Il est mort, » mais celui qui lui a succédé, sera plus grand encore⁷ ».

Dès le 21 novembre 1558, c'est-à-dire alors que la dépouille mortelle de la reine Marie n'avait pas encore reçu la sépulture et au moment même où le comte de Feria s'excusait près d'Élisabeth sur la douleur qui l'absor-

¹ Lettre de la reine d'Angleterre, du 22 novembre 1558, p. 299.

² Instructions données à lord Cobham, du 25 novembre 1558, p. 301.

³ Lettre de lord Cobham, du 12 décembre 1558, p. 552.

⁴ Lettre de lord Cobham, du 13 décembre 1558, p. 553.

⁵ Burgon, *Life of Thomas Gresham*, t. II.

⁶ Lettre du comte de Feria, du 21 novembre 1558, p. 297.

⁷ Lettre de Richard Clough, du 2 janvier 1559, p. 384.

bait tout entier, il avait glissé, dans une dépêche à Philippe II, ces deux lignes : « Si Élisabeth choisit un époux hors de l'Angleterre, c'est sur Votre » Majesté que se porteront ses regards¹ ».

Le 9 décembre, Philippe II répondait au comte de Feria que son mariage avec Élisabeth était une affaire très-grave sur laquelle il n'était point fixé. Il admettait toutefois que son ambassadeur saisit toutes les occasions de réfuter les objections que l'on ferait à ce projet. Il ne faut rien promettre à la reine, mais il faut encore moins la décourager. En ce qui touche le divorce de Henri VIII, c'est-à-dire la légitimité de sa naissance et par suite son droit à la couronne, il est prêt à intervenir auprès du Pape².

Il revient le 28 décembre sur ces considérations. Il désire réfléchir ; mais, en attendant qu'il ait pris une résolution, il convient d'écartier tout ce qui pourrait contrarier l'accomplissement de ce dessein ; il faut surtout détourner la reine d'Angleterre de tout mariage avec l'un de ses vassaux³.

Ce fut, dès le lendemain des funérailles de la reine Marie, le point de départ d'une longue et secrète négociation ; et pour qu'elle marchât avec plus de facilité, Philippe II multiplia les pensions, comprenant dans ses largesses Robert Dudley, qui fut depuis le fameux comte de Leycester, aussi bien que Cecil, le plus dangereux et le plus perfide des hérétiques, comme on le lui écrivait de Londres⁴.

Élisabeth alléguait que le roi ne pourrait résider que fort peu en Angleterre ; elle rappelait que les nécessités politiques avaient rempli d'amer-tume la vie de sa sœur⁵.

Les conseillers anglais élevaient d'autres objections. Le mariage d'Élisabeth avec Philippe II aurait eu de nouveau pour conséquence de rendre

¹ Lettre du comte de Feria, du 21 novembre 1558, p. 297.

² Lettre du roi au comte de Feria, du 9 décembre 1558, p. 528.

³ Lettre du roi, du 28 décembre 1558, p. 533.

⁴ Lettre du roi au comte de Feria, du 9 décembre 1558, p. 529. Cf. p. 476.

⁵ Lettre du comte de Feria, du 14 décembre 1558, p. 540.

communes à l'Angleterre toutes les querelles du roi d'Espagne, et notamment de l'entraîner dans d'autres guerres contre la France¹.

Cependant, il aurait été imprudent de rompre avec le roi d'Espagne, et l'un de ceux qui avaient pris la plus grande part aux complots contre la reine Marie, Peter Carew, vint assurer le comte de Feria qu'il souhaitait que Philippe II épousât la reine et en eût des fils, car les Anglais ne pouvaient oublier leurs obligations vis-à-vis de lui².

Aux yeux mêmes de Philippe II s'offraient les plus sérieuses difficultés. Il n'ignorait point combien Élisabeth était hostile à la religion catholique, et depuis son avénement elle se prononçait chaque jour de plus en plus pour la cause de la Réforme. L'évêque de Carlisle lui avait déclaré qu'il aimait mieux mourir que d'être parjure. L'évêque de Winchester était prisonnier chez lui, parce qu'il avait trop loué la reine Marie dans son oraison funèbre. Aux obsèques de Charles-Quint, c'était un aumônier hérétique qui avait officié. Plusieurs des chapelains de la reine étaient mariés, et après l'évangile, elle se retirait de la messe qui était dite en anglais. On chantait encore les litanies, mais en y supprimant tous les noms de saints. Tels étaient les avis que le comte de Feria transmettait de Londres avant la fin de l'année 1558³.

Le roi catholique pouvait-il s'unir à une princesse hérétique? C'est ce que se demandait Philippe II; mais on lui répondait que c'était du choix de l'époux qu'accepterait Élisabeth, que dépendrait le rétablissement de la religion catholique en Angleterre⁴; et il crut calmer sa conscience en adjoignant, dans ces pourparlers, au comte de Feria un prélat: Alonzo della Quadra, évêque d'Aquila⁵.

¹ Lettre du comte de Feria, du 14 décembre 1558, p. 539.

² Lettre du comte de Feria, du 29 décembre 1558, p. 567.

³ Lettre du comte de Feria, du 29 décembre 1558, p. 563.

⁴ Lettre du comte de Feria, du 51 janvier 1559, p. 444.

⁵ Lettre du roi du 25 novembre 1558, p. 505. Cf. p. 501.

Le roi, après quelques semaines d'hésitation, prend la résolution qu'il jugeait si importante et si grave. Le 10 janvier, après avoir rappelé tous les motifs qui devaient le dissuader de rechercher la main de la reine d'Angleterre, notamment la nécessité de résider en Espagne et la crainte d'une guerre perpétuelle avec les Français, qui soutiennent contre Élisabeth les prétentions de Marie Stuart, il ajoute que, prenant surtout en considération ce qui importe au service de Dieu, il est décidé à l'épouser si elle maintient la religion catholique, et il charge le comte de Feria de ne rien négliger pour réussir dans cette négociation¹.

Dans une autre lettre, Philippe II revient sur les causes de sa détermination : « Aucun intérêt temporel ne me guide, y dit-il; j'agirais de même » si la reine d'Écosse devait monter demain sur le trône. Le motif auquel » j'obéis, c'est la conservation de notre religion en Angleterre »². Et quelques jours après il mandait au comte de Feria qu'il conviendrait peut-être de déclarer à Élisabeth que si elle persistait à vouloir changer la religion en Angleterre, il renoncerait à toute proposition de mariage, car il n'avait d'autre but que le service de Dieu³.

On désirait vivement dans les Pays-Bas que cette négociation réussît. Tel était l'intérêt du commerce, et c'était peut-être à ce prix que l'on aurait pu obtenir d'une manière stable et définitive le rétablissement de l'étape des laines dans l'antique cité de Bruges⁴.

Il n'est point inutile de faire remarquer que Philippe II avait déclaré au comte de Feria que si ce mariage venait à se conclure, l'héritage des Pays-Bas devait rester à son fils don Carlos et non point passer aux enfants qu'il aurait de la reine d'Angleterre⁵.

¹ Lettre du roi, du 10 janvier 1559, p. 599.

² Lettre du roi, du 28 janvier 1559, p. 412.

³ Lettre du roi, du 12 février 1559, p. 417.

⁴ Voyez sur ce point la lettre du due de Savoie, du 28 décembre 1558, p. 562.

⁵ Lettre du roi, du 10 janvier 1559, p. 400.

La proposition du roi d'Espagne ne fut pas mal accueillie par Élisabeth. Elle répondit qu'elle devait à ce sujet consulter le Parlement, mais que, si elle se mariait, Philippe II pouvait être assuré qu'il n'était personne qu'elle lui préférât¹.

Cependant, le roi d'Espagne n'a cessé de désirer la paix avec la France. Il ne croit pas que les prétentions des Anglais pour obtenir la restitution de Calais doivent y porter obstacle ; mais il souhaiterait que les Anglais fussent habilement amenés à y renoncer eux-mêmes². Telle est sa politique vis-à-vis de l'Angleterre. Elle est différente à l'égard de la France. S'il rend la liberté au connétable, c'est afin de l'opposer aux Guise et de renouveler ainsi en France des divisions qui ne peuvent que lui être utiles³.

De nouvelles conférences s'ouvrent à Cateau-Cambrésis. Les Français parlent en termes très-menaçants des droits de la dauphine de France au trône d'Angleterre⁴ et cherchent en même temps à persuader aux commissaires anglais de traiter sans le roi d'Espagne⁵ ; mais leurs efforts échouent et les Espagnols continuent à défendre fidèlement les intérêts de leurs alliés d'outre-mer⁶. Élisabeth s'en montre peu reconnaissante. Dans un accès de colère violente, elle reproche à ses propres commissaires de se laisser conduire par ceux du roi d'Espagne et de les avoir écoutés quand ceux-ci leur répétaient les propos injurieux tenus par les Français contre ses droits et contre son honneur⁷.

Les relations entre Philippe II et Élisabeth se refroidissent ; dès le mois de

¹ Lettre du comte de Feria, du 20 janvier 1559, p. 408.

² Lettres du roi, du 28 décembre 1558 et du 15 janvier 1559, pp. 560 et 404.

³ Lettre du roi, du 28 décembre 1568, p. 561.

⁴ Lettre de lord Cobham, du 15 décembre 1558, p. 555 ; lettre de Wotton, du 2 mars 1559, p. 458.

⁵ Lettre de Wotton, du 14 février 1559, p. 419.

⁶ Lettre de Wotton, du 14 février 1559, p. 429.

⁷ Lettre de la reine d'Angleterre, du 7 mars 1559, p. 460.

février, elle a fait entendre au comte de Feria qu'elle ne se marierait point¹. « Pourquoi la reine prendrait-elle un époux qu'elle ne verrait jamais ou bien rarement ? » disait lord Howard², et Élisabeth ajoutait qu'elle savait d'une manière certaine que le roi, aussitôt qu'il l'aurait épousée, la conduirait avec lui en Espagne³. Mais il y avait bien d'autres obstacles à cette union. Les hérétiques, mandait Feria en rendant compte de ses entretiens avec la reine, craignaient de voir compromettre l'exécution de leurs desseins⁴; et dans une autre lettre il énumérait tous leurs motifs de repousser la proposition du roi. Les principaux étaient la manière peu louable dont il s'était conduit vis-à-vis de la reine Marie, son intolérance en matière de religion et la situation des Pays-Bas qui ne tarderaient point à se soulever contre sa domination⁵.

Les innovations de la reine d'Angleterre en matière de religion se succédaient rapidement. Bien que les deux tiers de la nation restassent dévoués à la foi catholique et quoique les évêques montrassent pour la soutenir un courage inébranlable⁶, elle avait recours aux mesures les plus violentes⁷. Pour les faire accepter par le Parlement, elle avait influencé par ses menaces les élections de la Chambre des communes. A la Chambre des lords, la moitié des pairs ne comparut pas, et encore l'abjuration de la doctrine catholique ne fut-elle votée qu'à la majorité de trois voix⁸.

Le comte de Feria crut devoir porter d'énergiques remontrances à la reine. « Je rétablirai la religion comme l'avait laissée mon père, » lui répondit

¹ Lettre du comte de Feria, du 28 février 1559, p. 458.

² Lettre de lord Howard, du 2 mars 1559, p. 486.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, mars 1559, p. 466.

⁴ Lettre du comte de Feria, du 20 février 1559, p. 458.

⁵ Lettre du comte de Feria, du 26 février 1559, p. 445.

⁶ Lettre du comte de Feria, du 4 avril 1559, p. 491.

⁷ Lettre du comte de Feria, du 19 mars 1559, p. 476.

⁸ Lettre du comte de Feria, du 10 mai 1559, p. 519.

dit-elle. Puis elle répéta plusieurs fois : « Je suis hérétique, je suis hérétique. Le roi ne peut épouser une hérétique¹. »

En même temps, Élisabeth poursuit en France des négociations, au sujet desquelles Philippe II s'inquiète. Lord Grey lui sert d'intermédiaire ; elle reçoit secrètement Guido Cavalcanti. La situation est telle que le comte de Feria écrit de Londres que la reine s'entendra probablement avec les Français et qu'elle est peu disposée à reconnaître ce que, jusqu'à ce moment, on a fait en sa faveur².

Il en résulta que les envoyés du roi d'Espagne et ceux de la reine d'Angleterre traitèrent séparément. Les Anglais se contentèrent de la promesse que huit ans plus tard on leur rendrait la ville de Calais. Quant aux commissaires de Philippe II, ils restituèrent toutes les conquêtes des années précédentes, et comme gage de l'amitié qui devait désormais régner entre la France et l'Espagne, ils inscrivirent dans le traité de Cateau-Cambrésis (3 avril 1559) une clause en vertu de laquelle Philippe II épouserait une fille de Henri II.

C'était non-seulement la paix entre l'Espagne et la France, c'était aussi la rupture définitive des négociations matrimoniales poursuivies depuis plusieurs mois en Angleterre.

Le comte de Feria affecta une vive tristesse en remettant à Élisabeth les lettres du roi qui lui faisaient connaître les diverses conditions de la paix de Câteau-Cambrésis. « J'ai entendu, lui dit-elle brusquement, que le roi se marie. Voilà un homme bien heureux! En vérité, il ne devait pas être fort épris de ma personne, puisqu'il n'a pas pu attendre quatre mois! » Et en parlant ainsi, elle cherchait à rire, mais des soupirs s'échappaient de sa poitrine³. Élisabeth avait-elle aimé Philippe II? Se

¹ Lettre du comte de Feria, du 19 mars 1559, p. 477.

² Lettre du comte de Feria, du 19 mars 1559, p. 477.

³ Lettre du comte de Feria, du 11 avril 1559, p. 494.

souvenait-elle des jours où le jeune prince d'Espagne, péniblement surpris de la laideur de Marie Tudor, avait jeté un regard complaisant sur sa beauté, alors qu'elle était à la fleur de l'âge? On ne sait trop; mais elle garda avec soin le portrait de Philippe II et le plaça dans la ruelle de son lit, de même qu'elle conservait dans sa chapelle le crucifix qu'elle avait fait abattre partout ailleurs¹.

Il ne restait à Philippe II qu'à recommander à la reine d'Angleterre la recherche d'un fils de l'Empereur², qui aurait pu conserver le trône d'Angleterre, lors même qu'Élisabeth mourrait sans enfants³, car on affirmait que, pas plus que sa sœur, elle ne pouvait en avoir⁴. A cette démarche, autres obstacles. La reine n'avait jamais vu l'archiduc, et on lui disait qu'il était fort laid; de là des hésitations et des retards qui devaient se prolonger pendant plusieurs années.

Il y a, dans un rang élevé et parmi les princes étrangers, d'autres prétendants à la main d'Élisabeth. C'est le duc de Danemark, que le comte de Feria écartera en répandant le bruit qu'il est bon catholique⁵; c'est le prince de Suède qui offre, comme hommage de son amour, les riches fourrures des climats glacés de la Scandinavie⁶; c'est James Hamilton qui, aux titres de duc de Châtellerault et de comte d'Arran, veut joindre celui de roi d'Écosse⁷.

Mais, à côté de ces prétendants officiels, il y a, sans sortir de l'Angleterre, des seigneurs, des capitaines, même des aventuriers, qui comptent sur leur bonne mine pour tenter une haute fortune et qui s'appuient sur

¹ Mémoires d'Aubéry du Maurier.

² Lettre du roi, du 12 avril 1559, p. 498.

³ Lettre du comte de Feria, du 18 avril 1559, p. 503.

⁴ Lettre du comte de Feria, du 29 avril 1559, p. 515.

⁵ Lettre du comte de Feria, du 29 décembre 1558, p. 366.

⁶ Lettre du comte de Feria, du 11 avril 1559, p. 497.

⁷ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 28 juin 1559, p. 546.

des conseillers influents, leurs parents ou leurs amis. Élisabeth, dans son orgueil, répugne à les placer sur le trône à côté d'elle; elle se réjouit toutefois, dans sa frivilité de femme qui a été belle et qui se croit adorée, de toutes les passions qu'elle fait naître et que parfois peut-être elle partage.

Nous voyons défiler dans les lettres du comte de Feria ce cortège d'amants qui ne seront jamais époux, qui rempliront de leurs noms les scandaleuses anecdotes de la cour, mais qui laisseront vides les annales officielles de la royauté anglaise.

C'est d'abord le comte d'Arundel qui abandonne les conférences de Câteau-Cambrésis et qui accourt à Londres, sans reculer devant les périls d'une tempête; il fait des cadeaux aux dames de la cour et nourrit les plus hautes pensées¹. Après le comte d'Arundel, il y a d'autres seigneurs non moins illustres. C'est le fils de lord Howard d'Essingham²; c'est le comte de Westmoreland³.

Puis vient un capitaine, un aventurier nommé William Picquering, que nous avons vu, dans d'autres pièces de ce volume, chargé par la reine Marie d'aller passer en revue aux Pays-Bas les soldats allemands levés par le colonel Wallerthum⁴. On ouvre des paris à Londres qu'il sera roi. Pendant deux jours, la reine le reçoit secrètement, puis il se montre publiquement devant la cour, pénètre dans la chambre de la reine et y passe quatre ou cinq heures⁵. Rentré chez lui, il donne à manger et à boire, et se livre à de folles dépenses; il marche en grande pompe, suivi d'une troupe de musiciens⁶; mais la reine désire qu'il s'éloigne le moins possible et lui fait donner un appartement au palais⁷.

¹ Lettres du comte de Feria, du 14 et du 29 décembre 1538, pp. 558 et 566.

² Lettre du comte de Feria, du 14 décembre 1538, p. 559.

³ Lettre du comte de Feria, du 14 décembre 1538, p. 559.

⁴ Instructions données à William Pickering, du 15 mars 1538, p. 160.

⁵ Lettre du comte de Feria, du 10 mai 1539, p. 520.

⁶ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 50 mai 1539, p. 550.

⁷ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 27 juin 1539, p. 543.

Nul n'égale toutefois l'influence de Robert Dudley, à qui Élisabeth remet l'ordre de la Jarretière. « La reine, écrit Feria, est prise d'amour pour » milord Robert; elle ne peut le quitter¹. » — « Depuis quelques jours, ajoute-t-il dans une autre lettre, « milord Robert est monté si haut en » grâce et en faveur qu'il fait tout ce qu'il veut dans les choses impor- » tantes. On dit que la reine va le visiter dans sa chambre de nuit et de » jour². » Un seul obstacle existait : Robert Dudley était marié, mais on s'en préoccupait assez peu. « Tout se passe si désordonnément que l'on va » jusqu'à dire que sa femme est gravement malade et que la reine n'attend » que sa mort pour épouser milord Robert. » Et le comte de Feria écri- » vait à ce sujet à Philippe II : « Tout ceci m'a donné à penser s'il ne serait » pas utile de traiter de la part de Votre Majesté avec milord Robert, de » lui promettre votre appui et de négocier avec lui³. »

Cependant lady Dudley va un peu mieux. On dit (et il est trop aisément d'in-terpréter cette phrase) qu'on lui a recommandé de ne rien manger qui n'ait été dégusté d'abord⁴. Le favori conserve toutefois son crédit : au mois de juin, la reine lui fait un présent de douze mille livres⁵.

La mission du comte de Feria était terminée, puisqu'il n'avait réussi, ni à négocier le mariage d'Élisabeth avec son maître, ni à lui faire agréer ses conseils pour qu'elle se séparât des novateurs. Parfois Élisabeth avait été offensée par la franchise de son langage. Elle lui avait reproché d'être altier comme un vrai Espagnol et était même allée jusqu'à dire qu'elle le verrait volontiers jeté à la rivière⁶; mais elle n'en avait pas moins subi l'ascendant de la dignité et de l'élégance de ses manières. Elle ne lui

¹ Lettre du comte de Feria, du 29 avril 1559, p. 515.

² Lettre du comte de Feria, du 18 avril 1559, p. 505.

³ Lettre du comte de Feria, du 18 avril 1559, p. 305.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 6 juin 1559, p. 556.

⁵ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 juin 1559, p. 541.

⁶ Lettre du comte de Feria, du 29 décembre 1559, p. 564.

avait pas su mauvais gré de ses hardies remontrances (elle ignorait sans doute qu'il l'appelait dans ses lettres : fille du diable¹); et quand il eut pris congé d'elle, elle écrivit à Philippe II qu'elle n'oublierait jamais ni la noblesse de ses sentiments, ni la sagesse de ses conseils, et que, si cela avait dépendu d'elle, elle n'aurait jamais consenti à ce qu'il s'éloignât².

La correspondance du comte de Feria avec Philippe II restera, pour les premiers temps du règne d'Élisabeth et pour le rétablissement de la Réforme en Angleterre, une des sources les plus précieuses que l'on puisse consulter; il n'en est point de plus complète pour la négociation qui faillit rendre à Philippe II, à côté d'Élisabeth, sur le trône d'Angleterre, la place qu'il y avait naguère occupée à côté de Marie Tudor.

L'évêque d'Aquila resta, après le départ du comte de Feria, seul ambassadeur de Philippe II, à Londres; mais, presque aussitôt il compromit par son ton altier et arrogant, l'influence qu'il aurait pu exercer. Le jour même où la comtesse de Feria, se préparant à aller rejoindre son époux aux Pays-Bas, prenait congé de la reine d'Angleterre, il l'accompagnait et se plaignit, avec de grands éclats de voix, qu'on la faisait attendre. « La reine, disait-il, » doit se souvenir que le comte de Feria n'est pas un de ses vassaux. — « Certes, répondit le lord Chambellan (lord Howard d'Essingham), la reine » n'a jamais traité le comte de Feria comme l'un de ses vassaux, mais la » comtesse est une de ses sujettes. » Comme l'évêque d'Aquila insistait et voulait être introduit immédiatement près de la reine, Élisabeth lui fit demander s'il avait quelque communication à lui faire, et, sur sa réponse négative, elle ne tint aucun compte de sa requête. Lorsque quelques instants plus tard l'évêque d'Aquila fut admis avec la comtesse de Feria dans l'appartement de la reine, un silence complet, dont la sévérité fut mieux mar-

¹ Lettre du comte de Feria, du 10 mai 1559, p. 519.

² Lettre de la reine d'Angleterre, du 17 mai 1559, p. 522.

quée par un gracieux accueil à la comtesse de Feria, apprit à l'ambassadeur espagnol à quel point Élisabeth était irritée contre lui¹.

Qu'on ne s'étonne point, dès lors, avec quelle âpreté l'évêque d'Aquila jugeait ce qui se passait en Angleterre. A peu près au même moment il adressait à Philippe II la lettre suivante :

« Je me trouve forcé de déclarer à Votre Majesté que les principaux catholiques sont désespérés de voir Votre Majesté ne s'opposer en rien au cours de ces iniquités, comme si elle ne prenait aucun soin des intérêts de l'Angleterre et des pays voisins. Depuis six mois que la reine est montée sur le trône, elle a ressuscité l'hérésie et lui a rendu toute sa force et toute son énergie. Assurément Votre Majesté n'a point perdu tout cela de vue; mais il est nécessaire qu'elle sache ce qui se dit ici. On comptait d'abord sur l'aide de Votre Majesté; puis on s'est retourné vers la France, et l'on affirme que si la France ne fait rien, ce sera la faute de Votre Majesté. La situation des partis se modifie. Bientôt il n'y aura plus de partisans, ni de la France, ni de l'Espagne, ni de la maison de Bourgogne. Il n'y aura plus que des hérétiques et des catholiques. En dépit de tout, c'est vers Votre Majesté que se portent tous les regards, ceux des bons avec espoir, ceux des méchants avec terreur.

« Les chefs irlandais s'adressent à moi; ils prient Votre Majesté de les accepter pour ses sujets. Vous n'avez qu'à dire un mot, et ce pays est à vous.

« Quant à cette femme, vous n'avez rien à attendre d'elle. Elle est dominée par une fausse opinion de ses propres ressources, et ses yeux ne se dessilleront que lorsqu'elle sera tombée. L'hérésie l'a pénétrée depuis son berceau, et elle hait à ce point la vérité qu'elle ne songe qu'à la détruire. Si Votre Majesté lui sauva une seconde fois la vie, elle ne s'en montrerait pas plus reconnaissante qu'elle ne l'est maintenant. Si

¹ Lettre de Cecil, du 26 juillet 1559, p. 572.

» elle peut répandre le poison et mettre les Pays-Bas en feu, elle le fera sans remords¹. »

Élisabeth croyait n'avoir rien à craindre ; car les influences dont elle disposait lui semblaient les armes les plus puissantes pour garantir sa sécurité.

A Paris, Henri II prend des mesures sévères contre les Huguenots², mais on ne croit point qu'il parvienne à les soumettre. Il serait impossible au roi de France pendant longtemps, disaient les protestants anglais, de leur faire la guerre, tant était grand autour de lui le nombre de leurs amis qui mettraient sa couronne en péril³. L'ambassadeur anglais Throckmorton, par ses relations avec les mécontents, pouvait nuire considérablement au roi de France en troublant la tranquillité du royaume⁴.

A Bruxelles, Philippe II défend l'émigration de ses propres sujets⁵ et ordonne d'arrêter les ministres qui se rendent de Genève et d'Allemagne en Angleterre⁶. Le comte de Feria, allant plus loin, voudrait les faire noyer secrètement dans la Tamise⁷; mais, si le moyen ne peut être employé, le roi n'hésitera pas à donner une bonne pension à un religieux espagnol échappé de son monastère, à condition qu'il n'inaugure pas à Oxford une école hérétique pour ses compatriotes⁸.

¹ FROUDE, *History of England*, t. VII.

Cette lettre ne figure point dans les copies que j'ai reçues des Archives de Simancas. C'est vraisemblablement celle du 25 juillet, qui se trouve mentionnée dans une autre lettre du 27. Voyez p. 574.

C'est à cette même lettre que faisait allusion Robert Hogyns dans un document que nous reproduisons p. 615.

² Lettre du roi, du 9 juillet 1559, p. 556.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 19 juin 1559, p. 559.

⁴ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 18 août 1559, p. 605.

⁵ Lettre du roi, du 7 juillet 1559, p. 552.

⁶ Lettre du roi, du 28 janvier 1559, p. 441. Cf. pp. 545 et 564.

⁷ Lettre du comte de Feria, du 19 mars 1559, p. 478.

⁸ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 juillet 1559 ; lettre du roi, du 19 juin 1559, pp. 564 et 565.

Pour ce qui touche les Pays-Bas, il suffira à l'Angleterre d'ouvrir ses ports à tous ceux qui quittent leur pays pour motifs de religion, de leur laisser leurs prédicateurs, de protéger leurs assemblées¹. Un jour viendra où l'on pourra jeter sur les côtes de la Flandre d'audacieux sectaires armés du fer et de la flamme.

Le rôle d'Élisabeth sera de favoriser partout l'hérésie².

Un événement inattendu change la situation des choses. Henri II périt dans un tournoi. Son successeur est l'époux même de Marie Stuart. Le gouvernement du royaume est remis au duc de Guise, et déjà de nombreux hommes d'armes s'assemblent sur les côtes de la Normandie et de la Bretagne.

Élisabeth, qui s'est d'abord réjouie de la mort de Henri II³, change bientôt de langage. Il y a lieu de ne reculer devant aucun effort pour éloigner Philippe II de l'alliance française⁴. Un ambassadeur sera envoyé aux Pays-Bas : c'est Thomas Chaloner⁵.

Chaloner reçut, le 17 juillet 1559, les instructions qui avaient été rédigées par l'ordre d'Élisabeth. Elles portaient qu'il ne devrait rien négliger pour renouveler les anciennes alliances de l'Angleterre avec la maison de Bourgogne, mais qu'il valait mieux traiter de ce point avec les conseillers du roi qui n'étaient pas espagnols, surtout avec l'évêque d'Arras, que la reine honorait plus que tout autre, tant comme ancien ami de son père le roi Henri VIII qu'à raison de sa sagesse et de sa grande expérience⁶.

Chaloner, dit le comte de Feria, était un grand parleur, mais un homme de peu d'autorité⁷. Nous ne saurions souscrire à ce jugement. Chaloner

¹ Lettre du roi, du 7 juillet 1559, p. 552; lettre de l'évêque d'Aquila, du 19 juin 1559, p. 541.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 juillet 1559, p. 559.

³ Lettre de l'évêque d'Aquila, du 12 juillet 1559, p. 559.

⁴ Mémoire du 18 juillet 1559, p. 569.

⁵ Lettre de la reine d'Angleterre, du 8 juillet 1559, p. 551.

⁶ Instructions du 17 juillet 1559, p. 567.

⁷ Lettre du comte de Feria, du 18 avril 1559, p. 504.

puisait son autorité dans une longue expérience. Il avait vécu à la cour de Charles-Quint et avait même accompagné ce prince dans son expédition d'Alger. A une époque plus récente, au mois de décembre 1558, chargé alors d'une mission vers l'empereur, il avait traversé les Pays-Bas et avait remarqué la faveur dont Ruy Gomez jouissait près du roi. Quant au comte de Feria, écrivait-il, c'est un autre Ruy Gomez¹.

Lorsque, six mois plus tard, Chaloner revint aux Pays-Bas, la situation était la même. Ruy Gomez dominait tout, moins par son talent que par sa jalousie. Il allait empêcher l'évêque d'Arras, Granvelle, de suivre le roi à Madrid, et le comte de Feria, retiré à Malines, écrivait, tantôt qu'il était effrayé de ce qu'il voyait à la cour du roi et qu'il voudrait bien y porter remède², tantôt que les embarras qui existaient dans le gouvernement des Pays-Bas, étaient sérieux et deviendraient bientôt une pesante charge³.

Cette fois, ce n'est plus par les lettres des ambassadeurs espagnols que nous apprendrons ce qui se passe en Angleterre et la part qu'y prend Philippe II. Les dépêches de l'ambassadeur anglais auront pour objet de nous faire connaître les événements qui se succèdent dans les Pays-Bas.

Chaloner avait traversé la mer au moment où Philippe II se préparait lui-même à se confier aux flots de l'Océan pour retourner en Espagne. Il arriva à Gand pendant que l'on célébrait les fêtes de la Toison d'or et se rendit déguisé dans une maison pour admirer toute la pompe du cortège où marchaient vingt-quatre chevaliers précédés par vingt et un évêques et abbés. Au milieu d'eux se trouvait le roi portant également les riches insignes et le brillant costume de l'ordre, tels que Philippe le Bon les avait jadis réglés dans une autre ville des Pays-Bas⁴.

La première impression de Chaloner fut que les Espagnols étaient plus

¹ Lettre de Chaloner, du 15 décembre 1558, p. 546.

² Lettre du comte de Feria, du 25 juin 1559, p. 545.

³ Lettre du comte de Feria, du 7 juillet 1559, p. 554.

⁴ Lettre de Chaloner, du 29 juillet 1559, p. 576.

orgueilleux que jamais depuis la mort de Henri II¹ et qu'ils portaient peu d'affection aux Anglais². Il savait qu'à Anvers divers bruits s'étaient répandus sur ce qui se passait à Londres, et l'on parlait généralement avec autant de blâme que de mépris des mesures adoptées par Élisabeth³.

Philippe II pouvait croire sa puissance assurée à jamais. Les revenus des Indes allaient lui permettre, non-seulement de payer ses dettes et celles de son père, mais aussi de remplir son trésor de telle sorte que si un jour le jeune roi de France lui cherchait querelle, il n'aurait point à s'en préoccuper. Les Allemands, généreusement payés pour leurs services dans la campagne de Saint-Quentin, étaient prêts à le servir de nouveau. L'Italie lui obéissait; Venise envoyait jusqu'à Gand ses sénateurs pour le complimenter. A Florence et à Parme dominaient ses créatures. Il n'avait rien à craindre du Pape⁴.

Avant de quitter la Flandre, Philippe II avait arrêté tout ce qui concernait la transmission de l'autorité à la duchesse de Parme, investie, comme régente, du gouvernement des Pays-Bas⁵.

Pendant plusieurs jours, personne ne vint, au nom du roi, féliciter Chaloner sur son arrivée; personne ne l'honora d'une de ces démonstrations de politesse que l'usage prescrit vis-à-vis des ambassadeurs⁶. Il s'était adressé au comte de Feria; mais le comte de Feria ne lui semblait pas mieux disposé pour les Anglais⁷.

Cependant, après quelques excuses fondées sur les fêtes de la Toison d'or, Chaloner fut conduit à l'audience du roi, et cette fois il n'eut point à

¹ Lettre de Chaloner, du 29 juillet 1559, p. 578.

² Lettre de Chaloner, du 29 juillet 1559, p. 576.

³ Lettre de Chaloner, du 5 août 1559, p. 580.

⁴ Lettre de Chaloner, du 5 août 1559, p. 585.

⁵ Lettre de Chaloner, du 29 juillet 1569, p. 576.

⁶ Lettre de Chaloner, du 5 août 1559, p. 580.

⁷ Lettre de Chaloner, du 29 juillet 1559, p. 576.

se plaindre. Philippe II le fit asseoir couvert à côté de lui et écouta attentivement un discours écrit en italien où étaient rappelés les services qu'il avait jadis rendus à Élisabeth et l'éternelle gratitude qu'elle en conservait¹. Sa réponse, prononcée en espagnol, exprima les mêmes sentiments d'amitié. A l'entendre, ce qu'il avait autrefois fait pour la reine, il le ferait encore, et il se réjouissait fort de l'arrivée de son ambassadeur. Tout cela fut dit, écrivait Chaloner, « d'une manière si gentille et d'une mine si souriante qu'il me semblait impossible de souhaiter davantage d'un si grand prince². »

Conformément au désir d'Élisabeth de traiter de préférence avec les conseillers du roi qui n'étaient pas espagnols, Chaloner crut devoir rendre visite à l'évêque d'Arras. Là aussi tout se borna à des protestations de zèle et de dévouement; mais il importe de constater que Chaloner cherchait à se concilier l'appui de Granvelle³.

Quelles étaient du reste aux yeux de Chaloner la valeur et la sincérité de ces discours? Il nous l'apprend dans un billet confidentiel à Cecil : « Le roi et M. d'Arras n'usent avec moi que de bonnes paroles; mais je sais autrement quelle est leur opinion secrète, et on ne peut attendre d'eux aucune amitié si ce n'est dans la mesure de leur propre intérêt⁴. »

Chaloner a suivi Philippe II en Zélande. C'est de là qu'il rédige pour la reine d'Angleterre un long et important rapport sur tout ce qu'il a observé depuis son arrivée à Gand.

Les conseillers de Philippe II ont assurément appris cette profonde dissimulation qui forme la première règle de l'école; mais un esprit vivement ulcétré ne parvient point à cacher ses blessures. Chez eux, dans leurs ban-

¹ Discours de Chaloner, 2 août 1559, p. 586. Le discours de Chaloner ne fut pas prononcé le 5 octobre, mais le 2.

² Lettre de Chaloner, du 3 août 1559, p. 582.

³ Lettre de Chaloner, du 3 août 1559, p. 584.

⁴ Lettre de Chaloner, du 3 août 1559, p. 588.

quets, ils parlent en termes peu convenables des affaires de l'Angleterre. Ils portent ainsi les sujets d'Élisabeth à oublier leurs devoirs de fidélité; et, si l'occasion les sert, ils donneront suite à leurs mauvaises intentions.

Si les Anglais sont détestés des Espagnols, ils sont soutenus dans les délibérations par les seigneurs des Pays-Bas. Ceux-ci n'accompagneront pas le roi dans son voyage; et peut-être, pendant qu'il combattra les protestants en Espagne, verra-t-on leur cause grandir aux Pays-Bas.

L'insuccès de la négociation du mariage a humilié les ministres qui y avaient pris part; de là leur inclination à glosier sur toutes les nouvelles d'Angleterre. Ils prétendent toutefois n'avoir qu'un seul mobile : le changement de religion.

Le comte de Feria est parfaitement instruit de toutes les affaires de l'Angleterre, même des secrets les plus intimes qui touchent à la personne de la reine. Il n'ignore rien de ce qui concerne ses ministres : « Quel Conseil! » s'est-il écrié, et il a analysé ce qu'il reprochait à chacun de ses membres. Puis, ajoutant qu'Élisabeth avait surtout à craindre en France l'influence de la maison de Guise et que si le roi avait prêté l'oreille de ce côté, elle s'en serait déjà aperçue, il ne cacha point qu'à son avis un accident surveillant à la personne de la reine serait la perte même de son royaume. Si tel est le langage des personnages qui approchent le roi de si près, remarque Chaloner, quel doit être celui des autres?

Le remède est indiqué par Chaloner. Si le comte de Feria a ses espions à Londres, il faut aux Pays-Bas employer les mêmes armes. La dissimulation envers un faux ami devient une vertu.

Si ce remède est bon, il ne faut point tarder à y recourir. Un Anglais au service de Philippe II, nommé Robert Hogan ou Hogyns, qui a servi le duc d'Albe en Italie et qui jouit d'assez de faveur pour avoir été désigné pour le voyage d'Espagne, a offert ses services à Chaloner et lui a révélé que sans doute quelque complot se tramait sous les auspices de Philippe II contre Élisabeth; car il avait vu une lettre où l'évêque d'Aquila disait que si le roi

hésitait si longtemps, les Anglais se donneraient à la France. Il rapportait aussi que les ministres du roi, inquiets de voir Henri II soutenir les prétentions de Marie Stuart, avaient cherché à se concilier et à faire remettre entre leurs mains lady Catherine Grey, qui plus tard épouserait le prince d'Espagne, si elle devenait reine d'Angleterre, ou quelque autre seigneur, si sa fortune ne s'élevait pas si haut¹.

Lady Catherine Grey avait été désignée par Henri VIII pour succéder à la couronne à défaut d'Élisabeth. Étrange et cruelle destinée des deux sœurs! Jeanne, que les protestants entouraient de leurs vœux, avait été décapitée par l'ordre de la reine Marie. Cette fois, c'était Philippe II qui, au nom des catholiques, voulait faire de Catherine le drapeau de leurs revendications; et si Élisabeth ne releva point l'échafaud pour elle, elle lui réservait du moins jusqu'à la mort les sombres cachots de la Tour.

Certes, Philippe II est disposé à encourager la fermentation qui règne en Angleterre; mais Élisabeth montrera un zèle bien plus vif encore pour allumer les séditions dans les possessions du roi d'Espagne. « Ce » que la reine d'Angleterre, écrit-on de Londres, a fait pour exciter « les troubles en Écosse, elle le fera aussi en Flandre. *Lo mismo digo de Flandes*². »

La lettre de l'évêque d'Aquila, écrite au même moment que le rapport de Chaloner, ne peut que servir à le compléter.

Cependant le départ du roi, toujours annoncé, se trouve sans cesse différé. On attend un vent favorable; on consulte les prédictions de Nostradamus³.

Élisabeth n'a pas manqué, et non sans quelque affectation, de faire con-

¹ Lettre de Chaloner, du 25 août 1559, p. 610.

On voit par une lettre du comte de Feria, du 24 mars 1559, que dès cette époque il entretenait de bons rapports avec une dame qu'il appelle : lady Catherine.

² Lettre de l'évêque d'Aquila, du 15 août 1559, p. 596.

³ Lettre de Chaloner, du 27 août 1569, t. II.

naître au roi qu'elle a donné l'ordre de le recevoir, si un vent contraire le conduit dans quelque port de ses États, avec tous les honneurs dus à un monarque si illustre et à un ami dont elle place si haut l'affection¹.

Le 24 août, un faible vent d'est se lève. Philippe II s'est rendu, dès la veille, à bord de son navire. Sa flotte, composée de vingt galéasses espagnoles, de trente hourques hollandaises et de quarante autres vaisseaux, met à la voile, et peu à peu l'étendard royal se perd dans les brumes de l'horizon².

« Il est probable, remarque Chaloner, que le roi ne reviendra jamais aux Pays-Bas³. »

Le comte de Feria écrit de son côté : « La Régente aura la vie plus rude qu'elle ne le pense⁴. »

Ni Chaloner, ni Feria ne s'étaient trompés.

Il ne nous reste qu'à dire quelques mots du plan suivi dans cette publication.

Tous les documents sont classés dans l'ordre chronologique. Ils se trouvent dans ce volume au nombre de quatre cent treize. Les plus importants ont été reproduits intégralement, d'autres sont seulement analysés. La plupart appartiennent aux Archives de Bruxelles, du Record-office, du British Museum, de Simancas et de Vienne. Nous n'avons rien négligé pour réunir ces correspondances dispersées aujourd'hui dans diverses parties de l'Europe.

Une table générale des matières sera jointe au dernier volume de ce travail.

Indépendamment des relations qui reproduisent les négociations poli-

¹ Lettres de la reine d'Angleterre, du 8 et du 9 août 1559, pp. 590, 595, 594.

² Lettre de Chaloner, du 27 août 1559, t. II.

³ Lettre de Chaloner, du 5 août 1559, p. 584.

⁴ Lettre du comte de Feria, du 7 juillet 1559, p. 584.

tiques, nous avons cru devoir recueillir certaines pièces qui, sans y être liées directement, s'y rattachent le plus souvent à quelque titre. Il nous a paru que tout ce qui pouvait répandre la lumière sur les annales du commerce et de l'industrie, des lettres ou des arts, méritait de trouver place dans une œuvre longue et difficile, fondée sur une pensée d'intérêt national.

RELATIONS POLITIQUES DES PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE

SOUS LE RÈGNE DE PHILIPPE II.

I.

John Mason à sir William Petre.

(BRUXELLES, 27 OCTOBRE 1588.)

L'abdication de l'empereur a eu lieu le 23 octobre. Les discours ont été fort étendus et pleins de gravité. Un résumé de tout ce qui s'est passé, se trouvera joint à cette lettre. — Le lendemain, le roi a reçu de ses nouveaux sujets leurs serments en échange des siens. Jamais on n'aura vu un prince plus puissant. On loue sa sagesse et son affabilité. — Quelques difficultés se sont élevées au sujet du gouvernement des Pays-Bas qui, d'après les priviléges du Brabant, ne peut être confié à un étranger; mais ceci ne paraît point pouvoir être opposé au prince de Savoie puisqu'il est de sang royal. — L'archiduc Ferdinand est arrivé hier. Réception qui lui a été faite. — Nouvelles de Rome. Mason espère rentrer bientôt en Angleterre. — Résumé de ce qui s'est passé à l'abdication de l'empereur. Ordre de la cérémonie. — Discours prononcé par un membre du conseil privé. Exposé des motifs de l'abdication : longues fatigues supportées par l'empereur, affaiblissement de sa santé, nécessité de remettre le soin des affaires à son fils qui a déjà donné des preuves de sa sagesse. — Paroles prononcées par l'empereur. Durée de son règne, ses voyages, ses expéditions, sa vive affection pour ses sujets des Pays-Bas, recommandations qu'il leur adresse. — Réponse du pensionnaire Maes au nom des États, leur gratitude vis-à-vis de l'empereur, leur promesse de porter la même obéissance à son fils. — Courte réplique de l'empereur. — Remerciements adressés par le roi à l'empereur. — Discours prononcé au nom du roi par l'évêque d'Arras. — Discours de la reine de Hongrie. — Remerciements adressés à la reine de Hongrie au nom des États.

After most harty commendations. On friday last, which was the xxvth of this present, the renonciation and cession was made of all these Estates to the King our master in

such sort as by the ordre therof confusely gathered by me yow shall perceyve inclosed herewith. The speaches were grave and of great length. I have onely written the poynt of them, whereby yow shall rather understande the manner of the proceedinge then the very thing itselff, which undowghtedly cowlde of no syde be commended. It is sayd the hole shall shortly be putt in print, and then shall yow se the thing itselff, whercof att this tyme I sende yow onely an obscure and an unordredly drawght without any kinde of coulour.

The next day, the King gave his oth to every Estate severally one ofter the other and tooke of them theyre othes and the doing of theyre homages accordingly, so as now he is of all these Low Countries absolute seigneure, and, before this weke passe, he shall be the lyke of Spayne and Sycille, and then shall he be the greatest prince of seigneuries fallen unto him by right lyne, that of many of yeres hath ben. He is entred intoo his gouvernement with a marvellous contention of the people. Such is his gracie, affabilite and wisedom in his resolutions as every man conceyveth a wondrefull opinion of him.

Some difficulte hath ben abowght th'apponyng of a gouernor for that the countrye of Brabant allege by olde privyleges that no straunger may have that place among them; but I thinke the duke of Savoy being so nere of the bloodde royall woll be proved to be no straunger, and so shall theyre privileges be declared to have such a meaning as he by them is nott towched.

Archiduke Ferdinand arryved yesterday with lx horsses in post. The King mett him att the townes ende and browght him first to th'Emperor and afterwardde too his loding, which is in the court; and this day his Ma^{tie} fetched him to churche, and after masse they went tooghter to dynner to the Quene (the French Quene), she, the King, the archiduke and the duchesse of Lorrayne sitting all att one table.

Yow shall herewith receyve certeyne advises from Room, which I hadde no leysure to translate. By them yow shall perceyve that things there doo nothing amende concerning myne owne ease. I have so often written as I will now se what will droppe owt of heaven. If I have no relief shortly, I trust the King will geve me leave too go home.

Thus most hartyly fare yow well.

From Bruxelles, the xxiith day of octobre 1553.

Your owne most assurredly,

JOHN MASONE.

*The ordre used in the cession of the Estates of these Lowe Countries
to the King's Majestie.*

On frydaye the xxvth of this present, being all the Estates of these countryes assembled in the grcate hall of the courte, which for that purpose was very rychely appa-

rayled, th'Emperor abought iiij aclocke in th'afternoone, accompanied by the King, the Queene and the knights of th'ordre wearing their collars of the Toyson and a greate nombre of the nobyletye, came into the saide hall and sate downe in the highest place therof undre a faire clothe of state, placing on his right hand the King our master, on his leste hand the Queene of Hongary and and on the left hand of her the duke of Savoye.

Being this sett and all others dewly placed, one of the Prevy Counsaile doing first his duety to th'Emperor, to the King and to the Queene, began the proposition in his Majesties behalf : th'effect wherof was that, albeit he doughted not but that as well by th'Emperors letters of sommoning as by conferences had between themselves sythen their coming to the towne, they knew parfiftly the cause of their assemblie to be for that his Majestie intended in their presence this daye to make renoneiation of all these Estates unto his soon, yet had his Majestie for their better satisfaction commaunded him to declare the matter and the cause of his mynding to resigne these saide Estates unto them more perticularly. He rehersed in very good speache what travailles his Majestie had susteyned in these xl yeres that he had had the gouernment and seigneurie over them, how he had b ne sondry tymes and by sondry meanes vexed by his adversary against reasone and all Godde forebodde, the revenge wherof he remitted to the just recompenser of good and yll ; but forbicause he sawe that his saide adversary coulde be brought to no reasonnable appointement and that things grew daylie to soch extremetys as required a hole body to attend to the remedye of them, being his Majestie by reasone of moch syckenes brought to soeh a case as he could no longer weld the mayniyng of th'affaires daylye rysing, thought convenient and proffitable for these countreys to set a yunger man to the helme and mynded therfore to resigne and renounce all the saide Estates unto his soon King of England and of France, etc., who had begoon to put the worlde in soch an assured hope of his wisdome and all other good qualeteys convenient for a Prince as he trusted he wolde, with Goddes assistaunce, aunswer unto the charge which he now went to lay uppon his backe : to whome as they had alredy geven their othes as to their naturall Prince, so doughted not his Majestie but that they wolde now reecyve him willingly as their naturall seigneur with soch declaracion by all kindes of wayes of their affection and dew obeydence as becomed the subjects to beare alwaye to their souverain. He recommended unto them in his Majestic's behalf the upright administration of justice, the contynuing and perseverance in the faith of the Catholike Church and the concorde and agreeing amongst themselves, and synally wisshing unto them bothe publikely and perticularly th'aide of Godde in all their affayres, he committed them to his assistance and protection.

When he had doon, being a little pause made, th'Emperor himself began to speake,

and first he braught unto their remembraunce how long he had bene their lorde and gouvrenor, which had bene, he saide, the space of xl yeres. He declared what travailles he had in this space susteyned, having made xl notable voyages which he rehersed perticularly, having passed viij tynes the Levant seas, thrise the Spannissh seas, having bene iiiij tynes in Fraunce, twise in England, twyse in Afrike and sondry tymes in sondry other places. Wheather he had bene a seeker of the warres and wheather he wer not, allwaye sought upon and constrainyd therunto by others, he referred himself to the judgement of ail indifferent men, that had knownen how things had passed, wherin, as he had alwaye founde them moste readye bothe with their bodyes and goodes to assist him, so gave he to them therfore his most harty thankes; and, albeit the necessetye being soch, he hadde bene forced to call often upon them for their aydes and had receyved of them manny and greate contributions, yet, as yt had bene not long sythen declared unto them, which at all tymes was readye estesoones to bee declared, not onely all those sommes had bene employed abought the defense of themselves, but sondry other inestimable sommes also drawnen owte of his other dominions. Having these manny yeres thus travailed, he was at this present by the indisposition of his body brought to that pointe as he was no longer hable to annswer unto the charge geven unto him by Almighty Godde; and therfore he intended to resigne all his Estates and to make cession of the same unto his son, to whome he required them to beare the same affection, love, inclination and obeyencye as he had very well founde at all tymes they had borne unto his persone. This was, he saide, no soud-deyne matter, neither a determynation entred into his hedd of tooday or yesterdaye; but, having of long tyme deliberated with himself to have done that he was now come to doo, certeyn greate considerations hadde hitherto made him to deferre yt, namely the hope of some recouvery and for that also his soon was not eoom to that parfection of rypenes as he trusteth he ys now come, whome he recomended unto them moste affectuously, praying them that as at all tymes he hadd founde them unto himself moste loving and moste obeyent subjects, his soon might fynde them to contynue in the lyke sorte towardes him. For his parte he departed from them moste unwillingly and for none other cause but that he was hable no longer to discharge his dewtye, and was become *de tout inutile* to gouvern anny longer, which wer th'onely causes of his cession and neather desire of prolongation of lyef, which or otherwise he referred to Goddes pleasure, neither yet hope of recouverye of health, wherof he looked, for the tyme he shoulde tarry in this worlde, no greate amendement. Of a lovering sorte of subjects never had anny Prince hadd the gouovernment, which, albeit having hadde allwaye before his eye, he hadde all that he might ever endevoured himself to shew unto them of his parte the lyke zeale and good affection, yet might yt bee that, eather by ygnoraunce or ellse by oversight or otherwise, he had committed sondry

errors and hadd omitted that declaration of dew consideration of them, as was requisite having regarde to their good will in all poyntes to shew themselves moste loving subiects, in which case he desyred of them all and of every of them pardonne. And here he brake into a weping, wher unto, besydes the dolfulnes of the matter, I thincke he was moche provoked by seeing the hole company to doo the lyke before, being in myne opynion not one man in the hole assemblee, straunger or other, that during the tyme of a good piece of his oration poured not owte habondantly teares, some more, some lesse. And yet he prayed them to beare with his imperfection proceeding of sykly age and of the mentioning of so tendre a matter as is the departing from soch a sorte of dere and moste loving subjects. He recomended unto them the maintenaunce of the Catholyke Religion, in soch a sorte as had bene to them before spoken. What inconvenience might rise by swarwing therin, he referred them to learne at their neighbours handes. And fynally esfesones recommending his soon to them as theire naturall seigneur and somewhat declaring the departing of his mother to have given him occaſyon to haste the more into Spayne, badde them all well to fare.

After a small while of sylence, Mazius being elected by th'Estates to bee their speaker, presenting himself before his Majestie, declared unto him that th'Estates hadd very well perceyved both what his Majestie had before caused to bee signefied unto them and what yt had pleased his Majestie to shew unto them by his owne mouthe touching the cession of all these dominions to his soon their naturall Prince and his mynding to departe into Spayne, what a grief th'understanding therof had bred in them, albeit his Majestie might partly perceyve by their owtewarde countenaunce, yet did he assure him their inward displeasure was moch greater then by anny owteward signes by anny meane might bee expressed, to the which was not to bee compared unto them anny kinde of sorrowe fallen unto them, eather calametye of the warres or anny other kinde of waye; and might anny payne, traveil, daunger, expences of goodes or anny other thing being in their possiblitye redeme his tarryng, his Majestie shoulde well pereeyve they desired nothing so moch as to have the contynuance of his parsonne amongst them; but seing his Highnes determination was uttrely bent otherwise for sondry urgent considerations, parte wherof yt had lyked him to open unto them, they yelded, as reasone was, to necessytie and to his determinyd pleasure, moste humbly thancking Godde that he hadd left unto them soch a Prince yssued of his bodye as by whome remayning amongst them might so greatly bee alleviated their otherwise uncomfortable sorrowe for th'absense of the father, whome, as their ductyes was, they accepted at his hand with all humiletye for their naturall and souverain lorde, to whome they wolde not sayle at all tymes and at all occasyons ever demeane themselves in soch kinde of an obeſtynce as becomed rew subiects to beare to their naturall lorde, not doughting to fynde in him soch reciproke consideration of them as at all tymes they had founde at

his Majesties handes, desiring the Kings Highnes upon their knees to contynue amongst them as moch as by possibilitye he might and not to absent himself during specially theise traveilsomme tymes more then the urgent necessytie of his affaires might force him to doo. Fynally they desired his Majestie to have some consideration of the unseasonnablenes of the tyme of the yere, which did yll agree with the weake disposition of his bodye, and to tarry, yf his affaires did not moch constraine him to the contrary, a bettrec tyme in the which he might passe both more saulfely and with lesse travaile.

Th'Emperour aunswered in very few wordes that he tooke in very good parte their good advises proceeding of a lovely meaning toward him. He bedde them not to dought but he wolde choose soch a tyme as by Goddes help he shoulde passe the journey very well.

Herewith the King rose upp and making first an humble reverence to his father, he sayed to him that he wolde have wysshed yt might have pleased Godde to have so contynued his strength and disposition of his bodye as during his Majesties naturall lyef he might have attended upon him, according unto the ductye which the soon ought to beare unto the father, wherby he might from tyme to tyme have had the comodetye to learne of him by experience soch qualetyes as to soch a gouovernment are moste necessaraye; but, being otherwise thought good unto his Majestie, he gave unto him his moste humble and affectuouse thancks, beseching Godde so to assiste him with his grace as in all his doings he might follow the print and trace of his Majesties steppes. He offred with this saying to kysse his fathers hand; but, being not suffred so to doo, they embraced eache other in soche sorte as might well appere a loving meting between the affections of the father and the soon.

This doon, bycause the King could not himself well speake unto the people in such language as apperteyned, he called to him Mons^r d'Arras, to whome he gave instructions what he wold have to bee saide to th'Estates in his behalf, th'effect wherof consisted in thanck giving unto them, his loothnes to entre into the charge, wer he not by necessitye contrayned therunto, th'encouraging nevertheles of himself by the hope he hadde to fynde in them the lyke loving obeyencye that his father hadde and his assuring of them with th'aide of Godde so to demeane himself amongst them, as well by the mainteyning of their privileges as by all other dew wayes, as they shoulde have no juste cause to mislyke his gouovernment.

This being sayed by the mouth of Mons^r d'Arras, the Queene stooode uppe and with a very good grace put th'Estates in remembraunce how long she hadde undre th'Emperour had the doing of these countreys, which charge she saide she ever thought to bee farre above her reache, namely being a woman, and therfore toke she the same in hande sore againste her wyll, wherof she coulde have good recordes. Nevertheles seing his Majesties pleasure to bee soche as needes she must take the thing in hand, she *en lieu*

of all the reste hadde applyed her good will to doo what she coulde to satisfye his Majesties expectation and to doo what might bee doon of a woman of so small skyll to wade uprightly through the charge receyved, and, hadde her knowlege and skyll aunswered to her good will, she durst boldely have vaunted that never countrey shoulde have bene better gouverned, neither Prince better served ; but , lacking knowlege and consequently sondry other qualetys depending therupon, yt coulde not bee but manny things hadde passed during the tyme of her regencye by erowr worthy blame, for the which she prayed them to pardonne her. She might not now forsake her good brother and, therfore intending to departe with him, she recomended them to the King to whome th'Emperour had committed them , of whose qualetyes she spake very moche ; and in th'ende promising that, what so ever hecamme unto her, their loving demeanour towards her so many yeres shoulde never be forgotten , she betooke them to the keping of Almighty Godde.

She was aunswered by the speaker in the name of th'Estates and in th'annswer was declared their sorrow for her departing, whose gouernment hadd bene soch as for anny errour committed in the same she neded not to require anny pardonne, but rather yt was their partes for sondry forgetting of the duetyes to aske the same at her hande, whose good and ordrely rewling during the tyme of her regencye had passed their expectations , she should have them alwaye at her commaundement , etc.

This doon, th'Emperour roose and every man retired to his lodging.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VII, n° 428.*)

II.

John Mason à sir William Petre.

(BRUXELLES, 28 OCTOBRE 1555.)

Il transmet une lettre du roi. — Le due de Savoie a été investi des fonctions de lieutenant du roi dans les Pays-Bas en son absence. On ne lui a pas donné le titre de gouverneur. — On dit que l'archiduc retournera en Allemagne. — La lettre du roi adressée au lord chancelier concerne deux religieux chartreux, qui désirent se fixer en Angleterre.

After moste harty comendations. By my lettres of yesterdayes date, I signefyed unto yow the ordre of the renonciation made on fryday laste, and, forasmoch as sending

this morning to the poste, I founde my pacquet yet remayning there, I thought good having newly oecasyon, by reasoun of sending of the Kings Highnes lettre herin enclo-
sed, to wrighte this daye to you three or iiii lyncs more.

Yesternight in the evening the duke of Savoye was declared to the nobilitye assem-
bled for that purpose lieutenant of these countreys in th'absence of the King, and hath
assigned unto him for the maintenance of that dignetye 25000^l by the yere. The name
of gouernor is not given unto him for a seruple ryssen uppon th'allegation of certeyn
privilege; but th'one name importeth as moch as th'other, saving that in the tyme of
the Kings being on this syde, he shall not medle.

Th'archedukes going into Spayne ys stayed, and yt is thought he shall shortly
returne to his father agayne for mattres of th'Empire. He and the duke of Savoye
dyned this daye bethe with the King.

The lettre enclosed to my lorde chauncellour from the Kings Highnes ys wrytten on
the behalfe of two monkes of the Chartchowse, who having bene in this courte have
made humble sute to his Majestie as well to have a place assigned to them within the
realme whither they might resorte and whither they might againe begynne that kinde
of religion, as for the payment also of their pensyons for the which they allege the
Queenes Highnes had signed a bill ij yeres sythen. Touching the place, his Majestie
hath annswered them that during the tyme of the Parliament, yt is no tyme to speake
therof, which being ended, he wolde wrighte therin to the Queenes Highnes, and at
his retorne which he trusted shoulde bee shortlye, he wolde help the best he coulde
to satisfye their desyres. Touching the pensions, he tolde them he wolde wrighte owte
of hand and his lettre should bee sent to me to bee convayed into England, and thus
his Majestie dismissed them backe agayne to Brudges where their resting place ys for
the tyme. This morning he sent me the lettre and willed me to send yt unto you to
bee sent or delivered to my saide lorde chauncellor accordingly. I beseche you lett one
of your men deliver th'other enclosed to John Barnardyne. Yt was recomendēd to me
by a gentleman of the King of Polonia lying in this courte.

This moste hartely farre you well.

From Bruxelles, the xxvijth of octobre 1555.

Your owne most assuredly,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VII, n° 452.*)

III.

Le comte de Devonshire à sir Thomas Tresham (Extrait).

(BRUXELLES, 7 NOVEMBRE 1555.)

Il a pris congé de l'empereur et du roi pour se rendre en Italie.

Havinge taken my leave of th'Emperour, the King's Majestie and all the State here with right gentle entertaynement, I depart this daie in my journey through Germainie into Italie, having particuler lettres in commendations to all States as I go, and besides that comended by generall lettres to go where I liste and to remain as long as I liste.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VI, n° 45.*)

IV.

Le comte de Devonshire à sir Thomas Tresham (Extrait).

(VERS LE 10 NOVEMBRE 1555.)

Il a pris congé du roi et de l'empereur le 6 et a reçu, outre un passeport très-favorable, plusieurs lettres de recommandation.

Having taken my leave the vjth of this instant (as I then appointed) bothe of th'Emperour, the Kings Majestie, the Quenes and the duches with verie courteouse and gentle enterteynment, being by the Kings Majestie comended by xij private lettres to States and embassadours as I go, besides my generall passporte made with as much favor as maie be, I am departed in my journey as farre as this towne where I have remayned onlie for the despatche of my busynes in England.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VI, n° 42.*)

V.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 18 NOVEMBRE 1555.)

Recommandation en faveur de Christophe Blonequet.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VI, n° 51.)

—
VI.*Note relative au voyage de l'Empereur.*

(18 NOVEMBRE 1555.)

Compte des approvisionnements nécessaires à 2800 hommes répartis sur les quinze vaisseaux qui transporteront l'Empereur. Ce compte commence le 14 octobre.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VI, n° 61.)

—
VII.*Le comte de Devonshire à sir William Petre (?).*

(LOUVAIN, 23 NOVEMBRE 1555.)

Il lui recommande sir Peter Carew qu'il a rencontré à Anvers et qui paraît disposé à servir le roi et la reine.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VI, n° 66.)

—

VIII.

John Mason au Conseil d'Angleterre (Extrait).

(BRUXELLES, 17 DÉCEMBRE 1585.)

Conférences avec le roi sur la navigation en Afrique. — Le roi compte se rendre à Anvers.

My duetye remembred to your good Lordships. Whereas I lately wrote unto the same what had passed betwen the Kings Highnes and me touching the navigation to the Guynnees, undrestanding this daye by his Majestie that for that I wrote not so resolutely therin as I perceyve sythen his Majestie then did wrighte, some dought hath therbye rysen amoung your Lordships, I have thought good to signefye unto your Lordships that his Majestie thincketh and then thought that owte of dought that navigation was not bee permytted, being the regyon playnely knownen to bee in th'occupation of the King of Portingall, so as the sayde navigation might not bee maynteyned withoute soch notable inconvenyence as wer not expedyent to bee adventured; and yet being desyrous to have our marchaunts holpen as moch as with reasone they might bee, he wolde traveil that the sayde King of Portingall shoulde take the marchaundizes by them provided at reasonnable pricess, which thing I did not then undrestand to bee so farre furth as his Majestie had taken ordre to have yt to bee put in execution, and therfore tooke I yt not that ouverture to bee a matter uttrey resolved, uppon which sythen I have perceyved to bee otherwise. His gentle and courtoise talke in this case and the declaration with manny wordes of his displeasure that our marchaunts should by anny meane bee hindred, caused me somewhat to mistake his meaning and made me to wrighte lesse parempatorely then I doo now perceyve his Majestie pleasure was I then shoulde have donne, and ys that I shall now do, which ys that as withoute injurye the saide navigation cannot bee contynued, so taketh he the condition offred to the marchaunts to bee the best waye to save them as moch harmeles as maye bee, the qualetye of the case considered, which he thought your Lordships and the marchaunts wolde lyke accordinglye, wherof his Majestie wolde gladlye hyre. If I wrote not so resolutely before in this matter, I besech your Lordships to take the cawse therof to have bene some mistaking of the Kings Highnes speache and meaning, which by reasone of the hasty departing of the curror I had no tyme by est soones talking with his Majestie to have perceyved more throughlye, and thus moch touching that matter....

The Kings Majestie hangeth still uppon the retourne of Francisco, whose tarryng somewhat longer then was thought, he wolde hathe made his Majestie to breake ij or iiiij dayes of his appointement to goo to Antwerp.

And thus Almighty Godd have your good Lordeshipps in his most blessed keping.
 From Bruxelles, the xvijth of december 1555.
 Your goodde Lordeshipps most humbly at commandement,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VII, n° 444.*)

IX.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(18 DÉCEMBRE 1555.)

Il se plaint de certaines licences accordées à Antoine Guerras.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VI, n° 78.*)

X.

John Mason à la reine Marie.

(ANVERS, 23 JANVIER 1556.)

Le roi a fait son entrée le 17 à Anvers. Grandes réjouissances. Accident qui a eu lieu sous les yeux du roi. — Le 20, la fête de la Toison d'or a été célébrée à la cathédrale. — Ces réjouissances ont duré quatre jours. Des joutes et des tournois auront lieu le dimanche suivant; puis le roi se rendra à Louvain et de là en Angleterre après avoir tout mis en bon ordre dans les Pays-Bas. — Il transmet la copie des lettres que l'Empereur a envoyées en Espagne.

Pleaseth your Majestie to bee advertised that the Kings Highnes arryved at Antwerp the xvijth day of this present monneth, where he was receyved with all soch demonstra-
 tions of joye as well by pageants, goonshott, lyghts, fyers and sondry other meanes as
 might well appere the love and good hartts borne of the subjects towards him, wherin
 your Majestie subjects th'Englisch nation, albeit the hole compayne be now and then

wer absent being occupied abought their marte at Berghes, shewed their good mynd to th'onnouring of him to bee no lesse but rather greater then any others, who tooke not onely ordre for th'erection of a goodly castle of tymber after th'antique sorte fayre paynted and trymmed with banners, armes and wryting agreeing to the purpose therof, but with fyers lyghts, liberall bestowing of wyne and other vyttayles amongst the powre people, they contended with what nation so ever did best avaunce themselves moch to the King Highnes contention, in which their doing so good lucke hadd they as all things framed with them well and handsomely, wheras another pageant which was next before theires, had so yll fortune as by the undiscreete looking to the fyer matters xj or xij perisshed in an instant and a pece of iron breaking slew a horsse and hurtt a gentleman daungerously within the sight of the Kings Majestie.

The tuesday after, which was the xxth, his Highnes began the feaste of the Toysone in the cathedral church, which for that effect was so rychely apparayled with hanging and sondry other kindes of furniture, as the sight therof was very notable, wherof, for that this bearer can well declare th'ordre with all the ceremonyes, I remytt farther setting furth therof to his reporte.

This feast lasteth iiij dayes. On soneday are appointed justes and tournoyes, which doon, after some dayes spent in th'ordering of things necessarye to bee considered, his Highnes wyll to Lovayne to receyve there th'othes and fideltye of that towne and of sondry other estates, also of Brabant, wherin he will spend as lytle tyme as he can, making all the haste he conveniently may to repayre towards your Majestye. In the better ordre he doo sett his things on this syde before his departing, with the more quyetnes and lesse care shall he enjoye the compayne of your Highnes.

I send to your Majestie herewith enlosed a copye of soch lettres as yt hath lyked th'Emperour to direct to Spayne uppon this renonciation, conteyning th'effect of soch speach as he used to the nobilytie and some others at soch tyme as he put the same in execution.

And thus Almighty God have your Highnes in his moste blessed keping.

From Andewarp, the xxijth of january 1553.

Your Majesties most humble, faythful and obedient subgett,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 459.*)

XI.

État des sommes dues en Flandre par la reine d'Angleterre.

(25 JANVIER 1556.)

Ce tableau qui renferme la date des échéances, porte les dettes de la reine d'Angleterre à la somme de cent neuf mille treize livres huit sous dix deniers.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. VIII, n° 461.

XII.

John Mason à sir William Petre.

(ANVERS, 3 FÉVRIER 1556.)

Il lui envoie la renonciation faite par l'empereur à ses États d'Espagne et de Sicile. — Prolongation de son séjour à Anvers. — Une assemblée des nobles et des États aura lieu le 12 à Bruxelles. — Il croit que le roi ne rentrera pas en Angleterre avant le départ de l'empereur. Il ne manquera point de presser son retour, car ses charges aux Pays-Bas sont énormes. — Les négociations pour la trêve ont été plusieurs fois sur le point de se rompre. Si elles ne réussissent pas, ce sera la faute du Pape.

Sir, for lacke of other mattre worth the writing, yow shall herewith receyve the manner of the renunciation made lately by th'Emperour unto his soon of the kingdoms of Spayne and Sycille.

Our tarrying here is prolonged till sattreday next and per adventure when sattreday commeth, we may yett have a lenger day to departe.

The nobilitie and the rest of th'Estates are appoynted to assemble att Bruxelles the xijth of this present, and, so I beleive, we ar lyke too passe all this month on this syde what so ever we doo the next. Goodde will and greate desire lacketh nott, butt the greatenes of th'affayres ar such as that appereth too be our onely stay. Still I am tolde we shall away muy presto, and out of dought itt is so ment, if things of greate moment that nedes must be ordered, stay us nott.

I will wright no more this day or that day, nor this weke or that weke, butt when the King shall have taken his leave of th'Emperour. Then may I boldly advertise that yow shall have him shortly. No particular man hath more cawse too hast him forwardde

then I, being here att the charges of somtyme xxxv^{li} and somtyme xxxvj^{li} a weeke (if itt be nott so, Godde confounde me) without any helpp for the mayntenaunce of that insupportable charge other then borrowing. When money is asked, answer is made that I shall shortly coom home. In the meane tyme, tyme roonneth and charges with all and I remayne teyed still to the stake.

The communication of the treux hath ben twise or thrise upon the poynt of breaking, which yett contynueth without any greate hope of goode conclusion. If itt breake without conclusion, the Pope is the onely cawse thereof, who hath much charged the French king for the entring in too the talke without his advisse. Godde amende him, or ells sende him shortt lief.

Thus Almighty Godde have yow in his most blessed keping.

From Antwerpe, the thirdd day of february 1555.

Your owne most assuredly,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 462.*)

XIII.

John Mason au Conseil d'Angleterre (Extrait).

(ANVERS, 6 FÉVRIER 1556.)

Il n'a pas réussi à obtenir l'exportation des blés pour l'Angleterre. — Le roi l'a chargé de recommander les plaintes des marchands qui, ne résidant pas en Angleterre, mais y ayant leurs facteurs, ont été assujétis aux subsides. On a de bonnes nouvelles de la conclusion de la trêve; et s'il en est ainsi, le roi, après avoir congédié ses soldats, ne tardera pas à retourner en Angleterre.

It maye lyke your Lordships to bee advertised that I have of late receyved two severall lettres wrytten from the same bothe to one effect in the favour of two mar-chaunts, one an Englissman, th'other a straunger, for the convayaunce of certeyne grayne owte of these countreys into England. And according to your Lordships pleasure, I have sued therin unto the Kings Highnes, of whome I had for aunswere that he wolde committ the consyderation of the matter to his Counsell of these Low Countreys, and in case the thing might bee convenyentlye graunted, yt shoulde bee doon in soch sorte as was desyred. He wylled me to cause bothe the requests to bee put in wryting, which being delivered unto him by me, he sent unto the President of the

Consell, from whome after iiiij or v dayes the sayd requests wer returned with *nihil* wrytten in the margean, which ys their manner of aunswere in cases of denial, and this ys all that I can gett, which, as I suppose, ys not for that there ys anny greate lacke of that kinde in these countreys, but for that they have in these cases the marchaunts alwaye suspected, whose private gayne they thinke to bee sought withoute eather the knowlege of the Queene or of your Lordeships, which I have upon the lyke occasyons more then ons signefyed unto you, and therfore, yf your Lordeships shall thinke good eather these suites to bee followed or the lyke herafter to bee put in use, the next and the sure waye to take awaye all suspicion shal be eather the Queenes Highnes to wright therin herself to the Kings Majestie or ells to send unto me her lettre of credytle for that purpose or ells at the leaste to move the matter to Regente Figueroa with request to him to signefye by his lettre the necessytie the realme standeth of in those provy-syons and in the Queenes behalfe to praye the Kings Highnes favor for soch a quantetye as may bee required. I have bene so often refused sythen my comming hither, having proceeded onely by th'alleging of your Lordeships lettres as yt maketh me to feare they thincke the marchaunt and I doo joyne together in that practyse, using your Lordeships name withoute anny your ordre for the better compassing of the same.

Sondry marchaunts of these countreys have made complaynte that dwelling not within the realme, neither occupyeng there otherwise then by their factors, they are ceassed for the payment of the subsydye, according as yf they kept there howseholde there, wherof at other lyke tymes having complayned they have at all tymes had remedye therof at your Lordeships hands, wherupon yt lyked his Majestie to comaunde me to praye your good Lordeships to have the matter in dew consideration and to require you that all soch convenient favour may bee shewed unto them at this present as eather in the lyke ease hath benne shewed or ought to have benne shewed heterofore.....

Of the Kings comming, I can wright no certeyntie. The determinyation therof and of many other things have hitherto depended uppon the communication of the treuxe, of the conclusyon wherof for v yeres newes are here even now arryved to the greate gladnes of all good men. I praye Godd they bee as trew as they bee constantlye talked of abrode. In which ease yt is to bee trusted his Majestie will attende to the dispatching of his greate nombre of captyaynes and soldyours, and, that doon, yt cannot bee long but that he will with his presence satisfye the greate desyre that so manny good men have too see him within the realme.

And thus Almighty God have your good Lordeships in his most blessed keping.

From Antwerp, the vjth of february 1555.

Your Lordeshipps most humbly att commaundement,

JOHN MASONE.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 465.)

XIV.

John Mason au Conseil d'Angleterre.

(ANVERS, 7 FÉVRIER 1556.)

Le roi m'a fait appeler afin de savoir ce qui était advenu de la réclamation en faveur des orfèvres. — L'approbation de la trêve est soumise au roi qui écrira à ce sujet à la reine d'Angleterre. — On dit que le roi va partir pour Bruxelles et que l'assemblée des États y aura lieu.

It may lyke your good Lordships to bee advertised that this morning yt lyked the Kings Highnes to enquire of me what aunswer I had had touching his lettred wrytten in the behalf of the jewellours. I tolde him soch aunswer as your Lordships had wrytten unto me therin, which taking, as me thought, in good parte, he required me to cause to bee put into french or into spanish and to bee delivered unto the secretarye to bee by him declared unto the partyes, which this afternoone shal bee doon accordinglye.

The treuxe so comonly and so constantly talked of yesterdaye is not as me semeth so hotte this daye. The matter ys coom to this poynte as yt is thought the commissyo-ners have concluded, if it may lyke the princes to ratyfie the same, to whome the admytting or refusing of their agreement ys referred. As ys beleved, they wyll. Then is the mattre doon. This day or to morrowe l thincke the Kings Highnes meaneth to advertise the Queenes Majestie perticularly how the thing dothe stande. The commune opynnon ys yt wyll very shortly take effect, wheather men bee ledde so to thineke by the lykehodde of the matter or for that they wolde fayne have yt, so yt wil be seen within a very few dayes.

And thus Almighty God have your good Lordships in his most blessed keping.

From Antwerp, the vijth of february 1555.

There ys now no greate speache of the Kings departing from hens to Bruxelles, and yt ys thought that the assemblec of th'Estates shal be rejourned hither. If that comme to passe, wee are lyke to see Shrovetyde and per adventure sommewhat more before our removing owte of this towne.

Your Lordshipps most humbly att commanndement,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. VIII, n° 469.)

XV.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(ANVERS, 41 FÉVRIER 1556.)

Il le remercie de ses soins pour la marche des affaires et l'exhorte à tout mettre en bon ordre avant son retour en Angleterre. — Il a donné à Figueroa ses instructions sur l'ordre dans lequel il désire voir placer ses titres et ceux de la reine.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliae, Franciae, Hiberniae, etc., rex.

Prædilecti et fideles nostri consiliarii. Quum re ipsa vestrum erga nos animum perspectum, exploratumque habeamus, facile inducimur ut credamus vos pro vestra in nos observantia et amore de ea regnorum accessione, quæ ex divina benignitate et Cæsaris Augusti patris nostri clementissimi munificentia nobis facta est, eam accepisse lætitiam, quam litteris vestris xxv januarii scriptis nobis significastis, debetisque sane hoc nostræ in vos voluntati, quam in rebus vestris omnibus dignitatem et commodum vestrum spectantibus facile experiemini. Cæterum, ea omnia, quæ bono istius regni in hoc consilio ordinata fuerunt, quæ ex scheda ad nos missa intelleximus, visa fuere nobis optime et prudenter decreta; sed tamen pro nostro more nolumus vos non monere et enixe hortari ut interim, dum isthuc redimus, quod quam citissime fieri poterit, curabimus, atque eam ad rem omnium horum statuum negotia summa celeritate expedire et ordinare laboramus, rebus istius regni summa cura, diligentia et studio promovendis et ordinandis ita incumbatis, ut, cum ad vos redierimus, eum vultum omnia præ se ferant, ut reginam ac nos exhilarare, laboreque et solitudine liberare possitis, qua re nulla unquam alia gratior nobis accidere poterit.

De titulis autem nostris ac reginæ, quo ordine scribi debeant, cum ad Figueroam consiliarium nostrum animi nostri sententiam scribamus, vos hortamur ut eam ipsi fidem habeatis, quam nobis præsentibus essetis habituri.

Datum Antverpiæ, xj februarii M. D. LVJ.

PHILIPPUS.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VII, n° 5.*)

—

XVI.

John Mason à la reine Marie.

(13 FÉVRIER 1556.)

Kempe lui portera des nouvelles de la santé du roi. — Une suspension d'armes de quarante jours a été conclue. — Les Français semblent désirer la paix. Vœux pour la cessation de la guerre. — On croit généralement à la conclusion de la trêve; mais il faut connaître l'avis des États d'Italie. — On attend ce soir le comte de Lalaing et les autres députés qui ont pris part aux conférences.

Pleaseth your Highnes. For as moch as M^r Kempe bearer herof can certifie your Highnes of the good estate of the Kings Majestie and in what termes the estate of this courte doth stand at this present, I shall not neede to trouble your Highnes with the reading of anny long lettre.

It semmeth the Commissyoners that a good tyme have benne together to treate abought somme good ende or at the leaste abought surcessing of the warres, having gonnes as farre as they maye conveniently goo and as farre as their commyssyons hath geven them leave, are frendely departed asondre for a tyme which ys taken and agreed uppon betwen them to see how within the same the poynthes offred and stayed uppon on eache syde will bee lyked, and in the meane seasone ys concluded an abstynence of armes for forty dayes. Godde sett his helping hand to some godde conclusyon.

The French shew themselves willing for a tyme to lyve in rest and to consent to a treuxe, so as th'appointement maye bee, moch according, as lyketh, themselves to devise. Our Lorde send them better myndes than geve them courage in so myserable a tyme to contynue the worlde in travail, whose partes wer rather to bee mynistres of peaxe and to labour by all possyble meanes to sett an unetye betwen the Princes by whose dissention th'estate of christendomme ys brought almoste to bee a praye of the common enemye.

The common opynion ys that in th'ende a treuxe wyll take effect, wherof I perceyve none other certeyntyne but as men lyst in discoursing of the matter to perswade themselves uppon probable conjectures. What the diffiicultyes have bene and yet bee therin, yt ys rather conjectured then certeynlye knownen, which when they shall coom to light, I will signefye the same unto your Majestie : a greate pece wherof hath benne and ys touching certeyn estates of Italye, whose consent ys requisite to bee hadde in case of anny good conclusyon, to whome therfore expresse dispatches shall owte of hand bee made to see what aunswer maye coom from them, eather of lyking or myslyking soch things as in the treaty maye have touched them. How greate desyre the Kings Highnes

hath to bee with your Majestie, I commyt to the reporte of the saide M^r Kempe, to whome, at the taking of his leave, I dought not but his Majestie wyll declare the same accordinglye.

This night wee looke for the returne of the Cont de Lallaing and the rest of the Commyssyoners.

And thus Almighty God have your Highnes in his moste blessed keping.

From Antwerp, the xiijth of february 1555.

Your Majesties most humble, faythfull and obedient subiect,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 471.*)

XVII.

John Mason à la reine Marie.

(ANVERS, 14 FÉVRIER 1556.)

Il a appris que le roi, bien que l'on ait accusé ses députés d'avoir dépassé leurs pouvoirs, est disposé à approuver ce qu'ils ont fait.

Pleaseth your Highnes. This day arryved at this Courte parte of the Commyssyoners of whome I wrote unto your Highnes in my lettres of yesterdayes date, after whose resorte and accesse hadde to the Kings Majestie, being desyrous to undrestand somme parfaict knowlege of their proceedings and what was lyke to ensue therof, I resorted where I thought I might best learne the same; and fynally, by as moch as by dilligent searche I can fynde, they have so declared their doings unto his Highnes ashis Majestie semed to take the same in good parte, albeit yt was before bruted they hadde passed the lymits of their commyssyon. So as yt is thought, assuredlye his Highnes wyll accept the conclusyon of the treuxe and that within these iiij or v dayes yt shal be published. Thus moch I had owte of a very good place, which nevertheles I wright not as a thing certeynly knownen to bee trew, but as myne aucthour, who of reasonne ought to know moch, hathe donne me to undrestande. As the sequele herof shall coom to passe or otherwise, I will not fayle, Godde willing, to advertise your Highnes accordinglye. Manny things maye chaunce, while things hang in suspence, wherby Princes myndes

maye bee altered, and therfore I thincke the more haste wil be made in the knyting upp and the parfaicting of the matter.

And thus Almighty Godd have your Highnes in his most blessed keping.
From Antwerp, the xiiiijth of february 1555.
Your Majesties most humble, faythful and obedient subiect,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 472.*)

XVIII.

John Mason au comte de Devonshire (Extrait).

(ANVERS, 15 FÉVRIER 1556.)

Il a reçu sa lettre et l'en remercie¹. — Une trêve de cinq ans a été conclue, mais elle doit être ratifiée par les princes. On n'en connaît pas encore exactement les conditions. — Le roi ne tardera pas à quitter Anvers pour assister le 28, à Bruxelles, à l'assemblée des États-Généraux. On croit qu'il se rendra à la fin du carême en Angleterre. — Tout est en repos en Angleterre, mais les voleurs s'y montrent parfois selon leur façon accoutumée.

My good lorde, I have receyved your lettre of the 25th of january, for the which I thank yow most hartyly. Immediately after the reading thereof I sent it to Antony Bonvyse, lyke as I am sure yow shall perceyve by his lettre, which I think he will by this ordinary wright unto yow.

We have concluded a treux for v yeres, for the accepting nevertheles whereof the Princes have agreed upon certeyne dayes ; but in the ende it is constantly thought it will take effect and that it shall be shortly publissed. In the meane tyme an abstinence of armes is concluded on both sydes the space of forty days for this syde of the mountaygnes. What are the capitulations and the particularites of the agreement itt is so closely kept as I am able to advertise yow nothing thereof. I trust by the next too learne somwhat, whereby I may certeynly advertise yow how the case standeth thowghly.

The King on friday or sattreday goeth from hence. The xxvth of this present doo

¹ Le comte de Devonshire était en ce moment en Italie, où il mourut au mois de septembre 1556.

assemble att Bruxelles the States of these countries. Abought the Passion week itt is thought he will take his journey intoo England.

In our countrey all things are, thanks be to Godde, in goodd quietnes, saving that now and then theives be besy after thair customed manner.

From Antwarpe, the xvth day of february 1555.

Your owne good Lordships att commandement,

JOHN MASONE.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VII, n° 6.*)

XIX.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(23 FÉVRIER 1556.)

Protestations de zèle pour son service. — Objections à l'ordre des titres dont le roi et la reine se serviraient en Angleterre, tel que l'a proposé Figueroa au nom du roi. Le lord du Scel privé et l'évêque d'Ely désirent pouvoir se rendre près du roi pour les lui exposer.

We have receyved your Majestes lettres of the of this moneth, for the which we do most humbly thank your Highnes, and shall be allwayes most redye to do all thatt in us may be to serve yours and the Queenes Majestes faythfully to the best of powers according to the trust yow have reposed in us.

Toching the matter of the titles, wherein your Highnes by your sayd lettres referred to the declaration of S^r Figueroa, we have conferred with him, and sythens have sondry tymes debated thatt matter among our selfs, and finally do playnly see thatt, doing the parte of trew counsaylours to yours and the Queenes Majestes, we cannott give our advises to use such order in the sayd stiles for matters to be ordred by authorite of this crowne and within this realme as was proponed unto us by the sayd Figueroa, for the better and more full declaralation whereof to your Highnes we all with one assent have byn humble auctours to the Queenes Majeste to licence us the Lord Pryvey Seall and Bishop of Ely to repare towards your Majeste, most humbly beseaching your Highnes to think of us thatt, as we doo well consider our selfs most bownden to serve your Majeste, so have we hadd and have no other respect in this matter butt to our fidelities to your and the Queenes Majeste and the ordring of this your Hignesses realme and

trew sarvice of yow both, which shall, we trust, most fully appere unto yow att the comyng of us the Lord Pryvey Seal and Bishop of Ely, who having byn present with us att these consultations and knowing the lawes and state of this realme, as we doo, can fully and particularly open to your Highnes the considerations moving us in this behalfe.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VII, n° 10.*)

XX.

Thomas Gresham à la reine Marie (Extrait).

(ANVERS, 24 FÉVRIER 1556.)

Le roi se porte bien. Les États se réuniront le 1^{er} mars, et l'on pense que peu après le roi se rendra en Angleterre.

Yt maye please your most excellent Majeste to be advertissede that by my letter of the xijth of this present ¹ I signfyed unto your Hightnes of the health and prospereite of the Kinges Majeste, whome ys yet remaynyng in this towen of Andwarpe and lyckwysse in right good health and prosperite, whiche I pracie thus longe to contynew to his plessewre ; and, as towching his comyng home, as yet ther ys no comonycatione therof, for that all the stattes and noble men of this countrie be comandyd to apeare affore his Majestc the first of marche next for the establishing of all thinges within this hys realme, trusting shortlie aftir this assemblie his Majeste will macke repaier to your Hightnes with all the expedycione that lysse in hym to doe to the comforde of your Majeste and of all your subjecttes....

From Andwarppe, the xxiiijth daie of february a° 1555.

By your Majeste most humble and faythefull obedient subject ,

THOMAS GRESHAM, MERCER.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 474.*)

¹ Cette lettre ne se trouve pas au *Record office*.

XXI.

John Mason à la reine Marie.

(ANVERS, 28 FÉVRIER 1556.)

Le messager Francisco est revenu. La roi a loué sa diligence. — Le comte de Lalaing a été chargé de proclamer la trêve aux frontières; si le mauvais état de sa santé le retenait, il serait remplacé par le comte d'Egmont. Le roi se rendra à Bruxelles pour assister à l'assemblée des États qui se réunira le 5 mars. — Nouvelles d'Allemagne. On pensait que le prince d'Orange se mettrait à la tête des troupes qu'il a commandées, pour recouvrer le domaine héréditaire de Catzenellebogen usurpé par le landgrave. Des arbitres ont voulu le forcer à indemniser le prince d'Orange; mais il s'y refuse. — Expédition organisée en Espagne par l'archevêque de Tolède pour la conquête de Bougie. — Démarche qu'il a faite au nom de la reine près du roi pour que le titre de prince soit donné au marquis de Terra-Nova.

Pleaseth your Highnes. Franciseo the currour arryved here the xxvth of this present. Immediately upon his coming, I repayred unto the courte with your Majesties lettres, which his Highnes receyved moste chearefullye, moch commending, after the reading of the same, the diligence used by the messenger, whome the next daye in his waye to the church he welcomed with remembraunce of his thanckfull taking of his traveil used in his late voyage into Spayne. Within two or ij dayes his Majestie myndeth to dispach him backe agayne.

Upon the retour of Mons^r de Bougny owte of Fraunce, Mons^r de Lallaing ys sent unto the frontyters to proclayme the treuxe in soch sorte and in soch forme as the same ys proclaymed by th'Admyrall on the frontyters of Fraunce, being not yet the daye knownen and agreed upon when the saide treuxe maye bee generally proclaymed in all place on bothe the sydes, for the knowlege and resolution wheroft the saide Mons^r de Bougny ys retourned into Fraunce; and in case the Admyrall of Fraunce shal be appointed to coom hither for the ratification of the saide treuxe, as yt ys bruted he shall, then hath Mons^r de Lallaing comyssion to goo into Fraunce to doo the lyke there for this syde. If yt should chaunce the saide Mons^r de Lallaing to bee lett of that journey by reasone of syckenes, as in deede he went owte of this towne very yll at ease, the count of Ayguemont ys appointed to that journey.

The Kings Highnes owte of all dought departeth from hens on monedaye or tuisdaye towards Bruxelles, at the which place th'Estates of these countreys doo assemble, according unto th'appointement, the third of the next monneth.

Duke Erryke of Brunswyk, having had the tyme of his being here right honnourable

entreteignment, ys dismissed fynally from hens with a pensyon of 5000^l, a chayne of 1500^l and a present of iij fayre gennetts.

Marques Albre^t ys by saulf-conduite goon to the dyett of Ratisbona there to allege what he can for the justifyeng of his yll doings and to see what waye may bee taken for an agreement to bee made betwen him and the Bysshop of Wyrtzenberg, Bamberg and the towne of Norremberg, wherin will be no small difficulte. The Landsgrave hath lately leavyed greate nombres as well of horssemen and footemen uppon a feare least the Prince of Aurenge upon the dissolution of the Kings army, wherof he was generall, might employe the same to th'entring into his fathers estate of Catzenelbogen, which estate apperteyning of all right to the conte of Nassau the saide Landgrave hathe long usurped by vvolence. For the paefyeng of which matter, sondry prince of Almayne having met at two sondry tymes by consent of bothe partyes at Bacquerangh have for th'advoyding of farther inconvenience adjudged the saide estate to the saide Landgrave and to his heyres for ever, he to paye unto the Cont of Nassau therfore 600,000 crowns in very short tearmes, which bargayne the saide Landsgrave, seming at the first, as he hadd good reasonne, to lyke, ys sythen goon from yt to the greate discontentation of the princes that tooke so moch Payne to bring the same to so good a passe, of the which the duke of Cleves and the Paltzgrave wer two.

The Kings Highnes ys advertised owte of Spayne of the preparation of a goodly army to the nombre of xxx^m footmen and a good nombre horssemen to bee transported into Affrica for the recouvery of Bugia, which the realme hath concluded to sett furth withoute anny charge to the Prince, the greate encourager of which entreprinse ys reported to bee the Archebusshopp of Toledo.

I have put the Kings Highnes in remembraunce of the request of the marques of Terra-Nova touching the advanceng of him to the name and tyle of a Prince, in the which matter yt hath liked your Highnes twise to wright unto me, wherunto his Majestie hath made aunswere that he will so consider the matter as the saide marques shall have good cause in reasone to bee contented.

And thus Almighty God have your Majestie in his moste blessed keping.

From Antwerp, the xxvijth of februarye 1553.

Your Majesties most humble, faythfull and obedient subiect,

JOHN MASONE.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 477.)

XXII.

John Mason au Conseil d'Angleterre.

(ANVERS, 29 FÉVRIER 1556.)

Il a obtenu l'autorisation de faire passer par les Pays-Bas le fer qu'on a acheté à Augsbourg pour fabriquer des armures. — Il espère recevoir quelque paiement de ses frais de voyages.

My duety remembred to your good Lordships. Whereas yt lyked you lately to wright unto me to procure on the Queenes Highnes behalfe a saulfeconduit for the transportation to England of fyftye fardells of plate iron to make harnes, therof which the Schorers had provided to bee brought hither from the towne of Ausburgh, I have moved the matter to the Kings Majestie and have obteyned the saide saulfeconduit, which as sone as yt shal be passed the seale, I will cause to bee delivered to the partyes accordingly.

The occurraunt of this Courte at this present I have wrytten to the Queenes Highnes, wherunto I dought not but your Lordships shall bee prevy. I lyve in hope to hire some good tyding from your Lordships touching the payment of my dyetts.

And thus Almighty Godd have your good Lordships in his moste blessed keping.
From Antwerp, the last of february 1555.

Your good Lordshippes most humbly att commaundement,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 478.*)

XXIII.

John Mason au comte de Devonshire (Extrait).

(BRUXELLES, 8 MARS 1556.)

Il a reçu sa lettre pour Ruy Gomez. — La trêve est proclamée. Le comte de Lalaing se rendra à Paris et l'amiral de France à Bruxelles pour recevoir les serments des princes. On ne connaît pas encore les conditions de la trêve. Il y a quelques difficultés en ce qui touche la relaxation des prisonniers.

I have receyved your lettore of the xxth of february, and with the same another for Ruys Gomez, which I will deliver out myne owne hande. I longed much for itt, and therefore I thowght goodde too putt yow in remembrance thereof, the last tyme I wrote too yow; butt I am very gladd that yow prevented that myne advisse, whereby itt doth appere yow doo remembre well inowgh what is convenient too be doon.

The trewx is proclaymed generally every where in Fraunce. Wyth us is no such act as yett doon, which maketh many men much too muse. Mons^r de Lallayng, whoo was the chief Commissioner in the treating thereof, is retourned to the frontiers, where the Admyrall of Fraunce meteth with him. If all things go well, then cometh the sayde Admyrall hither out of hande, and the sayde Mons^r de Lallayng goth intoo Fraunce too confirme the conclusion per *sacramentum regium*. The particularites can by no meane be learned, and that maketh any discoursers to thinke itt is nott so favorable for oure part as we could wisshe. The occasion of the nott publisshing of itt hitherto hath ben the right onderstanding, the one syde of the other, towching relaxation of the prisoners, which mattre within thes ij dayes will be clered. And then there is no dowght butt the mattre will take goodde effect. Godde holde itt to endure till the powre men of the frontiers shall geve theyre consents to the breach thereof!

From Bruxelles, the viijth day of march 1556.

Your owne goodde Lordeships most humbly att commandement,

JOHN MASONE.

XXIV.

John Mason à la reine Marie (Extrait).

(BRUXELLES, 14 MARS 1556.)

Le roi écrit à la reine. — Zèle du messager Lucas.

Pleaseth your Highnes. Yesterday I advertised your Majestie of the conclusyon of the treuxe, and yet forasmoch as this messenger Lucas your Highnes servaunt ys dispached with a lettre from the Kings Highnes unto your Majestie, I have thought good to send unto your Highnes by him these iij or iiiij wordes, having no manner of oceurraunt worth the writing other then that his Majestie is in good health, thaneks bee to Almighty Godde. The saide Lucas, during the tyme of his abode here, hath bene very diligent in service, which his Highnes taketh in very good and thanckfull parte.

And thus Almighty God have your Majestie in his moste blessed keping.

From Bruxelles, the xiiijth of march 1555.

Your Majestes most humble, faythfull and obedient subgect,

JOHN MASONE.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol VIII, n° 482.)

—
XXV.*John Mason au comte de Devonshire (Extrait).*

(BRUXELLES, 15 MARS 1556.)

Il a remis sa lettre à Ruy Gomez en le priant d'assurer le roi de son zèle et de son dévouement.

My duty remembred too your goodde Lordeshipp. I delivred on monday last too Ruiz Gomez your Lordeshippes lettre. In the opening of itt he asked me whether yow hadd ben att Millan. I tolde him I thowght nott for that yow understande the duke of Alva was departed. He semed too take your remembrance of him in very good parte and sayde he wolde communicate your lettre too the Kings Highnes, too whome I tolde

him your most humble recommendations too be made *cum osculo pedum*, etc., which declaration of the remembrance of yowr bownden dutye, according whereuntoo as well what yow be as where so evre you shall become, you remayne too his Majeste a most affectionate servant. He promised me too doo the message in the best sorte he coulde.

From Bruxelles, the xvth of march 1555.

Your owne goodde Lordeships att commandement,

JOHN MASONE.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VII, n° 19.*)

XXVI.

Thomas Gresham à la reine Marie (Extrait).

(15 MARS 1556.)

Il s'est rendu à Bruxelles pour conférer avec son ambassadeur. Bonnes nouvelles de la santé du roi. La ratification de la trêve se fera avec beaucoup de solennité, et l'on assure qu'après le départ de l'amiral de France, le roi se rendra en Angleterre.

Also yt maye pleasse your Majeste to be advertisised that as the xiiiijth of this present I was at Brussels to conferre with my lorde Ambassador as towching your affaires, wher as I sawe the Kings Majeste my master in right good healthe, thanckes be geven to God, whome now tarrieth the onllie commyng of the Frenche Kings Admerall with all his noble men, wheras ther wil be shewed great tryumphe apon the conclusione of this trewes, whiche is herre moche rejoressed at understanding that verrie shortlie apon the departeure of the Admerall, that his Majeste will macke his reppaier home to your Majeste to the comfforite of yow and all your subjects.

From Andwarppe, the xvth of march a° 1556.

By your Majeste most humble and faythefull obedient subject,

THOMAS GRESHAM, MERCER.

XXVII.

Le roi à la reine Marie.

(BRUXELLES, 16 MARS 1556.)

Il a reçu les deux lettres de rémission accordées à Peter Carew.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VII, n° 20.)

—
XXVIII.*Le roi au Conseil d'Angleterre.*

(BRUXELLES, 16 MARS 1556.)

Il a reçu leur lettre et juge inutile que le lord du secl privé et l'évêque d'Ely se rendent près de lui.

Il a transmis ses instructions à Figueroa. — Affaires d'Irlande.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliae, Franciae, utriusque Siciliae et Hiberniae, etc., rex. Prædilecti et fideles consiliarii nostri, literas vestras xxij februarii scriptas accepimus, quibus, ob eas occupationes quibus distringimur (quæ sane sunt maximæ), non possumus in præsentia respondere ut voluissemus, præsertim ea in re, in qua non dubitamus vos, pro vestra in reginam ac nos fide, ea considerare, quæ potiora et honestiora vobis videntur; nec est quod, eam ob rem, custodem privati sigilli et episcopum Heliensem ad nos mittatis, quod nos, cum primum licebit, vobis responsuri simus. Interim a Joanne Figueroa consiliario nostro accipietis quid fieri velimus, cui fidem indubiam habebitis.

Ea, quæ a vobis his superioribus diebus, pro commodis rerum Hibernicarum, in isto consilio ordinata sunt, nobis maxime placuere; atque ita cupimus, si nondum effecta sunt, sine mora executioni mandari.

Datum Bruxellis, xvij martii M. D. LVJ.

PHILIPPUS.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VII, n° 22.)

—

XXIX.

John Mason à la reine Marie.

(BRUXELLES, 18 MARS 1556.)

Les retards mis à la conclusion de la trêve proviennent de ce que, tout étant subordonné à la ratification des deux rois, le roi Philippe n'a rien voulu faire avant de connaître l'intention du roi de France. — On attend à Bruxelles les ambassadeurs français; ils n'y passeront que cinq jours. — Les États délibèrent sur le subside qui leur a été demandé.

Pleaseth your Highnes. I thincke by this bearer Franciso whome the Kings Highnes hath caused til this daye to staye his retourne into England, his Majestie hath bothe made aunswere to soche things as wer bothe th'occasyon of the saide Franciso his comming hither, and signified also perticularly the conclusyon of the treuxe, a greate pece of the delay wherof so long was for that the Commissyoners, having full authoretye to bynde bothe the Princes, left nevertheles the conclusyon of the treatye to bee eather of effect or of none effect as shoulde please the saide Princes, eather t'accept or to refuse the same, lyke as by the latter ende of the capytulacions which I sente lately, your Majestie may well perceyve. Which libreyt the Kings Highnes doughting how the French wolde use, he thought not good to publish the saide treuxe until by subscription and seale of the saide French King yt appered he was content t'accept yt, uppon the delivering of which wryting to our Commyssyoners and the sending of the same hither, yt was proclaymed in all places of these domynions in soch forme as I adver-tised your Majestie by my said last lettres.

It wil be satredaye before the French Commissyoners can be here, and theyre tarryeng will not passe v dayes. The Connestables soon, the duke of Buylon and Mons^r de Villiers are sent for to bee here against their coming.

Th'Estates, having bene proponed upon them the Kings Highnes demande for a subsyde, are returned to declare the same in soch places as apperteyneth and are appointed to be here agayne at a certeyn daye to make an aunswere.

I have receyved by your Highnes goodnes the some of ccclxxij liv. vj s. viij d. for so moch dew of my dyette in february last past, for the which I thanek your Majestie moste humbly uppon my knees. Praying God I may so demeane meself in service as the same maye be acceptable unto your Majestie, wherin no good will shal lacke.

And thus Almighty Godd have your Majestie in his most blessed keping.

From Bruxelles, the xvijth of march 1556.

Your Majesties most faythfull, humble and obedient subiect,

JOHN MASONE.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 486.)

XXX.

John Mason à William Petre (Extrait).

(BRUXELLES, 23 MARS 1556.)

On attend à Bruxelles l'amiral de France. Renard sera envoyé près de Henri II, qui sera représenté aux Pays-Bas par Bassefontaine : deux ambassadeurs qui se ressemblent fort. — On attend vers le 20 du mois d'avril le roi et la reine de Bohême.

In this Courte there hath chaunced no greate matter worth the wryting sythen my last letter to the Queenes Highnes.

On thursdaye wee looke for th'Admyrall of Fraunce. Rennart, the Lieutennt d'Amont, goeth for ambassadour into Fraunce, and Bassefountayne who cometh with th'Admyrall, remayneth here for the French King : soch a coouple for lykenes in conditions as a better matche wolde hardly have bene founde.

The King of Bohesme and the Queene also appointe to bee here abought the xxth of the next monneth.

From Bruxelles, the xxijth daye of marche 1556.

Your owne most assuredly,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 487.*)

XXXI.

John Mason à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 29 MARS 1556.)

L'amiral de France prend congé de l'empereur. Le roi cherche à restreindre toutes les dépenses afin de pouvoir faire face à la guerre si elle se renouvelle. Il demande un fort subside. — Préparatifs menaçants du Turc.

Pleaseth your Highnes. Forasmuch as my Lord Fytzwater, returning presently unto your Majestie, can well declare th'occurrants of this Courte and namely th'estates both

of th'Emperour and of the Kings Highnes, I will absteyne from the troobling of your Majestie with anny long lettre, referring unto him the reporte of all soch things as maye in that parte bee worthie your Majesties knowlege. Th'Admyrall of Fraunce yesterdaye visited th'Emperor, and this daye yt is determyned he shall take his leave. The Kings Majestic traveilleth to take order to employe this tyme of the treuxe in soch sorte as, yf the peace which he moste desyreth, succeeide not, he maye bee ready at th'expyring of the same to rencontre with th'ennemye; and knowing the chief instrument to make him hable so to doo to bee monney, he studyeth daylie to cutt of all superfluous expences and hath alredy diminished, as moch as maye bee diminished, all kindes of unnecessary charges, bothe in the Courte and in all other places. And forasmoch as by reasone of the warres in his fathers tyme his debts bee growen very greate, he hathe, for the setting of all things in these estates on clere boorde, demaunded a greate subsydie, which when yt shal be graunted, I will advertise your Majestie bothe th'ordre of the demaunde therof and the manner of the levying of the same.

The Tureq maketh a very greate preparation for the annoynaunce of Christendome this yere bothe by sea and by land in soch sorte as, yf Godd sett not to his helping hand, the scourge of the ennemye of his fayth ys lyke this yere to bee very sore as well in Hungary as in some other places.

And thus Almighty God have your Highnes in his moste blessed keping.

From Bruxelles, the xxixth of marche 1556.

Your Majesties most humble, faythfull and obedient subgeet,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 489.*)

XXXII.

John Mason au comte de Devonshire (Extrait).

(BRUXELLES, 29 MARS 1556.)

Il lui a envoyé les conditions de la trêve. La ratification a été portée le 25 par l'amiral de France, et la cérémonie s'en est faite le 28 avec beaucoup de solennité. — Bassefontaine restera ici comme ambassadeur; Renard ira en France. — Le départ du roi pour l'Angleterre est retardé parce qu'on ne sait pas encore quand arrivera le roi de Bohême.

My Lorde, I have receyved your Lordeshippes lettre of the 7th of march, for the which I thank yow most hartyly. By my last to yow, yow may undrestand fully the conelusion of the trewx, the capitulations whereof I sent unto th'embassadour att that tyme, requiring him too communicate the same to yow. For the ratification whereof arryved here on wenesday last being the xxvth of this present the admirall of Fraunce and Bassefontayne, and yesterday wer the ceremonyes of the sayde ratifications executed in the Kings chapple very sollemy.

Bassefontayne, so named of his abbay of that name, re mayneth here ambassatour, and Renart your goodde lorde goeth intoo Fraunce.

The Kings going intoo England is deferred by reason of the King of Bohemias coming hither, whoo is looked for very certeynely, butt att no certeyn tyme, so, as I think, surely the best part of sommer will be spent before our going to the other syde of the see.

From Bruxelles, the xxixth of march 1556.

Your Lordeships att commandement,

JOHN MASONE.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VII, n° 40.*)

XXXIII.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 23 AVRIL 1556.)

Il prie le Conseil d'ajouter foi à ce que lui dira en son nom son conseiller Jean de Figueroa.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliae, Franciae, Hiberniae, etc., rex. Prædilecti et fideles nostri consiliarii, Joanni de Figueroa consiliario nostro in mandatis dedimus ut nonnulla vobisecum nostris verbis agat. Vos hortamur ut ipsi eam fidem adhibeatis, quam nobis loquentibus essetis habituri; erit enim nobis apprime gratum.

Datum Bruxellis, die xxij mensis aprilis M. D. LVJ.

PHILIPPUS, rex.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 20.)

XXXIV.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(28 AVRIL 1556.)

Le Conseil a reçu les lettres du roi et a appris par Figueroa quelle est sa volonté sur l'ordre de ses titres et de ceux de la reine. Il s'y soumettra, espérant que tout ce qu'il a fait, sera considéré comme n'ayant d'autres bases que sa fidélité et sa loyauté.

Wee have receyved your Majestes lettres of the xxijth of this moneth and hard your Majestes good pleasure by your counsaylor S^r Figoroa toching th'order of wryting the titles of yours and the Queenes Majestes realmes and dominions both for matters to be expedited within this your Majestes realme and also in foreyn parts, according to which your Majestes resolution order is forthwith given by hir Highnes, which we, according to our bownden duetyes, will see diligently obeyd and executyd, trusting thatt, as it hath pleased your Majeste graciously to consider this matter, so with the same clemency yow doo accept our former doing in the same to have procedyd only from

that bownden dueties of allegiance and fidelite, which we owe to both your Majestes, for whom we pray the Allmighty.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 45.*)

XXXV.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(7 MAI 1536.)

Des ordres ont été transmis aux seigneurs et aux nobles dont la fidélité est assurée, pour qu'ils fassent un choix d'hommes prêts à servir si l'occasion le réclame. — Ils y ont répondu en protestant de leur zèle. — Tous les officiers de justice témoignent que jamais la paix ne fut plus profonde. — Des soins spéciaux ont été pris pour la défense des côtes, ce qu'on fait également pour Ports-mouth et l'île de Wight. — Des mesures sévères ont été prises contre les vagabonds et aussi contre les histrions et les joueurs de flûte, qui répandent la semence des séditions et de l'hérésie. — On a fait connaître à ceux qui font travailler la laine, qu'ils eussent à ne pas congédier leurs ouvriers; et ils ont obéi avec empressement.

Potentissime princeps, domine noster clementissime, nuper ad Ma^{tem} V^{am} scripsi-
mus quomodo litteræ Vestrarum Ma^{tum} missæ fuerunt in omnes hujus regni partes
ad eos nobiles et generosos viros, quorum et magna potestas cognita et singularis fides
perspecta nobis esset, ut quisque quamprimum accuratum faceret delectum omnium
illorum hominum quibus præsunt, ut sint parati omni ex parte ad serviendum Vestris
Ma^{bis}, quandocunque id occasio postulatura sit.

Hi nobiles omnes et generosi viri nos certiores fecerunt quod summo studio, quo-
que omni ope et opibus suis sint parati ad declarandam illam fidem et præstandam
eam obedientiam, quam non solum omni jure sed iubenti parataque animorum pro-
pensione, sese Vestris debere Ma^{bis} profitentur.

Accipimus etiam quotidie litteras a justiciariis pacis et aliis publicis hujus regni
officiariis quod, ubique in omnibus hujus regni partibus, homines sese ad summum
tranquillitatis studium, promptumque obedientiae officium dedunt, et quod singuli illi
viri, quibus publica ulla imposita est authoritas, tam sint diligentes in omni justitiæ
parte tuenda omnibusque conservandis legibus hujus V^{ae} M^{ts} regni quam unquam
nostris antea cognitum fuit temporibus, ita ut (Deo gratiæ sint) major jam quies,
majorque securitas singulis hujus regni partibus data sit, majorque etiam spes hujus

deinceps continuandæ tranquillitatis sese ostendit, quam his multis superioribus annis huic regno accidisse intelleximus.

Inter reliquos ordines demandatos justiciariis pacis et aliis officiariis hujus regni ex eo tempore quo proxime ad V^{am} Mat^{em} scripsimus, datum etiam recens est mandatum in omnes hujus regni partes, pro tuendis oris maritimis, portibus et littoribus, et pro maturo hominum delectu habendo, habilique militum manu quamprimum instruenda, si ulla subita occasio id in illis maritimis locis postularet. Ratio etiam pro Vecti Insula tuenda et pro oppido Portsmowthe data est.

Datum est præterea nuper mandatum nomine Vestrarum Mat^{um} omnibus justiciariis pacis et aliis officiariis ne ullo modo permittant histriones et fibicines peragrare per hoc regnum, quoniam hæc otiosorum hominum genera frequenter antehac, in suis cantilenis et ludis, varia hæreseos et seditionum semina in aures hominum passim persperserunt. Rursus speciale habent mandatum justiciarii pacis ut in omnes homines vagabundos et rumorum falsorum ac famosorum disseminatores graviter severeque animadvertiscant, cui officio diligenter ubique satisfaciunt.

Et eum, in certis quibusdam partibus hujus regni, hi homines, qui pannos laneos faciunt, e sua extruserint familia nonnullos ex suis servis, partim ut diminuerent domesticos sumptus in hac annonæ caritate, partim vero quia lana, ut cæteræ fere res omnes, admodum care venditur, propterea datum est mandatum magistratibus illorum locorum ubi panni conficiuntur, ut, accessitis ad se istis pannorum opificibus, graviter eis injungant nomine Vestrarum Mat^{um} ut suos quisque operarios de more retineat. Quod mandatum (uti nos accepimus) libenter illi et obedienter, in omnibus locis, secuti sunt. Et hæc fere omnia sunt, quæ hie acciderunt et quæ a nobis tractata fuerunt ex eo tempore quo nos proxime ad V^{am} Ser^{am} Mat^{em} scripsimus, quæque nos, pro nostri officii obedientiæque debita ratione, ad V^{am} Mat^{em} scribenda esse ducimus.

DEUS V^{am} Ser^{am} Mat^{em} in florenti statu conservet.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 50.*)

XXXVI.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(9 MAI 1556.)

Lettre relative à la réclamation d'un marchand.

(*British Museum. Fonds Coton, Titus, B. II.*)

XXXVII.

Charles-Quint à la reine Marie.

(BRUXELLES, 10 MAI 1556.)

Il ne doute pas qu'elle n'ait été heureuse d'apprendre la conclusion de la trêve et désire autant qu'elle la paix finale. — Son fils se hâte de mettre bon ordre dans toutes les affaires afin de pouvoir aller la rejoindre vers la fin de juin : ce que l'arrivée du roi de Bohême ne retardera pas. Il se propose d'exécuter vers la même époque son voyage en Espagne.

Madame ma bonne fille, Je suis certain que, comme les lettres que m'avez escriptes de vostre main par millort Paget contiennent, ce vous a esté contentement d'avoir seeu que la tresve se soit conclute puisque vous avez tant démonstré, par le travail prins pour de vostre part procurer l'accord, combien vous désirez le repos de la chrestienté, et vous assure que je fais souvent le mesme souhait que vous que le commandement donné à icelluy par ladieite tresve se puisse achever par finale paix, vous certifiant que je ne désire moins que vous que briefvement se puisse mettre ordre aux affaires de pardeçà qui y détiennent le Roi mon fils, afin qu'il puisse avoir le moyen de vous aller treuver et donner le contentement dont estes privée par son absence, vous assurant que le plus long séjour qu'il fait icy, est à son regret et myen, force par lesdites affaires, et que s'il partoit sans mettre ordre en iceulx, il ne pourroit estre là avec repos et seroit contrainct d'y briefvement retourner; mais l'on donne telle presse à donner ordre en iceulx, à quoy je tiens continuellement la main, que j'espère que déans la fin de juing au plus tard, il se pourra treuver auprès de vous, sans que la venue de mes fils et fille les Roy et Royne de Bohême y donnera empeschement. Aussi me déter-

miné-je de quasi au mesme temps partir pour mon voaige d'Espaigne comme vous pourra dire ledict Paget et ce que oultre ce luy ay encharged davantaige, vous asheurant qu'il n'y a personne en ce monde qui, après mondict fils, plus désire vous donner toute satisfaction et contentement, et après mes très-affectueuses recommandations prie le Créateur vous donner, Madame ma bonne fille, vos désirs.

De Bruxelles, le x^e de may 1556.

Vostre bon père, frère et cousin,

CHARLES.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 503.*)

XXXVIII.

Le duc Philibert de Savoie à la reine Marie.

(BRUXELLES, 12 MAI 1556.)

Il la remercie des éperviers qu'elle lui a envoyés et lui adresse ses protestations de dévouement. Il s'efforcera d'aider le roi à mettre ordre dans ses affaires afin qu'il puisse le plus tôt possible retourner en Angleterre.

Madame, S'addonant l'occasion du retour de Millort Paget présent porteur, oultre ce que l'ay prié fere de ma part envers Vostre Mat^e, n'ay peu laisser d'escriper ces deux mots pour très-humblement la saluer et baiser ses réales mains comme celluy qui de couraige, de parole, de scripture et effects est perpétuellement destiné aux services de Vostre Mat^e, laquelle remercye en toute révérence des verges sacres que luy a pleu m'envoyer, qui m'est ung précieux tesmoignaige de la bonne souvenance que Vostre Mat^e a de moy, dont me recongnoys de plus en plus redeweable envers elle. Et m'estimeray à grand heur pouvoir monstrer à Vostre Mat^e quelque signifiance de l'affection mienne, dont ne pouvant mieulx à présent suplieray Vostre Mat^e croire que à tout le moings je feray bon debvoir et toute diligence de délyvrer le Roy mon seigneur de tant de négoces qui le détiennent de pardecà, affin de le rendre, le plus tost que possible sera, auprès de Vostre Mat^e. Cependant et toujours me recommanderay très-humblement à la bonne grâce d'icelle, priant Dieu luy donner très-longue et très-heureuse vye.

De Bruxelles, le xij^e de may 1556.

De Vostre Mat^e, très-humble et très-affectionné serviteur,

E. PHILIBERT.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 504.*)

XXXIX.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 13 MAI 1836.)

Réponse à la lettre du 7 mai (n° XXXV). Il remercie le Conseil des diverses mesures qui ont été prises et se félicite de l'obéissance qu'on lui montre et du repos qui règne en Angleterre.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliae, Franciae, utriusque Siciliæ, Hierusalem, Hiberniae, etc., rex. Prædilecti et fideles nostri Consiliarii. Quæ ex literis vestris xxvij aprilis et vij maii datis accepimus, placuere quidem nobis, sed illud maxime quod significatis eum ordinem titulorum, quem ad reginam misimus, et ipsi et vobis omnibus placuisse. Quum enim isti regno omnia commoda cupiamus, voluimus etiam in hac re animi nostri synceritatem et benevolentiam ostendere : ex quo satis aperte intellexisse potuistis vestram de hac re consultationem nobis non displicuisse.

Ad alia negotia, quæ usque ad xxix aprilis in isto consilio acta fuerunt, in margine scripti ad nos missi respondemus. Quod literæ regiæ missæ fuerint per provincias, quo nobiles et equites copias suas in procinctu haberent ad ea quæ se offerre possent, paratas, fuit nobis gratum, multoque gratius audire corum responsa, neque alia quidem ab ipsis expectari poterant tam fidis utique atque addictis subditis et qui nobis (neque enim in hoc falli nos arbitramur) tam sunt dediti et affecti.

Et tametsi hoc nobis placuit, illud summo nos affecit gaudio ea scilicet pace ac tranquillitate quam scribitis, universum istud regnum frui cum summa obedientia conjuncta, quodque gubernatores ac judices in administratione justitiæ tam strenuam operam navent, cui rei continuandæ vos omni studio incumbere desideramus. Quæ pro conservatione Vectis insulæ et terrarum maritimarum providenda curastis, placuere nobis, nec minus quæ circa musicorum et tibicinum per istud regnum vagationem prohibuistis et ut pannorum opifices famulos quos reliquerant, in sua reducerent.

Omnia enim ea vos summa cum prudentia et voluntate et excogitasse et consuluisse certo scimus, et pro singulari cura, quam his rebus impenditis, quæ istius regni bono convenient, providendis, vobis agimus gratias, acturi coram intra paueos, ut speramus, dies, vobiscunque partem istius laboris sumpturi, veluti a Pageto, qui ad vos rediit, fusius accipietis.

Datum Bruxellis, xijj maii M. D. LVJ.

PHILIPPUS, rex.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 71.*)

XL.

Le cardinal Pole à Gonzalo Perez.

(LONDRES, 13 MAI 1536.)

Il lui envoie Nicolo Roncone qu'il a chargé d'acheter des chevaux.

(*Archives du royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. XV, p. 127.)

XLI.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(JUIN 1536 ?)

Conspirations en Angleterre. Leur but; mesures prises pour les réprimer.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary*, vol. IX, n° 15.)

XLII.

Antoine Kemp au comte de Devonshire (Extrait).

(BRUXELLES, 14 JUIN 1536.)

Le roi comptait se rendre en Angleterre vers la fin du mois de juin ; mais l'arrivée du roi et de la reine de Bohême que l'on attend vers le 15 juillet, retardera son départ au moins de deux mois.

After my very humble commendations unto your good Lordeshipp. The Kings Ma^{te} was determyned to have gon into Inglande abowte the latter ende of thys monethe at the fartheaste, but now the comyng hither of the Kinge of Bohemie and hys wyfe will lett him for thys ij monethes at the leaste. Yt is thought they will be here abowte the xvth of the next monethe.

This night I shal be dispached into Inglande. Therefore I am fayne to scribble thys in haste, praying your Lordeshippe to take yt in good part.

Thus I take my leave.
From Brusselle, the xiiiijth of june.
Your Lordships assured to comaunde,

ANTHONY KEMP.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 7.*)

XLIII.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(15 JUIN 1556.)

Rapport sur diverses affaires commerciales dont il avait été saisi.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 9.*)

XLIV.

Le roi à la reine Marie.

(BRUXELLES, 19 JUIN 1556.)

Il lui recommande la requête de Guillaume Wallerthum.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 12.*)

XLV.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(19 JUIN 1556.)

Il se félicite d'apprendre que le roi approuve ses décisions.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 15.*)

XLVI.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(27 JUIN 1556.)

Lettre de recommandation en faveur du colonel allemand Wallerthum.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 515.*)

XLVII.

John Mason à Peter Vannes (Extrait).

(BRUXELLES, 29 JUIN 1556.)

Le roi de Bohême arrive aujourd’hui à Spire. On l’attend le 15 ou le 16 juillet à Bruxelles. — Le roi a disposé une partie de sa maison pour qu’elle puisse se rendre en Angleterre, et l’on croit qu’il prendra lui-même cette route à la fin de juillet. — La peste fait des progrès. L’empereur s’est rendu dans un monastère et le roi à une maison de plaisance à deux lieues de Bruxelles. — L’empereur a plus de plaisir à chevaucher sur sa mule qu’il n’en a montré depuis sept ans. La conduite violente du Pape semble lui avoir rendu sa vigueur.

The King of Boemia arryvid this day at Spyres, so as abowt the xvth or the xvijth of the next monith we trust to have hym here.

The King settith his stable and part of his house in an order to bee sent into Englande, and our trust ys that abowt th'ende of the next monith hym selfe wil be readye to depart that way.

The pestilence beginnith here to be somewhat hott, and therfore this day both th'Emperour and the King depart from hence, th'one to a monastarye, and th'othir to a house of pleasance ij leagues owt of the towne.

Th'Emperour rydith uppon a mulle so lustely as thies vij yeres he shewid not so great a cheare. Your frentyke Pope hath, I think, made hym caull his sprit together.

And thus Almightye God have you in his most blessed keping.
 From Bruxelles, the xxixth of june 1556.
 Your owne assuredly,

JOHN MASONE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. VIII, n° 514.*)

XLVIII.

Charles-Quint à la reine Marie.

(BRUXELLES, 31 JUILLET 1556.)

Lord Maltravers, que la reine avait envoyé vers lui, vient de mourir. Il ne veut pas tarder plus longtemps à lui faire parvenir la lettre qu'il comptait remettre à lord Maltravers, où il parle de son départ et de celui de son fils.

Madame ma bonne fille et sœur, je pensoye que le s^r de Maltravers, par lequel j'avoye receu vostre lettre, fut esté porteur de ma response à icelle; mais il a depuis pleu à Dieu en disposer autrement et l'appeller à sa part, après avoir aucuns jours esté travaillé d'une grande fièvre, dont j'ay eu le desplaisir que povez considérer, tant pour les vertus et qualités que treuvoye en lui, que le service que, en suyvant iceulx, il estoit apparent en eussiés reçeu. Ayant, jusques veoir ce que Dieu en disposeroit, fait détenir ma dicte response, ne l'ay voulu plus différer, et pour ce que par icelle entendrez tout ce que sçauroye adjouster à ceste quant à mon partement et celluy du roy mon fils, vostre mary, feray fin avec mes très-affectueuses recommandations, priant Dieu Nostre Seigneur vous donner, Madame ma bonne fille et sœur, l'entier accomplissement de vos désirs.

Bruxelles, ce der renier de juillet 1556.

Vostre bon père, frère et cousin,

CHARLES.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. IX, n° 521.— Publié par M. Van Bruyssel, Bulletins de la Commission royale d'histoire, 5^e s., t. III, p. 200.*)

XLIX.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 5 AOUT 1556.)

Compliments de condoléance sur la mort de lord Maltravers. — Il la remercie de sa recommandation en faveur du marquis de Terra-Nova et ne négligera rien afin de hâter la conclusion des affaires qui retardent le départ du roi pour l'Angleterre.

Madame, J'ai receu la lettre qu'a pleu à Vostre Ma^{té} m'escrype du xv^e du passé, ensemble une singullière faveur et resjouissance d'entendre de ses bonnes nouvelles, lesquelles toutesfoys a suvy de trop près le soudain dueil et bien grand desplaisir du trespas de Mons^r le visconte de Maltravers pour la perte que Vostre Ma^{té} a faicté en luy d'ung si principal vassal et vertueux serviteur comme il estoit. Dieu, par sa grâce, face paix à son âme, à la saincte disposition du quel convyent soy conformer.

Au surplus, je baise très-humblement les mains de Vostre Ma^{té} de la bonne souvenance que luy a pleu avoir d'escrype en faveur du marquis de Terra-Nova au Roy mon seigneur, auprès lequel je ne laisse passer nulle occasion pour le disposer de soy rendre au plus tost par devers Vostre Ma^{té}, et à ce effect m'efforce d'abréger et avancer tant que puys les négoces qui la détiennent si longuement icy.

Me reste supplier Vostre Ma^{té} en toute révérance vouloir croire que, comme je désire luy faire très-humble service autant que serviteur qu'elle ait en ce monde, tout ainsy je réputeray à grand heur que j'aye moyen de ce faire en tous endroicts où luy plaira me commander.

Sur ce présenteray mes très-humbles recommandations à la bonne grâce de Vostre Ma^{té}, priant Nostre-Seigneur lui donner en longue vye toute félicité.

De Bruxelles, le v^e d'aoüst 1556.

De Vostre Ma^{té} très-humble et très-affectionné serviteur,

E. PHILIBERT.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. IX, n° 525.)

L.

La reine de Hongrie à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 10 AOUT 1556.)

L'empereur est parti pour Gand. Elle l'y suivra. Préparatifs de départ pour l'Espagne. Le roi se rendra en Angleterre dès qu'il aura pu terminer les affaires des Pays-Bas. Les menaces des Français rendent plus nécessaire d'y pourveoir.

Madame, Envoiant le roi vostre mari ce présent porteur par devers vous, n'ai voulu laisser de le accompagner avec cestes miennes pour me ramentervoir en vostre bonne grâce, encore que pour le présent ne suis peu occupée pour estre sur le point de nostre partement, dont l'empereur mon seigneur a donné commencement pour estre parti pour Gand, et nous le suivons demain, s'il plait à Dieu, pour dois là ne entendre que à nostre embarcation pour Espagne et le roi pour diligenter ce qu'il reste des affaires de pardeçà pour tant plus tôt se trouver vers vous, ce que très-fort il désire ; et suivant vostre commandement, j'ai fait tout ce qui a été en moy pour le servir afin que lesdites affaires eussent été plus tost despêchées ; mais sur ce changement de gouvernement et pour trouver icelles plus grandes à cause des guerres passées et estre nécessaire de pourveoir pour l'avenir, estant le terme si incertain selon la menace de nos voisins, elles sont tombées si grandes que quelque diligence que ledit sg^r roi a sceu faire, elles n'ont peu prendre fin jusqu'à cette heure, non douttant, Madame, que, puisque ç'a été pour le bénéfice de ce païs et vostre, que, quelque grief que méritoirement vous eut esté son absence, que le porterez par vostre prudence accoustumée plus patiemment, espérant que à ce coup elle se poroit achever, par où son retour vers vous sera brief.

Cependant, Madame, vous supplie me commander ce en quoi vous puisse servir pour me y emploier avec l'obéissance et servitude que je vous dois, et non dirai davantaige, espérant devant nostre embarquement vous escripre davantaige et prendre mon congé par lettres en cas que ne puis avoir ce bien de vous voir devant nostre passaige en Espagne, qui seroit bien la chose de ce monde que plus je désirois, lequel désir le me fait espérer. Je prie à Dieu m'en donner la grâce et vous mintenir en la sienne avec santé et longue vie, me recommandant, Madame, en la vostre bien humblement.

De Bruxelles, le 10 d'aoüst 1556.

(Archives du royaume à Bruxelles. Documents historiques, t. X, p. 105.)

LI.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(10 SEPTEMBRE 1356.)

Les six navires qui croisent près des îles d'Ouessant pour accompagner l'empereur, doivent être approvisionnés avant de continuer leur voyage. Mesures à prendre à l'égard de quelques anciens serviteurs d'Anne de Clèves. Réclamations du capitaine Godefroi de Buckholt. Affaire de don César de Gonzague.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 28.)

LII.

Le roi au Conseil d'Angleterre (Extrait).

(GAND, 13 SEPTEMBRE 1356.)

Il a été heureux d'apprendre de bonnes nouvelles de la santé de la reine et des affaires d'Angleterre. — Il remercie le Conseil au sujet des six navires qui croisent entre Douvres et Calais pour escorter l'empereur et désire qu'on les munisse de vivres afin de pouvoir mettre à la voile à la première occasion. L'empereur attend au port depuis quinze jours, et non sans dommage pour sa santé, un vent favorable qui lui permette de s'embarquer.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliæ, Franciæ, Neapolis, Hierusalem, Hiberniæ, etc., rex. Prædilecti et fideles nostri consiliarii, magno desyderio literarum vestrarum tenebamur, cum eæ sunt redditæ, quas hujus ipsius mensis die decimo ad nos dedistis, quæ co fuere nobis jocundiores quod de serenissimæ reginæ conjugis nostræ charissimæ salute, deque rebus istius regni post tot dies certiores fieri jure cupiebamus, quæ omnia fausta ac felicia tandem nunciari summopere gavisi sumus.

Quod vero scribitis de sex navium commeatu, quæ Cæsarem patrem meum colendissimum Doveram inter et Caletum expectant, gratias agimus tam amanter id a vobis significari, neque nobis sanc tam diuturna expectatio potest non esse per molesta. Cæterum, cum temporis ea potius sit causa quam Cæsar is ipsius, qui jam dies xv ipso in portu, non sine valetudinis incommoditate, primum secundioris auræ flatum expectat, lenius eam multo et æquius ferimus. Quare, cum maritimum negotium tam sit incertum et nos omnino velimus istas sex naves suam M^l comitari, rem nobis pergratam feceritis si omni diligentia in supplendo eis ad plures dies committatu uti jusseritis, ut

omnibus rebus necessariis ad primam occasionem instructæ navigationem hanc eum reliqua Cæsar is classe possint conficere, id quod fide et amore erga nos vestro confisi certo speramus vos effecturos.

Quod ad nostrum reditum attinet, non putamus esse quemque tam iniquum judicem, qui nos tantæ inhumanitatis condemnet, ut non credat nostram his in regionibus moram et fuisse hucusque et nunc ad aliquot dies esse necessariam : quæ necessitas si tanta non ingruisset, multis certe de causis istiue jam rediissemus, et ut serenissimæ reginæ, quam nos tantopere amamus, cuique tantum nos debere scimus, hoc tribueremus, commodisque istius regni consuleremus, et ut vestræ in nos observantiae et studii, quorum tam multa extant in nos ipso merita, præsentia nostra gratiam aliquam referemus. Quod ut pro votis quamprimum contingat, Deum precamur.

Datum Gandavi, xijj septembris M. D. LVJ.

PHILIPPUS.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 50.*)

LIII.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(16 SEPTEMBRE 1556.)

Autorisation donnée à Antoine Hussy, gouverneur des marchands anglais à Anvers, de se rendre pendant six semaines à Londres. Tous les marchands de cette Compagnie sont catholiques, à l'exception de quatre, contre lesquels la reine désire qu'on instruise. Les six navires qui escorteront l'empereur, recevront des vivres.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 51.*)

LIV.

Le roi à la reine Marie.

(GAND, 23 SEPTEMBRE 1556.)

Réclamations des bourgeois d'Enckhuyzen au sujet d'un navire qui a été arrêté et conduit à Portsmouth.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary*, vol. IX, n° 53.)

LV.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(GAND, 26 SEPTEMBRE 1556.)

Lettre de créance. Affaires commerciales.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. IX, n° 541.)

LVI.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(GAND, 30 SEPTEMBRE 1556.)

Il a autorisé Antoine Hussye à se rendre à Londres pourvu qu'il retourne promptement à Anvers.
Il a signalé à l'inquisiteur les quatre marchands anglais d'Anvers, qui maintiennent avec obstination leurs fausses opinions.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary*, vol. IX, n° 54.)

LVII.

Le roi à la reine Marie.

(GAND, 4^{er} OCTOBRE 1556.)

Il lui recommande Angelo Mariano, qui a reçu une pension de Henri VIII.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary*, vol. IX, n° 59.)

LVIII.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(19 OCTOBRE 1556.)

Affaires de France et d'Italie.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary*, vol. IX, n° 41.)

LIX.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(GAND, 4^{er} NOVEMBRE 1556.)

Sur le commerce des toiles entre la Flandre et l'Angleterre.

(*British Museum. Fonds Coton, Titus, B. II.*, n° 60.)

LX.

Le roi au Conseil d'Angleterre. (Extrait.)

(GAND, 2 NOVEMBRE 1556.)

Rien n'est exact dans le bruit de la paix répandu par l'abbé de Saint-Salut. Il est heureux de recevoir souvent des nouvelles du Conseil d'Angleterre, et, comme la gravité des circonstances le retient à son grand regret aux Pays-Bas, il charge son conseiller Figueroa de les entretenir à ce sujet.

..... Vero rumor ille de certa pacis spe ab abbate Sancti Salutii sparsus vanus extitit et nullis firmis fundamentis per eum hominem niti poterat. Vos quidem certe citra fastidii aut offensionis nostræ periculum de rebus omnibus perscribetis; nam amoris, prudentiæque vestræ tam manifesta argumenta pergratum erit nobis vel quotidie perspicere.

Verum quam necessariis violentisque causis Bruxellas iterum trahamur, quamque id præter spem ac votum contigerit, ex Joanne Figueroa consiliario nostro, cui ea de re vos conveniendi negotium damus, abunde intelligetis.

Datum Gandavi, die secundo novembbris M. D. LVI.

PHILIPPUS.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 47.)

LXI.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(22 NOVEMBRE 1556.)

Affaires de France. Le comte de Pembroke a reçu le gouvernement de Calais.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 50.)

LXII.

Le roi au Conseil d'Angleterre.(BRUXELLES, 4^e DÉCEMBRE 1556.)

Il a appris tout ce qui a été fait pour résister aux Français, et l'envoi du comte de Pembroke à Calais a mis fin à ses inquiétudes au sujet de cette ville. Il engage le Conseil d'Angleterre à persévéérer dans la même prudence et se prépare lui-même à repousser tout ce que tenterait l'ennemi. Il proteste contre les rumeurs répandues par les Français. C'est malgré lui qu'il a déclaré la guerre au Pape, et il n'a jamais voulu enlever au Saint-Siège les villes d'Italie que ses troupes ont occupées. Ruy Gomez de Sylva rétablira la vérité. — Il faut aussi attribuer à des hommes pervers le bruit qui l'accuse d'avoir fait empoisonner le duc de Bouillon ; car il n'avait rien à redouter de lui, et de tels moyens lui font horreur.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliae, Franciae, utriusque Siciliae, Hiberniae, etc., rex. Prædilecti, fideles consiliarii nostri, non fuit nobis minus grata diligentia, qua de rebus omnibus ad xxij^{am} novembris diem perscripsistis, quam prudentia qua contra conatus, consiliaque Gallorum a vobis præcautum est, idque imprimis mittendo Caletum Pembruchi comitem, eujus in id oppidum adventus omni nos solicitudine, quam maximam sustinebamus, penitus liberavit. Quocirca nihil est hoc quidem tempore, quod haec de re prolixius scribamus, nisi agamus gratias, vosque hortemur ut in istis prudentissimis consultis usque persistatis ; nam nos adversus hostes ita paramus ut, si qua conabuntur agere, noceamus aut certe eorum conatibus resistamus.

At vero quam iniqui sint ac vani rumores illi, quos de nobis spargunt, facile vos ipsi, quibus tam exploratum est ac cognitum Gallorum hominum ingenium, potestis intelligere. Quando quis ignorat jam tandem quam invitis nobis ac coactis bellum contra Pontificem sit susceptum ? atque ea profecto oppida, quæ a nostro exercitu occupantur, non ea nobis (cum neque eis indigeamus, neque affectemus quidem), sed Ecclesiæ et Apostolicæ Sedi asservantur, atque eam ad rem populi eorum locorum in Pontificis futuri et Sacri Cardinalium Collegii verba jurare coguntur. Profectione vero Ruy Gomez de Sylva eorum culpa præpedita est, qui aincipiti quadam ac dubia negociandi arte veritati tenebras offundunt.

Cæterum non putamus esse quemque naturæ tam perversæ aut tam infensæ nobis, in quem vel minima veneno interficti domini de Sedan (quem Bulionii ducem ipsi vocant) suspicio possit cadere, cum et ab ea nos ratione plurimum abhorreamus et ab ejus hominis vita nullum rebus nostris periculum possetiminere.

Datum Bruxellis, primo decembris M. D. LVI.

PHILIPPUS.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. IX, n° 55.*)

LXIII.

Le roi au comte de Pembroke.(BRUXELLES, 4^{er} DÉCEMBRE 1556.)

Il a été heureux d'apprendre son arrivée à Calais et compte sur ses efforts pour défendre contre les ennemis une ville si importante.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliæ, Franciæ, utriusque Siciliæ, Hiberniæ, etc., rex. Prædilecte fidelis consanguinee consiliarie nostre. Gratissimus nobis fuit tuus in istam urbem adventus, quippe qui intelligimus quantum momenti rerum istarum præsidio et securitati tua præsentia sit allatura, ac fuit perquam jocundum in eo te isthic statu omnia offundisse ut una eum hiis subsidiis quæ ex Anglia expectas, contra hostium insidias et conatus non solum stare possis, sed gloriam etiam te spares reportaturum. Nobis sane tua isthic præsentia omnem curam quam de istis rebus habebamus, ita ademit ut animo quieto jam et pacato simus, qua ratione quantum tibi debeamus, tum ipse de nostra benignitate atque in te amore potes conjicere. Quare te impense hortamur ac monemus ita te isthuc geras, ut tua a te natura et amor erga nos tuus et nostra in te voluntas postulat, nosque, sicut cœpisti, de iis omnibus quæ isthic proferentur, quam crebro ac diligenter facias certiores; nam erit perquam gratum.

Datum Bruxellis, primo decembris 1556.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. IX, n° 561.)

LXIV.

Instructions données par le roi à Ruy Gomez de Silva sur ce qu'il aura à faire en Angleterre et en Espagne.

(2 FÉVRIER 1537.)

Ce que Ruy Gomez de Sylva aura à faire dans le voyage qu'il entreprend par notre ordre. — Il se rendra d'abord en Angleterre où se trouve la reine notre compagne et lui remettra les lettres qui lui sont confiées. Il entretiendra aussi la reine de ce qui se passe en Italie et des armements préparés en Espagne afin de profiter de la rupture que l'on peut prévoir entre les Anglais et les Français; mais il ne s'ouvrira sur ce point ni avec la reine, ni avec ses conseillers, mais uniquement avec Paget, afin qu'il contribue, autant que cela dépendra de lui, à ce résultat. Puis il s'embarquera dans le port où l'attendra son navire. — En arrivant en Espagne, il se rendra à Valladolid pour faire connaître à la princesse de Portugal, sœur du roi, les ordres qu'elle aura à donner pour les armements de terre et de mer, et en même temps il enverra un courrier à l'Empereur afin de lui annoncer la mission qu'il a à remplir près de lui. — Mesures à prendre pour l'envoi des fonds nécessaires, qui pourra se faire en plusieurs fois. — Précautions à employer. — Compte à faire en ce qui touche les frais. — Ce qu'il y aura à payer pour les gens de guerre et les approvisionnements. — Préparatifs d'une flotte de cinquante navires, dont trente seront tirés d'Espagne, sous les ordres de don Luis de Carvajal et de don Alvaro de Baçan. — On comprendra dans les mêmes dépenses les huit mille hommes qu'elle doit porter. — On réunira à cet effet des vivres en Angleterre et aux Pays-Bas. — Don Diégo de Baçan se rendra immédiatement à Laredo. — Don Diégo de Azevedo s'occupera des levées de gens de guerre. — Vargas et Solis seront employés comme capitaines. — Manière dont le commandement sera partagé entre Carvajal et Baçan. — Question des vivres. — Mesures à prendre relativement à la flotte. — Blés à acheter sur les côtes d'Angleterre. — Argent à faire venir d'Italie. — Argent à remettre aux capitaines qui feront les levées. — Il sera utile d'exposer à la reine d'Angleterre que le roi réclame son appui et ses conseils.

El Rey. Lo que vos, Ruy Gomez de Silva, conde de Melito, del mi consejo de Estado, haveys de hazer y proveer en el viaje que ys á España por nuestro mandado y comisión, es lo siguiente :

Lo primero, yr a Inglaterra, donde esta la Serenisima Reina, mi muy cara y muy amada muger, y dandole la carta de mi mano que llevays, la visitareys de mi parte y le direys lo que os he comunicado de palabra cerca de mi hida á aquel reino y para el tiempo que pienso ser alla, y como y por que forma los Franceses han rotto la tregua, sin tener ninguna causa, ni razon, y lo que agora piensan hazer en Italia y se ha tractado con Su Sanetidad, y los medios en que he venido, y dissimulaciones y templanças que he tenido por el bien de la Christiandad, y quan forçado he seydo, por las causas que

sabeys, a levantar y juntar exercito, por excussar que Su Santidad y los Francesses no me hiessen la guerra en Napoles, como lo pretendian, y lo que agora ultimamente haze e yntenta Su Santidad, que lo siento quanto es razon, haviendo dado tales esperanças de concordia, dandole tambien quenta de vuestra yda a España a dar priessa a traher gente y cantidad del dinero y otras provissoes, por estar, como estoy, determinado de formar exercito en estas partes y una gruesa armada de mar para offendre y hazer los effectos que se pudieren, y aunque, como teneys entendido, paresce que ay buena speranza del rompimiento de Yngleses con Francesses, y confio que lo haran. No curareys de tractar de mi parte con la Reina, ni con nadie este negocio, salvo con Paget que sera bien que lo hagays, y le pongays delante todas las causas y razones que os paresciere que conviene, para que el, como de suyo, tenga hechos los officios y prevenções que podran aprovechar, para que quando yo llegue, halle bien dispuesta la materia y hecho lo sobredicho en lo qual ussareys de diligencia, os partireys e ireys al puerto donde esta adereçado el navio para vuestro passaje, en el qual os embarcareys y hareys el viaje con la vendicion de Nuestro Señor.

Llegado á España hireys á Valladolid, donde esta la Serenisima Princesa mi hermana, y darle eys los despachos mios que para ella llevays, ynformandole de todo lo sobre-dicho y del número de gente Alemana, assi de pie como de cavallo, y destos Estados que pienso juntar y para que tiempo, y los Espanoles que en aquel Reyno mando levantar, assi para reforçar la ynsanteria que acá esta, como para la armada de mar que se ha de hazer, y, como llegaredes á Valladolid, despachareys correo al Emperador mi señor, avissandole de vuestra venida, y que luego passareys a Su M^a a darle razon della causa della y de lo que llevays a cargo de suplicarle.

Y por que conviene que no lo dilateys, ynsistereys con la princessa que mande ante todas cosas dar y despachar las cedulas y cartas que fueren menester, para que con efecto y sin ningun jenero de dilacion se entreguen a Hernan Lopez del Campo, nuestro fattor general del oro y plata, y dinero de mercaderes y passajeros y de difuntos : y del orrio, si huviere sobrado algo demas de lo que desde Gante embiamos a mandar que se tomasse (un millon y quinientos mil dueados cumplidos de á trezientos y setenta y cinco mares), conforme a lo que scrivimos á la princessa, advertien do que se de orden, que en las leyes y valuações se ponga el mejor recaudo que se pudiere, para que ayga acá quenta y razon, pero de tal manera que hallá no se hagan los ensayos, ni otras diligencias, por que seria grande la dilacion y no vernia a tiempo que acá se ordenara todo lo que conviniere, y será bien que pidais que vengan dos fundidores y affinadores de los que han venido las otras veces, para que entiendan en ello y se hallen presentes, junto con los otros officiales que acá se tomarán, y todo el dicho dinero se ha de entregar por el dicho fattor, á Agustin de Santader para que lo trayga á su cargo. Y quanto a la orden que se ha de tener en traherlo al puerto, allá se

mirara la que se deve dar para ganar tiempo, no aguardando á que venga todo junto sino repartido en dos otros viajes, que esto paresce que sera mas breve que no hazerlo caminar todo junto.

Y podiendo llegar al puerto, antes que las armadas esten en orden y á punto para partir, acordareys que se mire en la parte donde se ponea, para que esté con seguridad y buen recaudo y aproposito de poderse embarcar, y la guardia de gente que para esto se le deve poner.

Y los gastos que se hizieren en el recivillo y trahello hasta ponello aqui, y los salarios del dicho Santander y de las otras personas que vinieren con el para ayudarle, y de los dichos officiales fundidores y affinadores, todo ha de ser á quenta del dicho dinero.

Y assi mismo lo que montáre el sueldo de los ocho mil hombres que se han de levantar, los seys para traer acá, y los dos que han de andar en el armada, demas de la gente ordinaria que trahen, y lo que esto montáre se ha de librar á el dicho Santander, haciendo la quenta para que no se de mas dinero del que fuere menester, segun la cantidad de gente que se hiziere, y las victuallas que para ella seran necessarias.

Por que havemos determinado de juntar una armada de mar de cincuenta navios, y los treinta han de ser de España, en cuyo numero han de entrar los que al presente tienen Don Luis de Carvajal y Don Alvaro de Baçan, acordareys a la Princessa que mande que luego se embarquen y tomen a nuestro sueldo los que faltaren, que sean buenos y utiles para navegar y pelear, y lo que montáre su paga se ha de librar en el dicho Santander, y a buena quenta lo que fuere menester para que puedan salir a servir, entre-gandose á los officiales ordinarios para que haya razon y vaya todo por una mano y no por diferentes.

Item, se librará en el dicho Santander los dineros que fueren menester para las victuallas que se han de hacer en diferentes partes para los dichos ocho mill hombres, y sino se juntasse tanta gente, las que sobraren serviran para provision del armada por el tiempo que anduviere por la mar.

Y acordareys que el hazer de las dichos victuallas se remitta a persona sufficiente y diligente, de manera que no haya falta y que se hagan por dos meses solamente para el pasaje, por que acá y en Inglaterra se dara orden que haya buena provision por que havra comodidad para ello.

La carta mia que llevais para don Alvaro de Baçan, la embiareys luego en diligencia, y le dareys priesa á que se parta y venga a Laredo con sus navios, y si fuere menester socorrelle y prouelle de vituallas; acordareys á la Princessa que lo mande hazer para que no se detenga y que le mande scrivir en la misma conformidad para que luego venga a Laredo.

Y porque la mayor parte de la dicha gente se haga con mas brevedad, havemos nombrado y elegido las personas que sabeyys, y las que estan aqui pasaran con vos, las quales

tienen sus condutas, y para las otras que estan en Castilla, llebays algunas en blanco, y han de hazer la gente en los partidos que se les señalará por el consejo de la guerra, excepto en aquellos que de acá van señalados; y por que haya persona especial criado nuestro de calidad, y tenga quenta con solicitarles y darles priesa á que levanten la dicha gente y caminen con ella al puerto, y se embarquen y vengan en buena orden, havemos nombrado á Don Diego de Azevedo nuestro mayordomo y tesorero general dela corona de Aragon, teniendo por cierto que usará en ello de toda diligencia hasta ponerla aqui, segun se lo scrivimos, que despues se ha de incorporar en dos tercios debaxo de maestres de campo porque assi conviene el nuestro servicio, y tenemos por bien quel pueda nombrar un cavallero qual le pareciere que conviene para semejante cargo, que levante quinientos soldados, y se le librará al dicho don Diego en Santander para ayuda de costa tres mil ducados.

Y por que querriamos que viniesen ha hallarse en esta jornada los capitanes Alonso de Vargas y Solis, con cada quinientos ynfantes, haveys de procurar que assi lo hagan embiandoles las cartas que les escribe el conde de Feria, y en caso que ambos ó alguno dellos se escusassen, o subediese otra cosa, de los que de aqui van proveydos de nuevo, tengo por bien que en su lugar nombreys las personas que os pareciere ser convinientes y que podran levantar con brevedad la dicha gente.

Y por que haviendose de juntar los dichos Don Luys y Don Alvaro, no haya entrellos diferencia sobre el govirno por la mar en esta presente jornada, havemos determinado quel dicho Don Luys tenga cargo de toda la dicha armada, desde cabo de Finisterre hasta estas partes de Franeia, Inglaterra y Flandes; y el dicho Don Alvaro, desde Finisterre hasta el Estrecho, y assi se lo escrevimos á cada uno por si, para que guarden esta orden, y si alguno dellos quisiesse embiar su teniente por esta jornada, lo pueda hazer, y vos les hareys dar ó embiar mis cartas en diligencia.

Y por que havemos embiado á mandar al dicho Don Luys que venga luego con los quinientos mil ducados que devén estar en Laredo, sine fue repartido quando llegardes, darleys mucha priesa en que lo haga, por que ha de tornar á ayudar á traher la gente, y el mas dínero que de nuevo mandamos venir, y por que lo uno y lo otro ó lo mayor parte dello es de gran importancia que sea aqui con tiempo, havemos acordado que en el armada del dicho Don Alvaro, que llegará segun razon antes que buelva el dicho Don Luys, se traygan quinientos mil ducados, del millon y medio que ha de recibir el dicho Santander, y hasta dos mil soldados de los primeros que estuvieren hechos, por que si se aguardasse a juntarlo todo, podria haver mucha dilacion, y por el resto podra bolver el dicho Don Alvaro, para quel, y el dicho Don Luys lo traygan, y sino pudiese llegar a tiempo Don Alvaro, solo el dicho Don Luys, juntando con su armada todas las naos que de nuevo mandamos tomar al sueldo, ó las que mas ser pudieren, para que venga con seguridad y buen recaudo, que la de Inglaterra, y de aqui de Flandes, y la del dicho

Don Alvaro si por caso no pudiese bolver á tiempo á aquella costa , mandaremos que se junten, y que salgan á hacer guarda y escolta al dicho Don Luys, en el canal o en la parte que conviniere.

En Inglaterra os ynformareys si hay en aquel reino á la costa de la parte de España provission de trigo y á prescio razonable, de manera que sea cossa util llevarlo á Laredo para la provission del armada que allí se a de hacer; y hallando que es assi, hablareys á la Reyna y de mi parte le pidireys que de liçençia para que se saquen y lleven, hasta diez o doze mil hanegas, concertando con algun mercader que tome á su cargo del levarlo y pagarlo á las partes de quien se compráre, consignando selo sobre el dinero que ha de traher el dicho Santander si se pudiere acabar, y sino remitiendolo por cambio á Enveres á dos usos, sobre el fattor Juan Lopez Gallo, que nos, mandaremos que se cumpla, y por que no os podriades detener tanto de manera questo se concluyesse dexarlo eys encargado al Regente Figueroa para que procure de effectuarlo y solicitar que se ponga en execucion. Y tambien, que sepa que comodidad havria en los puertos mas propicios, donde nuestra armada podria tocar para hacer provission de vizecho, carne , pescado y cerveza y otras virtuallas, y si los prescios serian moderados, y que nos avisse con tiempo de todo, particularmente para que si paresciere se de orden en hazerse.

Direys á la Princesa que demas y allende del dicho millon y medio que ha de venir acá , haga assi mismo entregar al dicho Hernan Lopez del Campo otros seys cientos mil ducados que se han de embiar para la provission del exercito que tenemos en Italia, tomandolo de lo de mercaderes y passajeros como lo demas, ordenando y proveyendo que luego se embie a Barcelona con todo buen recaudo y diligencia, para que las galeras que han de bolver de Italia por ello, lo lleven; y entretanto scrivirse a al virrey de Cataluña que traete con los del general que no pidan ni lleven derechos, pues siendo hacienda nuestra no se deve hacer. Pero sino vinieren en ello allá, se mire a donde y como se deve de llevar á embarcar. Y para la provission de las dichas galeras sera menester hazerse, en la dicha ciudad y en Rosas, hasta çineo mil quintales de vizecho, direys á la Princesa que mande prover que se haga con tiempo y de manera que no haya falta ni causa para que se detengan.

Los capitanes que van á levantar gente para rehazer sus compañias que estan acá, procurareys que luego los despachen, y que les den las ynstrucciones, y se nombren los officiales que les han de yr a tomar la muestra y pagar, y si fuere posible en todo cassio vaya con ellos el dinero, por que desta manera se levantará con mas brevedad la gente.

Haviendo dado orden en que lo sobre dicho , y las otras cosas que dello dependieren se pongan en execucion, y especialmente lo del dinero, en que no haveys de perder ora ni punto de tiempo, por que en esto va mas que en todo, y dexando la persona que os paresciere durante vuestra ausençia, para que en vuestro lugar lo solicite y acuerde, y os de razon de lo que se hiziere; passareys donde Su Mag^d está, y dandole mi carta y visitan-

dole de mi parte, le dareys particular y cumplida razon del estado en que quedan los negocios de aqui, y lo que ha passado con Su Santidad y el Rey de França, y de la manera que se halla lo de Italia, y la resolution y determinacion que he tomado assi en yr a Inglaterra, como en juntar el dicho exercito, y las causas y razones que a ello me mueven y necessitan, suplicando con toda humildad y nstançia a Su Mag^d tenga por bien de esfforçarse en esta coyuntura socorriendome y ayudandome, no solo con su parescer y consejo, que es el mayor caudal que puedo tener, pero con la presencia de su persona y auctoridad, saliendo del monasterio á la parte y lugar que mas comodo sea a su salud y a los negocios, tomando los que se offrescieren, por los medios que menos pesadumbre le puedan dar, pues de sus resoluciones dependera el bien de todo, que con solo entender el mundo esto, soy muy cierto que andaran mis enemigos en las cosas con diferente respecto, y sera parte Su Mag^d, para hazerles mirar en lo que se ponen y determinan, y por que yo le serivo cerca desto lo que me ocurre, no hay mas que dezir por escripto de remitirme á aquello, y lo que llevays entendido de mi yntencion, solamente pedireys á Su Mad^d me embie su parescer cerca desto de la guerra, y por donde y como devria acometer y emprender esta jornada para poder hazer effectos mas sustanciales, suplicantole que en caso que se concluya con lo que se platica, tenga por bien de quererlo proveer y executar. A la serenisima Reina Maria dareys tambien razon de todas estas cosas, y le pidireys de mi parte que las relaciones que pienso que tiene destas fronteras, y por donde y como se podrian y devrian cometer, os las de para que me las embieys con el primero, porque me aprovecharan mucho, y sobre todo su parescer que sera muy util.

Y dada orden en todas estas cosas, y especialmente en lo del dinero y la gente, os bolvereys con la mas brevedad que pudieredes.

(Archives de Simancas, Neg. de Estado, Leg. 513, fº 92.)

LXV.

Josse de Courteville au duc Philibert de Savoie.

(LONDRES, 25 MARS 1557.)

Protestations de dévouement.

Monseigneur, Ne doutant que le secrétaire Mansuelis et les lettres que Sa Majesté pourra escripre de temps à aultre, contiendront amplement tout ce que se passe par icy, digne de Vostre Altèze, il m'a semblé que je ne la doibs facer de reditte. Si toutes-fois, en cest endroit ou aultres, je luy pensois faire service agréable, je ne fauldrois de m'y employer, selon ma petite puissance et l'obligation où Vostre Altèze m'a mise, de laquelle je tiens ma vie et tout le bien que j'ay et auray jamais en ce monde. Et pour ce que ne me sens souffrisant, Monseigneur, à le recognoistre par service condigne, la fin de ceste servira seulement pour supplier à Dieu en vouloir estre le rémunérateur et donner à Vostre Altèze accomplissement de ses vertueux désirs.

De Londres, ce xxv^e de mars 1556.

De Vostre Altèze très-humble et très-obéissant serviteur,

J. DE COURTEVILLE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. — Lettres des seigneurs*, reg. n° 16, fol. 583.)

LXVI.

Josse de Courteville au président Viglius.

(LONDRES, 25 MARS 1557.)

Le roi est arrivé le 16 à Gravelines et s'est embarqué le 18 à Calais. — Son entrée à Londres. — Aneedote sur son passage à Cantorbéry. — La duchesse de Lorraine et la duchesse de Parme sont arrivées à Londres. — Ambassadeur moscovite.

Monseigneur, le non avoir seeu que ce courrier debvoit partir et la haste qu'il monstre avoir, me garderont de vous faire longue lettre.

Le roi arrivat le xvi^{me} de ce mois à Gravelines, où je l'avois já attendu v ou vi jours.

Le lendemain, vint au giste à Calais. Et, à l'entrée des limites d'Angleterre, le conte de Pembroke, le debitis dudit Calais et plusieurs aultres millords vindrent recevoir Sa Majesté, comme je ne doubté aurez esté adverty par la voye de ceulx qui se préparent jà pour aller à Bruxelles se plaindre de la foule des Espaignols et aultres y aians esté logés, laquelle, je crains, n'advancera en rien les aides des Flamands.

Dois ledict Calais, Sa Majesté s'embarquoit le xviii^e, vers le midy, avecq ung temps bien beau et assez calme; toutesfois arrivat au mesme soir à Douvres. Le xix^{me}, print la poste jusques à Setinborne, ix lieues de là, et, le xx^{me}, vint trouver la royne à Groenwyts¹, cependant que le train marchait vers ceste ville, où Sadiete Majesté arrivat aussi avant-hier, à sçavoir en batteau jusques au chasteau ou la Tour de Londres, et puis à cheval par dedens la ville, accosté de la royne, qui alloit en litière ouverte par le hault. Vous entendés bien qu'il n'y avoit faulte de spectateurs, ny de honoy. A mon jugement, la commune s'en contenta bien et le receut allègrement. J'entens que les ministres de France ont bel poeur que ceste nation ne se déclare: le temps descouvrira s'ils l'auront eue avecq raison.

Il ne tiendra à Sa Majesté, par faulte de monstrer bon visaige, que les choses ne succèdent en bien. Passant par Canturbye², ung jeune escollier le vint prendre et meetre à l'amende, pour ce qu'il estoit entré en l'église avecq ses esperons, et paya Sa Majesté quelque nombre de pièces d'or, dont les manans eurent grand contentement, blasonant l'humanité grande; et mon hoste ne m'entretint tout le souper quasi d'autre chose, disant que le mesme estoit advenu au roi Henry.

Les ducesses de Lorayne et de Parme sont arrivées à iv lieues près d'icy, et les attend-l'on en ceste court de jour à aultre. Les dames qui sont en leur train, ont bien appris à dancher entre Douvre et Calais sans ménestrier, car la mer estoit brave et enflée à leur passaige: je ne dis le reste, qui advient communément, en tel temps et lieu, à ceulx qui ne sont accoustumés de la mer. Les grands festins des quaresmeaux les grièvent de moings.

Je tiens que vous avés esté adverty de l'arrivée du Moscovitte en ce royaume, que l'on dict estre passé par la Mer Froide et que l'on tenoit innavigable. La royne l'a fait icy tarder jusques à l'arrivée du roy; et aujourd'huy a-t-il esté mené vers Leurs Majestés, au droict costel de l'évesque de Londres, accompagné de plusieurs chevaliers de l'ordre et autres, accoustré, assez à la turquesque, d'ung habillement long jusqu'en terre, de velour pourfillé d'or, et sur la teste force pierreryes: si de Clabbeque³, aux

¹ Greenwich.

² Cantorbéry.

³ D'après M. Gachard, ceci est une allusion à des pierres qui, quelques années auparavant, avaient été trouvées à Clabbeek en Brabant et qu'on avait voulu faire passer pour des pierres précieuses.

aultres je m'en rapporte. Il y marchoit quatre de ses serviteurs devant luy, accoustrés à l'advenant d'une mesme fachon, et deulx derrière, qui portiont chascun ung fardeau que aucunz disoint estre sables, aultres autre chose, pour en faire présent à Leurs Majestés. Et, comme je me voulus enquérir du surplus, j'eus nouvelles du partement de ce courrier, que ne me sembloit se debvoir oublier; et par ainsy je suis forcé vous laisser le compte à demy.

Le pain n'est icy moins cher que en Flandre, mais le fourage et avoine trop plus, de sorte que mes chevaux mengent l'ung l'autre : j'appelle qu'il me fault vendre les ungs, pour nourrir les aultres. A la reste, les choses sont assés à raisonnable prix, signament le vin, dont le lot ne couste que trois patars ; mais, sur l'or, on perd environ le xx^{me} de-
nier.

L'ambassadeur Renard est icy, mais non le président de Flandres.

Monseigneur, l'on me vient dire que, si je n'envoie mon pacquet, il demeurera derrière : par où je feray la fin, me recommandant très-humblement à vostre bonne grâce, suppliant au Créateur vous donner, etc.

De Londres, le xxv^{me} de mars 1557.

Vostre très-humble et obéissant serviteur,

COURTEVILLE.

(*Archives générales du Royaume à Bruxelles. Collection de documents historiques*, t. VII, fol. 113. Publié par M. Gachard, *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 2^e série, t. VII, p. 194.)

LXVII.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 28 MARS 1557.)

Lettres de recommandation en faveur de quelques marchands d'Anvers qui demandent l'autorisation d'exporter d'Angleterre deux cent cinquante barils d'ale destinés au camp du roi d'Espagne.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. X, n° 584.)

LXVIII.

Le roi au duc Philibert de Savoie.

(LONDRES, 3 AVRIL 1557.)

Les pêcheurs de Picardie, Normandie et Bretagne demandent que des sauf-conduits pour la pêche soient accordés aux marins de France et des Pays-Bas.

Mon cousin, le debitis de Calaix m'a envoyé les lettres dont j'ay fait faire copie et faict joindre à cestes, adressant aux maronniers de Flandres pour obtenir saulf conduit pour la pesche y mentionnée, offrant de solliciter semblable saulf conduit pour mes subgeets. Et comme lesdites lettres s'adressoyent ausdiets maronniers, je les ay envoyé au S^r de Nyeuwerleet pour leur délivrer, aſin que, si leur semble debvoir poursuyvir ledict saulf conduit, ils s'adressent à vous, pour me donner avis de ce qu'il vous semblera plus convenir. Et cependant je n'ay voulu délaſſer vous envoyer la copie desdites lettres comme dessus¹, pour en estre préadverty et en prendre l'avis de mon admiraiſ, s'il vous semble nécessaire. M'asseurant que peserez l'importance dudit saulf conduit et la commodité que les Frangois prétendent d'icelluy et jointement qu'ils pourroient faire ceste instance pouraultre fin et descouvrir mon intention.

Atant, mon cousin, je prieray le Créateur vous tenir en sa saincte garde.

De Londres, le iii^e jour d'avril 1556, avant Pasques.

Votre bon cousin,

PHILIPPE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. 17, f° 81.)

¹ Cette copie était conçue dans les termes suivants :

Messieurs nos compaignons, voyant que la fortune nous a si mal dit que, pour la guerre meue entre les princes, ne povons aller faire seurement nos pescheries de quaresme, macqueraulx, morues et de harenguers, sans avoir saulf conduit d'une part et d'autre, nous envoyons ce porteur vers vous pour sçavoir si voullez poursuyvre vers vostre prince nostre saulf conduit, et nous ferons diligence de poursuyvre le vostre vers le roy nostre souverain et seigneur. Si ainssy le voullez faire, nous vous prions faire diligence, et de nostre part nous ne ferons faulte de ce faire, voyans le quaresme si prouchain, vous priant au plus tost nous faire sçavoir et rescripre vostre intention. A tant Dieu soit garde de vous.

D'Abbeville, ce xx^{me} de mars, anno MV^e cinquante-six.

En marge de la lettre estoit escript par forme de postdate : Et pour ce, Messieurs nos compaignons,

LXIX.

Josse de Courteville au duc de Savoie.

(LONDRES, 12 AVRIL 1557.)

Lettres relatives au seigneur de Berlaymont. La reine va partir pour Greenwich.

Monseigneur, j'ay joignet à ceste les minutes de commission et instruction touchant la nouvelle charge de M^r de Berlaymont, que Vostre Altèze m'avoit fait envoyer ces jours passés pour faire signer au roy, dont je n'ay peu venir à chief jusques à ce mattin pour ce que Sa Majesté les a voulu visiter devant, comme Vostre Altèze pourra avoir entendu par mes lettres, que j'espère me servira d'excuse.

Quant à la négociation principale, je n'en saurois escrire aultre particularité que celle que Vostre Altèze pourra veoir par la lettre de Sa Majesté; car, où il y vint quelque chose davantaige à ma cognoissance, je ne fauldrois à me mettre en debvoir selon que Vostre Altèze m'a encharged.

L'on continue à dire que Leurs Majestés partiront demain pour Groenwyts, où elles doibvent passer ceste bonne sepmaine et les premières festes de Pasques.

Monseigneur, pour la fin de ceste je supplieray au Créateur donner à Vostre Altèze accomplissement de ses vertueux désirs.

De Londres, ce XII^e d'avril 1556 avant Pasques.

De Vostre Altèze, très-humble et très-obéissant serviteur,

J. DE COURTEVILLE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs, t. XVII, f° 104.*)

que vous avons fait tenir une pareille lettre que la présente, de laquelle vous nous ferez responce solute sans plus nous mettre en paine de renvoyer pardevers vous. Et plus bas : Vos compagnons les mariniers de Picardie, Normandie et Bretaygne. Et au dos : A Messieurs les mariniers de Flandres et aultres mariniers du roy d'Angleterre à Dunkercque.

LXX.

Josse de Courteville au duc Philibert de Savoie.

(LONDRES, 13 AVRIL 1557.)

Assignations à faire pour le prince d'Orange.

Monseigneur, la despesche ci-joinete a esté retardée aujourd'huy, pour ce que l'assignation des deniers du prince d'Oranges n'estoit plus tost despechée, de laquelle je n'ay envoyé copie pour autant qu'elle va ouverte.

J'ay remontré à don Bernardyno de Mendoça comme par ladict assignation l'on n'avoit encoires satisfait aux lettres de Vostre Altèze, où elle demande aussi quelques lettres de change pour lediet s^r prince; et m'a respondu que j'envoiasse toujours ladict assignation et que lesdites lettres de change se dépescheront ey-après quand Vostre Altèze auroit icy adverty comme lediet s^r prince seroit party si par la poste ou aultrement, jusques à quelle somme il luy fauldroit et ce que resteroit à faire de ce costel, dont je ne vœulx faillir d'advertisir Vostre Altèze, suppliant au Créateur donner à icelle santé et longue vie.

De Londres, le xiii^e d'apvril 1556 avant Pasques.

De Vostre Altèze très-humble et très-obéissant serviteur,

J. DE COURTEVILLE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. XVII, f° 106.)

LXXI.

Le roi au duc Philibert de Savoie.

(GREENWICH, 17 AVRIL 1557.)

Sur un complot que l'on disait avoir été formé à Calais.

Mon cousin, passant dernièrement par Calais, le conte de Penbroke me dit avoir examiné le gentilhomme nommé Drurey et aultres que l'on avoit envoyé de Bruxelles

audict Calais , et semblablement la femme qui les avoit accusé , et trouvé enfin qu'ils n'estiont coupables de la charge que l'on leur avoit imposée , mais que ladie femme avoit confessé que ce qu'elle en avoit dit , estoit par heyn et malvocuillance . Et comme de la part dudit Drurey m'a été exhibée la requeste icy enclose , j'ay bien voulu vous envoyer icelle et vous adverteir quant et quant de la relation dudit conte de Penbroke , remettant à vous de pourveoir et ordonner sur ladie requeste , comme il vous semblera convenir .

Atant , mon cousin , Nostre-Seigneur Dieu vous maintiègne en sa sainte garde .
De Granvice , le xvii^e d'apvril 1556 avant Pasques .

Vostre bon cousin ,

PHILIPPE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. XVII, f° 128.)

LXXII.

Josse de Courteville au président Viglius.

(LONDRES , 28 AVRIL 1557.)

Le roi est fort occupé avec les conseillers anglais . — Affaires d'Écosse . — Le roi a célébré les fêtes de Pâques à Greenwich . — Chapitre de l'ordre de la Jarretière . — L'ambassadeur moscovite . — Banquet donné par la reine . — Incertitude sur l'époque du retour du roi .

Monseigneur , j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre , du xx^e de ce mois , dont je vous remercie bien humblement , et n'eusse tant tardé à respondre , s'il eust pleust à Sa Majesté plus tost redépescher ce courier , à quoy elle n'a peu entendre pour aultres affaires . Et certes , Sadie Majesté besoigne tempre et tard avec ceulx de ceste nation : que me donne espoir de quelque fructueuse issue , encoires que je ne sceusse enfonser la conclusion .

J'entends que l'on a ja donné ordre du costel d'Escosse , sur l'advertissement de Hans Bernart .

Leurs Majestés ont passé leurs Pasques à Groenwyt , deux lieues d'icy , avecq les solemnités accoustumées , comme de laver les pieds aux pauvres le blancq jeudy , bénir

des anneaux manipelins le vendredy saintet, et aultres choses que j'obmets pour estre ordinaires. Les festes pascals se sont passées avec force danses, combats de dogges aux ours, thoreaux et einges à cheval.

Le roy a tenu l'ordre de la Jarretière en ceste ville et fait trois nouveaux chevaliers, à seavoir : le debitis d'Irlande, millord Gray, gouverneur de Ghysnes, et le grand controsleur.

Et, comme Sa Majesté estoit de chemin pour aller le mesme jour aux vespres, avecq; son accoustrement de pourpre, accompagné de seigneurs chevaliers accoustrés de mesme, et de la royne, le Moscovitte dont je vous ay par ci-devant escript, vint prendre congé à Leurs Majestés, et d'abbordée fit la révérence à la mode de son païs, qu'estoit de clyner son corps à la facon de cordeliers, et toucher la terre de la main droite ; puis se mit à harenguer en son langage, que fut interprété par un second en anglois et par un tiers en espagnol ; et entens que c'estoient propos honestes de remerciements de l'honneur et bon recueil qu'il avoit iey trouvé et qu'il prioit à Dieu maintenir Leurs Majestés tant qu'ils eussent veu les enfans de leurs enfans. L'on dit qu'il y a six batteaulx anglois prests pour partir avecq; luy et expérimentier la fortune ; mais il y en a qui douttent de leur retour, estimant que, s'ils tombent ès mains de subiects de Nourwèghe, Danemarque, Zweden ou aultres princes qui dominent vers le mesme climat, l'on les mettra au fond, pour eschever le danger où ils pourront tomber ci-après si les Moscovittes apprendroient à cognoistre le chemin.

La royne donit dimanche au soir un banequet bien magnifique, où elle fut accoutrée en drap d'or. Le roy et elle furent assis au mitant, dessous le dossier, à seavoir : le roy au costel gauche, et la royne au droiet ; la ducesse de Lorraine au costel droit de la royne, et celle de Parme au costel gauche du roy, avec son petit fils le prince de Parme, qui estoit aussi assis en bas de madame sa mère, bonnet en teste : *tacita decisio controversiae quam praecedendi desiderium pepererat in adventu.*

Je tiens que vous aurez bientost de delà la ducesse de Parme, et dit-on que l'autre la suyra d'icy à viii ou x jours.

Il n'est encoires aucune mention de nostre retour, et tiens que l'on s'y conduira selon les nouvelles que l'on aura de Rui Gomès et selon l'apparence qu'il y aura qu'il arrivera tost ou tard. L'on est iey en peyne de ce que don Louis de Caravasal n'est encoires arrivé, et de tant plus pour ce que l'on a eu nouvelles qu'il estoit prest à faire voile au commencement de ce mois. Sil fault qu'il viègne et retourne derechier en Espaigne, avant que ledict S^r Rui Gomès s'embarque, comme aucuns pensent que l'on auroit conclud, Dieu doint que le nerf de la guerre ne faille cependant. Ung ministre principal dudit S^r Rui Gomès, *qui illi est a secretis*, m'a dit qu'il pense certainement que son maistre viendra quant et ledict don Louis, et que à ce propos ledict don Louis auroit esté contremandé de la princesse de Portugal. En ce eas, ledict don

Louis pourroit bien venir trop tard, mais l'autre debvroit apparentement venir tant plus tost.

A tant, monseigneur, à vostre bonne grâce me recommande, etc.
De Londres, le xxviii^{me} d'avril 1557.

Vostre très-humble serviteur,
COURTEVILLE.

(*Archives générales du Royaume à Bruxelles. Collection de documents historiques*, t. X, fol. 116. Publié par M. Gachard, *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 2^e série, t. VII, p. 194.)

LXXIII.

Le roi au duc Philibert de Savoie.

(LONDRES, 9 MAI 1557.)

Sur le séjour de la duchesse de Lorraine à Gand.

Mon cousin, pour ce que j'entens que ma cousyne la duchesse de Loraine, qui est partie d'icy, pourra séjourner quelques jours à Gand, en cas qu'elle désire soy loger illecq au viel chasteau, vous ferez bien de donner ordre qu'elle y soit accommodée.

Atant, mon cousin, Nostre-Seigneur vous ait en sa garde.
De Londres, le ix^e de may 1557.

Vostre bon cousin,
PHILIPPE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. XVII, fol. 216.)

LXXIV.

Le duc Philibert de Savoie à

(VERS LE 10 MAI 1557.)

Il réclame son avis sur un mémoire rédigé au Conseil d'État relativement aux meilleurs moyens de faire la guerre à la France. Le comte de Hornes sera, à ce sujet, envoyé en Angleterre vers le roi.

Mon cousin, Je vous envoie enclos avec cestes une mémoire qui est conceu icy suyvant ce que le Roy mon seigneur m'avoit mandé luy envoyer l'advis des sieurs du conseil d'Estat de par deçà sur l'emprinse que Sa Ma^{te} pourroit faire contre France. Bien que l'on ne s'est encoires voulu à icelluy arrester sans encoires mieulx le débattre et examiner au dit conseil et jusques à ce que j'aye aussi votre avis et opinion sur le dit mémoire, vous priant pour que veuliez bien visiter et examiner ieelle et y annoter de vostre main les considérations que y trouverez soit pour y conformer ou ce que vous semblera y changer, adjouster ou diminuer et me renvoyer le tout au plus tost que pourrez, affin de prendre résolution sur l'envoy du comte de Hornes devers Sa Ma^{te} avec la dite mémoire selon que Sa Ma^{te} a désiré que le dit envoy se feist par quelc'un des sieurs de par deçà, qui fut instruet et imbut des dits affaires, ayant le dit conte de Hornes par commune délibération du conseil esté nommé et choisy pour faire ce voiaige, et comme scavez ce qu'il importe de en ce garder le secret requis, je vous prie, mon cousin, que ces choses ne passent par aultres mains que les vòtres.

A tant , etc.

(Archives impériales de Vienne.)

LXXV.

Instructions données par le duc Philibert de Savoie au comte de Hornes¹.

(12 MAI 1557.)

Délibération du conseil d'État sur l'expédition à diriger contre la France. Importance de cette expédition. — Divers projets. Siège de Mézières. — Siège de Montreuil. — Siège de Guise. — Siège de Saint-Quentin. — Débarquement en Normandie. — Le Conseil d'État s'est prononcé pour le siège de Marienbourg. — Mesures à prendre en ce qui concerne les levées faites en Allemagne.

Mémoire de ce que vous, mon cousin le conte de Hornes, chevalier de l'ordre, conseiller d'estat, gouverneur et capitaine-général de nos pays en duché de Gheldres et en conté de Zutphen, aurez à exposer au Roy mon seigneur sur ce qu'il a pleu à S. M. me commander luy envoyer l'avis de ceulx du conseil d'Estat de par deçà sur l'emprise que S. M. Royalle pourroit faire contre France :

Que, ayant selon l'ordonnance de S. M. avecq les gouverneurs des pays de pardeçà et ceulx du diet Conseil d'Estat mis en délibération ce que dessus, l'on a unanimement en premier lieu considéré que bien mal l'on y sauroit prendre bonne résolution, sans estre esclarcis et acertenés de ce dont dépend principalement l'effect de l'emprise de Sadie M., assavoir si ceulx d'Engleterre se veullent déclarer etc.; pour le second en se déclarant à quelle emprise ils se vouldront résoudre, pour selon ce y povoir de tant mieux correspondre par deçà; pour le tiers que les moyens fussent pour povoir exécuter ce que l'on treuveroit le plus convenable. Et néanmoins sur l'espoir que les diets d'Engleterre se déclareront et adviseront comment ils pourront le plus grever l'ennemy et que S. M., selon l'espoir qu'elle a donné, pourverra à la despence nécessaire, sans quoy les affaires de pardeçà ne sauroient plus subsister², et ne sauroit-on exécuter aucun bon desseing; considérans aussi les dictis sieurs que, veullant seulement user de quelque bravade d'entrer en France, comme par plusieurs fois a cy-devant été fait, que l'on pourroit bien faire grand desgast au plat pays³, mais que de la reste ce

¹ Ces instructions portent des notes marginales. Nous les reproduisons sans pouvoir déterminer quel en est l'auteur.

² No^a que ne peullent subsister, encores que S. M. pourvoye en temps à tous les frès de este guerre offensive.

³ Le dégast ne samble bien grand au plat pays si ce n'est qu'on bruslast, car tout se sauve quant une armée marche, sauve que aulcunes villes non fortes se peullent prendre et brusler, encors que lon ne brust le plat pays, et sy a inconveniēnt quant les gens de guerre s'escartent, s'il n'y a meilleure obéissance.

seroit chose de nul prouffit, ains moyen de consommation de excessifs deniers, avecq grande perte de gens tant par mortalité que autrement, comme aussi administrer moyen à l'ennemy, s'estant tenu sur sa deffense, avecq bien peu de despence oultre son ordinaire, de reprendre forche l'année prochaine et nous venir treuver despourveus d'argent et de tous moyens de résistenee et grandement empiéter sur les pays de par-deçà¹; considérans en oultre que, pour estre ceste la première guerre et emprinse de S. M., convient tenir but, autant que faire se pourra, à l'accroissance de réputation d'icelle et satisfaction à l'expectance que tout le monde a conceu des grans préparatifs qu'ils seavent que fait S. M., et que pour ce ne conviendroit de s'attacher facilement à quelque ville ou place que l'on pourroit tenir inexpugnable et ainsi donner de la teste contre le mur et faire despence inutile (oultre la réputation) de tant de deniers que ce cousteroit : se sont pour ce les diets sieurs, après avoir le tout bien amplement et meurement discourru, finablement résolus² sur les moyens que s'ensuyvent.

En premier lieu, tous viengnent tumber que le plus prouffitable pour tous les pays en général seroit qu'on dressasse l'emprinse de Mazières, ville assise sur la Meuse, entre la diete duché de Luxembourg et conté de Haynnault, par la prinse de laquelle ville l'on auroit non seulement gaigné la clef et entrée en la Champaigne et se fait maistre de la Meuse, ains aussi povoir couvrir partye de Luxembourg, aussi les pays de Namur, Brabant et celluy de Liège, avecq bon espoir de tant plus facilement povoir recouvrer Marienbourg par la difficulté de la povoir après renvietailler, oultre la correspondance qu'on pourroit avoir du diet Mazières en ce que concerne les affaires d'Allemagne. Et néantmoins ont aussi les diets sieurs considéré les dietes commodités n'estre sans compagnie de beaucoup de discommodités, et premiers la difficulté que se pourroit treuver sur le furnissement des vivres pour le camp, que principalement se devroit faire par la rivière de Meuse, sur laquelle les ennemis pourroient, comme l'on double, se jecter parmy les bois et montaignes, dont le pays est plain, et en adomager tant les hommes que chevaux qui tyneroient les batteaux des vivres contremont la diete rivière, que aussi par moyen des forts qu'ils tiennent en la diete commarque, ils pourroient coupper jurnellement les diets vivres. Avec ce ne se offre présentement la commodité de vivres, qu'on avoit au temps du dernier siège du diet Mazières, pour ce que lors la plus part d'iceulx leur vindrent du costel d'Allemaigne, de Sedan jusques à la révolte de messire Robert de la Marche et autres là autour qui lors tenoient le parti de pardeçà³ et à ceste heure tienguent le parti de France : ausquelles discom-

¹ Il faut penser de bonne heure aux moyens d'y pourvoir, oussi que à la guerre présente.

² Avisés.

³ Je pense que ne tenoyent lors le parti de pardeçà, car on leur prist plusieurs places devant aller sur Masières, et depuis Mr de Florenges ayant esté pris à Pavye tint longhem prison à l'Eseluse

modités il a néantmoins semblé aus diets sieurs l'on pourroit aucunement remédier en faisant du commencement conduire quant et quant l'armée quelque provision desdicts victuailles pour vingt jours ou trois sepmaines, et après, tous les xv, x ou viii jours, selon la nécessité et commodité qu'on auroit, faire amener au camp une quantité de vivres par batteaux, et à chacune fois envoyer à leur escorte quelques ii^m, xv ou xi^e harquebousiers, ou aussi tenir ordinairement quelque nombre de gens de guerre ès petits forts et sur la rivière de la diete Meuse, des deux costels, pour l'asseurance des diets vivres et conducteurs d'iceux, que semblablement l'on pourroit regarder de dresser quelque charroy de l'autre costel de la Meuse, pour tant plus avancer la commodité des diets vivres.

Aussi se offre une autre difficulté en l'endroit du dict Mazières pour estre la place si importante et si forte que aultresfois l'on a bien essayé de la prendre, sans toutesfois que l'on y ait lors riens seu faire, et qu'il fait bien à penser que pour la tenir les Franchois, comme pour leur principalle clef en ce costel-là, ils l'auront encoires depuis fortifié davantaige et la rendu telle qu'elle pourroit estre imprenable, dont l'on n'a encoires peu avoir bonnement seur avis. Et nonobstant que sur ce ait esté mande icy et ouy le sieur de Warelles comme ayant quelque cognoissance de la situation du dict Mazières, si est-ce que pour non y avoir esté freschement, il n'en a seu donner si bonne information qu'on en eust peu tirer quelque fondement pour résouldre de la dicte emprinse. D'autre part aucuns mettent aussi difficulté, ores que l'on eust le succès de la prendre, de la povoir tenir et garder, à l'occasion qu'elle est si avant dedens le pays de France et les advenues par deçà pour la secourir si difficiles et les forts de par deçà aussi tant en arrière, toutesfois que prenant Rocqueroy l'on pourroit essayer de s'attacher à aulcuns autres fors voisins.

La seconde emprinse, non se faisant celle de Maizières, a semblé aus diets seigneurs, se pourroit faire sur Monstreul, tant pour l'assiette du lieu fertille, habondant et commodeux pour le furnissement de vivres et fourraiges sans grand convoy ou escorte, en faveur des places des frontières là autour sicomme Hesdin, Saint-Omer, Renty, Béthune et autres, tant à propos pour coupper vivres aux ennemis quant ils se voudroient venir camper contre nous, que aussi venant au boult de ceste emprinse l'on mectroit avecq la diete ville de Monstreul et Hesdin celle d'Ardre en grande extrémité, et gaigneroit l'on grande extendue de pays, sans que de Bouilloigne ils sauroient faire grand effort, et que par là aussi l'on se pourroit descharger de l'entretenement de beaucoup de grandes garnisons que l'on y a convenu tenir jusques à présent. Aussi pourroit-on d'un mesme chemin prendre et desmolir Montulin et aultres petits forts que journalle-

pour avoir au commencement d'yeelle guerre dessié l'empereur, et tiens que che fust environ l'an XVI ou XVII que messire Robert de la Marche vint pardechà, mais n'y demora longuement.

ment font beaucop de faicheries tant à eeuux de Renty et Saint-Omer que ailleurs sur nos frontières.

Bien ont les dits seigneurs considéré, quant à ceste emprinse, de Monstreul, qu'on la tient pour l'une des fortes places qui sont sur les frontières et qu'elle est tant esloignée des autres pays que, estans nos forces au diet Monstreul, les diets aultres pays, mesmes Brabant et Liège, demeureroient exposés à l'envalie des Franchois, mesmes du costel de Marienbourg et Roequeroy, où ils pourroient prendre leur passaige, n'estoit qu'il y fut pourveu en y laissant bonnes garnisons pour empescher ce que les diets ennemis pourroient emprendre à cest effect.

Aussi a par aucuns des diets seigneurs esté mis en avant que, ne se faisant l'emprinse de Mazières et que celle de Monstreul se treuvast dangereuse pour par icelle tant s'esloigner nostre armée des autres pays, comme dit est, que l'on devroit faire l'exploit sur Roequeroy, et que ce pendant l'on puist mieulx faire recognoistre le diet Mazières, et en eas qu'on trouvast que on ne se y deust attacher, prendre par la frontière de France le chemin contre Guyse et les villes sur la rivière de Somme, et a esté considéré par aucun que l'emprinse ne seroit poinct à desconseiller, la faisant contre Guyse, mais qu'il seroit besoing de premiers prendre la Chappelle pour s'en servir contre Guyse, duquel aussi aucun pensent que l'on pourroit venir au bout, et seroit ceste entrée aussi de bien grande utilité et commodité, se pouvant l'armée illecq si bien entretenir pour la fertilité du pays de Lannoys par où l'on entre ès entrailles de France, aussi par le moyen de vivres qu'on pourroit tirer de Avesnes et Landrechies, bien que aucun mettent difficulté que le diet Guyse est maintenant plus fortifié qu'il n'a esté le passé, et d'autre costel se considéroit que l'on se pourroit treuver empesché pour plus avant entrer, pour la Fère estant assise sur la mesme rivière, laquelle ils pourroient fortifier davantaige, combien que, estant icelle plus en derrière et de costel, ne sauroit faire si grand empeschement, bien que outre ce aucun font difficulté, d'autant qu'il y a bois sur le principal chemin, de l'advenue des vivres.

Aucuns aultres viengnent tumber sur Saint-Quentin, laquelle ne semble poinct si forte qu'on ne la puist bien prendre, ne fut qu'elle est si grande qu'on la sauroit bien mal assiéger sans deux camps à l'occasion de la rivière et que difficilement l'on la saura clorre, sans que les Franchois s'en apperçoyent pour y jecter dedens grand nombre de gens que se y peuvent aisément tenir, aussi que paravant fauldroit avoir le Chastellet qu'est près de Cambray, pour la commodité de vivres; mais à l'encontre de ce a semblablement esté considéré que, faisant nostre armée ce coustoyerment par la frontière, cela rendroit l'ennemy incertain sans qu'ils puissent savoir où l'on la vouldra jeter, et leur osteroit-l'on la faculté de la pourvoir de si grand nombre de gens, par où la diete emprinse se pourroit par avanture treuver facile.

Il a aussi semblé à aucun des diets seigneurs, que si pour quelques considérations

l'on trouvast plus tost convenir de chercher passaige de la rivière de Somme pour y fortifier quelques places et par ce mener les ennemis à donner la bataille que de se attacher par siège, vnu mesmes que faisant emprinse sur les autres places de la rivière de Somme, l'on mengera grand partie du pays de pardecà, que la ville de Han seroit à ce fort convenable, bien que quant et quant fauldroit aussi fortifier le lieu de Athie en distant environ deux lieues et demye, estant desjà pourveu d'un costel d'assez bon fossé, que rendroit la dicte fortification tant plus facile, avecq ce qu'il est d'assez compétente grandeur pour y mettre bon nombre de gens, et auroit le regard sur les villes de Saint-Quentin et de Péronne, et pourroit estre accommodé de victuailles du costel de Bap-palmes n'en distant que cinq à six lieues, et seroit par ce le dict passaige de la rivière de Somme de tant plus avantageux, pour estre bien avant dedens le pays. Si est-ce que d'autre costel vient aussi à considérer que pour estre le dict Han, aussi Athie, tant prochains du dict Saint-Quentin et Péronne, sembleroient estre de difficile garde et de grande coustainge pour le renvitaillement de la garnison qu'il y fauldroit entretenir, et que, estant Athie assiégié, Han se treuveroit aussi enclos.

Aucuns des dicts seigneurs ont semblablement considéré que, pour faire tant meilleur exploict contre l'ennemy, il conviendroit dresser deux armées et jeeter l'une par mer en la Normandie et y prendre et fortifier quelque lieu; que par les dicts deux armées l'on pourroit fort esbranler l'ennemy : si fauldroit-il en ce cas mener les deux armées et faire la diversion d'un costel et d'autre de sorte que une armée franchoise ne puist donner empeschement à toutes deux.

Et ensin tous les dicts seigneurs sont venus tumber en une meisme opinion, considéré les dommaiges que pourroient recevoir les pays tant de Brabant et Liége que autres par le moyen de Roequeroy et le soubstenement que c'est de Marienbourg, que au plus tost l'on le doibt aller prendre avant que les ennemis achèvent de le fortifier pour après estre par nous ou desmoli ou fortifié, et ce pendant bien faire visiter et cognostre Mazières, la situation et commarque là autour, et que si l'on treuve l'emprinse faisable, que plus tost l'on voyse sur Mazières que sur autre place que ce soit, et en cas que non, que toujours l'on regarde où plus convenablement l'on pourra assembler l'armée, tenant néantmoins fin de le faire hors du pays au plus grand dommaige des ennemis et soulagement des subgects de pardecà, et que l'on print le chemin coustoyant la lisière de France, et se attacher à telle place que, selon les opportunités que lors se présenteront, l'on treuvera le plus convenable, faisant tout ce que l'on pourra pour rendre l'ennemi incertain de ce que l'on vouldra entreprendre et mettant les estaples des vivres ès lieux plus propices.

Fait à Bruxelles, le xii^e de may 1557.

Oultre le mémorial que porte le conte de Hornes, des considérations que le due et eulx

du Conseil d'Estat du Roy ont quant à l'emprise que S. M. pourroit faire contre France, il leur a semblé très-nécessaire que le dict conte de Hornes informe Sa M. de l'estat en quoy l'on se retrouve, quant aux chevaux allemans desquels le wartgelt expire le dernier de ce mois, et que, expirant icelluy, il n'y a autre moyen, sinon ou de les laisser entrer en service ou traicter avecq eux affin qu'ils acceptent nouveau wartgelt, ce que ne se pourra obtenir sans difficulté, pour n'y estre obligés. Et comme par les pratiques qu'il y a par toute la Germanie et les levées de gens de guerre meismes de cheval, tant par celle que fait le roy des Romains contre le Tureq, que pour n'estre les affaires de Lyvorie encoires du tout appaisées, il sembleroit bien que pour non perdre la despence qu'on a jusques icy faiete à les entretenir, il conviendroit par ung boult ou autre de s'asseurer plus avant d'eulx, pour à quoy parvenir l'on avoit considéré que de les mettre incontinent en service et leur préfiger jour et lieu de monstres, ce seroit s'oblier incontinent à la soulde et furnissement au payement du premier mois, aussi de l'anritghelt, que ne monteroit aussi guères moins que le dict premier mois; mais, comme de ce costel l'on ne sauroit nullement furnir ny à l'un, ny à l'autre, et que l'on ne seait encoires la provision que S. M. aura faiete de l'argent pour y satisfaire, le diet Sr de Hornes remonstrera avant toutes choses à Sa dicte M. l'importance de ce point, et où S. M. n'auroit encoires le moyen de sy promptement furnir à ce que dessus et entrer en la despence de l'entretenement des diets chevaux, si a-il semblé que par ung boult ou autre il fault regarder comment l'on les pourra entretenir, soit en leur donnant plus grand wartgelt ou leur assignant plus long terme d'entrer en service et comparoir au lieu de la monstre, mais toujours retumbe l'on en la difficulté que dessus et de savoir quel moyen S. M. a de furnir à la despence, veu que de ce costel icy l'on ne treuve faisable qu'on puisse furnir non seulement au dict premier mois et anrit, mais que pour tant d'autres despences extraordinaires que journellement surviennent, l'on seroit grandement empesché de treuver ung autre mois de wartgelt, par où le seigneur due et autres seigneurs ont bien voulu représenter à S. M. les dictes difficultés qui se y treuvent, assavoir que, encoires que l'on traicter avecq eux pour le wartgelt, l'on n'est, comme dit est, assuré s'ils le vouldront accepter, n'estans obligés que pour tout le mois de may, par où S. M. n'en seroit plus longuement assuré, encoires qu'elle en eust affaire pour les autres levées d'Allemagne, avecq ce que, acceptant le dict wartgelt pour tout le mois de juing et que en la fin d'icelluy ils deussent entrer en service, il leur fauldra pour le moins tant pour le anrit que monstres xv jours ou trois sepmaines, bien considéré qu'ils ne pourront tous si tost arriver sur la place de la monstre pour autant qu'on n'a treuvé convenir la mettre plus avant que sur la Meuse et que, si l'on la mettoit aux pays voisins, oultre la cryerie qu'on auroit de ceulx que desjà ont escript affin de les en vouloir descharger, se fondans sur les recès de l'Empire, l'on n'y treuveroit point aucun avantage, par ce que avecq plus longues journées ils

marcheront en compagnie qu'ils ne feront chacun prenant son chemin, et que du lieu de la diete monstre pour les mener sur la frontière de France fauldra bien autres quinze jours, veu que selon leur coustume ils ne font que quatre lieues par jour et reposent le cinequiesme, et pour estre tant de compagnies, et que comme l'une sera plus tost preste que l'autre et que néantmoins l'on les désirera avoir tous joinets, ce sera bien la fin de juillet avant qu'on les pourra tous assembler, et le my-aougst avant de s'en servir, et par ainsi se perdroient six s̄epmaines de soulde, et s'avancheroit la saison tellement que la charge des dictz gens de cheval seroit grande, sans qu'on en recoye aucun prouffit, et pardessus ce demeureroit aussi inutilement perdu le dict dernier wartgelt, qui monteroit pour les vii^m chevaux, à quatre tallers par cheval, à xxx^m tallers. Pour l'autre, si l'on veult semondre les dictes gens de cheval, avec la difficulté d'argent et de vivres, il conviendroit leur donner promptement sur la place des monstres ung mois de soulde que monteroit à la somme de clii^m iii^e iii^r l., ensemble le anrit que aussi monteroit à environ cxx^m l. Et encoires, que après la diete semonce faiete, l'on ne se puist, par faulte d'argent, de vivres ou autre occasion, se servir des dictz chevaulcheurs, si leur seroit-on toutesfois obligé en vertu de leur bestellung au paiement d'entièr soulde de trois mois ou de s'appoineter avecq eux à leur volonté; mais, ayant commodité de les payer et les emploier de bonne heure, feroit à espérer que l'on pourroit avecq eux exploicter quelque bonne chose.

Dont pour conclusion, si S. M. veult au prisme avoir les dictz gens de cheval pour le commencement d'aoust, il y reste le seul moyen de traicter avecq eux pour le nouveau wartgelt, pour les quatre tallers par cheval ou pour moins, s'il se peult obtenir, en baillant pour les y induire (s'il ne se peult excuser) aux chiefs et non aux communs gens d'armes quelque déclaration de bouche générale de leur service.

Mais, si Sa dicte M. s'en veult servir de bonne heure, il n'y a plus court chemin que de les semondre, et pour gaigner temps l'on leur pourroit de tant plus ralonger le terme de la monstre jusques à la Saint-Jehan ou à la fin du mois de juing, si faire se peult, soubs occasion qu'ils mettent tant à y venir, bien que ce pendant ils compteront le temps, aussi l'argent de leur anrit, et ceulx qui sont plus près, demeureront tant plus longuement sur la place des monstres, attendans les autres, tellement qu'il n'y aura guères à dire de la plaine et entière soulde.

Desquelles deux voyes, il plaira à S. M. choisir celle que luy semblera le plus conveable, bien que pour l'un et l'autre il est nécessaire que l'argent soit à la main, veu que, comme dit est, il n'est possible d'y furnir d'icy en fachon que ce soit. Néantmoins sembleroit au dict seigneur duc et à ceulz du dict Conseil d'Estat la dernière voye estre plus à propos.

Pour quoy suppliera le dict seigneur conte S. M. que pour estre ecy le principal dont deppend ceste emprinse, S. M. se y veulle tost resoudre de l'asseurance que l'on pourra

prendre de la provision que Sadiete M. aura donné quant à l'argent, affin que, en temps et avant que ce mois vient à expirer, l'on puist selon ce faire négocier avecq les capitaines et chiefs des dictz gens de guerre, tenant S. M. pour chose toute asseurée que, ne se faisant la diet provision en temps, l'on ne voit que ceste année l'on puist faire chose de grand effect, et tousjours vouldront les dictes gens de cheval estre entretenus, et peult-estre se joindront ailleurs, tellement que seroit à craindre que les affaires de S. M. en recevront inconvenient irrémédiable.

Pour aussi que par la forche que les Franchois ont sur la frontière, l'emprinse de Rocqueroy se pourroit rendre plus difficile qu'on ne pense, S. Altèze, par l'advis des dictz seigneurs, pour plus grande seurté de l'emprinse, s'estoit résolu de promptement faire lever les mil chevaux du conte de Hornes et le régiment de Claes van Hattstadt, dont fauldra que au jour de la monstre se paye aus dicts chevaucheurs l'anrit et le premier mois et à ceulx de pied aussi leur mois, et que pour la grande cherté par deçà de toutes choses ne sera possible s'excuser, le second mois expiré, de leur faire autre paye, ce que montera à bien grande somme, par où, et estans les moyens de y furnir si estroicts par deçà, le dict de Hornes tiendra aussi soigneusement la main affin que S. M. y veullle en temps pourveoir.

Fait à Bruxelles, le xii^e jour de may 1537.

(*Archives impériales de Vienne.*)

LXXVI.

Le comte de Hornes au duc Philibert de Savoie.

(LONDRES, 17 MAI 1537.)

Il a rempli sa mission près du roi. — Observations du roi sur l'entreprise de Roeroy et de Mézières.
— Armements des Français.

Monseigneur, suivant ce que il vous plut me commander à Bruxelles, suis arrivé ici le 14 et fis ma relation à Sa Majesté le 16, et, après avoir bien débatu tous les points que Vostre Altèze m'a commandé de communiquer, s'est résolu Sa Majesté que Vostre Altèze manderoit tous les gendarmes se trouver à la place de leurs monstres pour la fin du mois de juing, et m'a dit Sa Majesté que il l'escrivoit ausi à Vostre Altèze.

Et quant à l'emprinse de Roeroy, ores que Sa Majesté la treuve fort raisonnable, si est-ce que il craint, si Vostre Altèze va celle part, que tous les affaires demeureront et

que ceulx du conseil ne porront entendre à riens, estant Vostre Altèze absent et que par là ses affaires porront trainer en longeur, et désireroit sur tout que avant que faites ladicté emprinse, donnez ordre à tout et que laissez personnes qualifiées pour despescher en vostre absence ce que se offriroit, et que Sa Majesté ne voit comme il se pora résouldre du chemin qu'il devra tenir, ne soit que Vostre Altèze ait recongny ou fait recongnoistre Mésières, et semble à Sa Majesté que, si on la poroit prendre et garder, que ce seroit une bonne euvre. Les seigneurs du conseil font grande difficulté pour les vivres, mais disent que, puisqu'ils ne cognoissent le païs, que il se fault régler sur ce que Vostre Altèze fera recongnoistre.

Sa Majesté m'a dit que ne poroy encore partir dans trois ou quatre jours et que vous envoiasse ce courrier. Si Vostre Altèze me veult commander quelque chose davantaige, me le pora mander, et serai prêt à l'obeir.

Le bruit est ici que les François font grande préparation de gens de guerre et qu'ils ont envoié demander six mille Suisses pour mener en Picardie, sans les Allemans que l'on dit qu'il entend de faire en Lorraine.

Monsieur, je prie Dieu donner à Vostre Majesté bonne vie et longue.

De Londres, le 17 may 1557.

Monsieur, depuis ma lettre escripte, ai entendu que les François arment tant de bateaulx que il leur est possible, et crois qu'ils tachent à empêcher nostre flotte.

DE MONTMORENCY.

LXXVII.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 22 MAI 1557.)

Lettre de recommandation en faveur de William Drury.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, n° 615.*)

LXXVIII.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 23 MAI 1557.)

Lettre de recommandation en faveur de Gothart de Bochotz.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, n° 617.*)

LXXIX.

État des forces réunies par le roi contre les Français.

(FIN DE MAI 1557.)

Ce tableau comprend l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, les munitions et les noms des principaux chefs.

Almaines	xxij ^m
Duchemen of the Lowe-Countrys in Flander	xxij ^m
Spanyardes	vj ^m
Of olde crewes and bandes in Flanders	iiij ^m
Of lighte horseman	iij ^m
Of Swarte Ruttters horsemen	vj ^m
Of Lancee kinghtes of Almayne	iij ^m
And Pyoners.	vij ^m
Somme is	<u>lxj^m</u> ¹

The number of artillerye that is ready in the feilde :

Cannons greate.	xli ^{te}
Culveringes	x
Feild peeces	xx
Somme is	<u>lxx</u> peeces.

And there is whole provision readie for all the said ordinaunce during the space of
vj monthes for the whole armie in all thinges.

¹ Quelque erreur paraît s'être glissée dans les chiffres.

The cheefes capitaines of the armye :

The duke of Dolsteyn, the king of Denmarkes brother;

The eldest son of the Elector of Brandenburghe;

The duke of Brounswicke, brother to the Elector of Collegne;

The countye of Cesarbrooke ;

The countye of Maunsfield ¹.

And there is iiiij^m horsmene for vj monthes payed beforchand by the kinge.

Flaunderes finds besydes viij^m horsemen and viij^m footrmen at theire charges during vj monthes.

The laste of maye, the armye is to be in the feilde.

The Kinges Majestie also halt surprised a houlde by Saint-Quintines of the French, wherein cccc Swarte Rutters were put to the same houlde.

(*British Museum, fonds Harley, n° 168, fol. 155.*)

LXXX.

Le roi au duc Philibert de Savoie.

(LONDRES, 4^e JUIN 1357.)

Transport de munitions de guerre en Angleterre.

Mon cousin, je vous escripvis ces jours passés comme j'avois accordé, à la requeste de ceulx du conseil de pardeçà, de tirer hors de mes Pays-Bas le nombre de mil corselets et quelques aultres choses contenues au mémorial qu'estoit enclos dedens mes lettres.

Depuis, lesdists du conseil m'ont requis de povoir tirer aultres mil corselets, vingt lasts de pouldre de canon, six lasts de pouldres de harquebouse, xx^m litres de salpètre et iiiij^m de sulphre : ce que pareillement leur ay bien voulu accorder, moyennant qu'il y ait moyen de le recouvrer, vous réquerant de faire, selon ce, dépescher le saulf-conduit de delà.

¹ Cf. un autre document conservé dans les archives d'Hatfield : *Wages of an armament under Earl of Pembroke to assist King Philip in the war against France.*

Atant, mon cousin, Nostre-Seigneur vous ait en sa garde.
De Londres, le premier de juing 1557.

Vostre bon cousin,

PHILIPPE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. XVIII, fol. 1.)

LXXXI.

• *État de la flotte de Flandre.*

(6 JUIN 1557.)

Une partie de la flotte anglaise était chargée de croiser sur les côtes de Flandre. C'est à cette escadre que se rapporte spécialement le tableau suivant.

Of London.

SHIPPS.	TONNS
The William	iiij ^{xx} v
The Lyone	c
The Marie Grace	c
The James Bonnaventur.	c
The Marie Thorntone	iiij ^{xx}
The Marie Edward	iiij ^{xx}
The Merget.	iij ^{xx}

Of Lee.

The Edward	iiij ^{xx} x
The Jhesus	iij ^{xx}
The Petter	xl
The Eslabethe	xxxv
The Augallant	xxxv
The Havud	l
The John Bonnaventur	iij ^{xx}
The John	l
The Maria-Katheryn	l
	44

The James, of Laystoff	iiij ^{xx}
The John Evangelist, of Callys	ijj ^{xx}
The Maria Fortune, of Lyne	ijj ^{xx}
The Marie, of Welles.	iiij ^{xx}
The Trenety, of Yarmoth	ijj ^{xx}

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. XI, n° 2.*)

LXXXII.

Le roi au duc Philibert de Savoie.

(LONDRES, 7 JUIN 1557.)

Sur les envois de blés de l'Oostlande.

Mon cousin, le désir que j'ay de savoir par le menu la quantité de bleds que poeult estre arrivée du costel d'Oostlande et de celluy qui arrivera de temps à autre, m'a meu de vous escripre ce mot, vous requérant m'en voulloir advertir, et s'il est vray, ce que l'on dit par icy, que quelques XII ou XIII batteaux chargés de bleds aurront esté pris par les François; et davantage si vous avez entendu que ès villes maritimes d'Oostlande, et mesmes à Dansyck, l'on auroit arresté quelques batteaux anglois, quels, combien et la cause pour quoy.

A tant, mon cousin, Nostre-Seigneur Dieu vous ait en sa garde.

De Londres, ce VII^e de juing 1557.

Vostre bon cousin,

PHILIPPE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs, t. XVIII, f° 28.*)

LXXXIII.

Le roi au duc Philibert de Savoie.

(LONDRES, 8 JUIN 1557.)

Armements qui se font en Allemagne.

Mon cousin, je suis esté adverty par la voye d'Auguste que, au xx^e de ce mois, le Ringrave debvoit passer monstre, vers mon pays de Bourgoigne, de xx enseignes d'Ale-mans, et ung aultre coronnel d'aultres x enseignes, dont n'ay voullu faillir de vous faire part : vous requérant en voulloir aussy adviser mes ministres de delà, afin qu'ils soyent sur leur garde et que regardez sur la provision que l'on y pourroit mettre pour éviter tout inconvénient; et mesmes si (au eas que cecy fût vray) il n'y auroit apparence de se povoir servir de la confirmation de la ligue des Suisses, et le chemin que l'on y pourroit tenir.

Atant, mon cousin, je prie le Créateur vous maintenir en sa sainte garde.

De Londres, le viii^e de juing 1557.

Vostre bon cousin,

PHILIPPE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. XVIII, f° 30.)

LXXXIV.

Avis.

(AOUT 1557.)

Bataille livrée près de Saint-Quentin. Défaite des Français.

The connestable of Fraunce being uppon St-Lawrence daye about eight of the clock in the morning came to succour St-Quintyn with a great nombre of horsemen, bothe French and Almaynes, and with xxx^e ensignes of Almayne fotemen and xvij^e of French fotemen the best that wer in Fraunce. The duke of Savoye issued out of the Kings Majesties camp with the most parte of the horsemen and some fotemen of Spayne and Almayne, leaving in the camp about St-Quyntyn such nombres of men as wer

sufficyent for the syege, and encountered th'enemies and fought with them, so as, though the French wer farre more in nombre and that the dukes fotemen could not come in tyme, yet wer the French broken and put to flyght. And of the Almayne fotemen that wer on the French side, some were slayne and fyve thousand taken, unto whom the Kings Majesties hathe caused liberty to be gyven to departe to Almayne, having sworne them that they shall serve no prince agenst his Majestic. Of the French fotemen wer taken one thousande, and all the rest slaine, which wer above thre thousande; of the French horsemen manie wer slayne; of the rest almost all taken. There was mons^r de Anguyen, the conte de Vilars; they lost xx^e pieces of great ordynances.

There wer taken of the principal personnes theis following : the connestable of Fraunce; his yongest sonne; the duke Monpensier; the duke Longavile; the mareshall S^t-Andrewes; the Ringrave coronell of ye Almaynes; Roche de Mayne; Roche Fors; the viscount de Torreyna; the baron of Curton; the prince of Mantoa.

Besides theis, manie other gentlemen and capitens wer taken of the Kings Majesties side.

There wer some hurt, and onely one gentlemen slayne.

His Majestie came to the camp at St-Quyntyn thursday the xijth of this moneth, and all the Inglyshmen with him.

Those that be within St-Quyntyns ar very fewe and discoraged with the French overthrowe.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XI, n° 656.)

LXXXV.

Le comte de Bedford à sir William Cecil (Extrait).

(21 AOUT 1587.)

La défaite essuyée par les Français a été fort importante et telle qu'on n'en ayant vue depuis long-temps. Le comte d'Egmont s'est avancé à la tête de 2,000 Espagnols et Allemands et d'autant d'Anglais à une distance de vingt-deux milles sans rencontrer de résistance. On considère la reddition de Saint-Quentin comme assurée : ce qui réjouira fort les soldats, qui depuis le commencement du siège ont beaucoup souffert de la disette des vivres.

Thies ar to syngnyfye unto you of our prosedings toching the overthrow. I ensuer you ytt wasse very greatt and such another as the lyke hath nott chawnsed to France

of a good while : siens which tyme, the conte Egmonde with two thowsand Spanyards and Swarttroters and as many of us have made a rode into France of twenty-two miles of length and fownde no greatt resystence, nor I think should not have don, tho we had gon moch further.

As for the state of the towne, I think ytt wyl be gotten, wherof our sowdyers wyll nott be sory by reason they ar pynched with skarcyte, and hath ben ever sens our comyng to the seage, wherof divers ar fallen sick....

From our campe before St-Quyntyns, the 21th of August.

(*Archives d'Hatfield*. Publié par Haynes, *Coll. of State-Papers*, p. 204.)

LXXXVI.

Le roi au Conseil d'Angleterre (Extrait).

(SAINT-QUENTIN, 3 SEPTEMBRE 1557.)

Il a transmis à Figueroa des instructions sur le commerce avec la France.

De licentia vero Gallici commercii reete a vobis est consultum ; nos quoque ei rei occurri jussimus, ut ex eodem Figueroa pluribus accipietis, qui hæc omnia, ac quicquid præterea nostris de rebus scire desiderabitis, vobis exponet : quos supervacaneum erit exhortari ut in istius regni administrationem vehementius incumbatis, quando id tam accurate ac diligenter a vobis præstatur.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Liasses de l'Audience*, n° 84.)

LXXXVII.

Le comte de Bedford à sir William Cecil.

(AU CAMP PRÈS DE SAINT-QUENTIN, 3 SEPTEMBRE 1557.)

Nouvelles de l'expédition contre les Français.

Right worshipful. After my very hearty commendations. These are to signify unto you that there are no great news to write you at this time, but of the great victory the King's Majesty hath had in getting of the town, whereof ye are already thoroughly instructed; but, for my part, I have not seen the like in all my life. The sault was soon won, and with the loss of no great number; but the slaughter was in the town about the spoil. The Swartzrotters, being masters of the King's whole army, used such force, as well to the Spaniards, Italians and all other nations as unto us, that there was none who could enjoy nothing but themselves. They have now showed such cruelty as the like hath not been seen for greediness. The town by them was set a-fire, and a great piece of it burnt. Divers were brent in cellars and were killed immediately; women and children gave such pitiful cries that it would grieve any christian heart. Now, whether we shall to some other new siege or tarry the fortifying of this that we have gotten and so break up our camp, we do not as yet know.

Thus having nothing else but my hearty commendations to my Lady, I even bid you both most heartily farewell.

From our camp beside St-Quentin, the 3rd of sept. 1557.

Yours always to command.

BEDFORD.

(*Archives d'Hatfield.* Publié par M. Tyler, *England under the reigns of Edward VI and Mary*, t. II, p. 495.)

LXXXVIII.

Le seigneur de Lalaing au roi.

(9 SEPTEMBRE 1557.)

Affaires d'Écosse. Mémorial pour négocier.

Sire, sieuant le commandement qu'il pleust à Vostre Majesté de donner, au partement du camp, de faire faire quelque instruction pour celluy qui yroit de vostre part en Angleterre et Escosse pour entendre l'intention de la royne douairière, du gouverneur et aultres estats dudit Escosse, sur les nouvelletés commises par les gens de guerre dudit Escosse au quartier de Warvik, a esté advisé en vostre conseil icy l'instruction qui s'envoie présentement à Vostre Majesté soubs la très-pourveue correction d'icelle, laquelle conviendra signer par Vostre Majesté, si elle lui plaist. Et quant au personnage pour y envoier, a samblé que maistre Christophe d'Assonleville, conseillier en vostre conseil privé, feroit très-bien le voiage, estant imbut et instruet de l'affaire, comme lui avons faict entendre en cas qu'il plaise ainsi à Vostredicte Majesté, auquel d'Assonleville avons trouvé expédient que assiste un nommé George Gordon, par ci-devant conservateur des Escossois à la Vere, que l'on entend très-bien affecté à vostre service et congnoistre l'humeur d'Escosse, ne povant le secrétaire Strick bonnement faire icelluy voiage pour son indisposition.

Au surplus, Sire, pour relliefvement de Vostre Majesté et des secrétaires estans lez elle, envoions mémorial, ensemble minutte des lettres qu'il seroit expédient que feit Vostredicte Majesté pour la direction d'iceulx voages.

*Mémorial des lettres et pappiers qu'il convient avoir pour celluy
qui fera le voiaige d'Angleterre et Escosse.*

Premièrement, l'instruction laquelle sera envoyée au roy pour la veoir et signer ainsy qu'il sera arresté par Sa Majesté.

Lettres de crédence de Sadete Majesté à la royne.

Aultres au Sr Fiequerolle, ambassadeur de Sa Majesté en Angleterre.

Lettres de pareille substance à la royne douairière d'Escosse.

Lettres au due de Chastelherault, comte de Hemmeleton, gouverneur général d'Escosse.

Aultres lettres aux recteurs, prévosts, eschevins et magistrat de Edimbourg.

Copie , soubs le seing d'un secrétaire, des traictés de l'an 1542 avec Angleterre, et
celluy de l'an 1544 ou 1545.

Pareillement de celluy d'Escosse en l'an 1550.

Et , sy faire se poeult , de celluy entre Angleterre et Escosse , ou le demander oudiet
Angleterre , s'il ne se recouvre icy.

Envoyé au roy avec lettres à Sa Majesté du ix^e de septembre 1557.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. XVIII, f° 229 et 258.)

LXXXIX.

Le comte de Bedford à sir William Cecil (Extrait).

(AU CAMP PRÈS DE HAM, 13 SEPTEMBRE 1557.)

Siége et prise de la ville de Ham. La citadelle a également capitulé. On s'est emparé de Chauny, et
l'armée se portera vraisemblablement vers Péronne, la plus forte ville de France.

Thies ar to advertysse you of our doings now in France. Ytt were to old to wryte
you of the great overthrow or of the wynnyng of S^t-Quyntynes or Chatelett. Therfore
ye shall understand that the duke of Savoy cam before Hawne the 8th of september,
the Kyng's Majestye the 9th. The towne gave over immediatly. The castell, being in
dede yeary strong, helde owtt for a whyle; but, when they had bethowght themsellves,
they yelded ytt uppe in lyke wyse , and , at the sellffe same tyme, a number of our
swartt roters roving abrode toke another towne called Scheney a town thowght to be
of good force. Thus may ye see how God prosspereth the King's Majestie in all his
prosydings. As nowe we loke for a remove, but whether ytt shall be , ytt is nott yett
knowne. Most men thinks that we shall to Pyron , which by report hath the name to
be the strongest towne in France.

From our camppe besydes Hawne, the 13th of september 1557.

(*Archives d'Hatfield*. Publié par Haynes, *State-Papers*, p. 204.)

XC.

Instructions données à Christophe d'Assonleville.

(19 SEPTEMBRE 1557.)

Instruction du roy donnée à maistre Christophe d'Assonleville son ambassadeur pour le présent vers Écosse, réduite et altérée par la délibération du conseil d'Engleterre, en la forme qui s'ensuit.

Premièrement, vous yrez en la meilleure diligence que pourrez au diet Angleterre et, y estant arrivé, vous délivrerez à messire Jehan de Figueroa, nostre ambassadeur illecq, les lettres que luy escripvons, affin d'encheminer vostre audience vers la royne Madame nostre bonne compaigne à laquelle vous présenterez nos lettres de crédence, lui exposant de point en point la charge qu'avez de nous :

Assavoir que, ayans entendu de sa part comme les Escossois depuis nostre partement d'elle auroyent hostillement courru les costes d'Angleterre au quartier de Berwick¹ contre la bonne paix qui estoit entre lediet Angleterre et Escosse à nostre diet partement, l'accord faict et conclu par les commis des dits royaumes et la proclamation de ce faict et publiée aux frontières diceulx², et sur la réquisition qu'elle nous a fait, affin que, suvant les confédérations d'estroicte amitié et alliance entre l'Empereur, mon seigneur et père, et le feu Roy Henry d'Angleterre, voulissions en qualité de Roy d'Espaigne et prince des pays de pardeçà nous déclarer ennemy du dit Escosse et prester l'ayde promise par ladict alliance, nous, pour satisfaction à ce que de nostre part convient tant vers la dicte dame Royne que ses subgeets que cognoissons très-fort dévotionnés à nostre service, vous avons, par avis de ceulx de nostre conseil estant lez nous, envoyé vers la Royne douairière d'Escosse et le duc de Chastelhérault, conte d'Arren, gouverneur³, pour particullièrement leur remonstrer que depuis nostre advenement à l'administration de nos royaumes et estats, nostre principalle cure a esté, pour le désir que portons à la tranquilité de la république chrestienne et repos de nos subgeets, d'entretenir bonne et entière paix, confédération, voisinance et amitié entre les princecs chrestiens, spécialement avec le dit royaume d'Escosse, tant pour la proximité dicelluy royaume à nos pays de par deçà pour l'entrecours de la négociation et marchandise qui a esté entre les subgeets de l'un et l'autre, comme principallement

¹ La minute conservée à Bruxelles porte : Warwick.

² La minute portait seulement : contre les traictés entre le dict Angleterre et Escosse.

³ La minute portait : le duc de Chastelhérault, conte de Hamelton, gouverneur, et ceulx de Edimburg, principalle ville du dict pays.

pour les très-anciennes intelligences et quasi héréditaire voisiance et amitié tousjors gardées entre icelux. Meismement, estant une fois seulement tombé quelque discord et division par les menées et praticques des François, l'ancienne amitié se seroit restablue et les choses remises au premier estat et depuis sincèrement entretenues, que nous ne désirons que de pouvoir accroistre. Pour laquelle amitié tant mieulx perpétuer et ne permettre tumber quelque occasion qui la puist aucunement altérer, nous, pour le lieu que nous tenons non seulement de Roy d'Espaigne et prince des pays de par deçà, mais aussi de Roy d'Engleterre pour la conjonction de mariage qu'avons faict avecq la dite Royne sérénissime d'Angleterre ma dame, ensemble les anciens traictés et confédérations d'estroicte alliance et amitié avecq icellui royaume, nous eussions désiré que le dit royaume d'Escosse fut demeuré aussi en paix et abstinençe de guerre avecq le dict Angleterre, comme il estoit au jour de nostre partement.

Toutteffois, sommes advertis que depuis nostredict partement aucuns gens de guerre du costel d'Escosse se seroient advancés faire incursions et hostilités sur les limites d'icelluy royaume d'Engleterre, chose qui nous a fort despleu pour le désir que tenons à l'entretenement et pacification de la chose publique, comme dict est.

Et pour ce que scavons la dite Royne ma dame n'avoir donné occasion d'icelle, mais l'estimons estre procurée et entreprinse par les praticques des François, vous envoyons vers les dits Royne douairière, gouverneur et estats dudit Escosse, pour les requérir de désister de ceste hostilité et avecq ce des injures et dommaiges faire faire la récompence, et en eas qu'ils dényent d'ainsi faire, leur dire de nostre part que, ayant considération tant de ce qui nous oblige par les anciens traictés entre le dit royaume d'Engleterre et nos diets pays de pardeçà, comme de nostre honneur et debvoir, estant Roy d'icelluy royauleme, nous les debvons et voulons déclarer et traicter comme ennemis, les requerant au nom de nous de vouloir déclarer là-dessus leur intention, affin, sur vostre rapport, pouvoir délibérer et arrester ce que, pour le lieu que tenons¹, nous sommes tenu faire et ce que Dieu et la raison nous conseilleront.

Et, ce achevé avecq la dictie Royne ma dame, vous procurerez de poursuivre vostre voyage en Escosse vers ladictie dame douairière, demandant préalablement de ce costel le sauf-conduict et assurance pour le péril du chemin, et luy présenterez aussi nos lettres de crédence, luy donnant à entendre vostre charge et commission selon la forme et instruction cy-devant couchée, avecq telle chose pertinente que à l'effect de votre légation appertiendra.

Vous délivrerez pareillement autres nos lettres au dict conte d'Arren², gouverneur, luy donnant à entendre le mesmes et que sommes esté esbahys de ces nouvelletés,

¹ La minute ajoute : acquit et devoir de nostre obligation.

² La minute : au dict conte d'Hamelton.

bien estimans qu'il n'est autheur d'icelles, ains les ministres et agens du Roy de France, luy persuadant (si faire se peult) d'y obvier pour ne souffrir, à l'appétit d'aueuns non se soucians du repos du dict pays mais seullement faisans prouffit d'eulx, les subgects de pardeçà et d'Ecosse si voisins et anciens amis tumber en dissention, discord ou aigreur, ce que désirons éviter le plus qu'en nous est, en y usant tant vers luy comme la dite dame douairière¹ de telle remonstrance et persuasion que jugerez convenir, affin que, si l'amitié tournoit ès dits inconveniens², Dieu et le monde puissent entendre que n'en sommes autheurs, mais qu'avons tâché, autant qu'en nous estoit, la pacification, tranquillité et repos des dits pays.

Vous n'oublierez, avant de passer oultre en Ecosse, d'entendre de la dicte Royne ma dame nostre compaigne l'occasion de ces troubles venus du costel d'Ecosse et la forme particulière de l'invasion que lesdits Ecossois ont faict, pour estre du tout³ mieulx instruit pour notre service.

Et au surplus entendrez de meisme chemin, le plus avant que pourrez, l'affection que la dicte Royne douairière tient tant vers nous, nos pays et subgects que aussi en l'endroit de la dicte Royne nostre compaigne, ses estats et pays, faisant semblable secrète inquisition pour le regard des gouverneurs, conducteurs, principalles villes et commun peuple, pour savoir à quoy ils sont plus inclinés ou à l'entretenement ou rompture de la paix, ensemble des moyens qu'ils ont pour la guerre, quels desseings, pratiques et factions se meynt illecq contre nous, nostre dicte compaigne, nos subgects et allyés, vous enquérant pareillement de toutes autres choses que sentirez convenir pour nostre service, selon le devoir de vostre office et qu'en avons en vous entière confiance, pour après nous en faire rapport ou advertir comme il appertiedra.

Faiet au camp lez nostre ville de Han sur Somme le xix^{me} jour de septembre XV^e cinquante sept.

(*Archives impériales de Vienne; Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs, t. XVIII, f. 250; Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XI, n° 665.*)

¹ Ici se trouve supprimé un autre passage de la minute relatif à la ville d'Édimbourg : Le meisme ferez savoir aux prévost, eschevins et magistrat principal d'icelle ville de Edimburg, si toutefois en povez avoir le moyen, et, leur délivrant aussi nos lettres de créance, userez vers eulx, etc.

² La minute porte : en aigreur.

³ La minute : de tant.

XCI.

Le roi à la reine Marie.

(SEPTEMBRE 1557.)

Lettre de créance.

Madame. Pour encheminer les affaires que m'avés fait entendre touchant les émotions et hostilités faietes par les Escossois contre nostre royaume d'Angleterre, j'envoie maistre Christophe d'Assonleville, conseillier en nostre privé conseil, lui aiant encharged vous déclarer le fons de sa commission et légation vers Escosse, gouverneur et aulcuns estats d'icellui païs, à la fin que vous entenderez de lui, vous priant le vouloir croire en ce qu'il vous exposera de nostre part, etc.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. XVIII, f° 258.)

XCII.

Le roi au secrétaire John Boxoll (?)

(SEPTEMBRE 1557.)

Lettre de créance.

Philippus, etc., Generose, syncere, nobis dilecte, commisimus honorabili fideli nobis dilecto magistro Christophero d'Assonleville, consiliario et oratori nostro, nonnulla tibi nostro nomine referenda, prout ab eo coram latius intelliges, te affectuose hortantes ut eidem oratori nostro in iis quæ nostro nomine referet, plenam fidem habere, teque superinde ita gerere velis, prout erga te plane confidimus et omni favore nostro compensare cupimus.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Lettres des seigneurs*, t. XVIII, f° 259.)

XCHI.

Christophe d'Assonleville au roi.

(WESTMINSTER, 5 OCTOBRE 1557.)

Sire, Suyvant le commandement que j'ay de vostre Majesté pour le voiaige d'Angleterre et Escosse, après avoir esté arresté deux nuicts et un jour à Calais pour le vent contraire, suis arrivé le premier de ce mois bien tard en Londres. Le lendemain communiquay avec le Régent Figueroa¹ et le jour suivant au matin fus en court pour présenter les lettres de crédence de vostre Majesté à la Royne, laquelle, m'ayant ordonné de demourer à disner avec son Chancellier, les Millords Thrésorier, Paiget, évesque de Hély et aulcuns principaulx de son conseil, me donna à l'après-disner, en la présence des susnommés, audience où je declaray de bouche particulièrement tous les poinets de ma commission ; et, mesmement à sa déclaration et selon le contenu des lettres de vostre Majesté à icelle Royne, fis lecture de l'instruction à moy baillée par escript, donnant ample raison à sa M^{te} pourquoi la dite instruction estoit faicte pour ce coup en ceste forme, par doulees remonstrances tendantes plus tost à pacification du trouble que à plus grande aigreur : sur quoi sa M^{te}, aiant le tout prins de bonne part, voulut que ceulx de son conseil et moy nous trouvissions en la chambre de Monsieur le Cardinal d'Angleterre, pour illec examiner de plus près chacun poinct de la dite instruction et veoir s'il y avoit quelque chose qui semble mieulx convenir pour le bien de ma dite commission affin de le changer, comme par les dites lettres de vostre M^{te} à la dite dame Royne et au dit Régent estoit contenu que se pourroit faire ; et, illec les poinets de ma charge de rechief exposés et icelluy escript releu, prièrent que le leur voulusse laisser, pour plus particulièrement adviser sur icelluy, disans que le lendemain à deux heures à l'après-disner retourneroient pour sur tout prendre une bonne et fructueuse résolution, à laquelle heure, Sire, le dit Régent et moy auerions entré en conférence de conseil avec les mesmes sieurs du jour précédent, où me fut dict comment l'instruction que je portois en termes de douleur estoit bien convenable pour lors qu'elle povoit avoir esté faicte, assavoir au commencement de septembre dernier, que lors les incurssions et hostilités se pouvoient encores réparer, mais que pour le présent le temps requéroit autre chose, aians les Escossois et Francois amassé par mer et par terre leurs forces, voires de l'extrémité d'Escosse et des isles adjacentes, pour faire un grand effort où ils pourroient, comme ils estoient prests, dedens un jour ou deux exécuter

¹ Figueroa était régent ou président du Conseil d'Aragon.

leur emprinse, laquelle seroitachevée devant que peuisse arriver audict Escosse, et partant que pour le temps présent estoit besoing d'user en leur regard d'auttres termes, scavoient leur faire entendre de la part de vostre M^{te} comment estiés adverty qu'ils avoient couru vostre royaume d'Angleterre et partant avoient rompu les traictés qu'ils avoient avec vous, ne povant y avoir riens entre le mary et la femme de séparé et divisé, toutesfois, pour leur oster toute cause d'ignorance et monstrer que vostre M^{te} ne désire que amitié avec eux, les avés bien voulu préadvertisir affin qu'ils eussent à cesser incontinent les armes, réparer les injures et dommages faictes au diet royaule, aultrement que force est à vostre M^{te}, tant par obligation des traictés d'estroicte alliance avec Angleterre que pour la conjuncture indissoluble de vostre mariage avec la dite Royne Sérenissime, les déclarer vos ennemis et co: joindre les armes et vos forces communes contre eux comme ennemis communs, me disants lesdits de vostre conseil d'icy que je povois bien faire cela, attendu l'autorisation par lesdites lettres de vostre M^{te} pour changer l'instruction comme il sembleroit bon icy à sa M^{te} Réginalle et à ceulx de son conseil, alléguans oultre plusieurs choses pour quoi la guerre de vostre part contre Escosse ne se debvoit plus différer, ny dissimuler.

A cela, Sire, feis response que je faisoie ce voiaige pour acquit de l'obligation que vostre M^{te} debvoit à la Roine et pour le bien de cestuy royaule, et mesmement pour plus grande justification de vostre M^{te} et descharge de vostre conscience s'il falloit entrer en guerre contre le païs d'Escosse, à celle fin que Dieu et les hommes entendent que n'estiés auteur de ces troubles, aiant faict toutes choses possibles pour démonvoir les diets Escossois de la guerre par gracieuses remonstrances, voie qui avoit samblé pour la première fois plus convenable, attendu qu'ils estoient très-anchiens alliés des Pays-Bas et que vraisemblablement ils estoient tombés en ceste rupture plus par les menées des Francois que de leur vouloir; que, si ce moien ne prouffictoit, tant seroit trouvée la modération d'esperit de vostre M^{te} plus grande, et la culpe de la rupture imputée plus fort aus diets Escossois, et que lors on n'estoit fourclos de venir à ce dernier remède; aussi que les mots, comme ils estoient couchés en icelle instruction de faire par vostre M^{te}, en leur reffus de cesser les armes contre Angleterre, ce que Dieu et raison vous conseilleroient, emportoient assez déclaration de vostre vouloir de n'abandonner la Royne et de satisfaire aux obligations des traictés d'estroicte alliance et amitié. Quoy qu'il fut, leur déclairay que ne povois aulcunement faire mention de les tenir ennemis sans exprès commandement de vostre M^{te}, joint que telle commination pourroit estre interprétée incontinent pour déclaration de guerre, conséquamnet que les bons marchans pourroient estre surprins, et auttres plusieurs moyens longs à discourir, tellement, Sire, que pour ceste heure se sont contentés de ma response, aiant en icelluy conseil esté avisé que s'envoieroit préalablement courrier vers vostre M^{te}, pour l'advertisir de la part de sa M^{te} Réginalle et de nous auttres de tout ce que

dessus, et que ce pendant demourerois icy attendant vostre ordonnance de ce qu'il plaira à vostre M^{té} estre faict.

Sire, ceulx du conseil de la Royne envoient présentement à vostre diete M^{té} les poincts qu'ils désirent estre changés ou ampliés, en quoi n'avons trouvé icy auleune difficulté pour ce qu'ils désirent estre changé, car il s'estoit icy passée quelque communication avec les Escossois, dont vostre conseil de par decà n'estoit adverty; mais la dispute a esté et est seulement ès mots exprès de déclaration d'ennemis, que ne doibs et ne puis faire sans exprès commandement de vostre diete M^{té}, et avec cestes ay mis copie de l'instruction que j'ay receu de la part de vostre M^{té}, en cas qu'il fut besoing de la reveoir par de là, soit pour la laisser ainsy, la changer ou faire l'adjoust et changement à part, s'il est trouvé convenir.

Sire, si vostre M^{té} fait ceste déclaration de guerre contre Escosse pour raison de la tuition d'Angleterre, il ne sembleroit impertinent (sauf correction de vostre M^{té}) que ce pendant fut fait quelque acte de eecy, si comme que vostre M^{té} s'est déclarée ennemie d'Escosse à la requisition de la Royne pour satisfaire aux traictés d'estroicte alliance contenant que l'on doibt estre amis d'amis et ennemis d'ennemis perpétuellement, ce que sera de rechief promis d'observer à tousjours et contre tous ennemis, aiant par ceste communication assez entendu de ceulx du conseil d'icy que l'on viendra facilement à ce point, et que soubs ceste raison, ensamble du dict mariage, la Royne avoit fait le semblable dernièrement contre France, qui est moien pour l'advenir de grande assurance pour les païs communs de vos deux M^{tés}: laquelle déclaration me semble d'autant plus nécessaire que j'entens par traicté de mariage de vostre M^{té} avec la dicte Royne Sérenissime que icelle clause est exceptée, et que par la publication de guerre qui s'est facite icy contre la dicte France, sa M^{té} a cherché aultre occasion de déclaration d'icelle guerre, aussi craignant la rupture contre Escosse, seroit bon préavertir les marchans de pardecà pour n'estre circumvenus si la guerre advenoit (que Dieu ne voeulle).

Sire, après avoir supplié au Souverain Créateur de toutes choses continuer les très-grandes victoires que lui a pleust vous donner, suppliray vostre M^{té} que puisse estre recommandé très-humblement à sa bonne grâce.

De Westmunster, ce 5^e jour d'octobre 1537.

De vostre M^{té} très-humble et très-obéissant serviteur et subject,

CHRISTOPHRE D'ASSONLEVILLE.

(*Archives impériales de Vienne.*)

XCIV.

Rapport du Conseil d'État sur la déclaration à faire contre l'Écosse.

(VERS LE 20 OCTOBRE 1557.)

Le Conseil d'État, après avoir pris connaissance de la lettre d'Assonleville, du 5 octobre, s'est réuni le 20 sur l'ordre du roi transmis au comte de Lalaing.— Trois opinions principales y ont été exprimées. — Selon la première, il faut entendre les États. — Selon la seconde, il y a lieu de prévenir d'abord les marchands. — Selon la troisième, il convient de consulter des jurisconsultes et des théologiens. — Nombreuses considérations sur le dommage qui résulterait de la guerre avec les Écossais et sur l'utilité de rester en bons termes avec l'Angleterre.

Sur ce que le conseiller d'Assonleville, naguaires despesché par le Roy avec instruction de S. M. pour Escosse, a par ses lettres dois Westmunster en Angleterre le v^e jour de ce mois d'octobre escript à S. M. que suivant l'ordonnance d'icelle il avait déclaré à la royne et ceulx du Conseil d'Angleterre tous les poincts de sa charge, lesquels, après avoir le tout examiné, auroient dict au diet d'Assonleville en plein conseil que l'instruction qu'il portoit pour le diet Escosse en termes de douleur estoit bien convenable pour lors qu'elle povoit avoir esté faict que les hostilités et incursions que les Escossois avoient faictes sur Angleterre se povoient encoires réparer, mais que pour le présent le temps requéroit autre chose, aiant les François et Escossois amassé leurs forces par mer et par terre pour faire ung grand effort contre le dict Angleterre où ils pourroient, et qu'ils auroient achevé leur emprinse avant que le dict d'Assonleville pourroit arriver en Escosse, et que pour ce estoit besoing d'user en leur regard d'autres termes, et que en l'instruction se debvoit faire quelque changement, assavoir que S. M. estoit advertey que depuis son partement aucun gens de guerre du coustel d'Escosse se seroient advancés faire incursions et hostilités sur les limites du royaume d'Angleterre, chose qui a fort despleu à S. M. pour le désir qu'elle avoit à l'entretenement et pacification de la chose publique, mais pour ce que S. M. seavoit la dicte royne d'Angleterre n'avoir donné occasion d'icelle, ains estimoit estre procurée et entreprinse par les praticques de France, Sadicte M^{me} envoyoit le dict d'Assonleville vers la royne douaigière, gouverneur et estats du diet Escosse, pour les requérir de désister de ceste hostilité et avec ce des injures et dommaiges faire la réparation, aultrement et s'ils dényent ainsy faire, leur dire de sa part que, ayant Sa M^{me} considération tant de ee que l'oblige par les anciens traictés entre le royaume d'Angleterre et les pays de pardéçà, comme de son honneur et debvoir estant roy d'icelluy roiaulme, Sa M^{me} les debvoit et vouloit déclarer et traiter comme ennemis, les requérant de vouloir déclarer là dessus leur intention affin de sur

le rapport du dict d'Assonleville y povoir délibérer et arrester ce que pour le lieu que Sa M^{te} tient, elle est tenue de faire, et ce que Dieu et raison luy conseilleront, n'ayant toutesfois le dict d'Assonleville osé en ce excéder sa charge, ny admettre la dicte correction et changement de son instruction, quant à faire mention de tenir les Escossois pour ennemis sans exprès commandement et ordonnance de Sa M^{te}, ainsi que plus particulièrement est contenu ès lettres du dict d'Assonleville et que Sa M^{te} en a semblablement esté advertye par ee que luy en ont escript le Régent Figueroa, aussi ceulx de son Conseil au diet Angleterre, sadiete M^{te}, par ses lettres au conte de Lalaing datées au camp à Han le xi^e de ce mois, luy avoit mandé que, aiant entendu la négociation du dict d'Assonleville et le changement que les Anglois désiroient se feist quant à son instruction avant que de le laisser passer oultre, le dict seigneur conte de Lalaing eust à communiquer avec ceulx du Conseil de Sa M^{te} estans arrière luy, affin que, à son arrivée pardeçà, icelle puist entendre son avis pour y prendre la résolution que Sa M^{te} verroit convenir à son service. Et oultre ee, le xx^e de ce dict mois, ayant faict appeller devers elle en son Conseil le dict seigneur conte de Lalaing, les seigneurs d'Arras, de Molembaix, d'Achicourt, président et les autres conseillers d'Estat de longue robbe et mis en délibération de conseil sy au dict affaire d'Esesosse convient faire le changement de la dicte instruction selon que la royne et ceulx du Conseil d'Angleterre le désirent, il a par les diets seigneurs du Conseil présens, aussy les trois seigneurs prince d'Orange, contes d' Egmond et de Hornes, ausquels, non se trouvans en conseil pour leur indisposition, a depuis par ordonnance de Sa M^{te} esté déclaré et référé tout l'affaire et l'opinion des autres, esté opiné, selon qu'il a semblé à chacun d'eulx en sa conscience et pour le debvoir qu'il ha au serviee de Sa M^{te}, venant enfin le tout tumber en trois sortes d'oppinions.

Pour la première, ils eussent tous bien désiré que, considéré l'estat des affaires de Sa M^{te}, l'on eust peu encoires temporiser et différer de faire ceste déclaration pour n'avoir mesmes les Anglois esté si prompts à se déclarer pour nous et ces pays estre par avant chargés de ceste guerre contre France plus qu'ils ne peuvent porter et que pour ce les Estats prendroient fort mal si on les mettoit en nouvelle guerre sans les en préadviser, que, aiant les Escossois ennemis pardeçà, le prouffict qu'on en tirera, est petit, et le dommaige irréparable qu'ils pourront faire aux pays de Hollande, Zellande et Flandres et autres maritimes tant en leurs pêcheries que en la navigation de Dennemarek et d'Oostlande, et que pour toutes ces considérations l'on eust peu encoires demeurer sur la résolution prinse au camp, présent le dict seigneur conte de Lalaing et aultres seigneurs chevaliers de l'ordre, comme aussi le conseiller Renard y avoit esté envoyé, et ès termes de l'instruction comme elle a esté depuis délivrée au dict d'Assonleville.

Mais, considéré la presse que l'on donne du coustel d'Angleterre de faire le changement susdit en la dicte instruction et que par ainsy Sa M^{te} passe oultre à la dicte décla-

ration contre Escosse, par où il soit besoing leur faire absolute responce, tumbans par ce hors des termes de la première instruction et de l'opinion susdictie et pour sçavoir ce que par droict et raison se debvoit faire, aucunz des diets seigneurs ont allégué le traicté d'estroite alliance faict entre l'Empereur et le feu roy Henry d'Angleterre l'an 1542 dernier et la déclaration sur icelluy ensuyvie l'an 46 ensuyvant, quy est tout cler et contient au vi^e article d'icelluy que, se faisant quelque invasion ès royaumes, pays, terres et seigneuries de l'obéissance de l'ung et de l'autre costel, que les aucteurs, fauteurs et supportateurs de telle invahie ou invahies, aussy celluy qui y aydera du tout ou en partie de gens, argent, armes, munitions ou navires, aussy les invaseurs, ensamble leurs subjects seront aux dis deux princes contrahans communs ennemis de l'ung et de l'autre et que à tels ung chacun des diets princes interdira aux subjects des invaseurs l'entrecoers, commerce et toute hantise et conversation avec leurs diets subjects, sur lequel traicté s'estoit aussi par l'autre subsécutif de l'an 46 faict la déclaration, quant à la dicte invasion, qu'il se doibt entendre que sy, pour quelque cause, raison ou prétexte que ce soit, l'invasion se faict contre les pays et seigneuries contenus au diet vi^e article avec le nombre de huiet mil gens de guerre approchans par mer ou par terre les limites des royaumes, pays, terres et seigneuries appartenans à l'ung des diets princes et comprins au diet article et en gectant le nombre de deux mil gens de guerre soit de cheval ou de pied dedens les diets limites au pays, encoires que la reste des diets gens de guerre demeure au dehors d'icelles, il sera tousjours pour l'effect du diet vi^e article estimé pour invasion, de laquelle sera adjousté foy, sur les lettres du prince qui sera invahy, et selon icelle le prince que sera requis, endéans ung mois du jour de la réquisition, tiendra et réputera l'invaseur pour ennemy, interdisant à ses subjects le commerce, si avant que le prince invahy lors soit ou se fut déclaré ennemy du dict invaseur, dont il debvra par lettres adverrir son confédéré. Et que cestuy traicté soit juste, appert par ce qu'il est dressé pour la mutuelle deffension des pays d'ung costel et d'autre que se debvroit observer, et présupposant que l'invahye fut esté faict comme il est contenu en la dicte déclaration, l'on ne s'en pourroit excuser, et ne fut que pour la déclaration qu'ont faict les Anglois pour nous contre France, l'on ne pourroit moings faire pour les diets Anglois contre Escosse. Vray est que l'an 50 dernier fut dressé le traicté d'Escosse, mais oultre le changement depuis advenu par l'alliance du mariaige de la royne avecq Sa M^{ie}, estant par icelle tenu et obligé à la défension de ses subjects dotaulx, le traicté faict avecq Angleterre est plus ancien, aussy est particulier, où celluy d'Escosse est subsécutif et général, et plus oblige le particulier que le général, et estans expressément comprins au traicté d'Escosse les Anglois selon le traicté qu'on avoit avecq eux par où l'on demeure en son entier quant aus diets Anglois, et ne peult le second traicté déroguer au premier, mesmes aians les Escossois encommencé la guerre, et comme il faict à prêsumer que ce que font les diets Escossois aux Anglois, est pour

s'estre les Anglois déclarés contre France, selon l'obligation du dict traicté et alliancee, la raison vouldroit aussy de les assister contre ceulx qui à cause d'icelle leur font présentement la dicte invasion. Que se trouvans les choses en ces termes, il fault ou se départir du traicté d'Escosse ou estre en faulte de satisfaire à celluy avec Angleterre et par ainsy rompre l'ung ou l'autre. Et estant l'invasion faict, l'on ne voit que l'on doibt rompre avec l'Angleterre pour conserver l'Escosse, mais qu'il fault regarder si l'on ha plus de prouffit du traicté avec Angleterre et de la déclaration que s'en est ensuyvye que du préjudice d'icelluy d'Escosse, faisant la déclaration et en aians eux-mesmes donné l'occasion par la dicte invahye. Que Sa M^{te} se doibt plus tost déclarer contre les Escossois que à faulte de ce les Anglois altérassent et vinssent à se rejoindre avec les François, se retirans de nostre alliance; car, se faisant une fois la distinction dentre ces pays et Angleterre, ce seroit chose préjudiciable à tous affaires de Sa M^{te}, et néanmoins pour conclusion des seigneurs de ceste opinion, ils seroient d'advis qu'on donnast à entendre aux Anglois le peu de prouffit que leur peult venir de ceste déclaration et le grand dommaige qu'en recevroient ces pays et prendre regard qu'on a esté si longuement en guerre et invahye pardeçà sans qu'ils se ayent déclaré et donné aucun secours selon le dict traicté, et que pour ce ils se voulissent contenter qu'on puist passer pour ceste fois par les termes contenus en la première instruction, ou sinon et qu'il fut forcé passer oultre à la dict déclaration que l'on doibt premièrement avoir bonne et seure attestation sy l'invasion a par les diets Escossois esté faict contre le roiaulme d'Angleterre conforme au vi^e article du dict traicté et de la déclaration de l'an XLVI ensuyvie, aussi que, comme les Anglois veullent que ceste déclaration se face en vertu du traicté d'Angleterre, il seroit aussi besoing qu'on sceust sy la déclaration qu'ils ont fait contre France a semblablement esté en vertu du dict traicté et s'ils entendent adhérer à icelluy et pour l'advenir y correspondre mieux que n'a esté fait, car encoires qu'ils se peuvent excuser sur ce qu'on ne les a requis, sy a l'on entendu les avoir tenu tels termes et propos qu'on a crainct que faisant la réquisition ils s'en fussent excusés, eraignant par ce entrer en quelque umbre avec eux, par où conviendroit aussy que passant oultre à la dicte déclaration l'on ne se trouvast plus en double, ains que se faisans pour l'advenir plus de telles invasions contre les pays de pardeçà, l'on fut plus assuré de leur ayde et assistance, et que, sur leur déclaration faict contre les François, ils se monstrassent effectuellement et vivement leurs ennemis et que désormais toutes choses se passassent avecq toute mutuelle correspondance et sincérité requise, demeurans amis d'amis et ennemis d'ennemis, conforme au dict traicté, sans y contrevenir en façon quelconque, ny user d'aucunes excuses pour empescher le bon effect de la dicte bonne amitié et mutuelle assistance. Aussi seroit, avant que faire la dicte déclaration, l'opinion des diets seigneurs que l'on en deust par quelque bon moyen préadviser les marchans pour estre sur leur garde, aussy que pour estre ceste matière de si grand

poix, mesmes que l'on viendroit sortir par eey hors de la conclusion prinse au camp par Sa M^{té}, il pleust à icelle le tout communiquer avec le due et autres seigneurs mesmes du conseil d'Estat, qui sont avec Son Altesse, se soubmectant à meilleure opinion.

Autres des seigneurs considèrent les grans incommodités, foulles et oppressions procédans de la guerre et par lesquelles ce pays est constitué en la nécessité et pauvreté que l'on voit, et sera encoires davantaige, le chargeant de guerre nouvelle, et sy mettroit-on le mescontentement entre les subgects et accroistroient les difficultés, tellelement que bien mal l'on en pourroit sortir, et n'estant le pays souffsant pour se dessendre contre ung ennemy, que moins il le seroit contre deux; que le traicté d'Angleterre n'oblige Sa M^{té} à faire cette déclaration et se mettre en guerre contre Esoosse, puisque les Anglois mesmes ne l'ont point observé et n'en ayons tiré grand prouffit, ne s'estans jamais en riens démonstré contre France, et qu'ils n'en ont jamais eu voulenté se déclarer, appert par ung article du traicté de mariaige de la royne contenant expresément que pour raison d'icellui ils n'entendoient aucunement entrer en guerre avec France, aussi qu'ils ne peuvent comprendre que leur dernière déclaration contre France soit esté faite en vertu du traicté qu'ils ont avec les pays de pardecà, que venant Sa M^{té} à se déclarer contre Escosse, ils passeront incontinent oultre à demander l'ayde, laquelle selon l'estat des finances de pardecà, l'on scauroit bien mal furnir, que ceste matière est bien difficile et que en termes de justice l'on peult doubter si à l'appétit des Anglois l'on doibt rompre avec ceulx avec lesquels l'on est en paisible amitié et qui n'ont en riens offensé ces pays et mesmes avec lesquels l'on est en exprès et propre traicté de paix. Et oires que l'on vouldroit dire que le traicté d'Angleterre seroit plus anchien que icelluy, sy est-ce que, auparavant le dict traicté du dict Angleterre, l'on a tousjors esté en bonne paix et amitié avec les diets Escossois et vescu par ensemble paisiblement selon les traictés estans entre eux et ces dits pays, lesquels ne convient si légièrement rompre pour le respect d'aultruy, tant plus que l'on entend que la rompture qui se feist en l'an XLIII à la sollicitation des Anglois, estoit injuste et que pourtant l'on doibt tant plus maintenant regarder d'observer ce que depuis a esté redressé avec eux, ce que n'est seulement à estimer pour nouveau traicté, mais continuation de ce que anciennement avoit esté traicté avec eux. Et quant à parler en termes de justice, considérant tant d'occasions et autres innumérables maulx que procèdent de la guerre, il semble que la chose doibt estre bien clère, veu que à la condempnation d'ung homme seul il fault que la matière soit si clère que le jour, y joint que en telles matières la justice demeure conjoincte avec la conscience, et que les princes qui commencent la guerre, aussy ceulx qui la conseillent, sont tenus de respondre devant Dieu de tant d'occisions, foulles et oppressions que se commettent en l'endroit du pauvre peuple, et de vouloir commencer la guerre autrement que avecq les circonstances requises de ce

que deppend de justice et conscience, en lieu que par succession d'icelle l'on en attend prospérité, sy est-ce que, quelque apparence que le prince peult de ce avoir, Dieu devant la fin de telle guerre permet tout le contraire, oultre ce que en autre endroit dépend de sa divine justice, et que partant, avant commancer la guerre, n'est pas moings besoing d'avoir le conseil et avis des théologiens que des juristes, et, considéré ce que dict est, estant la chose doubtueuse et en diversité d'opinions, semble, comme dessus, qu'elle ne se debvroit conclure sans l'appaisement des dictz juristes et théologiens.

(*Archives impériales de Vienne.*)

XCV

Avis du comte de Hornes, du prince d'Orange et du comte d'Egmont sur la déclaration à faire contre l'Écosse.

(VERS LE 20 OCTOBRE 1557.)

Le comte de Hornes désirerait que l'on ne dût pas se prononcer contre l'Écosse; il pense toutefois qu'il serait plus regrettable encore de rendre l'Angleterre hostile.—Le prince d'Orange partage cette opinion; mais il demande qu'on consulte les États avant de déclarer la guerre.—Le comte d'Egmont insiste sur les conséquences que la rupture avec l'Écosse produira inévitablement et juge utile que préalablement l'Angleterre fasse connaître jusqu'à quel point elle soutiendra le roi dans sa lutte contre la France.

Opinion de Mgr le conte de Hornes sur l'affaire d'Escosse.

Considéré les grans inconveniens que pourroient survenir aux pays de pardeçà, se faisant la déclaration contre Escosse, aussi que le prouffit qu'en recevroient les Anglois est bien petit et le dommaige en seroit merveilleusement grant pour ces dictz pays, l'on pourroit pour éviter les dictz dommaiges en faisant ladicté déclaration user d'un moyen par dire qu'on le feist non comme seigneur des pays de pardeçà, mais comme roi d'Angleterre, envoyant quelque nombre de chevaux ou gens de guerre aus dictz Anglois contre Escosse, et que les dictz Anglois persistent tant à la dicte déclaration est pour ce que se faisant icelle ils pensent que les Escossois ne leur oseront faire la guerre, mais que, faisant Sa M^{ie} la déclaration contre Escosse, que les Anglois se déclairassent aussi entièrement en ceste guerre contre France, concluant qu'il luy semble, si l'on povoit tant faire que de contenter les Anglois sans la dicte déclaration, que ce seroit le meil-

leur, mais plus tost que à faulte de ce ils se deussent retirer de nous, l'on doibt passer oultre à la diete déclaration ; car, se faisant une fois la disjunction entre Angleterre et nous, ce seroit fort préjudiciable à tous affaires de Sa M^{te}.

Mgr le prince d'Oranges.

Si l'on eust peu cestuy affaire conduyre par remonstrance qu'on en eust peu faire aux Escossois par ambassadeur, que ce luy eust semblé le plus convenable, qu'il luy sembloit aussi bon que avant que de procéder à la déclaration, la chose fût bien examinée par théologiens s'il se povoit faire justement, et, en se délibérant faire la diete déclaration, que l'on le deust premièrement donner à congnoistre aux Estats des pays de pardeçà, lesquels se trouvant tant en arrière prendroient bien mal si l'on entroit en nouvelle guerre avec Escosse sans le leur avoir communiqué et préadvisé, et craint que, mettant les subgects de pardeçà en nouvelle guerre, que tous affaires et le service de Sa M^{te} en seront grandement reculés. Concluant qu'il seroit d'opinion que, si Sa M^{te} se deust déclarer contre les diets Escossois, que l'on seeust aussi seurement l'intention des Anglois et s'ils se vouldroient sincèrement déclarer contre France en vertu des traictés passés, et que Sa M^{te} se doibt plus tost déclarer contre les Escossois que les Anglois ne se déclairassent pour les François, mais que sur tout l'on en donne quelque avis aux diets Estats de pardeçà affin de ne les mettre en guerre sans leur seeu.

Mgr le conte d'Egmond.

Qu'il luy semble que la dernière résolution prinse sur ceste matière au camp, présent le conseiller Renard, estoit que l'on se debvoit excuser d'entrer en guerre avec Escosse si aulcunement faire se povoit, et que en vertu des traictés l'on n'y estoit obligé, et oultre ce, se déclairant contre les Escossois, l'on feroit bien peu pour les Anglois, s'ils le voulissent bien entendre, et si seroit le dommaige aux subgects de pardeçà, mesmes de ceulx de Hollande, Zéellande et coste maritime inestimable, voyre qu'il estimoit que les Hollandois seuls aymeroient plustost payer double ayde que d'entrer en guerre avec les diets Escossois, et que pour ce l'on doibt excuser la diete déclaration s'il est possible, leur faisant eecy remonstrer par le menu et le peu de bien qu'ils en recevroient et par contraire le grant et inestimable dommaige que ce seroit à tous ces diets pays, et qu'ils se voulissent contenter, leur donnant quelque secours de gens tel qu'il seroit avisé, ce que la chose passast par ainsi couvertement. Sinon et qu'il faille passer par la diete déclaration, que l'on donne bien à entendre le dommaige qu'en recevra Sa M^{te} en ses pays de pardeçà, et qu'on en face son prouffit avec les Anglois, et avant que passer oultre

à la dicte déclaration, ils déclairent aussi ouvertement ce que l'on devra attendre d'eulx et qu'ils se vouldront plus avant déclarer contre France, et les mener à faire contre eux quelque offension la saison prochaine.

(*Archives impériales de Vienne.*)

XCVI

Note de Viglius.

(VERS LE 20 OCTOBRE 1537.)

Motifs contre la déclaration de guerre à l'Écosse. — Motifs pour cette déclaration. — Motifs pour embrasser une opinion moyenne.

Contra.

1. L'on pourroit dire que ne sommes tenus si tost nous déclarer contre Ecosse, n'ayans ceulx d'Angleterre estés si hastifs à nous assister et ayder contre les Franchois.
2. Que ne nous appert point encoires que l'invasion des Escossois soit telle que contient l'article du traictié.
3. Qu'ils ont appoinctié avec les Escossois, nous laissans derrière par deux fois, par quoy *frangunt fidem*, etc.
4. Nous avons appoinctié avec ceulx du royaume et non la douaigière, *quare* ne se fault fonder sur sa contravention subjecte aux commandemens des Franchois faicts par la dicte dame.
5. *Non habemus classem ut illis resistamus, et multum incommodi accipiemus in pascatione.*
6. *Nihil est quod possimus accipere super ipsis.*
7. *Videatur incommodum nationis maritimæ et Daniae quæ se Scotis jungere poterit.*

Pro.

1. *Contra* est l'obligation de déclarer l'invaseur pour ennemy par le traictié d'Angleterre, sans y faire aucune disposition.

2. Que le traicté de Escosse n'y faict riens, veu qu'il y a expresse compréhension et réservation pour *vim perpetuae confederationis quam invicem habemus.*
5. Les trafficques de la royne et des Françoy contre les pays de Sa Majesté.
4. *Quod res est in alio statu, cum rex noster, Cesaris filius, nunc sit Angliae dominus, et casus hic nunc agitatus fuerit immo omissus.*
5. *Quod regina jam ad 14 vel 15 annum pervenit et apud hostes agit et gallizat tota, nique ullam adhuc illis litteris amicitiae significationem dedit vel forsitan dare promittatur.*
6. *Quod non obstante quod non sit tractatum cum regina vidua, illi tamen, ejusque ministris gallicis tota gubernatio relinquitur.*
7. *Quod Scotti mercatores ipsimet significarunt Scotos habere pacem pro fracta.*

Media.

Primo. Ne procedamus ulterius quam nos tractatus Anglicus obliget, videlicet quod declarentur nostri inimici, non quod bellum eis inferamus aut damnum, et remanente facultate sub salvis conductibus negociandi et abstractione faciendi uti ipsi Angli fecerunt.

2. *Quod non faciant pacem cum Scottis nisi nobis comprehensis, et quod nobis contra illos assistent et quod realiter illis bellum movebunt et non dissimulanter cum ipsis colludent.*
5. *Quod scribatur ad consilium et status, conjicioendo culpam in reginam douageriam et regentem gallicarum partium qui reginam defendunt in bellis ut eam ad se revocarint.*
4. *Quod Scotti, etc.*

(Archives du Royaume à Bruxelles. Documents restitués par l'Autriche, t. LXIV.)

XCVII

Le duc Philibert de Savoie au roi.

(HAM, 30 OCTOBRE 1557.)

Monseigneur, suuyant ce qu'il a pleu à Vostre M^{me} m'escripyre du xxv^e de ce mois, j'ay communiequé aux seigneurs du Conseil d'Estat estans icy, l'affaire du changement que ceulx du Conseil d'Angleterre requierent estre faict ès instructions du conseillier

d'Assonleville naguères despesché par Vostre dicte Ma^{té} vers Escosse, ensemble les opinions des seigneurs du dit Conseil d'Estat estans chez icelle, et l'on a trouvé ceste matière bien difficile et perplexe, pesant l'estat où présentement se retrouvent vos affaires, le peu de gaing qu'on peult faire contre les diets Escossois, l'inestimable dommaige qu'ils peuvent porter à vos subjects d'Hollande, Zélande et Flandres endroit la pescherie, et aussi à ceulx fréquentans la mer d'Oostlande, dont par le passé l'on en a bien veu l'expérience, et que pour y pourveoir (ce que conviendroit faire par entretene-ment d'une armée de mer) l'on voit devant la main l'impuissance de pouvoir fournir à tant de frais et charges : lesquelles considérations font trouver bien dur de se résoudre à la déclaration désirée par ceulx d'Angleterre. A quoy toutefois semblent, Monseigneur, vous admonester et semondre les traictés par ci-devant faicts dentre l'Empereur mon seigneur et eulx, et la déclaration qu'iceulx d'Angleterre (estans en paix, repos et tranquillité et se faisans riches des biens de vos pays et de la France) ont à vostre réquisition fait contre icelle, de laquelle déclaration comme l'on présume ils feront tant plus grand cas qu'en vertu du traicté de mariaige dentre Vostre Ma^{té} et la Royne ils n'y estiont aulcunement tenus, ains deschargés, avec dire que par icelle déclaration ils ont manifestement signifié l'affection et dévotion qu'ils ont à Vostre Ma^{té} et au bien et avancement de ses affaires et du service d'icelle. De l'autre costé, les traictés faicts avec les Escossois, le peu d'occasion (voires nulle) qu'ils ont donné à juste inimitié contre les pays de pardeçà, semblent requérir observation d'iceulx traictés et entretene-ment et continuation de toute bonne amitié, de sorte que l'on se trouve bien en double pour légièrement povoir adviser sur ceste affaire. Toutesfoys, pour en dire ce qu'il a iey semblé, sans avoir veu le contenu des traictés d'ung costé et d'autre et à très-humble correction de Vostre Ma^{té}, le commun avis, pour les considérations premières que dessus, est enfin venu tumber sur ce qu'il semble trop myeulx de par tous moyens possibles faire trouver bon aux Anglois que l'on ne face pour ce coup la dicte déclara-tion, leur représentant à celle fin le peu d'utilité qu'ils en pourront recevoir et le dommaige si grand qu'en pourront sentir ces pays comme dessus, avec lesquels les diets Escossois ont aussi leur traictés de amytié mutuelle et réciproque, y joinet (pour estre l'yver si prochain) que, ores que la dicte déclaration se fait, l'ayde que Vostre Ma^{té} leur pourroit encoires prester, ne sçauroit estre de grande efficace, avec les aultres persua-sions contenues plus amplement en l'escrict de l'avis des diets du Conseil d'Estat de pardelà et aultres bonnes raisons que l'on y pourroit adjouster; et que ceste remon-trance se fait par quelque personnaige de qualité que l'on envoyeroit à celle fin exprès au dict Angleterre, et que, pendant sa négociation illecq, le dict d'Assonleville passast oultre vers le dict Escosse pour effectuer le contenu de sa première instruction, ayant semblé le devoir exiger que cest office se face ainsy, quand ce ne seroit que pour justifier en cest endroit Vostre Ma^{té} devers ceulx de pardelà; d'autre part que à l'extrême l'on

pourroit tacher d'appaiser les diets d'Angleterre, en leur présentant assistance par quelque somme de deniers ou certain nombre de gens de guerre payés, moyennant que la diete déclaration ne se fait. Et là où après tous efforts les diets d'Angleterre ne fussent induysables à se contenter des termes de la première instruction, ains porfassent que l'on passast oultre à se déclairer, qu'en ce cas l'on doibt tenir plus de respect et compte de leur amyté et alliance, que craindre l'innimytié des Escossois et condescendre à la diete déclaration, la tirant toutesfoys à la longue le plus qu'on pourra par lettres, responses et négociations, à quoy servira fort bien à propos de requérir l'attestation si l'invasion a par les diets Escossois esté faicté contre le royaume d'Angleterre conforme à l'article du traicté touché en l'avis de delà avec les autres esclairessemens y mentionnés plus amplement, y adjoustant plusieurs aultres semblables que l'on pourroit encoires excogiter pour remectre de faire la diete déclaration le plus tard qu'on pourroit, comme chose nullement convenable pour vostre service, ny pour le bien de ces pays. Et en tous événemens a semblé que le dict Assonleville passe vers le dict Escosse avec sa première instruction, et, si tant est qu'enfin l'on est forcé de venir à ceste déclaration, que l'on se doibt bien faire assurer des Anglois de ce que l'on prétend que réciprocquement ils doibvent faire pour ce costé en la présente guerre contre France, qui sera l'endroit où feray fin à la présente, priant le Créateur vous octroyer, Monseigneur, en prospérité très-bonne et longue yve.

De Ham, le xxx^e jour d'octobre 1557.

Vostre très-humble et très-obéyssant serviteur et cousin,

E. PHILIBERT.

(Archives impériales de Vienne.)

XCVIII.

Le roi à Christophe d'Assonleville.

(BRUXELLES, 13 NOVEMBRE 1557.)

Il a écrit à la reine pour qu'il puisse donner suite à sa mission en Écosse.
Ce qu'il aura à y faire et à y observer.

Chier et féal, reçeu avons vos lettres du v^e d'octobre et entendu bien particulièrement ce que à votre arrivée en Angleterre aviez négocié avec la royne madame notre très-

chière et très-amée compaigne, aussi ceulx de son Conseil, sur la charge à vous commise, et après s'estre longuement débattu sur le changement que pardelà l'on a voulu faire en vostre instruction et mesme sur les considérations que l'on a tenu du peu de proffit que la déclaration de guerre contre les Escoussois de la part des pays de pardeçà apporteroit en ceste saison aux Anglois et le grand et inextimable dommaige que, sans moyen de recouvre sur les diets Escoussois, la dicte déclaration causeroit, l'on a depuis entendu de ce coustel-là, tant par lettres de Figueroa que vostres, le changement entrevenu en ce, en quoy se faisoit principal fondement pardelà pour changer la dicte instruction qu'estoit l'apparenee qu'il y avoit de la nouvelle invasion que vouloyent faire les diets Escoussois au royaume d'Angleterre, laquelle cessant et tenant regard à ce que l'on entend du différend suscité entre les nobles d'Escosse (ausquels les troubles desplaisent) contre la royne douaigière et les François qui y sont avec elle, ausquels l'on les impute, nous nous fumes résolus d'escripre au dict de Figueroa, que de nostre part il remonstre à la royne madame nostre compaigne et à ceulx du Conseil, en vertu des lettres de crédence que pour ce nous luy envoyons, les causes et raisons pour lesquelles nous désirerions que l'on se contentât que pour maintenant vous passiez en Escosse pour négocier pour ceste première fois sur vostre instruction avec laquelle dois iey l'on vous a despesché. Et sicon me nous tenons il fera, il peult obtenir qu'ils se contentent à tant pour ce coup, et il sera bien que vous regardez de, avec la plus grande diligence que vous pourrez, vous transporter pardelà pour faire l'office que l'on vous a encharged aux termes de vostre dicte instruction, remonstrant bien expressément en Escosse la nécessité en laquelle ils nous mettroyent s'ils ne se vouloyent accommoider à la raison par l'obligation en laquelle nous tient le traicté d'Angleterre, et d'autre part le désir que nous avons de vivre avec eux en bonne paix et amitié et d'observer les traictés s'ils veuillent et si avant que de leur part ils se rengent soubs iceulx, et tiendrez regard de, négociant avec les principaux du royaume et aultres qui peuvent avoir crédit envers eux, leur bien remontrer la fin à laquelle la royne et les François qui sont rième elle , tendent de, pour leur affection particulière et usurpants plus d'auctorité au royaume qu'il ne conviendroit, les mettre en guerre. Et dadvantage aurez-vous regard de vous informer dextrement et soigneusement de l'estat du dict royaume d'Escosse, comme ils sont avec les François, quelles forces ils ont prestes de terre et de mer, l'apparence qu'il y a de celles dont ils se pourroient servir cy-après, quelle est l'inclination de ceulx du pays en nostre endroit et de nos diets pays. Et après que vous aurez achevé de négocier celle part ce que vous avez de charge et que l'on vous aura donné réponse , vous regarderez de retourner en la meilleure diligence que vous sera possible, pour nous faire rapport de ce que y aurez fait et entendu.

(Archives impériales de Vienne.)

XCIX.

Christophe d'Assonleville au roi.

(WESTMINSTER, 26 NOVEMBRE 1557.)

Il rend compte au roi des nombreuses difficultés que sa mission en Écosse rencontre en Angleterre.
Il suggère ce qui lui paraît le meilleur moyen de donner satisfaction au Conseil d'Angleterre.

Sire, aiant le 20 de ce mois receu les lettres qu'il a pleust à vostre Majesté m'escrype dattées du 15 du diet mois sur le fait de ceste ma commission et entendu ce que Vostre Majesté avoit encharged le Régent Figueroa de négocier avec la royne et ceulx de son Conseil pour les persuader de se contenter pour ceste fois que je peusse passer en Escosse avec la première instruction qui me fut baillée à mon partement, aussi que le dict Figueroa m'eust dict qu'il povoit bien difficilement ad ce parvenir, ne se trouvans Sa M^{te} Régionale et ceulx de son Conseil satisfiaets de leurs désirs, fut ensamblement par lui et moy avisé que pour l'importance de la matière, paravant la résolution des diets d'Angleterre, seroit expédient que communiquasse aussi à sa dicte M^{te} et ceulx du dict Conseil le contenu de mes lettres pour tenter la chose de diverses pars, tellement que, audience obtenue le lendemain, présens aucuns du Conseil de sa M^{te}, lui déclairay bien et amplement tout ce que j'estimois servir au diet affaire, reprendant les raisons tant contenues en mes dictes lettres que celles que j'avois paravant mon partement oy débattre au Conseil d'Estat de vostre M^{te}, et voiant que sa M^{te} Réginalle commenchoit à les gouster et prendre pour ceste fois quelque plus grand contentement (comme à la vérité les moiens sont très-pregnants de tant plus qu'ils seroient considérés de près, mesmement que sa M^{te} m'en faisoit répéter aucun pour les mieulx concepvoir), je lui dis que les avois mis par escript que je présentay à l'heure à sa M^{te} qui les receut de bien bonne part, me disant qu'elle les voiroit de rechief en sa chambre, désirant que samblables fussent mis en latin pour plus facilement les entendre par ceulx de son Conseil, n'estans accommodés de la langue françoise. Ce que feis dès le lendemain matin, aiant en ee usé de tous moiens inductifs, tels qu'il m'a esté possible, non excé-dant toutesfois la substance de mon instruction.

Au mesme instant commençay semblablement discourir particulièrement avec le cardinal d'Angleterre, qui de prime face me sembla considerer de plus près les raisons aians meu vostre dicte M^{te} et ceulx de son Conseil d'Estat de demourer pour la pre-mière fois ès termes de la dicte instruction. Sur le mesme affaire tins aussi propos avec le chancellier, et ne peusmes aultre chose faire jusques au 23 du présent, auquel jour,

me retrouvant à l'après-disner au Conseil de sa M^{te}, où estoient les diets S^r cardinal, chancelier, évesque d'Ély, le thrésorier général, vicomte de Montagu, baron de Clinton, le vice-chambellan et quelques autres, me fut par la bouche d'icellui chancelier déclaré comment la Royne ayant considéré ce que le dict Régent et moy avions sur l'affaire que dessus remontré, et la chose débatue bien et diligentement de costé et d'autre, ne trouvoit qu'il fût expédition faire le dict voiaige en Escosse ès termes de la première instruction à moy baillée; car, combien que ne peussent non grandement louer le bon conseil de vostre M^{te} préférant traicter les choses plus tost par toute voie gracieuse que par menasces et armes (ce que jugeoient procéder de sa naturelle clémence et bonté), toutesfois ne tenoient que ce moien se peuist practiequer en l'endroiet des Escossois si grands et invétérés ennemis d'Angleterre, encoires moins les choses estans réduictes aux termes présens par les grandes hostilités faictes d'une part et d'autre et telles que de longtemps n'en avoient esté faictes semblables, ayant esté toute la noblesse d'Escosse en armes, conduits par les François, assistés de la royne douairière qui estoit auprès du camp pour les inciter davantaige, et lesquels de nouveau s'estoient remis ensamble pour chercher entrée d'autre part: par quoy eeste doulee légation que vostre M^{te} vouloit faire, seroit non seulement de nul effect (car ils ne cesseroient pour tant les armes, ny restitueroint le dommaige faict à ce royaume), mais aussi (comme ils sont rudes et mal affectés naturellement à Angleterre) les pourroit irriter davantaige, existimans estre requis d'appoinctement comme si la royne les craindoit bien fort, ce qu'elle ne fait oneques, estans au contraire ordinairement les diets Escossois accoustumés prier les premiers de paix ou tresves. Conséquamnet, la dicte ambassade ne seroit selon l'autorité du roy, de la royne, ny de ce royaume. Mais, pour faire chose qui fût de fruict, et selon la dignité et grandeur de vos deux M^{tes}, il convenoit expostuler ouvertement contre eux de l'injure et hostilités faictes durant le temps de communication pour cesser les armes entre Angleterre et Escosse, les sommer de réparer le dommaige, aultrement leur dénuncer la guerre selon les obligations que vostre M^{te} a tant vers la Royne que ce royaume pour en estre roy, et aussi pour la teneur des traictés d'estroite amitié, que ne peuvent ignorer iceulx Escossois, me disant davantaige que, quand il fut question de rompre de la part de ce royaume contre France, que la Royne, ny son Conseil n'ont respecté vraiment que la seule conjoinction de mariaige et communion d'esperits, corps et biens entre le mary et la femme, quelque aultre prétexte et raisons que la proclamation de guerre ait contenu, mesmement que dès lors vostre M^{te} fut préadverte par eux que les diets Escossois, dès l'instant de la guerre contre France, ne fauldroient faire les hostilités en ce royaume, à cause qu'ils n'avoient aucunz traictés particuliers avec eux, sinon celui faict entre le roy Édouart et le roy de France sur la renditon de Boulogne, que lors vostre M^{te} leur promist que, si iceulx Escossois se mouvoient, déclarer la guerre de toutes pars contre eux,

qu'il est besoing doncques effectuer la dicte promesse du costé des Païs-Bas, ne povant la déclaration de la part d'Hespaigne les aider, non plus que si c'estoit du costé d'Italie, pour estre les Hespaignes trop loing d'Ecosse, qu'il y a à chamer au narré de la dicte instruction, en debvant laisser derrière toute mention de traictés entre Angleterre et Ecosse et plusieurs aultres choses qui me furent en ceste substance par eux dictes, aussi qu'il n'est besoing envoier vers eux ambassade, mais suffiroit un hérault pour leur dénuncer la guerre en cas qu'ils ne fissent restitution, comme ils sont accoustumés faire entre eux.

A cela, Sire, je fais response que s'ils vouloient considérer les termes, la substance et la fin de l'instruction que j'avois de vostre M^{re}, qu'il seroit trouvé amplement estre satisfait à tout ce qu'ils désiroient et pourveu à tous les objects que présentement ils m'avoient fait, comme contenu estoit en l'escript que j'avois présenté à sa M^{re} et à eux, que je reprins illec de bouche; car on ne pouvoit craindre que les Escossois (quelques ennemis anchiens que fussent d'Angleterre) peussent interpréter cestuy envoyé ès termes que l'instruction estoit faicté, pour humiliation et crainte de la part des Anglois; car la dicte légation ne se faict au nom de ce royaume, mais au nom des Païs-Bas, à la fin que ayant respect aux longues et immémoriables alliances des diets païs et Ecosse, par une courtoisie et debvoir de telle amitié, il a samblé qu'ils se debvoient préadmonester de ce que sa M^{re} doibt à la Royne et à ce royaume pour plusicurs noms, que partant ils cessent les armes, facent raison à la Royne, aultrement leur dire la nécessité que a vostre M^{re} de faire ce à quoy les traictés l'obligent, qui leur sera déclaré, sans qu'il soit usé d'un seul mot de submission ou crainte. Au contraire telle advertence emporte sommation pour les faire venir à raison, s'ils ne voeullent expérimenter ce que sa M^{re} est tenue faire pour Angleterre : qui est vraiment un brief et prochain préparatif à parvenir où ils voculent, ne voculant vostre M^{re} manquer à un seul point de l'office qu'elle doibt à la Royne, ny de chose qu'elle puist avoir promise; mais qu'il est question de veoir comment il convient encheminer droitement cest affaire, pour bien justifier ceste rupture devant Dieu et le monde; qu'ils doibvent aussi de leur part avoir respect à l'honneur de vostre M^{re}, croiant que l'honneur et bien commun d'icelle le requéroient ainsi, puisqu'il estoit unanimement ainsi trouvé pardelà par tout vostre conseil se debvoir faire. En effet estoit question s'ils vouloient donner le délay d'aller et venir jusques Ecosse, dont ne pouvoit venir aucun dommaige, trop bien espoir de prouffiet pour les causes que le Régent Fiqueroa et moy leur avions proposé tant de bouche que par escript. Quant à envoier un hérault, comme ils dient estre coutume entre eux, quand ils voeullent répéter leur chose ou dénuncer la guerre, que onceques on ne vit aucun effect de pacification par envoier hérault; car, ou ils sont renvoiés sans estre oys, ou la chose tourne plus à aigreur, comme est simple sommation emportant dénunciation de guerre, avec ce que, puisque la chose ne se fait au nom

d'Angleterre, mais des Païs-Bas, il fault plus tost se reigler à ce que poeuples voisins et très-longtemps amis par honesteté et conféderation doibvent l'un à l'autre, comme s'est toujours fait en estats bien ordonnnés; et en tant qu'il touchoit de changer aucuns pointes du narré, en délaissant faire mention des traictés entre Angleterre et Escosse (veu qu'il n'en y avoitaucuns), que j'estois prest de ce faire et me reigler selon qu'ils préadvertiroient, comme j'en avois la charge par lettres de vostre M^{re} à la Royne; en effect que feroie ce qu'ils vouldroient, hors mis la commination ou dénunciation ouverte de la guerre, qui se debveroit plus justement remettre à une auttre fois : à raison de quoy leur prioie qu'ils laissassent le vouloir du Roy sortir son effet pour ceste première fois, eu regard mesmes à la saison du plus grand et profond hyver, où la déclaration de guerre du costé des Païs-Bas ne leur pouvoit pendant l'inclémence de l'hyver valoir aucune chose, n'estant possible envoier ce pendant secours, et au contraire la chose estoit très-fort préjudiciable à tout le Païs-Bas.

Non obstant toutes ces raisons me fut répliqué : que la Royne et ceux de son conseil s'estoient ainsi déterminés; et davantaige qu'il n'estoit pas tant question de secours, que de se déclarer ennemy pour la réputation des affaires de la Royne, aussi que, à l'occasion que les Escossois traffiequoient librement ès Païs-Bas, les marchans anglois estoient journallement surprins par aguet et vollés sur la mer par ceulx ennemis, comme puis naguères ils avoient perdus auprès des ports de Zéelande trois navires fort vaillables, me déclarant oultre que sa M^{re} Réginalle escripveroit à vostre M^{re} sa résolution bien et amplement comme le Régent Figueroa et moy pourrions semblablement faire de nostre part.

Et jàsoit, Sire, que j'estime bien que les diets du Conseil auront escript ces raisons et plusieurs aultres les mouvans, néantmoins craindant qu'ils n'osassent si librement escrire comme ils me poeuvent avoir dit, je n'ay voulu faillir d'escripre les dictes raisons, ainsi qu'ils me les ont exposé, pour plus grande satisfaction de ma charge. Cependant, Sire, comme vostre M^{re} ne m'a commandé ce que je doibs faire en cas que la Royne et son Conseil ne fussent satisfaicts de la dicte instruction, mais seulement de passer oultre s'il leur sembloit bon, et que ne puis retourner du lieu où suis envoié sans avoir expresse ordonnance de vostre M^{re} j'attenderay icy ce qu'il plaira à vostre M^{re} me commander, combien que je voise assez que bien difficilement s'obtiendra de ce Conseil aultre chose que leur première détermination.

Sire, pour en brief conclure la substance de la négociation que je puis avoir faict en ce lieu, je resens assez par les communications tenues avec eux, tant en conseil que pri-vément, qu'il leur semble que on leur faict tort si la guerre n'est semblablement déclarée du costé des Païs-Bas, veu que ceste guerre leur est advenue (comme ils dient) pour le respect seul de l'aide que la Royne a voulu faire à vostre M^{re} son seigneur et mary, par quoy ne poeuent entendre que vostre M^{re} ne faict le semblable, congnoissant

bien la délibération estre grande et difficile, ensamble que les sieurs du Conseil font très-bien pour le païs de délivrer icellui de ceste nouvelle guerre s'ils poeuvent; mais ils dient que la royne par affection qu'elle portoit à vostre M^{re} ne l'a considéré. Ne seay si par cela ils penseroient rejoindre les affaires de France, disants qu'ils ne demandent ceste déclaration de vostre M^{re} pour crainte qu'ils aient des Escossois, mais pour la réputation, affin que chacun entende combien les affaires de la Royne sont à cœur à vostre diete M^{re}, et qu'il n'y a riens de disjoinet entre l'un et l'autre des païs; et me tiennent souvent ces propos. Sur quoy je responds toujours qu'il n'est pas question de riens refuser à la Royne par vostre M^{re}, et que vostre M^{re} fera tout office de bon prince à Angleterre et de mary de la Royne; mais premièrement convient acquitter, par quelque civile et modeste sommation, ce que on doibt à Eseosse pour le passé, priant les dictz du Conseil considérer que non obstant les traictés d'estroicte alliance et mesmes le mariage, nous avons longtemps paravant esté en guerre contre France par diverses fois sans Angleterre; que un petit délay qui par adventure pourra délivrer l'un et l'autre de la guerre d'Eseosse (dont on ne pocult guères remporter de prouffit) pourroit donner occasion pour pouvoir par chacun mieulx entendre à la guerre de France et dompter l'ancien commun ennemy de tous deux. Et ces moyens se disputent toutes fois qu'il est question de venir en communication ensamble.

Sire, pour ce que à la vérité ceste délibération est si importante et que, de tant plus que on y pense, de tant plus samblent croistre les difficultés, et que la détermination de guerre est le dernier remède où le prince doit tumber, toutes aultres choses et voies préallablement tentées, ne me samble impertinent (sauf correction de vostre M^{re}) si je répète icy quelque raison que le dict chancelier, entre aultres choses, m'a allégué et où il sambloit faire son principal fondement: scavoir est que ceste légation sambleroit faicté à l'instance de la Royne, qui seroit trouvée contre l'autorité de sa M^{re} et puissance de ce royaume; mais il disoit en passant avec aultres propos que si ceste ambassade se déclaroit faicté à l'instance et requeste des Estats des Païs-Bas pour eschever la guerre contre Escosse, du moins tant qu'ils fussent préadvertis et sommés, eu regard à la très-ancienne confédération entre eux et le diet Escosse, qu'il pourroit estre plus tolérable. Par cela il vouloit assez conclure qu'il fauldroit que la dicte instruction première fût réformée en telle substance: que estant vostre M^{re} advertie des hostilités des dictz Escossois contre vostre royaume d'Angleterre pendant son absence et durant le terme par eux prins de communication par ensamble pour continuer abstinence de guerre, icelle n'avoit peu non grandement se resentir de telles invasions et hostilités et se trouvoit par les traictés d'estroicte amitié, et mesmement pour la conjoinction du mariage, forcée et constraincte prendre les armes contre eux et conjoindre la reste des forces qu'il a pleu à Dieu lui donner à la dépulsion de l'ennemy commun, et ainsi faire déclarer la guerre contre eux du costé de tous vos royaumes et païs; néantmoins que,

à la requeste des princes de vostre sang, chevaliers de vostre ordre, et communs estats des diets Païs-Bas, qui vous ont remontré leur ancienne alliance avec Ecosse, et que, possible est, ceste émotion n'est procédée du commun vouloir des Estats du diet Escosse, mais par la menée, faction et praetieques des estrangiers tenans les armes sur eulx, qui ont supplié vostre M^{re} vouloir envoier ambassade pour les préammonester et amplement advertir de la nécessité d'icelle obligation, congnoistre leur intention, les requérir d'eulx démouvoir de ces hostilités, satisfaire à la Royne et donner cause de contentement tant à vostre M^{re} que à la dicte Dame Royne : sur quoy vostre M^{re}, congnoissant la vérité de telle remonstrance, a consenty et accordé d'envoyer à ces fins vers eulx, etc. Et tiens que par ce moyen on pourroit pour ceste heure satisfaire au dict Conseil; et combien que notay son dire, néanmoins, assin que ne fusse veu départir de ce que au conseil de vostre M^{re} aueroit esté arresté et itérativement déterminé, n'osay tenir propos de cela, réservant d'en advertir à part vostre dicte M^{re} pour en faire comme sera son bon plaisir; mais, au eas que on le voulst suvir, fauldroit nouvelle instruction et nouvelles lettres de erédence de la datte de la dernière résolution pour celluy que vostre M^{re} envoieroit au dict Escosse : dont (comme dit est) pour acquit de mon service advertys amplement vostre M^{re}, qui m'a donné l'occasion de faire cestes si prolixes, jouxte la grandeur et difficulté de la matière.

Au surplus, Sire, pour nouvelles d'icy : Depuis la victoire de la rencontre advenue le 10 de ce mois contre 1,400 Escossois près Blakebrey, sa M^{re} a eu advertence que une plus grosse troppe d'Escossois est entrée par autre part pour dommaiger la frontière, pour à quoy pourveoir a sa M^{re} ordonné quelques nouveaux capitaines et renfort pour leur faire teste, comme de tout ne double pas que vostre M^{re} ne soit bien advertie. Si est que nullement les forces présentes des ennemis sont samblables aux premières, que par la providence de Dieu et ordre mis de ce costé se sont rompues sans quelque notable effort sur ce royaume.

Sire, pour la fin je suppliray très-humblement vostre M^{re} me commander ses très-haults vouloirs pour lui obéir à l'aide de Dieu, auquel supplie donner à vostre M^{re} le comble de ses très-vertueux soubhais et à moy la grâce de vostre M^{re}, de laquelle en toute humilité baise les mains.

De Westmunster, ce 26 novembre 1537.

De V. M.

Très-humble et très-obéissant serviteur et subject,

CHRISTOPHRE D'ASSONLEVILLE.

(Archives impériales de Vienne.)

C.

Le roi à Christophe d'Assonleville.

(BRUXELLES, 23 DÉCEMBRE 1557.)

Le roi approuve le moyen que lui a suggéré Christophe d'Assonleville et le charge de faire en ce sens une communication au Consil d'Angleterre.

Chier et féal, Nous avons receu vos lettres du xxvi de novembre et tenons à service agréable le debvoir que vous avez rendu pour persuader à la Royne madame notre compaigne et à ceulx de nostre Conseil en Angleterre que l'on treuve bonne votre allée en Escosse avec les instructions avec lesquelles d'icy vous avez esté despesché, et avons treuvé les arguments, causes et raisons que à cest effect vous avez mis en avant par escript, bien à propos et pertinemment couchés, et cussions bien désiré que sans plus de délay l'on vous eût permis faire ledit voyaige, mais tenans pour certain que difficilement l'on parviendroit à ce que par delà il fût treuvé bon, selon les arguments dont ils usent, n'est qu'en l'instruction il se face quelque changement, ayans entendu ce que vous nous escrivez de la communication que vous avez heu avec le chancelier et veu le changement que vous nous escrivez, avec lequel il luy samble et à vous que pour ce coup l'on se contenteroit : nous nous sommes résolu et résolvons à ce que les propos que vous tiendrez de nostre part à la Royne et ceulx qui ont charge des affaires d'Escosse, ne soyent en conformité précisément de vostre instruction, ains que vous luy déclairez qu'estans advertis des hostilités des Escoussois contre nostre royaume d'Angleterre pendant notre absence et durant le terme par eux pris de communication par ensemble pour continuer abstinenace de guerre, nous n'avons peu délaissé de grandement nous resentir de telles invasions et hostilités, nous treuvants par les traictés d'estroicte amitié et mesmes pour la conjunction du mariage forcés et contraincts de prendre les armes contre eux et conjoindre la reste des forces qu'il a pleu à Dieu nous donner, à la dépulsion du commung ennemy, et ainsi faire déclarer la guerre contre eux du coustel de tous nos royaumes et pays, néantmoings que à la requeste des princes de nostre sang, chevaliers de nostre ordre et commungs Estats de nos Pais-Bas qui nous ont remontré leur ancienne alliance avec Escosse, et que possible n'est ceste émotion procédée du commung vouloir des Estats dudit Escosse, mais par les factions, menées et pratiques des estrangiers tenans les armes sur eux, nous avons bien voulu envoyer devers eux une ambassade pour les préadmonester et amplemment advertir de la nécessité d'icelle obligation pour congoistre leur intention, et les

requérant de nostre part de se desmouvoir desdites hostilités et satisfaire à ladie Royne madame notre compaigne, de sorte que l'on en doibve prendre contentement, et que c'est la cause pour laquelle nous vous avons envoyé par devers eulx, sur quoi nous entendons que vous communiquez avec nostre chier et féal conseiller d'Estat don Joan de Figueroa pour par ensemble adviser sur les moyens avec lesquels ladie dame Royne et ceulx du Conseil preignent contentement de vostre allée audit Escosse avec la charge telle que dessus, et, si comme nous espérons, vous le pouvez obtenir, il sera bien que vous faictes toute diligence possible à la continuation de vostre voyaige, et en icelluy les offices que par aultres nos lettres nous vous avons enchargedé.

A tant, chier et féal, etc.

(*Archives impériales de Vienne.*)

CI.

Exportation d'étoffes.

(1558.)

Le roi et la reine Marie permettent à Thomas Bower, marchand de Londres, d'exporter quarante mille pièces d'étoffe dite : kersey, à condition que rien ne sera envoyé dans les Pays-Bas¹.

(*British Museum, fonds Lansdown, n° 414.*)

¹ Parmi les *Domestic papers* de 1556 (p. 89, n° 72), il est un document intitulé : *List of kerseys, cloths, etc., of english manufacture, carried into the town of Antwerp within one year, for which it is suspected due customs have not been paid.*

CII.

Le roi au Debitis¹ de Calais.

(BRUXELLES, 2 JANVIER 1558.)

Il a appris que les Français se préparent à attaquer Calais et insiste pour que l'on ne néglige rien
afin de faire échouer leurs projets.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliæ, Franciæ, utriusque Silicæ, Hiberniæ, etc., rex.

Prædilecte et fidelis consiliare noster. Quum hodierna die certiores facti fuerimus Gallos communes hostes in istud oppidum invasionem destinasse, omnesque suas vires in illud velle convertere, de hoc te per hunc nostrum tabellarium, quam maxima fieri potest diligentia, admonendum duximus ut (re per te intellecta), ea cura et vigilantia qua soles, ejus oppidi custodiæ et defensioni studeas ac invigiles, omniaque ad eam rem necessaria ita pares ut et oppidum tutum custodiri, et hostium conatus frangi, inanesque omnino fieri queant. Et quoniam par est ut Serenissima Regina conjux nostra charissima, quantocius fieri poterit, id intelligat, erit operæ pretium ut hoc ipsum sine ulla mora per tabellarium expressum et quæ tibi insuper necessaria et opportuna provideri ex illo regno videbuntur, scribas. Quod, si quid etiam præter hæc erit quod per nos ad majorem istius oppidi securitatem et tuitionem, hostesque ipsos repellendos fieri oporteat, certiores nos de eo facies, quo mature et opportune super omnibus provideri jubeamus, quod libenti animo et studio faciemus²; cumque ejus momenti hæc res sit ut rebus Angliæ ac nostris nulla gravior se offerre posset, te id curare volumus ut tuam in Reginam ac nos fidem atque animi strenuitatem ostendas, quo nihil posses unquam nobis facere gratius.

Datum Bruxellis, die secunda mensis januarii M. D. LVIIJ^o.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 811.)

¹ On appelait *Debitis* les mandats de paiement en forme exécutoire. Le magistrat qui portait ce nom à Calais, y exercait à peu près les fonctions de bailli. Une lettre du Debitis de Calais est conservée dans le *Recueil des lettres des seigneurs*, t. XIX, p. 20. (*Archives du Royaume à Bruxelles*.)

² Le seigneur d'Estourmel écrivait le 5 janvier 1558 au duc Philibert de Savoie : « Les Anglois tous crient après le Roy et son secours. Je croy que sy ne le fet tôt, que on oyrra malle chanson. » *Lettres des seigneurs*, t. XIX. (*Archives du Royaume à Bruxelles*.)

CIII.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(BRUGES, 16 JANVIER 1558.)

Il s'efforcera de porter secours à la garnison de Guines.

Madame, j'ai receu la lettre qu'il a pleu vostre Majesté m'escrivre du xj^e de ce mois, respondant à laquelle, je ne diray le desplaisir que j'ay senti de la perte de la ville de Calaix pour non luy itérer le marissement que je considère bien qu'elle en a. Tant seulement la remerchieray-je très-humblement de l'honneur que luy plaist me faire par ses lettres, l'advisant que quand les nouvelles vindrent du siège de ladite ville, je partis de Bruxelles pour l'approcher et m'efforcer de la secourir; et puys qu'il n'a esté possible puys qu'il a pleu à Dieu la mectre entre les mains de François, je m'employera à mon possible de secourrir le chasteau de Guynes, pour à quoy m'assister il est très-requis que vostredicte Majesté face haster, autant que possible est, le passaige de ses gens que maisne le conte de Pennebroeck, dont bien instamment je prie vostre Majesté et croire fermement que non seulement en cest endroit, mais en tout autre chose qu'elle trouveroit bon me commander, je vouldrois m'employer à luy faire très-humble service, l'avertissant que j'ay donné ordre pour les armes pour vosdictes gens et ce que sera besoing dadvantaige : qui sera l'endroit où je finiray la présente, me recommandant, Madame, très-humblement en la bonne grâce de vostredicte Majesté et priant le Créateur donner à icelle, en santé, très-longue et très-heureuse vye.

De Bruges, le xv^e jour de janvier 1557.

Vostre très-humble et très-obéyssant serviteur et cousin,

E. PHILIBERT.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 721.*)

CIV.

Le roi au duc Philibert de Savoie.

(BRUXELLES, 18 JANVIER 1558.)

Le comte de Pembroke est à Douvres. Mouvement des troupes anglaises.

(*British Museum, Addition. 28698.*)

CV.

La reine d'Angleterre au duc Philibert de Savoie.

(WESTMINSTER, 18 JANVIER 1558.)

Grand dommage que la flotte anglaise a souffert par une tempête. Le roi ayant chargé don Louis de Caravajal d'envoyer des navires, ordre a été donné au comte de Rutland de s'embarquer le plus tôt possible avec cinq mille soldats.

Très-excellent prince, nostre très-cher et très-amé cousin, vous avés desjà entendu par ce que vous auront déclaré nostre très-cher et très-amé cousin le conte de Sussex et messire Thomas de Cornewalles, nostre comptrollier, le grand domage que nos navires sustindrent par le torment dernièrement passé et que à celle cause il ne nous estoit alors possible d'envoyer par delà nostre armée que avyons assemblée à celle syn. Toutesfoys, ayant mayntenant entendu que le Roi mon signeur et bon mary a donné ordre que Don Luys de Caravajal, avecques les navires qui sont en sa charge, suppléeront ceste defaulte, nous avons de rechef donné ordre que nos gens se assembleront en toute diligence en sorte que nostre cousin le conte de Rutlande (au quel avons donné la charge de ceste affayre), avecques cinque mille soldards pour le moyens, se transportera par delà le plus tost que luy sera possible, lesquels seront prests à se embarquer au plus tard le dernier de ce mois. Et davantage ferons que un plus grand nombre seront en ordre pour suyvre ceux-cy en toute diligence : ce que avons bien volu vous fayre entendre par ce mot de lettre, vous priant au demourant croire le porteur de cestes et luy donner vostre bon avys et ayde en l'affayre qui luy a esté commis. Qui sera l'endroyt où, après nos très-affectueuses recommandacions, prierons Dieu, très-excellent prince nostre très-cher et très-amé cousin, vous avoyr en sa très-saincte garde.

Escript à Westminstre, ce XVIII^{me} de janvier 1558.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 722.)

CVI.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 21 JANVIER 1558.)

Il a appris avec douleur la perte de Calais. Il n'a à se reprocher aucune négligence à ce sujet. — Mesures à prendre pour réparer ce malheur. — Il est heureux de voir que cet événement n'a point abattu le courage des Anglais.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliæ, Franciæ, utriusque Siciliæ, Hiberniæ, etc., rex.

Prædilecti et fideles consanguinei et consiliarii nostri. Tametsi gravissimum dolorem ac curam in quam nos repentinus atque insperatus Caleti casus conjecit, nullis verbis exprimere possimus, tum ob rei ipsius magnitudinem quæ qualis, quantaque sit videtis, tum quod hæc jaetura isti regno, cuius commoda omnibus aliis nostris rationibus potiora aut certe paria habemus, nisi mature ocurratur, magno detimento sit futura, multo tamen graviora ea omnia nobis atque acerbiora accidissent si eujusque diligentiae aut temporis hæc in re prætermitti essemus nobis concii, qui, audito Gallorum adventu et de eorum consiliis, facti certiores omni statim cura ac studio prospexerimus in primis ut subsidium Caletanis submitteretur, deinde ut quæ ad justum exercitum et classem spectabant, diligentissime ac plenissime compararentur, ut de iis rebus omnibus ex Joanne Ayala quem ad eas res vobis significandas et quædam mandata alia nostra exequenda superioribus diebus isthuc misimus, cognovisse vos putamus, ita ut auxilium ferendi et oppidum obsidione liberandi spe vel certissima duceremur, si ii homines quibus oppidi tuendi cura erat, ullum nobis, vel per exiguum rei confiendæ spatium, concessissent.

Nunc vero statu rerum et ratione commutata in rectis consiliis ac communibus copiis earum præsidia ponenda sunt. Quare vos hortamur ut magno ac præsenti animo ad hanc rem capessendam vos paretis, Serenissimæque Reginæ conjugi nostræ carissimæ quid ea in re agendum sit, qua soletis fide et prudentia, consulatis, vestramque constantiam ac virtutem qua toties hos ipsos hostes profligastis, in hoc casu retineatis, cum præsertim compertissimum vobis esse possit nullam à nobis occasionem aut laborem prætermittendum quem ad istius regni dignitatem tuendam subire convenerit. Quam rem testificandi et reliqua quæ ab ipso intelligitis agendi ac constituendi causa, comitem Feriæ consanguineum nostrum, rerumque nostri status consiliarium, illis virtutibus præditum quas longa consuetudine in eo perspicere potuistis, eoque nomine

vobis charissimum, nostris mandatis ac voluntate instructum isthuc mittendum duximus, cui maximam rerum omnium (quas vobis exponet) fidem non secus ac nobis ipsi ut habecatis, vchementer vos etiam atque etiam rogamus atque hortamur.

Cum hæc essent à nobis hactenus scripta, accepimus vestras litteras x hujus ad nos datas, ad quas nihil est quod respondeamus, præter id quod cum his ipsis literis, tum et jam aliis et litteris et mandatis, de nostra in regnum istud voluntate et consiliis, deque tota belli gerendi ratione vobis significavimus. Gaudemus quidem certe eam nos in vobis animi magnitudinem et constantiam hoc tempore perspicere, de qua nunquam dubitamus. Cætera vero quœ ad hanc rem pertinent, cum ex iis quæ comiti Feriæ injunximus, accepturi sitis, ad eum vos rejicimus.

Datum Bruxellæ, die xxi mensis januarii M. D. LVIII.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado, Leg. 811.*)

CVII.

Le roi au cardinal Pole.

(BRUXELLES, 21 JANVIER 1558.)

Il a été heureux d'apprendre la grossesse de la reine. Cette bonne nouvelle a tempéré la peine qu'il avait ressentie de la perte de Calais. Il envoie le comte de Feria vers la reine afin d'examiner ce qu'il y a lieu de faire. Il a su par don Juan de Ayala avec quelle pieuse résignation la reine a supporté ce malheur.

Reverendissimo in Christo padre cardinal Polo, nuestro muy caro y muy amado primo. Dos cartas vuestras he recibido de cuatro del presente y con la de vuestra mano en que me scrivis la nueva del preñado de la Serenissima Reyna mi muy cara muger, muy mayor alegría y contentamiento de lo que aqui podria encarecer por ser la cosa del mundo que mas he desseado y importar tanto al bien de la religion y de nuestros reinos, y asi he dado y doy à Nuestro-Señor las gracias que se devén por este bien y merced que nos ha hecho, y á vos os agradezeo mucho el particular aviso que dello me aveis dado, que ha sido muy gran parte para aliviarme la pena y sentimiento que me avia causado la perdida de Cales, que cierto fue muy mayor que aqui os podria dezir.

Por los respectos que vos podeis considerar y como cosa que tanta importa à nuestro

servicio y á las cossas desse reyno y destos estados, yo he deliberado de hazer lo que entendereis mas en particular del conde de Feria, de mi Consejo de Stado, al qual embio para que de razon á la Reyna de todo lo que cerca deste negocio se me offresce y comunique y trate lo que para el remedio de lo sucedido se deve y podra hazer, y le he mandado que os lo comunique todo y os visite de mi parte como á persona aquien yo tanto amo y estimo.

Teniendo scrito esto llego Don Juan de Ayala que me dio vuestro carta de diez del presente y aveisme hecho muy gran plazer en avisarme de como ha tomado la Reyna este caso de Cales, y de su gran christiandad y prudencia no se devia esperar menos, allegandose vuestras razones que vos tan christianamente le acordastes para que lo tamase como era razon. Lo que en esto hezistes, os agradezco mucho; yo os ruego muy afectuosamente que siempre hagais con la Reyna el officio que vieren convenir para que con tanto mas animo se attienda al remedio como lo dirá el Conde de Feria, que siendo la persona que es y que tan particula razon os dara de lo de aca, no ay para que yo me alargue en esta, mas de remitirme en todo á su relacion y rogar á Nuestro Señor que os tenga, Reverendissimo Cardenal, nuestro muy caro primo, en su continua protection.

De Bruselas, á xxi de Enero M. D. LVIIIº.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 811.*)

CVIII.

Instruction secrète donnée au comte de Feria¹.

(BRUXELLES, 28 JANVIER 1558.)

Il félicitera la reine sur sa grossesse : il n'était aucune nouvelle qui pût alléger davantage la douleur causée par la perte de Calais. — Il cherchera à convaincre les Anglais de l'importance de leur alliance avec le roi. L'entreprise de Calais était préparée depuis quatre ans. — Il y a lieu de presser l'armement des mille Anglais qui doivent débarquer à Dunkerque.

Que felicitasse á la Reina su muger por su preñado, manifestandole el grandisimo contentamiento y alégría que habia recibido de saberlo; que no podia ser otra nueva sino esta tam buena que le aliviase en parte la pena di la pérdida de Calés;

¹ Nous nous bornons à reproduire l'extrait donné par don Tomas Gonzalez. Ce document n'a pas été retrouvé aux Archives de Simancas.

Que por los mejores caminos que pudiese, tratase de convencer á los Ingleses de que, aun cuando no estuvieran aliados con él, los Franceses hubieran hecho la expedicion de Calés, pues hacia ya mas de cuatro años que la tenian premeditada, y él acababa de saber que el Condestable de Francia lo habia expresado asi en teda confianza;

Que activase el armamento y despacho de hasta mil Ingleses que deberian ir á Dunkerque, para con ellos y el egército de Flandes entrar en Francia.

(*Memorias de la Real Academia de la Historia*, t. VII, p. 251.)

CIX.

Le cardinal Caraffa à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 21 JANVIER 1558.)

Il la remercie de sa médiation entre le pape et le roi et regrette de ne pouvoir se rendre en Angleterre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XII, n° 725.)

CX.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 23 JANVIER 1558.)

Légation du comte de Sussex. La garnison de Guines s'est signalée par sa courageuse résistance.

El Rey. Conde primo, ayer escrivi á la Reyna y os embie la carta con un correo que mande despachar con ella. Tengo por cierto que la abreis recibido, no os avise de la llegada del Conde de Exessia ¹ y juntamente de lo que con ellos avria passado, que es

¹ On a écrit en marge : Sussexia.

lo que entendereis por la carta de mi mano que ira con esta, á la qual no ay que añadir, sino que, segun se ha entendido, los de Guines se han defendido muy bien y rechazado á los enemigos en dos assaltos que les han dado con matalles un buen numero de gente, y estaban de tan buen animo que meresen ser socorridos por que yendo la cosa á la luenga y siendo la plaça pequeña no podria dexar de correr gran riesgo, y por que sepais mas particularmente lo que en ello ha passado, he mandado enviaros copia de las cartas que de alla han venido; vos lo podreis dezir á la Reyna si alla no se huviere sabido.

De Bruselas.

CXI.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 24 JANVIER 1558.)

Il l'engage à attendre à Dunkerque le retour du comte de Sussex pour traverser la mer avec lui.
La perte de Guines est certaine.

Al Conde de Feria. Conde primo, con el Conde de Suxessia y contrarelor de la casa de la Reyna os escrivo de mi mano lo que vereis tan particularmente que no ay para que repetirlo en esta, pues ellos seran ay tan en breve de quien recibireis mis cartas : han me pedido que por que si vos llevassedes las varcas antes que ellos llegassen se dilataria despues mucho su passage, os escriviesse que los esperassedes ay en Dunquerque dos ó tres dias por que pudiessedes passar juntos, y pareciendome que importa que ellos vuelvan con brevedad á aquel reyno y que el deteneros vos ay por tan breve tiempo no puede traer inconveniente, me ha parecido complacerlos en esto, y assi os encargo mucho que si este coreo os alcanzare antes de ser embarcado, espereis ay que lleguen los dichos Conde y contrarelor, pues yendo, como van por la posta, no podran tardar mucho, y que passeis juntos en essas varcas que ay estavan prestas para vuestro passage, que en ello me hareis plazer y servicio.

De Bruselas, á de Enero 1558.

Por un dia me paresce que los podreis esperar y no mas si quieren ir tan á su plazer : la perdida de Guines es cierta como avreis sabido¹.

¹ Le post-scriptum est de la main du roi.

CXII.

Le roi au duc Philibert de Savoie.

(BRUXELLES, 30 JANVIER 1558.)

Il a reçu des nouvelles du comte de Rutland. Le comte de Lalaing part le même jour pour Cambrai.

(*British Museum, Add. 28698.*)

CXIII.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 31 JANVIER 1558.)

Il s'informera des intentions du roi de Danemark et des villes de la Hanse. — Rien ne lui fait présager l'hostilité du roi de Danemark. — Si des difficultés se sont élevées au sujet des priviléges des villes de la Hanse, il est à désirer qu'on les aplanisse. — Préparatifs des Écossais. — On veut attaquer l'Angleterre de divers côtés. Motifs pour se montrer unis et courageux.

Philippus, etc. Prædilecti, etc. perlectis vestris literis quas xxiiij^o januarii ad nos dedistis, vestrisque postulatis intellectis, nihil nobis cunctandum esse existimavimus quin pro eo, ac par erat, de regis Danorum, Hansæque civitatum consiliis certa explorataque habere staderemus atque ita earum regionum ac morum peritum hominem statim expediri jussimus qui ad ipsum regem, civitatesque proficiscatur et de eorum apparatu ac maritimis copiis, quoque ea consilio et contra quos parentur, intelligat et quæcunque compererit, quam primum ea nobis ac diligentissime significanda curet.

Nos quidem certe in animum nobis inducere non possumus Danorum regem contra istud regnum, resque nostras quicquam moliri cum Cæsareæ Majestati ac nobis firmum jam diu cum eo ac sanctissimum fœdus et amicitia intercesserit, neque ulla a nobis omnino ejus infringendæ causa ullo tempore data fuerit. Cæterum (quiequid id est) vestræ est prudentiæ ita, ut vos facere scribitis, omnia gerere atque administrare ut, si qua conabuntur agere, eorum conatibus resisti possit.

Quod vero spectat ad confederatas civitates idem ipsum cognoscendum et de rebus vos omnibus diligenter admonendos curabimus.

Quæ omnia dum à nobis indagantur, vos hortamur ut si forte privilegiorum causa (quod vos suspieamini) hæc rerum novarum molitio ab ipsis civitatibus fiat, quid ac quantum, quaque ratione, quibusque mediis, ex usu istius regni et ipsarum civitatum satisfactione et commoditate transigi poterit, sigillatim ad nos ac plene perscribatis, quando quidem ex iis quæ à vobis iis ipsis litteris in genere scripta sunt, nihil omnino à nobis confici potest, cum neque conditiones ad quas deveniri conveniet, nec privilegiorum ipsorum natura ac ratio nobis sit usque ad eo comperta. Quod si, æquis conditionibus propositis, in sententia civitates permanserint, neque eis acquiescere voluerint, classem nostram cum navibus istius regni conjungi mandabimus ne ullo loco aut tempore ejus quieti ac dignitati defuisse videremur.

Quod autem de bello Scotiensi, deque induciis cum ea gente duorum mensium percussis ac de tota ad eo pacis amicitiæque cum Scotis componendæ tractatione seribitis, cum prudenter hœc à vobis et accurate considerari, agique arbitrenur, non possumus non ea comprobare ac curam vestram, diligentiamque laudare, quam durantibus induciis ac dum de pace agitur in eis rebus comparandis quæ ad bellum gerendum necessariæ sunt et milite supplendo, præsidiisque firmandis, ponitis ne (quod ab his hostibus fieri consuevit) induciarum nomine incautos vos opprimant et imparatos; interimque, dum hœc per vos aguntur, de toto rerum statu nos quam sœpissime certiores facietis ut nostram eis de rebus sententiam vobis significare possimus.

Et quando certissimis indiciis intelligere potestis id unum agere hostes ut regnum istud undequaque invadant et oppugnant, pro eo amore ac studio quo in Reginam conjugem nostram charissimam et istud ipsum regnum ducimur, vos hortamur ac monemus ut omni cura ac diligentia eidem consulatis quod, tum ad regni præsidium et securitatem, tum ad reginæ ipsius amplitudinem et obsequium pertinere cognoscetis, quemadmodum vobis, si animum intendere volueritis, facile factu esse compertum habemus. Nec vero facere possumus quin ad mutuum vos amorem atque animorum consensum (qui hoc præsertim tempore imprimis necessarius est) vos adhortemur atque etiam ut ad id unum detis operam, ne privatis studiis atque odiis vestris regni tranquilitatem labefactetis aut statum ipsius pervertatis, quod facile vitabitis si pristinæ vestræ existimationis ac virtutis memores fueritis, qua magnam vobis fortitudinis et prudentiæ gloriam apud omnes gentes superioribus temporibus comparastis, quæ ne omnia vestra nunc incuria ac negligentia concidant, vobis etiam atque etiam summo studio providendum est.

Datum Bruxellæ, xxxi januarii MDLVIII.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado, Leg. 811.*)

CXIV.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 31 JANVIER 1558.)

Il était impatient de recevoir des nouvelles de la santé et de la grossesse de la reine. — Au lieu de chercher à reconquérir Calais et Guines, il vaut mieux que les Anglais défendent les côtes de leur royaume. — Il laisse à Ruy Gomez le soin de répondre au sujet de l'entrevue que le comte de Feria a eue à Gand avec le connétable de France.

El rey. Conde primo, el conde de Melito me ha mostrado las dos cartas que le scrivistes de Dunquerque á veinte y tres y de Gravisenda á veinte y cinco del presente, y he holgado de entender por ellas que ayais tenido buen passaje, y estoy con desseo de ver carta vuestra despues de llegado á donde esta la reyna, por saber nuevas de su salud y como le va con el preñado.

Bien creo que tendreis entendido que la principal causa por que yo desseava que passasen los Ingleses que la reyna me enviava, era por que deteniendose Cales pensava, con ellos y con las fuerzas que yo tenia juntas, hazer levantar á los enemigos ó darles la jornada, y ni mas ni menos os mande que solicitassedes su passaje, perdida Cales, por poder assi mismo socorrer á Guines, perdida la qual, y visto que mis tierras no pueden padecer estando en ser las provisiones que vos sabeis y las que de cada dia se van haciendo, no quiero que tan temprano comence la Reyna á mandar hazer costa y gasto en especial que este verano tenemos harta causa de hazer gasto, aviendose de attender á la recuperación de patrimonio tan antiquo desse reyno, por lo qual direis á la Reyna lo que yo estimo, la diligencia que mandava hazer en embiarne essa gente y assi mismo la affición que mostrava á mis cosas, pues perdida Cales y Guines, todavia la queria embiar á me servir y pudiendo yo resistir á Franceses con las fuerças que al presente tengo y aun hazarles algun notable daño, como espero, que terne por bien que los mande revocar, y que el gasto que avia de mandar hazer, assi en el sueldo, como en el passaje de la dicha gente, le ruego muy affectuosamente le mande convertir en la guarda de los puertos y yslas importantes á la conservacion desse reyno, que es de la importancia que puede juzgar, y assi le pido que mande á los de Consejo escogido que tengan grande advertencia en esto.

Las otras cosas que escrivis á Ruy Gomez, que me acuerde, os agradezeo mucho, por que veo que proceden del amor que me teneis y zelo de mi servicio.

A lo demas que scrivistes de lo que aviades passado en Gante con el condestable y

otras particularidades de vuestras cartas, por que Ruy Gomez os responderá, no ay para que repetirlo en esta.

De Bruselas, à xxxi de Enero 1558.

(*Archives de Simancas, Seqr. de Estado, Leg. 811.*)

CXV.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 2 FÉVRIER 1558.)

Il est arrivé le 26 janvier à Londres. — Il a remis à la reine les lettres du roi. — Il a fait visite au cardinal Pole. — Délibérations du Conseil d'Angleterre sur l'affaire de Calais. — Déclarations qui ont été faites par les membres de ce Conseil. — Projets attribués au roi de Danemark et aux villes de la Hanse. — Levées à faire en Allemagne pour résister aux Écossais. — Terreur qui règne en Angleterre. — Armements maritimes. — Relations des Français en Angleterre. — Indication des chefs que l'on pourrait donner aux levées allemandes. — Préparatifs qui avaient été faits en Angleterre pour secourir Calais. — Il serait utile que Clinton entrât au Conseil. — Il a exposé à la reine combien il est nécessaire de se pourvoir d'argent. — Pensions faites en Angleterre.

Yo vine aqui miercoles en la tarde á veinte y seis del passado y aunque lo pudiera hazer antes me detuve por no traer en mi compañia la nueva de la perdida de Guines que juntamente passo la mar conmigo.

Aviendo besado las manos á la Reyna nuestra señora y dadole la carta de V. Mag^d y las buenas nuevas de su salud con que holgó en extremo, le comunique la instruction que traya conforme á lo que V. Mag^d me mando, y en todo está Su Mag^d con la voluntad y animo que seria necesario que tuviessen todos los deste reyno ó á lo menos los que lo goviernan. Su Mag^d me dixo que mandaria que otro dia se juntascen los del Consejo para que yo les pudiesse hablar y que no podria ser por la mañana, por que los ocupan los negocios del parlamento.

Visite al cardinal y dile la carta de V. Mag^d. Hele ha llado de buena voluntad en las cosas que le he comunicado, aunque entiendo que los del Consejo le llevan á lo que quieren. Esta bien escoçido de sus negocios de Roma.

Hasta el viernes que fueron veinte y ocho no se juntaron los del Consejo y aquel dia lo hicieron despues de comer en el aposento del cardenal, adonde Figueroa y yo les hablamos, diciéndoles lo mejor que supimos lo que V. Mag^d mando en general, y avien-

dono oydo y respondido con grandes palabras de sumission y agradecimiento á la voluntad que han hallado siempre en V. Mag^d para el bien y amparo deste reyno y aora especialmente por las provisiones que V. Mag^d avia mandado hazer para el socorro de Cales, quisieron saber que era el parecer de V. Mag^d en el estado que aora se hallan las cosas. Yo les dixe que V. Mag^d juzgaba por conveniente assi para el bien deste reyno como para la reputacion y honor que la nacion avia perdido, lo que en el quinto capitulo de mi instruccion se contiene, y lo del aver rompido la guerra por voluntad de V. Mag^d tambien se les dixo sin aguardar á que de su parte se apuntasse la platica por que la Reyna nuestra señora insistio en que era mejor hazello assi, y aunque á Su Mag^d no le han hablado en ello los del Consejo, sabe que unos con otros han tractado la materia, y en Londres y en todo el reyno es platica muy comun. Dixeronme que querian tratar entrellos el negocio para dezir su parer, y aunque los he solicitado y á la Reyna nuestra señora tambien para que no pierdan tiempo. Hasta ayer no me respondieron y segun ellos estan mal avenidos entresi y se saben resolver mal en lo que tratan no les deve parecer que tomaron mucho tiempo para hazello.

Ayer tarde vinieron á mi aposento el chaneiller, milort Pembruch, el obispo de Ylle, el camarero mayor Hastings y el cavalleriro mayor Jarningan y Walgrave y Clinton y el secretario Boessol. Faltaron Paget y el conde de Arondel y Piter, que avian estado con los otros quando les hable en el aposento del cardenal. El chanciller comenzó una arenga encareciendo lo mucho que este reyno devia á V. Mag^d y tras esto dixo las necesidades del y los grandes gastos que le era forzoso sostener para su defensa, y tratando primero de la frontera de Escocia, dixo que el rey de Francia ha embiado alli gente, de que estan harto temerosos, luego hablo de lo de Yrlanda adonde dice que han menester tener mas gente de guerra ordinaria que suelen. Tras esto, de ysla Wicht y otras islas de que tambien estan con euydado por aver entendido que Franceses tienen ochenta navios en Diepa y algunos dellos de armada y en orden para salir, y que tambien les era necesario reforçar de gente algunos lugares de la marina del medio dia y aramar cien naves, que la menor dellas sera de cien toneles y la mayor de hasta seiscientos sin otros cincuenta navios pequeños que ellos llaman en su ingles varcos de victualla. En esta armada hazen cuenta de meter de quinze à dier y seis mill hombres y dizen que diez á doze mill destos podran echar en tierra en la parte que V. Mag^d mandare de la costa de Francia por poco tiempo á hazer lo que se les ordene, la cuenta que echan de la gente y gasto que montara lo arriba dicho va en essa memoria que la Reyna nuestra señora me avia dado el dia antes.

Dixeron me tambien lo que temian el armada que el Rey de Dinamarca y las ciudades maritimas enviaban á instancia del Rey de Francia, aunque un secretario que aqui tienen los Esterlines, les asegura que no es verdad esta liga que dizen que se ha hecho.

Para lo de Escocia les parece que tienen necesidad de tres mill infantes alemanes y quinientos caballos herreruelos, y suplican à V. Mag^d les haga merced de señalarles las cabezas que los han de traer y que sea lo mas presto que se pudiere. La infanteria, me dize Clinton, que se ha de embarcar en Hamsterdam y venir à la costa del norte à desembarcar à un lugar que se llama Niueastel, y la cavalleria en esta costa de Flandes lo mas cerca que pudiesse ser à proposito de venir à desembarcar en Dovra, y que embieran comissarios con el dinero para levantar y pagar esta gente al tiempo y lugar que V. Mag^d les mandare avisar. Aqui se les dara razon de lo que les costara lo uno y lo otro fuera de lo del vartguelt de que sera menester avisar de alla como se concertare.

Despues de todo esto dixeron que tenian poca esperança de poder juntar fuerzas para poder hazer la guerra en tierra desse cabo de la mar aviendo cumplido estos gastos forçosos para la seguridad del reyno.

Yo les respondi que avissaria à V. Mag^d de todo lo que me avian dicho para que viesse lo que seria servido proveer que mas conviniesse à su servicio y bien deste reyno, y en el entretanto le encargue que diessen priessa à sacar los navios que pudiesen para seguridad de su costa por que en la verdad estan tan temerosos y tan alterados que si les saltan cien hombres en tierra, no resistirán á los enemigos y podrian volverse contra los amigos.

Dizenme que dentro de quince dias podran sacar siete naves de la Reyna nuestra Señora que estan aqui en la ribera del Temps¹ y otras cinco en Dovra y siete de mercaderes que tambien estan en esta ribera. Quieren saber si dessos estados se les daran hasta veinte y quatro o veinte y cinco ureas para traer á su sueldo, las quales se incluiran en el numero de las cien naves. Clinton es el que insta por estas ureas. Su Magestad dize que lo hara Almirante, como à V. Magestad le pareze, y oy se ha descargado Guillen Hauvert del oficio que no ha sido pequeño negocio de acabar segun Su Mag^d lo differia.

La Reyna nuestra Señora y el Consejo me han dieho que ternan gran cuidado en proveer à lo de las inteligencias que aqui tienen Franceses, pero ay tantos que tienen naturaleza en este reyno, que no creo que bastaran las diligencias que hicieren.

Los que truxessen la cavalleria y infanteria alemana seria menester que fuessen hombres mas puestos en razon de lo que ellos lo suelen ser ordinariamente, y aunque se que V. Mag^d terna cuenta con esto dire las personas que me parecen á proposito. De los córoneles que he visto en servieio de V. Mag^d y del Emperador, Muncausen dizen que es hombre de razon y si por estar este ocupado no pareciere. Don Juan de Ayala me dize de un Valderdun que ha andado esta guerra con el Duque de Saboya, y

¹ La Tamise.

ha servido en este reyno no se si en tiempo del Rey Henrico o de Eduardo; y si V. Mag^d no tuviera necesidad de Lazaro Suendi, el fuera mas á proposito que otro. Para la cavalleria el Jobs Fonalt, los que vinieren lo haran de mejor gana aunque ayan de passar la mar, certificandoles que les sera el vivir mas barato aca que en Flandes la mitad.

Por una carta que escrivi à Ruy Gomes desde Gravisenda à veinte y cinco del passado aura visto V. Mag^d lo que me parecia acerca del passar á Flandes la gente que se juntaba en Dovra y despues de llegado aqui entendiendo que el numero de la gente no seria aun los cinco mill hombres que me eran dicho y essos tan mal en orden que aunque pasavan hizieran poco ó ningun servicio y que los del Consejo estaban de parecer que no passasen, y que solamente venian en ello, por quer ello la Reyna nuestra Señora me resolvi con parecer del Regente, como lo hago en todo lo que se me ofrece en que revocassen, y que otros quatrocientos hombres de los que havian salido de Guines y Hams que estaban alojados junto à Dunquerque, pues no avian de ir estotros, tambien se volviessen.

Clinton no es del Consejo escogido. Esta en buena gracia de Su Mag^d y le ha parecido que por tener mas platica que los otros de cosas de guerra, es bien metelle en este Consejo, y yo tambien lo he procurado por parecerme que conviene assi al servicio de V. Mag^d, y tambien sera necesario, si à V. Mag^d le parea que esto es bien, assi escrevir una palabra à la Reyna nuestra Señora en aprobacion dello.

Ningun dia hablo con la Reyna nuestra Señora y con los del Consejo que no le apriete en que procuren de buscar dineros por todas las formas possibles, y hasta aora no se que tengan otra que sea de importancia mas que la del parlamento y desta no tienen mas certidumbre que dezir que estan muy de buena voluntad todos los del parlamento, y Su Mag^d me ha dicho que cree que le daran mas que nunca dieron à su padre. Yo le he respondido que no es aquella la cuenta que deve hazer, sino procurar de aver el dinero que ha menester. Certificanme que, despues de perdido Cales, no va á las iglesias la tercia parte de la gente que solia.

Hablando con la Reyna nuestra Señora, le dixe la manera de servicio que acostumbran hacer en Espana los señores con gente de caballo, en conformidad de lo que el Conde de Sussex dixo à V. Mag^d, y respondiome que todos los deste reyno juntos no serviran con cien cavallos y otros tantos infantes, y esto creo yo, ni mas, ni menos, por el poco deseo que conozco en ellos de tornar à cobrar á Cales.

Francisco de Laxalde me dize que le han hablado cinco ó seis destos señores aquien se decean pensiones para que se las pague, y que seran de nueve á diez mill ducados lo que se deve deste tercio á los pensionarios, y tambien el Conde Darbi me ha hablado sobrelo. Seria bien pagalles si ay comodidad para ello.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, à dos de Hebrero 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 811.*)

CXVI.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 4 FÉVRIER 1558.)

Plaintes du roi de Portugal sur le projet de certains marchands anglais
de se rendre aux Indes portugaises.

El Rey. Conde primo, Al Regente Figueroa serivo lo que me ha hablado el embaxador del serenissimo Rey de Portugal mi muy caro sobrino cerca de un aviso que ha tenido del viage que han emprendido de hazer á la India de Portugal tres navios y dos zabras desse reyno, lo qual es contra lo que ay se trato y concerto con ellos el año passado, como os deveis acordar, y lo entendereis en particular del Regente, aqui en escrivo mas largo por ser negocio que tiene muy entendido y aver passado por su mano, y por que siendo de tanto daño y perjuicio á las cosas del dicho Rey mi sobrino, que yo tengo por tan proprias, conviene remediarlo, os encargo mucho que aviendo visto lo que serivo al Regente y comunicado lo que os pareciere que se deve dezir á la Reyna sobre ello, le hableis los dos y le pidais y rogueis de mi parte que mande mirar y proveer en ello de manera que se remedie con efecto por una de las dos vias que al Regente serivo, significandole con las palabras que vieredes ser a propósito, el contentamiento que yo recibire de que se estorbe el viage de los dichos navios y se provea para lo de adelante lo que conviene, que en ello me hareis mucho plazer y servicio.

De Bruselas, á 4 de Hebrero 1558.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 811.)

CXVII.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 7 FÉVRIER 1558.)

Il transmet en toute hâte l'avis que les Français préparent une attaque contre l'île de Wight.
Précautions à prendre. — Nouvelles de Calais, de Guines et de Boulogne.

El Rey. Conde primo, esta mañana recibi vuestra carta de dos del respondere muy en breve. Esta servira solo para avisaramos ha venido aviso que Franceses arman algunos navios asalto en la ysla de Wicht; y por ser cosa de tal qualidad sufre dilacion el remedio della, os he mandado despachar que, en recibiendo esta, deis aviso á la Reyna y á los de lo que aqui se entiende cerca desto para que den tanto mayor aquella ysla, assi de gente como de municiones y de las otras cosas por que no succeda algun inconveniente, y vos terneis la mano en toda instancia que assi se haga con la brevedad que el caso requiere, me hareis mucho plazer y servicio.

De Brussellas, á siete de Hebrero M. D. LVIII.

Oy recevi vuestra carta y manana o esotro respondere á ella y á la de la Reyna que por esto no respondo agora; tambien dice el duque que la gente que vino á Cales y Guines despues de averla derrocado se abia ido hazia Bolona y que alli armaban navios como aqui se dize, y asi alla dareis el aviso como mejor os pareciere convenir, queste es lo que me ha dicho mi primo ¹.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado*, Leg. 811.)

¹ Le post-scriptum est de la main du Roi.

CXVIII.

La reine douairière d'Écosse au roi.

(10 FÉVRIER 1538.)

Elle a reçu son envoyé (Christophe d'Assonleville). Elle proteste de son désir de maintenir la paix et allègue ses griefs contre les Anglais.

Maria, Dei gratia, regina dotaria regni Scotiæ, ejusdemque Regens serenissimo et illustrissimo principi Philippo Hispaniarum, Angliæ, utriusque Siciliæ, Hierusalem et Hyberniæ regi, archiduci Austriae, duci Brabantæ, Mediolani, comiti Haspurgi, Flandriæ, Tiroli, fratri nostro et consanguineo charissimo, salutem et mutui amoris incrementum.

Illustrissime et serenissime princeps reddidit legatus tuus vigesimo tertio januarii quas ad nos dederas literas decimo septimo septembbris, simulque et quæ in mandatis habebat, diligenter exposuit¹. Ad quorum capita sic tandem respondimus ut non dubitemus quin non illi solum, sed tuae quoque Serenitati (quum rem intellexeris) jure sit satisfactum. Intelliget enim tua Serenitas quam nobis parum placeat quod ab amicitia et pace sit recessum, quam nos fuerimus pacis et tranquilitatis conservandæ studiosi, quantas pertulit hoc regnum Scotiæ injurias ab Anglis (quarum seriem breviter descriptam tuæ Serenitatis legato dedimus), quam inviti arma sumpserimus ut hostium injuriæ depellerentur, denique quam libenter omnem nostram operam deferemus ut

¹ Il est fait mention de cette tentative de médiation essayée en Écosse par Philippe II dans un mémoire du 6 février 1538, envoyé d'Édimbourg en France :

« Il est arrivé par deçà ung ambassadeur du roy d'Espagne avecque honnestes lettres dudit seigneur à la royne-régente, lequel d'entrée ne parle que de paix, d'amitié et de réconciliation, combien que l'on pense qu'il se déclarera davantage avant son parlement.....

» Le dit ambassadeur s'est laissé aller si avant, après estre adverty de la prinse dudit Callays, de dire à beaucoup de gens qui l'alloyent voir, que c'estoit ung des grands biens qui pouvoit jamais advenir au roy son maistre, lequel, il ne faisoit doubté, le reprendroit dedans trois moys à compter du jour de ladieце prinse et après le garderoit pour luy sans jamais le rendre à la royne d'Angleterre, ny aux Anglois, auxquels, à ce qu'il disoit, le dit roy son maistre ne le pouvoit bonnement oster, ny demander auparavant. Et s'il s'est oubliez en cest endroit, si ne l'a-t-il esté envers les Anglois, auxquels l'on a mis bonne peine de leur faire sçavoir ces bonnes nouvelles et la sincérité des Bourguignons envers eux, aux assemblées qui se sont faites depuis sur les frontières..... » (TEULET, *Relations politiques de la France avec l'Écosse*, t. I, p. 298.)

res componantur et pax stabiatur. Hac eidem tuo legato aperte declaravimus ut ea fideliter referat tuæ Serenitati, quam Deus optimus maximus diu servet incolumem.

Ex Edinburgo, quarto idus februarias 1577.

Excellentiae vestræ serenissimæ

Soror et Consanguinea.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. — Documents restitués par l'Autriche, t. LXIV.*)

CXIX.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 12 FÉVRIER 1558.)

Il se plaint d'être sans nouvelles des Pays-Bas. — On a répandu le bruit qu'il était venu en Angleterre pour y chercher de l'argent. — Subsides votés par le Parlement. — Confusion qui règne en Angleterre. Griefs contre l'amiral William Howard, qui sera remplacé par Clinton. — Wallerthum et les levées allemandes. — Munitions de guerre à faire venir des Pays-Bas. — On ne parle plus d'une expédition préparée à Dieppe. — Pensions accordées par le roi et gages de ses anciens serviteurs en Angleterre. On en réclame le payement. — Comptes des dépenses du corps anglais commandé par le comte de Pembroke. — Prorogation du Parlement. — Il serait utile de réunir quelques vaisseaux à Dunkerque. — Le comte de Sussex ne s'est pas embarqué sur son navire.

A los dos deste screvi á V. Mag^d con un correo que despache con razon de lo que hasta entonzez avia que dezir, el qual entiendo que no pudo passar hasta los seis pero muy peor deve aver sido el tiempo para venir de alla, pues desde veinte y tres del pasado no ay carta aqui de Bruselas, ni se sabe cosa de alla de la mar de amigos, ni enemigos.

Aunque en Londres echan hartas nuevas cada dia, y las menos son en nuestro favor. Entre otras han dicho que yo vengo á llevar dineros á V. Mag^d contentarme ya con poder acabar con ellos que buscassen los que han menester para si.

Por la relacion que la Reyna nuestra señora embia á V. Mag^d, entenderá lo que en el parlamento se ha concedido que aunque Su Mag^d está muy contenta de la cantidad y voluntad con que han servido, á mi me parece muy poco para la necessidad presente, y assi se lo he dicho y suplicado procure de buscar formas para aver dinero, pues vee el peligro en que todo lo deste reyno estara y su persona sino lo haze, lo mismo he dicho al Cardenal y á los del Consejo hartas veces : todos se atacan á que

este servicio que aora se ha hecho, es mas que nunca se ha concedido jamas á ningun Rey de los passados.

V. Mag^d lo deve tambien escrivir á la Reyna nuestra Señora por que esto importara mas que quanto yo aca trabajare. Todo lo que estos tratan, es confusion y passion unos con otros, y las resoluciones que toman un dia, revocan otro. Visto esto me parecio que convernia que Su Mag^d señalasse personas para que entendiesen en las cosas de guerra y otras para lo del dinero, supliqueleso, y aunque todo se haze tarde, en fin Su Mag^d lo ha hecho : yo no quisiera que fueran tantas para lo uno ni para lo otro por que á la verdad algunas de las nombradas son muy impropias. Por la memoria que con esta va, vera V. Mag^d las que son.

Clinton es ya Almirante, el que lo era antes, aunque obedescio humilmente el mandado de Su Magestad y dio la patente que tenia que por ella conforme á las leyes del reyno no se le podia quitar el officio por su vida sino era dexandolo de su voluntad. Todavia ha quedado agraviado y pareceme que enderezá sus querellas á V. Mag^d. Yo he suplicado á la Reyna nuestra Señora que le haya merced ó le ocupe en otra cosa para que el sea mas á propósito que para Almirante. Sera necesario que V. Mag^d se lo scriva para que lo haga; el me ha dicho que me quiere halilar, y entiendo que está sospechoso de que se le ha quitado el officio por mandado de V. Mag^d.

Los quinientos caballos alemanes que estos avian pedido, despues que han entendido lo que les costarian y de la manera que se avran en los alojamientos y tierras por donde passaren, les ha parecido que no les conviene traerlos sino procurar de levantar caballos de su misma nacion en lugar destos solamente quieren los tres mill infantes y que se los traya Vallerdun, por que disen que le conocen y que holgaran mas con el que con otro.

Suplican á V. Mag^d les mande dar licencia para sacar dessos estados las armas y municiones que van en esa memoria.

De los ochenta navios que escrivi á V. Mag^d que estavan para salir en Diepa, no ha avido mas nueva y aunque yo siempre he creido que venian á traer victualla á Cales, no les he querido decir nada por no atibiallos en la provision de Isla de Wicht que es de la importancia que V. Mag^d sabe á este reyno.

Yo escrivi á V. Mag^d como me avian hablado algunos destos señores pensionarios que V. Mag^d aqui tiene para que se les pagassen su pensiones y aprietenme con la misma desverguenza que si yo fuese Domingo de Orbea ó Erasso, y ellos que son : la

¹ Lord William Howard d'Effingham avait remplacé Clinton en 1585 comme amiral, bien que Clinton prétendit que cette charge était à vie. Il avait pendant longtemps été gouverneur de Calais, et on lui reprochait d'avoir pris peu de soin des fortifications de cette ville. De là sa disgrâce, après la perte de Calais. William Howard recouvrira toute son influence sous le règne d'Élisabeth.

cantidad sera poco mas de nueve mill ducados. Suplico á V. Mag^d sea servido de mandar que se de alguna orden en esto, por que yo hasta ahora con dezir que lo escrivire alla me entretengo, pero, como á ellos no les satisfaze mucho esta respuesta, persiquenme. Yo no se quien tiene cuenta con los otros criados que V. Mag^d aqui tiene, pero entiendo que es un inutil dinero el que se gasta con ellos y seria de parecer que los archeros y otras algunas personas como muriesen se fuessen consumiendo las plazas y aunque por algunos respectos no se devan despedir, hame hecho escrivir esto á V. Mag^d lo que los unos y los otros me han solicitado por sus pagas.

Don Juan de Ayala me dice que el thesorero ingles que fue con la gente que el Conde de Pembruch llevo en servicio de V. Mag^d el año passado, le ha dicho que querria dar sus quentas. V. Mag^d devria mandar señalar personas que se la tomassen: á Don Juan le parece que á Francisco de Laxalde y Antonio de Guaras y algun otro ingle se podria cometer. V. Mag^d mandara lo que fuere servido, el dice que le quedan dineros.

El parlamento se ha prorrogado y no dissuelto por que á Su Mag^d le ha parecido que las personas que fueron diputados para venir á el, han tratado tambien los negocios y servido con tan buena voluntad que converna que sean estos mismos los que se hallen en el que verra quando se torne á convocar.

En Dunquerque no ay tan buen aparejo de navios para el passage de aqui como seria menester. La Reyna nuestra Señora me ha hablado en ello esta noche y dichome que escriva á V. Mag^d que le parece que seria bien tener ally algunos navios armados para este efecto. Lo que yo se dello es que el capitan que allí esta es hombre de bien, pero tan descansadamente os aconseja que os metais en una calabaza y os queda mirando desde la marina como si os metiesse en el mejor navio del mundo.

El Conde de Susex y el Contralor á lo menos no quisieron passar en el navio que yo vine y tuvieron mucha razon por que era muy ruin. V. Mag^d vera lo que fuere servido mandar proveer en esto.

Nuestro-Señor, etc.

En Londres, doze de Hebrero 1558.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 811.)

CXX.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 15 FÉVRIER 1558.)

Il a été heureux d'apprendre que la reine se porte bien et se montre pleine de résolution. — Il approuve les communications qui ont été faites au Conseil d'Angleterre. — Dépenses relatives aux armements. — Levées en Allemagne pour résister aux Écossais. — Dépenses auxquelles elles donneront lieu. — Port où elles pourraient s'embarquer. — On a armé plusieurs navires. — Il a écrit à la reine pour l'engager à faire entrer Clinton dans le conseil. — On a bien fait de ne pas envoyer au delà de la mer les troupes anglaises qui avaient été réunies. — Il ignore quelles sont les intentions du roi de Danemark et des villes de la Hanse. — Payements à faire aux pensionnaires. — Assurances à donner au cardinal Pole. — Nouvelles d'Italie.

El Rey. Conde primo, con el correo que os mande despachar á los siete del presente, os avise del recibo de vuestra carta de los dos del mismo. En esta se os satisfara á todos los particulares que en ella me escrivis que holgue de entenderlos y no sera menester gastar muchas palabras en encarecer el gran contentamiento que he tenido con las buenas nuevas de la salud de la Reyna, y lo que me aviseis del buen animo con que toma los trabajos que han sucedido, pues lo podreis vos mejor considerar que se os puede decir aviendo tanta razon para ello y deseando yo su descanso y contentamiento como el mio propio, y pues no holgara ella menos de saber de mi salud, podreis le decir, aunque yo se lo escrivo, que á Dios gracias quedo muy bueno.

La manera como propusistes á los del Consejo escogido vuestra comision y lo que les dixistes de mi parte cerca de la recuperacion de Cales, y lo que se deve proveer y prevenir para la execusion della, fue como convenia y lo esperabamos de vuestra mucha prudencia y no menos el averles satisfecho en lo del aver rompido con Francia sin aguardar á que ellos lo moviesssen, pues parecio assi á la Reyna, y era platica comun entrelllos, como dezis, y aunque nos desplaze de que esten tan frios en negocio que tanto importa al bien de las cosas desse reyno y que de razon ellos nos avian de instar y supplicar que se effectuasse: todavia por que se vea que de nuestra parte se haze todo lo possible, seremos servido que les torneis á hablar y encarecer lo mucho que les va en que se cobre Cales y en que con brevedad se haga la empresa conforme á lo contenido en el quinto capitulo de vuestra instruccion, certificandoles que yo no faltare de ayudarles y favorescerlos para ello, como vos en mi nombre se lo aveis ofrescido, y avisareisme luego de la resolucion que se tomare, por que conforme á aquello podamos mandar lo que se hubiere de hazer.

He visto la memoria que se os dio por los del Consejo de la gente y dineros que

piensan aver menester para la armada de mar y tierra que quieren juntar para la defension y seguridad desse reyno, que me ha parecido muy bien, y assi holgare que les deis priesa para que se haga con brevedad y que les acordeis y soliciteis (como lo haceis) lo del provcerse con tiempo del dinero necesario sin hazer todo el fundamento en lo del parlamento, que yo escrivo á la Reyna lo que conviene en esta conformidad.

La provision que me escrivis que han acordado de hazer para lo de Escocia de los tres mill infantes alemanes y cavallos herreruelos, me ha parecido muy acertada y necessaria, y la persona de Valderdun tan á proposito, como dezis, para coronel de la infanteria, por ser buen soldado y platico en las cosas desse reyno, y assi lo podreis dezir á los del Consejo para que si se resolvieren en que sea este, como á mi me paresce, se avise al Duque de Saboya mi primo para que el le pueda escrivar y ordenar lo que conviniere cerca de su ida.

Aunque (como me escrivis) los del Consejo os dixeron que para esto de Escocia avrian menester quinientos cavallos, me paresce que devien ser seiscientos por que los puedan traer dos Ritmestres, cada uno trecientos, y que para ello serán quales conviene Hanz Bernat, que ha servido y es conocido por aca, y Hanz Brent, de Cleves, que es tenido por hombre de bien y buen soldado.

No se puede dezir la cantidad cierta de lo que sera menester para el anrrithghelt destos seiscientos cavallos, por que los unos avran de venir de mas lejos que los otros y conforme á esto se haze con ellos la cuenta á tantas leguas al dia y á tanto por dia y reposar cada quatro dias uno, pero poco mas ó menos se haze cuenta que podra montar cerca de tres mill escudos de mas de la paga de un mes que se les ha de dar en dando la muestra.

Para el aufhghelt de la coronelia de diez vanderas seran menester otros tres mill escudos y el sueldo de cada mes sera de mas ó menos, segun la qualidad de la gente por que si ha de haver muchos armados como aquellos de quien yo me servi el año passado, no vernan por menos de deziocho mill escudos incluyendose en estos las sobrepagas, pero sino los quisieren tan armados ni de tantas ventajas, siendo la coronelia de tres mill hombres, montara el sueldo de cada mes de quatorze á quinze mill escudos.

Quanto á lo de la embarcacion de la infanteria no paresce que Hamsterdan sea tan a proposito como os dixo Clinton, por aver por alli muchas canales de las quales no se puede salir sino con vientos diferentes y tardase mucho. Dordrech sera mucho mas comodo por que de alli esta mas abierta la mar y podran hazer mejor el viage y tomar el puerto que quisieren desse reyno sin dificultad.

La cavalleria se embarcara muy bien en Dunquerque para ir á Dobra, como alla paresce, por que sea mas corto el passo.

En lo de las veinte y quatro ó veinte y cinco ureas que desean aver destos estados para su armada, podreis dezir que yo mandare que sean accomodados y que el flete del-

los es segun las toneladas que pueden llevar, que para viages acostumbra dos de mercancias, es lo ordinario á treinta placas al mes por cada tonelada, pero podria ser que aviendo de servir en guerra quisiesen mas por el peligro y riesgo que han de correr.

Todo esto os he querido escrivir tan menudamente para que podais hazer relacion dello á la Reyna y á los del Consejo por que teniendolo entendido ordenen lo que mas vieren que conviene en lo uno y en lo otro, que á mi parecer seria lo mejor para que se ganase tiempo en lo que se huviere de hazer, embiar aqui los comissarios con la orden y dinero que yo los mandare favoreseer y encaminar y dar los advertimientos necessarios para todo lo que huvieran de negociar.

Holgado he de que la Reyna conforme á lo que yo le avia escripto aya dado el cargo de Almirante á Clinton, por que espero que lo ha de servir como conviene y por tener del esta confiança, aviendo visto lo que me advertis que estaria bien en el Consejo escogido, por la platica que tiene de las cosas de la guerra y por la buena voluntad que yo le tengo, escrivo á la Reyna que le haga esta merced, vos se lo acordareis si vieredes que es menester.

Por las causas que me escrivis fue muy acertado hazer que no passassen aca los cinco mill Ingleses y que se llevassen alla los que salieron de Cales, Guines y Hams, que en efecto fue lo mismo que yo os avia escripto y huelgo que vos y el Regente ayais concurrido en lo mismo.

Quanto á lo de la armada de Dinamarca y ciudades maritimas y la liga que se ha dicho que hazen con Francia, no se tenido aun aviso cierto, yo mande hazer la diligencia que convenia para entenderlo, como lo he escripto á los del Consejo, en sabiendo lo que en ello passa, se les avisara, aunque yo creo lo mismo que ha dicho ese secretario de los Esterlines, pues hastagora no se les ha dado causa para que se ayan de apartar de nuestra amistad.

En lo del dinero ay la falta y estrechez que sabeis, y assi no se han podido proveer de presente los diez mill escudos que os paresce que fuera bien embiar para la paga del tercio de los pensionarios; pero he mandado que se busquen y hallandose aquí ó del dinero que se espera de España, se terna cuidado de proveerlos lo mas presto que ser pudiere para entretanto sere servido que con el buen modo que os pareciere los entretengais de manera que se satisfagan.

El officio que hizistes con el Cardenal fue como convenia, y assi sera bien que le signifiqueis siempre la estima en que le tengo y lo que deseo y procuro que se acaben bien sus negocios.

De las ultimas cartas que tengo de Italia, he mandado que se os embie relacion para que sepais lo que ay por alla y la hagais á la Reyna de lo que os paresciere.

De Brusselas, á xv de Hebrero M. D. LVIIJ^o.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 811.*)

CXXI.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 18 FÉVRIER 1538.)

Subsides votés par le Parlement. Ils sont insuffisants. — Choix de ceux que la reine chargera de la direction de la guerre. — Affaire de Clinton. — Levées en Allemagne. — Envoi d'armes et de munitions. — Navires à réunir à Dunkerque. — Comptes de l'expédition du comte de Pembroke. — Réclamations des pensionnaires. — Réclamations des anciens serviteurs du roi en Angleterre, — Flotte française réunie à Dieppe.

El Rey. Conde primo, estando para partir un correo con la carta que ira con esta, recibi la vuestra de los xii del presente, y assi se ha detenido hastagora por responderos á ella y á las que me ha escripto la Reyna, y quanto á lo del dinero, aunque por la relacion que se me embio del recesso del parlamento, he visto que lo que han ottorgado los desse reyno es mucho aviendose de cobrar en los plazos que en ella se dice, es muy necessario que la Reyna mande que se haga diligencia en buscar otros expedientes de aver dineros, como vos se lo aveis dicho, que fue muy bien hecho, y assi lo sera que se lo torneis á acordar quando vieredes que conviene, que yo le escrivo sobrelo, como os paresce.

He visto las personas que la Reyna ha nombrado para tratar las cosas de la guerra y de la hacienda, que fue un recuerdo muy acertado y muy necessario para el bien de los negocios por evitar la confusion que en ellos avia.

Assimismo me ha parescido por las razones que dezis, que la Reyna deve emplear ó hazer merced al que era Almirante desse reyno, y assi le escrivo sobrelo, como me lo acordais, y quanto á la sospecha que tiene de que por orden mia se le ha quitado el cargo, pues vos le habrcis satisfecho, como conviene, si os hubiere hablado en ello, no avra que decir, mas de que holgaremos que lo uno y lo otro se haga de manera que quede lo mas contento que ser pudiere.

Quanto á lo de la infanteria y cavalleria alemana, que se avia de traer para esse reyno, por la otra carta vereis lo que me avia parescido, mas pues segun lo que agora me escrivis, se ha acordado de hazer ay los cavallos, y que no se lleven los herreruelos, cessara en esta parte la nominacion que yo avia hecho de los dos capitanes, y ira Valderdun por cabo de la infanteria, como le piden, que á mi tambien me ha parescido que es el que mas conviene.

¹ Quanto á lo de las armas y municiones, quando llegó vuestra carta, estava ya despachado el passaporte que se os embia con esta de las cosas que los dias passados se me

¹ Le roi écrit en marge : « El conde de Sussex y el contralor me le pidieron. »

avia pedido, mostrarlois á la Reyna y entendereis della si quiere todavia que se embie otro de mas cantidad, y avisareisme dello, que luego mandare que se haga, diciendole que de morriones, celadas, coracinas, mangas de malla y otras armas que ella quisiere que se compren en estos estados para llevarlas á ese reyno, se hallara buen recaudo.

⁴ La cantidad de la polvora que piden, es tan grande que no se hallara tanta en todos estos estados, y si los mercaderes entendiesen que se busca tanta cantidad, es cierto que la esconderian y subirian el precio de manera que la que se huviesse de llevar á ese reyno y la que aqui será menester para este año saldria muy cara, y assi me paresce que pues para una vez no es menester tanta cantidad junta que seria lo mejor que la Reyna mandasse embiar aqui persona, con quien se pueda tratar deste negocio para que con la presencia se guie de manera que se pueda suplir mas barato á la necessidad de ambas partes.

Lo que os dixo la Reyna y vos me escribis cerca de los navios que se devrian tener en Dunquerque para los passages, me paresce que es muy bien advertido, y assi he mandado que se mire la orden que se debe dar en ello y se proveera con brevedad.

Tambien he mandado dar á Erasso copia del capitulo que me escrivis cerca de las personas que os paresce que seran á proposito para tomar las quentas al thesorero ingles que vino con la gente desse reyno para que me lo acuerde y con otro os avisare de lo que se huviere de hazer en esto.

Quanto á lo de la paga de los pensionarios, en la otra carta se os dice, lo poco que se puede hazer de presente por aver en todas partes las necessidades que vos sabeis, conforme á aquello cumplireis con ellos lo mejor que se pudiere.

Ha sido muy bien considerado lo que me advertis cerca de los archeros y otros criados mios de los desse reyno, que cierto es gasto que se puede bien escusar, pero no me ha parecido que se devan despeditir de golpe, sinon que como vayan muriendo, se vayan consumiendo, aunque no conviene que nadie entienda que se tiene esta intencion, solamente direis á la Reyna que mande que de aqui adelante quando vacare alguna plaça destos tales se me de aviso dello antes de proveerla para que yo pueda mandar lo que se huviere de hazer que desta manera se iran desaziendo con mas dissimulacion.

Muy bien ha sido no dezir á los del Consejo lo que teniades entendido de los ochenta navios que estaban en Diepa, por que no se descuiden en proveer lo de la ysla de Wich, y assi lo sera que les insteis y hagais sobreollo la diligencia que se requiere pues por lo que os escrivi á los siete deste, avreis visto el aviso que se tubo del designo de Franceses.

De Brusselas, á XVIIIº de Hebrero 1558.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado, Leg. 811.*)

⁴ Le roi écrit en marge : « Yo tambien he menester della y embaraçaria lo uno á lo otro. »

CXXII.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 22 FÉVRIER 1558.)

Retards qui résultent, dans la marche des affaires, de la lenteur de la reine et de l'indisposition du roi.
 — Mélancolie de la reine. — Assonleville est revenu d'Écosse. Communication faite par l'ambassadeur écossais. — La reine écrira au roi au sujet des mesures qu'elle a prises, notamment pour expulser les Français d'Angleterre. — Les Anglais prétendent que des marchands des Pays-Bas, grâce à un sauf-conduit du duc de Savoie, ont ravitaillé Calais. — L'amiral Clinton réclame une réponse au sujet des navires à équiper et des munitions de guerre. — L'ancien amiral prie le roi de le recommander à la reine. — Projet d'échange entre lord Grey et le baron de la Rochefoucauld. — Conférence avec lord Paget sur les levées de deniers. — Vingt navires anglais vont prendre la mer.

De siete deste es la postrera carta que he recebido de V. Mag^d y á quinze del escriví ultimamente á V. Mag^d con un correo que passó de España y aora lo torno á hazer para suplicar á V. Mag^d sea servido de mandar que se me responda á lo que tengo escrito, por que demas del inconveniente grande que reciben los negocios con la dilacion, la Reyna nuestra Señora esta con pena de ver que tarda correo tras la indisposicion que V. Mag^d tubo y aviendo escrito á los siete que dentro de doz dias se despacharia.

Su Mag^d esta buena, aunque algunos dias se quexa de la melancolia que suele tener.

Oy ha oydo á Dasonlevile que es venido de Escocia. El y Figueroa escriben á V. Mag^d particular razon de lo que en aquel negocio passa : el en efecto viene muy ruinmente despachado á mi juicio, aunque no se lo quiere dar á entender. El embajador de Escocia hablara manana á Su Mag^d y al Consejo : veremos que trae, que yo creo que la tregua que han hecho y la venida de este ha sido tomar tiempo para prepararse de lo que tienen necesidad y entender lo que aqui passa, aunque para esto no han menester embajador que hartos ay en el reyno de quien sabello.

Acabado el parlamento que sera en toda esta semana, segun la Reyna nuestra Señora me ha dicho, se embriara á V. Mag^d razon de las cosas que en el han pasado y especialmente en lo del echar los Franceses del reino.

Su Mag^d tiene aviso que se ha avituallado Cales con los arenques, cerveza, queso y manteca, que havian sacado mercaderes dessos estados por el salvo-conducto que el duque de Saboya scrivio á Su Mag^d, y luego mando al almirante Clinton y al secretario Boessol que me lo viniessen á dezir. V. Mag^d puede ver de la manera que tomaran este negocio todos los de aqui, que cierto est de arte que yo no lo sabre dezir. Seria de

parecer que si se puede revocar, se haga por qualquier via que sea posible; y en caso que esto no aya lugar, suplico á V. Mag^d sea servido de escribir á la Reyna nuestra Señora lo que manda que se haga en lo que el duque de Saboya le ha escrito. Tambien tienen aviso que en los navios en que cargaron estas cosas en Dunquerque vieron meter cantidad de alavardas para Francia : hacen gran instance en que V. Mag^d devria mandar tener en aquel lugar algunos navios en orden para el passage y cierto seria necesario por que los navios en que yo vine y los que alli vi, todos eran muy ruines y uno ó dos buenos que ay no estan en orden para navegar.

El Almirante querria saber si le daran las veinte y cinco urcas dessos estados, que tengo escrito á V. Mag^d que ha pedido y la licencia para las municiones y polvora.

El Almirante que era, me ha hablado despues que escrivi á V. Mag^d; pretende hazer autor á V. Mag^d de su daño y suplicalle sea servido de dar orden con la Reyna nuestra Señora para que le haga merced, y yo tambien lo suplico á V. Mag^d, ya que con essa gente no se usa de rigor de justicia. V. Mag^d podra escrivir á la Reyna nuestra Señora sobre ello, si fuere servido, y á mi tambien mandandome que se lo acuerde.

La muger de milord Gree ha estado aqui y con ella y con una carta que el ha escrito aora á Su Mag^d me ha hablado dos ó tres veces y mandado que me hablen otras tantas para que escriva á V. Mag^d sea servido de dar licencia que pueda hazer su talla el Varon de la Roxafocao aquien piden Franceses en trueque del, que esto es lo que yo he dicho que se puede pedir á V. Mag^d y que quando lo hiciere les avra hecho mucha merced, por que hasta aora no ha querido dar licencia que ningun prisionero se rescate. La demanda que la Reyna nuestra Señora y el Cardenal y ellos ponian primero, era que V. Mag^d les diesse á Roxafocao para dalle por milort Gree. Yo les he dicho lo que en ello ay y pareceles que estoy riguroso; hame mandado Su Mag^d que lo escriva por que quiere ver la respuesta de V. Mag^d. Yo no se mas que dezir de lo que tengo dicho en esta materia.

Milort Pagete me ha mostrado una carta que escribe á V. Mag^d; visitame algunas veces. Toto quanto dice en substancia viene á ser lo que va en aquella carta. Ayer de mañana me vino á dezir que se havian juntado los diputados para las cosas del dinero, y que si Su Mag^d queria que se podrian aver ocho cientos mill escudos desta tierra fuera del servicio que ha hecho el parlamento, y como no entiendo las cosas deste reyno, no se que fundamento tenga para esto. Yo le he pedido que apriete el negocio quanto pueda, pues ve en el estado que esta todo lo del reyno, lo que haze al caso es que V. Mag^d escriva á la Reyna nuestra Señora apretandola sobre el juntar dinero.

Dentro de diez dias me dize Su Mag^d que saldran á la mar veinte navios suyos.

De Londres, veinte y dos de Hebrero 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado, Leg. 811.*)

CXXIII.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 25 FÉVRIER 1558.)

Il a reçu la lettre par laquelle le roi donne avis des desseins des François sur l'île de Wight. — Arme-ments qui se font dans la crainte d'une attaque des navires du roi de Danemark et de la Hanse. — Affaire de Guinée. — Propositions du duc Adolphe de Holstein; négociations à reprendre avec les marchands Esterlings. — Les plaintes des Anglais persistent au sujet du sauf-conduit accordé par le duc de Savoie. — Réponse de la reine à l'intercession du roi en faveur de lord Grey.

S. C. Mag^d. A los doze deste escrivi á V. Mag^d con un correo de la Reyna nuestra Señora y otro diá llegaroñ dos, el que yo avia despachado de aqui á los deste, y otro con el despacho de los treinta del passado en que V. Mag^d me avisava de lo que se entendia que Franceses designavan de hazer en isla de Wicht; con ellos recebi quattro cartas de V. Mag^d de treinta de Enero y cuatro y siete deste y luego se dieron las que venian para la Reyna nuestra Señora y el Consejo, y por que tengo escrito á V. Mag^d las provisiones que para aquella parte y para las otras deste reyno Su Mag^d ha mandado hazer, no ay para que referillo.

Yo trabajo en que se executen las resoluciones que se hazen en este Consejo por que nunca acaban cosa, y aunque tratan de armar por tierra y por mar, mas en grueso de lo que le sera necesario para lo que ellos pretenden que es estar á la defensa y muy fuertes en la mar por si viniere el armada de la liga de Dinamarea y las ciudades maritimas, los dexo hazer y procuro con toda instancia que junten dineros. En el entretanto V. Mag^d podra determinar conforme á las fuerças que estos tuvieren en que sera mejor empleallas.

Por lo que el Regente escribe, entendera V. Mag^d con la diligencia que Su Mag^d manda inquirir lo de los navios que iban á Guinea.

La Reyna nuestra Señora me mando mostrar oy una carta que el duque Adolpho le ha escrito, cuya copia va con esta : querria Su Mag^d saber el parecer de V. Mag^d en si se deve aceptar ó no lo que el duque offree. Esto y la nueva de la liga ha causado lo que se hizo con los Esterlines el año passado en este reyno y aunque yo no se muy bien el caso entiendo que se les hizo sin razon y no se si los mercaderes de Londres sobornaron á algunos destos para que fuessen de parecer de lo que se hizo, y pues V. Majestad sabe todo lo que ha passado en esto mandara ver si con esta occassion seria bueno tornar á tractar de aquel negocio y disponello mas á voluntad de los Esterlines que quedo.

Tambien me ha mandado Su Mag^d que vea essa carta que el duque de Saboya le escriva, embio con ella al secretario Boessol y á preguntar si V. Mag^d me aviá escrito algo sobre ello. Despues fui á hablar á Su Mag^d y hale parecido que es bien differir la respuesta hasta que el parlamento se acabe, por que podria ser de inconveniente para algunas cosas que en el se tratan. No puede V. Mag^d pensar lo mal que toman aqui el avverse dado essos salvo-conductos. Sera necesario que V. Mag^d escriva á la Reyna nuestra señora ó á mi lo que manda que se haga en esto, por que de otra manera no se hara nada, y es la primera cosa en que he visto á estos tener razon despues que aqui estoy.

Vuestra Mag^d escrивio una carta á la Reyna nuestra señora en favor de milord Gree con su hijo, y Su Mag^d esta tan ganosa de hazelle merced que era poco necessario recomendarselo, y por dezir á V. Mag^d la verdad con el acatamiento que devo, á mi me peso en el alma de que V. Mag^d le favoreciese tanto por que con aver rendido la plaza y el que estaba en Hams desamparadola, celebran aqui estos dos hechos de manera que me dezia la Reyna nuestra señora los otros dias, delante del cardenal, que lo avia hecho tambien milord Gree come el almirante de Francia en San-Quintin. Yo le declare lo mejor que supe la diferencia que avia del un caso al otro, y salió el Cardenal con dezirme que tambien se avia rendido Bugia. Yo le dixe que assi era verdad que un cavallero que estaba dentro, la rendio no pudiendola detener, y que en llegando á Castilla le cortaron la cabeza, por que assi se avian de tratar aquellas cosas, que Su Mag^d mirasse mu cho lo que haria en ellas por el mal exemplo que seria no castigallas con el rigor que se devia. Esta noche me ha embiado Su Mag^d á preguntar que me parecia que escriviesse á V. Mag^d en lo de milord Gree. Yo le respondi que lo que yo sabia de aquello, era que la Rochafocao, que es el prision que piden en Francia por el es del conde Mansfelt y que assi seria menester concertar con el conde el negocio, que lo que á V. Mag^d se podia pedir era que diesse licencia para que hecha la talla se le diesse libertad, y que si la Reyna nuestra señora queria hacer merced á milord Gree que desto yo no avia de ser juez, pues estaba en la voluntad de Su Magestad. Crcio que no escrivia nada con este correo hasta tornarme á hablar sobrelo : si me dixeren algo, responderé en conformidad de lo que aqui he dicho.

Nuestro-Senor, etc.

De Londres, veinte y cinco de Hebrero 1558.

CXXIV.

Le roi au comte de Feria.

(26 FÉVRIER 1558.)

Mesures à prendre ultérieurement au sujet de la guerre. — Remerciements à adresser au duc de Holstein. — Affaire des marchands esterlings. — Raisons qui justifient le sauf-conduit accordé par le duc de Savoie aux villes maritimes de Flandre. — Affaire de lord Grey. — Question des mines de Portugal (de la Guinée).

El Rey. Conde primo, aviendoso scripto tan largo como avreis visto, llego vuestra carta de xv del presente y he holgado de entender las particularidades de que en ella me avisais, á las cuales se os satisfara en esta con deziros lo primero, que me paresce muy bien la instancia que hazeis á los desse Consejo para que executen las resoluciones que en el se toman pues no se haciendo assi, seria de poco momento quanto se trabaja : assi mismo es muy conveniente el acordarles que se provean con tiempo de dineros y que busquen expedientes para averlos y los vayan previniendo y juntando desde luego, como os lo avemos scripto, y no menos me ha parecido muy bien el dexarlos armar tan en grueso, como dezis, que lo hazen, sin irles á la mano, no solo por el respecto de la liga de Dinamarca y ciudades maritimas, para en cassó que fuese cierta, pero por todo lo que se podria offrescer, y quanto á lo que apuntais de mirar en que sera mejor emplear las fuerzas desse reyno quando las tengan juntas y se entienda la calidad y cantidad dellas, veremos segun el successo de las cosas y del tiempo lo que se avra de hacer que por agora no ay que tractar dello.

He visto la copia de la carta que el duque Adolpho scrivio á la Reyna y lo que en ella offresca cerca de la contratacion de los mercaderes desse reyno, y aviendo bien considerado todo lo que dice y el provecho ó dano que desto se podria seguir á las cossas desse reyno y que hasta agora no se sabe que los de las villas maritimas se ayan apartado de nuestra amistad, ni se vea razon que se ayan de apartar, pues no les avenios dado causa para ello y lo mucho que importa conservarlos en nuestra devicion, assi para lo que toca á esse reyno como á estos estados y que yo he mandado hazer las diligencias que sabeis para entender sus designos y andamientos de lo qual estoy aguardando el aviso cada dia, soy de parecer y assi lo direis á la Reyna de mi parte que ni deve aceptar lo que offresce el dicho duque, ni tampoco rehusarlo del todo, sino responderle agradiendole la offerta y su buena voluntad y que por ser cosa de tanta calidad y que toca á todos los desse reyno, lo quiere comunicar con ellos y que quando lo aya hecho

le mandara responder y avisar de la resolucion que tomare : en esta generalidad con buenas palabras sin alargarse á mas, ni darle mas particular esperança me pàresce que se podra por agora satisfazer al dicho duque, por que entretanto se entendra lo cierto de la liga de Dinamarea y villas maritimas con Francia y segun aquello se podra tornar á la platica con el Adolpho ó dexarla del todo.

Quanto á lo demas que apuntais cerca de los privilegios de los Esterlines y que su descontentamiento deve proceder de no se les aver observado y el remedio que en esto podria aver, los del Consejo escogido me scrivieron á los xxiiij de Enero remitiendome este negocio generalmente sin advertirme de ningun particular, y como yo no tenia bien entendida la fuerça de los dictos privilegios, ni lo que convenia, les mande responder á los xxxj del mismo lo que vereis por la copia del capitulo de mi carta que se os embia con esta en que les mandaba que me avisassen distintamente de todo lo que avia passado en este negocio y de las cossas y condiciones á que me podia alargar en el que estuviesen bien á ese reyno, pues este avia yo de procurar principalmente, y por que los del Consejo no me han respondido hasta oy cosa ninguna cerca desto, no ay que deciros otra cosa mas de que será bien que se lo acordeis para que lo hagan y me embien los apuntamientos de todo lo que se deve hazer muy particularmente y de lo que yo podre conceder á los Esterlines por que conforme á aquello y á lo que alla pareseiere, podamos tractar del negocio con el fundamento que la qualidad del lo requiere.

Quanto á lo de los salvo-conductos de que trata la copia de la carta del duque de Saboya que me embiastes, yo scrivi despues á la Reyna lo que avra visto, con que no dubdo se abra satisfecho, y por que lo este mas, sera bien que á ella sola le digais la causa por que se concedieron, que fue por pura necessidad que tenian las villas maritimas de Flandes por que no perdiessen su comereio del todo; y la mas principal fue que por no aver venido la flota de España, no se hallo otro expediente mas prompto de que echar mano para socorrer á la necesidad que se nos offrecio entoneces con la venida de los Franceses, y que assi le ruego que mande que se guarden los dichos salvo-conductos, que en lo de adelante se terna la mano para no darlos á nadie.

Fue bien advertirme de lo que aviades passado con la Reyna y de lo que os pregunto y le respondistes sobre el particular de milort Grey y su hijo, para tenerlo entendido, y no ay que responderos á ello mas de que dexeis hazer en esto á la Reyna lo que fuere su voluntad; que quanto á lo del Roxafocao, siendo prisionero del conde de Mansfelt, como le dixistis, yo no puedo hazer en ello mas de lo que vos sabeis. Hasta agora la Reyna no me ha scripto sobre ello : quando me scriviere, le respondere lo que conviene.

De la buena provision que la Reyna mando hazer sobre lo de los navios que ivan á

la mina de Portugal, he recibido mucho contentamiento y assi holgare que se lo digais y que se lo agradeceais de mi parte.

Bruselas, á xxvj de Hebrero M. D. L. VIIJ^o.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CXXV.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 27 FÉVRIER 1558.)

Il se félicite de recevoir de bonnes nouvelles de la santé de la reine. — Les Écossais semblent n'avoir d'autre but que de gagner du temps. — Il désire des éclaircissements sur les résolutions du Parlement et sur l'expulsion des Français. — Explications sur le sauf-conduit donné par le duc de Savoie. — Il s'informera de ce que l'amiral Clinton a dit au sujet des halberdes envoyées des Pays-Bas en France. — Navires à réunir à Dunkerque. — Affaire de l'ancien amiral. — Affaire de lord Grey. — Questions financières traitées avec lord Paget.

El Rey. Conde primo. Teniendo scripta la que va con esta, recebi vuestra ultima carta de xxu del presente y el contentamiento que es razon con las buenas nuevas que me serivis de la salud de la Reyna; yo la tengo á Dios gracias, aunque este dia estuve un poco indisputado.

Ha sido bien avisarme de la venida del consejero d'Assonlevile y embaxador d'Escocia y de lo que entendiades deste negocio que á mi me paresce lo mismo que á vos y á Figueroa, que es todo querer ganar tiempo para acommodar sus cosas, llegado que sea aqui el d'Assonlevile, se vera lo que mas convendrá hazerse.

Sino se huviere hecho la relacion de lo del parlamento acordareis que le haga y se me embie por que holgare de saber en particular la resolucion de las cosas que en el se avran tractado, y lo de echar los Franceses desse reyno, es una de las que mas importan y se deve executar lo mas presto que ser pudiere.

Quanto á lo del salvo-conducto sobre que escrivio á la Reyna el Duque de Saboya en la otra carta se os dizen las causas por que se dió que fueron tan urgentes, no se pudo hacer otra cosa : hame desplazido mucho de que en virtud del se ayan llevado á Cales los arenques y las otras cosas que dezis destos estados, pero aviendose concedido generalmente para Francia el dicho salvo-conducto, ya vos veis que estaba en mano de

los mereaderes ussar del como les pareciesse, y no se sabiendo aqui entonces la perdida de Cales no se podia ni devia hacer excepcion de aquel lugar en el salvo-conducto, ni es ya tiempo de tratar de revocarlo por aver usado del los interessados. Todo esto direis á la Reyna de mi parte y satisfareis á los del Consejo de la manera que á ella mejor le pareciere, que para lo de adelante se tendrá muy gran miramiento en este particular.

Sobre lo que escrivis que os avia dicho el Almirante Clinton que tenia aviso que demas de los arenques y las otras cosas se avian embarcado en los mismos navios quan-tidad de alabardas para Francia, he mandado que se haga muy gran diligencia para saber lo cierto y hallando ser assi seran castigados los que tubieren culpa con todo el rigor que la qualidad del delicto lo requiere, y assi lo podreis decir y certificar.

Quanto á lo de los navios que me aveis scripto que devria aver en Dunquerque para el passage sobre que os hablo la Reyna, he embiado á mandar al Governador de aquella villa lo que conviene para que se tenga buen recaudo de los bateles necessarios para este efecto.

A lo de las veinte y cinco urcas sobre que os hablo Clinton, se os respondio con el passado y scrivi á la Reyna que empleasse ó hiziesse merced al que era Almirante como os parecia, holgare que se lo acordeis de mi parte si vieredes que es menester y que se cumpla con el lo mejor que se pudiere. Asi lo decid á la Reyna de mi parte, pues yo se lo escrivi el otro dia ¹.

Sobre lo de Milord Grey os tenia scripto lo que va en la otra carta, lo que vos aveis respondido á lo que la Reyna os mando dezir cerca desto fue lo que convenia, y es assi que siendo el Roxafocao prisionero del Conde de Mansfelt, como sabeis, todo lo que yo puedo hazer por complacer á la Reyna, sera dar licencia que se haga la talla del Roxafocao para que por esta via se haga tambien la de Milort Grey y permitiendo los Franceses que el se rescate y salga de prision pueda hazer otro tanto el Roxafocao ², que, como sabeis, es cosa que hasta oy no la he querido hazer por ninguno de los otros prisioneros. Dezirloes á la Reyna para que conforme á esto ordene lo que mas le pluguiere.

Si demas de lo del parlamento se pudiessen sacar los ochocientos mill escudos del expediente que os dixo Paget, seria de muy gran momento para los gastos que se offrescen, vos le respondistes como convenia, y assi será bien que insteis en ello para que pudiendose hazer, se ponga en execucion.

De Brusselas, á xxvii de Hebrero 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

¹ Cette phrase est ajoutée de la main du roi.

² Le roi écrit en marge : Creo, aunque no lo se bien cierto, qu'el Duque de Saboya a dado licencia a es te para volver en Francia : no se si es vuelto.

CXXVI.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 3 MARS 1558.)

La santé du roi est meilleure. — Depuis la perte de Calais, les marchands anglais désirent trouver sur le continent un port où ils puissent décharger leurs marchandises. — Le marquis de Bergues (Berg-op-Zoom) a fait une démarche pour qu'on choisisse cette ville. — Si les Anglais désignent Dunkerque ou tout autre port, ils y seront bien accueillis et protégés. — Mesures à prendre au sujet des navires qu'il avait envoyés en Espagne.

El Rey. Conde primo : A todas vuestras cartas he respondido como avreis visto y assí en esta avra poco que dezir, mas de que cada dia me voy hallando en mejor disposicion á Dios gracias y avisaros que he entendido que despues de la perdida de Cales, aviando cessado la contratacion que los desse reyno allí tenian, y no pudiendo dexar de tener algun lugar señalado para hazer escala con sus mercaderias y tratos en estos estados, el Marques de Bergas y algunos otros dellos han tentado de proeurar que los desse reyno vengan á descargar las dichas mercaderias en sus tierras, lo qual seria poco á propósito de la contratacion y de mucho perjuicio y daño á las tierras de nuestro demanio y corona, y pues esto esta en mano de la Reyna proveerlo como conviene y á ese reyno y á estos estados este bien, os he querido advertir luego dello y encargaros que en recibiendo esta hableis á la Reyna sobre ello y le pidais de mi parte que mande dar orden como los desse reyno que huviieren de venir á estos nuestros estados, vengan á hazer escala y descargar sus mercaderias en alguna tierra nuestra de las que á nos son immediate subjectas, agora sea Dunquerque ó otra qual á ellos les venga mas á propósito, y que sea una ó dos como mas les pluguiere, haziendole entender á la Reyna que en ellas seran muy bien acogidos y tratados, y que assí se lo puede asegurar y prometer en nuestro nombre y teniendo la mano en que assí se cumpla, y no de lugar ni consienta que se haga otra cosa. Que no dubdamos que sabiendo que nos ha de dar contentamiento lo proveera de buena gana, y yo no le serivo sobre ello por ser de qualidad que bastara que vos se lo hagais entender de mi parte, y avisareisme luego de lo que en ello se hiziere para que de aca se provea lo que convenga, que yo recibire en ello mucho plazer y servicio.

Assí mismo por que he entendido que mucha parte de la hacienda que embiava á España en las naves que los dias passados dieron al traves se halla en algunas islas y tierras desse reyno, he mandado á Juan Baptista de Sanet-Vitores, que vos conoseceis, que entienda en buscarla y cobrarla por ser hombre diligente y que entenderá en ello

con cuydado, yo os encargo mucho que vos le deis para ello todo el favor que os pidiere y fuere necesario para que se cobre en todo caso, que en ello me servireis mucho.

De Bruxelas, á tres de Março M. D. LVIIJ^o.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CXXVII.

Le cardinal Caraffa à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 6 MARS 1558.)

Il lui recommande deux religieux italiens.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 750.*)

CXXVIII.

La reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(10 MARS 1558.)

Elle lui ordonne de remettre à William Pickering qui se rend aux Pays-Bas pour passer montre de trois mille Allemands, l'argent dont il aurait besoin.

Trusty and wel beloved, we grete you well; and wheras we have given commission unto our trusty and welbeloved S^r William Pikering knight to repayre unto our dearest lorde et husband the King et from thens further in to Almayn or otherwise as he shal be appoynted by owre said lord and husband for the taking of the mustars of n^m Almayns which we mynde to use in our service of the warres, forasmuche as he shall nede money for the better dispeche of that charge, we let you wete that our pleasur et commaundement is you shall of suche money as you shall receive in the Low Countrees to our use, delyver or cause to be delivered unto the said S^r William Pikering

in prest all souche sommes as from tyme you shal be required by letters or warraunts from our said derest lord and husbande the King for this our service committed to the said S^r William Pikerings charge, and thies our letters with the warraunt of the Kings Ma^te as afore, and the acquittance of the said S^r William testefyeng the recepte of the money shal be your sufficient warraunt and discharge in this behalf.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 751.*)

CXXIX.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 10 MARS 1558.)

Triste situation des affaires en Angleterre. — On peut considérer le cardinal comme un homme mort. — Plaintes contre les conseillers de la reine. — Besoins d'argent; emprunts à faire à Anvers. — La reine se croit grosse et désire fort l'arrivée du roï. — Levées d'Allemands. — Armements maritimes. — Les marchands anglais songent à établir à Berg-op-Zoom l'étape des laines et des autres marchandises, qui existait à Calais. Ils ne veulent ni de Dunkerque où le port est trop mauvais, ni de Bruges parce que les marchands espagnols y font le commerce des laines d'Espagne, ni de Middelbourg. — Délibérations du Parlement. — Affaire des villes de la Hanse. — Perte d'un navire. — Affaire de la Guinée. — Conduite tenue par le comte de Sussex. — Mémoires rédigés par le Conseil d'Angleterre. — Artilleur recommandé par le due de Savoie. — Étrennes réclamées. — Le sauf-conduit donné par le due de Savoie a produit beaucoup de mal. — Message rempli près du cardinal.

Cinco cartas de Vuestra Magestad he recibido de xvº, xviiiº, xxviº y xxviiº de Hebrero y iiiº de Março à xxiiiiº del passado y vº y viiiº deste, en respuesta de las que tengo escritas, y en ellas me manda Vuestra Magestad algunas otras cosas à que aqui respondere y no lo he hecho antes por que no puedo mas para aqui para delante de Dios, ni se que hacer con estos : Vuestra Magestad entienda que de la noche à la mañana y de la mañana à la noche ay mudanças en todas quantas cosas determinan y no ay manera de dalles à entender en el estado en que estan, tiendo el peor en que nunca gentes estubieron jamas, y si fuese por ellos solos creo que seria lo mejor dexallos entrar en poder de quien las tratasse como merecen, pero he miedo que nos llevaran tras si como Vuestra Magestad entiende mejor. La Reyna nuestra señora dize que haze todo lo que puede y verdaderamente tiene animo y buena voluntad en lo

demas ay trabajo. El cardenal es un hombre muerto y aunque se ha callentado alguna cosa con lo que cada dia se le dize y le escriven de Italia despues de la perdida de Cales, no es tanto como yo querria de todos los otros no sabria qual es menos conveniente al servicio de Vuestra Magestad, pero se que aquellos aquien Vuestra Magestad mas merced ha hecho, menos le sirven.

Pembruch, Arundel y Pagete y Piter y el canciller y el de Ile y el contralor que son los principales deste consejo, me tienen discontentissimo, por que todo se les passa en hallar difficultades á qualquiera cosa que se les proponga sin dar remedio á nada. En el Consejo escogido ay tantos que yo no veo que ayan dexado á ninguno fuera sino á Guillen Hauvert que solia ser Almirante. Causa gran confusion ser tantos: aora embia Su Magestad á los condados del Reyno los que Vuestra Magestad vera en la memoria que con esta va: dizeme el cardenal que con los que quedan se negociera mejor, y con ver el, que es esto assi y podello remediar en tres años que ha que esta aqui nunca lo ha hecho. Su Magestad ha quinze dias que me dize que manda que se junten cada dia los diputados de la hacienda para busear formas de aver dinero, y que les mandaria que viniessen á dar razon al cardenal y á mi de lo que hazian; y ayer nos juntamos y Pagete que era el que hablo nos dixo que de mas de las cien mill libras que yria á tomar Grassan á Anvers á financa tratavan de aver prestadas de los mercaderes de Londres cincuenta ó sessenta mill libras, y dezialo el Pagete vengandose mucho del mal govierno que avia en los negocios de la Reyna por no hazerse por su mano. Yo quede mudo quando los oy salir con este medio y con decir que no sabian de otro: pregunte á Pagete por un expediente que el nos avia dicho al cardenal y á mi por dos ó tres veces que avria para sacar ochocientos mill escudos y dice aora que no se ha satisfecho bien del. Fueronse todos aunque no sin dezilles quienes ellos eran: fuimonos á la Reyna, Figueroa y yo, á quexar de la respuesta que nos avian dado y advertilla de nuevo del peligro en que esto está y su persona, lo primero por ser sus consejeros tan inhabiles que con decir todos que el Reyno esta rico no se saben dar maña á juntar alguna cantidad de dinero para defenderse y cobrar la reputacion que han perdido y alargamonos en esta materia quanto con verdad lo podiamos hazer y Su Magestad no estaba bien informada del ruin servicio que hizieron los Ingleses que Vuestra Magestad tuvo en su campo el año passado, ni estaba desengañada de que no fueron ellos los primeros que entraron en Sant-Quintin hasta ayer que se lo diximos á vueltas de otras cosas. Afligiose y dice que tornara apretar á los del dinero en Grinuche adonde Su Magestad yra oy sin aver sido nadie parte para impedireelo. Todo su negocio es que Vuestra Magestad venga y pareceme que ella tiene creydo que esta preñada, aunque no lo confiesa, ha me prometido de mandar que luego se despache Grassan á Anvers á tomar las cien mill libras que sino mienten estos consejeros tienen concertadas á financa con los mercaderes, que escrivi á Vuestra Magestad con Quemp, puesto alla este me

pareceria cosa facil hazelle tomar otras cien mill libras, segun he podido entender dellos aunque no les he apretado en ello hasta que el este alla, por que no se salgan á fuera. Los plazos en que se ha de cobrar el subsidio concedido en el parlamento no son largos, si Vuestra Magestad manda pues el postrer dinero se cobra por mayo, monta este subsidio dozientas mill libras.

El comissario que va á payar y traer los Alemanes, partira dentro de tres ó quatro dias: pareee hombre de bien. Va remitido á que Vuestra Magestad le mande dar alla orden de lo que ha de hacer en todo, será menester instruillo muy bien y aun poner alguna persona con el para que no le engañen y advierto á Vuestra Magestad que aunque estos han pedido á Valderdun, temen que fue descontento de aqui aora quatro ó cinco meses que vino á negociar unos dineros que se le devian de cierta pension que el tuvo del Rey Henrrico ó Rey Eduardo y piensan que ha de hacer represa en el dinero que se le diere y suplican á Vuestra Magestad mande primero allavar esto que se le encargue el levantar y traer la gente ó sea servido de nombralles otro coronel.

Clinton embiara persona á lo de las ureas por que hasta aora parceles que es muy caro á treinta placas por tonelada, como Vuestra Magestad escrive, y dizeme que aora seis años siendo el Almirante tuvieron á sueldo en este reyno dos naves venecianas de mas de ochocientos toneles cada una y que no se les dava mas de á doze placas por tonelada.

En lo de la estapla que avran menester tener en algun lugar dessos estados para lanas y otras mercaderias que solian tener en Cales, les he hablado, y aunque tenian alguna inteligencia de lo de Vergas no es cosa de fundamento hasta aora ni determinaran en este negocio nada sin orden de Vuestra Magestad á lo que me han dicho. No quieren á Dunquerque por ser ruin el puerto, ni á Brujas por los mercaderes españoles que alli residen en el trato de las lanas de España, ni á Medialburg, yo no trate con ellos mas de dexar assentado que no moverian nada en este negocio sin saber la voluntad y mandamiento de Vuestra Mag^d. Quemp llevo razon á Vuestra Magestad de todas las cosas que en el parlamento se determinaran; á mi no me la han dado, aunque la he pedido hartas veces, pero darmela han mañana.

Tambien dizen que han escrito á Vuestra Magestad con Dasonlevile sobre el negocio de las ciudades maritimas, mucho importaria tener certidumbre de lo de la liga si es verdad ó no.

Mucho me ha pesado de lo que Vuestra Magestad escrive que se perdio en la nave en que iba Juan Diaz y temo que no se ha de cobrar nada dello aunque se hara la mayor diligencia que yo podre: con San-Vitore he hablado dos ó tres veces y todo quanto dice no es nada, el y otros yrán alla aveamos que hazen. Los navios que Vuestra Magestad escrivio que ivan á Guinea, partieron en tiempo que Guillen Hauvert era almirante y con su licencia, eran dos de la Reyna y los mejores que Su Magestad

tenian, segun dize Clinton : lo que se ha podido averiguar es, dezir ellos que ivan á Berberia y que dieron tres mill ducados de fianzas, pero en efecto devian ir á Guinea; nunca he podido acabar con Su Magestad que se resuelva en la merced que ha de hazer al que era Almirante por estos buenos servicios, tornarselo he á suplicar, hasta que lo determine.

El Conde de Sussez me ha hablado algunas veces en lo que alla trato con Vuestra Magestad del dar gente los señores deste reyno y quando hable á la Reyna nuestra señora burlo dello aora de tres ó quatro dias á esta parte le ha hablado el y ó se le olvido á Su Magestad de quando yo le hable en ello ó le parecio mejor quando el se lo dixo que me lo dixo luego pareciendole bien pero en efecto es cosa de ayre, y el un gran tramposo y mentiroso, segun he entendido, y Figueroa me ha dicho algunas cosas que ha visto suyas desta misma suerte, no se de que se enamoro Vuestra Magestad alla del, pues la comission que llevaron el y el contralor en sustancia era procurar de salvar á Milort Gree y descargarse de Guins por donde airámos de entender claramente el poco corage con que estos estavan para vengar la injuria de Cales.

Los del Consejo suplican á Vuestra Magestad sea servido de mandar ver essas dos memorias y mandar que se desembaraçe essa nao, que segun entiendo deve ser su dueño hombre de amigos aqui por lo que me lo han abonado. Yesse artillero que el Duque de Saboya mando prender que gelo remitan sino ay causa justa que lo impida. Leley llegó anoche y creo que ha de negociar mal lo de las albricias que pretende y lo que menos le valdra sera el amistad de Pagete, dice Su Magestad que la ay grande entrellos.

Lo de los salvo-conductos se hará como Vuestra Magestad lo manda, aunque no podra creer Vuestra Magestad lo mal que estos lo han tomado.

Lo de la religion que Vuestra Magestad manda que escriva al cardenal, ya ayer se avia hecho.

Nuestro-Senor, etc,

En Londres, x de Março 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CXXX.

Instructions données à Thomas Gresham.

(GREENWICH, 12 MARS 1558.)

Emprunts à faire à Anvers à un taux d'intérêt qui ne pourra pas dépasser quatorze pour cent. — Indemnité qui sera allouée à Gresham. — Il aura aussi à se conformer à toutes les instructions qui lui seront transmises.

Instructions geven by the Quenis Ma^{te} to her trustie servant Thomas Gresham, esquier, being presentlie sent ovir into Flanders as her Hightnes factor for the doing of suche her Ma^{te} affaires as herastir ensue.

First the saide Thomas Gresham shall tache with him full informacion of the bargayne offrid to Germayn Scioll by Chemany for Cm^l powndes for one yere at th'intrest of twelve for the hundreth and one in everie hundreth by wae of rewarde besides brockeage and other ordenari charges.

Item he shall tache with him full informacion, before his going, of the quantities of pouder, salt petter and other provissions to be maid ther for armurs and monitions of warre, and to macke provisione one that side to our use of suche parcells as we or our cownsail shall apoint and at such prissis as he best maie to our most advantage; and he being thus informid to passe by post to Andwarpe and with all spedie to speake with the saide Chemany and to understand whether the said bargayne wil be performide or not, and if the same will tache place, then to send word hether in post, therof sending with all full instrucions for the bandes and asseurans to be made here.

These thinges being put in order, to repaier to the Kinges Ma^{te} and to macke deli- verie of suche letters as be sent frome hens to his Highnes to whome our pleasure is the saide Gresham shall communicate th'effect of these instrucions and sue to his Ma^{te} in our name for his licence and good favor for the provissions of the pouder and monitions and for earring for the same and suche monye as shall neade to be brought thens to this his and our realme.

The premisses being declarid to his Ma^{te} and his pleasur knownen for the answer therof, the saide Gresham shall with all dilligens repayer to Andwarpe, agayne travalling according to his accustomid good dilligens and wisdome, bothe for the spedye receipte to our use of the saide Cm^l powndes bargayned for by the saide Seyolle and for the borrowing to our use of one hondreth thousandde powndes more for one yere at suche favorable intrest as he maye, foreseing that he exceed not to charge us with more then fourthene at th'utermest for the intrest of everye hondreth, besides brocke-

raighe, wherin the bettir servize he shall do us, the bettir shall he gyve us cause to have good consideration of him.

And if the bargaine maid by the saide Germayne Scioll shall not tacke place, then our pleasur is our saide servant shall extende all his good dilligence to covenauant and bargayne for us for two honndreth thowsand powndes or so moche under that some as he maye atteyne unto, not exceeding to charge us with more for intrest at the uttermost then fourtene for everie hundreth, besides the brockerage and other ordinarie charges.

And for the asseuraunce of the merchannts that shall graunt to lend us any somme of monye, we be pleasid the said Gresham shall graunt, for such and lick bandes, covenantes and assurances to be maide under our great seall and the seal of the Cittie of London as haith bin heretofore accustomide.

The said Gresham to have allowance and retayne in his owen handes for his dietts of suche monye as shall come to his handes trwynty shilling by the daie, the same to begynne the tenth daie of this present marche.

The said Thomas Gresham shall also have allowance of foure clerks everie of them at sixteenne pens by the daie.

The saide Gresham to be also allowid and to rettayne in his owen handes suche somes of mony as he shall defraie, eyther for the prices of any our provisions or for the chargis at all tymes of posting of himselfe and his seruaunts and for the chargis of sending of any messengers eyther to our derest lord and husband or to us, our Counsaill or otherwise for our service.

The said Gresham to be lickwisse allowid for the hier of such houses as he shall thinck necessary for the sure keping of our treasure, powder and other municions and for the charges of carriag and sending the same by lande, freshe watter or seas, for all whiche chargis of provisions, of postage, sending of messagers, hier of houses, carriages by lande or watter, our pleasur is that the commissioners, auditor or auditors, that shall hear the accompt of the said Gresham, shall geve him allowance by warraunt of these instrucions upon the othe of the saide Gresham witout any other profe and these shal be to them and everie of them warrant sufficient in this behaule.

We be also further pleaseid that if the mony now permittide to go in Flanders as valued moneye shall by just anthonite there be callid downe, the saide Gressam shall in that ease have allowance according to the ratte of all suche treure of ours as then shall remayne in his handes.

The saide Gressam to do in all other our affaires as he shall be from tyme to tyme directed or requyrid to do by letters from us or our Prevy Connsaill attending upon us.

Geven under our signet at our manor of Greenwich the xiijth of Marche 1557.

(Record office. Foreign papers Queen Mary, vol. XII, n° 755.)

CXXXI.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(SAINT-OMER, 14 MARS 1558.)

Il a donné l'ordre de conduire en Angleterre un maître de l'artillerie de Calais, qu'on a soupçonné d'avoir favorisé les François.

Madame, Vostre Majesté aura esté advertie comment bien tost après que les François estiont entrés en Calais, se trouva en la ville de Bruges Jehan Hiffelde, ayant esté maistre de l'artillerie audit Calais, lequel, pour certaines véhémentes causes de suspicion d'avoir eu intelligence avec les François, je feis lors arrester et détenir audit Bruges où qu'il a esté jusques ores; et comme rappassant présentement par là, je suys de sa femme esté fort importuné pour sa délivrance, il m'a semblé l'envoyer devers Vostre Majesté soubs la conduicte du gentilhomme François de Bourch, porteur de ceste, de laquelle je l'ay bien voullu accompagner pour lui servir d'adresse devers Vostre Majesté, à la bonne grâce de laquelle je supplye très-humblement estre recommandé, priant le Créateur donner à icelle très-bonne et longue vye.

De St-Omer, le xiiij^e jour de mars 1557.

Vostre très-humble et très-obéyssant serviteur et cousin,

E. PHILIBERT.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 755.*)

CXXXII.

Le P. Fresneda¹ à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 14 MARS 1558.)

Nouvelles de la santé du roi. — Préparatifs pour la guerre. — On a demandé des subsides aux villes des Pays-Bas. — Le cardinal Caraffa est encore à Bruxelles.

S. et R. Mg^d.

Por la merced y favor que V. R. Mag^d a sido servida de mandarme hazer con su lettera de xxiiij del passado, beso mil veces sus R. manos. Yo no escrivo a V. Mag^d para dalle travajo, con mandarme responder, sino por cumplir con mi obligacion, y por avisar a V. R. Mag^d de la salud del Rey nuestro señor, y de las otras cosas que yo sé que an de dar contentamiento a V. Mag^d por que le deseo a Vuestras Mag^{des} en todas las cosas, y suplico a Dios en mis pobres sacrificios se le dé siempre, y los alambre, y comunique su Sancto Spiritu para serville, y aprovechar en paz y guerra a su Yglesia catholica.

Su Mag^d a estado mal dispuesto algunos dias de su mal acostumbrado; devio de ayudar el mal successo de las cosas, porque Su Mag^d lo sintió mucho: ya está bueno, aunque no le veo con el contentamiento que yo deseo. Haze grandes aparejos para la guerra. Dios dé a Vuestras Mag^{des} victoria de sus enemigos, porque con ella puedan dar quietud y sosiego a sus reynos, y asentar mas nuestra sancta Religion, que asy lo espero en él.

Los estados de Flandes fueron a consultar con sus villas. Los apuntamientos que aqui se avian hecho para servir a Su Mag^d en esta guerra, son ya venidos, y Anvers, Bruxelas y Lovayna an consentido; solo falta Bolduch, y esta no podra dexar de consentir, y puesto luego en orden, tendra el enemigo que mirar por su casa, sino que yo no queria que nos previniesse, por que aca se dan poca priessa.

Carrafa no es ydo. Su Mag^d le manda ya despechar. Dios le haga buen ministro de su sancta Yglesia y buen mediador de la paz, pues tanto nos ymporta, y guarde V. R. Mag^d en su sancto amor y temor como deseo.

De Bruxelas, 14 de marzo 1558.

S. et R. Mag^d su humilde siervo y menor vassallo,

FR. BER^{DO} DE FRESNEDA².

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 754.)

¹ Le P. Fresneda était le confesseur du roi.

² Le cachet porte, entre les lettres F. deux fois répétées, un écu où l'on voit une tête de mort.

Légende : *Momentum a quo aeternitas.*

CXXXIII.

Instructions données à William Pickering.

(15 MARS 1538.)

Il se rendra à Bruxelles afin de remettre au roi les lettres dont il est chargé. — Mesures à prendre pour la levée des Allemands qui seront envoyés à Newcastle.

Instructions given by the Quenes Highnes to S^r W^m Pickeryng, knight, beinge appointed to make his repaire toward the Kings Ma^{tie} and by his order to receave threc thowsand Almaynes for her Highness service in England.

After he shall have receaved the Quenes letters or suche of the Councell or other, as for that serviee shal be delivered unto him, he shall, with as good speed as he maye, take his journey towards Bruxells to the Kings Ma^{tie}, and deliveringe there his letters shall desire to knowe his Ma^{tie} pleasure in all things apperteyning to the levyeng and sendinge over of that bande.

And having understand his Highness pleasure and receaved his order for that ser- vice shall forthwith resorte unto Thomas Gresham, esquier, being also appointed for the doinge of certen her Highness affaires in those parties, of whom he shall receave suche sommes of money as for the presting payment and transportation of the said Almaynes shal be assigned unto him by the Kings Highness warraunt signed with his hand, whiche by order of theis his instructions he shall humblie desire at his Graces hands.

And having receaved money for that purpose as is afforesaid, he shall doe his best endevour to see the same well and saufelie carried ; and being accompagnyed with suche person or persons, as the Kings Highnes shall appoynth him for his assistaunce, shall with good speed repaire unto the places wheare the Allmaynes are to be levied, with whom he shal bargayne and covenant joyntrie with him that is appointed by the Kynge in suche sorte as for her Highnes best service and moast advauntaige may be thought con- venient, takinge suche as are best armed and so sorted as he knoweth moast expedient for the service of this realme.

When he shall have levied and prested the said Allmaynes, he shall with good expe- dition leade them to Dordregh or suche other porte, as shal be appointed by the Kings Highnes, for their transportation into England, there to embarke them for Newcastle, and eyther to take shipp with them himself or ells t'appoynth suche other persons to conducte them, for whose doyng and understandinge therein, he best may and durst be

aunswerable, giving order to see them delivered to suche there as for that purpose shal be appoynted by th'Erle of Westmerland the Quenes Highnes Lieutenant there.

And for the deffrayeng of his charges in this journey, her Highnes is pleased to allowe him for his owne dyetts soure marks over and besides his post horses for him and his trayne and transportation of himself and the said Allmaynes and their viciualles and also besides suche allowaunce as her Highnes giveth unto Thomas Danet and Peter Smythe accompaynyeng him for the same services and for suche messaiges as he shall sende for that purpose to the Kings and Quenes Highness or the Quenes Counsaill. Of whiche money he shall receave two hundredth marks at the Exchequier here before his departyng and the rest at hands of Thomas Gresham by warraunt as is afforesaid, of the whiche sommes and all other money employed by anye meanes in that journey, he shall as shortly as may convenientlie be after his retурne make his accompte to suche as the Quenes Highnes shall appoyn to heare and determyne the same.

He shall in this journeye, as well upon knowledge hadd of the Kings pleasure as also of all other things whiche for this service shall seame to his discretion meet to be adver-tised, wryte his letters to the Quenes Highnes or to the Lords of her Counsaill, namelie of their embarquyng and what tyme he thinketh they shall arryve at Newcastle, whe-rein and in all other things he shall doe his best diligence, according to the trust repos-est in him.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XII, n° 736.)

CXXXIV.

Le P. Fresneda à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 16 MARS 1558.)

Desseins hostiles attribués aux villes de la Hanse. — Projet des Anglais de nuire à la domination espagnole dans les Indes.

S. C. R. M^d.

No me acorde en la carta que dirige para V. Mag^d de screvir lo que pasa en Oster-landa, de donde se tuvo aqui por aviso que Dançeo embaxador del Rey de Francia avia levantado aquellas ciudades maritimas, y tratado que estas y el Rey de Dania, hiziesen liga con el Rey de França contra ese reyno principalmente, y estos estados y como

los Esterlines estan tan ofendidos de los mercaderes de ese reyno, estavan bien aparejados para esta materia, avisaran a si mismo que se hazia y aparejava una gruesa armada, y que se entendia que era para ayudar al Rey de Francia con ella, bien creo que Su Mag^d avra avisado de ello, el capitan Vogchol á trabajado mucho por deshazer aquella liga, por que tiene alla muchos amigos, y entiende que los tiene casi reduzidos á conservar la amistad con estos estados, y asi se podria tratar la concordia con ese reyno si se emendasen en alguna manera aquello de sus privilegios.

Este capitan Vogchol tiene un negocio en el consejo de V. Mag^d, y solicitalo un doctor Quetiene asi supplico á V. Mag^d le mande hazer en eso justicia con brevedad por que sera obligalle mucho á su real servicio y con estos Esterlines podra servir á V. Mag^d, toda la merced que en esto le mandare hazer; y crea V. Mag^d que los reyes son muchas veces engañados por hombres que miran mas su provecho y interese que no el servicio de sus reyes y el bien de su reppublica; y en ese negocio de los Esterlines, quando se trato ay, estando presente el Rey nuestro señor, me parecio que avia mucho desto que digo, por el provecho de cien personas se dexo de mirar por ventura el bien de ese reyno, y plega á Dios que en el negocio del Moscovita no ay acontecido lo mismo, y que aquella navegacion no sea causa de grandes turbaciones entre España y Ynglaterra por que bien se entiende que el fin de ella es pasar por alli a las Yndias del Rey nuestro señor, y lo peor sera que los Yngleses descubriran la navegacion, y despues gozalla á el Moscovita si entendiere ques provechosa. Supplico á V. Mag^d que pues yo no pretendo sino solo dar aviso desto que á mi no me de por autor de ninguna cosa d'estas.

Lo de la armada de los Osterlines y que sea con yntento de ofender á Ynglaterra, el conde de Horna me lo scrivia avra dos dias de Geldres, que esta alla juntando aquellos estados para que sirvan á Su Mag^d como V. M^d lo vera por su carta, la qual embio con esta ¹, y señalado el capitulo donde lo dice, y yo vi partir de ay á los embaxadores de aquellas ciudades deziendo que avia de suceder esto. V. Mag^d lo mandara ver y remediar. Cuya muy Real Persona Nuestro-Señor guarde en su santo amor y temor como desea.

De Bruselas 16 de Março 1558.

S. C. R. Mag^d.

Su humilde siervo y menor sudito,

FR. BER^{do} DE FRESNADA.

(*Record office. Foreign papers, Queen Mary, vol. XII, n° 759.*)

¹ La lettre du comte de Hornes au P. Fresneda, jointe à cet avis, est écrite à Arnhem le 10 mars 1558. Le comte de Hornes y annonce que, d'après les bruits répandus sur le rivage de la mer, les villes de la Hanse nourrissent des projets hostiles contre l'Angleterre. (*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 752.*)

CXXXV.

Le P. Fresneda à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 16 MARS 1558.)

Il lui recommande un chanoine.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XII, n° 738.)

CXXXVI.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 24 MARS 1558.)

Lettre de recommandation en faveur de deux religieux qui réclament un bénéfice.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XII, n° 746.)

CXXXVII.

Munitions de guerre à acheter en Flandre.

(31 MARS 1558.)

Il s'agit d'arquebuses, de poudre, etc.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XII, n° 748.
Publié par M. Burges, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 477.)

CXXXVIII.

Mémoire de Viglius.

(MARS 1558?)

Question de la guerre contre l'Écosse. — Divers moyens proposés pour ne pas la faire. — Aucun de ces moyens n'a réussi. — Réponse des Écossais. — La guerre des Écossais causera beaucoup de dommages et il est dangereux d'assister les Anglais.

Sire , ceste matière a souvent été débatue et délibérée, tant en présence de Vostre Majesté qu'au conseil d'Estat; et comme au mois d'octobre dernier, sur la difficulté que la royne d'Angleterre faisoit sur l'instruction du conseillier d'Assonleville, requérant que expressément fût dit aux Escossois que s'ils ne faisoient la raison aux Anglois, que dès lors Vostre Majesté les prendroit pour ennemis, ce point fut mis en délibération, et il y avoit de *pro* et de *contra*¹; et à la fin Vostre Majesté fist escrire au duc pour avoir son avis, ensemble des seigneurs qui estoient avec luy². Et fut alors le commun avis, qui fut aussi ensuivi, de par tous moyens excuser ceste déclaration, ou les appaiser par quelque somme des deniers ou nombre de gens de guerre; et, où ils ne fussent indusables à l'un, ne à l'autre, requérir pour délay l'attestation de l'invasion suffisante; et que, si ensin l'on fût forcé de ceste déclaration, qu'on doibt regarder à ce qu'on prétend réciprocquement.

Or l'on a essayé le premier moyen qui n'a été accepté. Quand au second, l'on pourroit regarder et penser que les pays donneroient plus tost quelque bonne somme que d'entrer en ceste guerre; mais les Anglois à mon avis le refuseront. Le troisième, de l'invasion, il nous fault croire à l'attestation de la royne, et ne se fondent point seulement sur ce, ains plus, que à vostre respect ils sont entrés en guerre. Le réciproque que nous debvions demander estoit : *quod non faciant pacem cum Scotis, nisi nobis comprehendent, quod nobis contra illos assistent, quod non colludent inter se, etc.*

L'office vers Escosse a été fait, lesquels geetent la culpe de la roupture sur les Anglois par trois fondemens : pour les torts inférés par eux sur les frontières aux Escossois; pour la déclaration contre France vers qui eux y estoient compris; et tombant le principal, que l'accessoire ne povoit plus longuement subsister, et qu'ils y sont

¹ Voyez ci-dessus le n° XCVI.

² On lit en marge : « Et au mesme temps fist requérir à aucuns théologiens qui estoient d'avis que Sa Majesté debvroit requérir les Escossois de se déporter de la guerre et, en cas de refus, que Sa Majesté estoit obligé de se déclarer, protestant qu'il le fait bien envy. »

obligés par la lige avec Charlemaigne; et ne se veulent, ne se peuvent déporter, comm' ils disent, sans faire paix avec France, par où sommes au dehors des termes de les retirer de la guerre d'Angleterre. Et comme les moyens faillent pour plus longuement excuser ou dilayer ceste déclaration, je ne sauroie dire si non, que comme la guerre d'Escosse est grandement dommaigeable à ces pays, aussi est-il hazardieux de prendre l'assistance des Anglois en ceste saison, me remettant à Vostre Majesté et aux seigneurs qui en debvent estre les exécuteurs de ce qu'en peult procéder de ceste résolution.

S'il falloit faire quelque déclaration, conviendroit exposer : l'obligation que Sa Majesté a en vertu des traictés et la réciprocité de les assister contre les leurs, comme ils font contre les François, nos ennemis; l'obligation de mary à femme; la réquisition que les Anglois font; item, les inconveniens qui adviennent aux Anglois parce qu'ils négocient iey, et à nous pour l'hantise des François; que les principaux d'Escosse sont au service de France, dont aucuns furent pris à la bataille; les offices vers eux faicts¹.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. — Documents restitués par l'Autriche, t. LXIV.*)

CXXXIX.

Transport de munitions de guerre en Angleterre.

(2 AVRIL 1558.)

Indication de ces munitions. — Autorisation donnée par le duc de Savoie à Thomas Gresham.

La royne d'Angleterre requiert à Sa Majesté qu'il plaise à icelle permectre transporter de ce pays pour la provision du royaume dudit Angleterre, librement, franchement et sans paier aucun droict ou eoustumes.

Assavoir :

vi^e barils de grosse pouldre de canon, ii^e barils de fine pouldre, iii^m morrions, mil dagghes pistolets, v^m sallades, v^e manches de mailles, ii^m paires de splentz harnois, iii^e LXV collets de harnois, xxxiii paires d'avant-bras, lxx paires de tasches d'arnois et iii^e corselets.

¹ On lit en marge : « La publication des villes maintenant suffist. »

Le duc de Savoie, gouverneur et capitaine général des pays de pardechà, a, par l'avis de ceulx des finances, consenti et accordé à Thomas Gressem, facteur de la royne d'Engleterre, qu'il pourra transporter des pays de pardechà, pour la provision et au royaume dudit Engleterre, les marchandises ey-dessus spécifiées, sans pour ce payer aucun droit de saulf-conduit, et que de ce lettres de passeport soyent dépeschés.

Fait à Bruxelles, le 11^{me} d'apvril xv^e cinqante sept avant Pasques.

E. PHILIBERT.

(*Archives du Royaulme à Bruxelles. — Liasse de l'Audience, n° 81.*)

CXL.

La reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(4 AVRIL 1558.)

Elle l'autorise à dépasser, si cela est nécessaire pour obtenir immédiatement de l'argent, le taux de quatorze pour cent. — Ce qu'il aura à remettre à Pickering.

Trustie and welbelovid, wee grete yowe well, letting yowe wit that by your letters of late addressed unto our Privie Connell wee have at good length understand your diligence et travall used in the provision of money to be taken to our use, whic your service wee take in good and acceptable parte, willeng yowe to procede in the bargayn by yowe latelie made for the tenne thousand pounds, and in eace yowe can no the furnished of the same for fourtene in the hundrethe, we then refer it unto yowe to give a further interest by your discretion, not onlie in this present money nowe to be taken but also in all other sommes to be hereafter received to our use, wherin and also in all the rest of the service committed unto yowe, we require yowe to use good husbandry according to the speciall trust wee have reposed in yowe and to the intent yowe shall take upp the saide monney as spedelie as yowe maie. We be pleased that where the daie of paiement is lymited the xvth of maye nexte, yowe shall at your discrecion give allowance of interest for it from such daie before as yowe can procure, and get the money delivered to our said use. And our further pleasure is, that yow shall employe your best endevor to bargayne as sone as yowe maye convenientlie for suche further sommes of money as were

appointed unto yowe to be prepared for us by our instructions or at least as muche thereof as yowe maye possible atteign payenge of this, that shall first come unto your hands so muche to S^r William Pykering for levyeng payeng and transporteng the bandes of Almaynes, as shal be demaunded of yowe, by such order as is conteyned in our former warraunt addressed unto yowe for that purpose. Yow shall also understand that mynding to be furnished of powder, armor and munition, to be delivered into the charge of the office of our ordeinaunce. We be therefore pleased that withe the rest of the said monney first commeng to your hands or withe some parte thereof, as is aforesaid, yowe make provision in such quantitie and manner as shal be signified unto yowe more at large by ye letters of the master of our said ordeinance, unto whome wee have geven charge to write in that matier and whose letters yow shall receeve presentlie with thies.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 749.*)

CXLI.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 6 AVRIL 1558.)

Il voit avec satisfaction ce qui se fait pour la défense de l'Angleterre. — Il recommande de ne pas perdre de vue le différend qui existe avec les villes de la Hansc.

Philippus, Dei gratia, rex Hispaniarum, Angliae, Franciae, utriusque Siciliae, etc. Prædilecti et fideles consanguinei et consiliarii nostri. Nihil hoc tempore ad eas literas quas superioribus diebus a vobis accepimus, sigillatim a nobis respondebitur, cum ad comitem Feriae de rebus omnibus plenissime scribamus et ex eo omnia accepturi sitis; itaque probata vestra prudentia atque animorum consensu quo res omnes, quæ ad tranquillum istius regni statum et amplitudinem spectant, assidue studioseque curatis, id duntaxat quod ad civitatum Hansæ Teutonicæ negotium pertinet, his literis in mentem vobis redigendum duximus id quod tale est, ut si quis modus aut ratio excogitari possit, in quam sine aperto evidentique istius regni detimento devenir queat, diligenter id vos et accurate dispiciatis, ac de eo nos quamprimum certiores faciatis, ut cum a nobis vestra deliberatio oportune erit intellecta, tum ex ea, tum vero ex eis nuntiis et novis quæ afferet is quem (ut a nobis scriptum est) ad eas regiones misimus et ejus redi-

tum quotidie expectamus, id statuatur quod ex utilitate istius regni et dignitate sit futurum.

Datum Bruxellæ, die vi aprilis 1558.

PHILIPPUS.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811; Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. XII, n° 65.*)

CXLII.

Le roi à l'amiral d'Angleterre.

(BRUXELLES, 6 AVRIL 1558.)

Il le loue de son zèle et l'engage à y persévérer.

Prædilecte et fidelis consiliarie noster. Ex literis comitis Feriæ intelleximus quanta vigilantia ac solicitudine ea omnia quæ tibi commissa sunt, quæque tuo muneri ineumbunt, geras et administres, ac quanto studio et prudentia tuas partes in paranda atque instruenda ista classe adimpleveris. Quod, etsi notis non accedit notum, fuit tamen gratissimum intelligere de nulla in re frustratam fuisse illam opinionem quam de virtute et amore erga serenissimam reginam conjugem nostram charissimam et nos tuo jam-pridem conceperamus, pro quo gratias tibi hoc tempore agimus, teque hortamur ut istum animi tui ardorem et in rebus necessariis præparandis curam et diligentiam nullibi extingui aut languescere permittas atque a nobis ea omnia expectes quæ mereris.

Datum Bruxellæ die sexto mensis aprilis M. D. LVIII.

(*Archives d'Hatfield. Publié par Haynes, p. 206.*)

CXLIII.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 6 AVRIL 1558.)

Emprunts à faire à Anvers; explications données par Gresham. — Troupes allemandes. — Commission donnée à Étienne Vaughan. — Affaire des villes de la Hanse. — Mémoires présentés par le Conseil d'Angleterre. — Artilleur arrêté par le due de Savoie. — Navires de Dunkerque destinés à protéger le passage. — Étape des laines. — Délibérations du Parlement.

El Rey. Conde primo. Vuestras cartas de diez, veintesimo, treinta del passado he recibido y holgado de entender tan en particular las cosas que me scrivis y la diligencia que aveis usado y usais con la Reyna y los del Consejo para que se provean del dinero y aparejos necessarios para lo que tanto importa á nuestro servicio y al bien desse reyno. El Thomas Gresham llego, y por que pueda mejor cumplir su comission, he mandado al thesorero destos estados que aviendo conferido con el lo que huviere de negociar, le assista y ayude todo lo posible para que se haya con mas brevedad y con la mayor ventaja que ser pudiere.

El coronel que ha de hazer los tres mill Alemanes que se han de llevar á esse reyno, llegara aqui dentro de tres ó quatro dias y se tratara con él con toda la ventaja que ser pudiere para que eueste menos y la Reyna sea mejor servida.

Quanto á lo de las ureas, entendida la commision que truxo Estevan Vahan¹, he mandado á Care, que es el consejero que aqui tiene cargo de lo de la marina, que le haga accomodar de las que huviere menester al mismo precio y ni mas ni menos que si fuesen para servirme yo dellas en estos Estados, que es todo lo que en este particular se puede hazer.

Cada dia se aguarda la persona que embiamos á lo de las ciudades maritimas, la qual dessecamos que fuese ya vuelta por entender lo que avra podido obrar para opponerse á las platicas francesas, que segun se dice andan muy calientes en aquellas partes, y de lo que truxere, daremos luego aviso á la Reyna y á los del Consejo, los quales me escrivieron sobre este particular lo que ellos os avran dicho, á lo qual les respondo lo que vereis por la copia de mi carta que ira con esta, que en efecto es que si pudiessen hallar algun buen medio ó expediente, en el qual, sin evidente daño del reyno pudiessen condescender, lo piensen y nos avisen dello, que esto seria muy á proposito y muy

¹ Stephen Vaughan. Probablement le capitaine Vaughan, dont le docteur Wotton parle dans une lettre du 50 septembre 1558.

necessario que yo lo tenga entendido con tiempo, por que conforme á aquello y á la relacion que traera la persona que aguardamos, conferido lo uno con lo otro, nos podamos aver con las personas que aqui acudieren de aquellas tierras, segun vieremos mas convenir á nuestro servicio y al bien desse reyno. Conforme á esto hablareis á la Reyna y á los del Consejo lo que vieredes ser á proposito, solicitandolos que miren en esto y me respondan clara y resolutamente.

Vinos los dos memoriales que os dieron los del Consejo, y quanto á lo de la nave y armas que fueron detenidas en Zelanda, yo he mandado scribir que luego las relaxen ó que me avisen de la causa por que las han arrestado, y entendida proveeremos lo que mas convenga.

Quanto á lo del artillero que avia mandado prender el duque de Saboya, no ay que dezir, pues ya se les ha remitido.

Sobre lo que toca á la provision de los navios que se devan tener en Dunquerque para el passage, avemos mandado scrivir de nuevo y dar la orden que conviene para que aya buen recaudo.

Holgamos de entender la diligencia que hizistes en lo de la Estapla para el trato de las lanas y de las otras mercaderias que se traen desse reyno á estos Estados, conforme á lo que os scrivimos y lo que con ellos concertastes, que no haran novedad sin nuestra sabiduria y voluntad, que assi conviene á nuestro servicio, y assi sera bien que tengais la mano en ello.

Vimos la relacion de lo del parlamento y la memoria de los del Consejo que se embiaron á los Condados, que fue muy bien proveido, por que assi se negociara mejor con los que quedan; á las otras particularidades no ay que responder mas de que holgare de que me escribais siempre las que mas se offrescieren.

De Brusselas seis de abril 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CXLIV.

Le comte de Feria au roi.

(GREENWICH, 6 AVRIL 1538.)

La reine se porte bien. — Emprunts à négocier aux Pays-Bas; plaintes contre Gresham. — Les Anglais reprochent au roi d'être l'ami des Écossais. — Navires à réunir à Dunkerque.

A diez, diez y siete, veinte y dos y treintà del passado he escrito à Vuestra Magestad, y desde los veinte que llego aqui Quemp no avemos visto carta de Vuestra Magestad aunque las ay de essa corte de veinte y siete y de veinte y ocho, por donde se entiende que Vuestra Magestad, à Dios gracias, tenia salud, y con esto se ha aquietado la Reyna nuestra señora alguna cosa. Su Magestad esta buena y mandame que escriva con este correo y que diga á Vuestra Magestad que ella no escribe por que aguarda respuesta de Franciseo y tambien por que anda ocupada en officios de semana sancta. Este correo despachan los del Consejo y segun me han embiado á dezir escriven á Vuestra Magestad con el; la principal á que entiendo que va es á llevar á Grassan unas obligaciones de la Reyna nuestra señora y de los de Londres para los dineros que fue á tomar. Ha escrito que halla muy mal recaudo y que no ha tomado mas de diez mill libras. Yo no se como esto passa, por que al principio Pagete y los demas me dixerón que las cien mill libras estaban concertadas con los mercaderes que escrivi á Vuestra Magestad, con esto y con quedar assentado entrellos y mi que el Grassan yria derecho á Vuestra Magestad. Entendi que este negocio se haria luego : llevava carta del Consejo para Vuestra Magestad y aunque no la llevava de la Reyna nuestra señora, le dixo quando se partio como iva derecho á Vuestra Magestad y ella le mando que assi lo hiziese. Aora por lo que escrive, no parece que ha ido á Brusselas y merecia que Vuestra Magestad le mandara castigar. Assi se lo he dicho á la Reyna nuestra señora y á estos, creo que le escriven sobrelo. Yo tenria por bueno que Vuestra Magestad le mandasse llamar si el no huviere venido ay, y le mande ordenar lo que ha de hazer, por que no juzgo bien de que el no aya ido ay, y de que escriva que no halla mas de diez mill libras, aviendo passado lo que tengo escrito á Vuestra Magestad. Aqui vienen querellas ordinariamente del daño que este reyno recibe del amistad que ay entre los de Escocia y los de essos Estados. La Reyna nuestra señora y todo el reyno dessean que Vuestra Magestad mande dar orden en esto y entienden que no bastara ninguna otra sino que rompan : á mi me parece que tienen razon en esto y en lo de los salvo-conductos. Vuestra Magestad mandara lo que mas conviniere y sea su servicio.

Tambien me preguntan cada dia si se han puesto los navios en Dunquerque que se ha suplicado á Vuestra Magestad, y la Reyna nuestra señora es la que mas instancia haze en ello, desseo que Vuestra Magestad lo aya mandado proveer, cuya, etc.

De Grinuche, seis de Abril 1558.

(*Archives de Simancas. Seer. de Estado. Leg. n° 811.*)

CXLV.

Boxoll à Thomas Gresham (Extrait).

(*GREENWICH, 6 AVRIL 1558.*)

Il lui recommande de consulter le roi dans toutes les affaires importantes.

Knowing that you looke for some advertysement from hense at my handes, I have thought good to advyse that you shal do well, in all your greate affaires, from tyme to tyme, to repaire unto the King's Highness, taking orders at his hands, yf he will give you any, or at the least making hem privie to that you are willed to do, whereby ye shall te better accomlishe your charge in this service and fynde the more helpe and favour in doing the same.

From the court at Grenewiche the vith of apryll 1558.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 750; publié en partie par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 157.*)

CXLVI.

Thomas Gresham à la reine d'Angleterre.

(12 AVRIL 1558.)

Emprunts négociés à Anvers. — Son entretien avec le roi au sujet de la levée des Allemands. — Le roi a reçu de Dieppe certains avis qu'il croit devoir transmettre immédiatement. — Zèle du due de Savoie pour les intérêts de la reine.

It may please your moast excellent Ma^{tie} to be advertised that as the vijth of this present, I receaved your Highness' letter in Brussels of the fourthe with your Ma^{tie} bandes and your cyties of London for a bargayn made with Andreas Lixsshalls and the companye, amountinge to the som of ten thowsand pounds, as also I receaved a letter from my lords of your moast honnorable Councell and another from the countie de Feria unto the Kings Ma^{tie}, whiche letters I delivered with my owne hand at this daye at x^{en} of the clock in the forenoon at his comyng from the Grey Fryers of Boytendalle, three englishe myles from Brussels, where as he hathe kepte this holie tyme of Ester, who, thanks be to God, is in right good healthe, as your Ma^{ties} owne harte can desyre. And, according unto your Ma^{ties} instructions, I eertyfyed his Highnes of this x^{mll} l. that I have taken up, and of all other my proceeding, whiche he lyked very well, and said be stayed only for the comyng of the capten of the Almaynes, and upon his comyng he wold gyve order unto me for the payment of suche money as they shulde need: to the whiche I made aunswer I was ready to accomplishe the same, with any other devyce it shuld please his Ma^{tie} to commaunde me. Then he commaunded me that I shuld advertise you with diligence of certene intelligence that he had from Deep oute of Fraunce, whiche he gave me in writing and here inclosed. I sende you the same writing with as moch diligence as I can, for my dischardge. And for all other your Ma^{ties} affayres, I have been put over by his Ma^{tie} to the duke of Savoye, as heretofore I have advertised my lords, finding the duke of Savoye moast readie t'accomplishe your Ma^{ties} desyre in all things that I have hetherto moved in your Highness behauulf, as, therein and in all other my chardge, I have advertise my lords of your moast honnorable Councell, as thereunto apperteignethe. Other I have not to molest your Highnes with all, but that th'occurraunt be here that the Kings Ma^{tie} doth intende very shortlie to be in England, whom I pray God sende in savetye, for that I know it will be no small comptfort unto you and to all your subjects. And thus I beseche Oure Lorde to gyve grace and fortune, that my service may be allwayes exceptable to your Highnes, as knoweth Oure

Lorde who preserve your noble Ma^{tie} in healthe and longe lyef and longe to raigne over us with increace of honnour.

From Brussells, the xijth of April an^o 1558.

And for the better serviee of your Ma^{tie} after the writing of my formall letter, I thought good to ride myself to Andwarpe for the better accomplishment of your Ma^{tie} letter of the fourth, for your Highness provysion of saltpeter and other monnyssiones, advertising your Highnes that as the xiiijth of this present I have bargayned with Jeronimus Rochingre the elder for the som of vj^{mll} l. after fouréten upon the hundredth for the yere and have bought of him for the som of xv^e l. aworth of saltpeter, for your better provysyon of gounepowder. And for feare of molesting your Ma^{de} with my longe wryting, I have signyfied to my Lordes of your moast honnorable Councel of all my proceedings therein more at lardge.

By your Ma^{tie} moast humble and faithfull obeydety subiecte,

THOMAS GRESSAM, Mercer.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 751.)

CXLVII.

Mémoire présenté par Christophe d'Assonleville au Conseil d'Angleterre.

(14 AVRIL 1558.)

Motifs pour lesquels il convient que le roi ne déclare pas la guerre à l'Écosse. — L'éloignement de l'Écosse rend pour les Pays-Bas cette guerre impossible. — Les Écossais sont pauvres, et ce qu'on leur enlèverait, aurait peu de valeur. — Il en est autrement de ce que les Écossais enlèveraient aux marchands des Pays-Bas. — Il serait facile aux Écossais d'exercer la piraterie. — On perdrat la pêche qui se fait sur les côtes d'Écosse. — Il vaut mieux que le roi dirige toutes ses forces contre le roi de France qui soutient les Écossais. — Si le roi déclarait la guerre à l'Écosse, il devrait diviser ses forces. — Des mesures seront prises afin que les Écossais qui abordent aux Pays-Bas, y viennent sans armes et sans causer de tort à personne. — S'il faut leur déclarer la guerre, un délai est nécessaire pour terminer la pêche qui est commencée et pour avertir les marchands.

Legatus Regiae Majestatis, quo satisfaciat honestissimis desideriis reverendissimorum et illustrissimorum dominorum de Consilio regni Angliae, qui petierunt sibi dari in scriptis rationes quas heri coram Consilio allegaverat, quare non expedire videatur

(etiam regno Angliæ) sumere ex parte Inferiorum Statuum bellum hoc contre Scotos, exhibet illorum dominationibus hoc præsens scriptum in forma quæ sequitur.

Hæ sunt præcipuae rationes et causæ quas Sua Regia Majestas proponit Serenissimæ Reginæ ac itidem dominis de suo Consilio ut examinent pro utriusque Suæ Majestatis ac subditorum suorum bono communi et publico, expeditatne jam, durante bello gallico, an non, declarare per status Inferioris Germaniæ bellum aduersus Scotos aut hanc declarationem in aliud tempus differre, cum scilicet major occasio eos laedendi offeretur? Quod quidem Sua Majestas proponit non eo animo ut istud bellum effugiat (decrevit enim omnino bellum aggredi si ita pro bono regni sui Anglii convenire videatur, atque etiam unam candem fortunam cum ipsis experiri, quandoquidem non minori curæ sibi est regnum hoc dotale quam cætera regna sua patrimonialia), sed hoc ex officii sui debito facit ne quid celet ad Reginam de eo quod futurum metuat, sed communicet aperte cum sua Reginali Majestate quid in novissima consultatione habita in secretiori suo Consilio Inferioris Germaniæ super eo Scotico negotio agitatum et disputatum sit, ne contingat bonos suos subditos imprudenter sine causa in periculum incidere, cum illud vetari possit, petens ut libeat Suæ Reginali Majestati, itidemque dominis de suo Consilio videre si non in præsentiarum multo plus commodi ex hac declaratione redditum sit ad hostes, Gallos et Scotos, quam commodi etiam ipsi Angliæ ita ut minime gentium conveniat hanc declarationem facere, sed potius bonum auxilium ab Inferiori Germania accipere. Super qua re petitur velint ipsi domini deliberare quid facto opus sit.

Primo constat regiones Inferioris Germaniæ longo intervallo et per amplio mari procul a Scotia remotas esse, ita ut admodum difficile immo quasi impossibile sit (maxime durante hoc tam gravi bello cum Gallico) illos impetrere vel navigio laedere et, si quid contra illos facere liceat, sit tantummodo in forma nauticæ deprædationis.

Qua in re certum est longe esse deteriorem conditionem Suæ utriusque Majestatis quam ipsorum Scotorum, quoniam Scotti ita sunt pauperes, tractantque mercimonia tam vilis pretii ut vix semel liceat inde quæstum facere, et quasi nihil sint quæ ab illis capiuntur.

Contra, illi, capto uno nostro navigio quantumvis medioeri, plus prædæ faciunt quam nostri toto uno anno vel potius toto belli tempore possunt facere. Quod ipsum satis edocti sumus, novissimo bello anni 1544 quod ad requisitionem felicis memoriae Henrici Octavi suscepserat Cesar contra dietos Scotos piraticam perpetuo exercentes. Quæ res omnino cedit in evidens et manifestum damnum regni Angliæ; nam, eum ipsi hostes propter paupertatem parum possint, nec plus diu stare in armis notissimum est, quod cum his deprædationibus locupletentur et has pecunias convertant aduersus regnum istud. Quod (si fieri potest) vitandum est ne eveniat amplius.

Præterea, cum mare illud quod inter Daciam et regiones septentrionales ac status

Inferioris Germaniæ interjacet, sit valde amplum, vastum et apertum, per quod naves ex bona orbis parte commeant, et ipsi Scotti, quasi siti sint ex opposito dictæ Daciæ, facile possint parvis navigiis prædatoriis intercipere naves mercatorum, qui in Inferiorem Germaniam confluent, ita ut quasi totus mereaturæ cursus impediatur, unde decidet quæstus quem Sua Majestas facit ex veetigalibus ad sufferanda belli onera, atque etiam boni mercatores expilantur vel cessare debent omnem mercaturam ex qua tamen sola subditi Suæ Majestatis ditescere consueverunt.

Est etiam alia negotiatio ex qua major pars Friziæ, Hollandiæ, Zelandiæ, et Flandriæ victum quæritat, scilicet piscatio hallicum et majorum piscium, quos Suæ Majestatis subditi soliti sunt prendere in confinibus Scotiæ. Quod quidem genus victus, ipsis occasione belli hujus tolleretur magno totius patria detimento, aut saltem non nisi cum classe armata piscari illis liceret, si non omnes prædæ Scotis et Gallis esse velint, quo citius communis hostis ditescat de nostris spoliis. Et tamen ista piscatio adeo necessaria est illis regionibus, ut si dematur, multis vita ad necessitatem rediret, et magna pars veetigalium ad sumptus belli necessariorum Regi depereat.

Quod quidem auxilium navium armatarum ipsis piscatoribus jam præstari non potest, cum absint in hac expeditione, cum magna illa Anglorum classe, adversus communem illum et antiquum hostem Gallum, ex qua profectio Victoria et successus aliquis felix expectatur, quare intermitti aut interrumpi nullo modo debet.

Amplius videtur in hac consultatione admodum notandum quod regna omnia Suarum duarum Majestatum jam incumbunt omnibus viribus in Gallum, utpote omnium harum turbarum autorem, ex quo etiam Scotti dependent. Quo fit ut, si rex perget intendere vires omnes in ipsum et in hoc bellum gallicum totis conatibus et copiis incumbere, ita distinebit et divertet vires hostis ita ut vix liceat illi auxilia Scotti mittere, saltem minus justa, quemadmodum nec toto isto bello nova subsidia unquam misit.

Contra, si rex cogatur declarare Scottos hostes apertos, necessitas illum adigit ut dividat vires, et sic Gallo dabitur locus magis infestandi etiam ex parte Scotiæ vel navigio Angliæ quam non potest jam facere conjunctis Suæ Majestatis in eum in Gallia viribus. Quæ certe res semper in eumdem finem tendit; et tamen interim Sua Majestas non perdit suos reditus, non veetigalia, non auxilia, quæ a suis accepit in bello, quæ quidem ultra dimidium minuentur, statim declarato bello contra Scottos, propter rationes superius allegatas, neque interim Scottus ditescat ex præda nostrorum; nec plebecula aut tot populi Inferioris Germaniæ perdent viam victus aut sui quæstus ordinarios.

Quinimo et Inferiores Regiones pollicentur omne auxilium et juvamen quod utile videbitur ad bellum istud Scoticum, etiam si inveniatur quod aperte illum declarare hostem minus expediat. Ac etiam dabunt operam quantum in se erit ita caute se gerere cum illis, ne quid damni ab ipsis accipiant, nec etiam inferri possit Angliæ, ratione commercii aut cessationis ab armis.

Quantum pertinet ad id quod objicitur, scilicet mercatores omnes Angliae aperte exponi periculo prædationis a Scotis quamdiu ipsi possunt meari in Inferioribus Regionibus, pollicetur Sua Majestas se daturum sedulo operam ne quid tale accidat, quod factu facillimum erit. Nam ipsi non accedant nisi ad unum aut alterum portum Zelandiæ, quo loco curabitur ut visitentur diligenter naves Scottiæ, nec veniant armis instructæ, sed tantummodo in forma oneriarum navium, ut sic neminem laedere possint : quod edicto publico curabitur.

Ex quibus rationibus videre licet non esse utile pro bono communi (rebus maxime sie stantibus) ut bellum declaretur ab Inferioribus Statibus contra Scotiam, sed longe melius, et ex commodo etiam regni Anglii, si potius bona auxilia ei præstentur, et totis nervis Inferiores in Gallum incumbant, cum urgeant, premant et in suis finibus contineant, ne sua auxilia ad alium mittat vel bellum extra suos fines transportet, quod jam dudum agit, et in hoc est ut faciat, si possit aut detur illi respirandi locus, quod Deo juvante non siet.

Quare Sua Majestas etiam atque etiam rogat Serenissimam Reginam ut ea diligenter et accurate videat, examinet ac perpendat, consultans pro bono utriusque Suæ Majestatis quid fieri oporteat ac præstet, ad domundos hostes tam Scotos quam Gallos; ac, ipsa deliberatione facta, si bellum istud vitari non possit sed ex commodo Reginæ videatur suscipiendum, etiamsi admodum grave est in tam evidentem deprædationem mercimonia nostra trudere, tamen parata est potius Sua Majestas quidvis aggredi etiam periculo plenum potius quam Reginam regnique sui salutem deserat; quin etiam jamdudum determinavit et resolvit se Sua Majestas facere quæ Suæ Reginali Majestati bonum, justum, æquum et honestum videbitur, sperans etiam quod Sua Reginalis Majestas non minorem rationem habebit suorum fidelium subditorum Flandrensi ac cæterorum Statuum Germaniæ Inferioris, quam rex ipse habet hujus sui regni Anglii.

Quod si contingat apertum bellum vitari, habet quod gaudeat; certum habens hoc ecessum in commune bonum utriusque Suæ Majestatis. Si vero secus accidat, saltem unius aut alterius mensis gratiam postulat, quæ certe necessaria omnino est, nisi evidenter velimus omnia in præcipitem dare; nam redditum navium armatarum expectare omnino convenit ad intandos fines Hollandiæ, Friziæ et Zelandiæ ne imparati bellum aggrediamur, quo etiam hæc piseatio quæ incepit jam est, perficiatur, ex qua tot eommoditates veniunt ad Regem et ad suos subditos. Interim etiam mercatores nostri revocabuntur ne de improviso opprimantur, atque similiter bellum (si ita videbitur) per fecialem aut heraldum debite et pro forma belli justi (ut convenit) denunciari poterit¹.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, n° 528.)

¹ Ce document porte la note suivante : « 1559 ap. 14. D'Assonvilles allegation for y^e K. of Spain why y^e K. may not make warre betwixt Scotland and his Low Countries. » Il faut lire : 1558, au lieu de 1559 ; car la phrase : « hujus sui regni Anglii, » est évidemment antérieure à la mort de la reine Marie.

CXLVIII.

Thomas Gresham à la reine d'Angleterre (Extrait).

(ANVERS, 26 AVRIL 1558.)

Il a négocié un emprunt à l'intérêt de 14 pour cent. — Pickering l'a envoyé à Bruxelles avec de l'argent pour dépecher le capitaine Wallerthum. — Il a vu le roi en bonne santé le jour de la fête de Saint-Georges, qui a été célébrée avec beaucoup de solennité. — Il se justifie sur ce qu'on lui a reproché.

I have byn at Brusselles by the order of M. Pickering with the some of xv^e¹ for the dispethe of cappitayn Wallertum, whereas sawe the Kings Mat^e in right good health, thanks be geven to God, upon Seynt-Georges daye in his robbes and the duke of Savoie with him, which feast was verrie honnourable and solemlyc kept by his Mat^e with all his nobills and gentillmen abought him.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XII, n° 755; publié en partie par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 197.)

CXLIX.

Thomas Gresham au secrétaire Boxoll (Extrait).

(ANVERS, 26 AVRIL 1558.)

Il le prie de l'excuser près de la reine.

It maye please you to be so good unto me as to be my meane to the Queene's Majestie for the obteyning of her Highness' pardone upon my accompt, where of I have written to her Majestie and my Lordes, trusting that her Highness wolde deal with me as the King's Majestie her late father delt with my aunsistors; and the rather for that my poore name and credit was of late at a great stage both here and in England for the service done to her Majestie.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XII, n° 756; publié en partie par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 196.)

CL.

Le comte de Feria au roi.(GREENWICH, 1^{er} MAI 1558.)

La reine est souffrante et faible. Elle dort peu. Sa mélancolie. — Projets formés pour reconquérir Calais. — La flotte anglaise rend peu de services. — Étape des laines à établir dans les Pays-Bas. — Le roi de Suède demande pour son fils la main de la princesse Élisabeth. Passion que la reine montre en cette matière. Son espoir de maternité évanoui. — La princesse Élisabeth déclare qu'elle ne veut pas se marier. Il y a lieu de croire que la reine ne s'opposera point à ce qu'elle soit son héritière. — Il serait utile de presser l'arrivée de Pickering et des Allemands.

S. C. M^d. A los xxij del passado escrevi á Vuestra Magestad en respuesta de las cartas de xvij y despues aca ha estado la Reyna nuestra señora aguardando que viniessen el correo que Vuestra Magestad acusava en su carta. Su Magestad esta algo mejor que estos dias passados, pero duerme muy mal y anda flaca, y con sus melancolias y estas indisposiciones son causa que los negocios no se traten al passo que seria menester.

Oy he podido juntar á Previsel¹ y al Almirante para tratar con ellos de aquella empresa que escrevi á Vuestra Magestad que me avian propuesto y tambien para apretallos en lo del armar por tierra, por que de algunos dias á esta parte he visto á Previsel muy diferente de lo que avia estado otras y al Almirante siempre le he hallado de buena voluntad; ellos son de parecer que se podria armar por tierra, y que la empresa de Cales no seria tan dificultosa, como la gente lo piensa, y lo que disen en esto viene á ser en conformidad de lo que el capitán Julian nos dixo un dia en consejo, luego que aquella plaza se perdio; si yo no me acuerdo mal, disen que podran juntarse hasta doze mill infantes, tres mill caballos, dos mill Alemanes y mill Ingleses y dos mill gastadores ingleses, y que quando á Vuestra Magestad no le parezca esta empresa, se podran hacer otras, yo no pare tanto en esto como en el armar, y pareciles, como en la verdad tienen razon, que es cosa perdida tratarse estos negocios, con mas que quatro ó cinco personas que estavan bien en ellos que son ellos dos y Xarningan² y el Maestro de Roles que es el que solia ser solicitador y el contralor, aunque es hombre que pone dificultades en todas las cosas; estos tres me ha parecido que son los mas aproposito para este negocio de los favoridos de la Reyna nuestra señora, yo no se otro

¹ Il faut probablement reconnaître sous ce nom John Russell, comte de Bedford, lord du sceau privé.

² Sir Henri Jerningham.

remedio que provar sino este que Vuestra Magestad escriva á la Reyna nuestra señora que despues de havello mirado mucho, se ha resuelto que lo que conviene es que Su Magestad determine de hazer levantar esta gente y que se comience con los dineros que ay del subsidio, porque despues que vean los del reyno á Vuestras Magestades determinados de vengar la injuria de Cales, cree que le ayudaran á la empresa, pues nunca ningun Principe comienza la guerra con todo el dinero que ha menester para acaballa de hazer, y que en el del subsidio no se toque sino que se ponga en poder de alguna persona para este efecto, esta le parece á Pagete¹ que seria á proposito Bacar² y que la Reyna nuestra señora venra bien en ello, y es menester escrevir á Su Magestad que con estos cinco trate este negocio y no con otro ninguno; esto nos ha parecido á Pagete y á Clinton³ y á mi y á Figueroa con quien lo he consultado, que sera lo postreto que se puede hazer, la cabeza que ha de llevar esta gente le parecia los dias passados á Pagete que fuese Rutelan⁴, oy nos ha parecido que Clinton y que el vice, almirante es hombre para poder traer el armada, y si es cierta la relacion que á mi me han hecho del, deve ser muy bastante. Vuestra Magestad mandara hazer en esto lo que fuere servido.

El armada de mar esta ya en orden y haze gasto sin provecho, si á Vuestra Magestad no le parece de apretar á la Reyna nuestra señora en lo que arriba digo convenra que con brevedad embie á mandar lo que ha de hazer esta armada : las dos galeras que eserevi á Vuestra Magestad han sacado, yo creo que han de hazer muy poco servicio y quiera Dios que me engañe.

El contralor me ha venido oy á decir de parte del Consejo que escriven á Vuestra Magestad suplicandole aya por bien que las lanas que tienen los mercaderes deste reyno del ano passado las puedan ir á vender á essos estados adonde ellos quisieren sin señalalles mas una parte que otra por esta vez por poderse rehazer del daño que recibieron en Cales. Vuestra Magestad vera lo que convenra responder á esto, por que yo temo no sea alguna trama del Marques de Bergas, aunque por esta vez estos haran gran instancia porque Vuestra Magestad se lo conceda.

Aqui vino los dias passados un embajador del Rey de Suecia que deve de ser hombre de letras, estubo hartos dias sin que Su Magestad le viesse y aun sin apretar por aver audiencia. Su embaxada contiene dos puntos á lo que yo tengo entendido : el uno cosas del comercio entre este reyno y aquel; el otro tratar casamiento de Madama Isabel con el hijo del Rey, para esto traya una cara del moço en su creencia para ella, y antes de hablar á la Reyna nuestra señora se la fue á dar y por que todo lo que ha passado en

¹ Lord William Paget, secrétaire d'État et contrôleur.

² Sir John Baker.

³ Edward Clinton, comte de Lincoln, lord amiral.

⁴ Henri Manners, comte de Rutland.

este negocio escribe Su Magestad y lo que yo se es de su relacion, no ay para que referillo y creo que have gran lisonja á Su Magestad en ello, por que se altero tanto ayer de saber que yo queria despachar un criado mio por la posta á Anvers á mis trampas pensando que avia de escrevir á Vuestra Magestad primero que ella sobreste negocio que me huvo de tratar muy mal. Al principio quando vino el embajador congoxose mucho pareciendole que Vuestra Magestad avia de ponelle culpa por no aver concluydo lo de aora un año y despues que Madama Isabela ha respondido que no se quiere casar se ha aquietado, pero apassionadissima esta en la materia y una de las cosas por que ha sentido salir en vazio el preñado, entiendo que deve de ser de miedo de que Vuestra Magestad la ha de apretar en este negocio, á Figueroa y á mi parecenos que Vuestra Magestad lo devria hazer con esta ocasion deste embaxador y con la del preñado, pero es menester que no venga junto con lo del armar por tierra, por que bastara á desbaratar el negocio, y en fin, Señor, yo creo que Su Magestad no sera parte para impidir que ella sea Reyna si Dios no dá hijos á Vuestra Magestad.

Aqui les parece que se detienen mucho los Alemanes que ha de traer Pequerin, suplico á Vuestra Magestad sea servido de mandar que se de priessa á esto y á todo, por que ya estamos tan adelante que no ay tiempo para nada.

Nuestro-Señor, etc.

De Grinuche primero de Mayo 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLI.

Thomas Gresham à la reine d'Angleterre.

(1^{er} MAI 1558.)

Il a fait de nouveaux emprunts et compte se rendre à Bruxelles afin d'obtenir du roi l'autorisation d'envoyer cent mille livres en Angleterre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 758.*)

CLII.

Thomas Gresham au secrétaire Boxoll.

(1^{er} MAI 1558.)

Il a acheté des armures. Pickering désire être payé en monnaie sterling, ce qui, au taux de la Bourse, offre une différence de six pour cent.

(*Record office, Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 759.*)

CLIII.

Accord du duc Philibert de Savoie avec le colonel Wallerthum.

(BRUXELLES, 5 MAI 1558.)

Wallerthum accepte les conditions fixées par Pickering; mais il espère que le duc de Savoie, en le recommandant à la reine d'Angleterre, lui fera obtenir une rémunération plus favorable.

Sommaire de ce que fut traicté de la part du Roy par Monseingneur le dueq de Savoie avecques l'intervention de l'ambassadeur de Madame la Royné d'Angleterre Mons^r [William Pickering] avecques le coronel Wallerdumb pour lever et amener ung régiment de gens de pied allemans pour le royaulme d'Angleterre.

Premièrement ledict coronel a demandé la vieille retenue et entretienement que aultres coronels et luy-mesmes a eu en temps passé en Engleterre; mais, comme Sa Ma^{té} y lu demandoit qu'il acceptast les mesmes conditions que Sa Ma^{té} donne à ses coronels et luy feit pour cela quelque instance, il l'at finablement accordé pour humblement obéir à Sa Ma^{té}; mais, avecques cela, ledict coronel a supplié que luy fusse accordé la mesme pension que Sa Ma^{té} donne à ses coronels, au regard qu'il laisseroit l'avantaige du vieil traictement, lequel estoit beaucoup plus grand que celluy que maintenant il accepteroit, par quoy il seroit raison qu'il seroit en autre chose récompensé et également traicté en tout comme les autres coronels; mesmement aussi pour mieulx povoir excuser ceste nouvelle entrée envers ses capitaines et aultres gens de guerre qui sans double de cela se vouldront plaindre; mais, puis que ledict

commissaire d'Angleterre disoit n'avoir nulle charge de luy promeectre quelque pension, Sa Mat^e et monseingneur le ducq luy refusarent l'accord présent de ladict pension, en s'offrant toutesfois de vouloir escripre sur cela à Madame la Royne d'Angleterre en luy recommandant singulièrement le diet coronel, sur quoy en fin il se laissa appaiser, espérant que au reguard de la raison et par moyen de la dicte recommandation, il obtiendroit de la Royne bonne récompense de son service du temps passé et présent.

Le diet coronel a promis à Sa Mat^e et à Monseingneur le dueq de livrer les souldarts à la place de monstre (laquelle doibt estre au pays de Frize) au commencement du mois de jung, auquel temps luy doibt estre donné par Sa Mat^e et par la Royne d'Angleterre la retenue et artyckelbrief avecques lettres de son estat en forme accoustumée, et non plus, ny moings que Sa dicte Mat^e les donne à ses coronels, pour sur cela faire jurer ses diets souldarts et aultrement se régler, car il est requis.

Aussi doibvent alors estre ordonnés à la dicte place de monstre commissaires pour passer à monstre les souldarts et ordonner leurs gaiges et entretienement, selon leur qualité, esquippage et expérience d'ung chascun, et non plus ou moings que Sa Mat^e est accoustumée d'entretenir les Allemans qui sont en son service, sans en ce riens changer ou mectre en difficulté.

Samblablement doibt alors estre délivré audict coronel et à ses gens ung mois de gaige sur la main, comptant le florin de xv bats ou de xxv putts de Brabant pièce, pour alors et si longuement que son service durera, estre payés de bonne monnoye et du mesme pris et valeur.

En tesmoing de ce sont faites deux originales samblables, et une desquelles estant singné de par mondict seingneur le ducq de Savoie pour la seureté dudit coronel Wallerdumb, et l'autre aussi singné par les mains dudit coronel pour l'asseurance de son service, selon cest traicté, ayans esté baillé audict ambassadeur en cecy ordonné de par la Royne d'Angleterre.

Faict à Bruxelles, le v^e jour de may l'an 1558.

WILHELM VON WALLERTHUM, *Ritter.*

(*Record office. Foreing papers. Queen Mary, vol. XII, n° 762.*)

CLIV.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 7 MAI 1558.)

Les autorisations demandées ont été remises à Gresham. — Dorénavant on n'accordera plus de sauf-conduit. — Négociations commerciales avec l'ambassadeur de Suède. — En attendant qu'une décision soit prise quant à l'étape des laines, les marchands anglais pourront en conduire mille sacs à Anvers, à Bruges et à Dunkerque. — Démêlés avec la Hanse; il serait utile de les apaiser.

Philippus, Dei gratia, rex Hispaniarum, Angliæ, Franciæ, utriusque Siciliæ, Hiberniæ, etc. Prædilecti et fideles consanguinei et consiliarii nostri. Binas literas vestras accepimus alteras septima aprilis, alteras prima hujus mensis scriptas, omnibusque in eis contentis non poterimus, ut vellemus, in præsentia respondere, faciemus tamen brevi. Greshamo datae sunt literæ quo omnia isti regno necessaria convehere possit, neque quicquam erit in mora quin ea tempestive ad vos deferantur.

Quod attinet ad salvos conductus, quando isti regno tam noxios esse scribitis, neque jam sit integrum de concessis quidquam statuere, injunximus ne ulterius cuiquam hominum concedantur.

Circa ea quatuor capita quæ per oratorem Regis Sueciæ pro ineundo commercio cum isto regno vobis proposita fuerunt, voluissemus quidem certe vestram sententiam videre, quod (nisi moderentur) subaspera nobis et vix tractabilia videantur. Quod si in eisdem præstiterit orator, vos hortamur ut quid in singulis punctis vobis videatur, illico nobis significetis ut possimus nostram in his mentem vobis aperire.

Quando quidem de emporio sive estapula quam vocatis pro devehendis lanarum saccis in his nostris provinciis tam cito statui non potest, nobis placet ut interim, dum de loco certo deliberatur, eos mille lanarum saceos quos in promptu mercatores habent, Antverpiam, Brugas aut Dunquereum exportare possint, modo jura solita et consueta solvere teneantur, et Serenissimæ Reginæ conjugis nostræ charissimæ consensu et voluntate id fiat.

Quantum istius regni commodis conveniat quæ jam diu cum civitatibus Ansæ Theutonicæ intercesserant, conservare, vos ipsi melius cognoscitis quando ea de re ad nos toties scripsistis. Cum vero nesciamus quo in statu quæ procurabant negotia existant, expectemusque a vobis responsum ad ea quæ superioribus diebus scripsimus, vos hortamur ut nos cum primum distinete et sigillatim certiores faciatis quid illis

concedi ac permitti poterit, ut in ea quæ ipsos in antiqua amicitia continere possint,
deveniamus atque istius regni rationibus consulamus, quod nobis erit apprime
gratum.

Datum Bruxellæ die viij^a mensis maij 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLV.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 7 MAI 1558.)

Il annonce l'autorisation donnée pour l'introduction de mille sacs de laines.— Il faut remarquer toutefois que Dunkerque est une seigneurie de M. de Vendôme : ce qui doit empêcher d'y établir l'étape.
— Il juge inacceptables les offres commerciales de l'ambassadeur de Suède.— Démêlés relatifs aux priviléges de la Hanse.— Wallerthum se montre fort actif.

El Rey. Conde primo, á lo que aveis scripto os respondo de mi mano, como vereis, solo me queda por satisfazer á lo que escrivis que os dixeron los del Consejo que me pedian tubiesse por bien que por esta vez los mercaderes desse reyno pudiessen traer á la parte que ellos quisiesen de estos estados hasta mill sacas que tienen del año pasado, para lo qual los del Consejo me señalan tres lugares, es á saber, Anvers, Brujas y Dunquerque, y aviendo mirado y platicado sobre ello, ha parecido que no ay inconveniente en concederselo por esta vez, y assi tengo por bien que se haga pagando los derechos acostumbrados y escriver respondiendo á los del Consejo que soy contento dello, como lo vereis por la copia de mi carta que ira con esta ; vos se lo direis tambien y terneis advertencia, como aqui he mandado que se tenga, que para lo de adelante se deve considerar mucho que Dunquerque es de Monseñor de Vendoma y no mio y que por esta causa no convenia que se hiziesse allí la estapla, sino en alguna otra villa de las reales destos estados, de lo qual os he querido avisar desde agora para que esteis advertido con tiempo por si se hablare en ello.

Tambien escrivo á los del Consejo lo que vereis sobre los quatro puntos que contiene la proposicion ó demanda que hizo el Embaxador de Soccia de parte de su Rey en lo que toca al comercio con esse reyno, á lo qual me remito, por que siendo las cosas que propone tan asperas é impracticables, paresce que no devén querer esta entrada para

solo esto sino por otros fines, sera bien que sin dar á entender este nuestro pensamiento, vos tengais la mano que si huviere de passar la platica adelante, se nos escriva por los del Consejo como tambien se lo mandamos, lo que sobre cada punto les paresciere para que les podamos responder y avisar de nuestra voluntad.

Ya teneis entendida la quexa que han tenido y tienen las ciudades maritimas y otras de la Ansa Theutonica de que en ese reyno no se les guarda de algunos años aca ciertos privilegios que tienen y como se han querido valer de nuestro favor para ser desagraviados en esto : sobre lo qual yo he scripto diversas veces á la Reyna y al Consejo y ultimamente quando entendieron ay que las dichas ciudades maritimas se armaban, me escrivieron los del Consejo que yo les seriviesse por que no inovassen algo y les concediesse lo que me pareciesse sobre este particular, á lo qual les respondí que por remitirmelo tan generalmente y sin especificar lo mas, yo no me podria resolver en ello, pero que me escribiessen particular y distintamente las cosas en que yo podria condescender y otorgarles y que con esto me resloveria, y aunque ha dias que les scribi esto, nunca me han respondido á ello ni se la causa por que lo han dexado de hazer, y assí les serivo lo que vereis en su carta, y por que conviene al servicio de la Reyna y mio y al bien desse reyno dar contentamiento á estas ciudades en todo lo que se sufriere y que lo que se les huviere de ottorgar sea por nuestra mano, acordareis á los del Consejo que nos respondan luego á lo que sobre esto les escrivimos muy particularmente y si por easso huviesen ido ay Embaxadores de las dichas ciudades á tratar dello, procurareis que no se les de la resolucion hasta que los del Consejo me ayan avisado y yo les responda á ello, y si fuere menester direis á la Reyna de mi parte que assí se lo mande.

En lo que me serivis de la coronelia de los tres mill Alemanes para Bocholt no huvo lugar por que estava yo tomado assiento con Valderdun, el qual usara toda la diligencia posible en levantar y conduzir la gente.

De Brusselas, á vii de Mayo M. D. LVIIJ.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLVI.

Thomas Gresham au secrétaire Boxoll.

(ANVERS, 7 MAI 1558.)

On ne peut plus trouver à Anvers ni armures, ni charbon, ni salpêtre.

(*Record office, Foreign papers, Queen Mary, vol. XII, n° 767.*)

CLVII.

William Pickering au secrétaire Boxoll.

(BRUXELLES, 9 MAI 1558.)

Le due de Savoie et l'évêque d'Arras ont montré beaucoup de zèle en tout ce qui concernait le service de la reine d'Angleterre. Il serait bon de leur faire connaître qu'elle leur sait gré de ce qu'ils ont fait.

(*Record office Foreign papers, Queen Mary, vol. XII, n° 767.*)

CLVIII.

Le roi à l'amiral Clinton.

(BRUXELLES, 14 MAI 1558.)

Il a appris que l'armement de la flotte anglaise est terminé. — Il invite Clinton à se rendre près de lui afin d'examiner le meilleur emploi qu'on en pourrait faire.

Philippus, etc., Prædilecte, etc. Cum ex nunciis quæ isthinc afferuntur atque ex literis præsertim comitis Feriæ consanguinei et consiliarii nostri intellecterimus quo in statu sit ista classis, quamque expedita et rebus omnibus munita atque instructa, ne

tempus et occasio rei bene gerendæ elabatur, consentaneum esse duximus quid hoc tempore contra hostes nostros ea classe tentare oporteat, consulere et declarare. Quam ad rem cum tua præsentia et consilio opus esse videamus, te enixe hortamur ut quanta maxima diligentia et celeritate poteris hue ad nos venias ut te præsente ex tua sententia ac judicio omnia maturius ac prudentius deliberentur. Erit profecto tuus adventus tam gratus nobis, quam ad res bene constituendas necessarius.

Datum Bruxellæ, xiii maii 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLIX.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 14 MAI 1558.)

Il a invité l'amiral Clinton à se rendre près de lui. — Figueroa se dirigera vers l'Espagne. — Artilleurs à faire venir des Pays-Bas.

El Rey. Conde primo, á todas vuestras cartas he respondido, como avreis visto; despues llegó Don Juan de Ayala, de quien he entendido lo que con el me embiastes á dezir á lo qual os satisfago, como vereis. En esta solamente os dire como aviendo mirado y platicado sobre lo que deve hazer la armada desse reyno (que, como dezis, esta á punto) ha parecido que para tomar mejor resolucion en ello, seria muy á proposito platicarlo con el Almirante Clinton por la experientia que tiene en las cosas de la mar y noticia de las costas del reyno de Francia; y assi pareciendonos que esto podrá causar poca dilacion, escrivo al Almirante que con la mayor brevedad, que ser pudiere venga aquí para platicar con el sobre esto, como esta dicho, á vos os encargo mucho que dandole mi carta ó embiandosela á donde estubiere, sino se hallare ay, le deis prissa para que se parta y venga luego aquí, diciendole el servicio que á la Reyna y á mi nos hara en ello y quanto conviene que no se dilate la resolucion desto por que no se haga gasto con el armada sin sacarse dello fructo, y hareis con la Reyna que ella tambien se lo encargue y mande por que quanto antes viniere sera lo mejor para el bien de nuestros negocios.

Al Regente Figueroa escrivo que lo mas presto que pudiere se despida y tome licencia de la Reyna y se venga á Dobra á esperar allí las naves en que ha de ir el Arzobispo de

Toledo á España y que me eseriva luego para que dia podra ser allí por que á este proposito se enderece la partida de las naves; vos me hareis mucho plazer en solicitarle y darle prissa para que se parta, y lo mas brevemente que ser pudiere se halle en Dobra, por que no se pierda esta occasion, que seria tan dañoso, como podeis considerar, por lo que importa que el dicho Regente llegue con brevedad á España á cumplir la comision que le he mandado dar.

En le que toca á los artilleros que se pidien destos estados para esta armada, yo he mandado proveer lo que conviene para que se lleven de Holanda los mas que ser pudiere y Jofre Bahan va á entender en ello.

De Bruselas, á xiii de Mayo M. D. LVIII.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLX.

Thomas Gresham à la reine d'Angleterre.

(ANVERS 45 MAI 1558.)

Emprunts faits à Paul Van Gymber et à Conrad Schetz.— Il se rend à Bruxelles pour obtenir du roi l'autorisation d'envoyer deux cent mille livres en Angleterre.

(*Record office, Foreign papers, Queen Mary, vol. XII, n° 770.*)

CLXI.

Le Conseil d'Angleterre au Roi.

(PALAIS DE SAINT-JAMES, 1^{er} MAI 1558.)

Le Conseil d'Angleterre transmet au roi les explications qu'il a demandées. — Réponse à faire à l'ambassadeur de Suède.— Il est impossible d'accueillir les réclamations des marchands de la Hanse. — Droits de douane établis en Angleterre.

Serenissime et potentissime Princeps, Domine Clementissime. Quod nos per literas quas nuper accepimus, Majestas Vestra facere voluit ut ei quid cum oratoribus societatis

Hansæ Teuthonicæ agendum et quid legato Regis Suecorum respondendum videretur antequam certi aliquid constitutum esset, significaremus, id nobis et prius quam eas literas accepissemus, fuit curæ, et nunc intellectis ipsorum consiliis melius multo et facilius præstari potest.

Suecorum Regis legato respondendum videtur Regis sui subditos et mercatores, si quos hue mittet, humaniter excipiendo et ita tractando esse ut cœterarum gentium quibuscum Majestatibus Vestris amicitia et commercium est, mercatores tractari solent.

Quos autem ad civitates Teuthonicas et foederatas attinet, quoniam eorum magistratus et cives, anno superiore, mercatoribus Anglis omnium rerum suarum usu et commercio prorsus interdixerunt, atque ita amicitiae et commercii, quod eis antea cum hoc regno intercedebat, traetatum sua voluntate abjecerunt, novum nunc foedus cum illis civitatibus ineundum et commercium novis conditionibus restituendum videtur, ita tamen ut earum propter antiquam cum hoc regno amicitiam magna ratio habeatur, et Anglis ipsis Majestatum Vestrarum subditis negotiandi facultate et libertate æquentur : hoc est ut merces quas ex ipsorum civitatibus et portibus educent in Angliam importandi et alias hinc ad suos portus iisdem conditionibus et portoribus quæ ab hujus regni indigenis persolvuntur, exportandi jus et facultatem habeant. Nam, ut privilegiis quibus aliquando usi sunt ea ratione et modo quem ipsi prætexunt, posthac utantur, quum præsertim Serenissima Regina pro rerum ac temporum dissimilitudine nova mercibus omnis generis portoria et vectigalia imponere cogatur, id, nec sine manifesta mercatorum nostrorum jactura, nec sine maxima civium omnium offensione fieri potest, ut autem et quo iure cum nostris utantur ea mercaturæ ratione quam duximus id et antiquæ amicitiae signum et singularis prærogativæ indicium videri potest et debet. Atque ut hæc quæ nobis facienda videntur, Majestati Vestræ per literas significamus, ita illis hactenus nihil quo nostram sententiam intelligere possint, exposuimus.

Portoria et vectigalia mercium omnis generis per certos consiliarios quibus ea cura demandata erat, ita jam sunt constituta et ea ratione, si res procedat, quadraginta aut quinquaginta ut minimum librarum millia supra summas persolvi nuper solitas ad fiseum regium accessura sint.

Alioqui post literas nostras superiores nihil est in rei publicæ statu innovatum, nec hujusmodi ut hoc tempore scribendum videatur.

Deus Majestatem Vestrarum in rerum florentissimo statu conservet.

Ex Regia Majestatis Vestræ apud D. Jacobum, xvii maii M. D. LVIII.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLXII.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 18 MAI 1558.)

La reine supporte avec patience le retard de l'arrivée du roi. Elle comprend combien les circonstances sont graves ; elle a toutefois ordonné à sa flotte de croiser entre Dunkerque et Douvres. — La reine est toujours souffrante. Elle voulait se rendre au palais de Saint-James et s'est arrêtée à Lambeth. — Il a vu la reine et lui a dit que si le roi ne pouvait venir lui-même en Angleterre, il serait utile que Clinton se rendît près de lui. La reine, calmée par le cardinal et ses conseillers, ne montra point l'irritation qu'on eût pu attendre et reconnut que ce voyage de Clinton était nécessaire. — Le roi pourrait faire part à Clinton de ses plaintes et de son mécontentement contre les conseillers de la reine qui ont laissé perdrop Calais et ont si peu aidé le roi. — Levée de pionniers faite par Clinton. — Levées faites par Wallerthum. — Négociations avec les envoyés de la Hanse. — Il n'avait pas, lors de son arrivée, vu la princesse Élisabeth pour ne pas irriter la reine ; mais elle a chargé lady Clinton d'excuser le comte de Feria près de la princesse Élisabeth. Il prie le roi de lui faire connaître s'il doit lui faire visite. — Plainte contre Figueroa. Il n'y a rien à attendre du cardinal. — Figueroa se prépare à partir pour Douvres où il s'embarquera.

S. C. Mag^d. Con Francisco y con Gamboa que llegaron aquí á ix y á xvi recibi dos cartas de Vuestra Magestad de vii y xiii y el recado para lo de los gastadores. La Reyna nuestra señora ha tomado en paciencia el no venir Vuestra Magestad por aora por que en la verdad á todos parecia cosa fuera de razon á tal tiempo, pero no por esto avia dexado Su Magestad de mandar tener el armada presta en Dovra y en Dunquerque y hecho aderezar el aposento desde aqui al puerto.

Su Magestad esta con las indisposiciones que suele, ayer determino de venir á Sanct-Jaymes, vino por tierra hasta Lambert, y hizo el peor dia de agua que he visto jamas.

Luego como Francisco llegó hable á Su Magestad delante del Cardenal en lo del armar por tierra en conformidad de lo que Vuestra Magestad mandava y yo avia escrito primero y por entonces quedo acordado que se aguardasse la resolucion que Vuestra Magestad tomaya con su venida, pues no podria tardar el correo que la traxesse, y que en caso que V. Mag^d no viniesse en embriaria á llamar al Almirante que era ydo á Dovra dos dias avia y á Jarningan que estaba en el pais de Quent para que se tratasse del negocio. Su Magestad no tomo la cosa con el calor que yo pense, por que los de su Consejo y el Cardenal la persuaden lo que quieren : dixome tres ó quattro veces que seria bueno que Clinton fuese á informar á Vuestra Magestad destas cosas, y de lo que le parecia que se podria hazer. Yo no sali ello por que entendi claramente que era querer desbaratar el negocio y sacallo de mis manos por parecelles que los aprieto

mucho y que con Vuestra Magestad negocian mas blondamente : despues como vino Gamboa con quien Vuestra Magesta embio á mandar que el Almirante fuese alla, es cosa estraña lo que han holgado dello y todo ha parado por que sin el sera cosa perdita tratar el negocio, y aunque el Almirante es doblado y atendera principalmente à hazer lo que le conviniere, es el que mas autoridad tiene en esta materia de negocio y el que mas grato y con mas causa esta á Vuestra Magestad; luego ayer se despacho un correo al Almirante con la carta de Vuestra Magestad y con otra de la Reyna nuestra señora mandandole que con la mas brevedad que pudiesse fuese á Brusselas.

Yo seria de parecer que pues Vuestra Magestad le manda yr, le mandasse hospedar y tratar muy bien, y que poniendole delante la merced y honrra que Vuestra Magestad le ha hecho en sus negocios y la voluntad que le tiene, le representasse el daño grande que Vuestra Magestad ha recibido y toda la christiandad de los del Consejo de aqui por el mal recado que pusieron en Cales, aviendoles Vuestra Magestad advertido de que aquello no estaba como debia, y que no solamente lo perdieron y á Guins tan feamente, pero el tiempo que todos los otros reynos y estados que Vuestra Magestad tiene le han ayudado con todo su poder para la guerras, ellos que se devieran señalar mas que los otros lo han hecho mas ruinmente sin averse querido dar maña á armas por tierra, y en esta sustancia lo que pareciesse á Vuestra Magestad que sera lo mejor, pero lo que yo entiendo, es que conviene que vean la cara de Vuestra Magestad airada. Tambien me parecia que no pudiesse el Almirante entender que Vuestra Magestad esta en duda de lo que ha de haeer el armada, sino que quiere oyr su paracer y mandalle lo que mas conviniere y ninguna cosa de las que el dixere, ni estotros sera verdad sino entienden que se ha de averiguar, y en esto he passado aqui gran trabajo, por que nunca hazen sino mentir y ir deseayendo de lo que al principio dizan.

El Almirante avia tomado á cargo lo del llevantar los gastos y escrito á las personas mas á proposito que le parecia para officiales, por que de los que fueron el año pasado, el estava descontintissimo y se avia ofrecido de hazer maravillas en esto, y el Camarero mayor en su compañia. Antes que viniesse la respueste de los á quien avia escrito, partio el Almirante de aqui y el Camarero mayor, no sabe quien son por que desta manera es todo.

Luego como llego Gamboa se dispacho un correo al Almirante para que avisasse de la certividad que tenia desto, venido se dara todo la priessa que yo pudiere á que los gastos y vayan.

El que fue por los minaqueros me embio ayer un official suyo quexandose de que no le davan los que el pedia, y pidiendo algunos herreros y carpinteros, luego se le respondio y dió el recado que queria.

Entiendo que estan arrepentidos los de aqui de aver embiado por tres mill Alemanes que Vallerdun ha de traer, por que ellos no pretenden mas de estar á la defensa de sus

cosas, y los de Escocia no los deven de apretar, no me han dicho nada aunque se que es verdad lo que digo.

De lo de Vandoma que Vuestra Magestad me escrivio, les he avisado y de que Dunquerque no es de Vuestra Magestad por lo del trato de las lanas, y que tenian aviso de lo de Vandoma, pero no le creen, sino quieren traer los tres mill Alemanes. Vuestra Magestad vera si sera bueno pedisselos y tratar con Clinton todavia de que armen por tierra, por que yo no hago mucho caso de lo que las naves haran de mas de asegurar la mar.

Con Don Juan de Ayala avise á Vuestra Magestad como eran venidos Embaxadores de las villas de Ansa Teutonica á pedir la confirmation y observacion de sus privilegios. Yo habia hablado hartas veces antes que ellos viniessen á la Reyna nuestra señora y á los del Consejo, y despues aca tambien lo he hecho y procurado que todos los del Consejo juntos lo traten, por que es negocio en que he temido no aya inteseados entrellos. Al principio quando tenian del armada de la liga que dezian fizieran los de aqui qualquiera cosa : aora no me parece que estan tambien en ello antes procuran de indignar á la Reyna nuestra señora. Yo he hecho todo lo que he podido para que se mire mucho y no nos hagamos mas enemigos de los que tenemos, primero que les respondan embiaran á Vuestra Magestad lo que le parece al Consejo. Vuestra Magestad vera lo que convenira responder como quien tiene mas bien entendido el negocio. Con este correo me dizen que embiaran la razon desto á Vuestra Magestad y la respuesta que les parece se deve dar al Embaxador de Suescia. Yo he combidado á los unos y á los otros y diholes como Vuestra Magestad me ha mandado que aqui les ayudasse y complaziesse en sus negocios y con los de la Ansa Teutonica hize mas amigablemente el officio por que pienso que pretenden razon por que el otro de Suecia es cosa perdida todo lo que trae.

Yo escrivi á Vuestra Magestad como no vi á Madama Isabel quando aqui vino, por que como entonces el principal caudal que avia para tratar los negocios á que vine era la volondad de la Reyna, no me parecio disturballa con nada en especial no teniendo mandamiento de Vuestra Magestad en contrario. Despues me embie á disculpar con ella por via de su muger del Almirante que se crio con ella y es gran su aficionada y á dezille que despues que ella se fue llegó un correo con quien me mandava Vuestra Magestad que la visitasse de su parte, y aunque avia dicho á Pagete que me disculpasse con ella, no creo que lo hizo, antes me dixo estotra que preguntandole el á Madama Isabel si yo la avia visitado, respondiendole ella que no, se admiró mucho sin dezille otra cosa. A Figueroa y á mi hemos parecido que no es de dexar el negocio desta manera y que seria bien ylla yo á visitar antes que me fuese que esta veinte millas de aqui. Vuestra Magestad pues sabe todo lo que ay en esto mandará lo que fuere servido, y si Vuestra Magestad me mandare que la visite halo de escribir á la Reyna nuestra señora.

Mucho me pessa que Figueroa se vaga sin dar razon á Vuestra Mag^d de lo que entiende de aqui por que cierto ello no esta como convernia al servicio de Vuestra Magestad, y cada dia se pone peor, y el Cardenal no me satisfaze nada, ido alla dire lo que yo se.

Para lo de los gastadores se ha dicho á Antonio de Guaras lo que Vuestra Magestad manda y se ha encargado dello, yo erco que lo hara muy bien : á Francisco de Lexalde se ha dado el reado para lo de los dineros.

Figueroa partirá de aqui el lunes para Dovra, aun que mas commodo le fuera ir á Persemua ó ysla de Vieht, por que, si el armada viene con tiempo forçoso, no podra parar en Dovra.

Nuestro-Señor, etc.

En Londres, á xviii de Mayo 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLXIII.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 22 MAI 1558.)

Les autorisations d'introduire des sacs de laine ont été accordées aux marchands anglais. — Il insiste pour que l'étape des laines soit fixée à Bruges.

Philippus. Prædilecti et fideles consanguinei et consiliarii nostri. Litteras die hujus septima ad nos datas per vestros mercatores accepimus, quibus perlectis, cum rem honestam ac necessariam istique regno utilem postulari intellexissemus, vestris postulatis confessim aequievimus atque ita literas binas. alteras Medelburgum expediti jussimus, ut vestris mercatoribus qui lanarum commercium in earum civitatum alterutra volent exercere, eum numerum sacerorum libere importare licet (qui a Serrissima Regina conjugé nostra charissima designatus est, ea vectigalia et telonea solvendo quæ solvi consuevere) atque ut omnibus commoditatibus a nostris illarum civitatum subditis adjuventur.

Cæterum, cum Brugenses enixe à nobis contenderint ut in sua urbe commercium tractari imperaremus, nos, tum ob loci ipsius commoditatem, tum quod illis civibus et universæ adeo Flandrie hac in re gratificari cupiamus, vos hortamur ut (quoad ejus

fieri possit) Brugensem civitatem ad hanc rem præferatis; namque ipsi etiam dabunt vicissim operam ut se ubique vestris mercatoribus gratos exhibeant.

Fuit same nobis perquam jueundum quod de Langtono incenso, præda abacta, interfectis, captis ac fugatis Scotis nunciatistis; Deumque Optimum Maximum precamur ut hujusmodi nunciis quam plurimis, ad nominis sui gloriam et istius regni tranquillitatem, Serenissimam Reginam conjugem nostram charissimam, nosque ipsos ac vos universos frequenter exhilaret.

Datum Bruxellæ, die xxii mensis Maii M. D. LVIII.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLXIV.

Thomas Gresham à la reine d'Angleterre.

(ANVERS, 23 MAI 1558.)

Il s'est rendu à Bruxelles où il a conféré trois fois avec le roi au sujet d'un envoi d'argent en Angleterre. Le roi se porte aussi bien que le cœur de la reine peut le désirer. Il a parlé à Bruxelles à l'amiral de tout ce qui concerne l'expédition des munitions, pour laquelle on n'attend plus que l'arrivée des vaisseaux de guerre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 775.*)

CLXV.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 29 MAI 1558.)

Il approuve la réponse que le Conseil d'Angleterre compte faire à l'ambassadeur de Suède. — Accord à conclure avec les villes de la Hanse. — Il a délibéré avec l'amiral Clinton sur ce qui concerne l'emploi de la flotte.

Philippus, etc. Prædilecti et fideles consanguinci et consiliarii nostri. Ad duo capita vestrarum literarum quas xvii hujus mensis ad nos dedistis, breviter respondebimus,

atque imprimis eam rationem, qua Suecorum legato respondendum decrevistis, vehementer probamus atque ita esse legato respondendum ipsi quoque judicamus. De paciscedis autem conditionibus cum Anzæ Teuthonicæ civitatibus, ut mutuum scilicet sit commercium atque idem utrisque mercatoribus utrobique concedatur, prudenter sane à vobis deliberatum est, atque ita vestra de hac re sententia ob eas causas nobis placuit, quas a comite Feriæ prolixius intelligitis. Vos hortamur ut, postquam videtis quantum intersit firmum vobis fœdus et amicitiam cum illis populis intercedere, ea prudentia qua consuevistis omnia persiciatis. Erit namque ut isti regno utilissimum, ita nobis gratissimum. Quod vero ad classem attinet quæ isthie parata est, cum D. de Clinton regni istius Admirallo egimus, quæ ab ipso et comite Feriæ consanguineo nostro accipietis. Vos ita habeatis atque id agendum euretis, quod rebus vestris ac nostris expedire judicavimus.

Bruxellis, die xxvii maii M. D. LVIII.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLXVI.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 27 MAI 1558.)

On ne peut rien attendre de considérable des armements qui ont été faits en Angleterre. Ce qui importe le plus, c'est de bien assurer la défense des frontières vers l'Écosse. — Conférences avec l'amiral d'Angleterre. — Allemands du colonel Wallerthum. — Emploi que l'on pourrait faire de la flotte anglaise. — L'amiral Clinton rendra compte au Conseil d'Angleterre de ce qu'il a traité à ce sujet avec le roi. — Il convient que le comte de Feria rende visite à la princesse Élisabeth ; il y a lieu de blâmer l'ambassadeur de Suède qui recherche sa main pour son maître sans en avoir préalablement instruit la reine d'Angleterre. — Utilité d'un rapprochement avec les villes de la Hanse ; le roi pourrait se porter médiateur.

El Rey. Conde primo, vuestra carta de diez y ocho del presente recibi y por ella he visto lo que os parece que debia hablar con el Almirante, assi sobre lo que passo en la perdida de Cales, como en lo demas; yo he mirado sobrelo y, despues de averlo platicado y considerado mucho, ha parecido que viniendo los desse reyno tan de mala gana en el armar por tierra que por mas que se les dixesse y apretasse sobrelo, no se

sacaria el fructo que se pretende, ni resolucion con efecto que fuese de momento, antes podria ser que dello sucediesse inconveniente ó que se pussiesen tan mal en orden y tuviessen tan pocas fuerzas que los enemigos los pudiesen ofender y desbaratar, que seria del daño que podeis considerar ó que me forzassen á que yo los huviese de ir á socorrer por que no se perdiessen, y con esto me divertiessen de los designos que tuviesse comenzados que tambien seria muy dañoso y muy en favor de los enemigos, y que por estas causas y otras que se dexan considerar, seria muy mejor proponerles que proveyessen muy bien las fronteras de Escocia y la de Irlanda y atendiesen á hacer con el armada de mar los efectos que pudiesen y que haciendose esto con el cumplimiento que conviene bastaria sin apretarlos á mas por que (como está dicho) de lo de armar por tierra no ay que esperar buen successo ninguno, mayormente estando el tiempo tan adelante que seria muy dificil juntarse grande esfuerzo por este verano y tambien por que atendien á esto enflaquecerian de manera la armada que ni por mar ni por tierra se pudiesse sacar servicio dellos.

Esto es lo que aca nos ha parecido y assi hable al Almirante diciendole lo que importa proveer las dichas fronteras de Escocia é Irlanda y poner en ellas muy gran recaudo y que no lo tuviessen en poco, por que no sucediesse lo que sucedio en lo de Cales que teniendo al Rey de Francia en los terminos que estaba, con el descuido que tuvieron los del Consejo en proverlo aun con averles yo avisado que aquello estaba á tan mal recaudo sucedio el caso de manera que se vino á perder aquella plaza con que el Rey de Francia alço cabeza y cobro animo para armarse y tornar sobre si cargandoles en esto la culpa para con reprehenderlos de lo passado ponerles animo á que con mas diligencia y cuidado provean lo de adelante, y assi lo lleva el Almirante entendido de manera que lo podra dezir á los del Consejo y vos hahlar en esta conformidad pues en el armar por tierra no conviene hazer mas instancia.

En lo de los tres mill Alemanes que ha de llevar Valderthum lo que ay que deciros es que aviendome el escripto que los tendria muy en breve en orden, mande á Piquerin que se viniessen aqui donde se le daran las instrucciones neceessarias y un comissario que lleve el dinero para la paga de la gente y se proeurrara que se haga con todo el aprovechamiento posible y beneficio de las cosas desse reyno.

En lo que se deve hazer con el armada de mar que ay esta junta, he visto lo que me escrivis, yo hable al Almirante pidiendole su parecer y lo que me respondio á ello en substancia fue (despues de averme dado cuenta particular del numero que avia en el armada de navios y de la calidad y grandeza dellos y de la gente de guerra que podrian llevar) que no siendo ayudado de exercito de tierra, no se podria hazer mas que asegurar lo desse reyno y de las islas que dependen del y tener segura la mar y hazer algunas correrias, echando en tierra hasta cinco mill hombres que quemassen y robassen las costas de Francia y que tambien segun lo que yo huviese de hacer con mi

exercito si fuese hacia la parte de la mar me podrian ayudar con viciuallas y que para qualquier efecto que con el armada se huviesse de hazer, seria menester tres semanas de tiempo para ponella en orden para que saliese como conviene y que ay se havia echado de cuenta de entretenella tres meses de las cuales era ya passado mas del medio.

Despues de averlo oydo y muy bien mirado sobrelo, me resolví en dezir al Almirante que holgaria mucho de aver entendido de la manera que estava el armada y que fuese de la calidad y cantidad de navios y gente que el me dezía y que el la pornia en tal orden que pudiesse hazer buenos efectos, mas que me parecia muy breve el tiempo por que habian acordado de sostenella por que se vernia á acabar en la sazon que mas seria menester valernos della y dañar á los enemigos y que por esto convenia que se diesse orden como essa armada se sustentasse por tres meses enteros desde el dia que saliese en orden que holgariamos que fuese al fin del mes de junio proximo ó principio de julio y que durasse por todo setiembre que es el tiempo en que paresce que ya no podria servir y que assi le encargava mucho que el lo dixesse á la Reyna y á los del Consejo escogido para que se hiziese conforme á esto, por que lo que convenia y que él por su parte diesse orden para que la armada estuviesse á punto para salir entoneces que segun el estado en que estuviesen las cosas y lo que yo me resolveria de hazer con el ejercito assi le mandaria avisar de lo que el con el armada aria de hacer, el me respondio que lo haria assi mostrando mucha voluntad de servirme y con esto se partio. Vos terneis la mano en que se haga assi, dando á entender á la Reyna lo que esto importa para el bien de ese reyno y de todos nuestros negocios y lo mismo á los del Consejo escogido, mostrando al Almirante el contentamiento que me queda del y la confiança que tengo de su voluntad y afficion para mi servicio y avisadme luego de lo que en ello abra passado y se proveyere que en ello recibire mucho contentamiento.

Lo que escrivis que no convenia que os viniessedes sin visitar á Madama Isabela me ha parecido muy bien considerado por las cosas que apuntais y assi escrivo á la Reyna que os he embiado á mandar que la vais á visitar antes de vuestra partida y que ella os mande lo mismo : vos lo hareis, assi, que no dubbdo que viendo con la determinacion que os escrivo que hagais lo terna por bien. Los del Consejo me escrivieron que entendian responder al Embaxador de Sucecia lo qnal me ha parecido bien. Solamente quisieramos que añadieran por lo que propuso á Madama Isabela sin sabiduria de la Reyna qne de aqui adelante no viniesse el ni otro de parte de su amo con tales comisiones ni otras desta calidad sin avisar á la Reyna de lo que traya á cargo, por que la Reyna se resentiria mucho dello y no podria dexar de hazer la demostracion que la calidad del negocio requiriesse.

En lo que toca á las ciudades de la Ansa Theutonica, he holgado de lo que con ellos

aveis hecho por lo que conviene conservarlos en nuestra amistad y devocion. Tambien me escrivieron los desse Consejo la respuesta que les entendian dar en sus negocios que ay tratan, que es la que vercis por la copia de su carta, que aqui se os envia, y aunque la respuesta es algo seca (como por ella lo vereis) todavia les respondo á los del Consejo que se la devuen de dar, no por que piense que los de las ciudades se han de contentar con ella, sino para que sea torcedor para que los ciudades vengan á condescender en que yo me ponga por medio en este negocio con dezirles vos que acudan á mi que teneis por cierto que segun la voluntad que yo les tengo se mejorara el negocio y se les concedera todo lo que se sufriere y con dezir por otra parte á los del Consejo que aunque este año passado las dichas ciudades no passaron adelante en el armar como lo avian determinado por los buenos medios y modos que se usaron de mi parte, pero que todavia por que si se viessen excluydos de lo que pretenden con esta respuesta y desesperados del todo podria ser que tornassen á platistar el invierno que viene en armar para adelante seria bien ver particularmente lo que ellos pretenden y lo que assi mismo se les podria conceder y que me lo escriviesen á mi muy clara y distinatamente por que yo la mandaria mirar de manera que se tomasse algun buen medio con que no se desesperassen estos de la Ansa Theutonica y fuese sin daño de los desse reyno con assegurarles que yo no me resolveria ni les concederia cosa ninguna sin comunicarselo y tomar su parecer. Vos les hablad conforme á esto para que vengan bien en ello, como creo haran, pues veran el fin que yo tengo en esto que es el bien desse reyno y conservar la amistad destas ciudades y avisarmeeis de lo que en ello passassedes con ellos por que podamos proveer lo que mas converna.

Bruselas, á 27 de Mayo 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLXVII.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 27 MAI 1558.)

Le roi enverra don Alonso de Cordova en Angleterre. — Il préfère garder aux Pays-Bas les Allemands levés par Wallerthum. — Il engage la reine à surveiller l'emploi des énormes quantités d'armes achetées à Anvers. — Entretien avec l'amiral Clinton sur les attaques que la flotte anglaise pourrait diriger contre les côtes de France. — Négociations avec les villes de la Hanse. — Motifs qui ont porté les Pays-Bas à ne point prendre part à la guerre contre l'Écosse. — S'ils prenaient une autre décision, les Anglais devraient s'engager à ne pas traiter sans eux. — Il attend des nouvelles de sa visite à la princesse Élisabeth. — On fortifie Gravelines.

El Rey. Conde primo, vuestra carta de xxii del presente recibi antiyer y por ella he visto lo que me escrivis, á lo cual se os satisfara en esta, pues como dezis importa tanto tener mi respuesta con brevedad, yo quedo entendiendo en despachar á Don Alonso de Cordova que partira dentro de tres ó quatro dias sin falta, con quien os escrivire lo que mas entoncez se ofreciere.

En lo que toca á la coronelia de los Alemanes de Walderthumt, he visto la buena manera que aveis tenido en tratar con los del Consejo para que viniessen en remitir á mi voluntad el entretenellos yo por las causas que os he scripto y señaladamente por entender que hazia la parte de Escocia no ay memoria que el Rey de Francia aya reforçado y por que si en ese reyno fuessen menester ó se ofreciesse necessidad estando mi gente tan cerca yo podria proveer della y tambien por la sospecha que se tiene no quieran los enemigos intentar algo contra Gravelingas, he acordado de tenellos en mi servicio, y assi lo podreis decir á la Reyna y á los del Consejo y los hare pagar de aqui adelante.

En lo que pretenden de lo passado vos dissimularéis con ellos procurando de echalles cargo con dezir que en tiempo qne se hallaran embarazados con ellos, los aliviamos deste pessó y de la costa que se les recoresciera de avelllos de pagar para volver á mis tierras usando en ello de la buena manera que vereis convenir para que no insistan mas en ello.

Quanto á las armas que piden destos estados, aunque nos paresce mucha cantidad, todavia tenemos por bien de dar licencia para llevarlas á ese reyno, y assi lo direis á la Reyna, pero juntamente la avisareis de mi parte que deve mirar mucho en como y aquien se reparten estas armas que no sea en mas numero de las que bastaren para la necessidad y que las que sobraren las mande poner y guardar en parte segura donde

esten á su disposicion para servirse dellas quando le conviniere por que no pueda redundar en desservicio suyo la abundancia de tantas armas.

He visto lo que decis que se espera tener orden mia para la salida del armada desse reyno y holgado de entender que Clinton se aya ido á las naves por que para en qualquier caso esta mejor en ellos que no ay ; y assi me paresce que será bien que salga luego con ella. Vos lo direis de mi parte á la Reyna para que ella le mande que sin mas dilacion salga con el armada y que entienda en hazer los efectos que aqui con el se platicaron, que por el presente no se podria dezir otra cosa, y la sustancia dellos es que haga en las costas de Francia donde el deve tener tanta platica todo el mas daño que pudiere poniendoles en sospecha en toda la costa para que ayan de crescer la guarda en sus presidios y divertirse de lo que por aca querrian intentar que adelante estando junto nuestro exercito segun las orasiones que se ofrecieren , assi se le dara de un tiempo á otro aviso de lo que abra de hazer, y yo escribo al Almirante en esta subsistencia la carta cuya copia va con esta, vos se la dareis ó encaminareis si os pareciese y hareis que la Reyna la scriva en la misma conformidad y avisarmeeis de lo que en ello se hiziere.

En lo que pretenden los Embaxadores de las ciudades de la Ansa Theutonica, he visto lo que me escrivis y tambien lo que me han escrito los desse Consejo , á los quales respondo remitiendome á vos que los direis lo que cerca de la respuesta que les tienen acordada me paresce y es que assi como desseo el bien desse reyno y lo tengo de procurar por todas las vias que pudiere no menos que el de los otros que me vienen de herencia, assi holgaria mucho por lo que toca al bien del que se conservasse el amistad y comercio que tienen con los de la dicha Ansa Theutonica y que assi los del Consejo les podran dar la respuesta en la manera que les pareciese con presupuesto que si ellos no se satisfacieren della queremos ponernos de por medio y oidas sus razones dar algun corte que no sea tan perjudicial á esse reyno ni enagene del todo los animos de las dichas ciudades y que ellos lo pueden fiar bien esto de mi, pues no les otorgare cosa ninguna sin su comunicacion y parescer, y a esto los aveis de atraer y por otra parte quando viessedes que los de la dicha Ansa estan descontentos ó dessabridos de la respuesta, les podreis dezir que acudan á mi porque yo terne cuenta con mirar lo que les toca para que reciban toda la buena obra que hubiere lugar por que con esto se enterternan y despues se vera lo que se podrá hazer con ellos.

Lo del romper estos estados la guerra con Escocia en que (como teneis entendido) tantas veces se nos ha hecho instaneia por parte de los desse reyno para que mandassemos que rompiessen con los Escoceses y se declarassen por sus enemigos, no se ha hecho hastagora por que ha avido en ello muy grandes difficultades, una de las principales y mas importantes ha sido que los Escoceses no pueden recibir daño de los de aqui por que no tienen que perder ni vale nada lo que tratan y cargan en sus naves y

los destas tierras vienen á perder mucho en diversas maneras y señaladamente en la pesca que es de grandissimo provecho, la qual se les impide con estar en guerra con los de Escocia, y no obstante esto, pareciendonos que los desse reyno tienen en parte razon en pedir que pues ellos se han declarado por enemigos de Franeeses los de aqui se declaren contra Esoceeses por que de sus puertos no salgan á hacerles daño como diz que lo han hecho, he insistido tanto con los destos estados que han condescendido en romper con los de Escocia, aunque han querido primero hazer cierta diligencia con los desse reyno esearmentados de lo passado y es por que ha aca eseido algunas otras vezes que aviendose declarado los destos estados enemigos de los Esoceeses por el amistad que tenian con los desse reyno, han venido desde á poco tiempo á concertarse ellos entre si y hazer paz, dexando excluidos y fuera della á los destos estados, de lo qual se les han seguido muchos daños é inconvenientes, y por esto se ha acordado que el consejero Dassonleville, que fue los otros dias á Escocia, vuelva ay á tratar con la Reyna y los del Consejo que pues estos venian á declararse contra los Esoceeses, sea con estar ciertos y asssegurados que los Ingleses no se concertaran, ni haran paz con ellos sin comprender en ella á los destos estados por que no vengan á recibir el daño que, como esta dicho, les ha sobrevenido por lo passado, y assi en volviendo el dicho Dassonleville de Holanda donde ha ido por ciertas cosas de mi servicio partira luego para esse reyno con esta comission, de lo qual os he querido avisar antes para que esteis prevenido por si os hiziesen todavia instancia sobreello y para que satisfagais en esta parte como vereis convenir sin declararles este aviso por que aunque los desse reyno no viniessen en prometer lo que por parte destos estados se pide y pretende (lo qual cierto nos paresce razonable y que no se deve negar) todavia los tengo persuadidos á que rompan sin ninguna condicion, pero esto no es menester que se entienda sino que se proeure de hazer con la condicion que arriba esta dicha por escusar el daño que podria redundar á nuestros subditos destos estados, á quien tenemos tanta obligacion de escusarlo por todas las vias que pudieremos, y deste negocio dareis parte á Don Alonso de Cordova quando ay llegare para que el tenga entendido el estado en que estubiere y sepa governarse en lo que en ello huviere de hazer.

He holgado de entender que huiessedes ido á ver á Madama Isabel y quando venrais holgare de saber lo que en ella aveis pasado.

La diligencia que haveis hecho para que vengan los gastos os agradezeo mucho, ya se ha dado orden que vayan á Gravelingas donde avia mas necessidad dellos para la fortificacion de aquel lugar en que se entiende y tenellos ocupados alli entretanto que se acaba de juntar mi exercito¹.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 811.)

¹ La fin manque.

CLXVIII.

Le roi au cardinal Pole.

(ANVERS, 28 MAI 1558.)

Il remercie le cardinal de tout ce qu'il fait pour calmer l'esprit de la reine. Son vif regret de voir son voyage en Angleterre retardé par des motifs impérieux. — Ce qu'il pense des démarches de l'ambassadeur de Suède.

Reverendissimo in Christo padre Cardenal nuestro muy caro y muy amado primo.
Muy gran placer me aveis hecho en avisarme por vuestra carta de xviii del presente
de lo que dezis del buen animo con que ha tomado la serenissima Reyna el dilatarse
mi ida á verla por que me aveis sacado del cuidado que esto me daba, que no era pe-
queño siendo cosa que yo tanto avia desseado y de que tanto contentamiento aviamos
de recibir la Reyna y yo, y podeis creer que si en alguna manera me huviera podido
desembaraçar de lo de aqui, lo huviera hecho de mi buena gana; pero las causas que
me detienen, son tan forçosas y importantes á nuestro honor y reputacion que en nin-
guna manera se ha podido hazer mas por mucho que lo he procurado como os lo avra
dicho el Conde de Feria y vos lo podreis considerar con vuestra mucha prudencia. La
buena compagnia que vos hareis á la Reyna y la afficion con que assistis á su servicio os
agradezeo mucho y ruego afectuosamente que lo continueis por que se de quanta im-
portancia es vuestra presencia para aliviar su soledad que me hareis en ello singular
plazer.

Por la carta de los del Consejo escogido vi la respuesta que se havia dado al
Embaixador de Suecia que me ha parescido bien, y todo lo que vos discurris sobrelo
tan prudente y christianamente considerado que me ha satisfecho mucho, y por que del
Conde entendereis lo demas que cerca desto me ocurre, á el me remito; y sea, Reve-
rendissimo in Christo padre Cardenal nuestro muy caro primo, Nuestro-Señor en
vuestra continua protection y guarda.

De Amberes á xxviii de Mayo 1558.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.)

CLXIX.

Thomas Gresham à Boxoll (Extrait).

(ANVERS, 29 MAI 1558.)

Difficulté de trouver de l'argent à Anvers. — Le roi, selon ce qui se fait en Angleterre, force les marchands à lui avancer de l'argent en leur donnant pour garantie les rentes que lui paie la ville d'Anvers.

I feare me here wil be no more monye gotten upon intrest by the reason of the prolongatione of the martle, as also the Kings Ma^{te} comyng to this towne is to mache provissione of more monnye, and bygynnes to tacke that waies you have all readie downe in Ingland, that the companis and riche merchants shall lend monny *nollens vollens*, apon soche rents as this towne of Antwarpe haith gyven hym at his being here when he kept his nobill order of the Flisse, whiche was em^l florrins, whiche rents he will sell to the marchaunts or ley yt to pleage for everrie one florrin to have xvith which wolle amownte to the some of ii^m CLXVI li. This mattir came abroad to the knowlege of the towne but yesterdaie; but what conelusione it wolle come unto, yt is not yet knownen ¹.

Frome Andwarpe, the xxixth of Maic an^o 1558.

At your maistershipes commandement,

THOMAS GRESHAM, mercer.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 779.*)

¹ Gresham ajoute qu'il a bien recommandé aux navires qui viennent chercher des munitions en Zélande, de ne pas mettre à la voile sans être escortés par la flotte de la reine. S'il en est qui n'ont pas suivi cet ordre, ils s'exposent à en subir le châtiment qui servira d'exemple aux autres.

CLXX.

Mémoire présenté par lord Clinton sur sa mission à Bruxelles.

(FIN DE MAI 1558.)

Nombre et approvisionnement des navires. — Ce qu'ils peuvent transporter de troupes. — Quels sont les ports que l'on peut occuper avec ou sans armée de terre. — Si l'on peut reconquérir Calais. — Quelle est la force de Montreuil et de Boulogne. — Si une armée traversait la Somme, appui que lui donneraient les navires en abordant à Rue ou à Saint-Valéry. — Vivres que l'on pourrait tirer d'Angleterre ou de Flandre. — Moyens à opposer à l'invasion des Écossais et à un débarquement en Angleterre, ce que le roi paraît craindre. — Le roi exposerait plutôt sa personne et ses domaines que de laisser se renouveler ce qui est advenu à Calais. — Le roi a appris que les Français enverront en Écosse une armée placée sous les ordres de M. de Vendôme ou du vidame de Chartres. — Le roi examinera comment on peut utilement employer la flotte; mais il est entendu qu'elle attaquera l'expédition française qui se dirigerait vers l'Écosse. — Le roi espère se rendre bientôt près de la reine.

The cause I wat sent for to Breusels :

First of the redynes of the navye and what nomber of shippes and men, and for what tyme vyettualls.

What nomber maye be sett on lande by the seyd navie.

What knowledge I have of the cost of Fraunce. What port or haven maye be taken there, and whether the same maye be onlye with an armye by sea, or not, wythout any armye by lande.

What my oppinion ys towchinge the recoverye of Callys, wherin was long discourse dyvers wayes.

What I understande of the seate and streingthe of Montreul and Boleyn, and my oppinyon in that matter.

What my oppinion ys towchinge the passyng of an armye over the water of Som towards Rew and St-Valerys, and howe vessels maye enter there owt of the sea, and of what borden.

Howe vyettualls myght come owt of Flaunders and England appon necessytye.

In what case England ys for plentye of corne and vyettualls, and the lykelyhoode of the frewte of this yere.

What regard and preparatyon ys hadd for the defence of the fronter agaynst Scotlandte for sodens, and what farther order ys taken.

Yf any ynvasion by an armye shal be offred, wher of Hys Hyghnes seemed to have

greate care and feerethe that slacknes maye be a dawnger too yt, as was to Callys, wher of Hys Majestye gave warnynge and offred ayde which was refused.

Hys Majestie comanded me to put the Quenes Majestye in remembrance and her councell to have good foresight of the defence of the fronter and the fortis there, sayinge that, rather then such chaunce shouold happen as of late to Callys, he woold rather at the defence therof hys owne person and hys owne domynions of hys inherytence then those of the Quenes Majestyes.

That His Majestye hathe intelligence owt of Fraunce of greate preparation to the sea for transportinge of an armye into Scotlande under the chardge of the Duke of Vandom as some saye, but yt ys thought te be the Vydam of Charters accompanyd whit many captens.

What waye maye be taken for the metynge on the sea of the seyd armye for to impeache that forney.

The second callynge.

Repeatinge the first conferrence willed me to speake in His Majesties behawlf that ther maye be order taken, ye vytualls for the seyd navie maye be in redynes to serve appon all occasions untill the last of september, as well for purpose to empeache the enemies invasions in Englannde as otherwyse to endomage theym as the cawse shall require.

And that betwene this and the last of the next of ye monethe the whoole navie maye be in redynes to set sayle, by which tyme Hys Hyghnes wyll advertyze the Quenes Majestie what ys to be don best for the advauncement of Ther Majesties servyee agaynst the enemye.

And in the meane tyme, yf any knowledge of the Frenche navie be hadd of theyr goinge Scotlande, yt then all be done that ys possyble to encontre theym with the Quenes Majesties navie.

Hys Highnes at my departynge specyallye comanded me yt, after hys most entyer and effectious commendatyon to the the Quenes Majestie, to declare unto her the greate displeasure and gryef he receyved by the lett of hys jorney latelye intended to see the Quenes Majestye, which he dyd so muche desyre, as the chyef contention that he cowlde have, was by the redynes of hys enemye empeached ; and, though yt so have happened hym to be letted at thys tyme, Hys Majestie trustethe in God that yt or be longe they shal be together to booth theyr comfortts.

(*Cecil-papers. Archives d'Hutfield*).

CLXXI.

Le Conseil d'Angleterre à Thomas Gresham.

(1^{er} JUIN 1558.)

Emprunts négociés à Anvers. De grandes sommes d'or sont récemment arrivées d'Espagne, et il est à espérer qu'on pourra en obtenir une partie à titre de prêt.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XIII, n° 783.)

CLXXII.

William Pickering au colonel Wallerthum.

(ANVERS, 1^{er} JUIN 1558.)

Il a appris son arrivée à Hambourg et espère qu'il se rendra sans délai à Amersfoort où ses troupes doivent être passées en revue ¹.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XIII, n° 784.)

¹ On conserve au Record office diverses pièces relatives à l'accord conclu avec le capitaine Wallerthum. Il devait être colonel de six enseignes comprenant trois mille hommes recrutés en Saxe et dans l'est de l'Allemagne. Il promettait de servir pendant six mois. Les articles qu'il s'engageait par serment à accomplir loyalement, ne forment pas moins de quinze pages. Chaque soldat devait toucher quatre florins du Rhin par mois.

CLXXIII.

Le roi à Thomas Gresham.

(ANVERS, 2 JUIN 1558.)

Il ordonne d'avancer 40,000 florins à William Pickering pour la solde de 5,000 fantassins sous les ordres de Guillaume Wallerthum, et 6,000 couronnes à Herman Piper pour l'armement de ces troupes.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary*, vol. XIII, n° 21 et 22.)

CLXXIV.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 6 JUIN 1558.)

L'amiral Clinton est revenu à Londres. Mesures qui ont été résolues pour que la flotte prenne la mer. — Les armements qui ont eu lieu en Angleterre, n'ont produit aucun résultat, et déjà l'on y regrette les dépenses auxquelles ils ont donné lieu. — La reine est d'avis qu'il n'y a pas lieu de blâmer l'ambassadeur de Suède en présence de tout le Conseil. — Il se rendra près de la princesse Élisabeth avec Jerningham et Basset. — Nombreuses difficultés que soulève l'envoi des sapeurs et des mineurs à Gravelines. — Nouvelles d'Espagne. — On répand le bruit de la paix avec l'Écosse.

S. C. Mag^d. El Almirante llego aqui primero dia de Pasqua por la mañana que fueron xxix del passado, y el correo que Vuestra Magestad despacho á xxviii, llego á los xxxi y despues de aver visto lo que Vuestra Magestad me mandava escrevir y comunicadolo con la Reyna nuestra señora, Su Magestad quiso que otro dia se juntassen el Cardenal y los del Consejo en su camara delante della y que alli yo les hablasse, como lo hize, y el Almirante tambien dixo lo que de Vuestra Magestad entendio, y despues de aver platicado sobre todo, se mando al Marques Thesorero que luego entendiesse en la provission del armada para que saliesse en todo este mes y pudiesse servir hasta la fin de setiembre, en lo qual pienso que no habra falta, por que todo lo que viene á manos del Marques Thesorero que toca al servicio de Vuestra Magestad, lo hace mejor que ningun ministro de todos estos.

En la provission de las fronteras de Escocia y Irlanda, desde que estoy aqui nunca

otra cosa he hecho sino instar en que los provean con brevedad y á costa de mi trabajo se han mandado proveer y con representar grandes miedos de lo de Yrlanda, se ha estado el Conde de Sussex tan de espacio como sino tuviera cargo della; y aunque en la verdad la una frontera y la otra he creido siempre que tenian necesidad de provisión, he pensado que estos han querido encarecer la cosa demasiadamente por que no se les apretasse en lo del armar por tierra. Desde que determinaron de no traer los quinientos caballos herreruelos que primero avian pedido, tratar de levantar este numero de caballos de la tierra y nunca acaban, y en lo mismo estan aora, y muy arrepentidos de aver embiado por los tres mill Alemanes. En lo que principalmente les he pedido que tengan advertencia es, en que no dexen pasar alla navios de Francia con gente y otras cosas necessarias por que siempre aqui se ha dicho que el Rey de Francia embiaba esto y algun personnage á Escocia. Al principio que estos determinaron de juntar armada de mar gruessa, me certificaron, y especialmente el Almirante, que podrián echar passados de diez mill hombres en tierra, despues han venido deseayendo hasta cinco mill, y como el Almirante me avia dicho muchas veces lo primero, aora torna á parecelle que dixo pocos á Vuestra Magestad y que podrán echar siete mill. A mi nunca me engañan por que no les creo cosa de quantos me dizan y como proeuro algunas veces de averiguallo causanse de mí. Una cosa crea Vuestra Magestad que sino fuera de miedo del armada de mar que se decia que juntavan los de la Ansa Teutonica y sus aliados á daño deste reyno que nunca armaran tan en gruesso, y ya comienzan á murmurar en todo el reyno el gran gasto que haze esta armada y á desconfiar de los effectos que hara, y por que no se la carguen á Vuestra Magestad, he dicho á algunos de los del Consejo claramente la verdad de lo que en ello passa de que no armaran sino fuera por este respecto, lo qual confiesan sin replica. A la Reyna nuestra señora no he dicho nada desto aunque tambien se lo pienso dezir antes que me vaya por que no le hagan entender otra cosa. Por lo que escriben á Vuestra Magestad los del Consejo con este correo, entendera en lo que estan acerca del negocio de los de la Ansa Teutonica, yo no lo he visto aunque Su Magestad me ha dicho esta noche que me lo mostrara, pero se que en todos quantos negocios tratan los deste Consejo ay mudanza de un dia para otro, yo estoy causado de eserevillo á Vuestra Magestad y de vello; dizenme que embian razon á Vuestra Magestad de todo lo que la embio á pedir sobrereste particular. Los Embaxadores estan muy gratos á Vuestra Magestad y con qualquier respuesta que les dieren me avisaran y piensan acudir luego alla, segun me han dicho.

A la Reyna nuestra señora le ha parecido que no es bien reprehender al Embaxador de Suecia por el officio que hizo con Madama Isabela delante de todo el Consejo, sino que bastaria que estubiessen el Canciller y el Thesorero por algunos respectos, y assí se hará.

Yo ire á ver á Madama Isabella el viernes, que esta diez y seis millas de aqui, como Vuestra Magestad lo manda, van comigo Jarningam y Bassete.

Los minaqueros partieron de aqui á los xxii del passado y los gastadores seran aqui á los xii deste y luego se les tomara la muestra y se embiaran, en esto ha avido mas dilacion de la que yo quisiera por lo que dire, que me tiene podrido. Quando Moss^r de Arras me escrivio por mandado de Vuestra Magestad que queria aver mill gastadores deste reyxo antes de embiar el dinero y las patentes, yo hable al Almirante pero que viesse que persona seria á proposito para llevallos, haciendo confianza del y eneareciendole mucho quanto importava que esta fuese tal y trayendole por exemplo el buen servicio que el capitán Perandrez avia hecho con los gastadores que tuvo á su cargo en la jornada de Teruana y Hedin y el poco y malo que fizieron este año passado los que Vuestra Magestad tuvo; el lo consulto con el Camarero y me dixo que me daria todo buen recado. Despues, quando vino el dinero y las patentes, el Almirante estava en Dovra y con orden de Vuestra Magestad de yr á Brusselas; quise saber del Camarero que recado avia en aquello y no sabia nada dello. Hizose un correo al Almirante para saber del lo que avia hecho y respondio que no avia hablado á nadie, ni tenia nombrado persona. Visto esto quise entender que personas les parecia á ellos y el Contralor quisiera mucho que fuera uno que avia perdido su hacienda en Cales y aunque debe de ser hombre de bien, me dizen que nunca ha servido en cosa de guerra, y en el entretanto avisome Pagete de que iria de buena gana un Randolfo que fue sargento mayor de los Ingleses el año passado y es pensionario de Vuestra Magestad hombre de servicio : hablele para saber del si estaba ocupado en algun servicio de la Reyna y si iria de buena gana, respondiome que iria aunque fuese á servir de gastador y que el aqui no hazia nada sino llevar los dincros de Vuestra Magestad de balde. Como estos del Consejo que querian embiar al otro lo entendieron han salido con dezir que el Almirante se quiere servir del y embiaron al Almirante á que me hablasse, entendi del que quisiera cumplir con ambas partes, vinome á dezir que lo queria hacer su lugar teniente en tierra, dixele que si la Reyna lo mandaba que tambien yo iria á sello y aun á servir de gastador, pero que sino que Su Magestad y ellos avian de entender que para ir á servir adonde estava la persona de Vuestra Magestad avian de ambiar lo mejor y no andar en contemplaciones de hacerse plazer unos á otros.

El Almirante fue con esto muy de mi parte y despues deviose de passar á los moros : han pescado mill cesas en este negocio de tan mala calidad que si fuera de muy gran importancia ir Randolfo ó ir otro, no me huvieran desabrido mas á la Reyna nuestra señora quando le pedí licencia que este fuese tenian la persuadida los otros á que no debia de dar licencia que fuese, y assí la halle muy puesta en que hasta que viniesse el Almirante para ver en que seria bueno ocupar á este no se sabria resolver. Dixele que aora llevantasse este los gastadores por que era hombre que lo sabria hazer, y que

sí despues fuese necesario para otra cosa de mas importancia que podria dexar aquello y encargarse de lo otro, y aunque le apunte á dezir lo que passava en el negocio no quise aclararme del todo por que no querria mas ruidos de los en que me he visto. Su Magestad fue contenta dello de aquella manera : mire Vuestra Magestad de la calidad que deve de ser el officio de lugarteniente del Almirante en tierra que disen que le quieren dar, pues el mismo Randolfo á venido á mi á dezirme como todo es passion y que el querria ir á servir á Vuestra Magestad en estotro y que por amor de Dios que no consienta que lo hagan este daño, si la Reyna nuestra señora escribiere á Vuestra Magestad sobrelo, yo seria de parecer que conviene al servicio de Vuestra Magestad respondelle que quiere que este vaya con los gastadores, por que verdaderamente aquí no hazen mas caso de lo que Vuestra Magestad quiere que de lo que pediria qualquier otro principe amigo y de dexallos salir con estas cosas, estan en las de mayor importancia de la manera que Vuestra Magestad ha visto y vera. Suplico á Vuestra Magestad con el acatamiento que devo me perdone la molestia que le doy con ser tan largo en materia tan menuda que por ser de la calidad que es, y darme tanta pena estas cosas no pueno callallas, ido alla dire tantas que no le parecera á Vuestra Magestad que tengo sin razon, ni soy largo por escrito.

Aquí escrivio al Regente desde Falamua un Pedro Ortiz de Madariaga como avia arribado allí á xxiii del passado y partio de Laredo á xix de Abril en la zabra de Capitillo y que traia en ella de Vuestra Magestad unas caxas de tapiceria y granadas, y azitunas. Yo vi la carta por ser ya partido el Regente y le ordene que con todo aquello passe luego á Flandes, y le embie recado del Almirante para que le den dos ó tres naves que le hagan escolta hasta la costa de Flandes.

Estos me dan cada dia en la cara con lo del rompimiento da la guerra con Escocia, y el Almirante dize que no lo dixo alla por que no es amigo de dezir á nadie sino cosa con que huelgue.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, vi de Junio 1558.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 811.*)

CLXXV.

Thomas Gresham à la reine d'Angleterre (Extrait).

(ANVERS, 6 JUIN 1558.)

Il a eu, à propos de l'exportation des armures, un entretien avec le duc de Savoie qui l'a engagé à s'adresser au roi. — Le roi lui a fait répondre par don Antonio de Tolède qu'il n'accorderait pas une autorisation générale, mais des permissions spéciales. — Il prie le conseil de lui faire connaître ses intentions; car il n'y a pas d'armures à acheter, et le roi en a grand besoin. — Mesures prises par le roi pour se faire avancer de l'argent par les marchands. — On dit que le roi se prépare à entrer en campagne et que M. de Bugnicourt s'est déjà dirigé vers les frontières afin d'assembler près du Châtelet l'armée qui comprendra quinze mille chevaux et quarante mille fantassins. L'armée française est près de Thionville. — Vastes préparatifs du roi. Sa nombreuse artillerie. — Flotte du roi en Zélande. — Emprunts à Anvers. Précautions à prendre pour envoyer l'argent en Angleterre. Une flotte française croise entre Nieuport et Flessingue. — Il a reçu d'Angleterre l'état des armures qu'on désire obtenir, et il en fera la demande. — Le roi a quitté Anvers pour se rendre à Bruxelles. — William Pickering. — Décharges à obtenir.

Ther is nothing worthie of writhing, but that the Kinges M^{re} is in right good health (thanckes be givin to God), whome departide as this daie with all his cowrte to Brusselles.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XIII, n° 788.)

CLXXVI.

Thomas Gresham au secrétaire Boxoll (Extrait).

(ANVERS, 6 JUIN 1558.)

Diverses démarches relatives à des envois d'armes en Angleterre. — M. de Bugnicourt assemble l'armée du roi entre le Châtelet et Ham. — Artillerie du roi. — Armements maritimes en Zélande. — Change des monnaies. — Le roi a quitté Anvers pour retourner à Bruxelles.

Right honorable sir, astir my most humble commendation, yt maye please you to ke advertisside that by my lettir of the xxixth of maie I signysfiede unto you that I had spoc-kin with the Kinges M^{re} for his generall pasportte for all armewres, and a wolde speake

with the Deweke, upon whome I have gevin my attendans evir sens, and the ijth of this present, the mattir being affore debattid amonges the Cownssel, I had acces to the Duckes Grasse, whome askid what commissione I had frome the Quens Ma^e in that behalfe. My answer was that I had commission frome my lordes of here Cownssail by a lettir of the xiiith of maie, and I shewid yt him, whome reade all the names, and I read hym the mattir that servid for that purpos, as also I shewid him that I browght the Kinges Ma^e a lettir of eredit for all thinges that I shulde move him for the behalfe of the Quens Ma^e, as likewise I declarid unto him that my lorde Admerall, at his being here, did move the Kinges Ma^e for this generall lissens, and that I understande by my lorde Admirall His Ma^e had grauntid yt him. His Grassis answer was that a must speake with the King agayne, erre a colde procead any further. As the thirde daie I sawgth by the meannes of Downe Anthonio de Tolledo to have spoken with the Kinges Ma^e, whome went unto him and browght answer that His Ma^e was wrting and willid me to declare the mattir unto hym, I shoid hym the holle mattir as passid betwixt the Dewek and me, and shewid hym my lordes letter of the xiiith of maie lickwisse. Presentlie a went to the Kinges Ma^e and browgth me answer that His Ma^e wolde graunt to no generall passepoorte, but to thinges sarttayne and sowght to knowe at my handes the quantite and number of all thinges that wolde serve. I shoyd hym I coulde not tell but that I understande by my lordes lettir yt was for to serve the Kinges holle realme that were unfurnyshid, according to his lawes maid the last Parlement. Fynallye a saide the nomber and quan-
tite of everie thing must be knowne sertenlie and so departid.

Therfore yt maie please you to be a meanne to my lordes that by the next to tache further order for the same as to them shall seeme convenient for that I can procead no further till furder ther pleasur be knownen; but I perseeve the lesser nomber you aske the bettir yt wil be liekid for that they have great nead themselfes at this instant, and here is nowne to be gotten for monny.

Lickwysse I writ you what waies His Ma^e had takin to come by more readie monnye, whiche wolde come to some good purposse, for that the most parte of the riche cowntors and marchaunts haith bin heard in confessione affore the Ducke of Savoye and the Cownssaill; and I am informid here wil be obtayned at the lest c m li., whiche praticesse a will usse thorrowe all his good townes, pressentlie having sent for all the stattes of the lande agayne, whome shall have the handeling of the mattir.

For that the saying is that His M^e and all his nobills doth departe frome hens to prepare them to the filde; for that Mons^r Bennyngecowrte is departid towardes the borders to assembell the Kinges Ma^e armye betwixt Shattelet and Hayne, whiche wolde be at the lest xv m^l horsse men and xl m^l fotte men. The Frenche Kings armye lysse within thre milles of a towne of the Kinges callid Tyoneville owt towardes his towne of Mettes, and yt is thought here that a will laye seage to that if all his provisiones were come to gether,

for ther haith byn hard at the towne viij or viij m^l men, whiche were put of, as the saying is here, verrie vallyantlie, assewring you her is the greatest provisione maide to the filde that can be maide, and ther is apoynetid xl cannons, xx^{te} demy cannons, xx^{te} filde peces, xx^{te} serpentyn peces, whiche is sett forth all readie for the Kinges M^{re} campe.

Lickwisse ther is sent downe into Zelland, at the iiijth of this present, xx m^l li. for the setting forthe of the Kinges shipes and for the payment of the souldyers and provissions of vittalls.

Also in dyvers of my lettirs writtin to you and my lordes, that here was no other payment but the peces of Fillipus of v s. x d. wherin for lacke of ther answers ther was no other reamedie but to procead in the ressait, having resevid all into my handes in the saide peces of Phellipus, advertissing you that ther came of the Kinges M^{re} mony and others above c m^l li. in pistollettes, whiche is valuid in Ingland at vj s. ij d., whiche be solde for xxv s. in the hondreth, having all readie bowght xx m^l duckettis at xx s. the hondred, pretending, if I can get them, to bring all the mony into golde duckets, for it is bettir then the exchange and more profittable for the Quens Ma^{re} then the Phellipus to be vallewid at v s. vj d. Therfore, nowe my lordes plesurs knowne what I shall do with all soche monnye I have remaynyng in my handes, I shall sowne se the Quens Ma^{re} commandement and thers accomplishede, and if yt be the Quenes Hightnes pleasewre to have it sent home, then it maic please you I maie knowe Here M^{re} pleasure with whatt conducte I shall come frome hens to Donekirk and what adventure the Quens M^{re} wolle beare in one shipe. with sufficient mastirs for the same, for that, as this daie here is newes come, that the Frenche King haith lying betwixt Flosching and Neweportte V great shippes, wiche haith in them above iij m^l men, for as the xxixth daie of maie they tocke in that plase ij inglishe shipes that come laden owght of Spayne.

Other I have not to molest you with all but that as this daie I recevid a letter frome my Lord Treaswerer, of the xxxth of Maic, wherbie I perseve the nomber of armowre, that was now presentlie to be obtaynide pasport for, was viij m^l corselets, viij m^l pickes, viij m^l haebutes, wherapon I movid the Kinges Ma^{re} and gave it him in writtinge, whome commandid me to resorte to the Ducke of Savoie for answer, whome haith declarid unto me that the Kinges Ma^{re} haith granted pasport but for i m^l corsselets, i m^l pickes, i m^l haebutes, whiche I shall gett owt as sowne as I can till fordir my lordes pleaseurs and yours be knownen, beleving verilie that apon the Quens Ma^{re} lettir or my lordes I shall obtayne that thing shal be demandid, persevering by Down Anthonio de Tolledo ther haith bin other of our nasion, that haith attemptid besides me for the pasport of viij m^l corselletts, viij m^l haebutes, with dyvers othir thinges, which haith downe no good but hurtte. And, as this daie the Kinges Ma^{re} and the Ducke of Savoie with all his cowrte be departid from hens to Brussels, I pracie God be his spead.

Also I have resevid by the handes of Sir William Pickering a warraunt frome the Kinges Ma^{tē} for to become sewertie unto Harman Pepfere for the some of vj m^l crownes. As also yt maye please you to be ameanne to the Quens Ma^{tē} that I maie have liekwisse here warraunt acording to Her Hightnes instrucions in that behalfe for my discharge. Also Sir William Pickering as this daie gave me to understand that a haith the Kinges warraunt unto me for the payment of xl m^l florins of the Rynne at xxv patters for everrie florren, whiche amowntes to the some of viij m^l iije xxxijⁱⁱ vj s. viij d., whiche I shall se paide apon the sight of the bill. And this I commyt yow to God.

From Andwerppc, the vjth of june an^o 1558.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n^o 789.)

CLXXVII.

William Pickering à Boxoll (Extrait).

(ANVERS, 6 JUIN 1558.)

Retards qui proviennent de la mort de l'Amiral en Hollande. Il est probable que les Allemands s'embarqueront à Dordrecht.

S^r, ys mornyng I went to ye Duke of Savoye, thinekyng assuredly to have receyved my dispatch for my repayre to ye muster place. Howbeit, uppon ye newes here arryved this morning of th'Admiralls death in Holland (who should have had ye appoyntment of ye shippes for ye transporting of soldiers) and by ye Kings Ma^{tēs} sudden departure, I am staid moch contrary to myne expectacion untill His Ma^{tēs} coming to Brusells, which wil be yet two dayes longer at ye least. They seme fully resolued now to appoyn特 Dortrecht for ye shipping [of ye] Allemaines, and send you herinclosed two warrants from ye Kings Ma^{tē} unto M^r Gresham and Wollerthum last letters.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n^o 790.)

CLXXVIII.

Le duc Philibert de Savoie à William Pickering.

(BRUXELLES, 10 JUIN 1558.)

Les troupes allemandes peuvent s'embarquer à Dunkerque, à Flessingue, à la Brielle ou à Amsterdam.
Le passage par Flessingue paraît le meilleur.

Monsieur l'ambassadeur, ayant esté icy délibéré sur le passaige vers Angleterre des dix enseignes soubs la charge de Mess^e Guillaume de Walderdum, dont l'assemblée se fait entour d'Amersfort, l'on trouve plusieurs et divers chemins pour ledit passaige.

Et en premier lieu dois lediet Amersfort vers Gorecum et Anvers et, y passant la rivière, tirer vers Bruges, Oistende, Nieuport et Dounckercke, duquel lieu ils pourroient par bateaux d'Angleterre et l'assistance de ceulx que l'on pourroit recouvrer audit Dunckercke, estre transportés à Douvres, lequel passaige, pour traverser le meilleur endroit des pays de par deçà, ne seroit très-grande lésion et soule de subjects du Roy.

Il y a en second lieu le chemin dois lediet Amersfort vers Dordrecht, duquel lieu on pourroit transporter lesdits piétons par eau, à quoy fauldroit quarente bateaulx, jusques à Vlissinghen en Zélande et dois là en Angleterre, ayant commodité de plusieurs vents pour ce faire et estans les ports de Flandres toujours à la main pour s'y retirer, survenant quelque torment ou autre nécessité.

Le chemin qui tiereement s'offre, est celluy dois Amersfort vers la Brielle et dois là en Angleterre, dont le passaige est le plus brief de tous; mais, oultre les incommodités pour la conduyete de piétons dois lediet Amersfort jusques à la Brielle, accède ceste bien grande qu'en icelluy lieu ne s'y trouve batteaulx.

Et le lieu où quartement se pourroient embarequer lesdits piétons et l'on pourroit estre assez pourvu de navires, est celluy d'Amsterdamme; mais il est accompagné de ceste discommodité que pour de là povoir entrer en plaine mer, fault que l'on soit servy de plusieurs et divers vents de levant ou noirt-oist propres pour bonnement passer vers Angleterre, par où l'on se mettroit en dangier de faire long séjour sur mer et entrer en quelque autre ultérieur inconveniencé.

Ce que tout bien considéré et pesé, a icy semblé qu'il n'y a plus commodieux passaige par mer que celluy par Vlissingen, et ay le tout bien voullu vous représenter afin que y prenez telle résolution qu'adviserez pour le mieulx; et à ce que le puissez tant

mieux faire, j'ay escript à ceulx du conseil du Roy en Hollande afin d'envoyer quelque homme expert en cest endroit vers vous pour vous assister à vous résoudre quant aux choix desdits passages avec charge et instruction de vous assister et adresser pour l'avancement de l'embarquement et provision des vivres desdits gens de guerre, selon que sera requis et se pourra faire, qui me gardera m'extendre Iey plus avant, ains, me remectant à ce qu'en ferez et ce que trouverez estre besoing de requérir ultérieurement de ce coustel-cy, à quoi, en estant adverti, sera donné tout ordre possible, je finirai la présente et vous recommanderay, Mons^r l'Ambassadeur, en la garde du Créateur.

De Bruxelles, le x^e jour de juing 1558.

E. PHILIBERT.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 795.*)

CLXXIX.

La reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(VERS LE 45 JUIN 1558.)

Emprunts à négocier. Elle l'autorise à retourner pendant un mois en Angleterre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XII, n° 801.*)

CLXXX.

La reine d'Angleterre au comte de Westmoreland.

(16 JUIN 1558.)

Elle a appris, selon des avis transmis de Flandre par W. Pickering, que les trois mille Allemands qu'il a enrôlés, arriveront le 26 à Newcastle.

(*Domestic papers. Queen Elisabeth, Addenda, p. 479.*)

CLXXXI.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 19 JUIN 1558.)

Don Alonzo de Cordova ne tardera pas à se rendre en Angleterre. — Il est sans nouvelles de la santé de la reine : ce qui l'inquiète. — Il désire envoyer les Allemands du colonel Wallerthum à Gravelines, d'où il leur serait toujours facile de se rendre à Dunkerque afin de s'y embarquer pour l'Angleterre. — Il craint que les achats d'armes à Anvers ne se fassent plutôt pour certains intérêts particuliers que pour le service de la reine.

El Rey. Conde primo. A vuestra carta de seis del pressente no he respondido hasta agora por esperar á hacerlo con Don Alonso de Cordova, el qual no se ha podido despachar por las grandes ocupaciones que ha avido. Yo quedo entendiendo en despacharle y partira muy en breve : con el os serivire mas largo y avisare de todo lo que se offresciere. Este correo he mandado despachar por avisar á la Reyna de mi salud y tener nuevas de la suya, que, como ha algunos dias que no me serive, no puedo dexar de estar con cuidado.

Tambien se offresce deeiros como por la falta que tengo de infanteria alemana, aviendo de sacar la que esta en las plazas destos estados, assi para el secorro de Tiunvila, como para juntar mi exercito, ternia necessidad muy grande de servirme de la coronelia que ha hecho Walderthum para llevar á esse reyno por dexarla en Gravelingas, que como sabeis se fortifica, y aviendo el numero de gente que los enemigos tienen en Cales, no puede quedar con seguridad si no esta muy bien proveida, y teniendo consideracion á lo que me aveis scripto, que los de ese reyno estavan arrepentidos de averlos pedido, y tambien por que por todas las vias que se tienen avisos, se entiende que los Franceses no han reforzado de gente por la parte de Escocia, paresciendome que ay se puede escusar, he mandado que la dicha coronelia no se vaya á embarcar á Holanda, como estava acordado, sino que siga su camino derecho á Dunkerque y Gravelingas por que conviene que se halle alli con brevedad para el efecto que esta dicho. Yo no serivo nada sobre la quedada de esta infanteria á la Reyna, por que queria que vos con la prudencia, destreza y buena manera que sabreis usar, procurades de encaminar con los del Consejo y los demas que vieredes convenir que ellos de suyo viniessen en descargarse della y pedirnos que la tomassemos en nuestro servicio ó que se despidiesse, y assi os encargo mucho que lo procureis de encaminar, usando en ello de la diligencia y buen modo que yo confio como en cosa que conviene tanto á mi servicio, y sino pudiessedes alcanzarlo por esta via, en este caso hablareis

claramente á la Reyna sobrelo y le pedireis de mi parte que pues cessa la necessidad que ay avia de la dicha gente (como arriba está dicho) y yo la tengo aca tan forçosa, tenga por bien que yo detenga aca en mi servicio la dicha coronelia, diziendo y encareciendole quanto me va en ello que es mas de lo que aqui se os podria dezir, y que yo la pagare y entreterne de aqui adelante, pues lo passado que se les ha dado ya esta gastado, y aunque la huviessen de despadir, se les avia de dexar, y si fuere menester y á la Reyna le paresciere que conviene, hablareis sobre ello á los del Consejo dandoles á entender las causas que á esto me mueven para que tanto mejor vengan en ello y avisareisme luego de lo que se hiziere por que sino se pudiere acabar, pues estara esta gente en Gravelingas, facil cosa sera mandarlos ir á Dunquerque para que de allí se embarquen y passen á esse reyno.

Los dias passados se me pido licencia por orden de la Reyna para sacar destos estados para ese reyno alguna cantidad de armas y yo la di luego, como lo deveis tener entendido, y por que de poco aca se me ha pedido licencia de nuevo para sacar destas tierras ocho mill coseletes, ocho mil arcabuzes y otras tantas mill picas, y no me han traído carta de la Reyna sobre ello, aunque queriendolo ella, yo no puedo negarle la cantidad que fuere necessaria. Todavia, por que he entendido que no se pido con su sabiduria y voluntad sino por respecto de algunos particulares que entienden hazer granjeria y mercaderia dello, yo os encargo mucho que con el mejor modo que pudieredes entendais de la Reyna si tienen necesidad destas armas y en que cantidad y á que personas se ha de dar la licencia para que no aya fraude, y avisareisme dello por que, hasta tener vuestra respuesta, yo mandare entretener la licencia. A todas las otras cosas os respondere brevemente, como esta dicho.

De Bruselas á xix de Junio de M. D. LVIII.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLXXXII.

Thomas Gresham à la reine d'Angleterre (Extrait).

(ANVERS, 20 JUIN 1558.)

Avant de retourner en Angleterre, il prendra les ordres du Roi qui se trouve à Bruxelles et qui organise son armée déjà forte de dix mille chevaux et de trente mille fantassins. Le duc de Savoie, capitaine général, se rend à Namur.

I shall affore my departure gyve my attendans apon the Kinges Mat^e for to knowe his pleasure yf a wolle commande me anny service to Your Hightnes and therwith repaier to Your Grasse with dilligens, whome, thankes be to God, is in right good helth at Brussels and now in a great forwardnes of his armye off horse and fotte men, being stronge at this instant with x m^l horse men and xxx m^l fotte men at the least, and within this xij daies a shall have xvij m^l men more at his cittie of Namewre, wheras the Dewcke of Savoye His Ma^t Cappitayne-Gennerall dothe departe frome Brussels as this daye for the conducte of them into the filde, beseching Our Lorde to sende His Ma^t helth and victorie ovir his ennemyes, wherin and in all other my charge I have writin to my lordes of your most honnorable Cownsail more at large as knowith Our Lorde, whome preserve Your Hightnes in helth and long liffe and longe to raynge ovir us with increas of honnour.

Frome Andwarppe, the xxth of june anno 1558.

By Your Hightnes most humble and faythefull obedient subject.

THOMAS GRESHAM, Mercer.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 797.*)

CLXXXIII.

Le roi à William Pickering.

(BRUXELLES, 21 JUIN 1558.)

Il a ordonné à Wallerthum de se diriger par Anvers vers Dunkerque.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XIII, n° 29.)

CLXXIV.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 23 JUIN 1558.)

Il se félicite d'avoir reçu de bonnes nouvelles de la santé du roi. Quant à celle de la reine, elle est un peu meilleure que les jours précédents. — Difficultés qu'a rencontrées en Angleterre le projet du roi de retenir à son service les Allemands. — On insiste pour que le roi autorise l'expédition des armes achetées à Anvers. — Plaintes des ambassadeurs de la Hanse. — On désire la paix avec l'Écosse. — Il a fait visite à la princesse Élisabeth qui s'est montrée heureuse de le voir : il ne se félicite pas moins de cet entretien, dont il rendra lui-même compte au roi. — L'étape des laines sera établie à Bruges. Des députés de Bruges s'étaient rendus à Londres. Il leur a dit que la question était résolue et que, malgré le désir des Anglais de voir l'étape fixée ailleurs, ils devaient au roi le choix de leur ville où elle sera fixée.

S. C. Magestad. La carta de Vuestra Magestad de xix recebi á xxii con Francisco que ha sido bien desseado por que aviamos estado trez semanas sin saber de Vuestra Magestad, á Dios gracias, que Vuestra Magestad qucdava con salud. La Reyna nuestra señora la tiene mejor que estos dias passados que estuvo aquexada de los achaques que suele.

Luego ayer como Francisco llego comence á tratar con algunos de los del Consejo lo de los Alemanes por ver si podia encaminar el negocio como Vuestra Magestad me mandava y hallelos muy diferentes de como estavan aora un mes por que despues que el Almirante vino de alla, todo ha sido encarecer lo de Escocia y Irlanda y demás

desto, como han desembolsado ya dineros para el Aufguelth y paga del primer mes y tienen alla las naves para traellos hazeseles de mal dexallos, pero ensin han venido en ello de la manera que escriven á Vuestra Magestad fue necesario que se juntassen todos con el Cardenal y que yo les hablasse aunque procure escusallo no les dixe resolutamente que Vuestra Magestad los tomaria sino que lo creya por que me parecio que era mejor que quedasse á voluntad de lo que Vuestra Magestad quissiese hazer y tambien por no dezilles la necessidad grande que avia dellos por que de cada cosita que se les pide les parece que no se puede Vuestra Magestad sostener sin ellos. Suplican á Vuestra Magestad que con la mayor brevedad que pudiere les responda si quiere tomar los Alemanes y mande dar la licencia de las armas por que ellos tengan tiempo de provcer la frontera de Escocia de gente armada desta tierra. El obispo de Ile¹ y maestro de Rols Cordell² estavan despachados para Escocia á visitar aquella frontera y entender en la fortificacion de Barvich, es muy buena comission para un obispo y un bachiller, hanse detenido oy por lo de los Alemanes y fue necesario mudalles la instruction por respecto desto.

La licencia para sacar armas dessos estados que dieo Vuestra Magestad que se le pidio ultimamente sin carta de la Reyna nuestra señora ni del Consejo fue par orden del Marques Thesorero que lo escrivio á Grassan despues de avello tractado y determinado el Consejo, y aora suplican á Vuestra Magestad les haga merced de darsela, por que para armar los que han de ir á Escocia en lugar de los Alemanes, y para la gente que ha de quedar para la seguridad de la persona de la Reyna nuestra señora, dizen que han menester la cantidad que pidieron de viii^m cosseletes y viii^m arcabuzes y xiii^m picas, y, aunque yo he procurado que no sea tanta, todavia insisten en ello.

El Almirante dize que Vuestra Magestad le mando que aguardasse aqui la orden que le embiaria de lo que huviesse de hazer con el armada, la qual seria aca mediad este mes, y á la Reyna nuestra señora, parecele que es bien que agarde aqui, muy contra mi voluntad que yo quisiera que fuera ido y he hecho instancia por ello, pienso que dentro de tres dias se irá á las naves, pues alla se le puede embiar y aunque dizen que todo está en orden estaralo mejor con su presencia. Yo no quisiera en ninguna manera del mundo que Vuestra Magestad le huviera mandado ir á Brusselas, por que hasta aora para ninguna cosa se que aya sido util su ida y para algunas dañosa.

Los Embaxadores de la Ansa Theutonica estan con descontentamiento de que se les dilate tanto su respuesta. Pagete³ que es de los diputados para este negocio el que mas tracula con ellos, sospecho que les ha dado á entender que á causa de Vuestra Majestad

¹ L'évêque d'Ely.

² Sir Thomas Cornwallis.

³ Lord William Paget, l'un des ministres de la reine Marie.

se detienen, de que me pesaria. Yo crei que Francisco truxera esta respuesta, oy quando hable al Consejo lo primero fue descargar á Vuestra Magestad de que no huviesse respondido á este negocio por las ocupaciones grandes que se han ofrecido.

El Cardenal y los de mas del Consejo, despues de aver tractado lo de los Alemanes y otras cosas, me hablaron del rompimiento de la guerra con Escocia y aun reprehendieron al Almirante por que no avia hablado en ello á Vuestra Magestad y dichole quan mal lo toman los desse reyno por que cada dia se lamentan de daños que reciben á causa de no se aver rompido. Creo que tornan á eserevir á Vuestra Magestad sobrelo, y á mi me pidieron tambien que lo hiziesse.

Ochocientos gastadores de los mill que Vuestra Magestad mando llevar de aqui devuen estar ya en Dunquerque de razon por que á los xiiijº deste comenzaron á ir los primeros hasta los xxjº. Los dozientos que restan, me certifican que seran aqui dentro de cinco ó seis dias. Yo escrivi al capitán de Dunquerque para que los hiziesse acomodar y avisasse á Moss^r de Glajon de como eran allí, y tambien tenia escrito á Moss^r de Arras como iban. Randolph que es el que los ha de llevar, partira dentro de tres ó quattro dias si Vuestra Magestad no manda otra cosa ó la Reyna nuestra señora. A Erasso se embia razon de lo que se ha hecho con ellos, no me ha parecido usar de las patentes sino dalles á los capitanes y á los gastadores algunos dineros á buena cuenta y sus libreas y que alla Moss^r de Glajon y los officiales de Vuestra Magestad se entiendan con ellos, avisandolos que seran pagados como es el ordinario y van contentos.

Yo fui á hacer la visita de Madama Isabel que Vuestra Magestad me mando, de que ella holgo harto, y yo tambien de avella visto, por lo que dire á Vuestra Magestad quando alla sea.

Suplico á Vuestra Magestad sea servido de mandar que este correo se despache luego, por que assi me lo han pedido los del Consejo, y pareceme que piden razon.

Ya se concluyo con los mercaderes de aqui que llevassen las lanas á Brujas, como Vuestra Magestad entendera por la carta del Consejo, y despues vino un gentilhombr del Duque de Saboya con cartas suyas para Su Magestad y para el Cardenal y otros algunos á negociar esto de parte de Brujas y con certificalle que estaba ya el negocio acabado no le podia vedar el dar las cartas. Yo lo dixe que, aunque los desse reyno desseavan ir á otros lugares dessos estados, Vuestra Magestad, por los respectos que me mando eserevir, quiso mas que fussen á aquella villa, y el llevo bien entendida la merced que Vuestra Magestad les hizo.

Nuestro-Señor, etc.

En Londres, xxiiij de junio 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLXXXV.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(BRUXELLES, 29 JUIN 1588.)

Affaires des villes de la Hanse. — Si la ville de Bruges a été préférée à celle de Middelbourg, il espère que les habitants de Bruges feront tout ce qui dépendra d'eux pour satisfaire les marchands anglais. — Il a chargé le comte de Feria de leur faire connaître sa résolution au sujet des Allemands. — Il lui confie aussi le soin de répondre sur la déclaration à faire contre les Écossais. — Il approuve ce qui a été décidé au Conseil d'Angleterre pour la perception de divers impôts.

Philippus, etc. Prædilecti, etc. Ad ternas literas quas hujus vj, xvij et xxiiij a ad nos dedistis, breviter responsuri, ab illo primo ac præcipuo carum capite de civitatum maritimorum negotio ac conditionibus exordiemur, diligenter nos utique et accurate ea quæ a vobis scripta sunt ac vestram ea de re sententiam expendisse et quas ob causas in eam deliberationem descenderitis, ex eo scripto quod una misistis ab undè intellexisse, ac nostram de toto negotio sententiam (sicut petitis) et voluntatem ad comitem Feriæ perscribere, qui (ne eadem his literis a nobis repetantur) in mandatis habet ut singula vobis exponat, cui, hac in re, vos hortamur ut eam fidem habeatis quam nobis essetis habituri.

Cæterum quod postulatis ut, quando civitas Brugensis ad tractationem.... Melderburgensi prælata est, eis imperemus ut amice se cum vestris mercatoribus..... et....., speramus id Brugenses præsturos ut ejus commorationis mercatores vestros non peniteat.

De Germanorum vero quos Valderhumus isthuc conducebat stipendijs et sumptibus, quid a nobis sit constitutum ex comite Feriæ intelligetis, ad quem de rebus omnibus pluribus scribimus.

De armorum autem numero, quem ex his regionibus isthuc transvehi postulatis, ut vobis satisfiat præcepimus. In his vero quæ toties pro declaracione horum subditorum nostrorum adversus Scotos fieri a nobis petistis, quid tractatum sit, brevi intelligetis, neque id oblivioni tradideramus aut ullam rem unquam prætermittere poterimus quin (quoad ejus fieri poterit) istius regni commodis et securitati prospiciatur.

Cætera quæ a vobis deliberata atque acta sunt, tam de reddituum persolvendorum ratione et de vectigalibus, facta lanarum in pannos commutatione, ut id detrimentum pensari ac suppleri possit, non possumus non probare quod ea prudenter a vobis perpensa et deliberata esse nobis persuadeamus, atque erit perquam gratum ut vestra con-

suetia prudentia res istius regni tractetis ac nos de vestris consiliis certiores crebro faciat.

Datum Bruxellæ, die xxix mensis junii 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLXXXVI.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 28 JUIN 1558.)

Il lui envoie la relation de la perte de Thionville et continuera à lui donner avis de tout ce qui se passe. — Prochain voyage d'Assonleville. — Les sapeurs anglais ont débarqué et se dirigent vers Gravelines. — Dès qu'Alonso de Cordova sera arrivé en Angleterre, le comte de Feria pourra se rendre aux Pays-Bas.

.....¹ Lo que ha sucedido en la perdida de Tiunvila entendereis por una relacion que se os embiera con esta y el estado en que estan aca las cosas y provisiones que havemos mandado hazer, y para quando esperamos tener junto nuestro exercito : de lo que mas se ofreciere se os dara continuo aviso como es razon.

De Bruxelas, á xxix de junio 1558.

² D'Asonleville es ya venido y ira brevemente, y los nccc^o gastadores estaban ya en y me scrivieron ayer que iban á Gravelingas. Don Alonso ira luego y en llegando el os podreis venir.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

¹ Le commencement manque.

² Le post-scriptum est de la main du roi.

CLXXXVII.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 4^e JUILLET 1558.)

Il est à désirer que le seigneur de Wacken, amiral de la flotte, s'entende avec l'amiral d'Angleterre sur les attaques à diriger contre les côtes de France. Il a donné en ce sens des instructions au seigneur de Wacken et demande que la reine fasse de même à l'égard de Clinton.

El Rey. Conde primo. Ya abreis visto lo que os scrivi poco ha para que diessedes prissa á que el Almirante saliesse con el armada desse reyno y attendiesse á hazer los efectos que se pudiessen en daño de las costas del reyno de Francia. Despues he tenido aviso como el armada destos estados que se ha juntado y aparejado por mi mandado en Zelanda, esta ya en orden y presta de manera que no espera para salir sino el primer buen tiempo, y yo he embiado a mandar á Monss^r de Vaquene¹ que como almirante della la lleva á cargo que en todas las cosas que pudiere y se offrecieren tenga buena inteligencia y correspondencia con el Almirante de Inglaterra, y nos paresce que seria muy á proposito que ellos, primero que intentassen cosa ninguna, communicassen y confieresen entre si lo que contra les comunes enemigos se devria intentar y emprender para que de comun parescer y consejo se hiziessen mejores effectos, y por esto he mandado al dicho Vaquene que con la primera commodidad que pudiere llegar á la costa desse reyno, ó si se le offreeriere qualquier occasion para ello, el se vaya á ver con el Almirante desse regno y hable, trate y comunique con el todos sus consejos, y lo que le paresciere que se devria emprender para que en la execucion puedan proceder los dos con mas dexteridad y ayudarse con comun acuerdo e intelligencia, como yo confio dellos que lo haran, y escrivo sobreto mismo al Almirante desse reyno una carta que lleva en su ercencia el dicho Vaquene; mas, por que el negocio se encamine mejor, seria bien que vos de mi parte hableis á la Reyna y le pidais que ella mande scribir á Clinton en esta misma conformidad para que el tambien procure de verse con el dicho Vaquene y que comuniquen y platiquen todo lo que se podria hazer y intentar en las costas del enemigo y como se ayudaran las dos armadas para divertir sus fuerzas y hazerles major daño y conseguirse los effectos que se pretenden, encareciendole el servicio que recevira en la conformidad y buena correspondencia que huviere entrel-

¹ Adolphe de Bourgogne, seigneur de Wacken.

los, y avisarmeis de lo que avra proveida la Reyna sobrelo, por que holgare de entenderlo.

De Brusselas, á primero de julio M. D. LVIII.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CLXXXVIII.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 5 JUILLET 1558.)

Impression produite par la perte de Thionville. — Depuis on a appris que les Français étaient entrés à Dunkerque. — La reine a fait appeler le comte de Feria et lui a dit que les marchands anglais n'oseraient plus se rendre pour le commerce des laines à Bruges. — L'amiral d'Angleterre va prendre la mer et se dirigera vraisemblablement vers l'île d'Alderney, qui est tombée au pouvoir des Français. — Si quatre navires français abordaient en Angleterre, il y aurait lieu de craindre des troubles. — Plaintes des conseillers de la reine sur l'affaire de Wallerthum. — La reine a reproché à l'ambassadeur de Suède de rechercher à son insu la main de la princesse Élisabeth pour son maître, et, comme il annonçait qu'il persisterait dans ses démarches, elle lui a défendu de les renouveler.

S. C. Mag^d. A dos deste llego aqui el correo que Vuestra Magestad despacho á los xxix, y quatro dias antes se avia sabido la perdida de Tiunvila ¹: ha sido una apazible nueva para algunos destos consejeros y muy celebrada de muchos. Grassam la escribio de Anvers, y aun hizo un correo á posta que alcançasse al ordinario antes que se embarcasse.

Despues aca siempre han dicho que eran perdidas Gravelingas y Dunquerque, sin poderse averiguar de donde salio la nueva, hasta que esta tarde la ha tenido la Reyna nuestra señora de tres navios suyos que estavan en Dunquerque, aguardando á Don Alonso de Cordova que estando ellos en la havra vinieron alli Franceses con ocho pieças de artilleria y tomaron la tierra, aunque no saben dezir como, mas de que los vieron venir, y vieron despues dentro vanderas de Francia ². A Su Magestad le han

¹ Thionville tomba au pouvoir du duc de Guise le 22 juin 1558.

² Le maréchal de Termes arriva devant Dunkerque le 2 juillet 1558, mais il n'y entra que quatre jours après.

engrandecido tanto la nueva que me embio á llamar á Duram-Plaz, y me dixo que queria luego despachar este correo á saber de Vuestro Magestad, y por que yo le deshire el negocio, diciendole como Dunquerque no era lugar fuerte, ni estaba guardado, y que seria bueno dilatar la partida del correo hasta manana por que supiessemos lo que los embaxadores de la Ansa Teutonica responden á lo que ultimamente se les dixo, y de otros negocios, Su Magestad no ha querido, antes se enojo comigo y dice que los mercaderes deste reyno no osaran llevar sus lanas á Brujas. Despues de entender esto, yo bien se quien ha persuadido á Su Magestad esto y otras muchas cosas que no convienen al servicio de Vuestra Magestad, que dire quando alla fuere. No puede Vuestra Magestad pensar de lo manera que aqui se tratan estas nuevas y quan vedriado esta todo lo del reyno.

Este correo que ultimamente vino de allá, me dixo como avia passado Don Luis de Carvajal á meterse en Gravelingas y que quando el se embarco tuvo nueva en Dunquerque que los Franeeses quedavan en la esclusa y aqui tambien se sabia por otras vias. Entendido esto trate con la Reyna nuestra señora que mandasse ir al Almirante luego alla con toda el armada que esta en Persemua y en Dovra, y salieron estos con decir que Franeeses les han tomado la Isla de Alderne que es hacia Normandia y que el Almirante seria bien que fuese alli primero que á otra parte por que era cosa de importancia. No se lo ose contradezir por que, para decir la verdad á Vuestra Magestad, yo he miedo que, si quatro naviros de Francia echan gente en este reyno, lo han de revolver.

Muy de mal se les ha hecho á estos consejeros perder el dinero que han dado a los Alemanes. Yo les dixe que de sola la paga de tres dias venia Vuestra Magestad solamente a aprovecharse, pues el Aufgnelt que les havian dado claro estava que era perdido, y de la paga de un mes que avian recibido, tenian servidos doze dias quando el correo aqui llego y que para avellos de despedir les avian de dar á lo meus media paga y que avian de considerar los inconvenientes que se escusavan de no traer esta coronelia, presupuesto que Franeeses no reforçavan á la parte de Escocia y que de soldados del reyno se podia suplir la necesidad que huviese, a quien no avian de dar Aufguelt, ni dinero de despedida, ni tan gran sueldo como á los Alemanes de buena parte. Resta aora que sobre el credito de Grassam tomaron armas los Alemanes que vienen á sumar cantidad de dos mill libras, y como no han desembolsado este dinero, quieren que Vuestra Magestad se lo pague. Yo les dixe que Vuestra Magestad lo mandaria assi por que me parece razon y que les haria mucho dessabrimiento otra cosa, como so fuese mayor la cantidad, á mi no me escriven nada de alla destas dos mill libras, ni sabia nada hasta que me lo dixeron ellos. Vuestra Magestad me manda en un carta que dissimule esto de los Alemanes y dize en la del Consejo que yo dare razon dello, la qual ellos quisieron saber, y por esto fue forzado entrar en argumentos.

El embaxadòr de Suecia se contento de la respuesta que se le dio por el Consejo y dixo que queria empiar razon della á su principe y aguardar aqui la respuesta, y quando la Reyna nuestra señora le hablo y reprehendio delante del Chanciller y de Piter por lo que avia propuesto á Madama Isabel sin su sabiduria, el se disculpo placemente pero torno á insistir en la demanda. Su Magestad le respondio que ella no pensava proceder mas adelante en aquel negocio. Creo que escrivira á Vuestra Magestad particularmente lo que passo con el.

Dentro de tres o quatro dias se responderá á Vuestra Magestad á los otros negocios que el Consejo tiene á cargo.

Nuestro-Senor, etc.

De Londres, v de jullio 1558.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado Leg. 811.*)

CLXXXIX.

L'Amiral Clinton à la reine d'Angleterre.

(A BORD DU *Lion*, 8 JUILLET 1558.)

Le port de Dunkerque étant bloqué par les Français, il indique les ports de Flandre où il convient d'envoyer les lettres destinées au roi, savoir ceux d'Ostende, de l'Écluse et de Flessingue.

It may please Your M^{te}. I have reseyyd Your Hynes letres of the vth of this monyth, wych eam to my hands this nyght at ix a clok; and, wheras your pleasure is yt, I shold advartese Your M^{te} whear the methyst place in the coste of Flanders is for conveyance of Your Hynes lettars to the Kinges M^{te}. For aunsar ther unto, it may lyk Your Hynes, yt seing the port of Dunkyrk is stopyd by the French, Your Hynes next pasage for conveyance of your lettars is to Ostend, Slevs or Floshing.

To every of thos ports Your Hynes may as saffly convey your lettars as afoure to Donkyrk and within ij or iij owars passage as sone as at Donkyrk, and may be conveyd as saffly by Your M^{tes} ships and barks in the naro see as they were afore to Donkyrk, ether from Dovar, Harwych or Lye in Essex, wher I will apoynt vessels to lye for to convey Your Hynes lettars at al tymes; and, if the wynd wyll not sarve at one place for a speedy conveyance, yet wyll it sarve at the other; and, for the more seurte of alle things to be don in the naro see by Your M^{tes} comandment, I have sent presently thyther from hens x of the metyst ships and barks in this navey for your porpose, who

shall joyne with Your Hynes ships yt are alredy ther; and I with the rest of your navey wyll remayne here in redynes to go to yt cost if so it be Your Hynes plesure apon your commandment by your lettars or otherwyse. And if the comyng of me with Your M^{ses} navey may do anny sarvys apon the soden on yt coste agenst the Kyngs M^{ses} enymes, I will apon knolayge go thyther, and yet I trust to have tyme soffyeyent to do soch enterprysis agenst your enemys as I have porposid, wheroff I have wrytyn to masster Seeretary and what placis I intend to goo too.

I humble beseach Allmyghty God long to prosper Your M^{se}.

From the Lyon, the viiith of july 1558.

Your M^{ses} umble sarvant and subiect.

E. CLYNTON.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 37.)

CXC.

Le roi au comte de Feria.

(BRUXELLES, 14 JUILLET 1558.)

Il le charge de faire entendre à la reine et à ses conseillers la situation de ses affaires. — Il espère que les Anglais agiront avec vigueur et désire savoir ce qu'ils ont fait. — Il lui ordonne de se rendre aux Pays-Bas dès que don Alonzo de Cordova sera arrivé en Angleterre. — Affaires de Wallerthum et des armes achetées à Anvers. — Il a appris avec plaisir ce que la reine a dit à l'ambassadeur de Suède et désire savoir ce qui a eu lieu depuis. — Réclamation du roi de Portugal au sujet d'un navire saisi par les Anglais. — Le comte d'Egmont a défait les Français.

El Rey. Conde primo. A vuestra carta de cinco del presente avra poco que dezir por ser en respuesta de lo que os aviamos scripto, mas de que la satisfacion que distes á la Reyna y á los demas cerca del successo de Tiunvila y Dunquerque, fue como convenia. Agora esta lo de alli en el termino que vereis por la relacion que se os embiara con esta de lo que ha sucedido. Espero en Dios que con su ayuda se pondran presto nuestras cosas en su ser, y assi sera bien que lo deis á entender á la Reyna y á todos los de ay para que se animen y attiendan por su parte á offendier al enemigo y hazer en Francia el daño que pudieren, y avisarmeeis de lo que se haze con essa armada y si fueron á lo de la ysla de Alderne y si la cobraron y lo demas que se huviere hecho, aunque espero

á que vos me lo digais todo mas particularmente en presencia, pues avra llegado Don Alonso de Cordova, y vos os podreis venir que no lo deseo poco.

A lo que os propusieron los del Consejo cerca de la paga de los gastos, que se han hecho con la gente de la coronelia de Valderthum, satisfizistes como convenia, y en lo de las dos mill libras de las armas, yo he embiado á llamar á Piquering y en viniendo os respondere á ello resolutamente.

Holgue de entender lo que me escrivis de la respuesta que dio la Reyna al Embaxador de Suecia. Avisareisme si hubiere partido o si ha insistido todavia en quedarse ay hasta aver dado razon á su amo como decia que lo queria hacer.

El Embaxador del Rey de Portugal mi sobrino me ha informado que viniendo el año passado de Arguim una nave del Rey su amo nombrada la Raposa fue tomada de Franceses y traída al puerto de Abra-Nova ¹ y que aviendose quexado dello al Rey de Francia, el que por las cosas del dicho Rey mi sobrino allí reside, mando que luego se la restituyessen con toda su artilleria y ropa como se hizo, pero que saliendo del dicho puerto de Abra-Nova para seguir su viage á Portugal, diz que le salieron de traves quattro naves inglesas que la truxeron á Artamua, donde le tomaron toda el artilleria y lo que mas en ella avia, pidiendome con instancia que yo mandasse hazer sobre ello el officio y diligencia que convenia, y por que aviendo tanta razon y obligacion para mirar por las cosas del Rey de Portugal y favorecerlas como las proprias, serivo de mi mano á la Reyna sobreste particular, os encargo mucho que vos le informeis de lo que ha passado y le pidais y roguéis de mi parte que mande que luego se restituya la dicha nave con toda el artilleria y las otras cosas que huvieren sido detenidas á las personas que venian en ella, y si antes de vuestra partidad no se acabasse de negociar, dexareis el cargo dello á Don Alonso para que lo solicite, que por tener por cierto que vos hareis en ello la misma diligencia que si fuese cosa mia, no he consentido que el Embaxador embie persona propia á acordarlo y solicitarlo, y avisareisme de como se avra proveido por que holgare de saberlo.

De Brusselas, á xiii^o de Julio M. D. LVIIJ^o.

² Bien lo ha hecho el conde d'Egmont, pucs a rotto los Franceses qu'estaban en Dunquerque, como alla abreis entendido ya ³.

(*Archives de Simancas, Seqr. de Estado. Leg. 811.*)

¹ Le Havre.

² Le post-scriptum est de la main du roi.

³ Le comte d'Egmont défit le maréchal de Termes près de Gravelines le 15 juillet 1558.

CXCI.

William Pickering à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 24 JUILLET 1558.)

Il a vu le roi dans le Parc de Bruxelles au moment où ce prince revenait de la chasse. — Son accueil a été fort courtois. — Le roi désire conserver les Allemands, sauf à les envoyer plus tard en Angleterre. — Le roi lui a remis des lettres pour la reine.

It may please Your Highnes to be advertised that in my last letters unto the same, I said I wold signifie unto Your Grace the Kings Ma^{tes} resolution abowte the thre thousand Allemaignes, so soone as I could. At my late arrivall at Brussels for that purpose, Don Antonio de Toledo dyd me t'onderstande that his Ma^{tes} meanyng was to kepe them in theis parties to be transported for all that into England in case any occasion shuld be offered for the same at any tyme. Hereappon I stayed till within thre or fower dayes followyng I hard of the Kings Ma^{tes} preparyng him self with speed towards the feylde. Then me thought it not amis (because I was not cauld for all that while) to procure the knowyng of His Ma^{tes} pleasure concernyng myne owne abode here or my repaire homwards. And so submittyng myself, as was most mete, by my most humble and willyng offer unto what so ever thing it lyked His Ma^{te} to dispose of me, I requested Don Antonio to move His Ma^{te} in that behalfe, that he did, and upon tewsday last towards the evenyng he brought me into the park at Brussels, where I found the Kings Ma^{te} breaking upp of a buck that he him self had striken a lytell afore. As His Ma^{te} hadde cynded his pastyme, it pleased him to declare his gratefull taking of my simple service in good worthe and in such sort that I must nedes acknowledge, what so ever it hath ben or shal be, it may be by no meanes answerable unto the least part of His Ma^{tes} incomparable benigntie and bountifull goodnes towards me. After His Ma^{te} had talked with me a good while concerning the regiment and how well it was lyked of such as had seen the same, he said in effect, as Don Antonio de Toledo hadde tould me affore, that he ment to stay Your Highnes Allemaignes on this side the sea, onles other occasion were offred hereafter of sending them in to England, which, if it happcned, His Ma^{te} said Your Highnes should be assured bothe of them and others at all tymes. Then comyng to the declaration of his pleasure in that Don Antonio had moved at myne instance, His Ma^{te} said I myght repaire vere well towards Your Highnes in such convenient speede as the rest of my buysines in theis parties would permitt, with signification of his most harty recommendations unto Your Grace and report of His Ma^{tes} vere good estate and well-

fare, commaundyng me that I shuld wayte on him the next daye vere early afore his departure for His M^{re} letters unto Your Highnes to lyke eynde. Theis lettres I receyved of His Ma^{re} on wendnisday at his uprising betwene two and thre of the clock in the mornynge, which I send Your Grace at this present because I cannot conveniently com my self afore the registers and bookees of the last musters ar made upp and est sons written and delivered here by the Kings Ma^{re} express commaundement unto Seeretary Erasso, for the better understanding of all things touching the regiment hereafter. Moreover I have yet to recover abowte a thowsand florins of Your Ma^{tes} mony in Holland of that that was disboursed there of late for victayles and other necessaries for the transporting of the Allemaignes into England, which so sone as I can dispatch (that I shall procure with all speede possible and the better by the Kings Ma^{tes} letters graunted unto me in that behalf), I shall repaire with diligence towards Your M^{re}, unto whom Our Lord send such health, honnour and successe in all things as I and the rest of Your Grace good subjeets worthely wishe that you maye reigne over us long and many yearcs.

At Brusells, the xxiiiij of Juli 1558.

Your Ma^{tes} most humble servant,

W. PYKERYNG.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 809.*)

CXII.

La reine d'Angleterre aux échevins et au Conseil de la ville d'Anvers.

(28 JUILLET 1558.)

Elle leur recommande un marchand anglais et les prie de ne pas perdre de vue la réclamation dirigée contre un bourgeois d'Anvers nommé Étienne Wouters.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 813.*)

CXCIII.

Instructions données à Christophe d'Assonleville.

(8 AOUT 1558.)

Il demandera une audience à la reine et lui fera connaitre que le roi, par plusieurs motifs, juge préférable de ne pas déclarer la guerre à l'Écosse, mais que, s'il le fait pour ne pas se séparer de l'Angleterre, il réclame à ce sujet certaines garanties.

Instruction de ce que vous, nostre chier et féal conseillier de nostre privé conseil maistre Cristoffle d'Assonleville, aurez à faire et négocier devers très-haulte, très-excellente et très-puissante prineesse la royne d'Espaigne, d'Angleterre, etc., nostre très-chière et très-amée dame et compaigne¹.

Premièrement, vous yrez, en la milleure dilligence que pourrez, ouldit Angleterre en tel lieu que sera ladite dame royne; et, y estant arrivé, vous vous adresserez à nostre très-chier et féal cousin le conte de Feria, exhibant les lettres que luy escripvens², affin d'encheminer vostre audience devers ladite dame royne, à laquelle, ayant obtenu ladicie audience, présenterez nos lettres crétentialles que vous seront délivrées, avec nos très-affectueuses³ recommandations à sa bonne grâce, et luy exposerez⁴ vostre charge :

Qu'est de assurer ladicie dame royne de la singulière affection que tousjours avons porté au bien et avanchement de son royaume⁵ d'Angleterre, et le respect que tenons aux subjects d'icelluy, n'estre moindre que celluy que portons à nos royaumes pays héréditaires : ayant tousjours désiré d'entretenir, entre les communs subjects desdicts royaumes et pays, toute bonne amitié, voisinance et correspondance ; et n'avons eu moindre regret et desplaisir des hostilités usées et dommaiges inférés à nos communs subjects du royaume d'Angleterre, comme s'ils fussent esté inférés à ceulx de pardéçà, considérans aussi ce que leur emporte et au royaume d'Angleterre l'inimitié que présentement ils ont avec les Escossois, et à ceste cause, à la réquisition de ladicie dame royne et ceulx du conseil dudit Angleterre, avons par plusseurs fois fait mettre en délibération de conseil

¹ Il existe une minute de cette instruction qui porte l'annotation suivante : « Ceste minute a esté leute de mot à aultre à Sa Majesté, le VIII^e jour d'aoüst 1558. » Nous en relèverons les principales variantes dans les notes suivantes.

² Vous vous adresserez à don Joan de Cordua, nostre agent ordinaire illec, auquel escripvens les lettres que vous luy délivrerez.

³ Et ordinaires.

⁴ Déclairerez.

⁵ Nostre royaume.

aux princees de nostre sang, chevaliers de nostre ordre et autres seigneurs de nos pays de pardeçà le fait de la déclaration que Sa Majesté Réginalle et lesdiets du conseil désiroient que, en vertu des traictés passés entre les deux pays, feissions contre les Escossois ayant fait invasion oudict royaume d'Angleterre, et, pour les tenir pour ennemys, aussy exercer hostilité contre eux, ayant en ce fait tout ce qu'avons veu convenir pour le bien dudit royaume d'Angleterre¹. Et combien que nous avons trouvé ceulx de par deçà si très-affectionnés envers ledict royaume et qu'ils se louent grandement de la bonne amitié et mutuelle intelligence que d'ancienneté a toujours esté entre les deux nations plus que avec nulle autre, aussi l'inclination et affection sincère des subjects d'ung costel et d'autre, sy est-ce que n'avons aussi peu celer à ladie dame reyne que sur ceste déclaration sont tombées plusieurs considérations, non-seulement pour le regard que tous princees et potentatz chrestiens doibvent avoir de se justifier devant Dieu et le monde ès choses concernans la guerre, avant que mouvoir icelle, pour les maulx qu'y s'en ensuyvent, ainsy que Sa Majesté Réginalle a bien au long peu entendre par le dernier envoy et charge du conseillier d'Assonleville qui pour ceste cause a esté² en Escosse, mais aussy sur ce que ceste déclaration pourroit importier au commun bien desdiets deux pays³: ce que samble ausdiets seigneurs de pardeçà se debvoient encoires représenter à ladie dame royne et ceulx de son conseil, pour y avoir le regard et en prendre la résolution telle que l'on verra convenir, et mesmes⁴, comme en l'an XLIII dernier l'on vint faire samblable déclaration contre les Escossois, à la requeste de feu de très-louable mémoire le roy Henry VIII^e, à qui Dieu fasse paix, que lors l'on vit le peu de moien que les pays de pardeçà avoient de povoir d'icy grever lesdiets Escossois, et l'avantage que par contraire eux avoient sur ces pays, et que tout ce que l'on pourroit encoires faire contre eux, seroit sur la mer, où lesdiets

¹ Et combien que, en ceste consultation et délibération que avons tenue avec lesdiets princes, seigneurs et ceulx de nostre conseil sur ce que dessus, se soient trouvées belles et si évidentes raisons que justement, pour le bien de l'un et de l'autre pays, il convenoit s'excuser de faire ceste guerre du costé deçà, toutesfois se monstrans en rien ne vouloir desplaire à ladie dame royne nostre compagne, et pour perpétuer la bonne et sincère amitié et mutuelle intelligence qui est entre nostre dict royaume d'Angleterre et nos pays de pardeçà, se sont dès maintenant résolus de faire la déclaration de guerre contre icelus Escossois et porter avec Angleterre une commune fortune et les assister contre et envers tous pour ne se jamais séparer l'un de l'autre. Et néanmoins, paravant insinuer la guerre oudict Escosse, s'il plaist ainsy à ladie dame royne qu'il se face nonobstant les remonstrances que lui ferez de nostre part, a icy esté trouvé pour nostre descharge et acquit, aussy pour l'obligation que avons tant à nostredicte dame royne d'Angleterre comme à nos pays de pardeçà, de ne celer à ladie royne les considérations qui sont tombées en ceste déclaration de guerre.

² De vous qui pour ceste cause avez esté.

³ Des deux royaumes et pays.

⁴ Assçavoir.

Escoissois (comme pauvres) n'ont riens ou bien peu à perdre, et sy poeuent gaigner beaucoup tant sur les navires des marchans de pardeçà qui traphicquent en tous royaumes et pays, comme aussy sur les pescheurs, principallement en la saison et pescherie des barenys, laquelle se fait si loing d'icy aux costes dudit Ecosse, et aus-quelz l'on pocult bien mal donner convoy et seureté requise, estants mesmes les batteaux desdicts pescheurs espadus par la mer l'ung loing de l'autre, tellement que, au lieu que l'on leur pense faire mal par l'hostilité de pardeçà, l'on les enrichit davantaige et leur donne moyen de tant mieulx povoir soustenir la guerre contre Angleterre et ces dictz pays, tant par mer que par terre, sy par hostilité l'on leur œuvre le chemin de, se saisissans des batteaux ainsy espars et semés par la mer, s'enrichir et avoir le moyen de tant mieulx fournir aux frais de la guerre contre Angleterre, oultre l'incommodité et recullement que ces pilleries et déprédations nous causeroient ès aydes de nos subjects vers ceulx de la marine, qui sont des plus opulens et r'ches, et lesquels, cessans la navigation et train de la pescherie, tombent facilement en pauvreté et discontinuation de leur navigation, estant l'un des plus principaux biens de pardeçà, perdans par ce boult le moyen de furnir aux aydes, et dont plus de pauvres gens ont leur nourriture et entretenement, tellement que, se faisant la dicte déclaration et par conséquent en discontinuant la négociation et pescherie, il en fault attendre grand recullement desdictes aydes, signement de ceulx que jà ne sont encoires levés. D'autre part, comme les estats de pardeçà ont dernièrement entre aultres accordé de équiper ung nombre de navires de guerre, pour avec icelles assister les Anglois en leur emprinse de mer contre France, nous craindrons que, venans présentement à ceste déclaration contre Ecosse, nous ne scaurions donner aux Anglois telle assistance que bien vouldrions. Voires aussy nous doutbons que les dictz estats prétenderont en ce cas de emploier lesdicts navires de guerre autre part, mesmes pour l'asseurance de ladite pescherie et pour la garde de la mer de Oisteland, qu'est le plus ouvert à la navigation d'icelluy, fort importante pour nos dictz pays de pardeçà.

Et quant à la difficulté que allèguent ceulx du conseil d'Angleterre sur la plainte que font leurs marchans des dommaiges qu'ils reçoivent pour raison de la contractation de nos subjects de pardeçà avec les Escoissois, et que iceulx venants librement ès ports de pardeçà espient le partement et desseings desdicts marchans anglois et les assaillent après et les pillent à leur retour, ainsi qu'ils dient nouvellement estre advenu à deux navires appartenants à ladite dame royne, et dont ne doutbons l'on vous tiendra propos audiet Angleterre : à cela vous pourrez dire que l'on regardera de donner moyens¹ par lesquels facilement sera cbvyé² à tels invonvénients de tant plus

¹ Donner ordre et user de moyens.

² On obviara.

que¹ lesdites navires escossoises ne abordent que en ung havre ou deux de pardechâ, sur les quels l'on pourra bien tenir si bon œil² qu'ils ne sçauront effectuer leurs mauvaises intentions, en ordonnant que lesdits navires escossoises y viennent seulement marchandement équipées, et que l'on les rechierera songneusement soubz couleur des François et que l'on ne souffrira qu'ils feissent chose que puist tendre au préjudice desdits Anglois³.

Concluans⁴ que, pour les raisons et considérations susdites (encoires que l'on entend⁵ par deçà de courrir et soustenir avec les Anglois une mesme fortune et les favoriser et assister contre leurs ennemys), que toutesfois⁶ ceste rompture avec lesdits Escossois et la déclaration de guerre que de ce costé l'on feroit contre Escosse, ne sçaura porter ausdits Anglois aucun proufflet ou utilité, mais plus tost discomodité et grand domaige à nos subjects de pardeçà, aussy grand resentement du pauvre poeuple, que a esté la cause que les dictz seigneurs de pardeçà désiroient singulièrement qu'il pleust à ladie dame Royne bien peser le tout, et, s'il estoit possible, excuser ladie déclaration.

Et où Sadie Majesté Réginalle n'y voulsist aueunement entendre, ains qu'elle persévérist d'insister à l'obligation qu'elle prétend par les traités derniers de l'an XLII et XLVI⁷, tiendrez la main ad ce que, si nous deussions faire ladie déclaration⁸, elle voeuille adviser sur les inconveniens dessus mentionnés, pour par jo:nete main asseurer la navigation et pescherie et obvier aux pilleries et déprédatiōns que les Escossois pourroient faire sur nos subjects de pardeçà, à nostre domaige et à leur proufflet, comme dit est.

Plus remonstrerez à ladie dame que, jasoit qu'il fut trouvé par elle et nostre conseil illee convenir de déclarer la guerre de ce costé contre ledict Escosse, si samble-il, pour le bien publicque de nos pays et subjects communs et pour faire ung plus fructueux et grand effort contre ledict Escosse, que seroit expédient différer et remettre la dénunciation d'icelle guerre encoires quelque temps, sçavoir est tant que l'on ait moyen de les endommager et tant que ceste prouchaine pescherie soit achevée, spécialement jusques au retour des navires d'Angleterre et Flandres, ayans⁹ fait voiles contre France,

¹ Qui sera tant plus facile parce que.

² On tiendra l'œil.

³ Et ne comportera-t-on qu'ils facent chose quy puisse préjudicier auxdicts Anglois.

⁴ Remonstrans.

⁵ On se soit déterminé.

⁶ Il faict grandement à craindre que.

⁷ Et procéder oultre à la notification de guerre oudict Escosse.

⁸ Avant la faire.

⁹ A l'assistance desdits Anglois.

à celle fin de povoir cy-après faire quelque plus grand et vallable exploict à l'impourveu; aultrement, sy présentement estant les costes maritimes de ces pays destituées totalement de navires de guerre, l'on poeult assez entendre que icelle déclaration ne viendroit que au grand avantaige de l'ennemy qui s'enrichiroit de butin et pillerie, à la ruyne de la négociation de tous les pays de pardeçà, sans aucune espérance de povoir ce pendant endommaiger iceulx ennemys ¹.

Et pour aultant que, estants tombés, à la considération et pour le respect des Anglois, les pays de pardeçà l'an XLIII en guerre avec les Escossois, combien que les Anglois s'appoinetassent depuis avec eux, ces pays ce non-obstant demeurèrent en guerre avec eux, et sy longuement que, au prisme en l'an cinqante ensuivant, ils ² s'accordèrent avec eux ³, il sera de besoing que advisez sur ce poinct avec eux pour, ou cas ⁴ que l'on vienne à rompture ⁵, l'on y pourvoye de sorte que, comme la raison le voeult et les précédents traités le portent, lesdits Anglois ne s'appoincent sans assurer jointement ceulx de pardechà, de manière que l'on ne demeure avec les Escossois en guerre, sans avoir du costé d'Angleterre l'assistance requise pour les tenir en bride et éviter les dommaiges qu'ils pourroient faire contre les pays de pardeçà seuls; aussy que avant que faire ladiecle déclaration ⁶, l'on aye temps pour en préadvertisir les marchans, affin qu'ils ne tombent en inconveniant.

Sur toutes lesquelles choses susdictes vous pourrez plus près communiquer avec ladiecle dame Royn et ceulx de son conseil, et entendre leur intention et volonté et d'icelle nous advertir, pour y respondre selon que verrons convenir et la matière disposée, aussy selon l'affection que portons au bien et accroissement dudit royaume d'Angleterre, comme à nos royaumes et pays patrimoniaux.

Avec ce que, pour rendre ceste amitié tant plus estroicte, vous pourrez tenir propos de rafreschissement de costé et d'autre touchant les promesses mutuelles pour demourer amys d'amys et ennemys d'ennemys, selon la forme quy s'en pourra adviser ⁷.

Fait à , le . . . jour d'aoüst 1558.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Nég. d'Angleterre, t. I^e. Instructions, pp. 197, 205 et 210.*)

¹ La minute ajoute: « à quoy nécessairement pour le bien de l'ung et de l'autre convient entendre, et pour le moins jusques lors différer toute ouverture de guerre. » — Dans l'une des copies, tout ce paragraphe est omis.

² Les pays de pardeçà.

³ Iceulx Escossois.

⁴ Devant.

⁵ A rompre.

⁶ Ouverte.

⁷ Le texte de la minute se termine par ces mots : Vous employant ès choses susdictes selon qu'en

CXCIV.

L'archevêque de Tolède à la reine d'Angleterre.

Il y a beaucoup de malades à Mons. Le roi quittera demain cette ville pour se rendre à Arras. Sa santé est meilleure. — Il fait parvenir à la reine un tableau des forces réunies par le roi.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 817.*)

CXCV.

Christophe d'Assonleville au roi.

(WESTMINSTER, 25 AOUT 1558.)

Il a été reçu par la reine qu'il a trouvée triste et souffrante; puis il a conféré avec don Alonso de Cordova. — Seconde audience de la reine. — Il a exposé sa charge aux membres du Conseil, qui lui ont demandé de leur remettre par écrit tout ce qu'il avait remontré au nom du roi.

Sire, A mon arrivée en ce lieu qui fut le 20^e du présent. je trouvay la Royne aucunement indisposée plus, comme m'ont dict aucuns de ses gentilshommes et ministres, de mélancolie et tristesse que les affaires de son royaume ne passent comme elle désireroit bien, que d'autre mal. Le lendemain matin visitay Don Alonso de Cordova, couchant mallade d'une forte fièvre telle que règne aujourd'huy par tout le royaume, lequel me dict qu'il trouvoit bonnes les excuses que luy alléguois, pour quoy Vostre M^{te} n'avoit plus tost peu donner response à la Royne touchant cest affaire d'Escosse, car Sa M^{te} et ceulx de son conseil n'avoient peu bonnement entendre l'occasion du dit

vostre léaulté, dextérité et vigilance en avons la confidence. » Tout ce paragraphe est supprimé dans l'une des copies — La minute porte: Faict à.... le.... jour d'aoust 1558. Nous avons vu plus haut qu'elle fut soumise au roi le 8 août — Une des copies porte à la fin de l'instruction la note suivante: Il semble que, dilayant ladite déclaration, il porteroit plus de prouffit aux Anglois, pour ce que ce pendant se pourroit offrir occasion de joindre les communes forces et envahir les Escossois à despourvu, leur donnant une bonne main avant qu'ils s'en donnassent garde.

délay, sinon qu'ils jugeoient que on ne vouloit entendre à leur requeste; et le jour suivant que fut le xxii^e d'icelluy mois, j'eus audience à Sa dite M^{ie} Réginalle, luy donnant en premier lieu compte pour quoys Vostre M^{ie} n'avoit plus tost peu envoyé sa résolution du dit affaire, qui estoit en effet pour les grandes et continualles occupations de Vostre dite M^{ie} et de son conseil, tant sur les aydes des estats, ordonnance et levée de gens de guerre, de la résistance aux invasions des ennemis et pour former son camp, que principalement à cause de l'absence des seigneurs et autres de votre conseil sans lesquels telles matières de guerre ne se povoient résouldre, ni conduire, et a pris Sa dite M^{ie} le tout de bonne part, s'estant très-bien contentée de ma déclaration. Ce fait, m'ayant interrogué particulièrement de la disposition de Vostre M^{ie}, du camp, de l'estat de l'ennemy, de la dernière victoire et autres choses, dict à l'évesque de Hély que me menast en la chambre du cardinal pour faire semblablement le tout entendre à son conseil qui estoit en bien petit nombre à raison que la pluspart sont surprins de ceste commune maladie, auquel lieu je déclairay au dit sieur cardinal, chanellier, évesque de Helly, secrétaire privé et maistre des Rolles, de rechief le mesme que j'avois diet à la Royne, faisant toujours fondement que la déclaration de la guerre d'Escosse du costel des Pays-Bas ne povoit non seulement riens ayder à leur affaire, mais évidamment elle leur nuysoit, par dessus ce qu'elle ruynoit et affoloit les aydes de Vostre M^{ie}, pour ce que le moyen de faire grande invasion contre les François, anciens et commun ennemis de Vos deux Ma^{ies} et aucteur de ceste guerre, estoit osté à Vostre M^{ie} sans que l'affaire d'Angleterre contre Escosse en fût aucunement advanchée, en déclairant en oultre que le vray moyen qu'avoit Vostre M^{ie} d'ayder et assister à Angleterre en leurs affaires, estoit de faire une forte guerre audit François comme se fait présentement tant par mer que par terre, par où on empescheroit facilement que le dit François ne pourroit envoier ses forces en Escosse, comme l'on avoit bien veu qu'il n'avoit seu fere toute ceste guerre, quelque mine qu'il ayt voulu monstrar et bruit qu'il a fait courre de leur envoier gens, disant davantaige tous les autres argumens contenus en mon Instruction : ce que je disoye ne leur proposer pour excuser vos Pays-Bas de ceste nouvelle guerre; car Vostre M^{ie} s'estoit résolue satisfaire aux désirs de la Royne, encoire que icelle guerre fut notoirement pernicieuse et dommageable aus dits Pays-Bas, voires quant ils n'auroient celle de France; mais Vostre M^{ie} faisoit ce que dessus pour acquit de l'office qu'elle doibt à ses subjects et pour sa descharge, affin que on ne puisse dire cy-après, quant l'on voira le succès contraire à leur intention, que Vostre dite M^{ie} debvoit avoir préadverty de cela ses bons subjects, requérant aus dits sieurs du conseil vouloir sincèrement pour l'utilité et bien commun de Vos deux M^{ies} et de leurs sujets communs sur ce consulter entre eux et examiner équitablement les dites remonstrances, que, si ils ne leur suffisoient, comme j'ay prédict, Vostre M^{ie} estoit preste faire ce qu'ils vouldroient, ayant néanmoins toujours le délay et grâce d'ung mois ou deux, tant que les

navires de Flandres fussent de retour, la pescherie achevée, les marchans préadvertis et la guerre légitimement denuncée par hérault aus dits Escossois en la manière accus-tumée entre princes anchiens alliés. Sur quoy me donnèrent responce qu'ils avoient bien oy ma charge et que à celle fin qu'ils peuissent mieux examiner si ceste déclara-tion de guerre estoit prouffitable ou point, prioient que leur baillasse par escript les argumens dont j'avois usé : ce que leur promis fere le lendemain, comme je feis en la forme et manière que j'envoye présentement à Vostre M^e en latin, selon qu'il m'avoit convenu exposer ma charge, sur quoy j'attens jurnellement response desdits seigneurs du Conseil, que je feray incontinent entendre à Vostre M^e.

Sire, combien que j'ay délibéré adverteir Vostre M^e de plusieurs poincts grandement importans icy à Vostre dite M^e, lesquels je prépare mettre par escript, toutesfois, pour le subit partement du courrier que la Royne despesche inopinément, n'y puis présentement satisfaire, qui sera par le premier, Dieu aydant, auquel je supplie donner à Vostre M^e, etc.

De Westmunster, ce 25° d'aoust 1558.

(*Archives impériales de Vienne.*)

CXCVI.

Le Dr Wotton à la reine d'Angleterre.

(ARRAS, 26 SEPTEMBRE 1558.)

Il est arrivé à Lille où se trouvaient les plénipotentiaires du roi d'Espagne et du roi de France et s'y est arrêté afin d'apprendre quelque chose de leurs pourparlers et des démarches des ambassadeurs français. — Il a appris que le maréchal de Saint-André, à son retour de France où il s'était rendu à raison de sa maladie, a fait des propositions de paix qui n'ont pas été repoussées, et des plénipotentiaires ont été nommés des deux parts, mais ils n'ont pu s'entendre, et ceux du roi de France ont demandé de pouvoir lui faire parvenir des lettres secrètes : ce qui leur a été accordé. — Afin que le lieu de réunion fût moins éloigné des frontières, il a été fixé à Lille. Les ambassadeurs français ont sollicité la présence d'un secrétaire du roi de France. — Le point qui soulève le plus de difficultés, est la restitution de la ville de Calais, qui, d'après les plénipotentiaires français, est du domaine de France et ne leur a été enlevée que par la force et en dehors de tout droit. — La reine d'Angleterre sera invitée à envoyer des ambassadeurs. — Jusqu'à ce moment rien n'est conclu. — De Lille il s'est rendu à Arras où il a reçu des lettres du roi qui lui apprennent que les ambassadeurs de la Hanse sont partis. — L'Aubespine est allé rejoindre les plénipotentiaires français. — Le bruit de la mort du pape est répandu à Lille : on dit qu'il a été confirmé par l'envoyé de Florence.

Hit may please Your M^e t'understand that, the xxijth of this moneth, I arryvid at Lisle, where the commissioners for this peace ar, that is to saye the Prynce of Orange,

the Busshoppe of Arras and Ruy Gomes, and on the other syde the Constable and the Mareschall of Sainet-Andrewes; and as well to salute the Kings Ma^{re} commissioners, as also to see whether I cowde learne anye thinge there of their proceedings and of th'Embassadours of the Hanze, I thought that one dayes taryenge there cowde not be ylle bestowed. So did I tarye there the xxijth daye, and the meane season vysitid the foresaid lords of whome I learnid that they of the Hanze wer at Arras and there had allreadye spoken with the Conte of Feria and the President Viglius, who then wer both at Arras.

Of the tretye of the peace I learnid of the said Lordes that the Mareschal Sainct-Andrew being diseasidde (as they saye) of a certeyn disease, wherof he thought to be better curid yn France, obteynid leave to go home, and at his retourne brought worde that, yf the Kings Ma^{re} wer enclynid to a peace and wold appoint Commissioners for it, the French King wold send a commission to the Constable for that pourpose, which offre was not thought meete to be refusid, and so wer Commissioners appointid; but, at the begynnyng, when they cowde litle agree, the French Commissioners requirid leave to send a secret letter to the French King, which at the last was grawntid theim uppon earnest promesse of theim both that they wold wryte or sende no worde of anye other thinge then of matters concerninge the treatye of peace.

Then was it requyrid that these French Commissioners might be brought neere to the borders, wherupon they were brought to Lisle. And yet once agayne after this was lyeence gyven theim to wryte secrette letters to the French King their maister. And synallye hath ben requyrid that a Secretarie of the French King might be sent to the French Commissioners to joyne with theim, wherupon much difficultye was made and manye dangers cast, and the matter (as they said) stode yet in doubt whether it shuld be grauntid.

Of theim I learnid also that the matter wherof they have hade most controversye, is the restitution of Callais, wherunto the French by no meanes (as the said lordes saye) will agree, alleadging this reason that Callais is of th'old domayne of France, so that no King of England (although some of theim have pretendid right to some other countreys of France) cowde never clayme any right to Callais, but by usurpation and by force, by the which the French have recoverid it agayne. And more businesse (as theese men saye) hath there ben about this matter then about any other.

I learnid also of theim that letters have ben written to Your Highnesse to send hither such personaiges for your Embassadours to be heard in the making of this treatye, as by Your Highnesse shal be thought convenient.

Fynallye they saye that hitherto nothing is agreed upon, and what shal be, God knowith. Thus much I learnid at Lisle of the said commissioners.

The next daye being the xxijth, I rode to Arras, where shortelye after I receyvid

a letter from the Kings Ma^{tē} with a copye of an other letter, which His Ma^{tē} had sent me by a courrour, whome I mette not, by lykelihode for that the posts ryde an other waye than that which I came. What His Ma^{tē} letters conteynid, maye appeere to Your Highnesse by the copye of theim, which I sende Your Highnesse herewith, wherby shall appeere that th'Embassadours of the Hanze, for that they had no commission to the Kings Ma^{tē} for their maters, wer anone dismissid, and so wer gone hence homewarde before I came hither, such good speede they had in their suite, so that now (saving that it hath pleasid the Kings Ma^{tē} to commaunde me to staye heere at Arras till I shall have contrary commaundement from eyther of both Your Ma^{tes}, which, I praye God, maye come shortelye) I might verye well have retournid streight home agayne accor-dinge to myne instruictions.

At my comminge hither, I learnid that the French Kings Secretary de L'Aubespine came hither to this towne even much about that self tyme that I arryvid heere, and the xxvth he departed hence towardes Lisle, so that it appearith that it is agreed and resolved upon that he shall joyne with the other French Commissioners.

At Lisle it was told me, and so runnith the voice heere to, that our Hollye Father the Pope is departid, on whose sowle God have mercy. I cannot perceyve that as yet there is anye other certentye come therof, but that th'Embassadour of Florence, remayninge at Bruxelles as the rest of th'Embassadours do, said thre or sowre dayes ago to a servant or secretarye of Ruy Gomez that he had even then receyvid letters from the Duke of Florence his maister wherby he certifys him that the Pope certenly was dedde and that he might so declare it, and therupon the said Embassadour willid Ruy Gomez servaunt so to shew his maister.

And thus I beseech Jesu longe to preserve Your Highnesse in health, honnour and all felicite.

Written at Arras the xxvith of Septembre 1558.

Your Highnesses humble and most bownden subject.

N. WOTTON.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 824.*)

CXCVII.

Le Dr Wotton au Conseil d'Angleterre (Extrait).

(ARRAS, 26 SEPTEMBRE 1558.)

Les deux armées ne sont éloignées l'une de l'autre que de six lieues. Les Français se fortifient dans leur camp de telle manière qu'on ne puisse s'approcher d'eux. Quelle que soit l'ardeur du roi pour combattre, il semble que des deux côtés on s'observe afin de savoir qui sera le premier réduit à se retirer. Probabilité de paix. Le prince d'Orange et le duc d'Aerschot sont à Lille; le comte de Lalaing se trouve à Arras.

Theese two greate campes ar within six leagues of ech other; and al be it that the French be the greater nombre, as it is said, yet have they trenchid and fortified their campe, so as none can approche to theim without to greate danger; and, yn eace they had not so done, dyvers heere have tolde me, and emonge other the counte of Lallain him self earnestlye affirmith, that the Kings Ma^{te} is of such a courraige that he wold not faill to sette upon theim; but the meane season, while they lye thus, nothing or litle is done betwixt theim. And it seemith they go about to werye ech other and to see who shal be first constrainid to breake up; for then thinkith the other to have some occasion to do some notable act, as th'Emperour did against the Protestantes, unlesse the meane season some good peace be concludid, wheroft I thinke there is some likelyhode, seeing that de Laubespine is sent hither and suffrid to joyne with the French Commissioners; and the longe forbearinge of theese campes to offend eche other, lyeing so neere together, makith me to thinke that that is not done by chaunce, nor without a greate cawse; for elles, though the campes wold not fight powre to powre, yet wer it not well possible but that there shuld be dayly notable skirmishes and rencontres emonge theim, lyenge within xij myles of ech other, wheroft now there is no speakinge; nor lykewyse the Duke of Arscotte, nor the Prince of Orange shuld not be at Lisle, nor the Conte de Lallain heere, but all shuld be in the campe (as it seemith to me) yf anye danger there wer fearid.

And thus Jesu preserve Your Lordshippes longe in healthe and prosperite.

Written at Arras the xxvith of Septembre 1558.

Your Lordshippes ever to commaunde.

N. WOTTON.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 826.)

CXCVIII.

Le Dr Wotton au secrétaire Boxoll (Extrait).

(ARRAS, 26 SEPTEMBRE 1558.)

Il est arrivé le 22 à Lille et s'y est arrêté pour saluer les plénipotentiaires du roi, dont le principal est Ruy Gomez. La plus grande difficulté est la restitution de Calais. Il lui semble que s'il y avait quelque espoir de l'obtenir, on eût montré plus d'empressement à inviter la reine à envoyer des ambassadeurs. Si on les réclame aujourd'hui, c'est peut-être pour rejeter sur eux l'insuccès. Ce point doit être traité sans retard par des hommes sages et habiles. — Le comte de Lalaing se prononce pour la restitution de Calais.

Sir, after hartie recommendations. The xxijth of this moneth I come to Lisle ; and for bicause the Kings Commissioners for the peace, and specially Ruy Gomez, was there, I thought it not convenient to passe by and leave them unsalutidde. By their talke it seemid that there hath been much a do betwixt theim for Callais and that the French stande verye stiffe yn that poynte. And now, yf I maye be so bolde to wryte unto your my simple conjecture therin, it seemith some tyme to me that, while there was some hope to recover Callais agayne, there was no greate haste made to wryte to the Queenes Highnesse to sende anye Embassadour hither for that pourpose ; for, yf they had brought that to passe of theim selfes, no doubt, the realme had ben greatlye bownden unto theim for it; but, now that that mater is not per aventure lyke to be brought to passe , they wold the Queenes Highnesse shulde sende some Embassadours hither, to th'intent that yf the peace be made without restitution of Callais, that to the worlde it maye seeme the fawte not to remayne yn theim, but in the Queenes Embassadours. But, though this be my fansye, yet I wolde wishe it no more to moove yow, then your shall see good eawse why it shuld do so. And, now seing the Queenes Highnesse shall sende hither for that matter, I doubt not but they shall be such grave and wyse personaiges, as ar meeete for a matter of so greate importance, *et quod est omnium primum*, such as ar gratefull and acceptable to the Kings Ma^te, who, as I take it, must also make some speede, yf they will come yn tyme. For, seeing that Laubespine is come, I suppose they will not be longe about the matter now, but will resolve of or on, er it be longe. And, unlesse that matter of Callais be earnestlye followid, I do much feare the worst of it, per aventure for bicause of Ciceros sayeng : *Omnes quibus res sunt minus secundæ, magis sunt, nescio quo modo, suspiciosi.*

Having talkid with the Conte de Lallain and speaking of this treatye of the peace, emong other wordes, he said : *Il nous fault ravoir ce Calais.* Which wordes seemid to

sownde in myne eares, as though he had yet some trust of the restitution of Callais.
Mary whether he meant so yn deede or whether I was the readyer to understande it
that wayes, for bicause that *facile credimus, quæ cupide credimus*, I cannot well tell.

And thus Jesu preserve yow longe in health and prosperite.

Written at Arras the xxiiij^o Septembre 1558.

Yours to commaunde.

N. WOTTON,

(*Record office. Foreign papers, Queen Mary, vol. XIII, n° 825.*)

CXCIX.

La reine d'Angleterre au Dr Wotton.

(28 SEPTEMBRE 1558.)

Le roi l'a instruite des négociations pour la paix avec le roi de France et l'a priée de désigner comme plénipotentiaires le lord Chancelier, le lord Trésorier, le lord Amiral et le secrétaire Boxoll. Elle a cru, à raison de divers motifs, devoir confier cette mission au comte d'Arundel et à l'évêque d'Ely qui seront assistés par le Dr Wotton.

By the Quene,

Trusty and right wel beloved, we grete yow well. And where the King our derest lorde and husbande hath lately by his letters signified unto us the communication of peax, that is presently in hande betwene His Ma^te commissionners and the Frenche Kings, whe-
reunto being for his owne parte in respect of the weale and quiet of Christendome very well included, he hath thought fyt for the better heating thereof to the commoditie and honnour of us and our realme to require that our right trusty and right wel beloved counsellors the Lorde Chauncellor, the Lorde Threasourer, the Lorde Admirall, M^r Doctor Boxall our principall seeretary, and yow selff or two or thre of yow might be owt of hande sent over with sufficient authoritie and instructions to treate and con-
clude of this matter; for, as muche as it is considered here that, the Parliament and terme being now at hand, our sayd Chauncellor, as well in respect thereof as for other weighty considerations, cannot be spared from hence at this tyme, and for that allso the sayd Lorde Threasourer, the Lorde Admirall and our sayd Seeretary ar all thre so syck and weake as they be in no wyse hable to travayle owt of theyr chambres : we

have byn fayne in theyr steade to appoint our right trusty and right wel beloved cousin and counsellor the Earle of Arrundell, the right reverende father in God our right trusty and wel beloved counsellor the Bisshop of Elly and your selff to be our Commissioners for this purpose, as by the coppie of our Counsells letters presently sent unto His Highnes, which yow shal receyve herewith, yow may at better length perceyve. And bycause it is not possible that our sayd Counsellours, yt ar to be sent from hence, can be hable to be on that syde so sone as we desyre and as His Ma^{te}. looketh for, we have, for the better expedition of the matter in the meane whyle, thought mete to sende unto yow our commission and instructions (which yow shall receyve with these), authorising yow and the rest of our sayd Commissioners joyntly and severally to treate and conclude for us and in our name, as by the same may at better length appere unto yow, te th'ende that in the meane tyme ye may repayre to Arras and from thence to suche place as our sayd derest Lorde and husbande shall appoint to here and be present at this communication and begyn to ripe thinges against the coming of the rest, if it shall so seme good unto His Ma^{te}, whose direction our pleasure is yow shall follow herein.

Governing yow selff in the rest of this your charge, as yow shall by your wysdome think most necessary for the furtheraunce of our service according to our sayd instructions presently sent unto yow.

Whereof in case our sayd derest Lorde and husbande the King or his Commissioners shall happen to demaunde a coppie or translation in latyn, our pleasure is ye shall delyver the same unto them. And to th'intent all thinges may the better and more honnorablie goo forwarde on both sydes, our pleasure is ye shall from tyme to tyme conferre with ye Kings Ma^{tes} Commissioners and understande theyre counsell and advice in all thinges that shall be thought most necessarie to be had in consideration for the parte of this our realme, as we doubt not but His Highnes will gyve the lyke order unto them to emparte their doinges unto yow and assyst yow the best they may both before and after the rest of our sayd Commissioners shall be cume unto yow, who neverthelesse we have good hope will be on that syde tyme enough to joyne with yow before the conclusion of these matters, for which purpose they doo and will use all the diligence they can possible.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 828.)

CC.

Le Dr Wotton à John Boxoll.

(ARRAS, 30 septembre 1558.)

Le bruit de la mort du pape ne s'est pas confirmé. — L'Aubespine, le prince d'Orange, l'évêque d'Arras et Ruy Gomez sont partis de Lille : ce qui donne lieu de croire que l'on ne pourra conclure la paix. — Médiation de la république de Venise. — L'ambassadeur de Venise espère la paix. — On dit que le roi s'est retiré vers Doullens et l'on annonce son retour. — Pionniers envoyés à Gravelines. — Les travaux entrepris pour fortifier Gravelines font craindre qu'on n'obtienne point la restitution de Calais.

Syr, yn my letter sent a whyle ago to the Queenes Highnesse, I wrote of the bruyte which then was commen heere of the Popes death and wherupon that rose, but it doth not contynew, and I have talkid with the Embassadour of Venice (who came from Bruxelles to the campe to speake with the King) and with other, who saye that there ar later letters then those of the Embassadour of Florence, which declare that the Pope is not deade, but recovering, althought yn very deede he was though to be past recoverey.

L'Aubespine came hither to this towne satyrdaye the 24 of this moneth, and the next daye went to Lisle and there taryed monedaye and tuesdaye, and wensdaye retournid this waye homewarde agayne, which makith the common sorte of people heere to feare leaste there be litle hope of agreement betwixt the Commissioners, which is the more suspectid, for that the Prince of Orange and Mons^r d'Arras and Ruy Gomez are departid from Lisle, Ruy Gomez to the campe, the other ij to Douay to a mariage; but, as for these menne, maye soone be at Lisle agayne, when they wille, and it maye be that L'Aubespine is not gone but to retourne agayne.

Th'Embassadour of Venice shewith me that theyr seignory hath labourid and doth contynuallye, very earnestlye on bothe sydes, for a peace, and yet it shuld seeme by his wordes that theyr seignory knew not yet of this assemblee of Commissioners for that pourpose.

Theese Italyens heere seeme to reken assuridlye upon a peace, and so doth th'Embassadour of Venice himselfe, who saith that, lyke as he fyndith this syde well enelynidde to peace, so doth theyr Embassadour yn France fynde the lyke there.

The sayeng is that the Kinges campe removith withyn a daye or ij a league nere unto Dourlens, *id est* nere homewarde, and it is thought the King will be heere withyn these few dayes.

Thursdaye on Michelmasse-daye, 800 of our pyoniers, sent back from the camp, departid hence to go to Gravelyne, under theyr capteyns, Vaughan, Blunt, Nogay and one more. Three or four of theyr compenye wer slayne by the waye, comming from the camp hither, by the swart-ruyters, and summe of theym wer robbid and spoylid.

This greate fortificacion begonne at Gravelyne troublith my weake brayne, sumwhat to, for what shuld that neede yf there wer enye hope of the restitution of Calais, which wold be a bulwerke sufficent for all that syde of Flanders? *Faxit Deus ut vanus augur sim.* The musing and thinking on this mater of Calais is summe tyme to me that *trophea Miltiadis* wer to Themistocles, so straunge the sequele therof seemith to me lyke to be, yf Calais retourne not home agayne, wherof, yf there be eny hope, now is the tyme or never.

And thus Jesu preserve yow long yn helth and prosperite.

Written at Arras, the last of september 1558.

Yours to his litle powre,

N. WOTTON.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 829.*)

CCI.

Instructions données à Thomas Gresham.

(1^{er} OCTOBRE 1558.)

Gresham se rendra immédiatement à Anvers pour y emprunter la somme de cent mille livres à un taux d'intérêt qui ne dépassera pas quatorze pour cent. — Il remettra aux marchands les garanties habituelles sous le sceau de la reine d'Angleterre et sous celui de la cité de Londres. — Indemnités accordées à Gresham pour ses dépenses. — Gresham se conformera pour le surplus aux instructions qui lui seront ultérieurement adressées.

First, the saide Thomas Gresham, takyng with hym suche information as shal be geven hym by our Privie Counsail, shall put hym selfe in order to repaire with convenient spedee to our deerest Lorde and husbande the Kynge and after delyverie of suche letters as he shall receyve from hens for that purpose, he shall sue to His Highnes in our name for his good favour and licence to provide and carry thens into Englande suche sommes of money as folleweth.

The premisses being declared to His Majestie and his pleasure knownen for the answer therof, the saide Gresham shall with all diligence repaire to Andwerpe agayne travailing according to his accustomed good diligence and wisedome for the borowing to our use of one hundred thousand powndes for one yeare at suche favorable interest as he may foreseyng that he excede not to charge us with more then fowretene at the uttermost for the interest of everie hundreth besides brockeraige, wherin the better service he shall do us, the better shall he give us cause to have consideration of hym.

And for the assurance of the marchaunts that shall graunte to lend us any sommes of monye, we be pleased the saide Gresham shall graunt furth suche and like bandes, covenants and assurances to be made under our greate seale and the seale of our citie of London as hathe bene heretofore accustomed.

The said Gresham to have allowance and retayne in his owne handes for his dietts of suche money as shall cum to his handes xx^s by the daye the same to begyn the first of present October.

The saide Thomas Gresham shall also have allowance of fowre clerk, everie of them at sixtene pence by the daye, the same allowance to begyn the day aforesaide and to continue durante the tyme of his saide service.

The saide Gresham to be also allowed and to retayne in his owne handes suche sommes of monye as he shall defraye either for the prices of any our provisions or for the charges at all tymes of postyng of hym selfe and his servaunts and for the charges of sendyng of any messengers either to our deerest Lord and husbande or to us, our Counseill or otherwise for our service.

The saide Gresham to be likewise allowed for the hier of such howses as he shall thinke necessarie for the sure keeping of our treasure, powder and other munitions and for the chardges of cariage and sending the same by lande, freshe water or seas.

For all which charges of provisions, of postage, sending of messengers, hier of howses, carriages by lande or water, our pleasure is that the Commyssions, Auditour or Auditours that shall heare the accompt of the saide Gressam, shall gyve hym allowance by warrant of these instructions upon the othe of the saide Gressam without any other proofe. And these shall be to them and everie of them warrant sufficient in this behalfe.

We be also further pleased that it the monye nowe permitted to go in Flaunders as valued monye by just autorite there be callid downe, the saide Gresham shall in that case have allowance according to the rate of all suche treasure of ours as then shall remayne in his handes.

The saide Gresham to do in all other our affaires as he shal be from tyme to tyme

directed or requyred to do by letters from us or our Privie Counsell attending upon us.

MARIE the Quene.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 853.*)

CCH.

Christophe d'Assonleville au roi.

(WESTMINSTER, 10 OCTOBRE 1558.)

Selon les ordres du roi, il a recueilli aux sources les plus sûres des renseignements sur les forces dont disposent les rois de Suède et de Danemark. — Entreprise commerciale des Anglais en Moscovie. — Il y a lieu de croire que les villes de la Hanse seront peu favorables au roi de Suède. — La reine se porte mieux.

Sire, Ces jours passés, Mons^r le Comte de Lalaing m'escripit par ordonnance de Vostre Majesté que fissee tout extrême debvoir d'enquérir par bon et discret moyen pour descouvrir l'intelligence que les Anglois tant en général que particulier poeulent avoir avec les rois de Danemarch et Suède, aussi quelles intelligences poeult avoir le diet roy de Suède avec les villes de la Hanse, ensamble de l'estat, forces et aultres affaires du diet royaume de Suède, et que j'en euisse à advertir particulièremet Vostre Majesté de ce qu'en pourrois entendre.

Sire, pour à cela satisfaire j'ay incontinent enquisi par bon moyen qui estoient ceulx qui povoient le plus congnoistre des affaires susdictes, et d'iceulx ayant prins les plus entendus et dévotionnés à vostre service, faindant deviser familièrement pour entendre la nature et estat tant desdicts royaumes comme d'autres régions et pays, ay thiré le plus avant qu'il n'a été possible : de quoy présentement advertis Vostre Majesté par l'escript qui va jointement avec cestes. J'estime avoir attaing la vérité; car je l'ay entendu tant de l'Aldremant des Hiliards le jour de sa mort que d'aucuns qui congnoissent Danemare et Suèce, et mesmement de certains personages natifs de vos Pays-Bas, qui ont eu assez fréquente communication avec l'ambassadeur de Suède et trouvé mesmes correspondenc en dire, qui.... persuadé que la vérité poeult estre celle Néantmoins, si par après je trouve chose plus ample et certaine ou discrépante à cestui advertisement, ne fauldray en advertir Vostre Majesté.

Sire, s'il plaist à Vostre Majesté entendre le grand prouffict que les marchans de Londres ont faict de leur navigation en Moscovie, je lui envoie une pièche de monnoie apportée dudit pays, qui est la pièche de plus grande value qui soit illec, laquelle poeult valoir environ un sol de Flandres. Il est bien riche en Moscovie, qui a quarante samblables pièches en boursse, car ils n'usent quasi poinet d'argent, mais font tout par eschange et permutation. Ils voient quelquefois quelques ducats de Honguerie : toutesfois c'est bien rarement, et n'ont aucun autre or, ny argent. Je crois que les dictes Londriens sont ainsi aprins pour eeste fois, qui se.... bien d'y retourner, n'ayants de quatre navires qu'ils ont mené, en sceu ramener que deux, encoires bien mal chargés. Si ne povoyent avoir yssue de leurs marchandises si par faveur (pour ce coup) le Duc ne les euyst eschangé contre ce qu'il leur a baillé. Ceste mauvaise amorce les fait si difficilles d'entendre aux offres du roy de Suède, craindants une mesme yssue, spécialement veu qu'ils n'y poeuent bonnement aller que à la veue et à la miséricorde des villes de la Hanse, avec lesquelles ils ne sçavent s'ils l'ont. Je crois, quant les dictes villes entendent ce que maysne l'ambassadeur de Suède icy estre contre leur prouffict et pour estaindre leurs previlièges, qu'elles n'en seront trop contentes. Ce seroit un moien pour lui donner empeschement, s'il cherçoit garbouller aillieurs quelque chose.

Sire, je supplie Vostre Majesté me commander ses très-haults et très-vertueux plaisirs pour y obéir à l'ayde du Créateur, auquel je supplie conserver en félicité Vostre Sacrée Majesté.

De Westmunstre, ce 10 d'octobre 1558.

Sirc, la Royne se porte mieulx pour eeste heure qu'elle n'a faict depuis le commencement de sa malladie, comme aussy faict le Cardenal, et les grandes malladies d'icy commencent prendre fin.

De V. S. C. M. très-humble et très-obéissant serviteur et subject.

Christophe d'ASSONLEVILLE.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 811.*)

CCHI.

Thomas Gresham au Conseil d'Angleterre (Extrait).

(DUNKERKE, 17 OCTOBRR 1558.)

Il a remis le 15 au roi Philippe les lettres qui lui étaient adressées. — Les plénipotentiaires du roi, ceux de la France et de l'Angleterre sont à Cercamp, où ils traitent de la paix. Si elle est conclue, le roi ne tardera pas à se rendre en Angleterre.

It maye please your Lordships to be advertised that as the xvth of this present I
delyvered unto the King's Majestie your Lordships letter, lying incamped upon the
French King's ground beside the castle and towne of Owssye ¹, whiche doth apper-
teyne to the Countie of Egmonde, being ix inglysh myles from His Highness'towne of
Heading ², and according to the Queene's Majestie's instructions, I declared unto His
Majestie that my coming over was for the taking up of iii^e thousand crownes upon
interest; and, after he had perured your Lordship's letter, incontynent His Majestie
sent me worde by the Countie de Feria that I shuld tarrie no longer for his answer,
for that he wold write to his Chancellor Scheff for my dispatch in all things I shuld
demande of him for the Queene's Majestie's behoof.

The occurents be that the King's Majestie's commissionners and the French King's
be att an abby called Sereant ³, where the Queene's co-missionners be likewise
treating of a peace, which, I priae, God send, for that the King's Majestie doth pretend
verrie shorthlie after to be in Ingland, who is in right good health, thankes be given
to God.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. XIII, n° 859 ; publié
par M. Burgon, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 198.)

¹ Auxy-le-Château.

² Hesdin.

³ Cercamp.

CCIV.

Thomas Gresham à John Boxoll. (Extrait.)

(DUNKERQUE, 17 OCTOBRE 1558.)

Il a remis le 15 le présent de la reine au roi qui s'est fort réjoui d'apprendre
que sa santé était meilleure.

Right honnorable Sir, after my most humble commendations yt maye lick you
to understand that as the xvth of this present I delyverid unto the Kinges Majeste the
Quens Majesties tockin ¹, whome did not a littill rejoyce of Here Hightnes amendment,
and, the Quens commendations downe, I delyverid him my lordes lettir declarng unto
him wherfore the Quens Majestic had sent me ovir, and after that he had perussid my
lordes lettir, he sent me worde presentlie by the Cowntie de Feria that I shuld tarrie
noe longer for my dispache for that His Majestie wold wrtt to his Chaneelor Schef to
Brussels for my dispach in all thinges I shoulde demande of him for the Queenes
Majesties behouffe, as therin and in all other mi charge I have wrttin to my Lordes of
all thinges at large.

And thus I comytt you to God.

From Donckerk, the xviith daye of October an^e 1558.

At your mastershipes commandement,

THOMAS GRESHAM, mercer.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 840.*)

¹ Ce présent de la reine au roi était un anneau, comme on le verra par une autre lettre.

CCV.

Le roi au Conseil d'Angleterre.

(FLERS, 22 OCTOBRE 1558.)

Ayant appris la maladie de la reine et se trouvant retenu lui-même par de graves motifs,
il envoie vers elle le comte de Feria.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliæ, Franciæ, Utriusque Siciliæ, Hierusalem, etc., rex.

Prædilecti, fideles consiliarii et consanguinei nostri. De adversa Ser^{mæ} Reginæ conjugis nostræ charissimæ valetudine certiores facti, cum pietatis erga eam, amorisque nostri esse duceremus aliquem e nostris isthuc mittere, qui pro nobis, dum tam necessariis negotiis distinemur, eam inviseret, absentiamque nostram excusaret, etsi Comitis Feriæ nostri consanguinei et consiliarii status præsentia, ad ea quæ hic tractantur, erat perquam necessaria, volentes tamen animo quam ille, tum aliis temporibus, tum vero proxima legatione, Ser^{mæ} Reginæ gratus extiterit: quantumque et nobis, et vobis, rebus illis quas in mandatis habebat, gerendis satisfecerit, cum ipsum hoc etiam tempore mittendum duximus, ut ea quæ initio diximus, perficiat, et vobis mentem, consiliaque nostra aperiat. Quocirea hortamur vos ut ei voluntatem nostram exponenti, fidem, mentesque vestras non secus ac nobis ipsi adhibeatis, et omnibus cum studiis, amore et benevolentia prosequamini: quæ omnia non tam nobis grata quam ipsi Comiti a vobis debita sunt futura, cum ejus incredibilis erga vos amor multo etiam plura exigere videatur.

Datum in nostris castris ad arcem Flerii, xxii^o octobris M. D. LVIII.

PHILIPPUS.

(Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. XIV, n° 5;
Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.)

CCVI.

Le roi au cardinal Pole.

(FLERS, 22 OCTOBRE 1558.)

Il lui recommande le comte de Feria.

Reverendissimo in Christo padre Cardenal Polo nuestro muy caro y muy amado primo. Embiando al Conde de Feria mi primo y de mi Consejo d'Estado para que sirva à la Reyna en esta su enfermedad per no poder yo ir en persona, como quisiera, le he mandado que os visite de mi parte y diga quanto holgaria de ver os libre de la quartana y con entera salud por lo mucho que os amo y estimo. Afectuosamente os ruego le deis la misma fee y creancia que á mi me dariades en todo lo que os dixere y me aviseis como os halleis con este tiempo y de lo que se offresciere en que yo os pueda dar contentamiento por que holgare de entenderlo, y sea, Reverendissimo Cardenal nuestro muy caro primo, Nuestro-Señor en vuestra continua protection.

De mi campo en Chateau de Fler, á xxii de Octubre M. D. LVIII.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.)

CCVII.

Les commissaires anglais au Conseil d'Angleterre.

(CERCAMP, 22 OCTOBRE 1558.)

Les commissaires anglais se sont rendus au camp du roi pour le saluer. — Le roi leur a demandé quelles nouvelles ils avaient reçues d'Angleterre. Il leur a dit qu'il avait appris que la reine se portait mieux et les a assurés qu'il ferait pour le royaume d'Angleterre autant que pour ses propres États.

After owr herty recommendations.

The xxith of this present, understanding that nothing shuld be done that daye concerning ours maters with the other Commissioners, we the Earle of Arundel and the

Bisshoppe of Elye tooke occasion to ryde to the campe to see the Kinges Majestye, whome as yet we had not seene, His Majestye being lodgidde little more then a league hence, who having weleomid us and, after a litle talke, askidde of us what newes we herde owte of England. We sayde that at owr departure thence we herde of none but goode, whereupon His Highnesse tolde us of the Queenes estate but so as we did not perfytelye perceyve it.

And at the last, after other talke, having taken our leaves of His Highnesse, the Conte Feria tolde us that the Knight Marshal Hervy was at his tente and had letters for us, wherupon we spoke with the sayde Hervy, who deliverid us a letter or remembrance, subscrybid by yow M^r Boxoll, conteyning certeyn notes of maters to be written and declarid unto us from your Lordeshippes, by the sayd Knight Marshal. Wherupon we retournidde agayne to declare the same to the King, making such request unto His Highnesse, as is conteynidde yn the same remembrance; but the King sayde he knew it very well all redye, being advertysid therof by Don Alonso, and gave us a very goode answer upon owr request, sayeng that he wold do as muche for the realme of England (yf the chawnse shuld happen) as he wold do for his owne.

And further sayde that he hadde fressher letters thence then ows wer, wherby he understande that Her Highnesse was meetelye well amendid, for that she hadde ben.... which wer very eounforable newes unto us.

Hitherto we have not mette with the French Comissioners, to talke of enye mater with theym, but ar heere redye to do it, when so ever we shal have occasion to do it.

We have receyvid the four copyes of treatyes, which yow M^r Boxoll have sent, which shal do us good service yf we shall have enye thing to do heere at all. These letters we sent to the Kinges campe to Hervye, who was stayed there pourposely, leaste his resorte hither might gyve enye occasion of talke to the Frenche. And thus we bidde your Lordeshippes moste hertelye farewell.

From Cercamp, the 22 of October 1558.

Your Lordeshippes assuridlye,

ARUNDEL,

THOMAS ELY,

N. WOTTON.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 841.*)

CCVIII.

Thomas Gresham à la reine d'Angleterre (Extrait).

(ANVERS, 23 OCTOBRE 1558.)

Il a remis au roi l'anneau que la reine lui avait envoyé. — Le roi a quitté Auxy pour rentrer dans ses États. — On espère la paix.

By my letter of the xviith of this present written from Downkirke I certyfied Your Highnesse that I had delyvered you ring unto the Kinge's Majestie...

The currants be here that as the xviiith of this present, the Kinge's Majestie did remove his camp from Hawssye lying upon the French Kinge's grownde into his owne grownde, being in right good health, thankes be given to God.

And there is no other comunyeation but of peace, which I pray God sende.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary*, vol. , XIII n° 845; publié par M. Burgen, *Life of Th. Gresham*, t. I, p. 201.)

CCLX.

Thomas Gresham à John Boxoll (Extrait).

(ANVERS, 23 OCTOBRE 1558.)

On espère la paix. — Le roi a levé son camp et est rentré dans ses États.

Right Honorable Sir. Her is no courants worthye of writtinge, but that everrie man hopes yt wolde be a pease owght of hand, whiche I praye God send, and the Kinges Majestie hathe removyd his campe apon his owen possesstiones as ye xixth.

And thus I comytt you to God.

Frome Andwarpe, the xxiiith of October anno 1558.

At your mastershipe commaundement,

THOMAS GRESHAM, mercer.

(*Record office, Foreign papers, Queen Mary*, vol. XIII, n° 845.)

CCX.

*Les bourgmestres, les échevins et le Conseil de la ville d'Anvers
à la reine d'Angleterre (Extrait).*

(ANVERS, 24 OCTOBRE 1558.)

Ils prient la reine d'ordonner que les marchands anglais, selon l'usage, se rendent aux foires d'Anvers et non pas ailleurs. De leur côté, ils ne négligent rien pour les contenter.

Puis qu'il a pleu à la bénigne grâce de Vostre Mat^e de nous offrir son gracieux faveur ès raisonnables requestes et demandes, que à Vostre Mat^e pourrions faire, nous avons advanché de ne récélér à icelle que de tout temps, en vertu des trac-tats, accords et prévilèges piëcha coneédés, que aussy d'une universele coustume d'ancienneté observée, tous les subjects de Vostre Royaulme d'Engleterre sont accus-tumés, se veullans trouver pour leur trasieque et négociation en ces Pays Bas, de venir et se tenir continuellement en leurs personnes et avecq leurs biens et marchandises, en eeste ville d'Anvers, durant les franches foires d'icelle, et que néantmoins pluseurs d'iceulx, puis n'y a guerres, au contraire ont usurpé et s'avanceent de se transporter et trouver durant lesdictes foires, en personne et biens, en aultres villes et pays, comme quelque part en Hollande, Zélande et ailleurs, y continuant leurs trasieques et foires, au très-grand dommaige de ceste ville, et non moins en préjudice des aultres marchans englois subjects de Vostre Mat^e, sy que raison seroit y mettre ordre et remède, dont que en toute humilité supplions à Vostre Mat^e que de sa grâce y veulle pourveoir et à cest effect commander audiet Vostre Gouverneur ou aultre de prendre soigneulx regard que d'ores en avant le semblable ne se face, mais que, durant les foires de ceste ville, tous vos subjects y fréquentent et continuent leur train et négociation, comme il appartient, comme de toute ancienneté ils ont accoustumé de faire et selon lesdicts accordats est requis : lesquels accordats prions aussy que Vostre Mat^e veulle par ses officiers faire garder et observer, en vostre dict royauleme d'Engleterre, vers nos bourgeois et inhabitans, affin qu'ils en puissent librement joyr et user ; et de nostre eosté espérons tellement y pourveoir que chascun marchant englois en aura grand contentement.

A tant, Madame, se plaist à Vostre Mat^e nous commander aultre chose, i:e cesserons

d'y nous employer comme à bons et loyaux subjects convient, priant Dieu prospérer tous vos haults affaires.

D'Anvers, ce xxiiii^e jour d'octobre xv^e lviii.

De Vostre Roy^{le} Ma^{te}

Très-humbles serviteurs et subjects,

Bourgmestre, Échevins et Conseil

de la ville d'Anvers.

(*Record office Foreign papers, Queen Mary, vol. XIII, n° 846.*)

CCXI.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(27 OCTOBRE 1558.)

Sur un mémoire de l'ambassadeur de Portugal.

(*Record office. Domestic papers. Queen Mary, vol. XIV, n° 4.*)

CCXII.

Les commissaires anglais au roi.

(CERCAMP, 29 OCTOBRE 1558.)

Les commissaires français s'obstinent à refuser la restitution de Calais. En cet état de choses les commissaires anglais, sachant combien on s'indignerait en Angleterre de tout traité qui ne consacrerait pas cette restitution, ne peuvent y prêter leur concours. Ils demandent à rentrer en Angleterre et engagent la reine à consulter le parlement, soit qu'elle continue la guerre, soit qu'elle fasse la paix.

Sacra Majestas, Quæ a nobis hactenus cum Francorum oratoribus super pacificationis negotio acta et dicta sunt, decreveramus Vestræ Majestati significare ; sed, cum intelligamus illud ipsum jam ab ill^{mo} Duce Albæ et clarissimis dominis ejus collegis

prolixus et fideliter factum esse, satius esse putavimus illa in præsentiarum omitti. Cæterum, cum ex iis quæ haec tenus gesta sunt, nobis satis constare videatur Francos non descessuros ad æquas pacis nobiscum ineundæ conditiones, sed obstinavisse Caletium sibi retinere, et cætera per nos postulata frustrationibus et dilationibus eludere, nobis vero mandatum sit ut nulla ratione quicquam cum illis transigamus, nisi restituto Caletio, non videmus causam eur hie nobis diutius, ut illis ludibrio simus, sit manendum. Præsertim cum, si lieceret etiam omissa Caletii restitutione cum illis convenire, arbitremur tamen usque adeo illud (si fiat) nostrorum animos vulneraturum et offensurum esse ut nullo quantumvis ingenti proposito præmio adducere possemus ut nostra opera et ministerio illud fieret. Cum ergo res hæc gravis et ardua sit, et nunc intra paukos dies instet Angliæ Parliamentum, ubi commodissime res tanta desceptari et explicari poterit, nobis videretur consultius esse ut domum regrediamur, Serenissimam D̄ominam Regnam de omnibus hic gestis edocuri, ut, si ejus Ma^{ti} id rectum videatur, de toto hoc negotio ad Parliamentum referri possit, eujus auxilio innixæ Vestræ Majestates, utrumvis statuerint, sive de continuando bello, sive de pace componenda, facilius et commodius sunt exequuturæ. Nostra vero præsentia, ut hie nulli usui Mabus Vestris esse nunc possit, ita domi non deerit, in quo meliorem operam vobis navare nos posse speremus.

Deus optimus, maximus, etc.,
Cercampi, xxix octobris 1558.

(*Record office, Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 850.*)

CCXIII.

Les commissaires anglais au Conseil d'Angleterre.

(CERCAMP, 23 OCTOBRE 1558.)

Une conférence a eu lieu entre les ambassadeurs français et eux le 24 octobre en présence de la duchesse de Lorraine. Le due d'Albe y assistait. — Arguments présentés de part et d'autre pour obtenir ou refuser la restitution de Calais. — Comme les Français persistaient dans leur refus, ils se sont rendus chez Ruy Gomez et lui ont communiqué les traités et les documents qu'ils invoquaient. Le lendemain, ils ont fait de même chez l'évêque d'Arras qui a compris que de la part des Français il n'y avait que de vaines paroles. A la suite de cet entretien, les commissaires du roi ont exposé aux commissaires français combien leurs requêtes étaient raisonnables, mais les Français n'ont rien voulu entendre. Une nouvelle conférence fut toutefois fixée au 27, et les Français y déclarèrent qu'ils voulaient rester en possession de Calais et que pour le surplus ils s'en référaient à l'opinion de l'Angleterre.

raient à des arbitres que l'on pourrait désigner. — Le 28, les commissaires du roi les ont appelés chez le due d'Albe et leur ont fait connaître tout ce qui s'était passé. — Ils ont demandé à recevoir la réponse définitive des Français; mais les commissaires du roi ont répondu qu'on n'obtiendrait jamais dans une conférence publique ce qui avait été refusé dans un entretien privé. Les commissaires du roi ont soutenu les intérêts de la reine d'Angleterre avec beaucoup de zèle; et de même que le roi a déclaré qu'il s'en préoccupait aussi vivement que de ceux de ses propres États, ses commissaires ont affirmé que le roi ne conclurait aucun traité à moins que la reine ne reçût d'abord satisfaction. — Les Français se montrent obstinés en ce qui touche Calais et ne cherchent qu'à gagner du temps. — Leur mission ayant pour base la restitution de Calais, ils la considèrent comme terminée. Rien ne pourrait les induire à prendre part à un traité où elle ne serait point stipulée, car ils la considèrent comme nécessaire pour calmer les esprits en Angleterre. Ils ne peuvent donc plus rendre aucun service, le roi de France ayant déclaré qu'il exposerait sa couronne plutôt que de rendre Calais. Le Parlement devant se réunir bientôt, ils sont d'avis qu'il y a lieu de le saisir de la question de savoir s'il vaut mieux perdre Calais pour toujours ou continuer la guerre pendant quelque temps. — Ils ont fait connaître au roi que la reine se portait mieux; ils ont cru toutefois préférable de ne pas fatiguer la reine en lui adressant d'aussi longues lettres.

After our right hartie commendations. These shal be t'advertise Your Lordshippes of our proceeding hitherto. Monday the xxiiith of this present, yn the morninge, the Kings Highnesse Commissioners sent us worde that our maters shuld be talked of yn the after noone, and therfore requyrid us to be yn a redinesse for it. And in the after noone, they sente us worde that the meetinge shuld be at the Duchesse of Lorraines lodginge, whither we went; and, the Duchesse beinge present, the French Commissioners sittinge at one syde of the boord, and the Duke d'Alva and we sittinge on th'other syde, and the rest of the Kings Commissioners sittinge beneth, I the Bisshoppe of Ely beganne to declare the eawse of our comminge and the powre grawntid unto us, and therupon offrid to entre into communication with them of the maters we came for, yf the other had like authorite.

Wherunto the Cardinall of Lorraine answerid, and (having declarid that the King his maister was likewise well myndid to harken to a good peace with us) said they had authorite to talke with us of it, albeit they had it not there presentlye with theim. Wherunto we said, that we had commission to talke with such as had like authorite to talke with us, and that therfore it shuld be requisite for us to see their commission, as we wer readye to shew ours. The Cardinall said that we shuld not neede to staye at that, for we shuld not faill to see it er we concludid anye thing. And forbicause we did sticke somewhat heerat, the Duke d'Alva and other the Kings Commissioners *a parte* said unto us that by their advyse we shuld not refuse to talke with theim, seeinge they said they wold shew their commission, and that it cowde be no prejudice to us to talke with theim the meane season. Whercupon having talkid together emonge our selfes, fynallye we thought it not a misse to follow the Kings Commissioners

cownsell therin. Whereupon, I the Bisshoppe of Elye, having declarid that in all such treatyes, commonlye the first talke is of restitution of places taken in de last warres, demandid the restitution of Callais, etc.

The Cardinall answerid that Callais had ben of the crowne of Fraunce and that we never had anye right to it, but by force, and therfore, seeinge it was by that meanes retournid to the crowne of Fraunce agayne, it was not reasonnable for us to requyre restitution of it. To this was answerid: the taking of Callais by King Edward the Thurde and the cause and occasion of the same, the treatie of Bretigny confirmid afterward dyvers tymes by King John and his sonne Charles the Regent of Fraunce, wherby they renoncid all the right they might pretend to the said Callais, etc., and made cession and transportation of all their said right to the said King Edward and his successors, and that the said renunciation and cession wer not gratis, but that greate and larges recompences wer gyven by the said King Edward to the crowne of Fraunce for the said Callais, and such other places as remaynid, by that treatye, to the said King Edward, and also that, by other treatyes made sendes, the said Callais, etc., remaynid in the peisable possession of the crowne of England; besides the prescription of tyme out of mynde, which alone gyveth to the crowne of England sufficient title and right to Callais, etc., wherby it appearith that the French, by the space of two hundred yeres, had no right at all to Callais and therefore cowde now make no foundation upon anye their former or auneyent right. But the Cardinall answerid that the treatie of Bretigny and all that proecedid therupon was of none effect, partelye for that King John was then prisoner, partelye for that the chief fowndation of that treatye was for the delyvrance of King John, who dyed prisoner in Englaund, and so, the chief cause of the treatye failinge, the treatye was of none effect. And he denyed that we had gyven anye such recompence, as we said, and that we had not, nor cowde not prescribe anye right upon Callais, having taken it par force, and the French King having made warre for it from tyme to tyme.

To theese point was answerid that the treatie of Bretigny was not made by King John, but by Charles his sonne the Regent of Fraunce, thought by the consent and agreement of the said King John, and that King Johns emprysonnement (though it had ben made by him alone) cowde not annull that treatye, for that covenant made by a prysoner for his ranson ar good and vailable in law, and that in this case, there cowde be no doubt of the validite of that treatie, for that it was confirmid and solempnelye sworne by the said King John and by his said sonne, the said King John beinge in his free libertie at Bouleyn, and that, though the chief foundation of that treatie was to come to a good peace and to ceasse the greate inconvenyences that the poore people susteynid by the warres, yet in deede it was meant also that King John shuld be sette at libertie, for in deede that was parte of the treatye, the which was done and executid

effectuallye, for the said King John was sette at his full libertie, and yn that free libertie lyved at home by the space of two or three yeres and went to Avignon to the Pope, and there entreprysid a warre against the Infideles; and, albe it he dyed in deede in Englande, yet it was not true that he dyed prisoner, but he, beinge at his free libertie, retournid voluntarylie into England to visite King Edward, of whome he had ben so gentelie entretaynid, while he was prisoner, and partelye also to excuse his sonne Louys of Anjou, who being one of the hostaiges, was fledde from Callais into France, contrarye to his oth and promesse; and, though King Johns chaunce was to dye in England, yet dyed he not prisoner, but in his free libertie, as he that came thither onelye of his owne voluntarye mynde, by no obligation bownde thereto; for, though his said sonne was fledde, yet was he bownde to nothinge elles by the treacie, but to send another yn his place, as neere to his estate that was fledde, as he might convenientlye.

We said also that by the said treatye appeirid evidentlye that King Edward, for recompence of those peeces, which shuld remayne to him, renoneid all his right and delyverid to King John the Duchyes of Normandye and Tourayne, the Conties of Angiou and Mayne, with dyvers other things; and, as for the prescription, we said Callais was taken by our menne upon a juste title and yn a juste warre, and that, after that, by the renonciation, cession and permutation above mentionid, we had yet other new and juste titles, and had feasiblye without anye interruption possessid it by the space of two hundrid and tenne yeres, and that during all that tyme they never interrupted our possession, nor made anye proffer to recover it from us, till now of late, so that the prescription was justelye endid and perfittidde, a hundred yeres ago, which at that tyme was a prescription immemorall, and much more it was so now, after an other hundred yeres more.

This contention lastid a good while, the French remayninge still obstinate in their former answers, so that at last the French askid whether we had anye other maters to speake of. Wherunto we said that when we shuld be agreed on this, we had other mater to moove unto theim, and so we made difficultye to speake of other maters. But the Kings Commissioners advisid us not to sticke to entre into communication with theim of other maters, for that cowde be no prejudice to the conclusion of the matters. Wherupon to satisfye theim, we demandid of the French Commissioners the two millions of erownes of longe tyme dew, and shewid how frendlye King Henrye the Eight had dealt with King Francis in the leandinge him great sommes of money and assistinge him in his greate necessite. And for the proufe of it, we alleadgid the Ladie Regents confession, the treatye of Moore, King Francis confession, the treatye *pacis perpetuae* and other lyke wrytings.

The Cardinall and the Busshoppe of Orleans answerid that, though by the treatye of

Moore, ther wer two millions dew, yet that was tournidde into an other debt by the treatye *perpetuae pacis*, and seeinge we had broken that treatye, hvinge made warres at Bouleyn against King Francis, therfore we had lost and forfaited that debt; and albe it, in the first treatye made for Bouleyn, there was mention made of two millions to be payed, yet forasmuch as we broke that treatye lykewyse, wherin was covenauntid that we shuld make no warre against the Scottes, and yet the Protecteur did the contrary, we cowde not therfore clayme the said two millions by that treatye which we had not kept. And he said also that by the said first treatye for Bouleyn, the said Bouleyn was impignoratid unto us for the payement of the said two milions, and, seeinge that by the last treatye for Bouleyn we had agreed to redelyver Bouleyn for fowre hundred thousand crownes solis, we had therby renoncid the former debts, though they had ben dew.

To this was answerid that it was not true that the two milions due by the treaty of Moore and before wer turnidde into an other debt by the treatie *perpetuae pacis*, but that by the first article therof it was expresselye provydid that what so ever shuld be covenauntid yn that treatie *perpetuae pacis*, and whether it wer observid or not, it shuld be nothinge prejudiciale to the treatye of Moore, but that shuld remayne still in force, as though the treatie *pacis perpetuae* had never ben made; and therfore, yf we had yviolatid that treatie (as we had not), yet therby was no prejudice done to the debt of the treatye of Moore; and, besydes that, it was not true that we had broken the said treatie *pacis perpetuae*, but they had broken it, for bicause that therby they wer bownde to observe the treatye of Moore and to paye certeyns penceions halfyerelye, which they had not done, and though King Francis had ben dyvers tymes requyrid earnestly to fulfill the said treatye on his parte yn that behalf, yet he wold not do it, nor dit it not: wherfore King Henry the Eight, hvinge none other meanes to recover his right, was forcide to moove warre against him, so that King Henry did not breake the treatye, for it was broken before by King Francis, and, beinge so broken by him, King Henry was no more bownde to observe it.

We denyed also that, by the first treatye for Bouleyn, the said Bouleyn was impignoratidde unto us for the two milions, the contrarye wherof did evidentlye appeere by the said treatye. And we said also that by the last treatye for Bouleyn didde evidentlye appeere for what eawse the said fowre hundred thousand crownes solis wer payed, which was nothinge as by theim was alleadgid. And, as for the warres with the Scottes, we said that, in the first treatye for Bouleyn, the Scottes wer in deede comprehendid, so as they gave no new eawse of warre, ant otherwyse their comprehension was voyde. Seeinge therfore that the Scottes, notwithstandinge that comprehension and contrary to that same, had made dyvers incursions and invasions into England and on the subjects of the same, and refusid to stand to certeyne treatyes and agreements betwixt us

and theim, wherof, I, the Deane of Cantorburye, then Embassador in France, had admonisshid dyvers tymes the French King, by commission owt of Englande, and cowde never gette redresse, their comprehension was voyde, and so brake we no treatye, but the French did, both in assisting theim and also yn invadinge the Boulonois without any defyance. But, notwithstanding these answers, the French said their reasons wer good and requyrid judges thereupon, we affirminge the contrarye and offringe to shew the treatyes, which shuld judge verie playnelye for us. And thus, after lyke debate upon this poynte, we wer requyrid to declare yf we demawndid anye thinge elles. Wherupon, at the laste, we requyrid the two pensions and th'arreraiges of the same.

The Cardinall answerid that we had forsaytid theim, by the like meanes and reasons, as he had before declarid, concerninge the debt of the two milions, we confutinge the said answer by lyke reasons as ar above rehersid. And, after longe standing heerupon they wold have had us speake of other maters, yf we had anye. But we said that we had entrid into maters ynough alreadye, unlesse we wer better satisfyed yn theim, and that therfore, till we wer agreed upon theese, we saw no cause why to open anye other more mater into theim.

Hit wer to longe and tedyouse to rechearee all that was said yn theese three points, but thus much we must needs saye that, unlesse affection blynde us to much yn our owne cause, there wer never, yn an earnest mater, more evident cavillations alleadgid then wer heerin by the Frenche commissioners.

The tuesday, the Kings Commissioners requyrid us to meeete with theim, to instruct theim *a parte* of the maters wherof we had reasonid with the French, the daye before; and, according to thair request, we mette with theim in the Seigneur Ruy Gomez chambre, where we shewid theim first, for as much as concernid the treatyes made with King John and his sonne, such copyes of treatyes as yow delyverid us and as we brought hither with us, which for this pourpose did us verie good service. And, for the debts and pencies, we shewid them all the treatyes and confessions making for that pourpose and certayne other bookes besydes, so that they veric cleerelye and evidentlye perceyvid our sayings and allegations to be true, and the Frenches to be meere cavillations : wherupon the Kings Commissioners thought good that, the next morninge, we the Busshoppe of Ely and the Deane of Cantorbury shuld meeete with the Busshoppe of Orleans, Laubespine and his brother Bassefontayne, now Bisshoppe of Limoiges, to talke agayne of these maters, and that on both sydes such bookes and wrytings shuld be shewid, as wer thought meeete to proove our intentes, and this to be donne in the presence of the Bisshoppe of Arras. And, accordinge to this devyse, it was so done, we meeting the wenisdaye morninge yn the said d'Arras chambre, where we for our parte shewid our said bookes, treatyes and wrytings, and the French cawsinge onelye a parell of the treatye of Bretigny to be redde out of their owne booke, and yet nothinge

that made anye thinge for their pourpose, but onelye boldlye and stiffelye affirminge their reasons above rehearsid to be true, which by no meanes they cowde, nor can proove to be true. The said d'Arras perceyvinge verie well that on their parte was nothing to be had but vayne words, at the last said he understande both our myndes well and wold referre it to the rest of the Kings Commissioners, and likewise to the rest of the Frenche, and so we departid.

That self daye in th'after noone, the Kings Commissioners, beinge partelye instruc-tid by us the daye before, and partelye by d'Arras upon the communication which we had before him with the Frenche that morninge, requyrid to talke with the Cardinall and other French Commissioners, to whome they declarid how reasonable our requestes wer, and upon what good growndes we requyrid theim, and how slenderlye they wer answerid by theym, and therfore requyrid theim to fall to some agreement with us upon theim. But, for all the perswasions they cowde use to the Frenche, they still persistid in their former talke and reasons without reason, and do requyre that indifferent judges maye be appointid to heere and determinye upon these maters; for lyke as they will not be their awne judges, so is it not meete (saye they) that we shulde judge yn our awne eawse. This is all that the Kings Commissioners (as they have shewid us) cowde gette of theim at that tyme. Mary, they appointid to talke with the French agayne therof, on thursdaye the xxvijth of this present.

Thursdaye they mette with the French *a parte*, agayne to see whether they cowde bringe them to anye conformitie concerninge our matters; but synally the French determinid that they wold remayne in possession of Callais, and, as for the rest of our demands, they wer content that indifferent judges shulde be appointid to determiny them.

And the frydaye we having requyrid to talke with the Kings Commissioners, they appointid us to come to the Duke of Alvas lodgings, where they, havinge openid unto us all their forsaid communications with the French, they redde unto us a letter which they entendid to send to the Kings Majeste conteyninge the hole discourse of the maters past betwixt us and the Frenche, and betwixt theim and the French, concerninge our maters, wherin they verie diligentlye and faithfullye rehearsid the hole mater at good length. Yn this communication we thought it meete to requyre that we might meete with the French agayne to know their finall answer; but they said that all such publike meetings wer but tyme lost, for that they wold never agree to anye thinge yn publike, unlesse they had ben first pryvatlye talked with all and indued by such meanes to some good conformitye, for, as they said, so had they usid theim yn all their awne matters hitherto.

We assure your Lordshippes the Kings Commissioners have shewid theim selfs yn all our conferences verie frendlye and earnest in the settinge furth of our matters, and

have rapportid to His Majeste truelye and faithfullye all things as they have passid yn our conferences with the French, making us pryste to their letter, which they have written to the Kings Majeste therof. Like as His Highnesse declarid unto us the Earle of Arundell and the Bisshoppe of Ely, beinge with him at the campe, that he wold have no lesse care of England then of his awne patrimonye, wherof we have advertisid your Lordshippes by our former letters, even so His Highnesses Commissioners heere have assurid us that His Majestie will not take anye peace with the French, unlesse we be first satisfyed.

The French persistinge still yn the will to retayne Callais, as they do, and to wynne tyme for the rest of our demawnds, we cannot see what service we can do heere anye longer, having commission not to meddell with theim, but upon the restitution of Callais, which in our simple myndes is so necessarye to be had agayne for the quyetinge of the worldes myndes yn Englande, and shulde so much offend and exasperate Englande, yf anye peace wer made without restitution of it, that, for our parts, no earthlye pryuate commodite, nor proffict cowde induce us therto, nor nothinge cowde be more grevouse unto us then to be ministers therin. And, the Parlement beinge now at hande, we the Earle of Arundell and the Bisshoppe of Ely thinke we might do some service at home, where as heere we can do none, the French having declarid to some of the Kings Commissioners heere that the French King, for to hazarde his crowne, will not forgo Callais. And forbiencause that of the conelusion or breakinge of this peace seemith to depende, either the losse of Callais for ever, or the contynuance yn warre yet for a tyme, which ar both such as the choice of either of theim is verie harde and doubtfull, it seemith to us it wer expedient this mater wer debatid and concludid by the Parlement, seeinge that eyther of bothe those wayes importe so muche to the hole realme.

What answer the Kings Majestie hath made us upon th'advertisement which we sent His Highnesse of the Queenes Highnesses good amendment, maye appeere unto your Lordshippes by his letter sent us therupon, which your Lordshippes shall receyve heerwithe.

We have stayed Francis heere somewhat the lenger, for that we wold advertise your Lordshippes of some certentye of our doings heere.

Thus we bidde your Lordshippes hertely fare well.

From Cercamp, the xxixth of octobre 1558.

We thought it not convenient to trouble the Queenes Highnesse at this tyme with our longe letters.

Your Lordshippes assuridlye,

ARUNDELL, THOMAS ELY, N. WOTTON.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 845.)

CCXIV.

Le roi aux commissaires anglais.

(ARRAS, 30 OCTOBRE 1558.)

Il les invite à ne pas se retirer des conférences. Il est à espérer que les ambassadeurs français, toujours fort raides au commencement des négociations, selon la coutume de leur pays, ne persisteront pas dans cette conduite.

Prædilecti et fideles Consiliarii nostri. Quas heri ad nos seripsistis, litteras accepimus, quæque isthuc in tractatione pacis ad eam usque diem cum Gallis tractata et communicata fuerant, ex deputatis nostris tam distincte et singulatim intellexeramus ut vester in his repetendis labor (ita ut seribitis) non fuerit necessarius, nec sicut nobis novum id quod super Caleti restitutione a Gallis responsum est, eum ipsi commissarii nostri de eo nos admonuissent. Et tamen propterea non judicamus convenire ut antequam omnia transigantur, isthinc discedatis, quod neque Serenissimæ Reginæ conjugi nostræ charissimæ et nostris rebus, neque etiam Angliae regno, eujus commoda tam nobis sint cordi, expedire possit, præsertim cum adhuc ista tractatio nondum in eo statu sit ut merito rumpi debeat, et Gallorum is mos et natura sit (quam vos probe noscere non dubitamus) ut principio duriores et intractabiliores sint, postea vero successu temporis molliores et tractabiliores reddantur. Quapropter vos hortamur ut nullo pacto isthinc discedatis donec a nobis aliud in mandatis habeatis (nec enim usque adeo desperata res est), quin imo vestra singulari prudentia et moderatione isti negotio ineumbatis, cæterisque nostris commissariis adsitis. Futuri enim speramus ut res meliorem in dies faciem sint habituræ.

Datum Atrebatii, xxx octobris 1558.

PHILIPPUS.

CCXV.

Les commissaires anglais au Conseil d'Angleterre.

(ARRAS, 4 NOVEMBRE 1558.)

Les commissaires du roi ont de nouveau conféré avec les commissaires français ; mais, comme ceux-ci maintenaient leur refus, il a été convenu que le duc d'Albe et le prince d'Orange se rendraient à Arras pour rendre compte au roi de l'état des affaires, et que les commissaires français iraient semblablement prendre les ordres du roi de France. Les commissaires du roi étaient d'avis qu'ils retournassent aussi en Angleterre ; mais le roi les a appelés à Arras et leur a fait connaître qu'il jugeait utile à son service et à celui de la reine qu'ils renonçassent à ce projet. Il leur a dit qu'il était à peu près d'accord avec les Français, mais que toutefois il ne conclurait rien si la reine ne recevait d'abord satisfaction. — Le roi se rend à Bruxelles où il doit réunir les États. Ruy Gomez leur a dit que l'un des motifs de cette détermination était le bruit de la mort de l'empereur Charles. Les commissaires français assurent qu'ils en ont été instruits, et des lettres de marchands la mentionnent ; mais le roi n'a rien appris par sa sœur la Princesse Régente d'Espagne. C'est à Bruxelles que les cérémonies des obsèques pourraient être célébrées le plus convenablement. — Le roi écrit à la reine. — Le comte de Feria partira le 5 pour l'Angleterre.

After our right herty recommendations. We certifyed your Lordshippes by our letter of the xxixth of the last, sent by Franciso Thomas, what was done hecre yn our maters. Sendes when, the Kings Commissioners have ben yn hande agayne with the Frenche to induce theym to satisfye our requestes; but, perceyving they wold not be broughte to it, they concludid togither that the duke d'Alva and the Prince shulde ryde to Arras to declare to the King yn what eace all thinges wer concerning the treatye of the peace and to understand His Majestie pleasur what was further to be done theryn. And the lyke shulde the Cardinal of Lorayne, the Constable and the Mareshal Sainct-Andrew do, on theyr syde, to the King theyr maister. So that all they departid from Cercamp the last of october, entending to be there agayne yn the later ende of this weeke. And yn very deddle the Kinges Commissioners, at that tyme, perceyving by us that the Parlement was at hande, thought it very convenient, yn theyr myndes, that we also shulde retourne home, partelye for that self pourpose, for the whiche the other Commissioners went to theyr maisters, partelye to th'intent the Parliament might be ensourmidde of the mater, wherof they thought cowde come no hurte, and partelye for that they thoughte that the Frenehe, perceyving us to be gone awaye, wolde peraventure the sooner relente and come to summe conformyte, yf they wer full persuadid that, withowte the restitution of Callais, we wold herken to no peace. And we being of that self mynde, certifyed the Kinges Majestye therof, after such sorte as we also wrote

therof to your Lordshippes. Wherunto His Highnesse made us answer that, for certeyn consyderations, he thoughte it beste, as well for the Queenes Majesties service as for his, that we shulde not departe thence, tyll we had other advertysement from His Majestie. Whereupon we resolvid to folow His Majesties pleasur accordinglye; but, the second daye after, we receyvid an other letter, wherby His Highnesse willid us to repayre to him to Arras, where he wolde communicate certeyn maters unto us, concerning his and the Queenes Majesties affaires. And so, the thirde of this present, we rode to Arras, where His Highnesse willid us to certifie your Lordshippes agayne of the rest of that was paste at the assemblee, sithe the date of your last letters, to the intent that your Lorsdeshippes, being therby sufficentlye instructidde of the whole mater, shulde signifie your advyses to His Majestic therupon, what yow thinke meeete to be further done theryn.

His Highnesse tolde us also that, as for his owne maters, his Commissioners wer agreeede with the French well neere upon the hole; but yet he assurid us that nothing shuld be concludidde, but that the Queenes Highnesse shuld be first satisfyed for the maters of England ¹. And further sayde that His Highnesse thought it meeete that I the Earle of Arundelle, having ben much troublidde with the rewme at Cercamp, shulde remayne heere at Arras for a whyle, and I the Bisshoppe of Elye to retourne to Cercamp, where he sayde his Commissioners shulde communicate unto me from tyme to tyme, not onelye what conference shulde be had by theym with the French concerning owr maters, but also concerning His Majesties owne maters, wherby your Lordshippes mighte be certifyd how thinges passid there, and that I the Deane of Canterbury shulde remayne heere with my Lorde of Arundelle, tyll occasion shulde serve other wyse. And all be it that we declarid to His Highnesse that yn owr opinion it wer not amisse that none of us shuld retourne to Cercamp, for that, as long as enye of us wer there, the Frenche wolde thinke us much desyrouse of peace and therfor wold shew theym selfes the harder to be yntreatidde to agree to reason, yet, His Highnesse persisting stille yn his former determination, we entend to follow it accordinglye.

His Highnesse sayde also that he is going to Bruxelles for certeyn his affaires. We had learnidde before by Ruy Gomez that he went to Bruxelles, partelye to calle the States of the Low Countrey (which is lyke as that Parlement yn England) togyther, to

¹ Quelques jours après, l'envoyé de Savoie écrivait que l'évêque d'Ely était au désespoir, qu'il ne parlait de l'affaire de Calais que les larmes aux yeux, qu'il se plaignait hautement du roi.

L'évêque d'Arras disait à l'envoyé de Savoie que si le due Philibert épousait la sœur de la reine et en avait des enfants, il cendrait la couronne d'Angleterre et pourrait dicter la loi aux Français en les forçant à lui rendre les villes de ses États patrimoniaux, qui lui avaient été enlevées. (*Bull. de la Commission royale d'histoire*, 2^e série, t. XII, pp. 265, 266.)

consulte what is expedyent to be done to provyde for all chawnses, and partelye that where as there hath ben newes here as welle spredde by the Frenche Commissioners as also by merchantes letters, of Charles th'Emperors deathe, yet for bicause His Highnesse hath not ben certifyed therof from the Princesse his suster Regent of Spayne, he takith as yet no konowledge therof; but, reckening assuridlye to heere of it shortlye, goith to Bruxelles, where he shal most convenientlye and commodioustlye use the ceremonyes therto apertayning.

His Highnesse sayde also he wold wryte to the Queenes Highnesse, and shortlye after sent us that letter, which we sent herewith. This is th'effect of His Majesties communication had with us at this tyme. The Conte Feria (as he saith) departithe hence towardes England, the fiftie of this monethe.

And thus we bidde your Lordshippes hartelye fare well.

From Arras, the iiiijth of Novembre 1558.

Your Lordshippes assuridlye,

ARUNDELL, THOMAS ELY, N. WOTTON.

(*Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 855.*)

CCXVI.

Christophe d'Assonleville au roi.

(WESTMINSTER, 6 NOVEMBRE 1558.)

Le Parlement d'Angleterre est réuni. On y parlera probablement de la négociation avec la France et de la succession au trône d'Angleterre. Il est à regretter que le roi soit absent, mais le comte de Feria pourra exercer une utile influence. — Plusieurs membres du Conseil commencent à entendre combien l'alliance des Pays-Bas et de l'Angleterre est nécessaire ; mais le peuple semble ne pas le comprendre, et l'on parle du mariage de la princesse Élisabeth, soit avec le comte de Westmoreland ou d'Arundel, soit avec un prince de Suède ou de Danemark. — La reine est toujours souffrante, et, d'après les rumeurs populaires, sa maladie est plus grave que ne le disent les médecins. — Les Français n'en seront peut-être que plus obstinés à refuser la restitution de Calais. — Il faut se méfier des Ulysse de France et ne point oublier la maxime des Romains que, lorsque les ennemis demandent la paix, il faut les serrer de plus près.

Sire. Le Parlement d'Angleterre commencha le jour d'hier à Westmunster où com-
parut grand nombre de seigneurs, prélates, chevaliers et députés des villes. Toutesfois

pour ce jour ne fut riens proposé et ne feirent aultre chose que eux représenter au lieu accoustumé. Sont encoires depuis venus aultres seigneurs, et y en aura peu d'absens. Mesmement les trésorier et admirai se y sont trouvés. Aucuns s'estoient voulus excuser, mais cela ne leur a riens vallu, et sont esté itérativement commandés venir.

Au commencement du dict parlement, on continuera traicter les poinets sur quoy dernièrement il fut déleissé. De là on parlera des frais et mises de la guerre, comme aussi on ne fauldra parler de la communication de la paix, qui s'est tenue, et sur la fin de celluy ou celle qui succédera à la Royne, si elle décède sans enffans.

Si Vostre Majesté y euist peu estre présent, ce fût venu grandissimement à propos pour mener l'issue du dict parlement à ses désirs ; mais, si les négoces urgens delà ne peuvent comporter son absence, la venue du comte de Feria (qui est moult voullu et chéri ici) pourra servir ce pendant diriger lesdites affaires, si avant que le temps le permettra.

Un bien y a que plusieurs du Conseil commençent entendre combien l'alliance de Flandres est nécessaire à ce royaume et que le salus d'icellui deppend de là, ne povant l'estat de par deçà longtemps de soy-mesmes soutenir l'effort des François et Escossois, leurs anchiens et naturels ennemis, sans l'ayde de Vostre Majesté, combien que le vulgaire ne l'entend encoires, parlant maintenant de allier Madame Élisabeth aus comtes de Vestmorland ou d'Arondel, aucunes fois en Suède ou Dainemarc, tant est-il inconstant , ne sçaichant ce qui lui est bon.

Sire, la Royne a eu depuis sa grande malladie quelques bons intervalles et a esté quiete par aucuns jours des paroxismes qu'elle avoit eu, comme aussi ay escript à Vostre Majesté. Néanmoins l'issue de sadite malladie n'est encoires certaine, et mesmes le peuple l'a faict plus dangereusement mallade que ne disent les médecins, et tel court le bruiet par le pays, qui causeroit tant plus tost une altération. Mesmes cela poeult rendre l'ennemi tant plus difficile à la reddition de Callais. Toutesfois, persistant Vostre Majesté ne faire paix aultrement, il est apparent qu'il passera cela pour la nécessité qu'il a d'entendre à la diete paix, spécialement s'il voit que présentement (à tout le moins pour la saison prochaine) on puist faire quelque effort contre lui, mais ce ne sera sans faindre aucunes ruptures et possible séparations actuelles de ceste communication, dont il est souvent fort bon ouvrier, pour veoir s'il ne poulra impétrer quelque chose plus à son advantaige , espérant toujours retourner quelque temps après aux conditions offertes, ne cherchant ce pendant que surcendance d'armes, chose grandement préjudiciable à l'effect de la paix. Les Rommains ont toujours eu ceste manière de faire que, quant ils estoient requis de paix par leurs ennemis, alors les pressoient-ils de plus près tant qu'ils fussent menés à la raison, estimants que un ennemi ne requerrera d'accord, si ce n'est ou pour craincte qu'il a ou par dol et finesse, pour quoy jugeoient

en tout cas ne debvoir estre remis aucune chose de tout debvoir et effort de la guerre, ce que a très-bien seu faire Vostre Majesté, se souvenant tousjours de plusieurs Ulisses qu'ils ont en France, qui par cautelles et pratiques valloient plus que par armes et forces, spécialement veu que leurs premiers efforts sont rompus. On dit ici, Sire, qu'ils envoient de leurs gens en Piedmont. Encoires qu'ils ne le feissent, sy penseront-ils par tel bruit intimider l'armée de Vostre Majesté qui est là, qui seroit grandement confortée de l'effort qui se feroit par deçà, s'y a moien.

Sire, je supplique Vostre Majesté me pardonner si j'escrits ce mot, ce que je fais pour le désir que j'ai de faire l'acquit du service que doibs à Vostre Majesté, suppliant au Souverain Créateur donner à icelle le comble de ses très-haults, très-nobles et très-vertueux désirs et à moy lui pouvoir faire très-humbles et agréables services, qui est bien le plus grand de mes souhaits.

De Westmunster, ce 6 de novembre 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCXVII.

Christophe d'Assonleville au duc Philibert de Savoie.

(WESTMINSTER, 6 NOVEMBRE 1558.)

Vives inquiétudes au sujet de la santé de la reine. — On traitera vraisemblablement au Parlement de questions fort graves, pour lesquelles la présence du roi eût été nécessaire. — Plusieurs membres du Conseil comprennent l'importance de l'alliance des Pays-Bas. — Le peuple, qui semble en être moins pénétré, met en avant le mariage de la princesse Élisabeth avec le comte de Westmoreland ou d'Arundel. Ceux qui sont le plus hostiles à la France parlent d'un prince de Suède ou de Danemark. — Il faut se méfier des ruses des Français. — Il est à regretter qu'on ait accepté une trêve; car ce n'est que par la force qu'on pourrait réduire l'ennemi à la raison.

Monseigneur. J'ai escript à Vostre Altèze, par lettres du 28 de ce mois, de la meilleure disposition de la Royne; mais depuis elle s'est mal trouvée, et est sa malladie telle que l'issue n'est pas trop certaine, pardessus ce que la malladie sera longue et est fasceuse. Pour ces occasions, j'ay tousjours opinion que, en ce parlement, se traictera, sur la fin, des choses (comme aussi m'ont dit aueuns bons personnaiges), dont par diverses mes précédentes ay adverty Sa Majesté et Vostre dicte Altèze. La présence de Sa dicte

Majesté, devant la dicte rupture de parlement, seroit grandement nécessaire ; mais, si les affaires de delà ne comportent son absence, j'estime que, par la venue du Comte de Feria, les choses prendront milleure yssue, si avant que le temps le permettera.

Un bien y a que plussieurs du Conseil d'icy commençhent entendre que le salut de ce royaume deppend de bonne union avec la Flandre et que nul ne les peult garder de leur anchiens et naturels ennemis que Sa Majesté seulle, jà soit que le vulgaire n'est encoires si sçavant, parlant la pluspart de allier la Royne future pardeçà, en nommant les comtes de Westmorland et d'Arondel; les aultres qui craident plus le François, parlent de l'alliance de Danemare ou Suède. J'estime bien que l'ennemy se rend plus difficile à la conjoincture de la paix pour ces nouvelles, espérant que Sa Majesté ne soy vouldroit, en cas de mort de la Royne, se soussier des affaires d'Angleterre; mais, s'il voit autrement estre la détermination du Roy ne riens céder à ceste communication de ce qu'elle a dit, vraisamblablement, à son accoustumée manière de faire, acceptera la paix à telles conditions qu'elles seront offertes, spécialement s'il pense qu'il y ait moyen pour l'advenir luy faire encoires quelque bonne guerre, et, selon ses ruses accoustumées, faindera plus tost la rupture de ceste dicte communication, voires possible est, la fera séparer actuellement; mais, s'il voit la constance du Roy, sera tout content de la reprendre, comme dit est. Il faict bon toujours se souvenir des Ulisses de France, lesquels, ce qu'ils ne poeuvent faire par armes, contendent l'effectuer par finesse et tromperies : pour quoy, à l'exemple des Rommains, il convient les presser de plus près quand ils parlent de paix; car ils disoient que jamais l'ennemy ne la demande que par crainte et nécessité ou par malice et finesse, pour quoy ne conveoit aucunement luy donner surcéance d'armes.

Monseigneur, nous sommes icy tous resjouis du bon progrès de l'armée de Sa Majesté en Itallie au recouvrement de vostre pays de Piedmont; que, si de ce costé l'on poot presser l'ennemy avec ce que le Roy se réserve de gens de guerre, ce seroit un grand esguillon et encouragement à la dicte armée. Aultrement (comme ils font courre bruit que leur armée va là) faiet à doubter qu'ils pourront empescher plus grand progrès d'icelle armée de Piedmont. Sur toute chose est dangereuse et pernicieuse la surcéance des armes; car par ce moyen jamais on ne mènera l'ennemy à la raison, comme je sçai bien Vostre Altèze congnoistre très-bien.

Monseigneur, je supplie la divine Clémence donner à Vostre Altèze toute félicité et à moy vostre grâce.

De Westmunster, ce 6 novembre 1558, au soir.

De Vostre Altèze, très-humble et très-obéissant serviteur à jamais,

CHRISTOPHORE D'ASSONLEVILLE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Nég. avec l'Angleterre. Portefeuille.*)

CCXVIII.

Le Conseil d'Angleterre au roi.

(6 NOVEMBRE 1558.)

Remerciments pour le zèle avec lequel le roi embrasse les intérêts de l'Angleterre.— Le roi de France a déclaré qu'il perdrat plutôt sa couronne que d'abandonner Calais. — En cet état de choses, le roi a-t-il l'intention de traiter avec les Français et qu'aurait en ce cas à faire l'Angleterre?

Serenissime Rex ac Domine clementissime.

Accepimus litteras a Vestrae Majestatis Commissariis, qui pro hujus regni parte in præsenti conventu versantur, ex quibus perspectum habemus quanto illos favore et gratia dignata est prosequi Vestra Majestas in iis rebus omnibus juvandis et promovendis, quæ huic regno usui aut commodo esse possent. Et quemadmodum hoc nomine ingenue fatemur atque agnoscimus nos ipsos omnes et universum quoque hoc regnum summopere eidem Vestrae Matⁱ debere, ita audacieores multo sumus effecti ut humiliter et tamen libere his litteris exponamus quid in causa quæ sequitur Serenissima Regina potissimum cupiat et quid item nos ipsi in eadem supplices a Vestra Ma^{te} contendamus.

Ex illarum (quas diximus) litterarum tenore constat Gallorum regem, nullo modo possessionem Caleti relinquere velle et quod potius censeret diadema suum in discrimen vocare quam ejusdem oppidi restitutioni quovis modoconsentire.

Quæ res quum tanti momenti sit ut ad hujus regni statum nihil magis pertinere arbitremur, Serenissima Regina in votis habet, et nos item officii nostri esse duximus, ut Mat^{em} Vestram imploremus ut certiores nos faciat an eidem Matⁱ Vestrae placeuerit pacem cum Gallis firmare atque pacisci, constante apud eos Caleti possessione. Quod si pacem inire atque concludere visum fuerit, tum quid a nobis porro faciendum censeat Vestra Mat^{as}, ab eadem admonitos et edoctos esse percupimus. Hujus negotii moles et summa semper in nos Mat^{is} Vestrae clementia efficiunt ut istud studium et opera tam sollicite et obnixe efflagitemus, quam nostram audaciam tam importunam ut Vestra Mat^{as} boni consulat, et ut de iis rebus Serenissima Regina quamprimum certior fiat, vehementer rogamus.

Deus Mat^{em} Vestram diu nobis incolumem et victricem servet.

Ex Regia Vestrarum Mat^{um} Divi Jacobi, sexto novembris 1558.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 856.)

CCXIX.

Christophe d'Assonleville au roi.

(WESTMINSTER, 7 NOVEMBRE 1538.)

La maladie de la reine continue; on craint chaque jour qu'elle ne meure. Les membres du Conseil ont obtenu qu'elle envoyât vers la princesse Élisabeth pour lui faire connaître qu'elle la choisissait pour héritière de la couronne à ces deux conditions : de maintenir la religion ancienne et de payer ses dettes.

Sire. Continuant l'indisposition de la Royne, ceulx du Conseil d'icy le jour d'hier ont remontré à Sa Majesté plusieurs choses pour l'induyre de faire quelques déclarations favourables pour Madame Élisabeth, touchant la succession du royaume, de manière que Sa dicte Majesté s'i est accordée, et s'envoyent de la part de Sa Majesté et du Conseil les controleur et maistre des rolles demain matin vers la dicte dame luy déclayrer que la Royne est très-bien contente qu'elle luy succède, s'il advient qu'elle décède, la requérant entre aultres de deux choses, l'une qu'elle voeulle maintenir la religion anchienne comme Sa Majesté l'a restituée, la seconde de payer les debtes qu'elle délaissera. Et les attendons incontinent de retour : dont n'ai voulu laisser à ceste heure, par ce courrier partant incontinent, advertir Vostre Majesté, ensamble que journallement de plus en plus l'on craint la fin de cette malladie.

Sire, je ne fay cestes plus longues, aiant plus amplement adverti Vostre Majesté par mes précédentes, suppliant sur ce le Créateur donner à ycelle le comble de ses vertueux désirs et à moi sa grâce.

De Westmunster, ce 7 novembre 1538, à 8 heures du soir.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCXX.

Le Conseil d'Angleterre aux commissaires anglais.

(8 NOVEMBRE 1558.)

La reine, avant de porter devant le Parlement l'affaire de Calais, désire qu'on écrive d'abord au roi.

— La reine est malade et très-faible, et bien qu'ils prient tous les jours pour sa guérison, ils sont pleins de crainte et d'inquiétude. — Les guerres pendant lesquelles on a perdu Calais, ont été entreprises à la demande et dans l'intérêt du roi. — On peut comprendre combien il y aurait de mécontentement en Angleterre si l'on voyait le roi faire restituer à tous ses alliés ce qui leur revient et ne pas remettre la ville de Calais aux Anglais. D'autre part, on ne peut méconnaître les bienfaits de la paix, car le peuple est épuisé par la guerre. Avant de soumettre cette matière aux délibérations du Parlement, il importe de connaître l'avis du roi, puisque la possession de Calais par les Français intéresse aussi vivement les Pays-Bas que l'Angleterre elle-même.

(Record office. Foreign papers. Queen Mary, vol. XIII, n° 856.)

—
CCXXI.*Gonzalo Perez à Antonio de Tolède*¹ (Extrait).

(BRUXELLES, 12 NOVEMBRE 1558.)

Don Alonso de Cordova a écrit qu'il y avait peu d'espoir de conserver la reine. Un de ses amis lui a transmis la même nouvelle et ajoute que tout le monde tient la princesse Élisabeth pour reine, que le comte d'Arundel espère l'épouser et que les Anglais désirent qu'elle ne s'unisse pas à un étranger. — Le comte de Feria est arrivé à Douvres.

De Ynglaterra ha venido correo de Don Alonso de Cordova ay va una carta suya, segun he visto por otra no tiene muy larga esperança de la salud de la Reyna. Yo tengo cartas duplicadas de un amigo mio que sabe mucho de las cosas de aquel reyno

¹ Don Antonio de Toledo, prieur de Léon, l'un des principaux conseillers de Philippe II à cette époque.

por que ha diez annos que vive en el y es Italiano, y me scrive lo mismo y que Ysabela es tenida de todos por Reyna y que entendia que el Conde de Arundel tiene gran pretension de casarse con ella y personas y parte que le ayudaran á ello y que estan puestos los del reyno en no dexarla casar sino con natural. Suplico à V. S. lo diga á Su Mag^d si le paresce que es de alguna importancia.

El Conde de Feria era llegado á Dovra.

Otra cosa no ay que serivir sino rogar á Nuestro Señor guarde et acreciente la illustrissima persona y estado de V. S. como sus servidores desseamos.

De Bruselas, oy sabado doce de Noviembre 1558.

De Vd. Il^{ma} mayor servidor que sus manos besa.

G° PEREZ.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 517.*)

CCXXII.

Le comte de Feria au roi¹.

(13 ou 14 NOVEMBRE 1558.)

Le comte de Feria est arrivé à Londres, le 9 novembre, et y a trouvé la reine condamnée par tous les médecins anglais et espagnols. Elle se montra fort contente de le voir, mais elle ne put lire la lettre qu'il lui présenta au nom du roi. Aussitôt après, conformément aux instructions qu'il avait reçues de son maître, il fit assembler le Conseil auquel assistèrent tous ses membres, excepté le comte de Pembroke et lord Paget. Il les entretint de l'état des négociations de France, et comme Mason, le grand confident d'Élisabeth, était présent, il exprima la satisfaction que le roi éprouvait de savoir qu'elle succéderait à la reine, chose que le roi avait toujours désirée, comme il l'avait assez fait connaître, et ajouta que pour en donner une meilleure preuve, il venait au nom du roi Philippe pour lui rendre visite, traiter avec elle comme avec une bonne sœur et la servir en tout ce qui dépendait de lui afin qu'elle montât sur le trône, sans ajouter foi aux rumeurs que cherchaient à répandre certains ennemis d'Élisabeth et du royaume d'Angleterre. — Le roi l'avait chargé de

¹ Ce document méritait par son importance d'être reproduit intégralement. Il n'a pas été retrouvé aux Archives de Simaneas, et je me trouve réduit à n'en donner qu'une partie publiée par D. Tomas Gonzalez, en empruntant l'analyse de la dépêche tout entière à la même source.

Don Tomas Gonzalez donne à cette pièce la date du 15 novembre, mais la véritable date paraît être postérieure d'un jour. Voyez ci-après la lettre du comte de Feria, du 21 novembre 1558.

déclarer qu'il ne traiterait pas avec les Français, s'ils ne restituaien Calais, ce qui plut beaucoup aux Anglais; mais, quand il insista sur la nécessité d'augmenter les armements si l'on ne faisait pas la paix, ils manifestèrent beaucoup de répugnance en alléguant la mauvaise situation du royaume. — Les conseillers étaient fort inquiets en ce qui touchait l'accueil que leur ferait Élisabeth, et ils reçurent le comte de Feria comme s'il leur apportait les bulles d'un pape mort. — Le 10 novembre, le comte de Feria se rendit à treize milles de Londres, dans un château où se trouvait Élisabeth qui lui fit bon accueil, quoique moins joyeusement que d'autres fois. Il soupa avec elle et la femme de l'amiral Clinton et après le souper, il remplit la charge qui lui était confiée par une instruction secrète écrite de la main du roi. Élisabeth répliqua qu'elle était seule avec trois femmes qui ne comprenaient que l'anglais, et le comte de Feria lui répondit qu'il serait heureux que ce qu'il avait à lui dire fût entendu de tout le monde. Élisabeth montra beaucoup de reconnaissance vis-à-vis du roi, disant qu'elle lui était fort obligée, premièrement parce que le roi lui était venu fort en aide lorsqu'elle était en prison; secondement à raison de l'ancienne amitié des maisons de Bourgogne et d'Angleterre; troisièmement parce que le roi la faisait assurer qu'il serait toujours son bon ami. Le comte s'efforça de la persuader que son avénement à la couronne n'était dû ni à la reine Marie, ni aux membres du Conseil, mais seulement au roi son maître. Cet entretien lui permit de juger Élisabeth. C'est une femme pleine de vanité et de finesse; elle cherche à imiter le roi son père; il est à craindre qu'elle ne se conduise mal en ce qui touche la religion, car elle est disposée à gouverner par des hommes dévoués à l'hérésie, et il en est ainsi de toutes les femmes qui l'entourent. Elle se montre fort indignée de tout ce qu'on a fait contre elle pendant la vie de la reine; elle témoigne beaucoup d'affection au peuple, qui est de son parti, et donne à entendre qu'elle lui doit ce qu'elle est, sans se croire tenue en ceci vis-à-vis du roi, ni vis-à-vis de la noblesse du royaume. Il n'y eut pas en Angleterre un hérétique ou un traître qu'elle ne voulut ressusciter pour l'appeler près d'elle. — Noms des conseillers qu'elle choisira ou qu'elle éloignera. — Élisabeth s'est plainte qu'elle n'avait jamais reçu que trois mille livres pour son entretien, tandis que l'on donnait au roi de fortes sommes d'argent. Le comte l'a nié, mais il est vrai que la reine Marie a donné en une fois au roi sept mille livres et des joyaux pour payer certaines troupes allemandes. — Élisabeth dit au comte qu'elle savait que le roi avait voulu lui faire épouser le due de Savoie, mais qu'elle ne pouvait oublier que la reine Marie avait perdu l'affection de ses sujets pour avoir épousé un étranger. — Le comte a aussi causé de cette matière avec Paget qui lui a dit qu'Élisabeth s'y montrerait peu disposée parce que le mariage du roi Philippe et de la reine Marie n'avait produit que de mauvais effets. — La plupart des ministres, des conseillers et des principaux personnages qui entourent Élisabeth, sont contraires au roi. — Bien que la reine ait assuré le comte que si les commissaires concluaient la paix sans la restitution de Calais, cela leur coûterait la tête, tous les hommes d'État sont d'avis qu'elle est nécessaire, mais ils en rejettent la responsabilité sur le roi. — La plupart des conseillers et des autres personnages se vendraient à qui les payerait le mieux. — Le 12 au soir, la reine a reçu l'extrême-onction.

Ella¹ es una muger vanisima y aguda : débenle de haber predicado mucho la manera de proceder del rey su padre. Tengo gran miedo que en las cosas de Religion no

¹ La princesse Élisabeth.

estará bien; porque la veo inclinada á gobernar por hombres que están tenidos por hereges, y dicenme que las mugeres que andan cabe ella, todas lo son. Tras esto véola muy indignada de las cosas que se han hecho contra ella en vida de la Reina: muy asida al pueblo, y muy confiada que lo tiene todo de su parte (como es verdad), y dando á entender que el pueblo la ha puesto en el estado que está; y de esto no reconoce nada á Vuestra Magestad, ni á la nobleza del reino, aunque dice que la han enviado á prometer todos que le serán fieles. No hay ningun herege, ni traidor en todo el reino que no se haya levantado de la sepultura para venir á ella con gran contentamiento. Está puesta en que no se ha de dejar gobernar de nadie. Las personas con quien está bien (á lo que entendi de ella) diré á Vuestra Magestad y las con quien está mal; y paréceme que sabe quien es cada uno de los que hay en el reino. De los de este Consejo, está bien con el Canciller, con Paget, con Pitter, con Masson; y éste, entiendo que será de los mas favorecidos; y parécesele ya, porque habla en el Consejo con osadía y autoridad, lo que no solia hacer. Con el doctor Wonton está muy bien, y parécceme que deberia V. M. envialle muy contento y dalle alguna pension. Con el almirante Clinton está bien, y hablando de él conmigo, me apuntó á decir una cosa que creo que ha de tomar por medio para componer y descomponer algunos hombres, que es decirme que nunca habia perdido Clinton el oficio de almirante; porque cuando se lo quitaron, no lo podian hacer justamente por la patente que tenia, y que esta dió él entonces á Paget que la tuvo guardada siempre; y esta asi pasó. A Guillen Hauvert, que era almirante, creo hará honra y merced; pero no la que el otro piensa, ni le tiene en mucho. De Milord Grey que está preso, tiene opinion de que es soldado, y débelo querer bien. Al conde de Sussex, ni mas, ni menos lo tiene por soldado, y creo sera de los que porná bien adelante. Rióse conmigo de que hubiesen hablado en cosa de casamiento de ella con el Conde de Arundel. Con él, con Pembroke, con el obispo de Ila, no está bien, segun me dijo. Con el Camarero mayor, con el Contador y con Boxol, muy mal. Con el Cardenal malisimamente, y temo que le ha de hacer tiro. Dijome que el Cardenal nunca la habia enviado á visitar, ni á decir cosa hasta ahora, y comenzome á contar de enojos que la habia hecho. Yo eché agua lo mas que pude, sin hacer demostracion que lo hacia por amparar al Cardenal, sino por lo que convenia á su servicio, buen gobierno y establecimiento de sus cosas: que no mostrase ánimo de venganza, ni enojo contra nadie; y que tambien para las cosas de religion seria de muy gran inconveniente, que ella hiciese ninguna demostracion de estas, porque todos esperaban que ella habia de ser una muger muy buena y católica princesa; y que si se dejaba á Dios, que Dios y los hombres la abandonarian á ella. Respondíome que no queria sino que conociesen estos Consejeros que lo hicieron mal contra ella, y despues perdonallos. Tambien me dicen de algunos otros con quien está muy bien; pero no lo sé della, como lo que he dicho: que son el Conde de Bedfort, Milord Robert, Frach-

marthon, uno que andaba siempre con el dicho Conde en la guerra pasada, Pedro Caro Harrington, que fue el gobierno del almirante que degollaron, tio del Rey Eduardo : dicen que es hombre entendido y endiablado, Sisel¹, que fue secretario de Madama Isobel, este dicen que es hombre entendido y virtuoso, pero herege. Gonzalo Perez le conocerá muy bien, que fue su huesped aqui. Este es gran amigo de Paget. Otros dos viejos tiene consigo : el uno es Cofrer, y el otro Contralor, que son los que gobiernan su casa. El Contralor ha sido de la orden de San Juan, y es casado ; el otro dicen que es cristiano y muy buen hombre.

(*Archives de Simancas.*)

CCXXXIII.

Christophe d'Assonleville au roi.

(WESTMINSTER, 14 NOVEMBRE 1558.)

La maladie de la reine devenant plus grave, il a cru devoir, conformément aux instructions du roi, se rendre près de la princesse Élisabeth et lui a déclaré que le roi ne négligerait rien pour lui assurer la succession de sa sœur. Élisabeth, en lui répondant, lui a fait connaître que la reine Marie, en lui assurant son héritage, lui a demandé certains engagements qu'elle a acceptés, et elle a remercié le roi de ce qu'il fait pour elle, protestant que jamais elle ne se montrera ingrate vis-à-vis de lui. Il lui a rappelé les mauvais desseins des Français, et après avoir touché la question de son mariage, il s'en est remis à ce que dirait à ce sujet le comte de Feria. — Bonnes dispositions d'Élisabeth envers le roi. — Elle espère que le roi aidera les Anglais à recouvrer Calais. — Nouvelles d'Écosse.

Sire,

Considérants le Sr Don Alonzo et moy que la malladie de la royne accroissoit jour nellement et qu'il y avoit peu d'espoir en sa convalescence, aussy que avoient jà esté envoyés par le conseil d'icy, du consentement de Sa Majesté, quelques commissaires vers madame Élisabeth, pour le faict de la succession du royaume, s'il advenoit Sadicte Majesté décéder de ceste malladie, et que un office d'amitié et courtoisie, faict encoires au besoing, est plus obligatoire et aggréable que s'il est exhibé après coup, avons pensé qu'il estoit plus que temps d'exécuter ce que mons^r le comte de Feria avoit escript audiet don Alonzo par commandement de Vostre Majesté. Et pour cause qu'il ne poot

¹ Robert Cecil, depuis lord Burghley ou Burleigh, qui occupera une place considérable dans cette correspondance comme dans l'histoire du règne d'Élisabeth.

pour son indisposition y aller, fut avisé que ferois ce voyage. Et vins si bien à propos que je trouvay ladete dame Isabelle quelque temps après que lesdits commissaires furent partis, à laquelle, Sire, je déclaray qu'elle povoit assez avoir bien entendu par le passé comment Vostre Majesté lui avoit toujours fort bien voulu et lui porte bonne et sincère affection et faveur, ce que Vostre Majesté espéroit encores démontrer de plus en plus, en quelque estat qu'il pleust à Dieu mettre la royne, jusques à là que s'il advenoit (que Dieu ne voulle) la royne morir, Vostredicte Majesté lui assisteroit et la conforteroit pour succéder audict royaume, comme estant sœur et plus proche de sang à la royne : en quoy seurement elle se povoit confier et attendre. Et comme elle povoit facilement congnoistre le roy de France ne tascher que la ruine de tous ses voisins, spécialement d'Angleterre, pour en estre l'ancien et quasi naturel ennemi, ayant mesmement faict cest alliance d'Ecosse pour vraisamblablement avoir plus de couleur à occuper ce royaume, selon les pratiques de piècha encommençées, et au contraire que les païs de Vostre Majesté et ce royaume se sont toujours maintenus en union et bonne voisinance, icelle Vostre Majesté promettoit ne lui manquer en aucun debvoir de bon office d'ami, dont Vostre Majesté la vouloit bien préadvertiser, affin de selon ce gouverner ses affaires.

Sur cela, Sire, m'ayant oy bien attentivement et de bon visage me dit incontinent qu'elle remerchioit très-humblement Vostre Majesté de ses bonnes offres et faveur. Et véritablement congnoissoit en mon dire les mesmes mots que Vostre Majesté luy avoit aultrefois déclaré, de luy estre bon frère et ami. Mesmement en son grand besoing (c'est asseavoit en sa prison) elle avoit esprouvé vostre faveur et clémence, se sentant bien heureuse d'avoir un tel seigneur et frère ; et pour ceste cause se congnoissoit perpétuellement tenue et obligée à Vostre Majesté et supplioit toujours voulloir continuer. Ce fait, me déclara comme aucuns du Conseil de la royne estoient venus vers elle luy donner à entendre l'indisposition de Sadicte Majesté, telle que on craindoit grandement la mort, et que partant Sadicte Majesté, le Conseil et la Commune luy vouloient en ce cas garder son droict, aians par consentement de Sadicte Majesté traicté quelque chose avec elle qu'elle avoit promis, que partant en tel estat qu'il plairoit à Dieu la mettre, elle voulloit du tout en tout soy conformer au vouloir de Vostre Majesté, me priant de lui faire entendre ainsy, et, au regard du roy de France, qu'elle n'estoit si ignorante des histoires et choses passées qu'elle ne sçeut quels ennemis ont esté les François aux Anglois et quelles guerres ils ont mené ensamble, au contraire quelles alliances bonnes continues les pays de Vostre Majesté et Angleterre ont eu ensamble et combien leur touche de les entretenir : ce que asseurément, si jamais elle vient au royaume, elle fera et aultant sincèrement et perfectement que feit jamais nul de ses anchestres comme l'expérience démonstroit, disant que toujours elle vouldra obéir et complaire à Vostre dicte Majesté, adjoustant davantaige ces mots : « Qu'elle y estoit

» grandement obligée; car, puisque en ses adversités elle avoit trouvé faveur et assistance de Vostre Majesté, raison vouloit qu'elle le recongrœut, si jamais elle avoit moyen, aultrement seroit la plus ingrate personne qui fût onques. Dont elle désirloit que de tout advertisse Vostre Majesté. »

Voiant laquelle promptitude et response de visaige à mon jugement correspondant à son dire, je la remerchiay grandement, répétant que elle se povoit assurer que le mesme bon vouloir estoit en l'endroict de Vostre Majesté, aussy qu'elle considéroit fort bien et prudentement prévoioit combien avoient été et encoires plus seroient ennemis à ce royaume les François, lesquels le plus souvent nuissent aultant et plus par menées, pratiques et factions secrètes que par guerre ouverte, tant sont leurs esperits prompts à telles choses comme les exemples en sont clères. Et pour ce qu'elle me sembloit prendre de bonne part mon dire, le confermant à chacune fois par bonnes sentences à propos, jugeant par moy que, à tout ce que Vostre Majesté vouldra cy-après encheminer et négocier avec elle et ce royaume, il estoit expédition qu'elle entendit le grand péril où elle et ses affaires se retrouveroient cy-après pour l'occasion des François et Escossois, que jà ne se poeuvent contenir de semer les propos bien avant, comme mesmes je oys en Escosse d'aucuns du Conseil, lorsque je y fus envoié de la part de Vostre Majesté, je luy commenchay (comme de moy-mesmes) et pour la distraire tant plus des François (comme le bien des pays de Vostre Majesté requiert) à discourir cela en la forme que par divers advertissements j'ay dit et escript à Vostre Majesté. Et considérant qu'elle ne l'avoit jamais oy et qu'elle ne sçavoit pas si bien le péril où elle povoit tomber de ce costé-là, je commenchay de plus près à exagérer l'affaire, lui démontrant que, si lesdiets ennemis entendoient qu'elle fût une fois séparée de vostre amitié ou qu'elle feit un mariaige, non selon l'importance du négoce, c'est-à-dire dont elle ne pourroit avoir bonne assistenee et faveur plus que de soy-mesmes, pour estre possible requise et pressée de s'allier à quelqu'un de ce royaume (comme plusieurs non entendants trop bien les affaires dudit royaume samblent vouloir désirer), iceulx ennemis seroient tant plus enclins de tenter l'effect de leurs pourjects et desseings; ou, faisant le contraire, cela leur pourroit donner grand terreur et, quoy qu'il soit, empescher de parvenir à leur mauvais vouloir.

Alors me dit que c'estoit bien considéré et qu'elle entendoit bien combien luy emportoit de faire alliance dont elle pouelt avoir secours et assistance, voiant bien qu'elle attendoit si je ne parleroie point plus avant de quelque mariaige. Lors lui dis que ledict S^r comte de Feria venoit à visiter la royne de la part de Vostre Majesté et que j'estimois bien qu'il aueroit quelques commandemens d'icelle pour ladite dame Elisabeth, que lors elle entenderoit le tout plus particulièrement: ce pendant j'estois venu lui faire entendre les offres de Vostre Majesté, si quelque chose survenoit qu'elle euist à faire de l'ayde de Vostre diete Majesté.

Sire, pour dire sur ce pointet ce qu'il me samble (saoulf toutesfois la correction de Vostre dicte Majesté), je trouve ladie dame Élisabeth entièrement à la dévotion de Vostre dicte Majesté, et qu'elle ne se alliera, ne se marira, sans l'advis d'icelle. Messement, si elle est requisite de la part de Vostre dicte Majesté pour quelque alliance, m'est avis qu'elle s'i enclinera facilement. Et ne doibs ici oublier ce qu'elle m'a dit, sçavoir est : que, si la paix se faisoit et que le roy de France envoioit Iey un ambassadeur, que quelque chose qu'il lui sçace dire, elle ne se résolvra et ne lui dira riens que préallablement n'en ait adverti Vostre Majesté, pour entendre ce qu'elle lui debvra respondre. Et de cela demandoit que j'escrivissois aussi à Vostre Majesté : ce que fais par cestes, et dont de tout j'ai amplement adverti ledict S^r comte de Feria à sa venue, affin de l'instruire tant mieulx de tout sur ce qu'il alloit négocier vers elle.

Sire, ladie dame, cherchant occasion de parler de la paix et reddition de Calais, me dit : « Si Vostre Majesté les aidoit au recouvrement d'icelluy, elle mériteroit à jamais de » ce royaume », car de là toute leur seureté et honneur deppend, comme il faict à la vérité non seulement pour eux, mais pour le Païs-Bas, et en conséquence pour Itallie et aultres vos royaumes. Et l'extrême difficulté que faict le François pour ladie place, démontre bien ouvertement estre vrai qu'il tache à l'usurpation de ce royaume : ce qu'il ne lui fault permettre, qui ne voeult en peu de temps mettre le reste en péril, pour les raisons jà plussieurs fois par moi escriptes. Toutefois je tiens que si constamment et absolument aultrement on refuse aux François la paix, qu'il le rendra, tant a-t-il besoing de ladie paix. Aultrement ne fût venu à tous les aultres pointets qu'il a passé, spaciallement quant il entendra que ladie Élisabeth ne trouvera icy aucune difficulté après la mort de la royne et que Vostre Majesté ne l'abandonnera; mais, si tant estoit qu'il samble aultrement à Vostre dicte Majesté et à ceulx de son Conseil de lui cedder quelque chose là-dessus (ce que je n'espère pas), ce seroit par un tel moyen d'achapt que fut faict pour Boulongne, que, s'il ne sçavoit aller avant, je ne voeux laisser advertir Vostre Majesté que, par un pourparlé de paix, faict à Loulingen, l'an 1595 ou environ, entre les Anglois et François, lesdicts François demandèrent la démolition du fort dudit Callais, ce qu'ils ne sceurent lors impétrer des Anglois, qui à ceste réquisition leur couppèrent incontinent le pas de communication, et furent très-contens les François leur quitter. Il vaudroit mieux en faire ainsi et user dudit moyen, s'il n'y avoit aultre remède; et seroit bien ledict François mené à ce pointet pour le moins, mais je crains (comme il a ici trop de favorisés) qu'il n'ait resentu que ceulx de ce royaume se laisseront abattre. Si ainsi est, tout est affollé pour les raisons que Vostre Majesté congnoist très-bien.

Sire, pour nouvelles, ces jours passés la guarnison de Baryck estoit allé courre en Ecosse devant le fort d'Aimouth. Se monstant peu de chevaux, ceulx de dedans saillirent sus et furent surprins de l'embuscade et ammenés quelques trente chevaux fran-

çois et escossois, entre lesquels y a le fils du connétable d'Escosse, le capitaine Ladre, françois, et quelques autres gentilshommes.

Sire, je supplie la Divine Clémence donner repos éternel à l'esperit de la Majesté de l'Empereur, la mort duquel contriste tous gens de bien et vertu, suppliant en oultre toute félicité à Vostre Majesté et à moy la grâce d'icelle.

De Westmunster, ce 14 novembre 1558.

De Vostre Sérénissime Catholicque Majesté,
Très-humble et très-obéissant serviteur et subject.

CHRISTOPHORE D'ASSONLEVILLE.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. — Nég. d'Angleterre. Portefeuille .*)

CCXXIV.

Le roi au comte de Feria.

(GROENENDALE, 15 NOVEMBRE 1558.)

Il a reçu la lettre que le comte de Feria lui a écrite de Douvres et désire apprendre des nouvelles de la santé de la reine.

El Rey, Conde primo. Por la carta de mi mano respondo á la que me scrivistes de Dobra, de manera que en esta abra poco que dezir, mas de remitirlos la copia de lo que me scrive don Alonso de Cordoba y tambien de lo que me scrive D'Assonleville, que aunque ellos os avran alla hablado, todavia os lo he querido embiar para que os sirvais dello en lo que aveis de negociar, teniendo entendidos los rumores que ay corren, espero con desseo cartas vuestras por saber nuevas de la salud de la Reyna y de lo que despues de llegado avreis hecho, que aqui iran con esta ocho cartas en vuestra creencia y sin sobrescriptos y assi mismo otras quatro firmas en blanco para que las hinchais y useis dellas, quando vieredes convenir y el caso lo pidiere, como de aca lo llevastes entendido.

De Italia no ay cosa de nuevo, quando la huviere os mandare avisar.

De Grunendal, á xv de noviembre M. D. Lviijº.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCXXV.

Le duc Philibert de Savoie à Christophe d'Assonleville.

(BRUXELLES, 17 NOVEMBRE 1558.)

Il le remercie de ses lettres.

Très-chier et bien-amé.

Nous avons eu à plaisir d'entendre, par vos lettres du vi^e de ce présent mois, ce que passe par delà, comme aussi aurons à chascune soys que pour l'avenir nous en ferez faire part, ce que vous requérons de faire continuellement.

Et sur ce, très-chier et bien-amé, Nostre-Seigneur vous ait en sa sainte garde.

De Bruxelles, le xvii^e jour de novembre 1558.

(Archives du Royaume à Bruxelles. Nég. d'Angleterre. Portefeuille.)

CCXXVI.

Les commissaires anglais au roi.

(ARRAS, 17 NOVEMBRE 1558.)

Les Français persistent à refuser la restitution de Calais. — Motifs qui doivent engager le roi à ne rien négliger pour que Calais soit rendu aux Anglais.

Sacra Majestas. Duodecima die hujus mensis circiter horam secundam pomeridianam reddite sunt mihi Episcopo Eliensi Cercampi litteræ ab Ill^mis Vestrarum Majestatum Consiliariis ad nos communiter scriptæ, et una cum illis aliæ quoque Vestræ Ma^ti inscriptæ, quas mox cursori qui eas attulerat, ad cæteros collegas meos perferendas reddidi.

Eas his adjunetas nunc Vestræ Majestati mittimus aliquanto serius quam optabamus et par fuerat; sed, cum dictis dominis Consiliariis visum esset, ubi quædam per nos Vestræ M^ti significarentur, non potuit id communiter fieri, nisi omnes prius in unum

locum conveniremus, quod ante decimum sextum diem hujus mensis commode fieri non potuit.

De omnibus iis quæ per nos in demandato hic nobis negotio gesta fuerant, prolix edictos **Vestrarum Matum Consiliarios certiores reddidimus.**

In quibus hæc quoque addidimus Francorum Regis oratores in hoc pacificatorio conventu semper præ se tulisse et dictitasse se non assensuros restitutioni Caletii, quin et illorum quemdam in privato colloquio Vestrae Majestatis oratorum uni jactitasse regem suum potius diadematis sui periculum subiturum, quam ut Caletio cedere velit. Injecerunt hæc non parvam sollicitudinem dietis **Vestrarum Majestatum Consiliariis**, quasi hæc constans Francorum asseveratio certam et fixam regis sui voluntatem retinendi Caletii indicet et declareret, cum tamen soleant in hujusmodi congressibus oratores, præsertim versutiores, multa initio simulare, et, quod dici solet, iniquum petere ut æquum ferant.

Sed, uteunque ea res habet, hac gratia visum est **Vestrarum Majestatum Consiliariis** ut quædam **Vestræ Mati** proponeremus, quæ humiliter et obnixe supplicamus uti **Vestra Majestas**, pro solita sua erga regnum Angliæ benevolentia, benigne expendere et considerare dignetur.

Primum, quam gravis et intolleranda sit regno vestro Angliæ futura Caletii jactura ; quam rursus sit ejus urbis per Gallos retentio ditionibus **Vestræ Majestatis Belgicis** futura incommoda et ex omni occasione infesta, quarum ditionum cum regno vestro Angliæ ea semper fuit conjunctio ut illarum incommoda et detimenta eodem loco quo sua propria semper habuerit; et, cum per pacem hanc tot numero urbes, quarum etiam pleræque multos jam annos a Gallo possessæ, **Vestræ Majestatis fœderatis** restituantur, quam esset illud **Vestræ Majestatis** et coronæ Angliæ parum honorificum si Caletium non redderetur: præsertim cum omnibus jam constet Caletium ad Angliæ coronam certissimo et optimo jure spectasse et Francos meritis causificationibus vel cavillationibus potius ad eludendam ejus restitutionem uti ; deinde quam grave illud **Vestrarum Matum** subditis in Anglia visum iri necessarium sit, si hæc pax coeat nulla Caletii restituendi ratione habita, præsertim cum hoc bellum, eujus occasione amissum est Caletium, **Vestræ Majestatis** voluntate ac in vestram gratiam susceptum sit. Hæc ubi **Vestra Majestas** diligenter perpendere non gravata fuerit, maximopere obsecrant dicti **Vestrarum Matum Consiliarii** uti dignetur **Vestra Matas** primum animi sui sententiam super Caletii restitutione illis aperte explicare ; deinde, ut quo potissimum pacto ipsi in hujus negotii tractatione et prosequutione se gerere debeant, consilium suum illis non gravate impartiri. Quanquam enim illis res hæc imprimis ardua videtur usque adeo ut omnino existiment eam ad parliamentum referendam, statuerunt tamen tantisper id differre quoad **Matis** **Vestræ** sententiam et voluntatem super his certo et explorato intelligent, sine qua cognita nihil, præsertim in tanti momenti rebus, sibi aggrediendum lucunt.

Fuerat nobis animus Bruxellam proficisci ut Matⁱ Vestræ coram hæc exponeremus; sed, cum tantum iter, non nisi tardius per nos, hoc præsertim tempore, confici posset, et res hæc celeritatem poscere videretur, nec exploratum nobis sit an discessus hinc noster negotiis quæ in conventu Cercampensi agitantur, officere posset, et ea gratia Vestra Mat^{as} statuisset mihi Episcopo Eliensi Cercampi ac nobis reliquis hic remanendum, satius visum est de his per litteras Vestram Majestatem certiorem reddere. Quod ita a nobis factum esse, suppliciter oramus uti boni consulere Vestra Mat^{as} velit.

Deus optimus maximus Mat^{em} Vestram diu nobis servet incolumem.

Atrebatii, xvii^{mo} die novembri 1558.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, vol. I, n° 1, Calendar n° 4.*)

CCXXVII.

Les commissaires anglais au Conseil d'Angleterre.

(ARRAS, 18 NOVEMBRE 1558.)

État des négociations. — Refus des commissaires français. Motifs qui doivent porter les Anglais à réclamer la restitution de Calais. — Les Anglais n'ont entrepris la guerre qu'à la prière du roi, et il est juste que le roi leur fasse restituer ce qu'ils ont perdu. — Déclaration favorable de l'évêque d'Arras.

After our right hartie commendations to your good Lordshippes. By Francisco Thomas the post, we have receyved two letters from your Lordshippes : the first of the xxixth of the last moneth, and the later of the fourth of this present, with other letters directid to the Kings Majestie, upon the receipt wherof, we having mette together and consultid upon the contentes of the same, determinid to open to the Kings Majestie, by our letters, the matters wherof your Lordshippes wrote unto us, for His Majestie is not in theese parties heere, but is at Bruxelles or beyond. The copye of our letter to His Majestie in that behalfe, we sende your Lordshippes heerwith. And where your Lordshippes wryte unto His Majestie that by our letters doth appeare that the French King by no meanes will leave the possession of Callais and that he wold rather hazard his crowne then to consente to the restitution of it, true it is that we wrote to your Lordshippes that the French Commissioners, yn their conference with us and with the Kings Commissioners, have ever refusid to consent to the restitution of Callais, and

that the French have declarid to one of the Kings Commissioners that the French King, for to hazard his crowne, will not forgo Callais.

And albe it that for bicause of the good face sette upon that matters by the French Commissioners, whe somwhat mistrustid that that which they spake, was the Kings their maisters determination, yet in deede did we not affirme it to be so, no, nor did not then utterlye dispayre, but that the French, yf they wer kept somewhat shorte, wold at the length relente for elles, to what pourpose had it ben agreed and appointid that bothe the Kings and the French Kings Commissioners shuld retourne to their maisters, to declare what had ben done alreadye and to know what their maisters further pleasure was therupon. And for as much as we have ever ben of opynion that, yf the Kings Majeste refuse to conclude anye thinge with theim without the restitution of Callais, that maye the sooner induce the French to agree to it. And lykewyse, yf they perceyve the Kings Majeste or his mynisters not so earnest therin, but that, by a bragge of the French, they will the sooner gyve over and stande the more fayntely for the restitution of it, that will make the French the bolder and to stande the more earnestlye in their refusall. Therfore we have not thought it meete to use anye kynde of wordes to the King, wherby His Majestie might by anye meanes thinke that the Queenes Highnesse and the realme of England cowde be content to conclude a peace without restitution of Callais, as well for bicause our instructions importe, that as also trustinge that that wold move His Majeste and his Commissioners to be the more carefull for the restitution of it.

And seeinge that His Majestie and his Commissioners have ever sayde that they will conclude nothinge without the Queenes Highnesse be first satisfiyed, yt seemid to us that, yf Her Highnesse and your Lordshippes did stand earnestly in the repetition of Callais, that the French at this tyme must either forsake Callais or elles the peace. And, in cace this occasion to redemawnde Callais be now forslowne, God knowith when ever England shall have the lyke agayn.

And where your Lordshippes wryte that the Kings Commissioners beeinge so neere to agree with the French upon the hole, much wer to be endurid for the wealthe of Christendome, it is even so in deede as your Lordshippes wryte.

Mary, that all other shuld have restitution of their awne, and poore England that beganne not the fraye, beare the burthen and the losse for the rest, and specially of suche a jewell as Callais, we feare will seeme verye harde and strange to all the realme. And yet, yf the losse of Callais might pourchasse a sure peace to Christendome, that wer yet some coulour why somwhat the rather to agree to it. But, yf we maye be so bold to saye playnely our myndes unto your Lordshippes, we not onely thinke not that the leavinge Callais to the French shall pourchasse Christendome a sure peace, but rather ar perswadid that nothing can more evidently shew that the

French entende no peace to contynue, specially with England then the retention of Callais, yf they earnestly and finallye persist theryn.

Your Lordshippes do right well understand what advantaige the French have to annoye us by Scotland, which now is much rulid by France. And in eace anye peace be made, then shall the French have good tyme and leasure to establishe and ordre their matters so yn Scotland, speciallye consyderinge the mariage of the Dolfyn and the Queenes of Scottes is now done, that Scotland shal be everye whitte as much at their commaundement as anye parte of France is. And what the Frenche pretende unto by that mariaige, is not unknowe to your Lordshippes.

Yf now Callais shall remayne yn their handes to , wherby neither England shall have the commodite to offendre their ennemyes, nor to soueceour their freendes, nor lykewyse to receyve succour from their freendes at their neede, but by verie uneasyc meanes, yea and wherby England shall yn a maner be excluded from knowledge of all thinges done both by their ennemyes and by their freendes, or, at the leaste, the knowledge therof shall not come, but so late, that it will serve to litle pourpose ; and that Callays lyeth so commodyouslye to be a scourge for England, as it was before King Edward the Thurd tooke it, which cawsid him to adventure him selfe and his sonne the Prince to come but with a meane armye from Normandye into France, and thence through all Picardye to go to beseege Callais , he beinge contynuallyl pурsewid by his ennemyes withe greate armyes, with the which he was enclosid and compassid about and fynallye content more then once to fight it owt, and specially at Creey, where his ennemyes armye was greate as his, and to lye so longe at the siege before Callais, as he did.

This scourge of England so well knowne by experyence then, and therefore so deereley bought by King Edward the Thurd, and now not yet knowne for lacke of experyence, yf the French shall retayne yn their handes, they having lykewyse Scotland on the other syde : how dangerouse this shal be to England, is easye to be considerid. These and other consyderations make us to be of opynion that, leaving Callais to the Frenche, they will be content to delyver yow a peeee of parchemyn, sealid with a litle wax; but that they meane anye contynuance of peace , we cannot be perswadid, no more then King Francis did by a nombre of peeces of parchemyne sealid, which he sent to King Henry the Eight, nor the French King that now is, did by the parchemyne sealid, which he sent to King Edward the Sixt. And whereas now the Kings Majesties contreys ar yn warre with France as well as Englannde, yf the peace be ones made, the Frenche wille sowne seeke occasion to fall out with England agayne, and then may it perhappes chaunce so that Spayne will not thinke it necessarye for theim to reentre yn warre agayne with France : where as now the Kings Majeste cannot honorablye, nor entendith not (as he him selfe hath declarid and said) to make anye

peace without us, so that, the premisses considered, we cannot for our parts thinke that Christendome shall be restawrid to a good peace, though we forsake Callais, but that then we shall be more oppressid with warre then before. And in eace we must needes have warre, as good it seemith to contynue yn it yet for a while, being conjoynid to the Kings Majeste who bearith the chief burthen and charges of it, then shortelye after to begynne a new and to stande in danger to have all the burthen lye on our neckes. And then shulde we know what a jewell we had forsaken, when we did agree to forgo Callais, and that, by the retention of Callais, the Frenche meant nothinge lesse then the quyetnesse of Christendome.

We have thought it our duetie to declare to your Lordshippes what our opynion is heerin, which neverthelesse we praye your Lordshippes to accept in good partie.

I the Busshoppe of Elye retournid to Cercamp accoordinge to the Kings Majestes appointement, where I have contynuid till now that I came hither to consulte upon theese maters with my colleagues. And all this while hath there nothinge ben done yn our matters for England; but the others Commissioners have ben busye contynuallye, and, as farre as I can learne, they ar not yet all agreed upon the maters of Piedmont, nor of Corsica, nor Siena. Yea, and as I heere, the Frenche begynne now to call the maters of Navarre in question and to aske restitution therof, yn so much that some begynne to thinke, contrary to that hath ben commonlye thought hitherto, that th'ende of this matter will be that all shall departe *re infecta*.

After we had written thus farre, I the earle of Arundell receyvid a letter from the Bisshoppe of Arras, of the xvijth of this present, wherin, emonge other thinges, he wrytith thus : « *Monseigneur l'évesque de Ely vous aura dist en quels termes nous estimions à son partement, en ce pourgatoire. Et hier les François nous déclarerent qu'en toutes choses condescenderoient-ils plus tost que de venir à ce de Callais, ne qu'il leur eschape. Et nous leur déclarasmes de rechief au contraire que, sans satisfaire au royaume d'Angleterre, nous ne traicterions en façon quelconque avec eux. Et fut nostre départ sur ce tel qu'il y a plus d'apparence de rompre que de conclusion.* » So that by this lykewyse it maye seeme that they agree not best, but whether that be for Callais onelye, we doubte muche. And thus we bid your good Lordshippes most hartely well to fare.

From Arras, the xviiith of Novembre 1558.

Your good Lordshippes assuridlye,

ARUNDEL, THOMAS ELY, N. WOTTON.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 6.)

CCXXVIII.

Le roi aux commissaires anglais¹.

(GROENENDALE, 21 NOVEMBRE 1558.)

Il est résolu à soutenir les Anglais; mais il faut en ce cas qu'ils se montrent, de leur côté, décidés à poursuivre énergiquement la guerre.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, Angliae, Franciae, utriusque Siciliæ, Hiberniae, etc., rex.

Prædilecti fideles Consiliarii nostri. Accepimus vestras litteras xvij^o hujus mensis die ad nos datas, ex quibus intelleximus quam obstinato animo sint Galli in non restituendo Caletō et quid hac de re loquantur, atque ea etiam perspeximus quæ de ratione illius oppidi et commoditatibus prudentissime consideratis ac perpenditis, ac demum animi nostri sententiam super ejus restitutione exquiritis, et ut consilium nostrum regni Angliae Consiliariis impertiamus et quo se pacto debeant gerere in hujus negotii tractatione significemus.

Nos, ut ad vestras litteras breviter respondeamus (in qua sententia, totidemque verbis ad ipsos Consiliarios perseribimus) id semper statuimus ac deliberavimus nullum fœdus, neque pacem cum Gallis sine Anglis esse ineundum, atque in eodem etiamnum proposito permanemus.

Quod, cum verum, certumque sit, atque haec una Caleti causa sola sit quæ pacis tractationem impedit, cum de reliquis omnibus nulla aut per exigua sit controversia, Gallique ad honestas pacis conditiones deventuros esse præ se ferant, ad rationes regni Angliae pertinere, idque ab eis præsens occasio exigere videtur ut, quando vestrorum commodorum causa pax infecta atque irrita manet, novum consilium a vobis ineatur quo, quantis maximis viribus fieri poterit, ad inferendum communi hosti bellum, longe secus atque adhuc gestum est, vos præparetis. Ita enim ab omnibus accipi atque intelligi volumus nullo nos tempore Anglos, quibus multas ob causas bene volumus, deserturos, sed omnibus in rebus adfuturos.

Ex quo facile judicare poteritis nostram in omnibus animi sententiam, quæ semper eadem fuit et erit. Ad vos vero spectat expendere quo consilio, quibusque modis omnia quam rectissime et ex regni utilitate ac dignitate perficiantur.

¹ M. Froude mentionne une lettre de Philippe II au Conseil d'Angleterre, de la même date. Elle ne figure pas dans les Calendars du *Record office*.

Recte vero a vobis deliberatum est non isthinc hoe tempore discedere propter eas quas affertis causas ; gratissimaque est nobis cura ac diligentia vestra qua in istud negotium incumbitis. De qua animorum propensione, ut nihil imminuatis, vos etiam atque etiam hortamur.

Datum ex monasterio Gruniendalæ, xxı die novembris M. D. LVIIJ.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 17.*)

CCXXIX.

Le roi à Christophe d'Assonleville.

(GROENENDALE, 21 NOVEMBRE 1558.)

Il approuve sa démarche près de la princesse Élisabeth et l'invite à se conformer à ce que lui ordonnera le comte de Feria.

Très-chier et féal. Nous avons veu ce que nous escriavez par vostre lettre du XIII^e du présent, et trouvons très-bon vostre office y mentionné envers madame Élisabeth, nostre belle-sœur, vous en séchant très-bon grey. Et quant à nostre ultérieure intention ès choses de pardelà, le conte de Feria en est chargé bien particulièrement et par le menu, auquel, en ce qu'il avisera vous employer pour nostre service, regarderez de porter le respect et obéissance qu'il conviendra.

Et sur ce, très-chier et féal, Nostre-Seigneur soit garde de vous.

De Groenendale, le xxı^e jour de novembre 1558.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. Nég. d'Angleterre. Portefeuille.*)

CCXXX.

Le comte de Feria au roi¹.

(LONDRES, 21 NOVEMBRE 1558.)

Détails sur la mort de la reine. On a lu son testament, selon l'usage d'Angleterre. — Divers ambassadeurs entretiennent la nouvelle reine de projets de mariage. Il est urgent de s'occuper de cet objet, et l'argent est le meilleur moyen de réussir. — On ne voudrait point du duc de Savoie. — Nouveaux conseillers de la reine; choix qu'elle a faits pour les principales charges. — Le parlement est dissous. — Il faudra renouveler les pouvoirs donnés aux commissaires de Cercamp. — Ce qu'il y aura lieu de faire à l'égard des pensionnaires du roi. — Il serait utile d'accorder une pension au Dr Wotton, qui deviendra, dit-on, archevêque de Canterbury. — Si la reine choisit un époux hors de l'Angleterre, ses regards se porteront sur le roi. — Confusion extrême qui règne en Angleterre. — Obsèques de la reine Marie. — Mort du cardinal Pole. — On fait circuler des bruits sur les sommes considérables que la reine Marie aurait prêtées au roi. — Joie des hérétiques. — La nouvelle reine a assisté à la messe à Saint-Paul le dimanche qui a précédé la mort de sa sœur. — Tout dépendra du choix que la reine fera d'un époux. — On ne sait encore si la reine Marie sera ensevelie à Westminster ou à Windsor.

A los xiiijº deste serevi á Vuestra Magestad con un correo que despache, pero he sabido que no pudo salir de Dovra hasta los xvij por falta de tiempo.

Este mismo dia á las seis de la mañana sallescio la Reyna nuestra señora y aunque desde que yo llegue aqui los mas ratos estava fuera de si siempre con gran tino de Dios y de chistiandad, y bien se ha comenzado á parecer en el reyno que tan christiana era, pues desde que entendieron en el que se moria, han comenzado á hacer desacatos á las imagines y personas religiosas.

La mañana antes que Su Magestad muriese, entraron en su camara el Chanciller y todos los mas del Consejo y delante de las mugeres que alli avia y los fisicos y otros hombres que servian en su camara, leyeron el testamento, Su Magestad no estaba en si, leyole el maestro de Roles, y llegado á algunas mandas que hazia á personas que la avian servido, mandaron al que leia que passase adelante sin declarar nada de aquello, y disenme que desta manera se cumplen todos los testamentos de los Reyes de Inglaterra, que es como el Consejo ha gana.

Pienso que Vuestra Magestad deve tener copia del testamento, segun entendi la otra vez que aca estuve, y por esto no he hablado á ninguno de los del Consejo en esta

¹ A partir de cette époque, les correspondances que nous reproduisons sont en grande partie écrites en chiffres.

materia, ni inquirido nada sino lo que me han dicho algunas personas otras. Vuestra Magestad me mandara avisar si quanto á este articulo ay alguna cosa que yo deva hacer, y si tiene Vuestra Magestad la copia, sera bien tornalla á ver y la capitulacion del casamiento, y aunque, como tengo escrito à Vuestra Magestad, es muy temprano para tratar materia de casamiento. La confusion y poco assiento que estos traen en todas las cosas, obliga en buena razon á estar nosotros mas advertidos para no perder las ocasiones que se ofrecieren y principalmente en cosa de matrimonio, y para este y para otras cosas (sino es de algun inconveniente) seria bien embiarne un traslado de la capitulacion que sino es muy necesario á lo menos ystare yo mas advertido de lo que se huviere de tratar, aunque sea diferente de lo passado.

La nueva Reyna y los deste reyno se tienen por sueltos de Vuestra Magestad y oiran qualesquiera embaxadores que les vengan á tratar de casamiento. Vuestra Magestad entiende mejor que yo quanto le importa que esto se haga por su mano en que yo veo la dificultad que tengo escrita sino es con gran negociacion y dineros, y por tanto desseo que Vuestra Majestad prevenga todas las cosas que de su parte se han de hacer, y una dellas es que nò nos embie aqui el Emperador alguna embaxada á tratar desto, pues que el casarse aqui Fernando, dandole Vuestra Majestad el bocado de su mano, tenia inconvenientes muy pessados, ya Vuestra Magestad vee quanto mas lo serian si se concertasse de otra manera.

Al Duque de Saboya por aora yo se cierto que no le querran oir nombrar, por que les parece que con las fuerças deste reyno ha de querer cobrar su estado y que siempre los terna en guerra. Lo que me contenta de lo que veo, es que se comienzan todos los nobles á desengañar que en el reyno no les conviene casar esta muger.

El dia que la Reyna murio, despues de haber hecho la proclamacion en Westmester y en Londres, segun su costumbre, que es la que aqui va, determinaron en el Consejo que fuessen á la nueva Reyna el Chanciller, el Almirante, el Conde Xerozberi, el Conde de Pembruch, el Conde de Darbi y Guillen Hauvert á hacer sus cirimonias ordinarias y los otros quedassen, pero en saliendo de alli cada uno proeuro de ser el primero. Yo embie á Dassonleville de mi parte á escusarme que no iva por aguardar aqui (como ella me mando) embiose á escusar que no le via por la pena con que estaba, que hablasse al Consejo, el lo hizo aunque mas largo de lo que ello llevava en comission por que es perdido por esto, pero todo fue dolerse de la muerte de Su Majestad y congratularse de que ella huviesse sucedido, respondieronle buenas palabras y amorsamente.

Guillen Hauvert dize que le hizo grandes offertas de servir á Vuestra Magestad. A este ha hecho la Reyna su camarero mayor, á Milord Robert, hijo del Duque de Nor-tumberland, su cavallerero mayor, y á su hermano Milord Ambrosio, Maestro del artilleria, que es lo que tenia Sednel, Contralor al que era su Cofrer, que es un gordo que

Vuestra Magestad veria en Hantoneurt, Secretario Sisel. Los que hasta aora han jurado por de su Consejo me han dicho que son el Chanciller, el Conde de Pembruch, el Conde Darbi, el Conde Xerozberi, el Almirante Clinton, el Conde de Bedford, Guillen Hauvert, Pagete, el Contralor que ella tenia, el Cofrer que aora ha hecho su Contralor, el Secretario Sisel. Hasta aora no se que aya hecho otros officiales.

El dia que la Reyna nuestra señora murió, se dio por dissuelto el parlamento y en caso que lo ayan de tornar à convocar sera necesario que passen primero quarenta dias, conforme á las leyes del reyno. Tambien espiro la comision que tenian alla el Conde de Arondel y sus collegas, y sera necesario embialles nueva comision, si la platica esta en pie, venida aqui la Reyna que sera en toda esta semana, por que antes no es posible despacharse negocio, ni un pasaporte para Don Antonio de Cordova, y el Regente de Aragon y otros que han venido d'Espana cerraron los puertos como Su Magesta murió, y con la mudanza del principe y de los officiales anda tal barahunda y confussion que no conocen las padres á los hijos.

Los eriados y pensionarios que Vuestra Magestad aqui tiene, se comienzan á tener por despedidos sin dezilles nada. Yo no sabria que seria mejor hazer dexallos assi sin dezilles nada y pagar á los que huviessemos menester ó despedilllos. Creo que seria lo mejor no dezilles nada, sino pagar á los que fuesse menester y dar á otros de nuevo. Vuestra Magestad vera lo que manda á la Reyna si ella no pide la memoria de los que llevan dineros de Vuestra Magestad ó trae desta materia para me que seria mejor no bullir con ella, por que se dice que no quiere que se de á nadie, y despues por ventura supiese que se haze, se indignaria con razon.

Torno à acordar á Vuestra Magestad que converna embiar muy contento al doctor Woton y ofrecelle pension ó remittille á que yo se la dare aca, por que sera de los que mas mano ternan, y me han dicho que creen que lo haran Arzobispo de Canturberi, no lo se cierto.

Quanto mas pienso en este negocio, entiendo que todo el consiste en el marido que esta muger tomare, por que si es tal qual conviene, las cosas de la religion iran bien y el reyno quedará amigo á Vuestra Magestad, sino todo va borrado.

Si determina casar fuera del reyno, ella porna los ojos luego en Vuestra Magestad. Bien es verdad que algunos destos deven atinar al Archiduque Fernando. Desto que digo no se cosa cierta, mas de por conjecturas.

Vuestra Magestad ha de perdonar el desconcierto y confusion de mis cartas por que lo de aqui anda de manera que no es posible tomar lumbre de ninguna cosa, y, si huviesse de escrivir todas las que dizan ella y ellos, nunca acabaria.

Este reyno en la verdad esta mas dispuesto para negociar en el con la espada en la mano que con maneras, por que ni ay dineros, ni cabezas, ni soldados, ni fuerças, y esta abundantissimo de todas las otras cosas necessarias á la vida.

Tienen el cuerpo de la Reyna nuestra señora hasta enterralle en la camara mas afuera de donde dormia y sirvese la casa todo como antes.

El dia que fallescio Su Magestad, à la noche murió el Cardenal. Estaba muy flaco y con calentura continua. Sus criados pusieron mala guarda para encubrir la muerte de la Reyna, y la pena que recibió de Isabella creo que abrevió la suya. Dentro de dos días como murió, vino el Conde de Ruteland y Frachmarton y un tío de Pedro Caro por mandado de la Reyna á embargar todos sus bienes y hacer inventarios de los, porque esta en opinión de hombre que tenía muchos dineros, y si es verdad lo que dicen que ha entrado en su poder debe ser así : hasta ahora no he sabido lo cierto. Dios le hizo merced en llevártelo, y Vuestra Magestad perdió muy poco en él, según entiendo por algunas cosas que ellos me dicen, aunque yo lo creía así antes.

El pueblo se ha soltado mucho á hablar en que la Reyna (que aya gloria) envió grandes sumas de dineros á Vuestra Magestad y que, después que yo vine, he enviado docecientos mil ducados, y que á causa de Vuestra Magestad está el reino con tan gran necesidad y se perdió Gales, y que, por no venir Vuestra Magestad á ver á la Reyna, nuestra señora murió de pena ; yo la tengo muy grande de que Vuestra Magestad permitiese el honor que se hizo á este ruin del Camarero mayor Hastings, por que es el que publica estas cosas y mayor enemigo de nuestra nación y que más mal dice della.

El Contralor y Boxol me hacen regalos, pero todos están tan desconocidos á Vuestra Magestad como si nunca hubieran recibido bien de su mano. Verdad es que como ellos naturalmente son alterados, y no hay nadie que aun sepa lo que ha de ser del, andan tan desatinados y tan confusos que no se deve hacer juicio de los tan presto.

El pueblo está más libre que nunca y los herejes esperando que han de perseguir á los católicos. Ha quietado algo esto con que el domingo adelante que la Magestad falleció, en el sermón que se hizo en Sant-Pablo encomendó el clérigo que rogassen á Dios por el Papa, y la nueva Reyna también vieron que oía misa. Estos procuran que en toda parte se entienda que Vuestra Magestad no tiene aquí más cabida de la que tuviéramos sino que no ha sido casado en este reino y persuaden á ello á la Reyna y de que no se estreche á tratar conmigo y ella como veo lo que el pueblo de quien está muy asiduo se ofende de los extranjeros, da oído á esto, por lo cual y por ver que ni ella ni ellos tienen hecho asiento, en nada me ha parecido de ir muy passo á passo hasta dejar asentir y ver de que personas se confía y hace cabeza en los negocios por que ahora no hay cosa cierta y cada uno habla conforme á lo que ha ganado que no se sabe como no me tiene loco, el punto está (como tengo dicho) en el marido que tomaré, y este se ha de procurar que sea el que conviene á Vuestra Magestad, negociandolo con dineros.

Dízmenme que Su Magestad se manda enterrar en Vindilisora ó en Wesmester y que

alli truxessen el cuerpo de la Reyna Cathalina su madre, pero que aun no se ha determinado adonde sera, y que la nueva Reyna quiere que se haga con toda solenidad.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, xxj de Noviembre 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCXXXI.

La reine Élisabeth au roi.

(HATFIELD, 22 NOVEMBRE 1558.)

Elle lui annonce son avénement au trône et proteste vivement de ses sentiments d'amitié.

Elisabeth, Dei gratia Angliae, Franciae et Hiberniae Regina, Fidei Defensor, etc., Serenissimo Principi D. Philippo eadem gratia Hispaniarum, utriusque Siciliae et Hierusalem Regi, Archiduci Austriæ, Duci Burgundiæ, Mediolani et Brabantiae, Comiti Habsburgi, Flandriae et Tirolis, etc., fratri et consanguineo nostro charissimo, salutem.

Quanquam non dubitamus omnino quin ex ea ipsa fama Ex^{ia} vestra intellexerit quam intempestiva morte et nobis et huic regno erepta sit soror nostra charissima et Vestrae Majestatis conjux dudum duleissima Regina Maria, qua in re utrius nostrum communis luctus et mœroris causa extare videtur, nobis quidem naturæ et sanguinis, vobis vero sacrosancti matrimonii vinculo, per hunc tamen internuntium fidelem nobis ac prædilectum Guilielmum Broke, equitem auratum, Dominum et Baronem de Cobham, id etiam fusius et plenius Majestati Vestrae significandum ab officio nostro non alienum esse putavimus, eo nimirum consilio ut, quemadmodum mutuo mœrore merito afflicimur ambo, ita parem in consolando rationem statuamus uterque, præsertim cum illam in Dei optimi maximi manus spiritum tam sincera fide reddidisse intelligimus ut Divinæ Majestatis fruitione potiri pro certo credamus.

Et ut huic consolationi hæc in parte aliquid etiam addatur, exponet Vestrae Serenitati hic noster nuntius quam singulari Dei benignitate et quam consentiente omnium ordinum voluntate et applausu tranquillo etiam et omni læto omnium subditorum nostrorum hæc regna et dominia nostra ad nos tanquam ad præcharissimi patris nostri felicis memoriae Henrici Octavi indubitatissimam et maxime legitimam unicam hæredem jure optimo devoluta sunt.

Quod cum ita sit, etsi nostra causa Majestatem Vestram summa lætitia affectam iri arbitremur, noluimus tamen committere ut is rerum successus tam felix et optatus alienis potius sermonibus quam nostris litteris ad vos adferretur, cuius Majestatem haud dubie confidimus eam lætitiam concipere velle, quæ amantissimum fratrem et perpetuum confœderatum deceat erga devotissimam sibi sororem et tanto amicitiae vinculo obstrictam. Pro qua quidem amicitia posthac etiam alenda et confirmanda, quæ inter Vestræ Majestatis et nostras item ditiones antiquitus contracta et tot annorum cursibus stabilita, corroborataque fuerit, pollicemur atque in verbo regio promittimus eodem animo et affectu nos fore atque manere velle, quo noster (quem diximus) præcharissimus pater aut frater vel soror, Henricus, Eduardus et Maria, horum regnum reges, sive ex eorum antecessoribus quispiam ullo tempore hactenus extiterunt, nihil magis contra in votis habentes aut amicitiae jure vendicantes quam ut Vestræ Majestatis et vestrorum mutuam ac reciprocam amicitiam sentiamus. Harum autem rerum fusiorem, magisque explicatam enarrationem eidem baroni de Cobham inpræsentiarum commisimus atque in mandatis dedimus, cui ut fidem tribuat Vesta Majestas vehementer rogamus.

Deus optimus maximus eamdem Vestram Majestatem diu servet in columem.

Ex regia nostra de Hatfelde, xxij novembbris 1558.

Vestræ Majestatis soror et perpetua confœderata.

ELIZABETH, regina.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCXXXII.

Instructions données à lord Cobham.

(23 NOVEMBRE 1558.)

La reine charge lord Cobham de se rendre près du roi et de lui annoncer son avénement au trône en renouvelant les alliances qui unissent l'Angleterre et les Pays-Bas. — Lord Cobham conférera avec le comte d'Arundel sur ce qu'il aura à faire à ce sujet. — Il insistera près du roi sur les motifs qui doivent le porter à maintenir sa résolution d'aider les Anglais à recouvrer Calais.

Instructions gyven by the Queenes Majestie to her right trusty and welbeloved the Lord Cobham presently sent from Her Highnes to the King of Spayn for the purpose here after ensuyng¹.

Furst, the sayd Lord Cobham, taking with him these our instructions with other our letters and commission prepared for this his journey, shall presently with as good diligence and spede as he may, repaire into Flaunders to our good brother the King of Spayn and at his coming to the place where our sayd good brother doth lye, he shall requyre acces unto him, which obteyned, our pleasure is he shall deleaver unto him our letters with our moost harty commendations, declaring unto our sayd good brother, with as good words as he can devise, as well the departure to God of our late derest sister the Quene his late wief, and the grief and sorrow, which we have conceyved therby, as also the good and entier zeale and affection we have to eentynue the old and perfect amitie that from tyme to tyme hath ben so frendly meynetyned by both our prede-

¹ Cette instruction se trouve résumée, avec quelques variantes intéressantes, dans une note conservée au British Museum:

First taking his instructions, letters and commissions to repaire to the King in Flanders, havinge accessse to do our hartie commendations, declaringe the departure of our deere sister, our grief, the zeale to continue amitie soc frendlie maintained by our progenitors.

Item, before his going to the King to delyver to the Earle of Arundell of our other commissioners our instruction and instrucions to treate anew with the French, communicating with him our charge and receving from him advertisement for the better doinge of our message to our brother.

An that on of our Commissioners shall repaire to our brother to persuade him to his former resolution for that in his cause this realme entred with Fraunce the last warres and that the losse of Calis hath bin much be indraunce to this realme and that it behoveth him to lett the French in noe wise to have peace but uppon deliverye of Callice for the bencfitt of his Low Countryes and his traffick by sea over.

(British Museum, fonds Cotton, GALBA, c. I, n° 7.)

cessors and progenitours, dilatyng thus our good will, with as mete and frendly wordes as by his wisdom he shall think meete¹.

Item, at his lending in Flaunders, our pleasure is that, before his going to the sayd King, he shall repayre to our right trusty etc., the Erle of Arundell and the rest of our Commissioners there and delivre unto him our commissions and instructions to treate of new with the Frenche, communicating unto him not only the charge we have committed unto him, but also our present state and the procedings here of our affayres, taking of them such further instructions and advertisements for the better doing of our message to our sayd good brother, they shall be able and thinke meete to instruct him of.

And if it shal be thought mete upon his accesse to our sayd commissioners that any one of them shall also repayre to our sayd good brother towching the more ernest perswasion of our sayd good brother for the sure standing to his former resolution, then our pleasure is that so one of them shall doo and take occasion, as he shall think best, in our name to remember to our sayd good brother how this realme entred into these last warres and what notable losse hath misfortuned therin by the losse of Callise both presently to us and our realme, and not long to come to his Lowe Contreyse, so as it semeth, if respect wer not hadd of us and our losse, yet the respect and foresight hadd to his owne whole Lowe Contrees and to the traffique by the seas mete for them might move them in no wise to lett the French uppon any other conditions to have ether peace or any rest than to delyver Callise.

The maner and arguments, for which perswasion we remitt to the wisedome of our sayd Commissioners, which appereth sufficiently to us by a wise discourse in there letters sent to our Cownsell by M^r Copleaye.

¹ On lit dans une lettre de Cecil écrite vers la même époque :

« It is thought mete that in any wise the ambassade be prepared to the King of Spayne for confirmation of the old leages. » FORBES, t. I, p. 6.

CCXXXIII.

La reine d'Angleterre aux commissaires anglais.

(23 NOVEMBRE 1558.)

Elle leur annonce son avénement au trône et leur fait connaître qu'elle envoie vers le roi lord Cobham qu'ils auront à assister de leurs conseils.

Right trusty and right wel beloved cousyn, right reverende Father in God, right trusty and wel beloved, and trusty and wel beloved, we grete you well. Leting you wite that Allmighty God hath called to his mercy out of this natural lif our late derest sister your late Souverayn Lady upon the xvijth of this present, whereby, as therof ye be not ignorant, the crowne of this realme is by naturall bloode and lawfull succession descended unto us as to the only right heyre therof, which we wold have signfyed unto you at this tyme, but that we have ben forced to contynue hitherto here in the countrey distant from our Citiye of London and have been occupied in gyvinge order in those thinges that wer thought metest to be furst consydered for the good order and inward stay of this our realme.

And, as touching your late charge on that syde committed unto you by our sayd derest sister, for, as moch as we take the carre therof no les to apperteyn to us then of all the rest of our affayres, having consydered the gret importaunce of that matter, ye shall understande that by the advise of our Pryvey Counsellors, who also were counsellors with our sayd dere sister, we ar resolved to revive the commission and autorite which ye had from our sayd sister to treate with the French for peax, for the which purpos we sende unto you herewith our commission and intructions, wherof our pleasure is ye shall furthwith gyve knowledge unto the French Commissioners, not doubting but that, according to the trust and affyance we have reposéd in yow, ye will employe, in this your charge, your wisedomes and long experiance to the uttermost of your power. Further ye shall understande that we have despeched our right trusty and wel beloved the Lord Cobham, to our good brother the King of Spayne, as well to declare unto him the departure unto Gods mercy of our sayd late derest sister, as also to gyve him t'understante the good will and affection yt we have towardes the contynuaunce of th'old good amitie and neigbourhode, that hitherto hath ben betwen our late derest father King Henry the Eight, our brother King Edward and our late sister and other our progenitors and predecessors Kings of this realme and the House of Burgundy and the Low Countreys, wherof we thought mete to gyve you also knowledge to the intent that

through your good intelligence and advises, which we pray you to impart unto him, he may the better procede in the charge we have committed unto him.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 22.*)

CCXXXIV.

Instructions données par la reine d'Angleterre au comte d'Arundel, à l'évêque d'Ely et au docteur Wotton (Extrait).

(23 NOVEMBRE 1558.)

Le docteur Wotton se joindra à lord Cobham afin d'insister près du roi pour qu'il ne fasse point la paix avec les Français sans obtenir la restitution de Calais. Si un traité est conclu, il faudra y insérer des réserves en ce qui touche les anciennes alliances de l'Angleterre avec la maison de Bourgogne.

Because at this present, upon the view of certen letters sent from you, dated 18th of this moneth, brought to our Councell by M^r Coplye, we doo perceive some comfort towards the purpose of your treaty, if the King our said brother shall stand firme with yow, on our behalf, to make no peace with the French without the delivery of Callice : we thinke it mete, if that, att the arrivall of the bearer hereof the Lord Cobham, contrary cause be not ministred, that yow M^r Wotton should make your repayre, together with the said Lord Cobham, to our said good brother; and, after your accesse and commendations done as apperteineth, according to such determination as to you three shall there appeare most meete, enter into communication with our said good brother and use the best arguments you shall thinke to persuade him to rest firmly uppon that no peace be made with the French without the delivery to us of Callice. Yn which behalfe we doubt not, but as the matter doth of it selfe minister many and good reasons to move him for his owne respect, so ye will imprint the same into his consideration, and thereof with speede advertise us, for that it behoveth us to see the succes hereof.

The said Commissioners shall also have like respecte that a speciall article do pass in this conclusion of treaty, whereby to reserve all former treaties heretofore made and concluded betwen this realme and the House of Burgundy.

(*British Museum, fonds Cotton, Caligula, E. V. — Publié par Forbes. Public Transactions in the reign of Queen Elizabeth, vol. I, p. 1.*)

CCXXXV.

Le roi au comte de Feria.

(GROENENDALE, 28 NOVEMBRE 1558.)

Inquiétude qu'il ressent de ce qu'il a appris de la maladie de la reine. — Il approuve les démarches faites par le comte de Feria près de la princesse Élisabeth et lui ordonne de continuer à agir selon les instructions qu'il a reçues. — L'évêque d'Aquila se rendra à Londres pour l'aider. — On pourrait pressentir les intentions d'Élisabeth sur son mariage avec l'archiduc.

El Rey. Conde primo. Vuestra carta de xiiijº del presente recibi con el correo que me despachastes y por ella entendi vuestra llegada á essa corte y el estado de la salud de la Reyna, que me dio la pena que podeis considerar, y estoy con gran cuidado que despues aca no he recibido cartas vuestras con aviso de lo en que avra parado su enfermedad, y esto cresce tanto mas, quanto es mayor la causa del temor de lo que podria aver sucedido, que Dios lo haga mejor. Tambien he visto por ella lo que pasastes primero con los del Consejo y despues Madama Isabela, que todo ha sido conforme á vuestra prudencia y á lo que á mi servicio y bien de los negocios convenia, y quedo con muy gran satisfacion dello, y assi tengo por cierto que lo habreis continuado en todo lo que mas se habra ofrecido que por no tener aca particular noticia dello, ni del estado en que estan al presente las cosas, no se os puede dar de aca regla cierta de lo que en ello debeis hazer mas de lo que de mi voluntad é intencion llevastes entendido y remitireis lo todo para que pues vos estais con las manos en la obra hagais aquello que mas vieredes convenir encaminando y enderezando las cosas al fin que sabéis que tenemos con aquel cuidado amor y buena manera que yo de vos confio y la calidad é importancia del negocio lo requiere. Que para que os ayude á llevar esse peso y aliviar parte del trabajo que se os recresce con el, he mandado al Obispo del Aguila, que esta lleva, que vaya á estar ay con vos y assistiros en todo lo que le ordenaredes y fuere de nuestro servicio en lo qual vos le empleareis conforme á su calidad y abilidad y á la voluntad que tiene de servir.

Y por que los negocios de la paz que se tratan en Cereamp entre nuestros comisarios y los del Emperador no estan concluidos á cuya causa no se sabe si el casamiento del Archiduque con la hermana del Emperador¹ se concluira, he querido escriviros

¹ Le mot : *Emperador*, reproduit deux fois dans cette phrase, paraît le résultat d'une erreur de chiffre. Il s'agit ici du roi de France.

sobrelo y encargaros que con el primero me aviseis si en caso que.....¹ matrimonio del Archiduque os paresce que se podra proponer á Isabela que se case con el y juntamente el modo y forma que se debe tener assi para proponerselo como para atraerla á que venga bien en ello por que con lo que vos me escribieredes me pueda yo mejor resolver.

Del monesterio de Grunendal, á xxv de Noviembre 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCXXXVI.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 28 NOVEMBRE 1558.)

Il a vu lord Cobham qui n'a d'autre mission que d'annoncer au roi l'avénement d'Élisabeth. — Détails sur lord Cobham; il serait utile de bien le traiter et de se l'attacher par quelque présent. — Une autre ambassade sera envoyée à l'empereur. — Grand accueil que le peuple de Londres a fait à Élisabeth; quelques jours se passeront avant qu'elle se rende à la Tour. — Il attend les joyaux et l'argent dont il a un impérieux besoin pour se créer des amis. — Le peuple et les jeunes gens sont favorables à Élisabeth; il en est de même de tous ceux qui ont été poursuivis pour hérésie ou trahison. — Christophe d'Assonville écrira au roi. — Retour prochain d'Alonso de Cordova. — Mauvais traitements qu'ont essayés ceux de sa maison. — Réclamation au sujet de certains navires. — Il y a lieu de revoir le texte des anciens traités. — Thomas Chaloner sera envoyé comme ambassadeur vers l'empereur. — Nominations faites par Élisabeth. — Elle a ordonné de restaurer le tombeau de Henri VIII. — On ne sait si Élisabeth se soumettra à l'obédience du pape. Questions relatives au divorce de Henri VIII. Il serait utile que le roi écrivît au pape.

Teniendo escrita la que con esta va, llego el correo que Vuestra Magestad me mando despachar á los xvº, con quien he recibido tres cartas de Vuestra Magestad, y la que Vuestra Magestad dice que embiava para la Reyna que aya gloria, no vino. Tres dias ha que determino la Reyna de embiar á Vuestra Magestad á Milord Cobam que es hijo del otro Milord Cobham que Vuestra Magestad conocio, el qual murió poco ha, no me dieron nada hasta ayer que me embio á dezir el Secretario Sisel que iba este y que le avian mandado que viniese primero á darmel cuenta de su ida, y assi lo hizo ayer

¹ Lacune de quelques mots. L'état du papier rend plusieurs chiffres illisibles.

tarde, que no es de mas sustancia que visitar á Vuestra Magestad y dalle razon de lo sucedido en forma ordinaria.

Este no tiene officio en casa de la Reyna, ni han tenido aqui buena fama el y sus hermanos, pero siempre han sido servidores declarados de la nueva Reyna, y ella le quiere bien. Vuestra Magestad le mande hospedar y tratar bien y dar alguna buena cadena. Yo escrivo á mi cuñado pidiendole que lo hospede por gañar las gracias. Tambien me han dicho que quieren embiar otra persona al Emperador y que aun no se sabe quien sera.

La Reyna vino antes de ayer á una casa de Milord Norte que era monesterio de Cartuxos junto á la plaza de los Cavallos. Salio todo el pueblo de Londres á recibilla con grandes aclamaciones, y ella me dizen que las recibia con demostraciones mas agradables al pueblo que á la otra gente. Hasta la semana que viene, no ira á la Torre. Yo la embie luego á visitar por su mujer del Almirante, y me respondio muy bien. Pienso vella mañana ó otro dia quisiera tener carta de Vuestra Magestad y las bagas y el credito que sin ello no ay que pensar engañar á estos. Suplico á Vuestra Magestad sea servido de mandar venir á Don Juan de Ayala ó al Obispo del Aguila por que tengo mala manera de negociar sin vergantin.

Grau contentamiento es el que tiene el pueblo y la gente moza y los que estavan perseguidos por eregia ó traicion, pero los otros no, á lo que yo entiendo.

Dasonleville escriva á Vuestra Magestad, y yo le he dicho que lo continue por que Vuestra Magestad holgara algun rato de ver cosas particulares que escrivira y el recibe contentamiento y favor dello. Don Alonso de Còrdova se ira en estando para ello que yo no le deterne de oy mas que es venida parte de mi gente, y cuentan cosas estrañas del mal tractamiento que les han hecho por el camino desde Dovra aqui. He visto lo que Vuestra Magestad me manda escrivar acerca de lo de la nave Miñona que fue á la Mina y en cobrar el artilleria y ropa que tomaron los deste reyno en la nave Vaposa de Portogal. Yo porne en ello la diligencia posible como en cosa de que Vuestra Magestad recibira tanto contentamiento y servicio; pero yo entiendo que es materia muy peligrosa lo de la nave Miñona, por que elle fue de aqui en tiempo que era Almirante Hauvart y devieroncelo pagar por que la dexasse ir y aunque dezian que iba á Barberia siempre se entendio adonde iba y que algunos del Consejo eran en la conseja, segun entendi de Figueira quando Vuestra Magestad le escrivio sobreello en el mes de abril passado, y aunque la Reyna, que aya gloria, mando hazer algunas diligencias, todas se fueron en humo, por que en efecto quedaron descontentissimos en este reyno de que se les impidiesse aquella navegacion, y quando se hizo fue por respecto de Vuestra Magestad y la Reyna nuestra señora vino en ello de mala gana y los del Consejo de muy mala por que avia entre ellos interessados en la cosa, pero no embargante esto vere de hazer lo que se pudiere, aunque en la verdad no querria comenzar á tractar

negocios, de que estos recibiesen desgustos ó por mejor dezir no quisiessen hazer.

Pareceme que seria bueno que Vuestra Magestad mandasse ver muy bien vistos todos los tratados que se han hecho entre el Emperador que aya gloria y el Rey Henrrico y el del casamiento de Vuestra Magestad para ver si alguno dellos comprehende herederos y sucessores deste reyno, en especial el del año de 1542, por que Moss^r de Aarras y los dessos estados entienden que por aquel tractado son comprehendidos herederos y sucessores. Pagete aora dos años dixo á Vuestra Magestad que no lo eran. Yo hablando con estos Consejeros de por si y alguna vez juntos todos, les he dicho que eran obligados á romper la guerra quando lo hizieron por los tractados viejos sin particularizar mas; y aora ultimamente tambien se lo apunte, pero siempre he huido de menear la platica delante de Pagete, haria muy al proposito que estos estuviesen obligados por tractado. Yo tengo aca copia de todos ellos, pero, como estan en frances, no los entiendo bien. Si Vuestra Magestad es servido, Dasonlevile los podria ver junto comigo para que yo los pueda mejor entender, pero hasta saber si Vuestra Magestad lo ha por bien no se los mostrare por el inconveniente que seria desengañar á los dessos estados para lo que adelante pudiesse suceder.

Aora he sabido que la Reyna determino ayer de embiar al Emperador á Ser Thomas Xaliner. Es un gentilhombre que en tiempo del Rey Eduardo era uno de tres Secretarios que acostumbran á tener en este Consejo, y quando se levantava la gente para ir al socorro de Cales aora un año, iva por Comissario. En Dovra le vi entonces. Es un hombre poco mas de cuarenta años; sabe hablar latin, italiano y frances bien. No me han embiado á dezir nada Su Magestad, ni los del Consejo dello.

El Obispo de Ile solia ser decano de la Capilla, que es oficio que aca tienen por de mucho honor; haselo quitado la Reyna y dadolo á un hermano de Pedro Caro, mas viejo que el, Arcediano de Exeste, no se si acierto bien el nombre desta iglesia, fue casado en tiempo del Rey Eduardo, pero aora es muerta la mujer, pero ni es letrado, ni muy sabio, á lo que me han dicho.

Al Chanciller, al Thesorero y á Previsel, aunque los ha recibido en el Consejo, no les ha confirmado los officios. Milord Robert el Cavalleriro mayor es del Consejo, á otro maestre Roxers ha hecho Vice-Camarero, fue criado del Rey Henrrico, dizen que es soldado.

El año passado sin comission de la Reyna dizen que el Thesorero mando quitar el tumulo que estava sobre la sepultura del Rey Henrrico y la dexo llana, y este verano passado el Secretario Boxol, que es decano de alli, quando volvio de la fiesta que alli se haze el dia de Sant-Jorge, lo dixo á la Reyna. Su Magestad se altero dello, segun el dice, pero la cosa se quedo assi: aora ha mandado la nueva Reyna que se torne á poner la sepultura como antes estava y aun mejor.

Yo estoy con gran miedo que si la Reyna no embia á dar la obediencia al Papa ó se

detiene en hazello ó á el se les antoja que por las cosas passadas quando el divorceio del Rey Henrico ay algun defecto en la succession desta que ha de hazer algo con que ayude á destruir mas lo de aqui de lo que lo comienza á estar, vea Vuestra Magestad si sera bueno escrevir á Roma para que por la mejor forma que se pueda se le vaya en esto á la mano al Papa, si quiziere hazer algo, que á mi parceeme que Vuestra Magestad lo deve hazer.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, xxv de Noviembre 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCXXXVII.

Christophe d'Assonleville au roi.

(WESTMINSTER, 23 NOVEMBRE 1558.)

Il demande à pouvoir retourner aux Pays-Bas. — Incertitude sur ce qu'Élisabeth fera en ce qui touche la religion. — Ses nouveaux conseillers. — Il est à craindre que les Français ne veuillent traiter avec elle et peut-être, sous prétexte de paix, lui proposer quelque mariage. — Il envoie au roi un récit de la mort de la reine Marie et de l'avénement d'Élisabeth.

Sire. Comme toute la commission que j'avois de Vostre Majesté pour négocier avec la Royne et ceux de vostre conseil d'Angleterre est finie par la mort de Sa Majesté Réginalle, à laquelle Dieu face paix, j'escrifs ceste à Vostre Majesté pour luy supplier très-humblement me faire entendre si son plaisir est que je retourne, ce que je désire-roie bien, par congé et licence de Vostre Majesté, espérant à mon retour luy faire rapport de ce que j'ay ici négocié et entendu concernant son service. J'ay bon espoir que la guerre d'Escosse estachevée, et néantmoins a esté satisfait à la Royne et au Conseil : grand bien pour les Païs-Bas de Vostre Majesté.

Et cependant, Sire, si plait à Vostre Majesté entendre plus particulièrement la forme de la mort de la Royne et ce que depuis s'est ensuivi en ce royaume jusques ad présent, j'en ay faict un brief récit et narration qui va joinet avec ceste, affin que Vostre Majesté, congnoissant quel est le commençement de ce royaume et les hommes dont la Royne moderne se sert, puist tant mieulx congnoistre comme elle se réglera avec eulx et prévoir les suites de ce qui se traictera.

Au faict de la religion, n'y a encoires quelque changement, comme plus amplement contenu est en la dicte narration. Toutesfois la fin en est assez incertaine. Tant y a que par la création de l'estat de chancellier, aussi de la provision qu'elle fera de l'archevêché de Cantorbie, primat d'Angleterre, l'on pourra aisément conjecturer le vouloir dont elle sera en ce regard et conséquament le désir qu'elle aura de complaire et s'accommoder avec Vostre Majesté : ce que ceulx de son Conseil m'ont dit depuis la mort de la Royne qu'elle fera toujours.

J'entens, Sire, que aucun pensionnaire demandent le paiement de leurs pensions ; mais, sauf correction, m'est avis que on les poeult encoires contenter en les requérant de patience, attendu les armées que jusques à ceste heure a eu Vostre Majesté sur les brachs et l'estat présent des affaires tout notoire. Cependant l'on voira de quel vouloir et dévotion ils seront vers Vostre Majesté, que lors on les pourra traicter selon leurs mérites. Ceulx que l'on estime debvoir estre de principal crédit vers elle, seront Clinton, Hauvert, Paget, Riz, Robert Dudeley, Parrey, Nort et son viel contrerolleur, car ils seront ses conseillers ordinaires et plus privés d'elle. Bethfort et Ambroise Dudeley sont bien aussi des premiers.

Sire, il faict grandement à conjecturer que si la paix se trouve avec le François, ieelluy ne tardera guères d'envoyer ses ambassadeurs vers la nouvelle Royne. Mesmes, encoires que la guerre continue (ce que fait à craindre), requérera plus tost les pouvoir envoier par sauf-conduiet, soubs prétexte de traicter paix, pratiquer mariage ou mener quelques aultres négoces avec sa propre personne, le tout pour rompre et empescher ce qu'il se double Vostre Majesté vouloir icy conduire, espérant aussy par cela mieulx guider ses desseings ey-après. Et, encoires qu'il soit certain qu'il n'a envie d'advouer la dicte dame Élisabeth pour Royne, mais soit de tout en tout fondé de rechercher moien d'occuper ce royaume, si est-ce que craignant quelque nouvelle alliance du party de Vostre Majesté, s'il ne voit présentement le temps oportun pour tenter quelque chose, dissimulera tant qu'il voira son plus grand avantaige, se persuadant que, à cause que le title qu'il meet en avant, appartient à sa belle-fille Royne d'Ecosse, que ce qu'il fera, ne pourra préjudicier en riens au Dauphin, ni à elle.

Par quoy, Sire, à correction de Vostre Majesté, il pourroit sembler qu'il est grandement besoing que le plus tost que faire se pocult, pendant que l'on estime la dicte Dame et son Conseil tenir encoires quelque bon vouloir et avoir afaire de l'ayde de Vostre Majesté pour trouver la paix ou mener la guerre aux François et que riens n'est changé de la dicte religion , que Vostre Majesté se résolve de ce qu'elle vouldra négocier avec elle et son dit Conseil, pour selon ce adviser ce qu'il conviendra de faire, et le face diligentement et sérieusement mener par vertu de nouvelle commission et lettres de erédence, pour mesmes ne se laisser prévenir par les dicts François, qui, par quelque moien que ce soit, ne laisseront de faire quelque chose vers elle et le Conseil, comme

dit est, m'augmentant grandement la suspicion de cela ce que la dite dame Royne me dit que, s'il estoit paix et que le Roy de France luy envoia ambassadeur, elle ne se résol- veroit en riens sans le seuu de Vostre Majesté, selon que amplement de cela et d'autrers choses qu'elle me déclaira lors, j'ay adverti Vostre Majesté par mes précédentes.

Sire, il pourroit sambler, soubs correction de Vostre Majesté, qu'il ne seroit que bien expédition que M^r le comte de Feria eüst les capitulations de vostre traictié de mariage avec la Royne pour sçavoir et entendre quelle chose doibt retourner à Vostre Majesté, qui servira grandement à tout ce que Vostre Majesté vouldra traieter en ce royaume avec la dite dame Élisabeth.

Pour la fin, Sire, je m'en vois supplier la Divine Bonté donner à Vostre Majesté per-pétuelle félicité et accomplissement de ses très-haulx et très-sainets désirs, et à moy la grâce de lui povoir faire très-humbls et aggréables servicees.

De Westmunster, ce 23 novembre 1558.

Sire, j'envoie présentement un alphabeth ou ciffre à Vostre Majesté pour povoir plus seurement et ouvertement par le premier escripyre à Vostre Majesté ce qu'il passera, sans doubte d'interception de lettres, aiant communiqué ces présentes avec le dit sieur comte de Feria.

De V. S. C. M., très-humble et très-obéissant serviteur et sujet.

CHRISTOPHRE D'ASSONVILLE.

Discours de la mort de la royne et de ce qu'il s'est ensuivry.

Sa Majesté Réginalle, après avoir esté mallade en son pallais de Saint-James lèz-Londres depuis le 17 d'aoüst 1558¹ et eu divers accès de siebyres, aucunesfois quotidiennes, aultresfois tierches et double quartes, dont par quelques intervalles elle a esté quiete, mesmement pendant ce temps souffert aucuns paroxismes, défecions et foiblesses, en effect après avoir diversement esté mallade et quelquefois avec espérance de convalescence, finablement continuant plus griefvement sa dite malladie et aiant faict son testament et ordonné de choses concernantes le royaume, Sa dite Majesté le dimenche 13 de novembre reeeut le saerement de dernière unction, comme plussieurs dimenches précédent elle avoit reeeu le saerement d'eucharistie, ce qu'elle avoit aussi faict le jour de la Toussaints dernier.

Le mardi 13, environ le matin, eult Sa dite Majesté une grande foiblesse ou défec-tion qui dura quelques heures, et ne pensoit-on que la mort à l'heure-là. Toutesfois elle

¹ On lit en marge : « Ce mesmes jour 17 d'aoüst, fut veu un comète entre Occident et Septentrion, aiant la queue en hault, et dura trois jours. »

revint à soy, et la nuict ensuyvant reposa un petit mieulx qu'elle n'avoit fait auparavant.

Le joeudy 17 du dict mois peu par avant six heures du matin, à la pleine marée, au premier quartier de la lune, la dite Dame, aiant oy une basse messe qu'elle avoit faict dire en sa chambre et faict à icelle ses petites dévotions en son liet, auroit recommandé son âme à Dieu et requis les assistens de prier Dieu pour elle, et en tel estat rendit incontinent l'esperit à Dieu, faisant la fin semblable à sa vie saincte.

Deux heures après furent assamblés tous les sieurs du Conseil affin d'adviser ce qu'il estoit de faire et, après avoir résolu ensemble, seroient venus à la halle de Westmynstre, où estoit négociant le Parlement, que lors incontinent fut arresté de proclamer Madame Élisabeth Royne d'Angleterre, France et Irlande par la mort de la dicte Dame Royne, ce que à l'heure fut faict en la place de la dite halle, par le premier hérault d'Angleterre assisté d'autres trois héraulx, en présence du Trésorier général auquel appartient ceste charge, du Chancelier, du due de Norfocq et de tous autres sieurs du Conseil, et fut crié par le peuple : « Vive la Royne Élisabeth ! »¹ Et depuis ce jour a le dict Parlement....¹

D'illec allèrent à Chipsey qui est le marché de Londres, où de rechief la dicte Dame Élisabeth fut proclamée Royne en la manière susdite, présens aussi les maires et aldermans d'icelle ville.

Ce mesme jour au soir furent faicts par toute la ville de grands feus et récréations, comme l'on dit estre la manière accoutumée le jour de la proclamation : chose toutesfois qui sambleroit plus décente en autre temps que au mesme jour de la mort de leur princesse.

Le dict jour, entre six et sept heures du soir, aussi à pleine marée, comme ordinairement advient ès lieux maritimes de morir à la haulte marée, seroit mort le Cardinal d'Angleterre, lequel, aiant entendu environ les trois heures après midy la mort de la Royne, criant en langue angloise : « *O goet Ladie! o goet Ladie! o goet Ladie!* » c'est-à-dire : « O bonne princesse ! ô bonne dame ! ô bonne princesse ! » fit un sermon de la providence de Dieu, où il discourra briefvement la fortune de la dite Dame et la sienne, et après dist qu'il la vouloit suyvir et que sa fortune avoit toujours esté assez semblable à celle de la Royne. Et faisant quelque doléance de la perte que avoit fait Angleterre, retournant la teste de l'autre costé du liet, disant avoir assez vescu et ne vouloir plus vivre après elle, quelque temps ensuyvant, aiant faict ses dévotions, rendit semblablement l'âme à Dieu. Certainement sont esté deux personnages qui avoient grand zèle à l'honneur de Dieu et à la religion catholique et qui d'un bon et sainct amour s'entr'amoient fort.

¹ Lacune. Il faut entendre cette phrase en ce sens que depuis ce moment le Parlement cessa de siéger.

Le dict Cardinal tomba assez tôt malade après la Royne et a eu assez mesme cours de maladie, c'est-assavoir tant en récidivation, accès et fiebres, paroxismes et foiblesses, que espérance quelquefois d'amendement; et tiennent plussieurs que le dit Cardinal est heureux de n'avoir surveseu la dite Royne. Il a institué son héritier général l'évesque de Prioly, Italien estant iey auprès de luy, avec lequel il a tousjours tenu fort grande amitié et très-familière conversation, l'aient chargé de récompenser ses serviteurs à sa discréterion, considéré la grande confidence de prudhommie et amitié qu'il avait tousjours eu à lui. Et est icelluy pour l'heure présente malade d'une sieuvre quarte à Londres ; luy a baillié pour coexécuteurs aultres six personnaiges du Conseil de la feue Royne, asçavoir : Chancelier, Trésorier, Évesque d'Ély, Boxolde, Wonton et aultres.

Le comte Rotteland est député par la Royne Élisabeth pour faire inventorier et garder les biens du dict Cardinal. Aucuns du Conseil m'ont dit que c'est pour conservation de l'exécution du testament du dict feu et affin de mettre tous les biens à prouffit pour furnir ses ordonnances testamentaires, comme il avoit requis par avant sa mort la dicte Dame, si elle venoit en royaume, qu'elle vouslist commettre quelque bon personnage qui print la superintendance et le regard que son dit testament fût accompli. Néantmoins les serviteurs de la maison, spécialement les estrangers qui sont jà ordonnés sortir la dite maison mortuaire, ont aultre opinion. L'on n'a pas trouvé en la maison du dict Cardinal tant d'argent que l'on estimoit, et depuis la main levée des biens du dict Cardinal a été accordée aux exécuteurs de son testament.

La dicte Royne a faict incontinent proclamer la protection qu'elle doibt au poeuple comme leur Royne naturelle et légitime, en ordonnant soubs termes généraulx de ne abolir, changer, ny altérer, en aucune manière que ce soit, l'ordre ou usance présentement estably au royaume soubs peine de son indignation et d'estre griefvement puni selon l'exigence du cas, chose qui est bien venu à point pour réprimer les nouvelletés que aucun jà vouloient faire ès églises.

Icelle Dame a continué encoires depuis la mort de la Royne oyr la messe et vespres, comme elle faisoit auparavant. Une chose y a que plussieurs de ses nouveaux conseilliers et officiers sont suspects de la secte, et sont la plus part de ceulx qui ont servi le Roy Édouart, avec ce que tous les Londriens aspirent beaucoup au dict changement. J'ay seeu de quelc'un qui entend une partie des affaires, que son intention est se régler au fait de religion comme l'on faisoit huit ans devant la mort du Roy Henry, que lors l'ancienne religion s'observoit, saulf en ce qui concernoit la puissance du Pape et les choses en deppendentes. S'il se faict quelque notable changement, ce ne sera sans grand péril pour la division du peuple, asçavoir pour ceulx qui demeurent au Noort et en Cornouaille, qui sont encoires bons pour la religion catholique.

Le 18 du dict mois, le Chancelier, chief de tous les officiers, remit en la main de la

Royne Élisabeth le séel, comme aussy portant la parole pour tous les officiers du royaume, déclara tous les estats vacans à en pourveoir par elle de nouveau. Le mesme jour vindrent quasi tous les sieurs gentilshommes et autres du Parlement vers elle, mais ne laissa venir vers elle que le dict Chancelier et ceulx de son Conseil, se serrant pour faire le debvoir du dueil.

Quant aux affaires, elle a ja commis pour grand mareschal d'Angleterre le due de Norfock. Clinton continue l'estat d'admiral, comme fait Paget la garde du privé séel. Willem Hauvert, grand oncle maternel de la diete Dame, est grand chambellain. Robert Dudeley, fils du due de Nortumbelland, est grand escuier; Ambroise, son frère, grand maistre d'artillerie; Rogier, vice-chambellain et capitaine de la garde; Parrey est contreroleur; M^e Kardin est fait connestable de la Tour de Londres. Quant aux aultres offices, asçavoir de chancellier, trésorier général, grand maistre d'hostel et aultres estats, elle a réservé d'en pourveoir à sa venue en la dicte Tour. Tant y a qu'elle a démis et osté quasi tous les conseillers et officiers de la Royne defuncke, ayant pris ceulx qui restoient du temps des feus Roys Henri et Édouart, par lesquels samble qu'elle gouvernera le royaume. De faict sont présentement à son Conseil : Pennebrouck, Siroseri, Arby, Clinton, Hauvert, Bethfort, Rogier, Riz, Nort, Perrey. Aucuns démis par la Royne sont en crédit, et pour secrétaires sont Cecil et Smith, ayants servi du temps du dict Roy Édouart.

Le 25 du dict mois, à l'après-disner, la diete Dame, vestue de robe de velours violet cramoisy, montée sur une haquinée blanche, assistée de grand nombre de sieurs gentilshommes et aultres personnages venus de toutes pars, est descendue en la maison du conseillier Nort, qui solloit estre le cloître des Chartreux près l'église Sainct-Jan de Roddes lès-Londres, pour estre illec quelques jours pendant que les préparations de la Tour se parfertont : au devant de laquelle saillit grand nombre de poeuple congratulans à sa bien venue et faisants très-grande démonstration d'allégresse et joye autant qu'il est possible, et de sa part déclairoit tant de parole que par signes extérieurs combien cela luy estoit agréable. Au descendre furent thirées quelques chambres d'artillerie.

Le 28 du dict mois fera son entrée en la Tour pour prendre possession du royaume selon l'anchienne manière de faire, où elle résidera ix jours, créant officiers, chevaliers et capitaines, ordonnant aussi des choses du dict royaume, pour venir après en tel pallaix qu'elle choisira, asçavoir Grunhuich ou Westmunstre, pendant que l'on ordonnera des obsèques et funérailles de la Royne, et après du couronnement, que l'on conjecture pouvoir estre environ la Feste des Rois prochain.

(Archives impériales de Vienne.)

CCXXXVIII.

Le comte de Feria à Gonzalo Perez.

(LONDRES, 25 NOVEMBRE 1558.)

La maladie de son frère le préoccupe vivement. — Titres que portera dorénavant le roi. — Il désire l'arrivée de l'évêque d'Aquila.

Muy magnifico Señor. Dos cartas de Vuestra Merced é resçebido de xv y xxí de este y no escrivi con el correo que despache á los xiii^o por que anduve tan embaraçado aquellos dias que no sabia de mi y sino tengo razon por lo que escrivi al Rey lo entendera Vuestra Merced. Aora me tiene con gran pena el mal de mi hermano, por que es la cosa de este mundo que mas amo. Espero en la misericordia de Dios que le dará salud. El doctor del Aguila me escribe que quedaba con manifiesta mejoría quando este correo de los xxii partio : á sido mala ayuda su enfermedad para pasar los trabajos de aqui.

Entiendo que de aqui adelante Su Magestad es de ver si á de escrevir á los de este Consejo con el titulo que solia ó no alla veran esto.

El Obispo deseó que venga que tengo necesidad de alguna persona de aquella manera para enbiar á coger agua : la muerte de la Reyna Maria á sido perdida y des que supe la nueva la senti mucho Dios alumbré á Su Magestad en lo que uviere de proveer y guarde la muy magnifica persona de Vuestra Merced como desea.

De Londres, xxv de Noviembre.

Osorio me dizien que esta en dispusicion de poderse ir y que le paresce un año cada dia de los que Don Alonso tarda ; yo avia preguntado por el antes que Vuestra Merced me escriviese y sabiendo yo que es cosa de esa casa no era menester encomenarme : á lo que Vuestra Merced me mandare.

(Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 811.)

—

CCXXXIX.

Le comte de Feria à Gonzalo Perez.

(LONDRES, 26 NOVEMBRE 1558.)

Il a appris que lord Cobham se rend directement à Cercamp près des commissaires anglais; ce qu'on lui avait caché.

Muy magnifico Señor. A noche despaché un correo con quien escrivi largo á Su Magestad el qual avia de pasar en compañía de Milord Coban, y este desseo que le alcance por que despues aca he entendido que mandan yr al Milord Coban derecho á Cercamp y que lleva nueva comission al Conde de Arondel y á sus compañeros, por que la que ellos tenian, avia espirado con la muerte de la Reyna, sera bien avisar luego á nuestros comisarios que miren á las manos á los Ingleses, no lleve este alguna trampa que no nos sea á propósito, por que á mi, hasta que el fue ydo, me encubrieron su yda á Cercamp. Vuestra Merced avise luego de esto á Su Magestad y le mande enviar mí carta que con esta va.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, á xxvj de Noviembre 1558.

(Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.)

CCXL.

Emprunts à Anvers.

(LONDRES, 28 NOVEMBRE 1558.)

Le maire et la communauté de la ville de Londres se portent cautions du payement d'une somme de 45,589 florins empruntée à Lazare Tucker, d'Anvers, par Thomas Gresham, au nom de la reine d'Angleterre.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, vol. I, n° 42.)

CCXLI.

Christophe d'Assonleville au roi.

(WESTMINSTER, 30 NOVEMBRE 1558.)

Il a adressé à la reine quelques paroles de félicitation. — La reine a répondu en témoignant beaucoup d'affection pour le roi; elle lui a rappelé ce qu'il lui avait dit récemment touchant les pratiques des Français.

Sire. Dimence dernier, je fus avec le Comte de Feria baiser les mains à la Royne Elisabeth, et après que le dit S^r euistachevé avec elle, je feis aussy quelque compliment vers la dicte Princesse de congratulation à cestui nouveau règne, luy déclarant que je ne douttois pas que Vostre Majesté, entendant la grand faveur dont la noblesse et le poeuple l'ont receu, n'en print très-grand contentement tant pour la bonne amitié qu'elle luy a porté et porte encoires, comme pour le désir de la continuation des alliances, confédérations et perpétuelles voisances des pays de Vos deux Majestés, luy souhaitant pour la fin tousjours bien et heureusement régner. Sur quoy me déclaira qu'elle me merchioit bien et affectueusement, estimoit bien que Vostre Majesté luy vouldroit toujours bien, et, quant estoit d'elle, qu'elle m'avoit l'autre fois donné à entendre l'affection dont elle seroit vers Vostre Majesté, dont on se povoit bien asseurer, me demandant si je ne l'avois pas escript à Vostre Majesté, comme elle m'avoit requis faire. A quoy je respondis que si, et encoires bien amplement comme elle m'avoit commandé. Me demanda lors quelle response j'avois eu de Vostre Majesté. Je luy dis que ne povois encoires avoir nouvelles de cela de Vostre Majesté, tant pour ce que le courrier n'estoit party si tost, que aussy par les grandes et continues occupations en quoy présentement elle povoit penser Vostre Majesté estre. Alors me dit qu'elle désirroit que luy feisse entendre la response qu'il plairoit à Vostre Majesté donner là-dessus.

Sire, pour cause qu'il a pleust à la dicte Dame si volontairement et libérallement manifester sa bonne affection et volonté vers Vostre dicte Majesté avec charge expresse de luy faire entendre, ce que j'ay faict par lettre du 14 du présent, et que de rechief m'a demandé si je ne l'avois faict et de la response que j'en avois eu, je supplie très-humblement Vostre Majesté vouloir donner ordre qu'elle puist entendre que j'ay faict le debvoir qu'elle avoit désiré estre faict par moy, et le contentement que Vostre Majesté en pœult avoir eu de congoistre telle affection en elle, que Vostre Majesté a tousjours désiré et attendu d'icelle princesse, car cela lui donnera grand contentement et servira grandement à acheminer tout ce que Vostre Majesté vouldra traicter avec elle.

Sire, je ne doibs oublier advertir Vostre Majesté de lui escripvre encoires ce mot, comment la dicte Dame me ramentut qu'elle n'avoit oublié les propos que lui dis dernièrement touchant les François et leurs practiques et m'en sçavoit bon gré du dict advertisement. Dont on poeult aisément conjecturer que la dicte Royne a bien entendu que la chose est bien vraisemblable, et pense qu'elle se doit garder d'eulx : chose qu'elle fera moult sagement, si elle le fait toujours ainsy et que son Conseil ne la mène et distract illeurs.

Sire, je supplie la Divine Bonté donner à Vostre Majesté toute félicité avec le perfect de ses très-haults et très-vertueux désirs.

De Westmunster, le 50 de novembre 1558.

(*Archives impériales de Vienne.*)

CCXLII.

Le roi au comte d'Arundel.

(GROENENDALE, 1^{er} DÉCEMBRE 1558.)

Il approuve son départ et l'assure qu'il s'efforcera de maintenir l'ancienne alliance avec l'Angleterre.

Il promet d'appuyer aux conférences de Cercamp les réclamations des Anglais.

Philippus, Dei gratia, Hispaniarum, utriusque Siciliæ, Hierusalem, etc., rex.

Consanguineo noster syncere dilecte. Incredibili ægritudine replerunt animum nostrum eæ literæ, quas xijij^o novembris die Atrebati ad nos dedisti, quod ex eis primum intelleximus Serenissimam Reginam conjugem nostram charissimam fato concessisse. Qui nuncius acerbior multo atque intolerabilior extitisset, nisi una cum dolore subiisset statim animum certissima ea spes, quam pro ejus pietate ac religione par est habere, æternis utique gaudiis et meliore vita eam perfui : quæ res, etsi tam justum dolorem non potuit omnino pellere, lenire certe ac mitigare hoc præsertim tempore quo mens nostra tot ærumnis ac mœroribus conflictatur, nonnihil poterit. Tuum vero abitum tam justis (uti scribis) ac necessariis de causis susceptum non potuimus non probare et boni consulere ; nam, etsi tuus conspectus jocundissimus nobis fuisset, prudentissimæ tuæ literæ tui desiderium non mediocreiter pensarunt. Quod autem ad communes rationes attinet, quando satis constat quanti utrorumque intersit pristinam majorum amicitiam fœdusque inter nos servari, neque ab antiquissimis eorum institutis, qui

firmissimam conjunctionem cum Angliæ regibus ac regno esse voluerunt, recedemus, neque de recenti amore ac benevolentia, qua istud regnum, vosque universos prosequeret ut commodis, dignitatique vestræ nulla in re defuisse videamur. Tu quidem certe tantum de nobis tibi potes polliceri, quantum pro tua erga nos observantia semper promeritus fuisti et a nostra in te voluntate potes sperare.

Datum apud monasterium Grunendali, calendas decembris M. D. LVIIJ^o.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 814.*)

CCXLIII.

Les commissaires anglais à la reine d'Angleterre.

(CERCAMP, 1^{er} DÉCEMBRE 1558.)

Les commissaires du roi sont d'accord sur tous les points avec les commissaires français, mais ils ont déclaré qu'ils ne concluraient aucun traité s'il n'était donné satisfaction aux Anglais. — Entretien qui a eu lieu à ce sujet entre les commissaires du roi et les commissaires français. Ceux-ci, alléguant que la reine d'Angleterre était morte et que les commissaires anglais se trouvaient par ce motif sans pouvoirs, demandaient qu'on passât outre. — Les commissaires du roi ont refusé : on ne peut que louer leur zèle pour la défense des intérêts anglais. — Les Français ont proposé de prolonger la suppression d'armes, mais sans faire aucune mention des Anglais. — Motifs pour l'accepter. On attend l'avis du roi. — Copie de la lettre du roi. — Lettre écrite par lord Grey.

Hit maye please Your Majestie to understande that sondaye the xxvijth of november, heeringe a bruite that the French Commissioners heere, beganne to trusse and wolde remoove, we went to the Kings Commissioners to enquyre of theim what the matter meant. They said that, the day before, the Frenche and they had mette together and that fynallye they rested agreed upon all the controversyes betwixt the King and the Frenche, as well for Corsica and Tuscane as for all others, whereupon the Frenche wold have gone thourough and concludid the matter.

The Kings Commissioners said that for their awne matters they wer at a poynte; but now restid the matters of Englande, which must be agreed upon likewyse. « Why? » quod the Frenche, the Queene is dedde so that now yow neede not to sticke for that matter. » — « We know no such thinge », quod the Kings Commissioners.

« Yes, quod the French, the King our maister hath certayne knowledge of it by letters
 » from a phisician of the Queene. » — « Then, quod the Kings Commissioners,
 » hath he more knowledge therof then we have; for we neither know it, nor beleeve
 » it. And yet yn eace it wer so, that makith nothing at all to this matter; for the treatye
 » which we have with Englande, is not betwixt the King and the Queene, but made
 » first betwixt the late Emperour and King Henry the Eight and contynuid by their
 » successors, as a treatye not personall, but made to contynue betwixt countrey and
 » countrey for ever, so that, yf the Queene be dedde, yet is the treatie never a whitte
 » therfore expyrid. » — « Why? what do you meane? quod the Frenche, ar yow the
 » Englishemmes slaves? » — « Yea of truthe, quod the Kings Commissioners, yn
 » this point we ar the Englishemens slaves, and they our maisters. And so, in the like
 » pointe, they ar our slaves, and we their maisters; for we ar so straytelye bownde to
 » eche other that we can make no peace, nor truee without theim, nor they without
 » us. » — « Why? quod the Frenche, you maye conclude with us and comprehendre
 » theim yn your treatye, and that is ynoch, and so have ye done er this at other
 » tymes. » — « Nay, quod the Kings Commissioners, that may we not do, but they
 » must first be agreed thouroughlye with yow, er we maye conclude with yow. And
 » yn eace anye treatye have been made by theim or by us, wherin the other was onelye
 » comprysid, that hath not ben done sendes the esclarcissemant of our treatye made. »
 — « Why? quod the Frenche, the King our maister will not redelyver Callais. What
 » yf they wold persiste yn demaunding Callais and wold not agree without restitution
 » of it? » — « Mary, quod the Kings Commissioners, we do not know, wherin they
 » will fynallye persist; but, yf yow do not satisfye theim, then can we condude no
 » treatye with yow, and so have we ever said unto yow. » — « Mary, quod the Frenche,
 » the Englishemen have no commission to talke with us, their Queene beinge dedde,
 » and therfore we can do nothinge with theim. » — « Yf she be not dedde, quod
 » the Kings Commissioners, then they have powre ynoch to do it. And in eace she
 » be dedde in deede, then the Ladie Elyzabeth her sister, who is her successor yn
 » the crowne, as soone as she shall have sette some ordre in her matters at home,
 » will not faile, either to sende new Commissioners or new commission for that por-
 » pose. » — « Then, quod the Frenche, shall we be fayne to lye heere still yn this
 » myserye so longe? » — « We trust, quod the Kings Commissioners, it shall not be
 » longe, and the meane season we maye be occupied, for we maye putte in wrytinge
 » our awne matters wherupon we are agreed. » — « Better it wer, quod the Frenche,
 » we did prolonge the truces for iiiij or fyve monethes, and the meane tyme the English-
 » men might have leasure to prepare theim selfes with sufficient commissions. » —
 « We cannot do so, quod the Kings Commissioners, for we maye make no truces
 » lenger then for two monethes, without the Queene of Englands consente. » — « Mary,

» quod the Frenche, better the truces be made for fowre or fyve monethes, by the Englishmens consente, so that the truces shall comprehend theim and us to. » But the Kings Commissioners, consyderinge that they requyrid that to the intent that therby the Frenche might sende embassadours ynto Englande, who wold not faile to travaill all their powre to sette some greate trouble yn the realme, answerid that that cowde not be, for that the English Commissioners had no auctorite to consent to suche truees. « Then, quod the Frenche, rather then we shulde tarye heere all this while, being so ylle lodgid, lesse us agree upon truces for two monethes. » Fynallye, the Kings Commissioners sayeinge they must first know the Kings their maisters pleasure therupon, whether he wold be contente therwith, both parties did agre that they wold wryte to the Kinges their maisters to know whether the suspension of armes shulde be prolonged till the xxijijth or xxvth of Janurye next. And in eace they do, then will they breake up heere, and everie bodye retourne home and meeet agayne, either heere or at some other placee and tyme that by common consente shal be appointid. And of this resolution they looke for an answer by the xxixth of this monethe.

The last of November, the Kings Commissioners perceyving the French to be much desyrouse to departe, conceyvid and drew out a forme of the wryting, wherupon their suspension shulde he growndid, the copye wheroft we sende Your Highnesse heerwith; but the French, although they did confesse that the cawse expressid in the said wrytinge was the verye cause of the prorogation of this assemblee, yet by no meanes wold they agree to have anye mention made of the affaires of Englande therin, notwithstanding that the Kings Commissioners alleadged theim such reasons for it, as they cowde neither answer unto, nor denye to be true, but onelye sayeing that the Kings Commissioners had their respecte why they wold have it so, and that the French Commissioners had their respecte why they wold not have it so; and synally they said that rather then they wold agree that anye mention of the matters of Englande shulde be made therin, they wold departe and breake of all the hole communication. Whereupon the Kings Commissioners, seeinge their obstinacye, thought meeet to open the matter unto us and to requyre our advyses therupon, as they did. And al be it that we, havinge receyvid no letters out of Englande this longe while, know nothinge of Your Majesties mynde and resolution concerninge theese matters, yet, having wayed the matter with our selfes, as well as our simple wittes wold serve us to do, we did consyder that yf they shulde now breake of the hole communication without prorogation of it, then wolde it not be easye to reentre into a new communication at anye tyme here after, although it might seeme good to do it, and then shulde the Frenche have this advantaige that, where as now this communication is begonne at their suite and request, yf this shulde be broken of and a new begonne, that shulde seeme to be rather at the Kings Majesties and ours then at the French Kings request;

but, yf so be that the communication be proroguid, if it be thought meete to breake of with the Frenche, that maye be done by the Kings Highnesse at all tymes, when he shall perceyve Your Highnesse to be so mynded to do. For this cause we fynallye declarid our mynde to the Kings Commissioners that though by the wrytinge which they had causid to be written and wold have confirmid and signid by the Frenche, did well appeere that they stille persistid yn the promesse, which the Kings Majestie and they had ever made us not to conclude anye thinge without our satisfaction, and that in deede it had ben well that the wryting wer so made, yet, yf the Frenche persistid yn that mynde, rather to breake of the hole communication then to agree to that wrytinge, we thought yn our opynions lesse hurte to conceyve the cause of the prorogation in generall wordes then to breake of the hole communication. Which our opynion the Kings Commissioners lykid well and said they wold so do, yf by the Kings answer (which they have not yet receyvid, but looke everye howre for it) they shall perceyve His Majesties mynde to encline to the same. And truelye we must confesse that by all that we can hitherto perceyve, the Kings Majesties Commissioners have usid theim selfes honnорably and accordinge to their promesse yn our matters, having ever from the begynninge affirmid and protestid that they will conlude nothinge, but Your Majestie be first satisfyed. And they thinke that the cause why the Frenche make this difficultye to agree to the wrytinge by theim conceyvid, is to the intent it might seeme yn England that, no mention beinge made in this prorogation of Your Highnesse, nor your matters, that the Kings Commissioners have not had such regarde to Your Majestie and your matters, as they have promysid and ought to have.

What answer the Kings Majestic made unto us to the letter which we wrote to His Majestie, the copye wherof we sent into England of late by Mr Copley, shall appeere by the said answer, which the Lord Earle of Arundell caryed over with him at his departure hence. And yet, for as muche as we ar not assurid what chaunce might happen on the sea, wherby the said letter might per chaunce not by delyverid, we have thought good to sende Your Highnesse eftsoones the copie of the said letter of the Kings Majestie. And in eace it maye seeme good to Your Highnesse to thanke His Majestie for that it hath pleasid him to shew him self so constant in this mynde to conlude nothinge, but by the agreement and satisfaction of Your Highnesse, yn our myndes, it cowde do no hurte, but rather encouraige him to contynue and persiste yn that mynde.

We receyvid from the Lord Gray, by a servaunt of Mons^r de Cormery, brother to the Conte de la Rochfoucault, certayne letters dyrectid to his wief and to a servaunt of his, which we thought good to sende to Your Highnesse to be usid as to the same shall seeme good. And, where the said Lord Gray wrote to us to be a meane for his delyverie, we answerid him that we wolde do for the same as much as we might

conveniently. And thus we beseeche Jesu longe to preserve Your Highnesse yn healthe and all felicite.

From Cercampe, the first of December 1558.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Cal. t. I, n° 54*)

CCXLIV.

Instructions données aux commissaires anglais.

(VERS LE 4^e DÉCEMBRE 1558.)

La reine d'Angleterre veut le maintien des anciennes alliances. — Elle continuera à prendre part aux délibérations pour la paix ; et, si elle n'obtient pas tout ce qu'elle réclame, elle traitera aux meilleures conditions qu'elle pourra obtenir. — Elle désire que les Écossais soient compris dans la paix. — Son intention d'envoyer un ambassadeur qui résidera près du roi.

Instructions gyven by the Quenes Ma^{re} unto hir right trusty and wel beloved Cousin and Counsellor the Lorde Hawarde of Effingham, Lorde Chamberlayne to Hir Highnes, and to hir trusty and right wel beloved Counsellor M^r Doctor Wootton, Dean of Caunterbury and Yorke, being sent to Hir Ma^{tes} good brother the King of Spayne, for the purposes following, the of December 1558.

Where, for dyvers good and weighty considerations, we have thought mete to addresse our sayd Commissioners unto our good brother the King of Spayne, as well to declare unto hym in our name our thankefull taking of his frendely offers made for the conservation of the amitie betwene hym and us and the realme and dominions on both sydes, as also to offre unto hym the lyke on our parte, with the ratification of the treaties allredy made betwene his and our progenitors, our pleasure is that our sayd Commissioners, making theyr repayr unto our sayd good brother with as convenient spedē as they may, shall in the charge committed unto them governe them selfes as followth.

First, at theyr comming to our sayd good brother, after the delyvery of our letters with our most hartie commendations, they shall say that, understanding as well by the declaration of the Conte de Feria lately by hym sent hither, as also by his letters adressed to our right trusty and right wel beloved Cousin and Counsellour the Earle of Arrundell, and other wayes the good will and affection he bearith to the contynuance of the

amitie and league betwene us, our realme and dominions, lyke as we take this his gentlenes and shewe of good will in very frendely and acceptable parte, so have we thought mete to addresse our sayd Commissioners unto hym, both to gyve hym our most harty thancks for the same, and allso to declare unto hym the lyke good inclination and affection for our parte, for the better declaration whereof our sayd Commissioners shall say that, albeit we have by our letters sent by our right trusty and wel beloved the Lord Cobham assured hym of our good meaning and desyre to have this amitie entretayned on our syde, yet have we thought good allso to sende our sayde Commissioners unto hym with sufficient authoritie and commission for the full establisheement of this olde contynued league and frendeshippe, to th'ende it may remayne and contynue in all things of lyke force as the same hath doon heretofore betwixt both our fathers of most noble memorie.

And to th'intent our sayd good brother may the better understande how necessarie the confirmation of this amitie is for bothe partes, our sayd Commissioners shall, if they see it nedefull, declare unto hym at good length the long contynuance of this league and amitie betwene our two howses, uppon what good groundes and considerations both for the preservation of the countries on either syde, for the necessitie of mutuall traffique and defence against the common ennemie to us both, these amities have byn made and contynued heretofore, which points they shall enlarge as they shall see cause nedefull.

And in caese there shall happen to be any difficultie or sticking made therat on our sayd good brothers behalfe, our sayd Commissioners may then alleadge and bring to his remenbraunce his promys in the treatie of mariage betwene hym and our late syster Quene Mary, and, by all the wayes and good perswasions they can devise, procure, as much as in them shall lye, the perfect establisheement thereof by anie confirmation, whereby (that foundation being once layed) both the subjects of either dominions, and allso th'ennemis abrode, shall be well assured and owt of all doubt of the indissoluble knot of this strayght amitie.

Item, if our sayd good brother or suche as shall be by hym appointed to common with our sayd Commissioners shall happen to require to have any other matter treatyd of and agreed upon, our sayd Commissioners shall in that caese learne what the same may be and advertise us thereof with as convenient sped as they may, concluding neverthelesse in the meane whyle, as sone as they can, the confirmation of the sayd treaties, for that the present tyme and state of things suffreth not nowe any long talkes, and yet leaving hym not without some hope that the sayd newe matters shall here after be gyven eare unto, as tyme and occasion shall serve.

And, for as muche as by the late reporte of the Conte de Feria we understande that there is an abstinence from armes agreed upon betwene our sayd good brother and

the French King to contynue onely untill the fyrist of February to th'intent that in the meane tyme a further treatie might be continued for an accorde betwixt us and the Frenche, which if it shall not succeede, then our sayd good brother meanith according to his former promyses to remayne in his former condition of ennemicie agaynst the Frenche, and perceyving allso by the reporte of the sayd Conte de Feria that there restyth none other difference of any importaunce betwene the common ennemie and our sayd good brother, but that the onely stay of his accorde sholde be the lack of our satisfaction, our sayd Commissioners, alleadging these thinges so to us informed, shall say that bycause we meane to omyt none occasion to proeure, as muche as in us may lye, a common peax for the weale of Christendome, we therefore purpose to contynue the communication of treatie and to sende over personage fyt for that purpose, before the truce shall be expired, not doubting but our sayd good brother, as he that doon hitherto will for his parte doo as muche as in hym shall lye to further our causes and bring to passe that, if we shall not altogether come to such ende with the Frenche as were reason and as we desyre, yet at the least we may come to such a peacee as may, with the of the tyme, be least dishonorable and discommodious to us and our countrie, and with that may also be universall *bona fide* concluded and perpetuall; and fynallye bycause the Scotts have made warre with this our realme onely by the French procurement and uppon occasion of these warres with Fraunce, that the peax may by concluded with them allso, and the Quene of that realme a principall contrahent therein, without the which we can take our selff to be at no peax at all, the warres in Scotlande being nowe more mayntayned by Frenchemen then by the Scotts them selffs, concerning which our purpose we doo require our sayd brothers advise, as he shall think expedient thereto for the better amening of the same treatie to a reasonable and spedye ende.

Fynallye, our sayd Commissioners shall further say unto our sayd good brother that, for the better declaracion of our good meaning and frendeship, and to th'ende we may with the more commoditie communicate our assayres unto hym, we have determined to sende over very shortlye sume fyt personne to be our ambassadour resident with hym.

And to th'intent our sayd Commissioners may the better and more substancially procede in theyr principall charge for the confirmation of the olde treaties, they shall take with them the coppies of suche treaties and writinges, as ar prepared for the purpose, that is to say the treatie of perpetuall peax, the esclarisement of the same with an article of confirmation of the sayd treaties insertid in the treatie matrimoniall.

And of that our sayd Commissioners shall have doon in this theyr charge, our pleasure is they shall advertise us by theyr letters from tyme to tyme, as oft as they shall by theyr wysdomes think requisite.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 176.*)

CCXLV.

Instructions données à Thomas Gresham¹.

(COMMENCEMENT DE DÉCEMBRE 1558.)

Emprunts considérables à contracter à Anvers. Une partie sera employée en achat de munitions de guerre.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 178.*)

CCXLVI.

Emprunts à Anvers.

(COMMENCEMENT DE DÉCEMBRE 1558.)

Ces emprunts sont faits à « Pairellus Van Dale, Lazarus Tucker, Andreas Lixalls, Gilles Housmann,
» Philip Bone, Christopher Prewne, Sebastian et Christopher Flechamore, Balthezer et Condratt
» Schettz. »

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 181.*)

CCXLVII.

Achat de munitions à Anvers.

(COMMENCEMENT DE DÉCEMBRE 1558.)

Le texte anglais porte : « Powder, saltpetre, hand guns, buestaves, daggs and watches. »

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 182.*)

¹ D'après M. Froude, Élisabeth, dès le lendemain de la mort de sa sœur, appela Gresham et le chargea de faire face à ses embarras financiers. Nous avons vu qu'il obtint, peu de jours après, la garantie de la cité de Londres.

CCXLVIII.

Dettes de la reine d'Angleterre aux Pays-Bas.

(7 DÉCEMBRE 1558.)

On y mentionne notamment ce qui concerne le paiement d'un emprunt de trois cent mille ducats.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 69.*)

CCXLIX.

Le roi au comte de Feria (Fragment).

(9 DÉCEMBRE 1558?)

Il désire être averti de tout ce qui concerne les intentions de la reine d'Angleterre, quant à son mariage. C'est une grave matière sur laquelle il veut réfléchir. Il faut faire en sorte qu'Élisabeth ne cherche point un mari parmi ses vassaux et combattre les objections que l'on ferait à ce qu'elle l'épousât ; il convient de saisir toutes les occasions de lui être agréable. — Pensions des anciens serviteurs de la reine Marie et des nouveaux conseillers de la reine Élisabeth, parmi lesquels sont cités Bedford, Dudley et Cecil. — Ce qu'il y a lieu de faire pour le docteur Wolton. — Il est disposé à intervenir à Rome en ce qui touche l'obédience et la question du divorce de Henri VIII. — Soupçons qui se portent sur un médecin italien qui a soigné la reine Marie.

. ¹ testamentarios, por estar yo ausente, no veo como lo poder aceptar, ni entender en ello.

Ha sido muy conveniente avisarme tan en particular como lo aveis hecho de las platicas que habeis tenido con la Reyna Isabela y lo que os dixo y vos le respondistes sobre los negocios en que le habeis hablado y assimismo lo que sentir de su condicion y inclinacion y de todo lo demas por lo que importa que yo tengo entendido y quanto al punto principal de lo que deseais saber de mi voluntad cerca deste casamiento, lo que por aora os puedo dezir es que por ser negocio de tan grande importancia y consi-

¹ Le commencement manque.

deracion aunque se trato en vuestra presencia (como os debeis bien acordar) quiero mirar y pensar mucho en ello, y entretanto vos procedereis en esto con la Reyna por la via que llevais, y me escrivis que es la que conviene quanto á disuadirla y quitarle del pensamiento el casarse con vasallo suyo pero no es bien ponerle delante lo que dezis de la causa por que su hermana la queria mal, ni las otras cosas que le puedan dar sombra de mi casamiento invanesciendola y huyendo tambien las ocasiones y platicas que se ofrecieren en que ella pueca desesperar del efecto de manera que ni le deis esperanza, ni la desconfieis, sino que se vaya asi entreteniendo el negocio hasta que yo me determine como vos lo sabreis bien hacer con vuestra mucha prudencia, y pues como decis la Reyna envia aqui á su Camarero mayor Guillen Hauvert, sera muy conveniente que procureis de entender si trae orden de hablarle en esta materia y á lo que viene principalmente, y avisareisme luego de ello en diligencia para que yo este prevenido de la manera que me tengo de haber con el. En lo de la religion le hablare de muy buena gana como os pareee y vos me avisareis siempre como procede y se gobierna la Reyna en estas cosas por que holgare de saberlo.

He visto lo que me escrivis acerca de afirmar el amistad con el Emperador y sus hijos en caso que se hubiese de tratar del casamiento de la Reyua con el archiduque Fernando, que es muy bien considerado, pero como esto ha de ser segun la determinacion que yo tomare, no hay que decir en ello por aora.

El haber embiado á la Reyna las dos sortijas con la muger del Almirante y con el Contralor la que llevo el Obispo del Aguilu y no haberselas dado vos mismo por los respetos que decis, fue muy bien, y no menos averle dicho lo de las joyas que estan en el cofre de Huyta y ofrecidle la llave, la qual y la memoria de las que son os embio con esta para que vos se la entregueis luego con las palabras que os pareciere ser á propósito.

Quanto á las otras joyas que el Emperador mi señor y yo aviamos dado á la Reyna que haya gloria y deja mandado en su testamento que se me restituyan, me parece que basta el ofrecioimiento qua hisistes á la Reyna y que no hay para que la hableis mas en esto, ni trateis de ello sino fuere tornandooslo ella á preguntar, que en tal caso le podreis decir que tome en buen hora lo que le agradare que yo holgare dello como ya se lo habeis dicho y ofrecido pero si esto no hubiere lo mejor es disimular.

La respuesta y ofrecioimiento que le hicistes á lo de los criados que os dijo la Reyna que queria tomar de los que yo hay tenia fue muy conveniente, y asi holgare que procureis de darle contentamiento en todo lo que mas ocurriere.

Y quanto á lo que habiades pensado que seria buen expediente para despedar los criados que ay tengo ofrecelles que tendre por bien de dalles sus gages sirviendome en presencia y no de otra manera por que, como dezis, seran muy pocos los que querian venir, ma parece que sera bien que lo digais asi á solos los caballeros, y á los otros

mozos y gentalla que se den por despedidos aunque á todos se pagara hasta en fin del anno passado, como á vos os parece, pero por que no lo tomen por desengaño del casamiento converna que lo entretengais mientras yo me determino.

En lo de las dos mill y seiscientas libras que monto la paga de treze meses que la Reyna que aya gloria, mando dar á los archeros, podreis responder si os pidieren, que me lo quereis hazer lo eis assi, aunque tengo por cierto lo que dezis que no entraran en tan menudas cuentas conmigo.

A los pensionarios hareis pagar en fin deste presente año como dezis y no mas, y conformandome con lo que os parece tengo por bien que al Conde de Bedford y Milord Robert, al secretario Sicilio y al Contralor se les de la pension de mil escudos al año á cada uno, aunque holgare que mireis si al Contralor y Secretario se sufririe dar menos, como creo que tenian los de la Reyna que aya gloria, y terncis la mano en estas pensiones todo lo que se sufriere pues sabeis mis necesidades.

Al Almirante y Previsel fue bien darselas y huelgo que las hayan aceptado por lo que esperamos que seran utiles á nuestro servicio.

En lo del Conde de Pembruch me avisareis si pasa adelante la buena voluntad que le muestra la Reyna y segun aquello y la resolucion que yo tomare hare con el lo que pareciere convenir.

Assimismo mirare lo que se habra de hacer con Woton para que vaya contento como acpto á la Reyna y para esto habra tiempo pues de aqui á que se acabe el negocio de la paz y el se vuelva me resolvere en lo principal de que depende lo demas.

Quanto á lo que apuntais del inconveniente que se podria seguir si la Reyna no enviase á dar la obediencia al Papa con brevedad o el quisiese poner algun defecto en la sucesion por las cosas pasadas del Rey Henrico, me paresce que seria bien que quando y por la forma que alla vieredes convenir advirtais de ello á la Reyna si os pareciere o alguno de los de su Consejo para que miren en ello, y en el mio he mandado que se vea y platicue si converna que de mi parte se haga algun oficio en Roma y de lo que se resolviere se os dara aviso.

En lo del medico italiano que euro á la Reyna que aya gloria, me paresce todavia que por los indicios y sospechas que del se tiene de aver avisado en Francia ¹, se deve dar noticia á la Reyna de lo que ha pasado y se sabe del para que lo mande averiguar y castigalle si le caso tan grave no es de pasarlo asi en disimulacion.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 812.*)

¹ Voyez ci-dessus, p. 520.

CCL.

Les commissaires anglais à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 12 DÉCEMBRE 1558.)

Bruits alarmants sur une tempête où aurait péri le comte d'Arundel. — Il ont reçu les nouveaux pouvoirs qui leur sont donnés, mais au moment où les conférences de Cercamp venaient d'être suspendues. On ignore quand elles seront reprises. — L'évêque d'Ély et le Dr Wotton se sont rendus à Bruxelles.

Hit maye please Your Highnesse t'understand that the Lord Earle of Arundell being certysyed of the death of our late Souverayne Ladye Queene Marye, Your Highnesses sister, consyderyng that therby our commissions for the peace wer expyrid and that therfore he cowde do no good heere, and much desyrouse to do his duetye to Your Highnesse, determinyd to retourne ynto England, and for that purpose on frydaye the xxvth of Novembre he departid from us from Arras, taking his waye towardes Dunkerke to embarke there. At what tyme we, heeringe the newes of the Queenes deathe, wrote a letter to Your Highnesse by the said Earle of Arundell; and forbicause we had receyvid, two or thre days before, a letter from the Kings Ma^{te}, which was in answer to a letter of ours, which, at the request of the Lordes of the Cownsell, we had written unto him (the copye of the which letter so by us written to the King we sent over by M^r Copley), the said Lord of Arundell earyed likewise with him the Kings said letter. And, about six or seven dayes after the departure of the said Earle of Arundell, we, being still at Cercamp, understande that all the other Commissioners wer determinid to breake up that assemble for a tyme and to prolonge the suspension of armes for two monethes: whereupon we thought good to depache thence Francisco Thomas, one of Your Highnesses courrois, to signysye unto yow all that matter. But, for as muche as heere is rysen a certeyne bruyte that my Lord of Arundell and his compayne by tempest wer, either dryven to ronne aground on the Frenche coaste or elles ar perisshidde in the sea, and that it is most likelye that the said Francisco Thomas was in that self compayne, he being depeched from Cercamp the thursday first of Deceembre in thi'after noone, and my Lord of Arundell tooke his shippinge at Dunkerke on saterdaye the thurde of this monethe, albe it that we trust in God that theses heavye newes of the Lorde of Arundell will not proove trew, of whome wer to greate a losse yf they wer trew, he being (as we verie well perceyvid dyvers tymes by his communication with us) a faithfull, trew and most addict subjcet to Your Highnesse and one that bare a speciall care and zeale to the weale of his countrey: yet,

doubtinge the worst, we have thought it necessary to sende Your Highnesse presen-
tlye copyes of all the forsayd letters and wrytinges mentyonid yn the same. By the
said letter sent by Franciseo or by the copye of the same, maye appeare to Your High-
nesse what difficultye was made by the Frenche, for conceyvinge of a recessse contey-
ninge the cawse why the suspension of armes shulde be prolongidde and what our
advysse was therupon. Wherupon ensewid that, that self thursdaye after Franciseos
departure, the Kings and the Frenche Commissioners agreed upon the said suspension
of armes to endure till the last of Januarey. And so all agreed to remoove thence that
self and the next daye, and we for our partes determinid to go to Arras. And, that
thursdaye night, we receyvid a letter from the Lord Cobham, wherby he signified
unto us that he was come to Arras and had matter to declare unto us, and therfore
requyrid to be certifyed where we shulde mete.

Wherupon, the next morninge we vent to Arras, where we receyvid Your Mat^{es}
letters of the xxvth of Novembre, with two commissions and instructions directed to
the said Lord Earle of Arundell and us, gyvinge us powre to proceede with the
Frenche, according to the tenour of the same. But, for as muche as the French wer
departed the same thursdaye, and the rest of the Commissioners the frydaye next in
the morninge, and we lykewise cominge that daye to Arras to meeete with the Lord
Cobham, from whence I the Deane of Cantorbury departid towards the King to joyne
with the said Lord Cobham, accordinge to Your Highnesses instructions; and I the
Busshoppe of Ely following lykewyse to Bruxelles to understand what shulde further
be done touching our said commissions and instructions: we neither cowde, nor yet
can advertise the Frenche of the said commission and powre to treate with theim, untill
the Kings Mat^e heere shall take ordre for a new meetinge, which shulde be before the
last daye of Januarey next; but, how soone, or when, we do not yet know. And to say
what we thinke heerin, we beleeve they will not appoynt an other daye of meetinge,
till they have receyvid some answer from Your Highnesse to the letter which the King
sent us, wheroft, as the King saythe, he sent lykewyse the verie like unto the Lordes
of the Cownsell.

And, where it hath pleasid Your Highnesse to renew our commissions unto us for
this weightie mater, we ar verie sorye that we ar not better able to do Your High-
nesse so good service therin as gladdelye we wold do. Mary, Your Highnesse shal be
well assurid that, as farre as our simple wittes and small knowledge shal be able to
extend unto, we shall employe our selves to the uttermost of owr powvres. And thus
we beseach Jesu long to preserve Your Highnesse in healthe with all felicite.

Written at Bruxelles, the xiijth of December 1558.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 75.*)

CCLI.

Achat de munitions de guerre aux Pays-Bas.

(12 DÉCEMBRE 1558.)

« Saltpetre, serpentine powder, corn powder, sulphur, hacquebutts, copper, collyn clifffes,
 » dags, corslets, murrions, burgonets and halberts. »

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 79.)

CCLII.

Lord Cobham à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 13 DÉCEMBRE 1558.)

Il a été reçu en audience par le roi qui lui a dit qu'il ne pouvait rien faire avant le retour de ses commissaires. — Ruy Gomez a cherché à démontrer à l'évêque d'Ely que, vu le manque de ressources, la paix était nécessaire. Les commissaires français tenaient à Cercamp un langage fort altier. Ils ont des amis dévoués en Angleterre. Ils contestent le droit de la reine et se vantent d'obtenir à ce sujet une déclaration du Pape.

Pleaseth it Your Highnesse. Although by the present letters of me and my cousin Wotton it appereth unto the same in what sort I have been admitted unto the Kings Mat^{es} presence, yet I have thought good to signifie unto Your Highnes by this my private letter that, as touching Your Highnesse message (wherof I have not omitted to make reaport unto His Mat^e), I receaved no other answere but yt he could not absolutely resolve therupon untill he had talked with his Commissioners, who as yet remaine still at Arras: wherfore I doubt my depetche will be differred till the commyng hither of the said Commissioners. Nevertheles I purpose in the meane tyme to sollicite an answere, and then to retorne with as moche diligence as I can.

It may further please Your Highnes t'undertande that I have herd there hath passed some talke betwene S^r Rigomes and my Lord of Elie, wherin the said Rigomes used divers persuasions to have a peax concluded at this time, although the demaunds for

England were not fully answered, saing that so it were necessary, consideryng the Kings Ma^{te} is not only destitute of treasoure to maynteine and contynue warre, but also Your Ma^{tes} realme is in the like state, wherfore it shuld be meit now to make some honorable composition and to surceasse warre for a yere or ij, in which space bothe Your Highnes and His Ma^{te} might gather some abundance of treasoure, and then move sharpe warre to the annoyance of th'ennemy, which thing (as he thought) ye ar not presently able to do. To this or like effect tended all his communication, wherof I thought good to make this relation unto Your Highnes.

Also at Circam the French did not let to saie and talke openly how Your Highnes is not lawful quene of England and that they have alredy sent to Rome to disprove Your Ma^{tes} right. In my pore opinion therfore I thinke it where expedient that either a personage of some reputation might be suborned and sent unto the Pope, and so to lerne further what the French doo practise there in the matter, or elles that Your Highnes, through your most discrete wisedome, did at home previde to frustrate their attempt in that behalfe.

The French shew themself very hault and do make great bragge, yet they have assured freinds in England to use, when time and occasion shall be offred, wherof at my retorne I will make more ample discourse unto Your Ma^{te}.

As touching my intertaynement here, both of the Kings Ma^{te} and of the nobilitie, I assure Your Highnes, it hath been very honorable.

Thus I bescache Allmighty God to graunt unto Your Ma^{te} long lief with contynuance of moost happy and prosperous reigne.

From Bruxelles, the xiiith of December 1558.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 82.*)

CCLIII.

Lord Cobham et le Dr Wotton à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 13 DÉCEMBRE 1558.)

Lord Cobham s'est rendu à Bruxelles avec le Dr Wotton. Ils ont été reçus par le roi au monastère de Groenendale. — Le Dr Wotton a rappelé les actes des Français qui ont enlevé au roi la Bourgogne et à la reine d'Angleterre la Normandie; il a exhorté le roi à soutenir leur revendication de Calais. — Le roi a promis de leur donner réponse quand il aurait vu ses commissaires. — L'évêque d'Arras qui a assisté à l'audience donnée par le roi, a tenu le même langage.

Hit maye please Your Highnesse t'understande that, on thursdaye the first of this moneth, I the Lord Cobham came to Arras, trusting to fynde the Busshoppe of Ely and the Deane of Cantorbury there; but they wer yet at Cercamp, and as the voice went in Arras, wer not myndid to come to Arras, but to departe from Cereamp to Bethune and so homeward, the assemble of Cercamp being dissolvid. Wherupon I sent in post to theim to gyve theim knowledge of my beinge at Arras and to know where we might meeete togither. They made answer that, the morrow after, they wold comme both to Arras; for so wer they determinid before to do. Where we mette, and having delyverid theim Your Ma^{tes} letters, with the commissions and all other wrytinges appointid for theim, they enformid me of the state of thinges passid at Cereamp and other thinges mete for my knowledge. And, having this information of theim, I the Lord Cobham departid thence the next daye (being saterday) yn post towardes Bruxelles, and I the Deane of Cantorbury, accordeinge to Your Ma^{tes} instructions, that self daye, departid thence towardes Bruxelles likewyse, but in journey, where I arryvid wenisdaye the vijth of this moneth, the wayes and wether being such as with much adoe horse or man might travaile, and specially for the greate flouddes of water, which by the contynuall rayne had interceptid and stoppid the wayes in manye places.

The King was then at a monastery called Grunendale, in a forest, two greate leagues from Bruxelles. Wherfore, the next daye beinge our Ladye Daye, we sent thither t'understand when and where we shuld have accesse unto him. The King therupon wrote to the Busshoppe of Arras that the next daye he shulde bringe us to Grunendale, as he did: where we were anone brought to the Kings presence. And I the Lord Cobham, doing Your Ma^{tes} recommandations to the King, delyverid him your letter, who welecommid me verie gentelye, and, perceyving the letter to be of crediet, willid me to declare it, which I did according to the instructions delyverid me for that pourpose. Which donne, the King callid the Busshoppe of Arras to him,

and, having declarid his mynde to him, the Busshoppe made answer that the King cowde not but be very sorye of the heavey tydinge, which Your Highnesse did sende him of the death of the late Queene, Your Highnesses suster and his late wyfe, she having ben such a vertuouse princesse and so loving and well affectionid towrdes him as anye wyfe coude be towrdes her husband. Mary, forbicauseth neither Kings, nor Queenes ar exemptid from death, seeinge it hath pleaseid God to call her to his mercye, he had none other remeadye but to take it as patiently as he cowde and to conforme his will to the almighty will of God ; and, seeing God had disposid of her at his pleasure, he was verye gladde t'understand that Your Highnesse (to whome he had ever borne his good will) was now by just succession come to the crowne, and that with the universall agreement and good will of all the realme of Englande, and wissid Your Highnesse longe to reign in all honnour and prosperite. And, where Your Highnesse offrid to contynue th'amitie and leagues made betwixt Your Ma^{tes} fathers, he said, he was verie gladde t'understande that yow wer so well myndid therunto, and that for his parte, lyke as he had hitherto sought to conserve th'amitye and leagues with England, so was he now as well myndid thereto as ever he had ben, and specially, seeing Your Highnesse so well myndid to the same, and that therfore Your Highnesse shulde be assurid that, for his parte likewyse there shulde be nothinge omittid, that maye apertayne to the contynuance and observation therof. Herupon I the Deane of Cantorbury, taking occasion, saide that this amitye and strayte confederacy betwixt England and the Kings Low Contreys was no new thinge, but verie auncient and was fownde good to be observid betwixt both Your Ma^{tes} predecessors and progenitors, naminge manye of them by ordre the had ben knitte, from tyme to tyme, in strayte league and amitye together, and that this they had donne, not so much forbicauseth it was expedient and commodyouse for them so to do, but rather for that it seemid to be necessarye to be donne, consyderinge that their common ennemyes, from tyme to tyme, did nothinge elles but go about to oppresse all their neighbours, and so had, by deceipt, falsehoode and force, encreassid their lymittes very much, fyndinge the meanes by manifest wronge and injurye to spoyle His Ma^{tes} auncetours of the duchy of Burgundye and other places, and Your Ma^{tes} auncetours of the duchy of Guyenne and dyvers other places, and, by like practises and force, had dryven dyvers greate princes out of their countreys : by meanes wherof, the common ennemye beinge now so puissant and stronge, and having now better occasion to annoye both the Low Contreys and England then ever he had before, it was now more necessary then ever before, that the said amitye and strayte league wer duelye and truelye observid and kept. Wherunto the King causid Mons^r d'Arras to answer that it was verie true that I had said, and that in deede the common ennemye, by oppression of all his neighbours, was now verie stronge, and that the King did consyder this verie well, and ther-

fore for his parte he had donne all that he cowde for the conservation of the amitye and league with England : wherof, he saide, I the Deane of Cantorbury cowde best beare witnesse, knowing both, what the King from tyme to tyme, durante th'assemblé at Cercamp, had said and written, and what his Commissioners, in conference with the Frenehe, had in that matter said and donne.

This communication being past, I the Lord Cobham declarid to the King that Your Highnesse consyderinge that, by the deathe of the Queene your suster, the commissions grawntid by Her Highnesse to the Lord Earle of Arundell, the Bussoppe of Ely and to me the Deane of Cantorbury wer expyrid, nevertheless, to th'intent that, yf anye good ende and successe might come of this communication and assemble for the peace, that that shuld not be lettid by lacke of commission sufficient for the matters of England, Your Highnesse had sent new commissions to those self Commissioners, with instructions to proceede on in that mater, as occasion shulde serve ; and that, lyke as hitherto he had refusid to conclude anye thinge with the common ennemy without the satisfaction of the Queene your suster, so yow trustid and requyrid that he wold contynue yn that mynde, concluding nothing with the French without the restitution of Callais, without the which Your Highnesse thought by no meanes meete to agree with theim. The King heerunto cawsid answer so be made that he was gladde Your Highnesse had sent new commissions for that pourpose. Mary, forbicause he understande that th'assemblé was dissolvid for a while, and as yet had not spoken with his Commissioners who had ben at Cercamp, the Duke d'Alva and Ruy Gomez remayninge yet at Arras, and that being the first tyme that the Bussoppe of Arras came to him from Cercamp, he said he knew not perfytelye what had ben fynallye donne there, and therfore cowde not well saye unto us what we had further to do yn it, but, having had information of his said Commissioners of the hole, we shulde have answer what wer further to be done therin. This is th'effect of the communication had with the King at this tyme.

Fyndinge heere S^r Rychard Shelley, now recoverid of his longe sicknesse, and, upon theese newes of Your Highnesses most happye succedinge yn your right to the crowne, verye desyrouse to retourne home an to do his duetye, I thought it not a misse to depeche him towardes Your Highnesse heerewith, for so much as he is able, by his continuance heere, to make reporte to Your Highnesse of the state of things and of the humour that reignith heere.

The mondaye after we had ben with the King, havinge in the meane tyme heard nothinge of the answer which was promised to be gyven unto us, I the Lord Cobham thought it convenient to resorte to the Bussoppe of Arras (who both was present when I declarid my credence unto the King, and also by his commandement declarid His Highnesse mynde unto us) to understande of him when it shulde please the King

to lette me know his further pleasure upon the last matters by me proponid unto him. The Busshoppe made me answer that the Duke d'Alva and Ruy Gomez wer not yet comme to the Court; but, they beinge arryvid and the King having talkid with theim, he shulde have an answer accordinglye.

And thus we beseche Jesu longe to preserve Your Highnesse in healthe and all felicite.

Written at Bruxelles, the xijth ot Decembre 1558 ¹.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 80.*)

CCLIV.

Le comte de Feria au roi.

(14 DÉCEMBRE 1558.)

L'évêque d'Aquila est arrivé le 7 décembre. — Le comte d'Arundel a couru de grands dangers en traversant la mer : on dit qu'il porte très-haut ses pensées. — Courriers envoyés au roi. — Éloge de l'évêque d'Aquila. — L'archiduc Ferdinand n'est pas capable de rendre de grands services ; mais, à défaut du roi, on ne saurait à qui s'adresser. — Triste situation de l'Angleterre. — La reine est jeune, et, quoique douée d'un esprit fin, imprudente. Elle se prononce de plus en plus contre la religion. Tout le royaume est au pouvoir des jeunes gens, des hérétiques et des traîtres. La reine écarte tous ceux qui ont servi sa sœur. Ce qu'elle a fait pour le marquis de Northampton. Les vieillards et les catholiques sont mécontents, mais ils n'osent rien. La reine est absolue dans ses volontés comme son père. — Ses principaux conseillers. — Noms qu'on met en avant si Élisabeth doit épouser l'un de ses vassaux. — Difficulté qu'il y a de lui proposer de se marier avec le roi. — On se montre bien disposé en Angleterre pour l'archiduc Ferdinand. — Objections dirigées contre le due de Savoie. — Il est utile que le roi fasse connaître son intention. — S'il y a lieu d'appuyer l'archiduc Ferdinand, il convient de s'entendre d'abord avec l'empereur. — Récit de deux entrevues avec la reine. — Joyaux à offrir à Élisabeth. — Pensions faites par le roi aux conseillers d'Élisabeth, parmi lesquels sont cités Cecil, Dudley et Bedford. — Christophe d'Assonleville, ne pouvant donner suite à sa mission, retourne aux Pays-Bas. — Démarches des ambassadeurs de Suède. — Phrase douteuse que la reine a prononcée sur les François. — Hérétiques venus d'Allemagne. — La reine enverra Guillaume Howard vers le roi. — Le couronnement de la reine est fixé au 15 janvier. — Soupçons conçus contre un médecin italien qui a soigné la reine Marie.

El obispo del AgUILA lleGO aqUI á los siete deSTE, y el dia antes me avia embiado

¹ Au-dessous on lit : Hast post, post hast.

Un résumé de cette lettre, conservé au British Museum, fonds Cotton, Galba, C. I. 28, a été publié par M. Whright. *Queen Elizabeth*, t. I, p. I.

desde Dovra las cartas por no hazerme esperar nuevas de la salud de mi hermano. Passó gran travajo en la mar; pero las lagrimas del Conde de Arondel creo que los traxeron á puerto por que dize que llorava como una criatura. En palacio he visto al Conde muy estirado y asseado; dizenme que trae muy altos los pensamientos.

Un correo que se llama Mendez, que es el que despache de aqui á los xxv del passado, merecia ser castigado por que avia de passar con Milord Cobham, y echose á dormir en Dovra y Cobham fuese: el otro que despache á los xxvj tuvo mejor cuidado y embarcose entonces. El diá que la Reyna nuestra señora murio quise despachar por agua y por tierra y no hubo manera por que el criado del Conde de Arondel que passo llevo el despacho para cerrar los puertos, y para que le diessen navios en que fuese á llamar á su amo, escrivi todavia con Don Antonio de Cordova, y por media hora se quedo de embarcar, y aunque dava dineros muchos por que le dexassen passar, no quisieron; escrivi con el aquella carta con miedo que se la tomarian. He holgado de saber que Vuestra Magestad ha recibido mis cartas de xxj, xxv y xxvj por que en ellas respondia á algunas cosas de las que Vuestra Magestad aora me manda.

El Obispo del Aguilá deve traer muy bien entendidos los negocios del Emperador y sus hijos, á lo que he entendido, por lo que hasta ahora ha tractado comigo, y cierto Vuestra Majestad me ha hecho gran merced en embiarme por que es hombre muy cuerdo y virtuoso y para cualquier buen servicio y ayudaranle mucho. Segun he entendido del, no es el Archiduque Fernando hombre que dara mucho cobro á lo de aqui; pero, en caso que Vuestra Magestad no quiera esto, no veo aquien se pueda enemistar.

Yo recibo gran pena cada vez que me pongo á escrivar á Vuestra Magestad por ver que no se puede eserevir de aqui cosa que de contentamiento á Vuestra Magestad como de tierra adonde no ay rey sino reyna, y essa moça, y aunque es aguda, no prudente, y cada diá se va soltando mas contra la religion. El reyno esta todo en poder de moços y ereges y traidores. No favorece la Reyna hombre aquien Su Magestad, que aya gloria, huviesse dado buen lugar, ni recibe en su servicio ninguno de los que la servieron quando era Miladi Maria. Viniendo desde la Torre á la casa adonde aora esta, que es la que era suya, vio al Marques de Norhanton á una ventana, que esta malo de quartanas, y paro la haea y estuvo un buen rato preguntandole por su salud lo mas regaladamente del mundo, sin aver mas justa causa para ello de aver sido gran traydor á su hermana, y el que entonces mas se señalo, es aora mejor librado. Los viejos y los catolicos estan descontentos, pero no osan chistar. Parecerme que es muy mas ternida que su hermana sin ninguna comparacion, y manda y haze lo que quiere tan absolutamente como su padre. El Contralor que aora tiene y el Secretario Sieel son los que mandan el reyno, y el Conde de Bedfort me dizen que es tambien mucha parte. Quando yo la hable en casa de Milord Norte, dixome que quando huviesse alguna

cosa que tractar comigo, me embiaria dos de su Consejo. Yo le pregunté que quales serian, por si tuviesse algo que embialle á dezir, supiese aquien avia de acudir. Dixome que al Contralor y á Sicel y al Almirante Clinton, y esto de ay á un poco que me nombró los otros, de manera que entendi que lo dixo por tenerme por amigo del Almirante, y despues me he certificado dello. Tras esto me dixo que quando quijesse algo que se lo dixesse á ella misma, yo mostre estimar aquello en mucho, y aunque son flacos principios para hazer fundamento, todavia me holgue. Ando procurando de aver alguna camara en palacio quando se passe á Huital¹, aunque tengo gran miedo que no han de querer darmela, y de aca fuera ay mala commodidad de poder hombre hablar con estos y andan tan recatados de mi que no ay hombre que ose hablarme de todos ellos, y el Chanciller que era, me lo ha dicho claramente esto; es buen hombre y aunque ella le tiene por tal no anda en el corro ni le volvera el oficio, el me ha dicho que aunque se lo den no lo tomara. Pagete creo que se muere á mas andar, el estava harto malo y la Reyna no lo ha favorecido como el devia pensar antes, creo que tam poco le volvera el oficio y esto deve aver sido causa de agra viarsele el mal. Estan contento todos de verse sueltos de Vuestra Magestad como si le huviera hecho malas obras y no muchas y muy buenas, y aunque en todas las cartas que he escrito á Vuestra Magestad he dicho la poca parte que aqui Vuestra Magestad tiene nunca quedo satisfecho de que lo he dado á entender como ello es, y á causa de estar tan enagenados estos me hallo muy embaraçado y confuso en buscar manera de saber lo que passa por que verdaderamente huyen de mi como del diablo, lo que convernia seria meter el pie en palacio por poder hablar mas veces con la Reyna por que es muger que huelga de discurrir. Todos creen que no se casara con extrangero y no atinan aquien inclina, pero los mas dias sale grita de nuevo marido, ya an dexado al Conde de Arondel y al de Wermerland y dizen que se casara con hijo de Guillem Hauvert ó con Pequerin el que fue á traer los Alemanes que levanto Walderdun; los mas cuerdos temen que se ha de casar por su antojo, y como consiste en esto todo el bien ó mal deste negocio, yo no hago sino pensar como y quando se deva entrar en esta platica, y por que Vuestra Magestad me tiene mandado que le escriva lo que me parece lo hare, despues de aver hecho relacion del estado en que aqui estan todas las cosas, como siempre se hago, por que assi va poco en decir las inocencias que dire. Por el presente yo no veo disposicion de entrar en la platica proponiendola de parte de Vuestra Magestad, ni á ella, ni á su Consejo, y quando se huviesse de hazer, primero se le deve dezir á ella sola, pues me ha dicho que quando tubiere algo que dezille se lo digo á ella misma, y sin esto no es negocio de tractar con el Consejo hasta tener mas lumbre de la voluntad della, lo que con los consejeros de por si y no juntos se deve tratar. Aora es de dissuadilles el casa-

¹ Whitehall.

miento con natural, y en esto entiendo lo mas diestramente que yo se, aunque muy passo á passo por lo poco que puedo tractar con ellos, los quales vernan de mejor gana quando se resolviesen de tomar estrangero en el Archiduque Fernando que en Vuestra Magestad, por que les parece que residira siempre en el reyno y que no tiene quisition con Francia, y aunque algunos dellos entienden que el authoridad y grandeza de Vuestra Magestad les es de gran importaneia para la seguridad de sus cosas. La poca residencia que han visto que Vuestra Magestad podria hazer aqui y la enemidad de Francia les haze volver el rostro. En el Duque de Saboya escrito tengo à Vuestra Magestad que no vernan por que en efecto estan muy aborrecidos de la guerra y temen que querra cobrar su estado á costa deste reyno. La Reyna no se adonde atina por que por una parte ha murmurado comigo de averse casado su hermana con estrangero, como he escrito á Vuestra Magestad por otra; veola muy vana y tan enemistada con ella oy como antes que muriesse, y por aqui me parece que se le podria entrar, pero es menester abrille la boca con Vuestra Magestad afeandole el quererse casar con natural y tenerse en menos que su hermana que nunca quiso vassallo, dezille que una de las cosas por que la queria mal Su Magestad, que aya gloria, era por que temia que si moria, Vuestra Magestad se casaria con ella, y poniendole delante quan mal pareceria que aviendo tan grandes principes con quien ella pudiesse casar, tomasse un hombre de por ay, y luego venir particularmente á los que ay en el reyno con quien pueda casar, y deshazelle á cada uno dellos, para lo qual no sera menester mucha rethorica, pues no ay hombre que valga nada, aunque entren casados y todo. Ponelle delante la pretension de la Reyna Delfina y la necessidad que tiene de estar aliada con Vuestra Magestad ó persona que dependa del, y por aqui las mas razones que se pudiessen dezir para apartalla de casarse en el reyno, despues de apartado esto, si inelina á Vuestra Magestad, sera bien que Vuestra Magestad me mande avisar si procedere con la platica adelante ó la desbaratare y endereçare al Archiduque Fernando, por que no entiendo que se le puede proponer otra ninguna persona en quien ella venga. Quando Vuestra Magestad se casó con Su Magestad, que aya gloria, lo sintieron Franceses en estremo y tambien sentiran aora que Vuestra Magestad se case con esta, y tanto mas quanto ay mas esperança de tener hijos esta por su edad y disposicion, que estas dos cosas tiene muy mejores que la Reyna, que aya gloria, en todas las otras le hazia Su Magestad ventaja incomparable.

Nadie sabe mejor las cosas de Inglaterra que Vuestra Magestad, ni las de fuera tan poco, y assi me parece que nadie podra aconsejar à Vuestra Magestad en este negocio mejor que Vuestra Magestad mismo. En caso que se aya de encaminar el negocio al Archiduque, es de ver como lo tractara Vuestra Magestad con el Emperador y sus hijos de arte que Vuestra Magestad los asfirme en su amistad y haga sus negocios con ellos, assi como lo del scudo de Italia y otras cosas si ay, por que yo como ha poco que

trato los negocios no se las cosas de muy atras como estan. Tambien podrian menear ellos el casamiento de su hija con Vuestra Magestad, y desde luego es menester ver lo que á esto se ha de responder.

Por aora, yo no veo que se pueda començar á tractar esto que he dicho sino fuese hablando con la Reyna en otras cosas en conversacion, como ella suele hablar comigo, y viniendo aproposito entrar en la platica y proceder en ella conforme á la dispusicion que hallasse y á lo que Vuestra Magestad me embiare á mandar. Dos veces la he visto despues que es reyna, una en casa de Milord Norte, y otra en la casa que era del Duque de Sumerset, adonde esta aora. En casa de Norte en llegando á vista della començó á sacar la mano del guante para que se la besasse, y assi lo hize, no le hable en negocios mas de visitalla, solamente le dixe que como yo no estava aqui á otra cosa mas que á servilla y advertir á Vuestra Magestad de todas las cosas en que pudiesse complazelle, ni mas, ni menos, pensava dezille á ella las de que Vuestra Magestad recibiria contentamiento por ayudar á la buena herinandad que entendia que se querian guardar de ambas partes, y por esto le queria dezir que Vuestra Magestad me avia mandado que le pidiesse de su parte tuviese gran cuydado de las cosas de la religion, por que esto era lo primero y principal que Vuestra Magestad desseava. Respondiome que ella haria mal de olvidarse de Dios aviendose el acordado tanto della : la respuesta me parecio algo equivoca. Con su mujer del Almirante le embie, quando me sali aquel dia, las dos sortijas que Vuestra Magestad me dio que eran de Su Magestad, que aya gloria, por que como la he visto tan assida á sus joyas me parecio que era bien volvelle hasta la mas ruin. Tornela á ver tres dias despues que el Obispo del Aguilu vino, dile cuenta del estado en que quedavan los negocios de la paz, y como le dixe, lo de la suspension penso que era alguna trampa que se hazia contra ella y que Vuestra Magestad la dexava fuera y nunca pude acabar de quitalle la sospecha. Despues que se entro llame á Sieel, al Contralor, al Conde de Pembruch y al de Bedford, y les di á entender el negocio y pedi al Secretario que es el que lo hace todo que luego entrase á darselo á entender á ella, y assi lo hizo. Dixele lo de las joyas que estavan en el cofre en Huital, y que yo daria la llave en viniendo acepto. Tambien he entendido que Su Magestad, que aya gloria, mandava en su testamento volver á Vuestra Magestad las joyas que Vuestra Magestad le dio y el Emperador, y que dissimulavan y se quedavan con ellas. Visto esto, me parecio de dezille que Vuestra Magestad holgaria que si ella las queria las tomasse, preguntome si tenia yo comission para aquello. Dixe que no tenia mas comission de saber que Vuestra Magestad holgaria de que ella tomasse lo que huviesse gana de todo quanto Vuestra Magestad tenia como de verdadero hermano. Huelga mucho que le den, y todo su negocio es dezir que es pobre. La sortija que trajo el Obispo de Agui'a, le embie con el Contralor por que no me parecio que era para darsela delante de tanta gente como havia en la pieza por que, ambas á dos

vezes que me ha hablado, ha sido en la Camara de presencia y la Camara atestada de gente. Con todos estos dones me parece que nunca la ha visto tan enagenada como oy, aunque me dixo grandes palabras y que dez'an que ella era francesa, que no lo creyese. Yo dixe que nunca tal avia oydo, ni creia que avia nadie tan necio en el mundo que lo pensasse. Despues me dixo que Vuestra Magestad no tomasse á mal que ella ocupasse algunos criados de los que Vuestra Magestad aqui tenia en servicio. Respondile que antes seria Vuestra Magestad muy contento dello, y que si ella queria de los otros criados y vassallos que Vuestra Magestad tenia en los otros reynos para su servicio, tambien se los embiaria, de manera que ella permitira que se den dineros á los que se davan, que es muy diferente de lo que me dixo la primera vez, que fue que no lo queria permittir. A los que hasta aora he dicho que se les daran las pensiones que tenian secretamente y las han aceptado son el Almirante y Previsel.

He pensado si sera bueno decir á los criados que Vuestra Magestad aqui tiene que Vuestra Magestad es contento de dalles sus gages sirviendo como le haze con los otros criados todos de las otras naciones, pero que estandose en sus casas no los da á nadie, y yo entiendo que Vuestra Magestad puede estar seguro de que no saldran muchos del reyno á servir, por que no los veo en esso. Su Magestad, que aya gloria, mando pagar á los archeros de Vuestra Magestad treze meses desde primero de Julio de 1557 hasta postrero del dicho mes de Julio dese año, que montan 2,600 libras, y quando yo estava aqui, me dixo que seria bien que Francisco de Lexalde recibiesse aquellos dineros y los diesse á los archeros. A mi me parecio que era mejor que se hiziesse sin intervencion de criado de Vuestra Magestad, sino que la Reyna lo mandasse como le pluguiesse, aunque la vi mas inclinada á lo otro, despues que me fui hizo que Don Alonso de Cordova recibiesse los villetes y los diesse á guardar al Francisco de Lexalde. Aora me dize el Francisco de Lexalde que se los ha pedido el Vice Camarero Benenſild para el descargo de sus cuentas, y se los ha dado. Vuestra Magestad me mande lo que he de responder si me pidieren estos dineros, aunque no seria razon que entrassen en tan menudas cuentas con Vuestra Magestad, aviando Vuestra Magestad hecho lo que ha hecho y haze con ellos, y tambien me mandara Vuestra Magestad avisar hasta quando es servido que se paguen los archeros y criados, por que á mi me pareceria que mandandoles Vuestra Magestad pagar hasta fin del año passado bastaria, y aun se les haze cortesia demasiada, pues en todo este año Vuestra Magestad no ha estado aqui, ni ellos han servido, bien es verdad que á los archeros mandó Su Magestad, que aya gloria, que sirviessen desdel mes de abril passado.

Con los pensionarios entiendo que se ha de tener diferente cuenta, por que seria pagalles hasta el fin dese año, y despues dar á los que fuessen menester, como á Sicel, á quien me parece que debrian dar mill escudos, al Contralor, á Milord Robert, al Conde de Bedford otro tanto á cada uno, por que destos ay necesidad al presente, en aviando buena ocasion para poderselo dezir se lo dire.

De los que tenian antes pension Vuestra Magestad vea aquien manda que se le de demas de los que arriba he dicho, á mi pareceme que al Conde de Pembruch se le debria dexar, que, aunque no esta en muy gran credito, tengote por de los mejores servidores de Vuestra Magestad que aqui ay, y es hombre de authoridad, y son sus amigos los Almirantes viejo y nuevo : ha posado siempre en palacio despues que la Reyna nueva heredo, y nunca se aparta della.

El Consejo D'Assonleville ha estado aqui esperando la resolucion que estos tomarian en el negocio á que vino, y con la enfermedad de Su Magestad, que aya gloria, y con la platica que se comenzó de la paz, has estado assi, aora desseava irse por que no le parece segura estancia esta en tales tiempos. Ha me parecido que no convenia por que estos no se alterassen, pues lo que se pretende es dalles á entender que Vuestra Magestad terna aora el mismo cuydado y protection deste reyno que tenia en tiempo de Su Magestad, que aya gloria : el procura que el rompimiento de la guerra entre Escocia y essos estados no se haga. Ha hablado á la Reyna y hale remittido al Consejo. Yo le he dicho que de las causas por donde no parece convenir á este reyno que essos estados rompan la guerra y que pida que piensen en el negocio y lo vean de aqui á que se cumpla la prorrogacion de la tregua, y que entretanto por que el tiene necessidad de ir á su casa, le den licencia por este tiempo, si lo han por bien, y que traera nueva commission por que le han preguntado si la tiene, y que sino que embiara por ella y aguardara. El en la verdad trocaria la comission con otro de buena gana. Vieneme algunas veces con los mejores avisos y discursos del mundo, unas con dezir que todo se pide y que antes de Navidad veremos grandes rebueltas y para entonces querria el estar en su casa. Otras viene con certificarme que la Reyna no hara mas de lo que Vuestra Magestad quisiere y por aqui adelante. Esta postrera vez que vio á la Reyna, fue un dia despues que yo la hablé y viene contentissimo. Ayer hablo al Consejo. Oy me verna á dezir la respuesta que le dieron, que segun he entendido le devan de aver dado licencia hasta ver la determinacion que toman los negocios de la paz, sino se parte luego escrivira á Vuestra Magestad razon de lo que en esto ay.

El dia que vi á la Reyna en casa de Milord Norte, fueron los embaxadores de Suedia á hablalle, el que vino aqui la otra vez que yo estaba aca y otro, todavia insisten en lo del casamiento, de que no hazen caso estos.

Hame dicho Boxol que ha sido que la Reyna dice que el Rey de Francia tenia guerra con la Reyna Maria, pero no con ella, y lo creo por que cierto es estraña manera de muger.

De Alemania comienzan á venir todos quantos hereges se avian huido de aqui y dizenme que ay entrellos hombres pestilenziales.

No despache luego este correo con aviso de la llegada del Obispo del Aguila, por que Don Alonso de Cordova aquien el correo encontro en Niuport, avra avisado á Vues-

tra Magestad de como le vió en Dovra , y el mismo correo me dize que tambien lo eserivio á Gonzalo Perez.

La Reyna ha determinado de embiar à Vuestra Magestad al Camarero mayor Guillen Hauvert. Hasta aora no he podido entender á que por el cuydado que ellos tienen de encubrirme todas sus cosas. Oy me ha embiado á dezir que me verna á ver. De los que ay, ninguno ha hecho tantas demonstraciones comigo de amistad y de querer ser servidor de Vuestra Magestad como el, antes que Su Magestad fallecisse y despues. Yo le avia dicho la otra vez, quando se le quito el officio, las vezes que Vuestra Magestad eserivi á Su Magestad, que aya gloria, y me mando á mi que procurasse que le hiciesse merced y como esta entonces no fue la que el pretendia. Aunque yo lo trabaje, aconsejole que aceptase lo que le davan y que aguardasse la venida de Vuestra Magestad, el lo hizo assi, y quedo muy grato á mi. Aora visto el lugar que la Reyna le ha dado, dixele que pucs yo le avia aconsejado que aguardasse la venida de Vuestra Magestad y no avia venido y las cosas havian hecho mudanza que Vuestra Magestad seria contento que de aqui adelante se le continuasse la pension que se le dava y que esto no avia para que nadie lo entendiesse, sino que Luis de Paz que el conocia se la daria siempre : entonces acepto agradeciendomelo con todas aquellas palabras que el suele dezir. Despues quando supe que iva alla, embielle á dezir con Luis de Paz que me holgava de su ida, y que siempre en tales tiempos tenian los hombres necessidad de dineros que Luis de Paz le daria lo que se le devia, acuerda de responder que el estava proveydo de dineros por entonces y que hasta aora no avia servido mas que los otros consejeros que no los avia menester. Oy me ha embiado á dezir con un criado suyo que el no acepto lo que le avia embiado á dezir antes hasta entender la voluntad de la Reyna, y que aora que sabia que Su Magestad era contenta que holgaria que le embiasse los dineros, por que vea Vuestra Magestad que manera de gente es esta. Pareceme que Vuestra Magestad deve hablar á Guillem Hauvert en las cosas de la religion.

Hasta aora no se ha pagado mas de á este y al Marques Thesorero, y la rason de lo que se deve á los otros pensionarios y criados va con esta.

La coronacion de la Reyna me dizen que sera á los xv de Enero , y el Parlamento se començara á los xxv.

El Duque de Alva me ha escrito que le havian dicho Franceses que Su Magestad, que aya gloria, murió á los xv, que el fisico que la curava, lo avio escrito al Rey su amo y la enfermedad, en esto passa lo que dice. Quando yo aqui estaba la otra vez, tenia Su Magestad tres fisicos, todos tres Ingleses. Los dos se murieron este verano ; el otro que quedo es un viejo muy buen hombre que se llama el doctor Wint, casado con la suegra de Pagete, y como se le agravio el mal á Su Magestad, mando que llamassen á un doctor Cesar que ay aqui, el qual curava á la madre de Curtene que murió en Venecia, y de alli le conocio Su Magestad, y tono opinion con el es manebo entreme-

tido y loco, yo quando aora vine y le vi en la camara luego pare en ello y quise saber por cuya mano entro ally. Dixeronme que Su Magestad misma lo avia mandado y como la salud corporal estava en terminos que no avia que esperar, no pare mas en ello hasta que despues me dixo el fisico que traxe de Anvers que no le contentava aquel hombre, pero lo mas que me dixo era que el y el Camararo mayor cargavan mucho á Vuestra Magestad por no aver venido aqui.

Despues, quando abrieron á Su Magestad, que aya gloria, aunque ne me lo dixo determinadamente, todavia le parcea al de Anvers que avia señales en el cuerpo para pensar que le avian dado alguna cosa mala. Con esto que el Duque aora me ha escrito, he pensado si seria bien hazer poner la mano á este, pero he miedo que por el mismo caso, si se le dize á la Reyna, podria ser que le hiziese merced antes que castigualle. Vuestra Magestad vea lo que en esto me manda; creo que este es vassallo de la Iglesia ó del Duque de Urbino.

Nuestro-Señor, etc.

De Londres, xiiij^e de Diziembre 1558.

(*Archives de Simancas, Secr. de Estado. Leg. 811.*)

CCLV.

Thomas Chaloner à Cecil.

(BRUXELLES, 15 DÉCEMBRE 1558.)

Il est arrivé à Anvers, se rendant en Allemagne. — Accueil fait par le roi à lord Cobham. — Influence de Ruy Gomez et du comte de Feria.

Sir, After my most harty commendations, it may like you to be advertised that having with indifferent good passage over sees arrived at Andwerp, where for my bank I was fayne a season to remaine, there, enquiryng novelles of th'Emperor, I learned certainly that abowte the begynning of the next monthe he with the States of Germaine were apoynted to assemble at Augusta, as well for other matters, as namely to hete opon a generall resistance against the Turks powre, who the next somer pre-parith (as it is said), with such a force as never before, to invade them; but touching the place where I shuld, in the meane tyme between this and the Diete, fynde th'Em-

peror, I could get not certaine knowledge, some supposing he wold kepe his Christemas at Isbrok, some at Ratispone, some elswhere. In my waye forwarde, which this morning I take by post from Bruxelles, I shall gett more certaine advise, and, as oportunety of messengers servit, shall, if ought wourthee advertises. occurrith, committe it to letters by post.

Of the occurrences of theis parts, My Lorde Cobbham, who loketh for his short dispache, I am sure, will not omitte the full declaration. And one thing I may also in the meane while saye that it appearith that he is weleome and well enterteyned with great festing such as shewith the King here maketh accompt of the Quenes Highnes amitie. The conte de Feria is a personage (as I learne here) like an other Ruy Gomez, touching his being in favour with the King. As he is used in England, so well he reaports. I trust and wisshe it be something after their sort of usage here. Muche expectation here dependith how thinges procede with us at home; sundry talkes and opinions of this and that, glad we shuld do well for their owne sakes, and glad to here of our dealing hitherto. For this present I have small other matter to add, but that I will make from hence all good hast without intermission tyll my eomyng to Augusta. The wayes be difficulte through the extreme frost and dangerous for the men of warre, which on bothe sides dismissed do yet occupie the waye I passe; but I trust God shall aide me.

Thus to God I committe you with most herty farewell.

At Bruxelles, 13 December 1558.

Yours to commaunde,

THO. CHALONER.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 88.*)

CCLVI.

Christophe d'Assonleville à Cecil.

(WESTMINSTER, 16 DÉCEMBRE 1558.)

Avant de quitter l'Angleterre, il lui adresse une requête.

Monsieur Cecille. Le service que je doibs au Roy mon maistre, aussi l'amitié qui est encommençée entre vous et moy avec le bon crédit que Vostre S^{rie} a vers la Royne sa maitresse, font que, à ceste heure de mon partement, j'ay donné charge à ce porteur

vous adrescher quelque requeste pour avoir ordonnance du Conseil, touchant aucunes bières, dont quelque subject de Sa M^{te} Roialle m'estoit venu parler, requérant partant qu'il vous plaise tenir la main que luy soit faicte justice sur ce qu'il supplie. Sur quoy me recommande de bien bon cœur à vostre bonne grâce.

De Westmunder, ce 16 décembre 1558.

Vostre entièrement bien bon amy à vous obéir.

C. d'ASSONLEVILLE.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 89.*)

CCLVII.

Lord Cobham à Cecil.

(BRUXELLES, 17 DÉCEMBRE 1558.)

Il n'a point encore reçu la réponse du roi. — Chaloner est parti pour l'Allemagne.

Sir. Although I have divers waies sought to have my depetche from hens, and ceasse not still by one meane or other to procure it, yet hitherto can I neither get it, nor have answere when I shal have it, so as I am forced to attend and remaine here still for the same. And therfore, what so ever shall be thought of my long absence, there hath wanted on my part no good will to depart from hence.

Herewith I have thought good to putt yow in remembrance that emonge other weightie causes it will please yow to procure and retorne hither, as soone as ye may conveniently, an answere of those letters, which were sent from the Quenes Mat^e Comissioners here, which answere receaved, it is thought the Kinges Ma^te woold appoint some shorter time to assemble againe for the treatie.

I trust that er this ye have receaved severall letters from me. Thus signifying unto yow that S^r Thomas Challoner was here with me and departed from hence yesterday, I take my leave of yow with my very harty comedations.

From Bruxelles, this xvijth of December 1558.

Your very loving freind.

W. COBHAM.

(*Record office. Foreign papers. Queen Élizabeth, Calendar, t. I, n° 94.*)

CCLVIII.

Plaintes des marchands des Pays-Bas.

(18 DÉCEMBRE 1558.)

Christophe d'Assonleville a transmis au Conseil privé d'Angleterre certaines réclamations des marchands des Pays-Bas sur les dommages qu'ils ont soufferts.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 98.)

CCLIX.

Le marquis de Winchester à Cecil.

(WESTMINSTER, 19 DÉCEMBRE 1558.)

On éviterait beaucoup de dépenses en célébrant les obsèques de l'empereur Charles-Quint, non à Saint-Paul, mais à l'abbaye de Westminster. Il se trouve à Westminster où il s'occupe sans relâche de tout ce qui concerne cette cérémonie.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, n° 100.)

CCLX.

Le marquis de Winchester à Cecil.

(21 DÉCEMBRE 1558.)

Il lui adresse l'indication de tout ce qui est nécessaire pour la célébration des obsèques de l'Empereur. Le comte de Feria conduira le deuil. Si la reine ne change rien à ce qu'elle a résolu, tout se fera sans grandes dépenses.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 106.)

CCLXI.

Lord Cobham à Cecil.

(BRUXELLES, 22 DÉCEMBRE 1558.)

Le due d'Albe et Ruy Gomez sont arrivés à la cour. — On assure que lord Howard sera envoyé aux Pays-Bas. — On a célébré à Bruxelles les obsèques de la reine Marie.

After my very hartie commendations. It now semeth that myne abode here thus long hath been for the Duc of Alva, and Rui Gomès commyng, who came hither on tuisdaie the xxth of this moneth. Howbeit, I have not yet my depetche, but still am borne in hand to have it shortly. This longe attendance is hirksome unto me, and the more because (notwithstanding my sondry letters unto you) I have not receaved one letter from yow syns my commyng out of Englande.

It is bruted here that my Lord Howard is commyng over, and other intelligences are geven hither unto the strangers, with they reaport unto me, and the rest and we arable not to affirme any knowlege of the same, because we have not herde from thensyns my commyng hither.

This daie the funeral exequyes were celebrated for the Quenes Mat^e deceassted wherin this order was observed. First in the churche an hersse sett and all the churche hanged with black; a great number of light, about the hersse and round about the churche. Then from the churche to the palace the strete was rayled and furnisshed with torche bearers. And out of the Palace they came in this order. First a great number of pore men in black gownes, then the preists and clerks, after theim the Bisshoppes. Then the pages and gentlemen of the court; and after them iij gentlemen leadyng an horse, covered with black velvet, bering on his back a crowne of gold sett with precious stones.

The heralds then followed and the Due of Savoie went as chief mourner. And the Due of Alva with others of the nobilitie of th' order to the number of xj did follow him. And when they had fynisshed the accustomed service with other ceremonys in the churche, they returned home to the Palace in like order as they came fourthe. And, the next daie, they came againe in the same order to the churche; and the Bisshopp of Arras sange masse, and a sermon was made in frenche by the Suffragan of Arras.

My Lord of Elie and my cousin Wotten were this daie present at the said funeral, beinge specially required therunto, and also th'ambassador of Mantua and th'ambassador of Veniee. I my self kept my lodging and saw not the execution of theis ceremonies,

because I wanted my mournyng apparell ; and , although I was required to come unto the same, yet being unprovided to shew my self in such order as was meit for the same, I absented my self from it. Thus requiring that I may heare from yow, because I am yet uncertain when to be depeched from hence, I bydd yow moost hartely fare well.

From Bruxelles, the xxijth of December 1558.

Your loving freende,

W. COBHAM.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 108.*)

CCLXII.

La reine d'Angleterre à Thomas Gresham.

(WESTMINSTER, 23 DÉCEMBRE 1558.)

Elle l'autorise à faire un nouvel emprunt de vingt mille livres.

(*Record office, Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 115.*)

CCLXIII.

Célébration des obsèques de l'empereur Charles-Quint à Londres.

(23 DÉCEMBRE 1558.)

Compte présenté par sir Edouard Waldgrave, « master of the Queen's great wardrobe », des dépenses auxquelles ont donné lieu les obsèques de l'empereur Charles-Quint, célébrées à l'abbaye de Westminster le 23 décembre 1558. Les frais ne se sont élevés qu'à 275 l., 15 s., 7 d.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 117.*)

CCLXIV.

Le roi à la reine d'Angleterre (Extrait).

(BRUXELLES, 24 DÉCEMBRE 1558.)

Il lui écrit de sa propre main pour l'assurer de son amitié. — Il soutiendra ses intérêts aussi bien que ceux de la reine Marie dans les négociations avec les Français.

Aunque yo tengo por cierto que milor Coban le dirá quanto yo le he respondido sobre su embaxada, demas de lo que le dirá de mi parte el Conde de Feria, no quedaria satisfecho de mi mismo con la carta que el dicho Coban lleva de mano de secretario, si no le escriviesse esta de la mia, para dezirle quan á proposito me ha venido y su carta y la dicha embaxada de su parte, para temperar el justo dolor que me ha dado tan gran perdida como es de la Reyna, sintiendola como devo, y se ha V. A. querido mostrar conmigo en tan occasion tan buena hermana como es y como lo meresce la voluntad de verdadero hermano que siempre le he tenido. Y por que se que lo sabe, y los officios que siempre yo he hecho para que fuessen miradas sus cosas como era razon en todo tiempo, y lo havrá posterriamente podido conoseer del cuidado que yo tuve embiendo al dicho Conde para que se biziesse lo que le convenia, bien me paga V. A. esta mi voluntad con la que agora me offresco, la quel yo accepto de muy buena gana, y confio que me será no solo perpetua confederada, mas tan buena hermana como me hallará en todas cosas cordial hermano, y ny con menos cuidado de las cosas que vere convenir á su bien y de su reino que de las mias proprias; y assí podrá V. A. usar de mi y de mis cosas, como l'amistad y el deudo tan cercano lo requiere y con toda confianza, pues hallará en mi tan prompta voluntad y affection como la pudiesse dessear.

Mucho me pesa ver los fines que Franceses devén tener en las cosas de aquel reyno y que en la comunicacion ayan tomado tan fuera de toda razon. Lo que á este toca, el Conde hablará sobre ello con V. A. para que se resuelva en lo que querrá hacer y en lo que á sus diputados querra encargar, los quales hallaran en mi la misma voluntad y el mesmo favor que en tiempo de la Reyna que en gloria sea; y me será muy gran plazer que V. A. me emplee en lo que le pareciere convenir al establecimiento de sus cosas ó en lo que le puede dar contentamiento, mas en ello me empleare siempre con la voluntad que deve esperar de quien le será perpetuamente muy buen hermano.

(*Papiers d'Etat de Granvelle*, t. V, p. 405.)

CCLXV.

Le roi à la reine d'Angleterre.

(GROENENDALE, 26 DÉCEMBRE 1558.)

Il charge lord Cobham de lui offrir ses remerciements et l'assurance de son amitié.

Philippus, Dei gratia, rex Hispaniarum, utriusque Siciliæ, Hierusalem, etc., archidux Austriæ, dux Burgundiæ, Brabantia, Mediolani, etc., comes Habsburgi, Flandriæ, Tirolis, etc. Serenissimæ Principi Dominæ Elisabeth eadem gratia Angliæ, Franciæ et Hiberniæ reginæ, fidei defensori etc., sorori et consanguineæ nostræ charissimæ, salutem et fraterni amoris perpetuum incrementum. Quo tempore Majestatis Vestræ literas Baro de Cobham nobis reddidit atque ea omnia quæ in mandatis afferebat, exposuit, jam erat antea multorum sermonibus et Comitis Feriæ literis, non sine magno animi nostri mœrore, ad nos perlatum Serenissimam Reginam conjugem nostram charissimam e vivis excessisse, neque quicquam postea conmodius accidere potuit quam ipsius Baronis adventus, qui nos in tam justo dolore Majestatis Vestræ nomine viseret et consolaretur, simulque narraret quanto omnium ordinum consensu et applausu, ex defunctæ voluntate (uti sæpe nos ac multum contenderamus) regnum istud sibi delatum fuisset, id quod tam feliciter eessisse Majestati Vestræ vehementer gratulamur; et, pro eo fraterno amore quo nos prosequitur, gratias agimus, Deumque precamur ut ad sanctissimi nominis sui gloriam istud Majestatis Vestræ regnum felix, tranquillum et diuturnum velit esse, eujus nos parem ac rerum nostrarum curam semper geremus, atque in eo augendo et, quoad ejus fieri poterit, amplificando, quantum in nobis erit studii ac laboris (quæcunque se dederit occasio) ponemus. Quod cum ita sit, non est existimandum a nobis commissum iri ut in antiquissima illa amicitia et fœdere colendo (quod veluti per manus a majoribus nostris traditum inter nos intercedit) negligentes esse videamur, cum præsertim ad istam causam et fraternum amorem quo Majestatem Vestram mutuo prosequimur, recentis quoque affinitatis memoriam et necessitudinem afferamus.

Quarum rerum studium et voluntatem, cum vel ipse Baro de Cobham in nobis perspicere potuerit, eadem prudentia et studio quo Majestatis Vestræ mandata nobis exposuit, ab ipso deferenda confidimus.

Cætera vero plenissime accipiet Majestas Vestra à Comite Feriæ consanguineo nostro et rerum status nostri consiliario, cui ea exponenti ut eamdem quam nobis ipsis fidem habeat et propensa ista sua voluntate nos prosequi perseveret, etiam atque etiam

Majestatem Vestram rogamus, quam Deus Optimus Maximus diu servet incolumem atque fortunet.

Datum ex cœnobio Viridis Vallis, xxvi Decembris MDLVIII^o.

Majestatis Vestræ bonus frater et perpetuus confœderatus.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCLXVI.

Note relative à des munitions de guerre.

(26 DÉCEMBRE 1558.)

Achats faits à Anvers. Prix de ces achats.

(*Record office. Queen Elizabeth. Domestic papers, t. I, n° 45,
et Foreign papers, Calendar, t. I, n° 150 et 151.*)

CCLXVII.

Le roi à la reine d'Angleterre.

(GROENENDALE, 28 DÉCEMBRE 1558.)

Il remercie la reine Élisabeth de sa lettre et la prie d'ajouter foi à ce que le comte de Feria lui dira de sa part.

Señora. No podria encarecer á Vuestra Alteza el gran contentamiento que tengo de aver visto, assi por su carta, como por lo que Cobam de su parte me ha dicho, quan de veras responde á la amistad y verdadera hermandad que tengo y al desseo que siempre he tenido de su contentamiento y descanso, como lo conoscerá en qualquier que se offrezca, en que yo pueda complacer y contentar por que no he de tener menos euydado de sus cosas siendo de hermana á quien yo

recio tanto, que de las mias proprias : lo qual y todo lo que mas habria que dezir, entendera del Conde de Feria, á cuya relacion me remito por no cansar á Vuestra Alteza con larga carta, cuya real persona y estado Nuestro-Señor guarde y prospere como dessea.

De Grunendal, á xxviiiº de Deziembre 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCLXVIII.

Le roi au comte de Feria.

(*GROENENDALE, 28 DÉCEMBRE 1558.*)

Il a appris avec plaisir que l'évêque d'Aquila est arrivé à Londres. — Il joint à sa lettre la copie du testament de la reine Marie et désire qu'on en observe les dispositions. — Il considère son mariage avec la reine Élisabeth comme une affaire très-grave sur laquelle il importe de réfléchir. Sur ces entrefaites il convient de détourner de toute union avec un de ses sujets. — Si Guillaume Howard se rend aux Pays-Bas, il conviendrait de savoir s'il est chargé de quelque ouverture de la part de la reine. — Il approuve ce que le comte de Feria a dit à la reine au sujet de la religion. — Tant qu'il n'aura pas pris lui-même une résolution, il y a lieu de surseoir à tout ce qui se rapporte au mariage de l'archiduc Ferdinand. — Affaire des joyaux de la reine Marie. — Pensions aux anciens serviteurs du roi en Angleterre et aux conseillers d'Élisabeth. — Il demande ce qui est advenu de la bonne volonté que la reine témoignait à certain personnage. — Cadeaux faits à Wotton et à Cobham. — Il est disposé à intervenir à Rome en faveur de la reine. — Il pense qu'il faut faire connaître à la reine les soupçons qui pèsent sur le médecin italien. — Réclamations du roi de Portugal. — État des négociations avec la France.

El Rey. Conde primo. Yo avia recibido vuestras cartas de xxj, xxv, xxvj del passado y queriendo responder á ellas llego la de xiiijº del presente, y assi se os satisfara en esta á todos los particulares dellas que requieren respuesta, y sera lo primero loar y agradesceros mucho el cuidado, diligencia y buena manera con que os aveis avido y governais en los negocios que ay se offrescen de mi servicio, que es tan acertado el camino que llevais en ellos que no puede ser mejor. Assimismo he holgado de entender que el obispo del Aguila aya llegado á salvamento y de ver el contentamiento que mos-trais tener del por ser conforme á la buena opinion en que yo le tengo.

Fue bien escrivirme todo lo que passó en la muerte de la Reyna, que esta en gloria,

y por que tengais mas particular noticia de lo que contiene su testamento, se os embiara con esta la copia que pedis en que vereis como me dexa por uno de sus testamentarios, aunque por esto yo ausente no veo como lo poder aceptar ni entender en ello, pero todavia sere muy servido que vos en mi nombre hagais la diligencia necessaria con la Reyna y con los otros testamentarios para que se cumpla su ultima voluntad assi en los descargos y mandas á criados, como en todo lo demas, sin que aya falta, y particularmente aveis de tener la mano para que toca á su enterramiento y translacion del cuerpo de la Reyna Catalina su madre se haga con la solemnidad y cumplimiento que se deve y lo mas presto que ser pudiere de la manera que la Reyna lo dexo ordenado. Tambien he mandado que se os embie copia de la capitulacion de mi casamiento por parecerme que (como dezis) es bien tenerla alla para que podais estar mas advertido en lo que ay se offrecescieren y huviere de tratar cerca destas cosas.

Ha sido muy conveniente avisarme, tan en particular como lo haveis hecho, de las platicas que haveis tenido con la Reyna Isabela y lo que os dixo y vos le respondistes sobre los negocios en que le haveis hablado y assi mismo lo que sentis de su condicion y inclinacion y de todo lo demas por lo que importa que yo lo tenga entendido, y quanto al punto principal de lo que desseais saber de mi voluntad cerca de este casamiento, lo que por agora os puedo decir, es que¹ tan grande importancia y consideracion aunque se trato en vuestra presencia, como os deveis bien acordar, quiero mirar y pensar mucho en ello, y entretanto vos procedereis en esto con la Reyna por la via que llevais y me escrivis, que es la que conviene, quanto á disuadirla y quitarle del pensamiento el casarse con vassallo suyo, pero no es bien ponerle delante lo que dezis de la causa por que su hermana la queria mal, ni las otras cosas que le pueden dar sombra de mi casamiento, envanesciendola y huyendo tambien las ocasiones y platicas que se ofrescieren en que ella pueda desesperar del efecto, de manera que ni le deis esperanza, ni la desconfieis, sino que se va, ya assi entreteniendo el negocio hasta que yo me determine, como vos lo sabreis bien hazer con vuestra mucha prudencia, y pues, como dezis, la Reyna embia aqui á su camarero mayor Guillen Hauvart, sera muy conveniente que procureis de entender si trae orden de hablarle en esta materia y lo que viene principalmente y avisareisme luego dello en diligencia para que yo este prevenido de la manera que me tengo de haver con el. En lo de la religion le hablare de muy buena gana como os paresee y vos me avisareis siempre como procede y se govierna la Reyna en estas cosas, por que holgare de saberlo.

He visto lo que me acordais cerca de afirmar el amistad con el Emperador y sus hijos en caso que se huviese de tratar del casamiento de la Reyna con el Archiduque Fernando, que es muy bien considerado; pero, como esto ha de ser segun la determinacion que yo tomare, no ay que decir en ello por agora.

¹ Quelques mots illisibles.

El haver embiado á la Reyna las dos sortijas con la muger del Almirante y con el Contralor las que llevó el obispo del Aguila y no haverselas dado mismo por los respectos que dezis, fue muy bien, y no menos haverle dicho lo de las joyas que estan en el cofre de Huytal y offrescidole la llave, la qual y la memoria de las que son, os embio con esta para que vos se la entregueis luego con las palabras que os pareciese ser á proposito.

Quanto á las otras joyas que el Emperador mi señor y yo haviamos dado á la Reyna, que aya gloria, y dexa mandado en su testamento que se me restituyan, me paresce que basta el ofrescimento que fizistes á la Reyna y que no ay para que le hableis mas en esto, ni trateis dello sino fuere tornandooslo ella á preguntar que en tal caso le podreis decir que tome en buen hora lo que le agradare, que yo holgare dello como ya se lo haveis dicho y ofrescido, pero si esto no huviere lo mejor es dissimular.

La respuesta y ofrescimiento que le fizistes á lo de los criados que os dixo la Reyna que queria tomar de los que yo ay tenia, fue muy conveniente, y assi holgare que procurveis de darle contentamiento en todo lo que mas ocurrriere.

Y quanto á lo que haviades pensado que seria buen expediente para despedir los criados que ay tengo ofrescelles que terne por bien de dalles sus gages sirviendome en presencia y no de otra manera, por que como dezis seran muy pocos los que querran venir, me paresce que sera bien que lo digais assi á solos los cavalleros, y á los otros mozos y gentalla que se den por despedidos, aunque á todos se pagara hasta en fin del año passado como á vos os parece, pero por que no lo tomen por desengaño del casamiento converna lo entretengais mientras yo me determino.

En lo de las dos mil y seiscientas libras que monto la paga de treze meses que la Reyna, que aya gloria, mando dar á los archeros, podreis responder, si se os pidieren, que me lo quereis consultar y hazerlois assi, aunque tengo por cierto lo que dezis que no entraran en tan menudas cuentas comigo.

A los pensionarios hareis pagar hasta en fin deste presente año, como dezis, y no mas, y conformandome con lo que os parece, tengo por bien que al Conte de Bedfot, á Milord Robert, al Secretario Cecilio y al Contralor se les de la pension de mil escudos al año á cada uno, aunque holgare que mireis si al Contralor y Secretario se sufriria dar menos, como creo que tenian los de la Reyna, que aya gloria, y terneis la mano en estas pensiones todo lo que se sufriere pues sabeis mis necessidades.

Al Almirante y Previsel fue bien darselas y huelgo que las ayan aceptado por lo que esperamos que seran utiles á nuestro servicio.

En lo del¹ me avisareis si passa adelante la buena voluntad

¹ Ici un chiffre désigne quelque personnage de la cour d'Angleterre, probablement l'un de ceux qui aspiraient à la main de la reine.

que le muestra la Reyna, y segun aquello y la resolucion que yo tomare, hare con el lo que pareciere convenir.

Assi mismo mirare lo que se havra de hazer con Boton para que vaya contento, como os paresce que conviene por ser tan acepto á la Reyna y para esto havra tiempo pues de aqui á que se acabe el negocio de la paz y el se buena me resolvere en lo principal de que depende lo demas.

Conformandome con lo que serevistes, he mandado hazer à Milord Cobam el buen acogimiento y tratamiento que era razon y darle una cadena de ochocientos escudos, con que muestra volver muy contento, y assi lo quedo yo del officio y cumplimiento que por el respuesta latina que el lleva, eserivo de mi mano lo que vereis por la copia de mi carta que se os embia para que vos se la deis y le hableis en conformidad della lo que os pareciere¹.

Quanto á lo que apuntais del inconveniente que se podra seguir si la Reyna no embiase á dar la obediencia al Papa con brevedad ó el quisiese poner algun defecto en la sucesion por las cosas passadas del Rey Enrico, me paresce que sera bien que quando y por la forma que alla vieredes convenir advirtais dello á la Reyna, si os pareciere ó á alguno de los de su Consejo para que miren en ello, y en el mio he mandado que se vea y platicue si converna que de mi parte se haga algun officio en Roma, y de lo que se resolviere se os dara aviso.

En lo del medico italiano que euro á la Reyna, que aya gloria, me parece todavia que por los indicios y sospecha que del se tiene de haver avisado en Francia, se deve dar noticia á la Reyna de lo que ha passado y se sabe del para que lo mande averiguar y castigalle si le parciere, pues si tiene culpa en caso tan grave, no es de passarlo assi en dissimulacion.

En lo de la nave, artilleria y las otras cosas del Rey de Portugal, haremos la diligencia que buenamente se pudiere segun el estado de los negocios y del tiempo.

Fue muy bien dezir á la Reyna, quando llego el Obispo del Aguilu, el estado en que quedava la platica de la paz y darle á entender por el termino que lo hezistes las causas por que se huvo de venir en prorrogar la suspension de armas. Agora he mandado que se os eserivan tan en particular, como vereis por otra carta que va con esta, para que las sepais como es razon y hagais la diligencia que en ella se os dice para que estos negocios se acaben como conviene.

Del monasterio de Grunendal, á xxviiiº de Deziembre 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

¹ Voyez ci-dessus les nos CCLXV et CCLXVII.

CCLXIX.

Le roi au comte de Feria.

(GROENENDALE, 28 DÉCEMBRE 1558.)

Il expose l'état des négociations avec la France. — Si les Anglais repoussent la paix, il faut qu'ils prennent une part sérieuse à la guerre. — Il serait à regretter que la ville de Calais perdue par la faute des Anglais devint un obstacle à la conclusion de la paix, si nécessaire à toute la Chrétienté; mais il est à désirer que les Anglais eux-mêmes soient amenés à y renoncer. — La reine d'Angleterre, dans ses lettres, se déclare son alliée à jamais, et il se sert, en lui écrivant, des mêmes termes. — S'il a rendu la liberté au connétable, c'est afin de l'opposer aux Guise et de renouveler ainsi des divisions qui lui sont utiles.

Conde primo. Demas de la general comission de visita me ha dicho Milord Cobam que la Reyna le avia mandado advertirnos como al Obispo de Eli y á Woton avia continuado el poder que tenian para intervenir en la negociacion de la paz con las mismas instrucciones que de alla avian trahido, lo qual pensamos averse hecho antes que la Reyna huviesse visto las cartas que los dichos Obispo y Woton han escrito sobresta materia en la qual se ha procedido tan adelante que aunque los Franceses han hecho algunos dias mucha difficultad en lo del Piamonte y en lo de Corcega, que pretendemos se ha de restituir á Ginoveses, y tambien en lo que tienen ocupado en Toscana, todavia al cabo con las razones que se les propuso en estos y en todos los otros particulares que se trajeron, si ya los Franceses no quieren volver atras como algunas veces lo hazen segun corre el tiempo y veen su ventaja quedaron y estan de acordio nuestros Comissarios con los de Francia y como quiera que hiziesen muy viva instancia para que se concluyesse el concierto sin los Ingleses ó que fuessen comprehendidos generalmente como otros amigos, para en caso que quisiesen gozar del beneficio de la paz, siempre de nuestra parte se protesto y estuvimos muy firme en no querer tratar cosa ninguna sin los desse reyno, como es razon, pues estando en guerra comun por virtud de los tractados passados, ni podemos, ni queremos contra la forma dellos hacer concierto con Franceses sin que juntamente se trate el particular de los desse reyno o á lo menos que lo que se huviere de hacer sea con su satisfacion y consentimiento y con quanto calor se aya mirado y tractado su negocio por nuestra parte desdel principio hasta la fin, assi en tiempo de la Reyna questa en gloria, como despues, pueden dar buen testimonio el conde de Arondel y los otros Comissarios, como tenemos por cierto, lo avran hecho por sus cartas y dado noticia particular de la gran sinrazon que en lo que les toca tienen los Franceses, los quales en toda la negociacion han tenido principal fin á procurar de

apartarnos de los desse reyno y no teniendo gana de hazer cosa ninguna por ellos para que tanto mas nos cargassen tomaron por principal fundamento para negalles todo quanto pretendian que por averlos movido guerra los desse reyno ayan descaydo y perdido el derecho de todo quanto pudiessen con razon pretender, assi en la restitucion de Cales como en los dos millones que pretenden, liquidamente serles devidos y en lo reçagado y corriente de las pensiones, pero viendo los Franceses la determinacion que sin embargo de nada desto avia de nuestra parte tan resoluta de no querer tratar sin los desse reyno, no quisieron passar adelante hasta tanto que se acabassen las diferencias que tienen con ellos y á esta causa acordaron de partirse de Cercamp, con dezir que por la mudanza que avia avido en ese reyno, passaria tiempo antes que la Reyna assentasse sus cosas y embiasse poder y resolucion á sus Comissarios, y fizieron instancia para que se prorrogasse la suspension de armas á lo menos por dos meses que harto mas largo tiempo querian y que en este medio se pudiessen ir á dar razon al Rey de Francia su amo de lo que en esto avia y servirle en otras cosas para que los avia menester, señalametnente al Cardenal. Este ha sido el fundamento por el qual se huvo de hazer la separacion de la junta de los Comissarios y la prorrogacion de la suspencion de armas hasta en fin del mes de enero con declaracion expressa que á los xxv del mesmo mes se ayan de tornar á juntar en Cercamp ó en otra parte que pareciere ser aproposito para todos presuponiendo que entretanto que se torna la respuesta y resolucion de lo desse reyno con declararse assí mismo expressamente que si se tuviesse antes del dicho termino avisando dello á los Franceses volverian aun antes á juntarse para concluir la negociacion, y aun que este sea el verdadero fundamento de lo que passa, los Franceses no han querido que se hiziese mención de los Ingleses en el escrito, la qual se tiene por muy cierto aver sido por el fin que devén tener de revolver algunas platicas en ese reyno, mas de todo lo que ha pasado, han sido muy cumplidamente informados los dichos Obispo y Woton, y aun se les dio la escritura que conforme á lo platicado se avia conedido, la qual los Franceses por los fines arriba dichos no avian querido aceptar, y assí con el parecer de los mismos Ingleses por no romper del todo la platica se concluyo la dicha prorrogacion, y todo lo que arriba esta dicho y apuntado debaxo de causas generales, es á saber por aver parecido assí á los diputados por buenos respectos. Empero los de ay ofrecieron de dar muy claro testimonio á la Reyna y á los de su Consejo de todo lo que passava y de avisar y prevenir del fin que se conoce que tienen Franceses de dividirnos, lo qual seria de muy gran perjuicio á ambas partes, como alla se puede bien juzgar, aunque tenemos por cierto que no lo acabaran jamas, segun lo que la Reyna nos escribe y asegura en la carta que truxo Cobam, cuya copia se os embia para que la veais, pues de nuestra parte nunca avra falta, ni dexaremos de llevar adelante la buena amistad y hermandad que con ella tenemos, y por que, como esta dicho, el averse de tornar á juntar los Comissarios de todas partes para concluir este

negocio de la paz tiene principal fundamento en lo de esse reyno y especialmente sobre el particular de Cales, que siendo todavia los Franceses porfiados á quedarse con aquella plaza, os encargamos mucho que hableis á la Reyna y le acordeis de nuestra parte que, si ya no se huviere hecho, mande ver y examinar todo lo que presuponemos que abran eserito sus Comissarios cerca destos negocios para que se resuelva con tiempo en lo que avran de hazer y orden que les avra de dar para passar adelante la platica començada, y aunque seria cosa muy dura que por solo lo de Cales, que ellos han perdido con tan gran descuido y falta suya, no aviendo querido dar credito á los avisos que se les davan del fin que tenian Franceses de ocupar aquella plaza, ni reseebir en ella el socorro que tan á tiempo les queriamos embiar, huviessemos de desavenirnos y quedar en guerra con los Franceses, estando en todo lo demas que nos toca de concierto; todavia, por aver entrado los desse reyno en esta guerra á nuestra ocasion, aunque aya sido por obligacion de los tratados que con ellos tenemos, pues los mismos nos obligan tambien á no tratar sin ellos, estamos determinado de cumplir y satisfazer de nuestra parte á la dicha obligacion y de no venir en concierto sin su voluntad, con tanto que ellos assimismo nos correspondan y hagan de su parte lo que conviene, y por que no nos carguen con el pueblo desse reyno que á nuestra causa se perdio Cales, importando á nuestras eosas quedar en buena opinion de todos, aveis destar advertido que en ninguna manera conviene que de nuestra parte se apunte que dexen aquella plaza en mano de los Franceses, ni que se derribe el fuerte della, ni otro medio ó cosa alguna que pueda parecer mal ó ser grave á la Reyna ó á los de su Consejo ó aun al mismo pueblo, mas por que todavia siendo la paz tan necessaria en la Christiandad por las razones que se dejan considerar, importa muy mucho que por los desse reyno se tome algun expediente en que ellos vengan de suyo, nos pareee que sera buen torzedor si tocando vos siempre con la dissimulacion y prudencia que lo sabreis hazer en el sentimiento que tenemos de que assi ayan dexado perder á Cales, y haciendoles conoscer muy claro que por solo el particular de aquella plaça quedamos en guerra, los apreteis á que si los Franceses no se quisieren acomodar á lo que fuere raçon, se resuelva la Reyna en la correspondancia que nos querra tener para que por ambas partes se aprieten y fuerçen los Franceses á venir en lo que fuere justo, mostrandoles la voluntad muy aparejada para corresponderles de nuestra parte, queriendo ellos hazer de la suya lo que conviene, que tomandolo por este camino es verisimil que siendo la necessidad tal que no puedan en ninguna manera halla forma para valerse con las armas, vernan de suyo á proponer medios en que puedan y se contenten de venir los Franceses, que es el fin que se pretende y nos cumple mucho mas que si de nuestra parte se moviese, y á este aveis de procurar de guiar y traer la negociacion con la destreza y buena manera que vos sabeis usar, representandoles la voluntad que siempre avemos tenido y tenemos para cumplir todo aquello á que somos obligados guardar con ellos hasta el cabo la buena amistad y haciendoles

continua instancia para que se resuelvan, pues el tiempo es corto y ha de hacer dellos el fundamento con que los Comissarios se han de tornar á juntar, siendo solo su negocio el que haze parar todos los demas y que sin tener su resolucion aunque se juntassen el dia que esta acordado, seria de ningun fructo y avisareismes luego con diligencia de lo que en esto passare y se hiziere, pues veis lo que importa que lo tengamos entendido.

Avemos mandado mirar las escrituras de los tratados que ay entre nos y los desse reyno y hase visto por ellos que consta claramente que la confederacion hecha en el año de quarenta y seis y la declaracion que se hizo en Utrecht en el año de quarenta y seis, son perpetuas y obligan á herederos y sucessores y aun á los tutores y administradores de los principes de ambos estados, si fuessen menores de edad, como por los mismos tratados que estan en latin lo podreis vos bien ver con el consejero Dasonlevile, si no fuere partido, ó con el obispo del Aguila, de lo qual deve estar ya bien informada la Reyna. Pues demas de lo que contiene su carta, aun en la firma me escrive *soror et perpetua confederata*, como por ella vereis, de manera que en esta parte no ay que poner duda, ni difficultad, y assì yo le respondo en la misma conformidad, como lo entendercis por la copia de mi carta, que tambien he mandado que se os embie para que esteis advertido de todo.

Por que yo he permitido que se haga la talla del Condestable y se le de libertad, y podria ser que alla se os hablasse en ello y podais satisfazer como conviene, es bien que sepais que yo me he movido á ello principalmente por tres causas: por sus años, por su indisposicion que se temia no le acabasse y por que vuelto á Francia no ternan los de Guisa la parte, ni autoridad que aora, que, como se sabe, todo lo de la guerra y hacienda dependia de solo ellos, principalmente del Cardenal, y, llegado el Condestable, le encomendara su Rey lo de la guerra, en lo qual es de creer que querra mudar ministros y officiales puestos por los otros, y assì avra entrellos divisiones y parcialidades, que es lo que conviene al bien de nuestras cosas.

De Grunental, á xxvijº de Deziembre 1558.

(*Archives de Simancas, Seqr. de Estado. Leg. 811.*)

CCLXX.

Le duc Philibert de Savoie à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 28 DÉCEMBRE 1558.)

Il lui recommande une requête des Brugeois au sujet de l'établissement de l'étape des laines dans leur ville.

Madame, Au moys de may dernièrement passé, j'escrivis à Sa Ma^{té} de la feu Roine de bonne mémoire vostre sœur pour dresser les estaples des laines du royaume d'Angleterre en la ville de Bruges, ce que, comme j'entends, Sa dite Ma^{té} pour les raisons et commodités mesmes qui m'incitèrent de ly en escripre, accorda, et ainsi icelles estaples sont de présent au diet lieu. Maintenant que je résume les dictes raisons fondées en la mutuelle commodité et advaintage du traffique du dict royaume et de ces Estats du Pays-bas, comme se voit effectuellement, et cognissant le désir que ceux du dict Bruges ont de la continuation des dictes estaples et qu'elles y soyent fixées, stables, et permanentes, n'ay volu faillir de le proposer de rechier à V. Ma^{té}, ainsi que . . . plus largement luy sera exposé pour part des Brugeois. . . . Tant plus volontiers le fais, voyant que ce reviendra au service de vostre coronne et du Roy d'Espagne mon seigneur, semblablement en bénéfice des peuples de l'ung et de l'autre. Je supplie V. Ma^{té} que recepant en gré ma bonne intention, soit contente avoir lesdicts de Bruges en favorable recommandation et entendre l'affaire pour sur iecluy commander vostre bon plaisir, auquel me soubsmettant m'en vays, sans plus, recommander à la bonne grâce de V. Ma^{té}, lui offrant très-humble service, priant Dieu qu'il vous doint, Madame, en santé longue et contente vie.

De Bruxelles, ce xxvij^e de decembre 1558.

Votre très-humble affectionné serviteur,

E. PHILIBERT.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 154.*)

CCLXXI.

Le comte de Feria au roi.

(LONDRES, 29 DÉCEMBRE 1558.)

Guillaume Howard ne se rendra pas aux Pays-Bas. Motifs que lui donne la reine pour ce changement de résolution. — On s'efforce de tout lui cacher. — Un jour on annoncera le mariage de la reine, et il sera le dernier à savoir. — Il sait que la reine lui reproche d'être altier comme un vrai Espagnol et qu'elle le verrait volontiers remplacé par un autre ambassadeur, même jeté à la rivière. — Les catholiques et les hommes de bien se réjouissent de ce que le roi peut faire pour eux. — Les populations les plus mauvaises sont celles de Londres, du comté de Kent et de quelques ports de mer. — Plusieurs hérétiques sont arrivés d'Allemagne; ils ont demandé au consul de la nation italienne les clés de l'église de Saint-Augustin, et sur son refus ils en ont brisé les portes pour y tenir leur prêche. Le consul a adressé au Conseil une plainte que le comte de Feria a appuyée. — Le jour de Pâques, la reine a ordonné à l'évêque de Carlisle de supprimer l'élévation et l'adoration du Saint-Sacrement; mais il s'y est refusé, en disant que la reine était maîtresse de sa vie, mais non de sa conscience. La reine s'est retirée après l'évangile. On dit qu'un autre évêque a cédé à sa demande. — Il cherche à soutenir le zèle des catholiques, mais se conduit avec prudence. — Il y a lieu de croire que le pape, malgré les démarches du roi en faveur d'Élisabeth, la déclarera bâtarde et donnera la couronne à la reine d'Écosse qui compte de nombreux partisans. Cela se ferait de concert avec le roi de France. — Les Anglais ajoutent beaucoup de foi aux prophéties; il en est une qui annonce qu'Élisabeth régnera peu de temps et que le roi lui succédera. — Ce qui est certain, c'est que la reine se montre fort portée à toutes les nouveautés. Le peuple se plaint de sa légèreté et des impôts qu'elle veut établir. — L'évêque de Winchester, qui avait prononcé l'oraison funèbre de la reine Marie, a reçu l'ordre de ne pas sortir de sa maison. Aux obsèques de Charles-Quint a officié un aumônier de la reine qui est hérétique. Les chapelains de la reine sont, les uns mariés, les autres suspects d'hérésie. On dit une partie de la messe en anglais et on chante les mêmes litanies que sous le roi Édouard en y supprimant tous les noms de saints. — Dons faits par le comte d'Arundel aux femmes de la reine; il espère obtenir sa main. — Les conseillers d'Élisabeth. — On veut faire épouser à la reine le due Adolphe de Danemark; le comte de Feria, pour l'écartier, n'a cru pouvoir mieux faire que de dire qu'il était un grand catholique. — Il a fait demander un appartement dans le palais de la reine, de même qu'il en avait un du temps de la reine Marie; mais la reine objecte qu'elle n'est pas mariée, et Ceci a ajouté qu'il pourrait être l'un de ceux qui rechercheraient sa main. La reine lui a fait dire qu'elle lui accorderait seule ou en présence de ses conseillers, toutes les audiences qu'il solliciterait. — La reine a envoyé vers lui sir Peter Carew, qui lui a parlé des services rendus aux Anglais par le roi Philippe en ajoutant qu'il serait heureux que la reine le choisisse pour époux. Puis l'entretien a roulé sur Calais; il serait bon que les commissaires du roi obtinssent la restitution de cette ville, dût-on la détruire ou la démanteler. — Anciens traités entre l'Angleterre et les Pays-Bas. — Retour des galions chargés de l'or des Indes. — Il importe de prévenir les tentatives des Français pour détruire tout ce qu'a fait le roi. — La reine a défendu à ses femmes de s'occuper d'affaires. — Retards dont se plaint le courrier qui est venu d'Espagne. — Il réclame une prompte réponse.

Con el corrho que despache á los xiiijº deste, escrevi á Vuestra Magestad mas largo de lo que yo querria si pudiesse escusallo. Lo que despues aea ay es averse suspendido la yda del Camarero mayor, y aunque la Reyna, ni los del Consejo no han querido que yo sepa á que lo embiavan. Quando se suspendio su yda, me embio la Reyna á dezir que por ser oficial tan principal en su casa y ofrccerse aora estas fiestas y su coronacion, lo diferia que yo lo tomasse á buena parte y no creyesse las cosas que el pueblo hablava. Yo respondi blandamente á ello, aunque estoy desecontento de ver el gran cuydado que traen de encubrirme todo lo que hazen en lo poco y en lo mucho, lo qual es de manera que Vuestra Magestad no lo puede pensar, ni creer, y assí temo que un dia ha de remanecer casada esta muger y que yo he de ser el postrero que lo sepa en todo el lugar, y con estar desta manera sin saber cosa de quantas passan, se que ha dicho la Reyna, pocos dias ha, que yo estoy muy informado de las cosas deste reyno para dexarme estar en el, y que soy muy altivo como verdadero Español que holgaria de que Vuestra Magestad embiasse aqui otro, y que yo m^r fuese, tendo por cierto que lo han de procurar por que lo dessean ella y ellos. Eserivolo á Vuestra Magestad por que desseo que siempre entienda puntualmente lo que aquí passa, para que con tiempo se provea lo que convenga. Yo procuro de dissimular muchas cosas y no mostrar ofrenderme de nada, ni que ando, ni quiriendo cosa de quantas passan, pero su mala intencion y conciencia los trae tan recatados y sospechosos que piensan que lo se todo, y en pago de lo que yo he desscado y desseo complarelles, creo que me querrian ver echado en el rio. Estos son ella y sus aficionados que los catholicos y hombres de bien mucho huelgan de que Vuestra Majestad haga pie aquí, y en el reyno ay muchos destos. Lo mas dañado es Londres y lo de Cancia y algunos puertos de mar.

Algunos hereges de los que estavan en Alemaña, son venidos; el primer dia de Pasqua començaron á predicar en una yglesia de Sant-Augustin junto á casa del Thesorero, la qual tenian dada á la nacion italiana. Embiaron primero á pedir las llaves al Consul dellos, que es un Florentin, y no las quiso dar, fueron allí y rompieron la puerta y predicaron este dia quattro sermones, fueron á dezillo al Marques Thesorero y el en cogio los ombros y pidio que no le dixessen nada.

El Consul fue á hablar al Mayre y agraviarse dello y el embiolo á dezir al Consejo y tambien vino el Consul. Despues de avelle oydo, respondieron que los llamarian y se informarian del caso. Hallose á este negocio presente Nicolas Fraclmarton, un vellaco de quien he escrito á Vuestra Magestad otras veces. Los que estavan en el Consejo este dia eran el Marques de Norhanton, el Almirante, M^r Bedford, el Contralor, el Chanciller de Alcneastre, Sacfield Chanciller que era de la augmentacion en tiempo del Rey Eduardo, Mason el que fue embaxador, Rogers que es vice-camarero, el Secretario Sisel. Visto que no era caso para dissimular, en especial que muchos estavan aguardando á ver como yo lo tomava, per no tener otra orden de Vuestra Magestad mas rigurosa,

me parecio que convenia hazer officio en ello que ni los desaborasse del todo, ni tampoco les dexasse sin dalles á entender que hazian mal y cosa de que justamente Vuestra Majestad se resentiria, y assi el obispo del Aguila que me da la vida, por que verdaderamente me ayuda y me descansa y estubiera manco sin el, fue á hablalles y les dixo lo que par la relacion que aquí va juntamente, con lo que ellos respondieron, se podra ver.

El domingo de Pasqua queriendo salir la Reyna á missa, mando dezir al Obispo de Carlen¹ que avia de dezirla, que no eurasse de hazer la elevacion del Saeramento para la adoracion. El Obispo respondio que Su Magestad era señora de la persona y vida, pero no de la coneincencia, por lo cual ella oyo la missa hasta dicho el evangelio y luego se levanto y fuese por no estar al canon y adoracion del Saeramento, y el Obispo lo alçó. Ayer me disen que oyo missa de otro Obispo y que tuvo proveydo que no alçasse el Sacramento, y assi fue hecho, y alla la oyo desta manera hasta el cabo.

Yo querria en estas cosas animar y alentar á los catholicos, para que en las maldades que esta comienza á hazer halle difficultad. Esto hagolo con la mas cautela que puedo por no romper, ni desgraciella comigo mas de lo que deve estallo. Esto va á passo que por buenas diligencias que Vuestra Magestad haga con el Papa ereo que faltara sin que se le pueda impedir, de manera que yo entiendo que el dara por bastarda á esta Reyna y procedera contra ella y dara el derecho de la corona á la de Escocia. Aquí se dice que el Rey de Francia tiene negociado y coneertado esto con el Papa, dias ha, y sin esto tiene la otra ya aficionados en el reyno y cada dia terna mas.

Tienen tantas profecias en este reyno que ninguna cosa acontece que luego no salgan con la profecia que lo dixo tantos años ha, y es de arte que personas graves y muy catholicas tratan dello dandole mas auctoridad que semejantes cosas suelen merecer. Aora disen sus profecias que esta reynara muy poco tiempo y que Vuestra Magestad ha de tornar á reynar aquí; pero la verdadera profecia es ser este reyno tan amigo de novedades y comenzarse esta á governar de manera que se puede muy razonablemente esperar mudanza cada hora, y en el pueblo se comienza á hablar en que es liviana, y como les cargue la mano en los subsidios, se descontentaran mas, avia tantos hombres que pensavan que los avia de poner en los primeros lugares, y tan pocos lugares en que ponellos que tambien ay destos descontentos, y otros aquien quita los oficios que tenian de hecho sin que valga patente ni cosa.

El Obispo de Winchester predico á las honras de Su Magestad, que aya gloria, muy catholicamente. Embiaronle á llamar los del Consejo y mandanle que no salga de su casa. A las honras del Emperador nuestro señor que hizieron la bispera de Pasqua, predico un limosnero de la nueva reyna, que ha sido su capellan, erege, aunque no

¹ Owen Ogelthorpe, évêque de Carlisle.

dixo cosa què pudiesse notarsele, mas de no nombrar al Papa y dezir el *Pater noster* en ingles con el pueblo, que es costumbre de ereges. Ha mandado la Reyna que se digan algunas cosas de la misa en ingles como el *Pater noster*, y no se si el *Credo*. Hase impreso una letania que se solia cantar en tiempo de Eduardo, en que no ay saneto ninguno. Ella oye missa tal qual, pero los capellanes de quien la oye, me disen que son unos casados y otros sospechosos.

El Conde de Arondel ha andado contento unos dias y muy galan y dado mas de dos mill escudos de bagas á las mugeres que andan cabo la Reyna, y su yerno Milord Lumli andava muy admittido della. Desasosegome un rato esto, por que un mercader italiano aquien el ha devido muchos dineros, dixo á otros aquí que entendia que se casaria con la Reyna, aunque siempre espere en ser el Conde hombre liviano y de poco: la cosa ha parado en que ha tornado á ser mayordomo mayor y que al Marques de Winchester han vuelto el officio de Thesorero, que el Conde desseava. A este viejo tengo por buen servidor de Vuestra Magestad, y tienenle respecto estotros, esta mas moço y mejor que le he visto. El otro Thesorero de la casa, guardian de los cinco puertos, murio; no se han proveydo sus officios. Tampoco han hecho Chanciller, pero han dado el sello en guarda á un maestre Baquen casado con hermana de la muger del Secretario Sieel, una lativa en hadosa que era de la camara privada de Su Magestad, que aya gloria. El es hombre de poco : el officio de Ingleſild dieron al Contralor que aora es.

De algunos dias aca hablan mucho en casarse la Reyna con el Duque Adolfo, hermano del Rey de Dinamarch, y una de las principales partes que en el hallan, es ser eroge. Yo les persuado que es muy catolico y que no es tan gentil hombre como le hazen, por que no me parece que nos seria á proposito.

Yo no he visto á la Reyna, mas de las dos veces que tengo escrito á Vuestra Magestad; he andado en grandes demandas y respuestas sobre que me diessen aposento en palacio, y, aunque yo procure de negociallo con el Conde de Pembrueb y con el Chamberlan por via de amistad sin que tractassen dello en Consejo, no huvo remedio por que, como estan tan endiablados, se juntaron todos á tractallo (á lo que entiendo), y la Reyna me respondio por el Camarero que se espantava de mi pedir tal cosa que nunca se avia hecho con ministro de principe ninguno y tras esto palabras de cumplimiento, y que en tiempo de Su Magestad, que aya gloria, se me dava por ser ella muger de Vuestra Magestad y que ella era por casar.

Esta respuesta dio el Camarero al que avia ydo á el á pedirselo antes. Yo no me quise dar por respondido, y con todo esto me parecio que, pues por via del Camarero no se hazia, de tentallo por la del Secretario : fuele el Obispo á hablar diciendole que yo estava con pena de que el Camarero avia tractado aquello mas como buen cortesano que como hombre de negocios, pues á la Reyna le parecia mi demanda fuera de propósito, y que desseava que Su Magestad entendiesse por ello que en aquello passava, por

que no me tuviesse por mal considerado : lo qual era que, pareciendome que para tener mejor comodidad de negociar con Su Magestad y con los del Consejo siendo tantos, era justo darme aposento en palacio, como á uno destos señores, pues yo estava aquí para servilla en todo y que no era consequencia que por no averse dado á ministros de otros principes se me negasse á mi, pues era criado de hermano y entre Vuestra Magestad y la Reyna avia tan estrecha amistad que era bien que los enemigos comunes viessen dela manera que las cosas de Vuestra Magestad se tractavan aquí. El Secretario respondio que en la verdad el avia oydo tractar de aquello, y que el negocio parecio extraordinario por que la Reyna queria no inovar ninguna costumbre de la casa real, y replicandole á estas razones le vino á dezir que la Reyna era *inupta*, y que yo podia ser uno de los que pretendiesen casar con ella. El Obispo se admiró mucho de aquello y lo deshizo, y en fin quedo que el hablaría con la Reyna y que otro dia fuessen por la respuesta. Passaron dos dias, despues volvio el Obispo á hablalles sobre el negocio que passo en Sant-Augustin, y respondió que la Reyna estaba muy satisfecha de lo que se le avia dicho de mi parte, pero que, para que yo pudiesse commodamente negociar, ella me ofrecia de darme todas las audiencias que le pidiesse donde y como yo las quisiesse, sola ó con algunos del Consejo, de manera que esto quedo assí.

El dia de los Inocentes me embio á visitar con Pero Caro, el qual me dixo que Su Magestad pensava que yo estava malo, pues no avia ydo por alla, que le hiziese saber como estava, y que me agradecia lo que el Obispo avia dicho á los del Consejo de mi parte acerca de lo sucedido en Sant-Augustin, que á Su Magestad le avia pesado mucho y lo mandava remediar con una proclamacion que nuevamente se avia ordenado para que nadie predicasse que traia allí si la queria ver. Yo respondi muy alegre teniendo en mucho la mereed que me hazia en mandarme visitar, y que no avia ido á ver á Su Magestad estos dias por entender que estava tan ocupada que no sabia si haria servicio en ello ó no, que desseava siempre acertar con lo que mas fuese su plazer, y que me avia parecido de embiar á hablar al Consejo sobre el caso sucedido, pareciendome malo y escandaloso, y que en lo de la nueva proclamacion no tenia que dezir, pues Su Magestad la mandava imprimir, ni la queria ver; pero que me parecia extraño que, no aviendome mas que un mes que Su Magestad mando imprimir otra en que prometia y mandava que no hubiesse mutacion en las cosas de la religion, aora salir esta que era contraria, que no se lo que se juzgaria dello, encogendome y admirandome del caso. Dixome que en Francia avia el Rey dado iglesia á los de la nueva opinion, que se lo avian escrito de Argentina. Yo negue diciendo que era mentira. Dixome que en Metz. Replique que no, y que, aunque la huviesse consentido en Metz, no me maravillava, por que era villa de Imperio y que el alli no tenia sino la guarnicion por que le convenia para la defensa de su reyno, y no quise apretar mas esta materia hasta ver que me escriva Vuestra Magestad. Estuve un buen rato hablando con este, y dixome que pluguiera á Dios que

Vuestra Magestad se huviera casado con la nueva Reyna por que tubiera hijos, y grandes cosas de la obligacion en que son à Vuestra Magestad los Ingleses. A lo del casamiento no respondi palabras; á estotro sì que me alargue diciendo las buenas obras que Vuestra Magestad tiene hechas al reyno y á la Reyna. Despues hablamos en las pazes y cierto entiendo que la suspension postrera que se hizo en Cercamp, fue muy conveniente al servicio de Vuestra Magestad, por que estos se han acabado de desengañar de que Vuestra Magestad no los dexara y que les es buen amigo, y ellos se concertaran aunque no les den á Cales. Antes me parece que essos señores Comissarios de Vuestra Magestad devén andar muy asidos á los Ingleses y procurar que recateen el negocio mucho por ver si se pudiesse venir á dexar á Cales arruynado ó lo menos desmantelado.

Las capitulaciones he comenzado á ver con el Obispo por que algunas dellas estan en latin; no sera menester que de allá se me embie nuevo recado para esto. Tambien me dixo Pero Caro que, concluya la paz, seria bien confirmarse las capitulaciones passadas entre Vuestra Magestad y la Reyna. Respondile que veriamos aora que despues avria tiempo. Dixele la nueva que avia del dinero que viene de las Indias sin desminuir la cantidad nada para que lo dixesse á la Reyna, por que creia que Su Magestad holgaria de que Vuestra Magestad estuviesse rico y gallardo y ya ellos la sabian. Dizense que ha hecho gran rumor esta nueva en Francia y aqui no ha hecho poco.

En efecto estos se goviernan de manera que han de dar consigo al traves. Es menester r que Vuestra Magestad tome el negocio con uñas y que desde luego comencemos á ver como el Rey de Francia no entre aqui, ni se destruya la viña que Vuestra Magestad aqui planto. Con otro correo escrevire á Vuestra Magestad acerca deste articulo mas largo, por que me quiero meter á discurrir si Vuestra Magestad da licencia para ello

Dende ha pocos dias que la Reyna heredo hizo una platica á las mugeres que tien en su servicio en que les mando que ninguna le hablasse en cosa de negocios y hast aora lo lleva adelante.

El correo que vino d'España, lleva certificacion de lo que se ha hecho con el en esta ysla, y por lo que se ha detenido tanto aqui, pero en lo de los passaportes, se ha dado orden con los officiales de la Reyna que se despachen con mas brevedad de aqui adelante por que los correos, ni otras gentes no se detengan.

Humillamente suplico á Vuestra Magestad sea servido de mandar que con mas brevedad se me responda á mis cartas de ordinario, por que la dilacion podra causar grandes inconvenientes al servicio de Vuestra Magestad. La Reyna y estos echan de ver en que Vuestra Magestad no le ha escrito y no se por que se aya diferido esto tanto.

Nuestro-Senor, etc.

De Londres, xxix de Diciembre 1558.

(*Archives de Simancas, Secret. de Estado. Leg. 811.*)

CCLXXII.

Les commissaires anglais à la reine d'Angleterre (Extrait.)

(BRUXELLES, 29 DÉCEMBRE 1558.)

Comme le roi avait déclaré qu'il leur donnerait réponse après le retour de Ruy Gomez et du duc d'Albe, ils avaient formé le projet d'accompagner lord Cobham à l'audience royale; mais le roi a voulu voir lord Cobham seul et ne lui a rien dit touchant cette matière. — Ils insisteront dès que les obsèques solennelles de l'empereur Charles-Quint auront été célébrées.

It please Your Highnesse. For as much as the Lorde Cobham, at hist first accesse to the King heere, declared unto him that Your Highnesse had sente new commissions to th'earle of Arundell and to us to contynue and to go thourough with the communication for the peace, which was begonne at Circamp, and that, therupon and to certeyne other poynts, the King made answer to the said Lord Cobham that the Duke d'Alva and Ruy Gomez wer not yet retournid from Arras and that, after he shuld have talkid with them, he wold make the said Lord Cobham an answer therupon, we thought that, when the said Lord Cobham shuld be sent for to receyve his said answer, we wold accompanye him to the King, trustinge there to have understandid some wat his mynde whether, when and where the Commissioners shall meete agayne to treate of the peace. But it chauncid that the King, when he sent for the Lord Cobham to receyve his answer, willid that he alone, without anye of us, shulde come to him: wherupon neyther of us went to the King at that tyme. And, for bicause we perceyve by the Lord Cobham that the King did not declare anye thinge unto him concerninge that matter, we do entende that, when these solempne funeralles for the late Emperour Charles shall be past and done (wher about everye bodye is now occupied), to travaill and understande some certentye of the premisses, and upon knowlegde therof to certifye Your Highnesse accordinglye.

We wryte no newes to Your Highnesse of th'occurenees heere at this thyme, for that the Lord Cobham can better declare the same to Your Highnesse then we can wryte theim. And thus we beseeche Jesu longe to preserve Your Highnesse in healthe and all felicite.

Written at Bruxelles, the xxivth of December 1558.

(Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 142.)

CCLXXIII.

La reine d'Angleterre au Dr Wotton.

(30 DÉCEMBRE 1558.)

Si elle ne leur a adressé aucun message depuis le départ de lord Cobham, cela a été par deux motifs : son projet d'envoyer aux Pays-Bas un ambassadeur pour renouveler les anciennes alliances, et l'éventualité de la conclusion de la paix avec la France. — Elle les charge de faire connaître au roi qu'elle prévoit que des ouvertures lui seront faites à ce sujet, et comme elle désire maintenir son amitié avec le roi, ils lui déclareront qu'elle ne fera rien à son insu et que sa ferme volonté est de renouveler les anciennes alliances. Elle ne tardera pas à envoyer à cet effet un ambassadeur vers le roi.

Trusty and wel beloved, we grete yow well. Wheras we have not, sence the departure of our right trusty and wel beloved ye Lord Cobham, sent any message to yow, ye cause hath bene for yt. Upon receipt of letters from yow and ye Bishop of Ely mentioning your recces from Cercamp and ye prorogation of yt treaty utill ye last of january, we purposed to have done two thyngs. Ye one was consideryng yt by ye dethe of our late deare sister ye Quene ye former leages betwixt this our realme and ye howse of Burgundy stode not in we ment, and so contynues our mynd, to have sent an ambassador from hence to have joyned with yow for ye ratefyeng of ye former leages made betwixt our father of noble memory King Henry ye viijth and ye Emperor Charles. Ye other was to have prosecutued, in this tyme of suspense and prorogation, ye treaty for peace with Fraunce. Both which matters, althoough they seme very convenient, yet have we hitherto forboren the same uppon certeyn considerations, and nevertheless meane shortly to proeceed therein. In ye meane season we have thought mete to imparle unto yow a matter of weight and theruppon furder to gyve yow a chardge to be declared to ye King of Spayne our good brother.

By sondry meanes and at ye last comming owt of Fraunce, we so have motions made to knowe if we be disposed to make peace with Fraunce, and therof be certeyn overtures made in discourses. This matter we wey from whence it cometh and lyke no more of it than shal be our savetye. How necessary it is for us and ye King of Spayne to remayn frends, we do not forgett, to ye maintenance wherof we will not be remiss. And yet to slacke or neglect oportunite of offers comming to us honorably, we think it wer amiss. Wersore, lyke as we meane not so to deale any wise with the French as might empayre this other our sure frendship with tte King of Spayne, so our meaning is that ye shall uppon receipt of theise our letters require audience of ye King our good

brother, and after our most harty commendations to be doone in such best manner as ye know thereto belongeth, ye shall say to this effect that lyke as we have heretofore by the Lord Cobham and otherwise declared our determination to contynew ye ancient amyty, in such sorte as our sayd good brother hath by sondry messsangers declared ye lycke of his parte, so doo we meane to doo any thyng that shal be reasonably devised for confirmation and furder demonstration therof and therof, we have willed yow expressly in our name to assure our sayd good brother, and although per case he shall here of any maner proceeding by ye French, in this tyme of prorogation, for motion of peace etc., privately or oppenly, as therof some lykelehoode appere to us, though not in any certenty, yet ye shall assure our sayd good brother yt not onely our good affection towardes hym; but also ye consideration of his honorable proceeding with ye French at the tyme of this prorogation, wherin it semeth he hath had singular respect to our parte, moveth us to make this determiny nation with our¹ what ever motion shal be or can be made of ye French parte, yt shall never directly or indirectly prejudye th'amytie, yt is betwixt our sayd good brother and us. And furder also we meane in our doinge herin not tot make hym a stranger thereto, but to use hym as a faythfull brother and a perpetuall frend, and dowl not but considering our causees and his compared to ye French have one condition, our sayd good brother will use us in ye lyke manner. This is the somme of yet which we assure yow we playnely meane, and therfore ye maye confirme the same with as good wordes as ye shall see cause.

And if our sayd good brother shall happe to saye that he knoweth or hereth that there be some meanes made by ye French alredy and yet he thynketh ye same embrased, ye maye assure hym yt by ye tenor of your letters ye cannot perceave any such thyng hither to doone, but onely lykelehoode by some private mens speches, which having bene prisoners in Fraunce retorne home for there ransons². Uppon this message doone and your answer returned, if contrary occasion come not thence, we meane to address sowe one of our nobilyte to come thither, who with yow shall have commission to proeceede to ye ratification of ye amytie betwixt our sayd good brother and us.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 145.*)

¹ Lacune de quelques mots.

² Ceci concerne lord Grey. Vozz plus loin, p. 576.

CCLXXIV.

Rapport de Christophe d'Assonleville.

(COMMENCEMENT DE JANVIER 1559.)

Sentiments d'amitié et de reconnaissance de la reine vis-à-vis du roi. — Elle a juré qu'elle ne ferait jamais chose qui pût lui déplaire. — Les négociations relatives aux affaires d'Écosse sont ajournées. — Il serait bon que le roi traitât avec la reine avant la réunion du Parlement. — On a répandu en Angleterre le bruit que sous le règne de la reine Marie le roi a tiré d'Angleterre des joyaux et de l'argent, et les Français cherchent à lui imputer la perte de Calais. — Il serait utile que le roi chargeât ses ambassadeurs de se rendre au Parlement pour faire justice de ces calomnies. — Ce que le roi a fait pour prévenir la perte de Calais. — On pourrait rappeler les anciennes alliances de l'Angleterre et des Pays-Bas, et d'autre part l'hostilité invétérée des Français. — Remontrances à présenter à la reine au sujet du changement dans la Religion. — Le roi devra veiller à ce que la reine ne contracte aucun mariage qui puisse lui porter préjudice. — Il n'y a en Angleterre aucune alliance qui puisse convenir à la reine. — On comprend que la meilleure serait soit avec le roi, soit avec un prince de son sang. — La reine ferait peut-être quelque difficulté s'il s'agissait du roi. — Les fils de l'empereur. — Le due de Savoie. — Urgence de s'occuper de cette question. — Les Français ont rendu la liberté à lord Grey pour qu'il traite d'une trêve. — Avantages qu'y trouve la reine. — But que se proposent les Français. — Affaire d'Écosse. — Plaintes des marchands. — Question des sauf-conduits accordés aux Français. — Mesures à prendre pour assurer la sécurité du passage entre Dunkerque et Douvres.

Summaire du rapport que moy d'Assonleville ay faict à S. M. touchant l'affaire d'Angleterre en l'an 1558.

Premièrement. De l'affection et bienveuillance, dont la Royne moderne est en l'endroit de S. M., tant pour les anciennes amitiés, ligues et confédérations qu'y ont esté entre les pays de S. M. et le dict royaume d'Angleterre, comme aussi pour les faveurs, ayes et assistances fraternelles que Sa dicte Majesté a fait à la dicte Dame en ses affaires et grandes nécessités, c'est-à-dire en sa prison et aultres ses adversités, pour quoy toute sa vie se reconnoit tenue et obligée à Sa dicte Majesté en ce qu'elle vouldra désirer d'elle, remerciant bien cordialement et humblement Sa dicte Majesté des présens qu'elle luy a faict.

Plus a juré bien et saintement, levant la main vers le ciel : que jamais scientement ne fera chose pour desplaire au Roy, ne fera alliance contre luy, ny mesmement à son desceu, et que en tout et partout elle luy obéira, assistera et complaira jusque là que jamais la Royne defunete, horsmis l'estroit lien d'amitié que l'on dit estre entre le mary et la femme, ne fut jamais mieulx affectée vers S. M. Roialle qu'elle est vers icelle, n'en-

chargeant par plusieurs fois ainsy le dire à S. M., tenant de sa part bonne confidencie que S. M. Roialle (qui est prince tant vertueux et magnanime) ne vouldra aussy manquer aux offices d'amitié et bonnes assistencies qu'il luy a fait promettre de luy estre tousjours bon frère, amy et fauteur. Entendant très-bien par elle tant qu'il y auera bonne accointance, correspondance et parfaicte amitié entre eulx, que l'ennemy commun ne pourra leur mal faire; mais si par quelque mauvais désastre tomboit quelque dissidence ou malentendu entre eulx (ce que jamais n'adviendra de son costé) et que l'ennemi s'empara d'Angleterre, dist que l'estat de Flandres, conséquament l'Italie et les Indes, sont en très-grand dangier de se perdre, à quoy par bonne conjonction d'amitié l'on peult remédier facilement.

Au regard de l'affaire d'Ecosse, pour quoy j'estois envoyé vers la feue Royne, j'ay déclaré à la diete Dame Royne moderne la charge que j'avois vers Sa diete feue Majesté Réginalle, ce qu'elle oyt voluntiers. Néantmoins, comme luy remonstray qu'il y avoit suspension d'armes quelque temps avec le François, soubs espérance de se retrouver de rechief pour fere quelque appoinctement, fut trouvé tant par elle que son Conseil que ne se povoit jusques alors prendre sur ce aucune résolution, joinct qu'elle tenoit estre besoing de nouveau povoir de S. M. pour traieter cela avec elle, attendu que ma commission adreschoit à la feue Royne : ce que luy confessay incontinent. Tellement qu'il fut avisé que je povois venir vers S. M. tant pour advertir icelle des choses que dessus, que aussy pour ce que pendant ce temps ne se povoit sur l'affaire du dict Ecosse riens négocier. Disant tousjours par elle que si par la communication de paix ne se povoit riens faire avec l'ennemy, qu'elle entendoit que S. M. deuist envoyer hommes pour le diet affaire assin de se résouldre de ce qui seroit trouvé convenir pour l'utilité des royaumes et subjects de leurs deux Majestés.

Et comme la diete Royne estoit à mon partement en tel'e dévotion vers S. M. (comme dit est) et qu'elle n'avoit encoires riens innové à la Religion, comme elle n'a encoires jusques ad présent guères fait, ayant remis d'en traieter au prochain Parlement où sera aussy proposé de son mariage, des biens temporels que la feue Royne avoit restitué aux gens d'Église, des aydes qu'elle demande de faire rendre compte des deniers levés du temps de la feue Royne par ceulx qu'y les ont manié, et que son couronnement se fera le 15 de ce mois et le parlement au 25 du dict présent. S. M. feroit (sauf correction) moult bien de prendre une bonne briefve et finalle résolution de ce qu'elle vocult traieter au dict Angleterre, et cependant que les choses sont encoires entières et que le François ne peut beaucoup mener vers elle ses pratiques, ce que présentement commenche à tacher de faire, comme sera ey-après dit.

Vray est que le nom de S. M. est fort bien voulu au diet Angleterre, spécialement vers la diete Royne et ceulx de son Conseil, congnoissent que Sa diete Majesté a veseu si prudentement, modestement et vertueusement au dict royaume que l'on ne

se auroit désirer plus. Toutesfois le vulgaire n'est encoires bien informé de cela; et une bonne partie d'iceulx, voires jusques aux Aldremans de Londres (qui sont, entre le pœuple et les marchans de la dicte cité, de grande auctorité) sont en ceste erreur qu'ils croient S. M. avoir porté une infinité de baghues du royaulme et que toute la levée des deniers que la feue Royne a faiet, quy a esté grande pour la puissance d'Angleterre, a esté pour S. M. Roialle et qu'elle s'en seroit aydé aux affaires de ses guerres par deçà (chose néantmoins vrayement faulse), comme aussy que le François, par cartes imprimées qu'il a semé par Angleterre, impute la faulte de la perte de Callaix à S. M. Samble que y pourroit estre donné l'ordre qui s'ensuit, affin de copper chemin aux calumnies du dict ennemy, quy, soubs semblables prétextes, taschera semer zizanie entre les subjets de leurs deux Majestés.

Oultre ce, il est raisonnable et bien décent que un prince , ayant eu une grande administration, qui auroit bien et vertueusement versé en icelle, dont il désire remporter bon gré et recongnoissance de sa si vertueuse versation, donne à congnoistre comment il a veseu , pour confermer tant plus l'affection du pœuple qui luy est bien affecté et réprimer les calumnies et faulses accusations des mauvais, signamment comme le François ne fera faulte calumnier tous les faits de Sa dicte Majesté : par quoy (soubs correction) pourroit sambler que Sa dicte Majesté, à ceste assamblée de Parlement qui se tient ce présent mois, fera bien de commettre à certains siens ambassadeurs de comparioir tant vers la dicte Royne, encoires qu'elle en soit assez instruictie, que vers le diet Parlement, et illec exposer comment Sa dicte Majesté s'est porté aux affaires d'Angleterre , tant pour avoir laissé la maniance de tous les affaires du diet royaulme, tousjours depuis le commencement jusques en fin , ès mains de la feue Royne sa compaigne que de eculx de son Conseil, sans jamais avoir voulu de son auctorité, tant fût petite une chose, en ordonner, ny statuer, comme ceulx quy ont esté entremis aux affaires du royaulme pœuvent se auroir que jamais. Sa dicte Majesté ne thyra un seul denier d'Angleterre pour son proufflet, pour quelques affaires qu'il ait eu, mesmes pour la despence de sa personne et de sa court au dict Angleterre a faiet venir deniers des aultres ses royaulmes, pays et seigneuries, voires de très-grandes sommes tant en deniers et monnoies que en cendrées qu'il a fait forger au diet Angleterre , que mesmes les Anglois qui vindrent au service de S. M. l'an 1557, furent payés des deniers de Sa dicte Majesté et à plus grande soulde que les aultres gens de guerre, comme aussy les pionniers de eest an 1558 : le tout des propres deniers de Sa dicte Majesté Royalle sans thirer un sol d'Angleterre. Au contraire que pour assistance de la guerre des Anglois contre France l'an passé, Sa dicte Majesté a envoié à ses despens plusieurs navires de guerre fort bien instruictes d'hommes et de toutes chose, comme on l'a pu veoir, l'espace de trois à quatre mois; et quant à tous les aydes, subventions et deniers qui ont esté levés par la feue Royne, que l'on poeult

faire rendre compte et reliqua par ceulx qui en ont eu la maniance pour seavoir comme ils ont esté employés.

Au regard de la perdition de Callaix, il est assez notoire qu'elle ne s'est perdue que par faulte du député et gens de guerre estans illec. Qui plus est, S. M. ayant entendu que le François avoit son desseing là-dessus, en auroit préadverty de bonne heure la feue Royne et son Conseil assin qu'il y fût pourveu; mesmes, voiant que de ce costé d'Angleterre ne s'y donnoit ordre, chose quy desplaisoit grandement à Sa diete Majesté, envoya quelques soldarts pour ayder à garder la place, quy ne furent receus : par quoy la dite place fut si pauvrement et à si petite deffence perdue.

En oultre, Sa diete Majesté leur pourroit faire entendre combien ont esté anchiens ennemis les François et les guerres qu'ils ont mené ensamble, les choses et pratiques que ne cessent les François et Escossois mener sur eux; au contraire les perpétuelles amitiés, confoederations, voisiances et ligues indissolubles de ses prédécesseurs avec les rois d'Angleterre, que Sa Majesté de sa part sera toujours preste non seulement d'entretenir, mais plus tost d'augmenter, faisant reciprocque debvoir et office de leur part (comme il espère bien qu'ils feront), leur offrant toujours toute faveur, aide et assistance, tant pour le respect des anchiennes amitiés comme pour ce qu'ils ont esté auttresfois, seavoir est du vivant de la feue Royne, ses bons et loyaus subjects et que la Royne moderne est sa bonne sœur, alliée et amie.

Plus, Sa diete Majesté pourra, soubs prétexte d'amitié qu'il a avec ladie Royne sa bonne sœur, et pour le soing qu'il porte à la Religion, lui fere remonstrer les périls évidens et manifestes quy sont au changement de la Religion et les inconveniens èsquels notoirement elle se mettra si elle le faict, que, selon que l'on luy pourra particulariser, et pour eeste cause luy prier de maintenir la diete Religion en son estre, tant que en la fin, par commun accord des princes chrestiens, sera avisé de la réformation que l'on pourra donner en l'Église.

Sa diete Majesté pourra aussi donner charge à ses diets ambassadeurs de négocier avec elle pour la marier où il désire, spécialement pour pourveoir que ne se face quelque alliance préjudiciable à Sa diete Majesté, dont lediet Angleterre soit disjoint et séparé de l'amityé des pays de par deçà : chose tant nécessaire pour conserver ces pays avec Espaigne qu'il n'est possible de plus.

Et combien que le commun poeuple d'Angleterre ignorant désire grandement qu'elle se marie audit Angleterre, toutesfois, le tout considéré, n'y a un seul mariaige propre illec, pour quoy elle et son Conseil congnoissent assez qu'il est force qu'elle prende alliance avec quelque prince estrangier, et n'en voient autre que avec Sa Majesté Roialle ou aucuns princes de son sang ; mais au regard de Sa Majesté Roialle on pourroit penser que Sa diete Majesté feroit possible quelque difficulté. Oultre cela on ne pourroit avec elle faire mariaige que soubs mesmes conditions que fut faict avec la feue

Royne, seavoit est de adjonction des Estats de par deçà pour les enffans yssus de ce diet mariage, et enoiores le pape ad présent pourroit (comme il est bien eongneu) fere quelques difficultés sur la dispense, pour gratiffler aux François. Que si, nonobstant cela, Sa diete Majesté y vouloit entendre, conviendroit le faire devant quelque changement en la Religion, et avec le temps se pourroit faire roy dudit Angleterre pour luy et les siens, sans faire tort à personne et sans serupule de conscience. Ou si Sa Majesté y vœult avancer quelqu'un des siens, si comme l'un des fils de l'empereur moderne, ce que plussieurs désirent en Angleterre, il vauldroit mieulx que Sa Majesté cuist le bon gré des parties de l'avoir faict, que la chose fût faite à son desceu ; mais la chose seroit trop plus prouffitable pour Sa Majesté, si elle povoit y avancer le due de Savoie pour ce qu'il est prince tant catholique et tant dévotionné au service de Sa Majesté que quasi Sa diete Majesté se pourroit assurer et user du diet royaume comme du sien ; et, au regard de Savoie et Piémont, Sa diete Majesté en pourroit adviser avec son Altèze, comme il seroit trouvé convenir pour le bien commun.

Sur toutes choses est besoing, en cest affaire et tout aultre que Sa diete Majesté vœult illec négocier, de diligence pendant que les affections sont bonnes, que riens n'est changé en la Religion et que l'ennemi n'a peu enoiores riens bonnement y praticquer de nouveau, considérant par Sa Majesté qu'il est plus aisé maintenir les choses en leur entier que de les restituer après qu'elles sont altérées.

Advertissant oultre Sa diete Majesté que millors Grey qui fut pris l'an passé à Guisnes, est envoyé par les François en Angleterre sur sa foy pour traicter de tresves de deux ans avec eux : à quoy on dit que la Royne preste assez l'oreille, aymant mieulx faire cela que perdre absolument Callaix, pensant par ce moyen qu'elle ne receveroit au commencement ceste honte de laisser perpétuellement Callaix et que cependant elle se pourra marier ou donner ordre aux difficultés que tous princes, à l'entrée en leurs royaumes, ont accoustumé trouver, me souvenant sur cela d'aucuns propos qu'elle m'a dit.

D'autre part, le François espère par ce moien, si Sa Majesté faict paix avec eux, ayant les Anglois seulement tresve, avoir mis une diffidence et jalouse entre Sa diete Majesté et la diete Royne et leurs subjects, pour dire que Sa Majesté ne se sousioit des affaires dudit Angleterre, ny de leur appoinetement, faisant le sien en délaissant les Anglois avec une tresve seulement de deux ans, comme mesmes il avoient faict courre le bruit audiet pays que Sa diete Majesté appoineteroit seul, et cependant pourront démener mieulx leurs praticques : à quoy Sa Majesté fera bien pourvoir, estantes les choses en leur entier.

Plus, plaira à Sa diete Majesté, en cas que accord ne se face avec France, prendre une détermination avec l'affaire d'Ecosse, touchant ce qu'il luy plaist faire entendre à la diete Royne et son Conseil, soit suvant la précédente instruction ou aultrement.

Au regard des aultres poincts dont j'ay adverty Sa dicte Majesté, ce sont pour le regard des foulles, molestations et oppressions qui depuis deux ans encha se sont faictes en Angleterre sur les subjects de par deçà, ausquels leurs marchandises passantes par illec sont détenues, arrestées et bien souvent robbées, dont ils ne poeuent consuivir raison, ny justice, portant icelles marchandises près de m^e mil l. de xl. g., dont à mon partement je fais plainete à la Royne : sur quoy le xxi^e du mois passé elle a faict un édict qu'elle a faict publier, fort rigoureux contre tels déprédateurs. Néanmoins sera bon que Sa dicte Majesté lui en face parler encoires par ses ambassadeurs affin de ne laisser la chose en nonchaillant et que ne soit plus faict le semblable.

Aussy, touchant les saulf-conduiets, le Conseil d'Angleterre m'a souvent dit combien iceulx sont préjudiciables aux affaires de Leurs Majestés et comment le François sans comparaison thyre plus de deniers du pays du Roy et de la dicte Royne que ne se fait au contraire, et combien venoit mal à propos aux François, quand les dict saulf-conduiets furent deffendus, comme appert par deux publications imprimées faictes en France tant l'année passée que la présente, que j'ay apporté d'Angleterre.

Pour la fin que la dicte Royne désiroit pour seureté de la navigation et passaige du destroit de la mer et du costé de Dunkerke fussent ordonnées quelques navires de guerre pour tenir correspondance avec celles de Douvres, pour quoy on pourroit faire venir aucunes de celles de Zéellande qui ne servent tant illec; et plus, pour entretienement d'icelles, on pourroit mettre quelque impost capital sur chacune teste d'estrangers s'embarquant illec, comme se fait en Angleterre, ou aultrement comme seroit advisé, en ordonnant aussy, si fait n'est, tous officiers servans pour le dict passaige.

(*Archives impériales de Vienne.*)

CCLXXV.

La reine d'Angleterre au roi.

(LONDRES, 1^{er} JANVIER 1559.)

Elle charge le docteur Nicolas Wotton, doyen de Cantorbéry, de certaines communications pour lui.

(*Record office. Foreign papers. Queen Elizabeth, Calendar, t. I, n° 186.*)
